LE

BULLETIN DE L'ART

ANCIEN ET MODERNE

1920

LE

BULLETIN DE L'ART

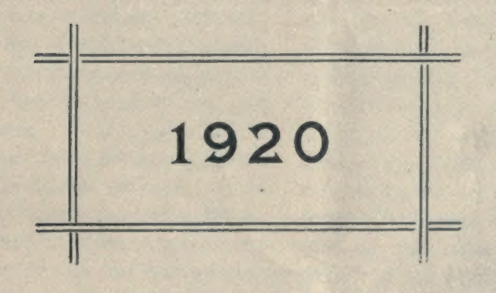
ANCIEN ET MODERNE

SUPPLÉMENT HEBDOMADAIRE

DE LA

REVUE DE L'ART ANCIEN ET MODERNE

ANDRÉ DEZARROIS, Directeur



1920

Secrétaire de la Rédaction :

ÉMILE DACIER

PARIS

28, Rue du Mont-Thabor, 28

Numéro 634 10 Janvier 1919

LE BULLETIN DE L'ART

ANCIEN ET MODERNE

NOTRE TRIBUNE

LE « GRAND SALON » DU LOUVRE EN 1849

JEANRON ET MÉRIMÉE

Depuis que le palais du Louvre abrite les trésors d'art de la France, des changements y ont été opérés à des intervalles plus ou moins éloignés. Ceux qui en ont pris l'initiative, ont toujours eu pour but de présenter les chefs-d'œuvre en meilleur jour ou dans un cadre plus digne d'eux et d'introduire plus de logique dans le classement des collections. Ils ont été souvent l'objet de violentes critiques. Peut-être les eût-on taxés de paresse d'esprit, s'ils avaient gardé les choses en l'état où ils les avaient reçues de leurs prédécesseurs. On les accusait, ou peu s'en faut, de vandalisme, — le reproche de « bochisme », arme à tout faire de nos polémiques actuelles, n'était pas encore inventé, — s'ils se donnaient les airs de changer les habitudes du public, ces habitudes fussent-elles relativement récentes. Par compensation, ils ont quelquefois trouvé des encouragements dont le prix se mesurait à la valeur d'un grand nom et d'une grande intelligence.

Tel fut le cas de Jeanron et de Mérimée, en 1849.

Cette date est celle d'une réfection générale, et des travaux les plus importants peut-être qui aient été exécutés au Louvre, pendant le dernier siècle. Elle n'a guère d'analogue, dans l'histoire de nos collections nationales, que l'heure présente, après la guerre qui, durant plus de quatre ans, a fait le vide dans nos galeries, n'y laissant que la misère des murs dégradés. En 1849, certaines parties du musée tombaient littéralement en ruines. L'Assemblée nationale vota un crédit de deux millions pour réparer ces ruines et pour réorganiser sur un plan nouveau les galeries de peintures.

Le « Salon Carré » n'était pas encore ce qu'il est devenu depuis, une réunion de chefs-d'œuvre de toutes les écoles, et il ne s'appelait pas le « Salon Carré », mais seulement le « Grand Salon ». C'est Jeanron, directeur du Musée, qui eut l'idée de la transformation. Mérimée l'en félicita par un article qui parut dans la *Revue des Deux Mondes* le 1er mars 1849 et qu'on trouvera réimprimé dans le volume intitulé *Mélanges historiques et littéraires* (Paris, Lévy, s. d., p. 345-357 : « Restauration du Musée »). « Quant à la convenance d'une disposition nouvelle dans la collection du Louvre, dit cet excellent juge, l'heureux essai tenté dernièrement par M. Jeanron... a montré tout ce que cette admirable collection pouvait gagner à un arrangement judicieux et méthodique. » En 1849, apparemment, on ne croyait pas que des principes d'ordre et de méthode dussent nécessairement être empruntés à l'Allemagne.

Il est intéressant de constater que le « Grand Salon » de Jeanron et de Mérimée se rapproche plus de la disposition actuellement adoptée par les conservateurs du Louvre que le « Salon Carré » tel qu'on a pu le voir pendant le dernier tiers du XIXe siècle. En effet, Mérimée note que le « Grand Salon doit recevoir un choix de chefs-d'œuvre de toutes les écoles *étrangères* », tandis que la Salle des Sept Cheminées remplira le même office pour « les productions les plus remarquables des artistes français ».

Une phrase du même article donne à imaginer

que Mérimée n'aurait peut-être pas désapprouvé l'une des conceptions dont s'inspirent les arrangements actuels. « Moins il y aura de tableaux dans le Grand Salon, et plus ils y paraîtront avec avantage » (*ibid.*, p. 350). Nous apprenons par notre auteur que les *Noces de Cana* étaient, jusqu'au remaniement de 1849, placées beaucoup trop haut. C'est Jeanron qui eut l'heureuse initiative de les ramener sur la cimaise. N'est-il pas permis de croire que Mérimée n'aurait pas été mécontent de voir la même mesure appliquée à cet autre chef-d'œuvre de Véronèse, *le Repas chez Simon* ?

Enfin, Mérimée attribue à Jeanron un projet (a-t-il été réalisé ? je l'ignore) qui ressemble fort à l'arrangement aujourd'hui en cours d'exécution pour la « Tribune » de la Grande Galerie. Jeanron voulait mettre dans le Salon Carré quelques statues antiques. Le rapprochement de la peinture et de la sculpture, de l'antiquité et de la Renaissance, est une nouveauté qui plaît beaucoup à Mérimée et qui lui paraît « d'un excellent goût ». « Les deux arts, ajoute-t-il, ne peuvent se nuire et sont l'un pour l'autre des auxiliaires utiles. Ainsi une seule salle réunirait toute l'histoire de l'art. De quelque côté que se portât le regard, on rencontrerait un chef-d'œuvre » (*ibid.*, p. 356).

L'article de Mérimée contient aussi des observations qu'on peut encore aujourd'hui méditer avec fruit, sur la difficulté de trouver un fond propre à faire valoir les tableaux d'un musée (*ibid.*, p. 351 et suiv.). Si l'on peint les murs d'un ton uni, il est impossible que ce ton, quel qu'il soit, convienne à tous les tableaux. Mérimée préconise un fond sombre (il dit même noir), mais rompu par des ramages dorés, à condition que la dorure soit assourdie, et c'est, à peu près, la toile peinte et dorée que l'on voit encore dans notre Salon Carré. PAUL JAMOT.

ÉCHOS ET NOUVELLES

A-t-on remarqué que les glaces disparaissaient peu à peu de tous les tableaux du Louvre qu'elles étaient censées protéger contre les gestes de quelque vandale occasionnel, mais qu'elles défendaient, en fait, contre l'examen attentif des visiteurs ? Rien de plus agaçant, à la longue, de toujours voir le reflet de son propre visage et la silhouette de ses voisins, là où l'on croyait pouvoir admirer un Léonard, un Rembrandt ou un Watteau.

La disparition de ces glaces est autrement silencieuse que ne fut leur entrée au Louvre, et personne n'a encore ni protesté ni approuvé dans les journaux.

Seules, les mânes de Dujardin-Beaumetz restent inconsolables ..

Le musée de Cluny a été remanié avec beaucoup de savoir et de goût : tous les visiteurs, — et il y en a ! à telle enseigne qu'un de ces derniers dimanches, il a fallu suspendre les entrées, — tous les visiteurs ont été unanimes à le constater.

Est-il possible, néanmoins, de présenter deux petites observations ?

Dans la grande salle de l'orfèvrerie, on expose la magnifique et célèbre tapisserie *à la Licorne;* or l'un des panneaux est rendu complètement invisible par un « drapé » qui vise au pittoresque et qui a cet autre inconvénient d'exposer la tapisserie au contact de tous les visiteurs entrant dans la salle. Il y a là, en dehors même de la question d'étude, une question de conservation qui doit primer toute élégance de présentation.

De même, il faudra bien un jour se décider à *exposer* les vitraux à des fenêtres de salles sacrifiées ou de couloirs, et à les retirer des fenêtres donnant sur des pièces où, même avec des vitres blanches, on n'aurait pas trop de lumière pour bien voir les objets exposés. Un musée est un musée, et les reconstitutions de décor, si heureuses soient-elles, n'y sont acceptables que dans la mesure où elles ne gênent pas l'étude.

En apprenant l'incendie de Compiègne, il n'est personne de ceux qui avaient vu le château pendant et depuis la guerre, qui n'ait dit aussitôt : « Cela devait arriver ».

Il n'est personne non plus à qui ne soit venue immédiatement à l'esprit l'idée que le même danger menace aujourd'hui le musée du Louvre.

Avant la guerre, on avait fini par obtenir, — au bout de combien d'années de protestations et de campagnes de presse ! — que le ministère des Colonies évacuât le Pavillon de Flore, où ses bureaux étaient un danger permanent d'incendie pour les salles voisines.

Pendant la guerre, le ministère des Finances, ayant besoin de locaux pour y installer les services des emprunts, s'est introduit dans les locaux du Pavillon de Flore inoccupés ; il s'y est introduit d'abord provisoirement, comme bien on pense; puis, il s'y est installé; aujourd'hui, il y prend ses aises; à telle enseigne qu'il empiète même sur les locaux du musée... Et allez donc l'expulser maintenant !

Pourtant l'incendie de Compiègne devrait être un avertissement.

Nous avons les meilleures nouvelles des toiles de Puvis de Chavannes, si précipitamment arrachées des murs du musée de Picardie, lors de la menace allemande sur Amiens en 1918, et mises à l'abri au

château de Blois, où les vastes dimensions de la salle des États permettaient de les dérouler et de les réparer à loisir.

Le rentoilage est maintenant entièrement terminé, et le consciencieux artiste qu'est M. Victor Koos, le disciple de Puvis de Chavannes chargé de la restauration de ces peintures, a fort habilement mené à bien son travail.

Reste à résoudre la question du transport, dont certains de nos lecteurs se sont préoccupés, — question délicate, quand on songe à la dimension et au poids des rouleaux que nécessiteront des toiles de l'importance du *Ludus pro patria* et de l'*Ave, Picardia nutrix !*

Et, puisque ces peintures passeront par Paris en retournant à Amiens, ne peut-on pas espérer qu'il nous sera donné de les voir exposées ici, avant qu'elles n'aillent reprendre leur emplacement définitif? Quel ami des arts ne souhaite de pouvoir saluer cet admirable ensemble, dont, au surplus, les sujets — *la Paix* et *la Guerre*, *le Travail* et *le Repos*, et les deux vastes compositions qu'on vient de citer — prennent, dans le temps présent, une signification toute particulière.

✠ M. Maurice Fenaille ne se contente pas d'être l'historien de l'art de la tapisserie : il aime et il collectionne les chefs-d'œuvre de « ce métier noble et délicat entre tous », dont il parlait naguère, en des termes si substantiels et si justes, à la séance publique des cinq Académies.

Et ce n'est pas seulement pour la tapisserie ancienne qu'il se passionne. L'art moderne de la haute et de la basse lisse le préoccupe également. C'est ainsi qu'avant la guerre, il avait demandé au peintre Henri Martin, — à qui il a commandé pour lui-même des cartons de tapisseries, — des modèles destinés aux paysannes des environs de Montal, auxquelles il voulait essayer de fournir une utile et charmante façon de remplir les mornes journées d'hiver.

Aujourd'hui, il propose au ministre des Beaux-Arts d'entreprendre à ses frais la reproduction en tapisserie d'une des grandes compositions de Puvis de Chavannes. Nous en reparlerons.



INFORMATIONS

Académies

Académie des Beaux-Arts. — La séance publique annuelle de l'Académie des Beaux-Arts s'est tenue le 27 décembre, sous la présidence de M. Ch. Girault, qui, dans son discours d'ouverture, après avoir rendu hommage aux membres de la Compagnie disparus depuis un an, a exprimé la gratitude de l'Académie au baron Edmond de Rothschild, créateur de la Maison de l'Institut, à Londres, — organe de liaison entre les intellectuels de France et d'Angleterre.

M. Ch. Widor, secrétaire perpétuel, a donné lecture d'une notice sur la vie et l'œuvre de notre regretté collaborateur, M. Georges Lafenestre; il a tracé de l'homme, dont l'aménité naturelle et la modération d'esprit rendaient le commerce délicieux, du conservateur des peintures au Louvre, du professeur au Collège de France, un portrait si véridique et si attachant, qu'on ne peut lire sans émotion ces pages exquises; enfin, il a parlé à la perfection des écrits de G. Lafenestre, et mis en relief cette curiosité de dilettante, cette science éclectique qui donnent tant de prix à l'œuvre de ce savant toujours informé, de ce critique toujours pénétrant et de ce lettré délicat.

Musées

Musée de Cluny. — Le musée de Cluny, réorganisé, a rouvert ses portes, et l'on a inauguré par la même occasion les nouvelles salles, aménagées au deuxième étage dans les appartements du conservateur. Ces salles nouvelles ont permis de diminuer l'encombrement des galeries du bas, et l'on peut enfin étudier aujourd'hui les merveilleuses étoffes, les broderies, les tapisseries, les dentelles que le manque de place avait obligé à reléguer jusqu'ici dans des coins obscurs. C'est ainsi que la grande *Tapisserie d'Arras*, exécutée à la fin du XVe siècle, pour la cathédrale d'Auxerre et représentant l'histoire de saint Etienne, apparaît dans tout son éclat, maintenant qu'elle a été nettoyée et exposée en bonne place. Il est regrettable seulement qu'on ait dû en répartir les pièces entre plusieurs salles, faute d'avoir pu trouver un espace suffisant pour déployer l'ensemble de ces dix-huit panneaux. On remarquera aussi une curieuse tapisserie française du XIVe siècle, représentant, sous quatre arcades tréflées, des scènes du martyre de saint Marc et de saint Jean.

Quant aux étoffes rares du VIe au XVIIe siècle, on ne peut les énumérer ici : soieries orientales à décor d'animaux affrontés, taffetas et brocarts d'art copte ; chasubles souples et fines des XVe et XVIe siècles ; chasubles carrées, lourdes de broderies, des XVIIe et XVIIIe siècles, mériteraient un examen détaillé, comme aussi les crosses, mitres, vêtements épiscopaux découverts dans les fouilles du XIXe siècle.

Les actifs conservateurs du musée de Cluny préparent un nouveau catalogue qui remplacera avantageusement celui de Du Sommerard, publié en 1883. Comme on le fait au musée du Louvre, ce catalogue paraîtra en brochures séparées, chacune traitant d'une des grandes sections du musée. On ne saurait trop louer cette manière de faire, qui plaira aux travailleurs, en même temps qu'elle hâtera la publication de l'ouvrage complet.

Musée de l'Armée. — Le général Malleterre vient d'être nommé directeur du Musée de l'Armée, en remplacement du général Niox, admis à faire valoir ses droits à la retraite.

Musée Victor Hugo. — Le 22 décembre, a été inaugurée par la Municipalité de Paris, en présence du Président de la République, l'exposition des dessins de Victor Hugo sur *le Rhin*, dont notre collaborateur, M. Raymond Escholier, conservateur du musée Victor Hugo, parle dans le dernier numéro de la *Revue*.

La maison de la place des Vosges était fermée depuis le mois d'août 1914 et cette exposition, composée et présentée avec infiniment de goût, est une heureuse façon de donner quelque solennité à la réouverture.

Château de Compiègne. — Dans la matinée du dimanche 14 décembre, un incendie s'est déclaré au château de Compiègne, dont certaines parties étaient encore occupées par des services étrangers à l'Administration des Beaux-Arts.

Si l'on n'a pas à déplorer de plus grands dommages, on le doit à cette circonstance que les meubles précieux, les tapisseries et les objets d'art décorant les pièces historiques du palais n'étaient pas encore tous remis en place.

La partie qui a le plus souffert est celle qui forme l'aile droite du monument quand on le regarde de la terrasse donnant sur le petit parc. Parmi les salles détruites, se trouvent la chambre à coucher de l'Empereur, dont le plafond, œuvre de Girodet, représentait *la Guerre*, *la Force*, *la Justice* et *l'Éloquence*; et la salle du Conseil, ancienne chambre à coucher de Louis XVI, décorée de grisailles par Sauvage.

En Province

A Besançon. — Le 8 novembre, a eu lieu la cérémonie de réouverture du musée de Besançon, dont les œuvres d'art avaient été décrochées et mises à l'abri pendant la durée de la guerre.

M. Chudant, conservateur, a profité de cette occasion pour remanier entièrement la disposition des salles, suivant un plan méthodique fort judicieux. Ainsi, le musée des arts appliqués a fait l'objet d'un classement rationnel et s'est enrichi de pièces qu'on s'étonnait de voir exposées jusqu'ici au musée archéologique. La longue salle Jean Gigoux a été coupée en son milieu, et les œuvres qu'on y trouve, sélectionnées et classées par écoles, prennent un intérêt nouveau. Quant à la salle Pâris, qui est, au musée de Besançon, comme une « tribune » du XVIIIe siècle, elle a fait l'objet d'une innovation tout à fait heureuse : on sait que la collection léguée à la ville de Besançon par l'architecte Pâris appartient partie à la bibliothèque et partie au musée ; une entente entre le bibliothécaire, M. Gazier, et le conservateur, M. Chudant, a permis d'exposer la collection dans son ensemble, — ensemble infiniment précieux, et même incomparable en ce qui concerne particulièrement Fragonard, représenté ici par cinquante-huit numéros, à côté de Hubert Robert et de Boucher, de Greuze, de Vincent, et de bien d'autres.

A l'Etranger

A Bruxelles. — Notre collaborateur, M. Fierens-Gevaert, a été nommé conservateur en chef du musée royal des Beaux-Arts. M. P. Bautier a été nommé conservateur-adjoint.

Le Jubé de Dixmude. — Un des actes de vandalisme les plus regrettables que les Allemands aient commis en Belgique fut la destruction, par le bombardement, du merveilleux jubé de l'église de Dixmude, œuvre de style gothique flamboyant. Les Allemands, après avoir occupé la ville, s'empressèrent d'enlever les débris, de les transporter chez eux, où ils reconstituèrent dans la chapelle de Tult, une importante partie du jubé, comprenant notamment un grand et un petit arc, quatre niches et la frise supérieure.

L'Allemagne, obligée, de par le traité de paix, de restituer les œuvres d'art qu'elle a volées en Belgique, vient de s'exécuter, tout au moins en ce qui concerne le jubé de Dixmude. Elle a renvoyé les morceaux à Bruges où, en les dénombrant, on a constaté que les Allemands avaient gardé par devers eux les beaux balustres en laiton et une porte en bois de chêne sculpté. Le gouvernement belge a aussitôt protesté et exigé le prompt retour de ces précieux fragments. La reconstruction du célèbre jubé de Dixmude entre dans le domaine des possibilités. — S. P.

Nécrologie

Auguste Renoir. — Le vieux maître qui vient de mourir le 4 décembre, dans sa retraite provençale de Cagnes, était né à Limoges, le 25 février 1841. Agé de 78 ans, et depuis longtemps perclus, il a peint jusqu'à son dernier jour, et jusqu'à son dernier jour il a aimé la peinture d'un amour fervent.

Venu en 1859 à Paris, il passa par l'atelier de Gleyre, où fréquentaient aussi Cl. Monet et Sisley; il exposa pour la première fois en 1864 (*la Esmeralda*), et malgré les difficultés de toutes sortes et les attaques violentes auxquelles était en butte le groupe des impressionnistes, il continua d'exposer jusqu'en 1890. Ensuite, il poursuivit son œuvre à l'écart.

De même qu'il est impossible d'établir une liste de ses peintures même les plus importantes, chaque jour plus recherchées des amateurs, — la semaine de sa mort, une *Vue du Pont-Neuf* était adjugée 93.000 fr. à la vente Hazard, — de même il est difficile de caractériser les différentes étapes de sa carrière, car s'il a eu plusieurs « manières », il les a mêlées et interverties à plaisir, tantôt peignant d'une pâte lisse et fluide, avec des couleurs claires et parfois acides, ces *Baigneuses* et ces nus féminins où il excellait, tantôt, pour mieux saisir l'impression de lumière et de mouvement, procédant par larges simplifications mêlées au plus subtil raffinement de coloris.

Le trait essentiel de son art, c'est l'abondance, la facilité, la joie. Renoir ne vise ni a la philosophie ni à la profondeur, et sa psychologie, si l'on peut dire,

est toute à fleur de peau : c'est un poète qui voit la réalité comme un délicieux mirage et prête du charme à tout ce qu'il peint, *le Moulin de la Galette* ou *le Déjeuner des canotiers*, *le Pont de Chatou* ou *la Loge de théâtre*, le *Torse de jeune femme au soleil* ou *les Jeunes Filles au piano* (plusieurs de ces peintures sont au musée du Luxembourg). Il a donné des paysages lumineux et chatoyants, dont le caractère décoratif est remarquable. Il a peint des danseuses qui sont aussi loin de celles de Degas que l'épanouissement et la joie de vivre sont loin de la tension et de l'effort. Il a été le portraitiste exquis de *Jeanne Samary* et de *Mme Charpentier* (ce portrait est récemment entré au Louvre), celui de *Berthe Morizot*, de *Claude Monet*, de *Wagner*. Il a reproduit des quantités de figures de jeunes filles et d'enfants, parmi lesquelles un bon nombre, datant de ses dernières années, ne se recommandent ni d'une grande solidité de dessin, ni d'un choix toujours heureux des tonalités, ni d'une recherche quelconque de caractère.

Dans cette œuvre si vaste, le temps fera le classement nécessaire ; mais le vieux maître a pu mourir tranquille : la sélection une fois faite, il restera certainement plus d'œuvres qu'il n'en faut pour lui assurer une place dans l'histoire de la peinture, parmi les virtuoses les plus habiles à noter la fugitive vibration des couleurs et à fixer le mouvement des êtres et des choses.

Alfred Beurdeley. — Le 20 novembre, est mort à Paris, dans cet hôtel du 71 de la rue de Clichy, bien connu des amateurs et des écrivains, le collectionneur Alfred Beurdeley.

Né à Paris le 11 août 1847, il était le fils d'un fabricant de meubles d'art doublé d'un antiquaire réputé. Après avoir fait son droit, il prit la direction de la maison de son père, et l'on sait quelle faveur obtinrent les meubles sortis de ses ateliers. Il quitta les affaires en 1893 pour se consacrer à ses collections. Un important ensemble de livres, recueils d'estampes et dessins d'ornement, qu'il avait réuni, se trouve aujourd'hui au Musée Stieglitz à Pétrograd. Une riche collection de dessins du XVIIIe siècle qu'il avait également rassemblée, fut dispersée en vente publique les 13-15 mars 1905.

Il laisse une galerie de tableaux anciens et modernes, de toutes les écoles, comportant plus de 200 toiles ; et, en second lieu, une réunion de dessins anciens. Dans les dernières années de sa vie de collectionneur, Alfred Beurdely recherchait surtout les dessins des XIXe et XXe siècles : il en réunit plus de 1.400 ; beaucoup sont très importants, tous sont intéressants pour l'histoire de l'art. C'était en quelque sorte le complément de sa magnifique collection d'estampes modernes, composée de plus de 28.000 pièces, fruit de longues années de recherches.

Il laisse également une très belle bibliothèque.

H. Deutsch de la Meurthe. — Si M. Henry Deutsch, sénateur de la Meurthe, qui vient de mourir à l'âge de 73 ans, était connu du grand public, c'était surtout comme précurseur et comme mécène de la navigation aérienne. Mais ces libéralités en ce domaine, pour fécondes en résultats qu'elles aient été, ne doivent pas faire oublier que ce sportif était aussi un fervent ami des arts, un collectionneur délicat, un compositeur musical apprécié, à qui l'on doit nombre de mélodies, plusieurs morceaux symphoniques et un drame lyrique, *Icare*, représenté à l'Opéra, en 1911.

Le Comte de Franqueville. — Le 28 décembre, est mort, dans sa soixante-dix-neuvième année, le Comte de Franqueville, membre de l'Institut, propriétaire du domaine de la Muette, bien connu par ses remarquables travaux historiques, dont la plupart consacrés à l'Angleterre.

Il était membre du Comité de patronage constitué lors de la fondation de la *Revue*.



LES EXPOSITIONS

Expositions diverses

« Sans doute, il est trop tard pour parler encore d'elle… Depuis qu'elle n'est plus, trente jours sont passés » : il s'agit de la 10e exposition de la *Société internationale de la Peinture à l'eau*, qui réunissait fin novembre, à la galerie Chaine et Simonson, — comme si rien ne s'était passé depuis cinq ans, — les envois habituels de ses virtuoses. Le souvenir s'attache à la grande étude décorative pour *Nausicaa* qui, loin des *Mascarades* et des *Bigoudines*, montre le brio de M. Lucien Simon sous un jour nouveau. La « rétrospective » de Georges Bottini rappelait, chez ce disparu, la préoccupation de continuer Constantin Guys.

Sans remonter à la 10e exposition de la *Société internationale d'Aquarellistes* qui précéda, rue de Sèze, l'œuvre grandiose du peintre-graveur gantois Baertsoen, notons la prépondérance actuelle du pinceau de martre, qui parcourt au début de la saison toute la gamme de l'art moderne, depuis les jolies notes de voyage ensoleillées par M. Pierre Vignal, chez Georges Petit, jusqu'aux paysages plus âprement synthétisés par M. Jules Zingg, chez Druet.

N'oublions pas non plus *les Fleurs de la Guerre* assemblées par M. Degallaix à la galerie Vennier, ni les aquarelles parisiennes de M. Renefer, à la galerie Reitlinger.

Dans la décourageante pléthore des expositions particulières, d'où se détache « l'Œuvre de Steinlen » à la galerie La Boétie, les petites Sociétés renaissent ponctuellement : 7e année de *la Cimaise*, à côté de *la Jeune Gravure sur bois*, chez Devambez ; 10e exposition de *l'Éclectique* à la galerie des Artistes modernes, où le plus frais panneau décoratif de M. Victor Prouvé fait valoir son harmonie de corail et d'émeraude entre les rétrospectives de l'émailleur Feuillâtre et du statuaire Maurice Favre, portraitiste d'*Anatole France;* 34e hiver de la *Société Internationale de Peinture et Sculpture*, chez Georges Petit, dont la grisaille assez monotone, en dépit des fruits rutilants de M. Claudius Denis et d'une *Danse païenne* de M. Gorguet, ne vaut point le voisinage délicat des œuvres nouvelles de miss Béatrice How et des paysages italiens de M Georges Leroux.

Au Pavillon de Marsan

C'est encore la peinture à l'eau que nous retrouvons dans ce musée de l'art ornemental, avec les « instantanés en couleurs » et les impressions rapidement échantillonnées du haut des toits par M. Gilbert Bellan, peintre de Paris, depuis les soirs sombres de la Marne ou des gothas jusqu'aux radieuses et grouillantes journées de l'Armistice et de la Victoire.

Avec ces vibrants documents réunis pour l'avenir, comme naguère avec l'œuvre de MM. Bernard Naudin, Mathurin Méheut, René Piot, et les émouvants « dessins de guerre » de M. Georges Victor-Hugo, le Musée des Arts décoratifs poursuit son dessein de joindre une exposition particulière et très moderne à quelque imposante « rétrospective » : hier, c'était la magistrale et magnifique suite des *Chasses de Maximilien*, d'après les cartons de l'italianisant Bernard van Orley, tenture venue de la Maison de Guise, mais appartenant depuis Colbert au Louvre, qui manquait de place pour la dérouler ; — aujourd'hui, c'est une instructive série de tapisseries des ateliers parisiens de la première moitié du XVIIe siècle, depuis l'ordonnance royale de 1601 jusqu'à 1662, date de la création des Gobelins par Colbert ; et c'est encore, en ces verdures pompeuses ou ces architectures solennelles, le règne de l'influence italienne, issue de l'école de Fontainebleau (témoin les beaux dessins bistrés de Toussaint Dubreuil, l'élève français du Primatice, mort en 1604) et les transformations de cette influence romaine à partir de l'apogée de Simon Vouet, prédécesseur de Le Brun.

Près de l'*Histoire d'Artémise*, aux armes de Marie de Médicis, et contemporaine de la célèbre suite de *Gombaut et Macé*, cette *Pêche miraculeuse*, d'après Raphaël, est venue de la collection de Charles Ier dans celle de Mazarin, par Jabach ; et si vous rapprochez cette période déjà classique des époques antérieures, représentées par la très ancienne tapisserie de Salins, à la salle La Caze, les séries flamandes et françaises de la vente Goulden, depuis le règne de Louis XII, et la longue tapisserie d'Arras, illustration de *la Vie de saint Étienne*, révélée par le remaniement du musée de Cluny qui vient de rouvrir, vous aurez les premiers chapitres d'une histoire totale de la tapisserie que vous exposerait mieux que moi l'érudition de M. Fenaille.

RAYMOND BOUYER.

LES VENTES

A Paris

Profitons de la « trêve des confiseurs », — qui s'annonce comme devant être, cette année, exceptionnellement courte, — pour mettre cette chronique à jour, en reprenant le compte rendu des ventes ayant eu lieu depuis l'apparition du dernier *Bulletin*.

— Le 21 novembre, MM. Brame, Paulme et Lasquin, procédèrent à la vente de succession de feu M. Paul Leprieur, conservateur de la peinture au musée du Louvre. Total : 214.950 fr. Le no 9, *la Vierge et l'Enfant*, peinture de l'école de Quentin Metsys, a été adjugé 15.000 fr., et le no 21, *Portrait de Mlle Jeanne F...*, par Corot, a réalisé la même somme.

Le Louvre a pu acquérir *Deux Saintes*, de l'école hollandaise (1.700 fr.) et une aquarelle de Delacroix, *la Muse inspirant Hésiode* (4.200 fr.); *la Captivité de Babylone* et *un Marocain*, deux autres aquarelles du même maître, furent achetées par les Amis du Louvre.

Dans la catégorie des objets d'art, le no 88, une tapisserie flamande de la fin du XVe siècle, représentant un berger avec son troupeau, sur fond bleu, parsemé de feuillage et fleurs, a été payée 75.000 fr. De la même époque également, un fragment de tapisserie, représentant deux personnages musiciens sur fond de verdure, a été poussé à 17.300 francs.

— Les 21 et 22 novembre, la vente d'estampes du XVIIIe siècle, de la collection S. R... s'est terminée sur un total de 388.000 fr. (Me Lair-Dubreuil ; MM. Paulme et Lasquin). Le no 14, *the Sailors orphans*, d'après W. R. Bigg, belle épreuve, gravée par Ward, imprimée en couleurs, à grande marge, a été adjugée 10.000 fr.; le no 25, *Tête de Flore*, gravure en manière de pastel, d'après F. Boucher, 7.500 fr. Parmi les pièces par et d'après Debucourt, citons : le no 55, *l'Escalade* et *Heur et malheur*, 15.700 fr.; les deux célèbres pendants, *le Menuet de la mariée* et *la Noce au château* (no 54), 15.000 fr. ; *la Rose mal défendue* et *la Croisée* (nos 61-62), 14.000 fr. Le plus beau prix des Lavreince a été celui de 13.000 fr. pour le *Déjeuner en tête à tête* et *l'Ouvrière en dentelle*, épreuves remargées (demande, 10.000 fr.) ; une épreuve avant toute lettre de *l'Aveu difficile* a fait 12.500 francs.

Tous ces prix ont été dépassés par le no 238, comprenant les quatre pièces bien connues de Descourtis d'après Taunay : *Noce de Village*, *Foire de Village*, *la Rixe* et *le Tambourin*, adjugées 18.000 francs (demande, 15.000 francs).

— A la vente de M. Henri Vian, faite le 27 novembre, galerie G. Petit (Me Lair-Dubreuil ; M. G. Petit), les enchères ont été vives autour des toiles de Fantin-Latour : le no 6, *Roses, dahlias, pervenches*, a fait 24.000 fr. (demande, 14.000 fr.) ; le no 4, *Dahlias*, 25.000 fr. ; le no 9, *Touffe de fleurs*, 18.000 fr. L'ensemble des paysages de Lebourg a atteint le beau chiffre de 156.500 fr. Parmi les vingt-sept toiles de cet artiste, le no 28, *Effet de neige au pont d'Asnières*, a été adjugé 17.600 fr., et le no 49, *Honfleur*, 10.100 francs.

Produit total : 289.750 francs.

— Le 28 novembre, à la vente Robaut (Me Baudoin, M. G. Petit), un *Moine assis, lisant*, par Corot, a atteint 34.000 fr.

— Le 1er décembre, la première journée de la vente Hazard a donné un total de 775.000 fr. (Me Lair-Dubreuil ; M. G. Petit). Les demandes de l'expert ont été presque constamment dépassées ; c'est ainsi que le no 77, *Souvenir des bords du Rhône*, de Corot, a été adjugé 69.000 fr. sur demande de 50.000 fr.; le no 95, *Baigneuses*, de Daumier, 53.000 fr. sur demande de 50.000 fr.; le no 209, d'Auguste Renoir, *Allée couverte*, 34.000 fr. sur demande de 20.000 fr. Par contre, le no 199, *Portrait de femme*, par Manet, n'a réalisé que 35.500 fr. sur une demande de 50.000 fr. Il convient de noter comme autres prix intéressants : *Jeune Femme au corsage rouge tenant des fleurs*, par Corot, 59.100 fr. (vendu 510 fr à la vente Corot, en 1875) ; Corot, *Rebecca*, 35.000 fr.; Daumier, *les Ribaudes*, 43.000 fr.; Daumier, *Don Quichotte*, 9.100 francs.

Les onze peintures de ce maître qui figuraient à la vente ont donné un total de 217.100 fr.; or, selon notre confrère, *la Gazette de l'Hôtel Drouot*, ces onze peintures auraient été vendues, en 1893, en un lot, à MM. Boussod et Valadon pour la modique somme de 1.000 francs.

Un fort beau Renoir, *le Square de la Trinité*, a trouvé preneur à 46.500 fr. (demande, 50.000 fr.). Un *Effet de neige* de Pissarro s'est vendu 20.500 francs (demande, 20.000 francs).

De Jongkind, nous mentionnerons le no 143, *Sortie du port*, qui atteint le prix de 33.000 fr. ; et parmi les Lépine, le no 151, *la Marne à Créteil*, 18.000 francs.

Le seul tableau ancien de la collection, *Vierge et Enfant*, de l'école flamande du XVe siècle, a été adjugé 27.000 fr. sur demande de 25.000 francs.

— La première vente Hazard s'est terminée le 3 décembre sur un total de 1.670.515 fr., dépassant de loin toutes les prévisions.

A la vacation du mardi 2, *le Pont-Neuf*, de Renoir, pour lequel on demandait 80.000 fr., a été poussé jusqu'à 93.000 fr. Un autre Renoir, *Jeune Fille blonde*, a fait 48.100 francs.

Les Daumier ont continué d'être très disputés : *le Café*, 37.000 (demande, 35.000 fr.) ; *la Baignade*, 37.000 fr. également (demande 40.000 francs).

Le plus haut prix obtenu ce jour-là par les Corot a été celui de 37.000 fr pour l'étude de nu intitulée *Marietta à Rome* ; la *Bohémienne à la mandoline*, a été adjugée 29.000 fr.; *la Cour normande*, 22.500 fr. ; *Souvenir de l'Ariccia*, 17.000 francs.

Même succès que la veille pour les fleurs de Fantin : un *Bouquet de marguerites* a été adjugé 28.000 fr. et des *Roses*, 17.000 francs.

Autres prix notables : *Patineurs en Hollande*, de Jongkind, 21.000 fr., et *Canal en Hollande*, du même, 17.600 fr.; *les Glaïeuls*, de Monet, 25.100 fr.; *l'Auberge au bord d'une grand'route*, de Sisley, 20.000 francs.

Les tableaux de Lépine ont tous dépassé les estimations : les plus fortes enchères ont été pour *la Seine à la Garenne-Saint-Denis*, vendue 15.000 fr. et pour *l'Ile de la Grande Jatte*, 14.000 francs.

C'est aussi un pastel de Renoir, *la Jeune Femme dans une harmonie bleue*, qui, avec son prix de

16.000 fr., vient en tête de la série des dessins, aquarelles et pastels, vendus à la vacation du 3 décembre, laquelle a produit, à elle seule, un total de 148.705 francs.

— Le 4 décembre, à l'Hôtel Drouot, salle nº 1, la vente des tableaux et dessins, dépendant de la succession de M. Henri-B. Lasquin, a produit plus de 174.000 fr. (Mᵉ Lair-Dubreuil ; M. Féral). Un dessin de Fragonard, nº 339, *le Passage du gué*, au lavis de sépia, a été adjugé 17.000 fr. (demande, 15.000 fr.); un dessin de Boucher, *la Source*, nº 324, 13.000 fr. (demande, 10.000 fr.); une gouache de Lavreince, nº 353, *les Soins mérités*, 16.900 francs.

Parmi les peintures, noter le prix de 13.000 fr. obtenu par deux toiles d'Octavien, *la Danse* et l'*Embarquement pour Cythère*.

— Dans la vente de la bibliothèque L. de B. de F..., faite les 4 et 5 décembre (Mᵉ Desvouges et MM. Rahir et Mounastre Picamilh), et qui s'est terminée sur un total de 295.674 francs, il y a quelques très beaux prix à citer : *les Chansons* de La Borde (1773), 2 vol., avec fig. de Moreau, 15.100 fr.; les *Œuvres* de Molière (1773), fig. du même artiste, 12.000 fr.; un exemplaire des *Costumes parisiens*, de La Mésangère (collection des 499 premières planches coloriées du *Journal des Dames*), 14.200 fr.; enfin, *les Metamorphoses* d'Ovide (1767-1771), fig. de Boucher, Eisen, Gravelot, etc., 11.300 francs.

— Le 8, commençait une vente de tableaux et objets d'art appartenant à M. X... (Mᵉ H. Baudoin; MM. Féral et Mannheim) qui a pris fin le 9, sur un total de 270.097 fr.

Un pastel attribué à La Tour, *Portrait presumé de M. A. Albepierre*, a fait 20.000 fr., prix de demande; un dessin de Boucher, *Femme nue*, vendu 620 fr. à la vente Goncourt (1897), a atteint 9.000 fr. (dem., 8.000). — Parmi les meubles : un secrétaire marqueterie, époque Louis XVI, a été adjugé 26.500 francs.

— Les mêmes jours, à la Galerie G. Petit, a eu lieu la vente des tableaux, meubles et tapisseries, provenant de la succession de M. le pasteur Goulden. Si la première vacation ne produisit que 301.145 fr., avec les tableaux, bronzes et partie des meubles, la deuxième atteignit 1.939.480 fr.; au total : 2.240.625 francs.

A part, une commode de la fin de l'époque Louis XV, avec estampille de Péridié, vendue 16.050 fr. et un secrétaire marqueterie d'époque Louis XVI, vendu 14.150 fr., tous les gros prix ont été pour la magnifique série des tapisseries, dépassant de loin toutes les estimations. Citons :

156. *Scène de tournoi*, 213.000 fr. — 157. *Présentation à la Cour*, 220.100 fr. — Deux autres tapisseries, du début du XVIᵉ siècle, comme les précédentes, compositions à grands personnages (nᵒˢ 159 et 160), 140.000 et 155.000 fr. — Des panneaux moins importants (nᵒˢ 158 et 161-163) ont fait respectivement 60.000, 57.100, 38.000 et 22.000 fr.

Parmi les tapisseries flamandes de la Renaissance :

Un panneau et deux fragments à sujets guerriers (nᵒˢ 172-174), 37.000 fr.; un autre panneau analogue (nº 171), 27.100 fr. Les nᵒˢ 164 à 170, sept panneaux à petits personnages, ont été vendus par lots 14.100 et 13.100 francs.

R.-Cl. C.

(*A suivre.*)

CARNET DE L'AMATEUR

Expositions

Tapisseries des manufactures de Paris (1600-1660) : *Gilbert Bellan* (*les fêtes de l'armistice et de la victoire, peintures*) : musée des Arts décoratifs, pavillon de Marsan.

Steinlen (œuvres de 1913 à 1919) : galerie La Boétie, 64 *bis*, rue La Boétie; jusqu'au 27 janvier.

La Jeune Gravure sur bois : chez Devambez, 43, boulevard Haussmann ; jusqu'au 30 janvier.

Jean Metzinger : galerie « l'Effort moderne », 19, rue de la Baume ; jusqu'au 22 janvier.

Georges Barbier, Claudius Denis, Pierre Galier : chez Legoupy, 5, boulevard de la Madeleine ; jusqu'au 20 janvier.

Livres nouveaux

Le Musée de Nantes (*peintures*), par Marcel Nicolle (collection « Memoranda »). — Paris, H. Laurens, in-16, 43 pl., 2 fr. 40.

Hôtels de ville et beffrois du Nord de la France, par Camille Enlart (collection « Memoranda »). — Paris, H. Laurens, in-16, 43 pl., 2 fr. 40.

Les Fouquet de Chantilly, *livre d'Heures d'Étienne Chevalier*, par Henry Martin (collection « Memoranda »). — Paris, H. Laurens, in-16, 45 pl., 2 fr. 40.

Le Gérant : H. Denis.

Paris. — Imp. Georges Petit, 12, rue Godot de Mauroi.

Numéro 635. 25 Janvier 1920.

LE BULLETIN DE L'ART

ANCIEN ET MODERNE

NOTRE TRIBUNE

"L'Atelier de Courbet" au Louvre

L'*Atelier du peintre*, chef-d'œuvre de Courbet et l'un des plus incontestables chefs-d'œuvre de la peinture française au XIXe siècle, entre au Louvre. Le prix demandé de 900.000 francs a été réduit à 700.000, sur lesquels la part du Louvre est de 550.000 francs, le reste étant fourni par de généreux souscripteurs. Dès que cette grande toile fut exposée dans la galerie Barbazanges, le *Bulletin* l'a signalée à l'attention du public et il a soutenu les efforts de ceux qui souhaitaient d'en assurer la possession à la France. Si la souscription qui fut alors ouverte n'a pas donné les gros chiffres qu'on attendait, elle a du moins prouvé l'existence d'un mouvement d'admiration spontanée et désintéressée. Plus de quatre cents offrandes dont la majorité varie de 5 francs à 50 francs en sont le touchant témoignage. Les jeunes artistes ont compris la leçon que leur donne un grand peintre animé de la plus fervente passion pour l'art, traitant des sujets nouveaux sans rompre avec la tradition classique, vraiment maître de son métier et atteignant à une beauté d'exécution qui l'égale aux plus illustres modèles du passé. Avec *l'Enterrement à Ornans*, *la Remise des chevreuils*, *la Source* et *l'Atelier*, le Louvre rassemble désormais dans les différents genres les œuvres les plus significatives de Courbet. Chacune a sa valeur propre et son importance historique. Ne pourrait-on pas dire que, toutes proportions gardées, *l'Enterrement* et *l'Atelier* marquent la même évolution qu'on voit dans la carrière de Rembrandt entre *les Syndics des drapiers* et *la Ronde de nuit ?*

P. J.

ECHOS ET NOUVELLES

❧ Maintenant que *l'Atelier de Courbet* est entré au Louvre, résumons en quelques lignes l'histoire du tableau d'après des documents authentiques.

L'Atelier a été peint en 1855. Refusé au Salon de cette année, en même temps que *l'Enterrement à Ornans*, il figura à l'exposition particulière de quarante tableaux de Courbet, organisée par l'artiste, 7, avenue Montaigne.

Conservée par Courbet, la grande toile resta roulée dans l'atelier du peintre jusqu'à la mort de ce dernier (1877) et passa le 9 décembre 1881 à la vente de l'atelier Courbet, où elle fut adjugée 21.000 francs à M. Haro. D'après Paul Mantz, Gambetta aurait voulu alors faire acheter le tableau par l'État.

L'Atelier resta chez Haro jusqu'au 30 mai 1892, date à laquelle il passa dans une vente Haro faite à la galerie Sedelmeyer ; c'est pour le catalogue de cette vente que P. Mantz écrivit une préface dont on vient de citer un passage.

Racheté par Haro père à la vente de 1892, *l'Atelier* fut vendu par la suite au banquier V. Desfossés.

A la mort de celui-ci, le tableau fut mis en vente le 26 avril 1899 en son hôtel, 6, rue Galilée, et, sur une mise à prix de 100.000 francs, il fut racheté par Mme Desfossés pour 60.000 francs. Il resta dans l'hôtel de la rue Galilée, où il servait de rideau de théâtre.

Acquis en 1919, par la galerie Barbazanges, il y fut exposé officiellement du 12 au 30 novembre.

Le Musée du Louvre s'en est rendu acquéreur le 8 janvier 1920.

❧ Le Musée du Louvre s'est rendu acquéreur de l'*Atelier de Courbet* au prix de 700.000 francs.

Pour pouvoir réaliser cette acquisition, le Louvre a été aidé d'abord par les propriétaires du tableau, qui ont consenti une forte diminution du prix qu'ils avaient primitivement fixé —

900.000 francs; — et ensuite par les nombreux souscripteurs qui s'étaient inscrits, à la suite de la Société des Amis du Louvre, sur les listes ouvertes pendant la durée de l'exposition.

Ces souscriptions ont ceci de particulièrement touchant qu'elles viennent presque toutes de petites bourses. Il faut le dire à leur honneur : quantité de braves gens ont apporté leurs cinq francs le plus généreusement du monde, dont le désintéressement est autrement méritoire et l'amour de l'art autrement sincère que ceux de quantité d'amateurs ou soi-disant tels, qui se sont bravement abstenus. Et sans doute faut-il voir dans ces abstentions, l'influence de certaines cabales sur lesquelles nous ne voulons pas insister ici.

Conclusion : sur les 700.000 francs que coûte *l'Atelier de Courbet*, 150.000 francs ont été fournis par la souscription publique, et 550.000 francs par le budget des Musées nationaux.

❧ Un mot du peintre espagnol Z., devant *l'Atelier de Courbet*, à un moment où l'on pouvait croire perdu tout espoir d'acquisition du tableau par la France :

« — Vous nous enviez nos Velazquez... Mais votre Velazquez, le voilà ! »

❧ C'était un spectacle bien curieux que celui auquel il nous a été donné d'assister, à la galerie Barbazanges, de l'enroulement de cette vaste toile sur un cylindre d'un mètre de diamètre, fabriqué spécialement.

Tout le monde ayant rivalisé d'activité et de zèle, la toile arrivait, le mardi 13, dans la Grande Galerie du Louvre ; elle était aussitôt déroulée et encadrée, et offerte, le 16, à l'admiration des invités à la cérémonie d'inauguration des salles nouvelles du musée du Louvre.

❧ Cette cérémonie s'est faite le vendredi 16, à 11 heures.

M. Poincaré, président de la République, fut guidé à travers la Galerie d'Apollon, le Salon Carré, la Grande Galerie et la salle consacrée à la collection Camondo, par le ministre de l'Instruction publique, le directeur des Beaux-Arts, le directeur des Musées nationaux, et les conservateurs du Louvre. Ce ne fut pas précisément une visite : ce fut une course, menée à l'allure d'un bataillon de chasseurs à pied. Sans doute, le Président tenait-il à nous rappeler qu'il a été capitaine dans ce corps d'élite : jamais, Salon de l'Automobile, ni même Salon tout court, ne fut plus rapidement traversé que ces galeries de notre grand musée national, entièrement remaniées sur un plan nouveau avec une méthode et un goût auxquels tout le monde se plaisait à rendre hommage, et au prix de peines et de soins infinis dont personne, à moins d'avoir vu à la tâche les artisans de cette grande œuvre, ne peut se faire une idée.

❧ Ainsi, la petite « tribune », si bien accueillie des visiteurs, qui dira par quelles transformations successives elle a passé, depuis le projet primitif auquel la *Revue* faisait allusion dans son numéro de novembre dernier.

La veille de l'inauguration, le panneau sur lequel est présentée *la Joconde*, entre les deux petits Raphaël, était tendu de velours vert, comme le socle sur lequel est exposé, au-dessous, le coffre italien de bois sculpté. La nuance de ce fonds ayant été reconnue trop vive, le velours vert fut remplacé par un autre, de ton mieux assorti aux tableaux.

❧ Et les bustes italiens ! L'avant-veille de l'ouverture, nous voyons arriver, enveloppé dans des langes et porté doucement sur un brancard, le buste de femme en marbre, de Laurana, destiné à servir de pendant au magnifique buste de *Dietisalvi Neroni* donné par M. G. Dreyfus. Mis en place, il est jugé trop blanc ; et on lui substitue le lendemain le buste de jeune fille en bois peint, de l'École florentine, qui est, en effet, beaucoup plus en harmonie avec *l'Orateur*.

❧ Et les colonnes de marbres de couleur, dont on louait tant l'heureux effet ! Qui dira après combien de recherches dans les réserves du musée, après combien d'essais, furent enfin trouvées celles qui devaient faire partie de l'arrangement définitif ?

❧ Une ingénieuse idée encore, ces sortes d'autels, placés au-dessous de certains des tableaux italiens, à gauche, en entrant dans la Grande Galerie.

❧ Il est bien permis de formuler ici une petite critique faite devant nous par deux amateurs, bien connus pour leur savoir et leur goût, comme aussi pour l'intérêt qu'ils portent à tout ce qui peut augmenter la richesse et la beauté du Louvre.

Les draperies de velours de la petite tribune manquent d'ampleur et de somptuosité. Elles devraient donner l'impression qu'elles peuvent se fermer pour ajouter au recueillement du sanctuaire. Au contraire, elles pendent en plis

assez pauvres et ont quelque chose de regrettablement mesquin. Le Garde-Meuble devrait permettre de remédier à cette insuffisance.

❧ Dans cette vaste entreprise de remise en état des nouvelles salles du Louvre, qui comportait une série de manipulations des cadres extrêmement délicates et pénibles, il faut louer aussi le zèle et le dévouement des brigadiers et gardiens. Ils ont compris et ils ont montré qu'ils n'étaient pas de simples manœuvres, et ils ont été pour les conservateurs des collaborateurs pleins d'intelligence et d'initiative.

❧ Ce sont les conservateurs-adjoints de la peinture, MM. P. Jamot et G. Brière, qui ont escorté le Président de la République dans son enlèvement de la Grande Galerie au pas de charge.

En effet, M. Jean Guiffrey, le conservateur des Peintures et le véritable inspirateur de cette réorganisation, — celui qui, avec l'appui moral de son chef, M. d'Estournelles de Constant, et le concours dévoué de ses collaborateurs, — a poursuivi et mené à bien ce long et délicat travail, en dépit des campagnes de presse et de l'hostilité de certains partisans du *statu quo* à tout prix, — M. Jean Guiffrey manquait à cette belle fête. Avec son attaché, M. L. Demonts, avec MM. G. Migeon et C. Dreyfus, conservateur et conservateur-adjoint du département des Objets d'art, il est en ce moment à Vienne, comme conseiller technique faisant partie de la mission envoyée pour évaluer les gages artistiques de l'Autriche, — mission à la tête de laquelle se trouve M. R. Kœchlin. Heureusement, le hasard, qui parfois fait bien les choses, a voulu que les décorations de la Légion d'honneur du ministère de l'Instruction publique parussent dès le lendemain de l'inauguration du Louvre : en y lisant le nom de M. Jean Guiffrey, tout le monde a trouvé que c'était justice.

❧ Toutefois, on comprendra difficilement pourquoi les bureaux, après avoir fait attendre pendant un mois à M. J. Guiffrey son ordre de mission pour Vienne, ont laissé partir le conservateur des Peintures du musée du Louvre peu de jours avant l'inauguration de la Grande Galerie. La simple justice aurait voulu qu'il assistât à l'ouverture de ces salles, réorganisées d'après ses idées et sous sa direction, et qu'il y reçût sa croix des mains du Président de la République.

❧ Comme toutes les promotions, cette liste de rubans et de rosettes comporte des candidats aux titres les plus sérieux mélangés avec d'autres dont les titres le sont beaucoup moins C'est ainsi que, n'y trouvant pas certaine rosette, attendue de tout le monde, qui devait récompenser trente ans de services dans les postes les plus délicats et les plus difficiles des musées nationaux, nous avons la surprise d'y voir figurer celle de M. Thoumy, commissaire de la Société des Artistes français, — pour le moins prématurée...

Mais quelle joie c'est pour nous de saluer cette autre, qui va fleurir le corsage de la plus illustre et de la plus regrettée de nos grandes tragédiennes ! La *Revue* envoie à Mme Bartet, sa fidèle abonnée depuis plus de vingt ans, avec la respectueuse expression de son admiration, ses félicitations les plus sincères.

❧ La guerre nous avait un peu déshabitués de ces changements de ministères, où l'on voyait les principaux portefeuilles confiés à des personnalités interchangeables.

Réellement, la méthode ayant prouvé ce qu'elle avait de détestable, nous espérons que la nouvelle Chambre saura, non pas seulement mettre à leur vraie place des techniciens éprouvés, mais aussi les y maintenir. Le nouveau ministère semble un effort très réel en ce sens. Nous attendrons, pour nous réjouir de la venue de M. Honorat à l'Instruction publique, de l'avoir vu à l'œuvre ; mais nous avouons regretter sincèrement le départ de M. L. Bérard, qui avait un programme que les bousculades de la vie parlementaire l'empêchent de réaliser.

Nous avons frémi un instant à la pensée que M. Paul Léon, qui fut désiré si longtemps et salué par les acclamations de tous, à son arrivée à la direction des Beaux-Arts, ne fût remplacé au pied levé et en dernière heure, par quelque sous-secrétaire d'État, aussi irresponsable qu'incompétent.

INFORMATIONS

Actes officiels.

Légion d'honneur. — Sur la liste des promotions et nominations dans l'ordre de la Légion d'honneur, faites à l'occasion du 1er janvier 1920, nous relevons les noms suivants qui intéressent le monde des beaux-arts :

Officiers : MM. G. Fougères, professeur d'archéologie classique à la Faculté des lettres de Paris

Thoumy, commissaire général de la Société des Artistes français; Ed. Pech, sculpteur; J.-L. Forain, dessinateur; Francis Planté, compositeur de musique; Mme Julia Bartet, sociétaire de la Comédie-Française.

Chevaliers : MM. Georges Foucard, directeur de l'Institut français d'archéologie du Caire; C. Couderc, conservateur-adjoint au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale; A. Vuaflart, conservateur de Cabinet de gravure de la Bibliothèque d'art de l'Université de Paris; Jean Guiffrey, conservateur des Peintures au Musée du Louvre; Auguste Leroux, peintre, professeur à l'Ecole nationale des beaux-arts; Rapine, architecte en chef des monuments historiques; Fenouillère, attaché au service de la conservation des Palais nationaux; R.-R. du Gardier, René Piot, Raymond Woog et F.-L. Schmied, peintres; Firmin Michelet, sculpteur; Félix Massoul, céramiste; Ch. Jouas, graveur; G. Giacometti, critique d'art; J. Loeb, professeur au Conservatoire national de musique; Maurice Ravel, compositeur de musique; Mme Réjane, artiste dramatique.

A l'Hôtel de Ville. — Notre confrère, M. Léon Riotor, conseiller municipal, a été nommé membre de la Commission des beaux-arts de la Ville de Paris.

Académies

Académie des beaux-arts (séance du 4 janvier). — MM. Girault, président sortant, et Flameng, président élu pour 1920, prononcent les allocutions d'usage.

M. Gabriel Fauré, élu vice-président au cours de la précédente séance, s'étant récusé pour des raisons de santé, l'Académie désigne M. Gustave Charpentier pour remplir ces fonctions.

— Séance du 11 janvier. — M. Widor, secrétaire perpétuel, prononce l'allocution suivante : « Au moment où la paix se signe, rendons un hommage mérité à notre illustre président de 1914, Léon Bonnat; saluons son courage, sa fermeté devant la menace d'alors, son dévouement et son inépuisable générosité, alors que la misère était grande dans tant d'ateliers d'artistes... Grâce à lui, l'ordre, la discipline, le travail n'ont cessé de régner à l'école des Beaux-Arts; il a eu un constant souci de l'entretien et de l'amélioration des richesses de la maison : restauration de l'hémicycle, aménagement de la chapelle. C'est grâce à son appui, à son initiative que nous devons notre belle exposition française de Madrid et la création de la Villa Velazquez... » Au milieu d'une discrète ovation, M. Widor termine en adressant les vœux de toute la Compagnie à M. Léon Bonnat.

— La commission de la Villa Velazquez, qui doit remplir à Madrid le même rôle que la Villa Médicis a Rome, s'était réunie avant la séance pour entendre le rapport de MM. Léon Bonnat, Charles Widor et Imbart de la Tour, qui s'étaient rendus auprès du prince Bonaparte pour solliciter son appui en faveur de la nouvelle fondation. Le prince, vivement intéressé par le projet de l'Académie des beaux-arts, met à la disposition de celle-ci un somme de 100.000 francs.

Académie des inscriptions et belles lettres (séance du 27 décembre 1919). — A l'unanimité, M. Ch. Diehl est élu président et M. Cucq, vice-président pour 1920.

— Séance du 10 janvier. — M. le comte Durrieu annonce qu'au cours du voyage qu'il a fait à Metz au mois de juin dernier pour les fêtes de la célébration du centenaire de l'Académie de cette ville, il a eu la bonne fortune de retrouver à la Bibliothèque, qui les aurait reçues en legs du baron de Salis, cinq des miniatures ayant illustré un traité mystique composé par le roi René, *le Mortifiement de Vaine Plaisance.*

Ces miniatures que le comte Durrieu avait décrites dans une communication antérieure (février 1914) appartenaient, au XVIIIe siècle, a Jean Lamour, le fameux serrurier de Nancy, auteur des grilles de la place Stanislas.

— M. Gustave Schlumberger présente un sceau de plomb qui lui a été envoyé d'Alep et qui porte le nom du prince hongrois Coloman, duc byzantin en Cilicie, au XIIe siècle, sous le règne de l'empereur Manuel Commène. M. Schlumberger raconte l'odyssée extraordinaire de ce prince de la famille royale de Hongrie, entré au service de l'empire byzantin.

— M. René Cagnat, secrétaire perpétuel, donne lecture du rapport de M. Pierre Paris, directeur de l'École des Hautes Etudes hispaniques de Madrid, sur les fouilles qu'il a poursuivies à Bolonia (province de Cadix) au cours de l'année 1919.

Sociétés savantes.

Société de l'Histoire de l'Art français (séance du 12 janvier). — M. le comte Durrieu a signalé de nouveaux documents publiés sur Jean Perréal et montré la part de nouveauté qu'ils apportent a sa biographie; il est désormais incontestable que Jean de Paris et Jean Perréal ne sont qu'un seul et même artiste, comme on l'avait supposé sans preuves suffisantes.

— La biographie d'un architecte de l'Arc de Triomphe de l'Étoile, nommé Huyot, a été présentée par M. G. Vauthier; malgré son talent et son activité, cet architecte a connu au cours de sa carrière de grands déboires qu'il ne méritait pas.

— M. Paul Vitry a communiqué et commenté la photographie d'un précieux tableau de famille qui a passé jusqu'ici inaperçu et représente plusieurs membres de la famille Vanloo. Cette toile appartient à l'École des arts décoratifs.

En Province

A Reims. — Le jour de Noël, à la réception qui suivit la reprise du culte dans la cathédrale de Reims

et à laquelle assistaient les notabilités civiles et religieuses, Mgr Luçon a offert à l'admiration de ses hôtes un très beau reliquaire, richement ouvragé et ciselé, qui prendra place désormais dans le trésor de la cathédrale et dont voici l'histoire

Lorsque Napoléon fit ouvrir, il y a plus d'un siècle, le sarcophage de Charlemagne, à Aix-la-Chapelle, ce reliquaire fut trouvé sur la poitrine du grand empereur. Depuis lors, il était demeuré en la possession de la famille Bonaparte, et c'est un don tout récent de l'impératrice Eugénie qui l'a fait passer aux mains du cardinal Luçon.

Cette pièce admirable, presque unique puisqu'elle date du IXe, sinon du VIIIe siècle, compensera heureusement quelques-unes des lacunes que les bombardements des Allemands ont causées au trésor de la cathédrale de Reims.

A Strasbourg. — Le Musée historique de la ville de Strasbourg, fondé l'hiver dernier par l'administration des musées municipaux à la suite de l'exposition du « Strasbourg Historique », a été installé à la Grande Boucherie (pont du Corbeau) et a ouvert ses portes au public au mois de juin dernier. Il se propose de faire revivre le passé glorieux de la grande ville alsacienne à l'aide de souvenirs et de documents de tous genres : plans, gravures, portraits, sceaux, médailles, armes, drapeaux, uniformes, etc.

L'arrangement actuel constitue le premier fonds du musée qui, après quelques mois d'existence seulement, présente forcément de nombreuses lacunes, mais qui semble appelé à un développement considérable, sous la direction d'un conservateur tel que M. Adolphe Riff.

A l'Étranger

A Bruxelles. — Dans sa première séance solennelle tenue depuis la guerre, l'Académie royale des sciences et arts de Belgique a nommé membres associés les peintres René Ménard en remplacement de Roll, Aman Jean en remplacement de Herkomer et Zuloaga, en remplacement de Sir Edward Poynter.

Un seul écrivain d'art a été élu : M. Léonce Bénédite, conservateur du musée du Luxembourg, nommé à l'unanimité, en remplacement de M. G. Lafenestre, pour les services rendus à l'École belge.

M. L. Bénédite trouvera dans cette élection l'expression de la reconnaissance de nos amis de Belgique, qu'il s'est activement employé à faire apprécier en France : on se souvient, en effet, des expositions d'art belge qu'il a organisées à Paris et de la salle belge du musée du Luxembourg.

Tous ceux qui connaissent les coulisses de la vie artistique contemporaine, applaudiront à ce magnifique hommage et à son opportunité.

A New-York — Le collectionneur américain M. Henry Clay Frick, mort le 2 décembre dernier, a légué toutes ses collections et l'hôtel qui les abrite à la ville de New-York pour en faire un musée. C'est là un don inestimable, les collections Frick étant parmi les plus importantes du Nouveau-Monde après celles que Pierpont Morgan a léguées au Metropolitan Museum.

A Londres. — La *Vasari Society* qui, sous la présidence de Sir Sidney Colvin, se consacre, comme on sait, à la reproduction des dessins de maîtres anciens appartenant aux collections publiques et privées, a décidé de reprendre la publication de son album annuel en 1920, si elle peut réunir un nombre suffisant de souscripteurs.

Pendant les dix premières années de son existence, la *Vasari Society* a fait paraître annuellement un album contenant 30 reproductions de dessins dus à des artistes du XIVe au XVIIIe siècle. Les nouvelles séries comprendront aussi des dessins du XIXe siècle : on rangera parmi les « maîtres anciens » tout artiste défunt d'une notoriété de dessinateur reconnue. En outre, on donnera dans la publication une place plus importante aux dessins de l'école anglaise.

Diverses modifications ont été envisagées dans la disposition du texte et la dimension de la monture des reproductions, afin que la souscription ne dépasse pas l'ancien prix (une guinée). Il va sans dire que les reproductions elles-mêmes ne seront pas modifiées et que, tant par leurs dimensions que par leur couleur, elles se rapprocheront autant que possible des originaux.

Pour tous renseignements complémentaires, on s'adressera au secrétaire de la Société, M. A. M. Hind, au British Museum, Londres W. C.

A Rome. — Le Palazzo Venezia, où siégeait l'ambassade d'Autriche et que le gouvernement italien a confisqué, va devenir, non pas seulement un musée, mais mieux qu'un musée : il sera transformé en une maison patricienne d'autrefois, où tout sera disposé comme si ses premiers hôtes l'habitaient encore. On ornera les appartements de Paul II et du cardinal Cibo avec des étoffes, des tentures, des meubles et des œuvres d'art qui s'accorderont avec le style de la construction. La salle Regia et la salle de la Mappemonde, qui avaient été divisées, sont remises en état. Cinq salles de l'appartement du cardinal Cibo sont prêtes et vont être ouvertes au public. — L. G.

A Venise. — On vient de ramener à Venise et de remettre en place, à l'église des Frari, *l'Assomption* de Titien, que l'on avait transportée à Pise pendant la guerre. On se souvient que *l'Assomption*, qui avait fait un long séjour à la Galerie de l'Académie, avait été rendue, il y a quelques années, aux Frari, pour lesquels elle avait été peinte de 1515 à 1518.

M. Molmenti, sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts, a décidé de remplacer les trois statues d'Antonio Rizzo qui se trouvent au pied de l'Escalier des Géants, au Palais Ducal, par trois copies en bronze. Les marbres ont beaucoup souffert de l'air salin et s'effritaient Un accident avait récemment mutilé la fameuse Ève. Les originaux seront sans doute déposés au Musée. — L. G.

A Vérone. — Les tableaux qu'on avait enlevés des églises de Vérone pendant la guerre sont rentrés, non pas encore dans leurs chapelles, mais dans la Ville la municipalité a eu l'heureuse idée de les exposer temporairement au Museo Civico, où l'on a ouvert de nouvelles salles à cet effet. La municipalité, bien qu'elle soit socialiste, n'a pas craint d'engager une dépense de plusieurs milliers de francs pour que les Véronais puissent voir leurs œuvres d'art religieux plus commodément que dans les églises où elles vont être replacées. Exposition rare et précieuse, où Mantegna est à côté de Titien et de Véronèse, de Morone, de Moretto, Liberale, Caroto, Moreto, Buonsignori, Montagna, Girolamo dai Libri. — L. G.

LES EXPOSITIONS

Un « Nouveau Groupe » chez Georges Petit.

Après la troisième exposition de *l'Art intime*, chez Marcel Bernheim, et le quatrième rendez-vous qui faisait voisiner *les Uns et les Autres* avec Carrière et Rodin, chez Manzi, voici, rue de Sèze, un *Nouveau Groupe* qui ne croit pas devoir prendre une étiquette plus précise : nouveau, d'ailleurs, par l'assemblage des noms plutôt que par les noms mêmes ! Point de révélation particulière à trouver rapprochées les pâleurs décoratives de MM. Auburtin et Karbowsky, les lumières plus ou moins impressionnistes de MM. Lebourg, Lebasque, Guillonnet, Carrera, Théo van Rysselberghe et Charreton, l'audace orientaliste de M. Dabat, la fermeté pyrénéenne de M. Laparra, la poésie britannique de M. Hughes Stanton, à côté des objets précieux de MM. Bastard et Dunand. Sociétaires inscrits, MM. Baertsoen, Émile Claus, Sorolla, Decœur et Mlle Emma Ciardi brillent par leur absence; mais, en face des bustes largement modelés par M. Landowski, portraitiste du *Marechal Petain*, voici deux bons statuaires, invités sans doute, MM. Albert Marque et Henry Bouchard.

Au Pavillon de Marsan.

Ici, le rapprochement, peut-être fortuit, de « l'œuvre décorative » de M. Hippolyte Berteaux et des études de M. Georges Victor-Hugo nous paraît beaucoup plus expressif.

Pendant onze années consécutives, en nos Salons de la *Revue de l'Art*, à côté de M. Paul Baudouin, le vieil élève de Gleyre devenu professeur de fresque après sa décoration du Petit Palais, nous avons maintes fois rencontré le loyal effort vers le style de M. Hippolyte Berteaux, l'un des derniers et des meilleurs disciples de Flandrin, dont les débuts, encouragés par Baudry, remontent au Salon de 1864. Par ce temps de bolchevisme artistique, on dessine encore : et loin de Saint-Quentin, sa ville natale, ce sage compatriote de La Tour nous le prouve par ses nombreux cartons ou dessins pour la décoration du château de Chenonceaux, de l'escalier d'honneur du Sénat, du théâtre et du musée de Nantes ; les assidus de la Société Nationale n'ont pas oublié les deux grandes toiles, aujourd'hui marouflées dans l'escalier du musée nantais : *Bretagne mystique*, exposée en 1904, et *Bretagne travailleuse*, en 1909.

Ce n'était pas la rude Armorique de M. Lucien Simon ni du lieutenant Lemordant ; et quel plus frappant contraste avec ce brio du premier jet, plus volontiers romantique, qui réchauffe la série des études peintes ou crayonnées depuis vingt-cinq ans par M. Georges Victor-Hugo, dont nous avions vu les émouvants « dessins de guerre » ici même, au début de 1917. Du reste, le petit-fils a le bon goût de ne pas imiter le prodigieux grand'père, « ce roi des paysagistes », dessinateur comme Gœthe et décorateur comme William Morris ; et Baudelaire nous dirait qu'on n'imite pas « la magnifique imagination qui coule dans les dessins de Victor Hugo comme le mystère dans le ciel ».

RAYMOND BOUYER.

LES VENTES

A Paris

Les tapisseries du XVIIIe siècle de la vente Goulden n'ont pas eu un moindre succès que les tentures du XVIe :

L'Adoration du veau d'or, tap. de Bruxelles, ép. de la Régence (n° 176), 75.100 fr. ; — *l'Été ou la moisson*, d'après Téniers, autre tap. de Bruxelles (n° 177), 60.000 fr. ; — trois tapisseries et cinq fragments à sujets des *Métamorphoses*, d'Ovide (nos 178-185), 116 100 fr. — Un tapis persan (fin XVIe ou début du XVIIe s., n° 192), a été payé 28.100 fr. — Enfin, une garniture de six fauteuils en Aubusson (n° 186) s'est vendue 22.000 fr.

Le plus gros prix de la vente, après celui des deux tapisseries de l'époque Louis XII citées plus haut, a été pour un salon en tapisserie de Paris, d'ép. Régence (n° 142 ; un canapé et six fauteuils),

vendu 200.000 fr. Un fauteuil en Aubusson, à sujet d'animaux, d'après Huet (nº 153), a fait 20.050 (dem. 8.000). Citons encore parmi les autres sièges et écrans :

145. Canapé corbeille Aubusson, 16.000 fr. — 146. Six fauteuils Aubusson, à sujet des *Fables* de La Fontaine, 32 000 fr.; — 147. Canapé, *Chasse au Cerf*. 24.500 fr. — 148. Six fauteuils Aubusson, personnages et animaux, 36.500 fr. — 149. Salon Aubusson, personnages et animaux, 37.000 fr. — 152. Quatre fauteuils Aubusson, fleurs, 28.000 fr.

Parmi les meubles, on trouve à mentionner le nº 74, commode à marqueterie bois et ivoire, ép. Louis XVI, ornée de bronzes, 25.100 fr. et le nº 85, un secrétaire, ép. Louis XVI, marqueterie à fleurs, 16.500 fr.

Ne pas oublier que les frais étaient de 17,50 °/o en sus des enchères.

— Le 12 décembre, galerie G. Petit (Mᵉ H. Baudoin, MM. Mannheim), une vente d'objets appartenant à divers amateurs s'est terminée sur un total de 825.000 fr. Comme enchères principales je mentionnerai celles du nº 12, quatre grandes coupes en ancienne porcelaine de Saxe, 12.550 fr. (demande, 10.000 fr.); du nº 24, vasque de Chine, Kien-Lung, 14.000 fr. (demande, 12.000 fr.); du nº 28, trois vases en ancien céladon, monture bronze doré, 18.600 fr. (demande, 10.000 fr.); du nº 50, groupe terre cuite époque Louis XVI (haut., 25 cent.), 12.500 fr., et enfin du nº 47, médaillon terre cuite, *Portraits de femme et de jeune fille*, signés : *Houdon* et datés : *an 7*, 5.300 fr., sur demande de 8.000 fr. (adjugé 8.500 fr., en 1912, à la vente Doucet).

— Le 13, une commode et deux encoignures, en bois de rose, avec panneaux en laque incrustée de nacre, estampillées R.V.L.C. (Roger Vandercrusse, dit Lacroix ou Delacroix, ébéniste du milieu du XVIIIᵉ siècle) ont été vendues 48.200 fr., sur estimation de 70.000.

— Le même jour, a pris fin la vente des estampes de la collection Hazard. Prix sensationnels pour les Zorn : *le Toast*, 4ᵉ état, 13.200 fr. et 3ᵉ état, 12.500; d'autres estampes du même artiste se sont vendues entre 4.000 et 8.000 fr. Produit total : 186.927 fr.

— Le 15, à la vente de M. L. (Mᵉ Hubert, MM. Féral et Mannheim), une petite tapisserie flamande du XVIᵉ siècle, *le Miracle de saint Martin*, restaurée, a été adjugée 18.500 fr. (vente Gaillard, 1904, 8.700 fr.).

Deux beaux prix à citer parmi les estampes : *l'Indiscrétion, la Comparaison* et *l'Aveu difficile*, par Janinet, d'après Lavreince, 17.100 fr.; *the Fortune Teller* et *the Gamesters*, par Smith et Ward, d'après Peter, 7 000 fr.

— Les 15 et 16 décembre, galerie Manzi, rue de la Ville-Levêque (Mᵉˢ Bricout, Lair-Dubreuil, Baudoin; MM. Demotte, Leman, Paulme et Lasquin), la troisième vente des collections de M. Manzi a produit un total de 1.118.955 fr.

Nous y relèverons les prix obtenus par le nº 2, une *Vierge assise tenant l'Enfant et entourée de deux anges*, 17.000 fr. (demande, 8.000 fr.); le nº 4, *Saint Jean-Baptiste*, par Marco Palmezzano, signé, 13.000 fr. (demande, 10.000 fr.); le nº 11, *Préparatifs pour la Crucifixion*, par Ribera 8.100 fr. (demande, 10.000 fr.); le nº 12, École florentine, XVᵉ siècle, *la Vierge et l'Enfant*, 14.000 fr. (demande, 6.000 fr.); et, parmi les sculptures, par le nº 51, deux statuettes, *la Vierge*, *Saint-Jean* (École française, XIVᵉ siècle), 36.500 fr. (demande, 10.000 fr.); les nᵒˢ 100 et 101, deux *Rois debout*, art français, XIIIᵉ siècle (nombreuses restaurations), 20.500 fr.; le nº 103, haut-relief en albâtre, XIVᵉ siècle, *le Couronnement de la Vierge*, 22.500 fr. (demande, 18.000 fr.); le nº 111, Ecole de Bourgogne, *la Vierge et l'Enfant*, XVᵉ siècle, 41.000 fr.; le nº 124, *la Vierge et l'Enfant tenant une grappe de raisins*, 23.000 fr.

Une grande tapisserie, de la fin du XVᵉ siècle, représentant une femme en riche costume, se peignant, et ayant de chaque côté d'elle une servante, nº 145, a été adjugée 350.000 fr. sur une demande de 175.000 fr. Total des trois ventes Manzi : 2.056.172 fr.

— Les 16 et 17 décembre, galerie G. Petit (Mᵉ Lair-Dubreuil, M. G. Petit), une vente de tableaux appartenant à divers a produit 700.500 francs. Citons : le nº 21, Corot, *le Bûcheron*, 19.300 fr.; nº 27, Courbet, *Portrait de l'artiste*, 15.000 fr.; nº 46, Harpignies, *Antibes*, 30.000 fr.; nº 92, Ziem, *Venise*, 27.000 fr. Le plus beau prix a été pour un Courbet, *les Deux amies*, 45.000 fr.

— Le 17 décembre, la vente des médailles grecques formant la collection Max. Collignon, le regretté professeur à la Sorbonne, membre de l'Institut (Mᵉˢ Marlio, Lair-Dubreuil et MM. Feuardent), se termina sur un total dépassant 281.000 francs. Je noterai deux prix : ceux du nº 177, une médaille en argent d'Amphipolis, 16.000 fr., et du nº 239, une médaille à tête de Cérès, avec Apollon au revers, 8.100 fr. (acquise par le Petit Palais).

— Le 19 décembre, salle 7, à une vente composée Mᵉ Baudoin et M. Féral), *la Bénédiction nuptiale*, gouache de Mallet, a été payée 15.500 fr., sur demande de 8.000.

(*A suivre.*) R.-Cl. C.

CORRESPONDANCE DE MADRID

La Réorganisation du Musée du Prado.

L'année 1919, qui est celle du centenaire du Musée du Prado — créé par acte royal en date du 18 novembre 1819 — marquera à d'autres titres dans l'histoire de cette célèbre galerie.

Lorsqu'à la fin de 1918, Don José Villégas résigna ses fonctions de directeur, la Commission de patronage du Musée, que préside le duc d'Albe, sortant du rôle un peu effacé qu'elle avait joué jusqu'alors, profita de l'occasion pour entreprendre un remaniement complet du Musée.

Abandonnant la tradition qui plaçait toujours un artiste éminent à la tête de cet établissement, elle fit nommer au poste de directeur le critique et historien d'art Don Aureliano de Beruete y Moret, bien connu des lecteurs de la *Revue*, dont il est le collaborateur, pour ses études sur la peinture espagnole. Pour ne point rompre complètement avec l'usage, le peintre Sottomayor lui fut adjoint comme sous-directeur, mais l'érudition artistique reprit ses droits avec la nomination, comme attachés à la conservation de Don Allende-Salazar et de Don J. Sanchez y Cantón, que leur travail commun sur les portraits du Musée du Prado désignait tout naturellement à ces fonctions.

En même temps qu'elle renouvelait ainsi, dans un sens nouveau, le personnel de la direction du Musée, la Commission, ou « patronato », du Prado se préoccupait d'agrandir des locaux notoirement insuffisants pour présenter convenablement les richesses de la collection.

Des crédits furent obtenus qui permettront d'ouvrir très prochainement, tant au rez-de-chaussée qu'à l'étage, où la grande galerie du Musée va se trouver ainsi doublée dans toute sa longueur, une série de belles salles où seront mieux exposées certaines séries, notamment les tableaux de l'École française jusqu'ici logés à l'étroit dans une galerie fort mal éclairée.

Pour assurer le meilleur classement du musée et préparer l'édition critiqu edu catalogue qu'elle se propose d'établir, la Commission a fait appel au concours de spécialistes réputés, en demandant à chacun d'étudier une partie de la collection et de consigner dans un rapport ses observations, et c'est ainsi que notre collaborateur M. Marcel Nicolle a été invité à se rendre à Madrid, en mars dernier, pour examiner les tableaux de l'École française Même travail a été demandé à M. Berenson en ce qui concerne l'École italienne et à M. Hulin de Loo pour l'Ecole flamande. M. Bredius, qui devait s'occuper de l'École hollandaise, a dû s'excuser, pour raison de santé, de ne pouvoir venir à Madrid comme il l'avait promis. Quant aux tableaux de l'École espagnole, il va sans dire que la direction du Musée et la Commission, où tient une place prépondérante Don Elias Tormo, le savant professeur d'histoire de l'art de la Faculté de Madrid, n'avait pas besoin d'aide étrangère pour revoir et mettre à jour sur ce point l'ancien catalogue de P. de Madrazo.

En témoignage de satisfaction pour la façon dont il a mené à bien la tâche dont il avait été chargé, M. Marcel Nicolle a été nommé commandeur de l'ordre de Charles III et la commission du Musée a tenu à lui offrir les insignes de cette décoration.

Enfin, désirant accroître d'autre part le riche patrimoine qu'elle a entrepris de mettre ainsi en valeur, la Commission du Prado — le Musée ne s'étant jusqu'ici accru que par des donations — se propose de faire des acquisitions afin de combler, autant que possible, les lacunes de la collection.

Une œuvre importante et dont la découverte a fait quelque bruit, une *Vierge à l'Enfant*, attribuée au « Fils du Maître Rodrigo », est exposée déjà dans les salles du Musée. Si, comme on a tout lieu de l'espérer, la souscription ouverte pour aider à la fixer définitivement au Prado, réussit, la Commission aura, pour son début dans cette voie des acquisitions, augmenté heureusement d'une pièce notable, une des séries les plus fâcheusement incomplètes de la collection, celle des primitifs espagnols, qu'il est question d'enrichir également par les quelques peintures se trouvant au Musée archéologique, en donnant en échange à cet établissement divers objets antiques qui ne sont guère à leur place au Prado.

L. E.

Le Gérant : H. Denis.

Paris. — Imp. Georges Petit, 12, rue Godot-de-Mauroi.

LE BULLETIN DE L'ART

ANCIEN ET MODERNE

NOTRE TRIBUNE

LA DONATION ARCONATI VISCONTI

On n'en est plus à compter les générosités de Mme la marquise Arconati Visconti en faveur des Lettres et des Arts. De longue date, elle s'est intéressée personnellement aux grandes écoles comme aux grands musées, et on l'a toujours trouvée prête à contribuer dans une large mesure aux fondations des unes comme aux acquisitions des autres. Faut-il rappeler que l'Université, — et en particulier l'École des Chartes — lui est redevable de plusieurs créations de bourses; et que le Musée du Louvre a reçu le 17 mars 1914, de cette même donatrice qui l'avait enrichi en 1913 du *Portrait du Conventionnel Milhaud*, par L. David (1), toute une collection d'œuvres d'art aussi variées que remarquables — peintures italiennes, hollandaises et françaises, dessins et pastels anciens (parmi lesquels le portrait de la petite *Nicole Ricard*, par La Tour), sculptures italiennes et françaises, objets d'art, enfin, — au demeurant, un véritable petit musée, riche de plus de cent trente numéros, accepté officiellement par le Conseil des musées nationaux le 11 novembre 1916.

Mme la marquise Arconati Visconti avait annoncé, au surplus, son intention de faire à l'Université, après la signature du traité de paix, une donation permettant de créer un Institut d'histoire de l'art à Paris.

Elle a tenu parole et, il y a une quinzaine de jours, elle remettait entre les mains de M. Lucien Poincaré, recteur de l'Université, la somme de deux millions.

Avec quelle reconnaissance a été accueilli ce don magnifique ! Ce n'est pas assez de dire qu'il va doter notre Université d'un organisme qui lui manquait, — en quoi elle était inférieure à telles Universités de l'étranger — ; ce qui fait le prix inestimable de ce geste, c'est qu'il arrive à son heure et qu'il est comme une revanche pour ceux qui font confiance à l'intelligence française.

Dans le temps où nous vivons, chaque jour marque davantage la baisse des professions intellectuelles, le discrédit de ce qui représente la culture et l'esprit : « Si vous jetez les regards autour de vous, écrivait naguère Alfred de Tarde, vous voyez de pauvres hères se glisser humblement dans les rues, écrasés entre des ouvriers qu'un salaire suffisant assure du confort, et des enrichis insolents qui les cinglent de leur luxe : ce sont les servants de l'intelligence : professeurs, savants, journalistes ». Certes, il est plus facile d'évaluer le rendement immédiat d'un tourneur ou d'un ajusteur que celui d'un philosophe ou d'un mathématicien, d'un littérateur ou d'un érudit; et de là à mépriser les études désintéressées pour ne plus tenir compte que du machinisme, de la production et de l'argent, le pas est vite franchi.

Pourtant, c'est l'honneur de quelques-uns de ne point oublier les droits de l'intelligence et de lutter de toutes leurs forces pour la continuité du travail de l'esprit, pour la formation de nouveaux savants, de nouveaux lettrés, de nouveaux artistes. Il n'y a pas seulement à reconstruire des cités dévastées, dans ce pays de France : il y a aussi à sauver de l'abandon et de la ruine tout un domaine dont se détourneront, si l'on n'y prend garde, les mieux doués des jeunes gens d'aujourd'hui.

La donation de la marquise Arconati Visconti est une des belles manifestations de cette noble entreprise.

(1) Voir l'article de M. Jean Guiffrey, dans la *Revue* t. XXIV, 1913, p. 41.

ÉCHOS ET NOUVELLES

Les deux millions de la marquise Arconati Visconti vont être employés à la construction du futur Institut d'histoire de l'art et d'esthétique (avant la guerre, on parlait d'un Institut d'histoire de l'art et d'archéologie, et il est regrettable qu'on n'ait pas conservé cette dénomination).

Deux tendances s'étaient manifestées, à propos de cet établissement : les uns souhaitaient que l'Institut d'histoire de l'art s'installât dans un vieil hôtel, qu'on eût acheté et qu'on eût aménagé au mieux de sa nouvelle destination; d'autres désiraient un bâtiment spécialement construit pour l'objet que l'on se proposait.

La donatrice a tranché la question, en spécifiant que l'on construirait, et que la construction serait mise au concours entre tous les architectes français.

Le programme et les conditions de ce concours ne vont pas tarder à être arrêtés définitivement et nous y reviendrons. Plaignons dès maintenant les membres du jury, qui se trouveront dans la nécessité de choisir parmi un nombre considérable de projets, dus, si l'on en croit ce que laissent entendre les architectes, aux meilleurs bâtisseurs de notre pays.

Le terrain où s'élèveront les bâtiments projetés est déjà déterminé. C'est un terrain situé au coin de l'avenue de l'Observatoire et de la rue Michelet, actuellement occupé par les baraquements de l'Institut de chimie. Cet Institut doit être transféré sous peu dans ses locaux définitifs, rue Pierre Curie.

Ce terrain appartenait à la Ville de Paris qui l'a donné à l'Université.

Ce dernier détail explique, s'il ne le justifie pas, le choix de l'emplacement, dont tout le monde — sauf les habitants du Quartier latin — regrettera l'éloignement et la situation à l'écart de toute ligne du Métropolitain.

La construction comprendra des salles de conférences, des salles de travail pour les lecteurs et des magasins pour les livres de la bibliothèque, un atelier de photographie avec laboratoire, etc.

Les salles de conférences seront, sans doute, fort peu nombreuses — peut-être même n'y en aura-t-il qu'une, — car il paraît admis que les professeurs d'histoire de l'art et d'archéologie (ou d'esthétique) de l'Université continueront à faire leurs cours à la Sorbonne. Les salles de travail et les magasins de la bibliothèque occuperont la plus grande place dans le bâtiment, et seront, d'ailleurs, la partie la plus délicate de la construction et de l'aménagement.

On sait que la bibliothèque du futur Institut est déjà constituée et qu'elle représente, non seulement un inestimable ensemble de livres, mais une considérable longueur de rayons : ce n'est rien de moins, en effet, que la Bibliothèque d'art et d'archéologie, formée par les soins de M. Jacques Doucet et ouverte aux travailleurs en 1909.

On retrouvera, dans le *Bulletin* du 10 juillet 1909 (nº 430), ce que l'on écrivait ici lors de cette discrète inauguration.

Depuis cette date, la Bibliothèque d'art, — plus connue des habitués sous le nom de Bibliothèque Doucet, — n'a cessé de s'accroître et de se développer. En même temps, sous l'impulsion de quelques amis de l'art et de l'érudition, qui s'étaient groupés aux côtés de M. J. Doucet et parmi lesquels on nommera M. Albert Vuaflart, — il vient de recevoir le ruban rouge pour services rendus à la cause de l'histoire de l'art, — le foyer d'études qu'était la bibliothèque de la rue Spontini devenait un centre de publications destinées aux travailleurs et dont le titre de *Publications pour faciliter les études d'art en France* s'accordait bien avec la devise de la maison, inscrite sur l'*ex-libris* dessiné par Henry Nocq : *Exilit quod delituit.*

Au nombre de ces ouvrages, dont la guerre a interrompu l'impression, il faut citer les *Tables du « Mercure de France »*, de E. Deville; le *Dictionnaire des artistes décorateurs du bois*, de H. Vial, A. Marcel et A. Girodie; cette précieuse collection des *Dictionnaires des artistes et ouvriers d'art de la France*, mise sur pied par A. Girodie, dans laquelle ont paru seulement *la Franche-Comté*, de l'abbé Brune, et *le Lyonnais*, de H. Vial et Audin; le magnifique ouvrage de P. Perdrizet sur les *Bronzes grecs d'Égypte de la collection Fouquet ;* quantité de dépouillements d'archives et de tables de collections, établies sur fiches; enfin, et surtout, le *Répertoire d'art et d'archéologie*, dirigé par Marcel Aubert, l'instrument de travail le plus riche en renseignements, le plus précis, le plus clair qui soit en ce genre dans le monde entier, une des publications qui font le plus d'honneur à la Bibliothèque d'art, une de celles dont les travailleurs souhaitent le plus vivement la reprise et la continuation.

En même temps encore, gravitaient autour de la Bibliothèque d'art des sociétés qui en étaient un peu les filiales, — la Société de reproduction des dessins de maîtres, la Société pour l'histoire de la gravure française, la Société de reproduction de manuscrits à peintures, — et qui poursuivaient chacune leurs études et leurs publications spéciales, grâce en partie aux cotisations de leurs membres et en partie aussi aux subventions du fondateur de la Bibliothèque et de quelques-uns de ses amis.

Sans doute, n'était-il pas inutile de rappeler tout cela, quand ce ne serait que pour montrer quel vivant, laborieux et fécond Institut d'histoire de l'art avant la lettre, fut, de 1909 à 1914, la bibliothèque de la rue Spontini.

⁂ Il n'est pas inutile non plus de rappeler que, le 15 décembre 1917, M. Jacques Doucet a fait don à l'Université de Paris de la totalité de cette bibliothèque. Les graves préoccupations qui nous harcelaient à cette époque n'ayant pas permis aux journaux de s'étendre comme il aurait fallu sur ce cadeau magnifique, fait aux amis de l'histoire de l'art, on résumera ici les détails de cette donation, aussitôt acceptée avec reconnaissance par l'Université.

Après avoir annulé une donation faite en 1913 sous forme de legs, l'acte énumère la composition du don manuel établi sous une nouvelle forme et comprenant, « sans restriction ni réserve, tous les livres, recueils, albums, dossiers, manuscrits, autographes, photographies, estampes, fichiers, catalogues, etc., le rayonnage, l'installation, les bustes d'artistes, etc., tels qu'ils se trouveront, lors de la prise de possession », dans les cinq appartements occupés par la Bibliothèque, 16 et 18, rue Spontini, et 51, avenue Bugeaud.

La prise de possession était fixée au 1er janvier 1918, mais M. J. Doucet s'engageait à verser, dans les six mois suivants, une somme de 100.000 francs pour faciliter la gestion de l'Université pendant deux années. Il gardait, en outre, à son compte les dépenses engagées, y compris celles concernant les enquêtes documentaires entreprises par la Bibliothèque, l'Université ayant la liberté de poursuivre plus tard, si bon lui semble, l'impression de ces travaux, comme aussi de reprendre la publication du *Répertoire d'art et d'archéologie*.

La Bibliothèque devra être ouverte comme par le passé, « non seulement aux professeurs et aux étudiants de l'Université, mais aussi à tous Français ou étrangers qui préciseront le but de leurs recherches et justifieront de leur honorabilité ». Enfin, elle ne devra jamais être, ni morcelée, ni versée dans un autre dépôt, ni soustraite à la fréquentation des érudits, ni transférée hors Paris. Elle gardera son autonomie ou sera incorporée à l'Institut d'art et d'archéologie, selon que l'Université en décidera, le donateur se défendant de toute ingérence de sa part dans la gestion future de l'établissement.

⁂ Veut-on connaître la composition de cette bibliothèque et se faire une idée exacte de ses richesses ?

En voici l'inventaire sommaire au moment de la donation : c'est un document resté jusqu'à présent inédit, et que le *Bulletin* est particulièrement heureux de porter à la connaissance de ses amis.

1° *100.000 volumes imprimés :* Généralités ; Manuels et dictionnaires ; — Monographies d'artistes ; — Série topographique ; — Musées, collections, Salons, expositions ; — Catalogues de ventes ; — Périodiques anciens et modernes ; — Livres chinois et japonais.

2° *500 volumes manuscrits :* Textes inédits ou imprimés ; documents copiés dans les archives de France et de l'étranger.

3° *1.500 dossiers de documents manuscrits :* Autographes et documents originaux.

4° *120.000 photographies :* Répertoire archéologique (méthodique et topographique) ; — Œuvres d'artistes ; — Musées de France et de l'étranger ; — Antiquité classique ; — Orient, Extrême-Orient ; — Reproductions de manuscrits à peintures.

5° *10.000 estampes* : Graveurs anciens et modernes ; — Cabinet de la gravure au début du xxe siècle.

6° *2.000 recueils à gravures :* Reproductions de dessins ; Architecture ; Fêtes ; Ornements ; Costume ; Topographie.

7° *Fichiers :* Tables de *l'Art*, de *l'Artiste*, des *Petites Affiches*, du *Journal de Paris*, des petits journaux du xviiie siècle, des *Mémoires secrets* de Bachaumont ; Répertoire iconographique du Moyen-âge ; etc.

8° *Laboratoire photographique :* Plusieurs milliers de négatifs : musées de Paris et de province ; collections particulières ; manuscrits à peintures, tissus, etc.

Libre à chacun de calculer la valeur marchande de cet ensemble, au cours du jour. Quant à sa

valeur purement bibliographique, elle est inestimable.

❧ La Bibliothèque d'art, pas plus que l'Institut d'histoire de l'art, n'a aucun budget officiel Or, une bibliothèque a des besoins ; il lui faut de l'argent pour vivre.

Les 100.000 francs du donateur lui ont assuré l'existence pendant ces deux dernières années. Un autre bienfaiteur des arts et des études d'art, qu'on aurait été surpris de ne pas rencontrer là où il y avait à faire œuvre d'initiative et de générosité, a spontanément offert un concours que les circonstances rendent particulièrement précieux, et qui, joint aux intérêts de la donation Arconati Visconti, permet d'assurer pour quelque temps l'avenir de la fondation.

Pourtant, il faudra bien qu'on arrive à lui constituer un budget spécial, et il serait en vérité surprenant, pour ne pas dire davantage, qu'après avoir inscrit au budget le Musée de la guerre, pour la somme d'un million, l'Etat marchandât les crédits nécessaires à l'existence de l'Institut d'histoire de l'art et de sa bibliothèque.

❧ Ce n'est pas que l'on tienne absolument à voir l'État, ayant adopté cet établissement dû à l'initiative privée, le ramener à la forme et à la ressemblance de ses organismes habituels. Certes non...

Le rêve eût été, au contraire, que Bibliothèque d'art et Institut d'histoire de l'art pussent continuer à se passer de l'État et à ignorer l'administration, à vivre à l'écart de la bureaucratie et des fonctionnaires, à ne connaître d'autre budget que les subventions de particuliers aussi généreux que discrets et de qui la façon de donner ne vaut pas moins que ce qu'ils donnent. Craignons que la réalité ne soit à l'opposé de ce rêve !

Ne viendra-t-il pas un jour, — que l'aimable savant qu'est M. André Joubin, le conservateur actuel de la Bibliothèque d'art, ne nous en veuille pas d'envisager cet avenir possible ! — ne viendra-t-il pas un jour où les anciens de la maison regretteront la rue Spontini ? Elle aura gagné, cette maison, en ampleur et en magnificence ; on y trouvera des bibliothécaires distants, des gardiens en uniforme, des règlements rigoureux ; on y trouvera peut-être aussi l'esprit universitaire, jaloux de ses droits et sans discrétion dans l'exercice de son autorité. Et l'on n'évoquera pas sans mélancolie la charmante intimité, l'accueillante et paisible atmosphère de ces petites pièces d'aujourd'hui, garnies de rayons sur leurs quatre murs, où, quand il a reçu du fidèle Jean, qui porte toute la bibliothèque dans sa tête, les livres désirés, chaque lecteur a l'impression d'être installé chez soi, dans le propre cabinet de travail de ses rêves.

INFORMATIONS

Actes officiels.

Légion d'honneur. — Dans la liste qu'il a publiée des promotions et nominations dans la Légion d'honneur, faites sur la proposition du ministre de l'Instruction publique, le *Bulletin* a omis le nom de M. Moullé, chef du bureau des expositions, des musées et des travaux d'art, — une figure bien connue des artistes en mal de commandes, un fonctionnaire qui, selon le mot de notre confrère *l'Opinion*, « cache un trop bon cœur derrière le paravent d'une humeur exécrable ».

Académies.

Académie des beaux-arts (séance du 24 janvier). — Pour le Concours Roux de 1920, l'Académie propose les sujets suivants :

Peinture : *la Cueillette des fruits* (époque indéterminée).

Sculpture : *la Fontaine du printemps* (bas-relief destiné à décorer le fond d'un berceau de verdure) ; le projet devra être conçu pour une exécution en pierre.

Architecture : *un Théâtre populaire*.

Gravure : *Portrait d'un franciscain*, de Murillo (musée Jacquemart-André).

— Séance du 31 janvier. — L'Académie procède à l'élection des jurés adjoints pour les concours de Rome. Sont désignés :

MM. Calbet, Chabas, Laparra, Alb. Laurens, Le Sidaner, Muenier, Quost, pour la peinture ; MM. Lombard, Peynot, Vermare, Landowski, pour la sculpture ; MM. Chifflot, Delrasse, Nicod, Eustache, pour l'architecture ; MM. Leriche, Quidor, pour la gravure en taille-douce : MM. Deschamps, Grégoire, pour la gravure en médailles ; MM. Bruneau, Hue, Pierné, pour la composition musicale.

Académie des inscriptions et belles-lettres (séance du 23 janvier). — M. Dieulafoy communique un rapport, au nom de la commission Piot, qui propose d'attribuer 4.000 francs, sur la demande de M. Clermont-Ganneau, pour continuer les fouilles entreprises à Tell-Eck-Chouya-Fiyé, en Basse-Egypte, et 7.000 francs, à M. Pierre Paris, directeur de l'Ecole des études franco-hispaniques de Madrid, pour la continuation des fouilles de Bolonia.

— M. Besnier, professeur à l'Université de Caen, étudie le commerce du plomb à l'époque romaine d'après des lingots estampillés.

— M. Dieulafoy analyse un travail du Dr Huguet relatif aux deux cent trois tombeaux des princes de la dynastie des Cherfas Saadiens (1550), qui sont groupés à Marakech (Maroc) autour de la mosquée de Yakoub el Mansour.

Sociétés savantes.

Société des Antiquaires de France (séance du 28 janvier). — M. Prinet entretient la Société de deux colonnes de marbre placées à l'entrée de la chapelle de la Vierge de l'église Saint-Etienne-du-Mont, qui proviennent de l'abbaye de Sainte-Geneviève et portent les armes de l'abbé Guillaume-le-Dac (1517-1534).

Musées.

Musée du Louvre. — Les recettes recueillies au musée du Louvre par l'exposition des pastels de La Tour, faite depuis quelques mois au bénéfice de la ville de Saint-Quentin, atteignaient au 31 décembre 1919, la somme 75.312 francs. A cette somme, s'ajoutent environ 3.000 francs : vente de catalogues, dons anonymes et souscriptions de la ville de Lyon, marraine de Saint-Quentin. Les frais d'installation et transport représentent environ 12.000 francs.

Grâce aux sommes ainsi recueillies la municipalité de Saint-Quentin envisage la réouverture prochaine de l'École gratuite de dessin, instituée par La Tour dans sa ville natale, en attendant la reconstruction du Musée où les pastels iront un jour reprendre leur place.

— Aujourd'hui, 10 février, a lieu, dans les salles du Louvre autrefois occupées par les dessins et pastels, l'ouverture d'une exposition provisoire réunissant des tableaux de l'école anglaise et un choix de peintures françaises du XIXe siècle.

Musée de Versailles. — Le Conseil des musées nationaux vient de proposer au ministre de l'Instruction publique, M. André Pératé, pour le poste de conservateur du Palais de Versailles.

Nous nous en réjouissons pour M. Pératé et pour Versailles. Dès l'instant que notre collaborateur M. Pierre de Nolhac, appelé par l'Institut à la conservation du musée Jacquemart-André, devait abandonner les fonctions qu'il exerçait si brillamment et depuis de si longues années, nul n'était mieux qualifié pour le remplacer dans ce poste que celui qui le secondait depuis longtemps, — l'érudit et l'artiste à qui l'on doit, outre de nombreuses études sur l'art et la littérature d'Italie, un des meilleurs livres qu'on ait écrits sur *Versailles*.

Musée du Costume. — Dans un hôtel particulier, sis 32, rue Beaujon, vient d'être inauguré le musée du Costume, fondé par les peintres Leloir et Worms, avec le concours d'un groupe d'amateurs qui se sont dessaisis de précieuses pièces de leurs collections pour enrichir cette galerie depuis longtemps projetée.

Une partie des costumes anciens qu'on y voit exposés — et dont certains sont remarquables — sont présentés sur des figures de cire; d'autres garnissent des vitrines. Les organisateurs projettent l'installation d'une bibliothèque spéciale et d'une salle de travail, l'organisation de conférences et d'expositions temporaires. Enfin, ils ont reçu la promesse que plusieurs grandes maisons parisiennes de couture offriraient annuellement, à tour de rôle, au musée, un de leurs modèles, de sorte que la collection des modes du XXe siècle se constituera tout naturellement et viendra prendre place auprès de celles d'un passé plus lointain.

Expositions et Concours.

Exposition Paul Jouve. — L'exposition Paul Jouve, à laquelle la *Revue* consacre un article dans son numéro de février, est ouverte à la galerie Haussmann, 29, rue La Boétie.

Pour le prochain Salon. — La Société nationale des beaux-arts organise pour son prochain Salon une section d'art religieux. Le but poursuivi est de faire naître et de présenter au public les recherches nouvelles touchant la construction, le mobilier et la décoration des églises, en vue de la reconstitution de nos églises dans les régions dévastées.

Concours de l'Art à l'école. — La société de l'Art à l'école met au concours un ensemble de compositions de frises au pochoir destinées à décorer : un préau d'école, une salle de petite école rurale, et une salle de classe spéciale (sciences naturelles, lettres, dessin) ou une bibliothèque.

Les primes suivantes seront attribuées : une prime de 300 francs, deux de 200, trois de 100 et quatre de 75.

Les œuvres devront être remises au pavillon de Marsan, avec la mention *Concours de décorations scolaires*, du 22 au 24 mars. Le jugement sera rendu le 27 mars et les œuvres retenues par le jury seront exposées au pavillon de Marsan à partir du 5 avril.

Demander le programme détaillé à la Société de l'Art à l'école, au pavillon de Marsan, 107, rue de Rivoli.

En Province

A Grasse. — Sur l'initiative d'un groupe d'érudits, d'artistes et d'amateurs de la partie de la Basse-Provence située entre le Var et l'Argens, une association nouvelle s'est fondée pour l'étude et la sauvegarde du patrimoine artistique et historique de la région : *la Société Fragonard*. Un musée régional et une bibliothèque provençale seront créés à Grasse. En outre, la société publiera un bulletin et organisera des conférences.

Le Comité d'initiative est composé de MM. François Carnot, F. d'Andon, marquis Fressinet de Bellange, Paul Gaby, colonel Guide, Dr Guebhard, M. Le Bel, Mathieu, M. Mauhert, Négrin, Poupé, Dr Pouzet, L. Sivan.

A Nice. — La ville de Nice vient d'acquérir la magnifique villa Masséna, située au milieu de la promenade des Anglais, pour y installer un musée d'art et d'histoire, qui sera bientôt l'un de nos plus beaux musées régionaux.

La Société des Amis du musée Masséna demande à acheter tableaux, aquarelles, gravures, livres, documents ou objets anciens intéressant l'ancien Comté de Nice. S'adresser, pour les offres, à M. G. Boréa, conservateur du musée Masséna, rue de France, à Nice.

A l'Étranger

A Gand. — On annonce comme prochaine l'ouverture de la nouvelle annexe du Musée des beaux-arts de Gand : les salles nouvelles doubleront la superficie actuelle du musée. Le conservateur, M. L. Maeterlinck, a pu réserver une place intéressante à l'école française et consacrer tout un petit salon aux meilleurs graveurs français du XVIIIe siècle.

En Italie. — Des fouilles exécutées à Pianella, près Jesi, dans les marches d'Ancône, ont mis au jour une nécropole importante qui doit dater du Ve au IIIe siècle avant Jésus-Christ.

— A Ravenne, au cours des restaurations entreprises à S. Francesco, on a retrouvé un fragment de fresque du XIVe siècle, représentant un personnage assis dans une attitude méditative, qui paraît être un portrait de Dante.



LES EXPOSITIONS

Au Cercle Volney.

C'est ici le séjour permanent de la plus paisible tradition : l'année 1920, où le portrait domine, ressemble à toutes les précédentes ; mais voici d'intéressants portraits d'artistes : peintre infatigable autant que généreux donateur, le maître Léon Bonnat s'est représenté, comme Goya, debout à son chevalet, la palette au pouce ; M. Schommer a résumé les traits de l'architecte *Charles Girault* ; M. Weerts a détaillé la ressemblance de son vieil ami, le dessinateur *Paul Renouard*, qui montrait le « portrait de son portraitiste » au Salon de 1919 ; et, cette année, l'œuvre capitale du Cercle est un portrait largement brossé par M. Déchenaud : celui du vigoureux paysagiste *Henri Grosjean*, fumant sa pipe d'un geste calme et familier, — portrait qui tranche sur les corrections avoisinantes, mais qui répond admirablement au caractère du modèle exprimé d'emblée par un pinceau pénétrant, dans une belle ampleur de lumière. M. Déchenaud suffirait à nous prouver qu'au début du XXe siècle, l'indépendance habite à l'Institut.

Portraitiste également, M. Fernand Cormon, peintre aussi précis à *l'Église Saint-Fiacre, au Faouet*, que M. Paul Thomas dans un riche *Intérieur* d'autrefois. Parmi trop de paysages, la palme appartient sans conteste à la *Salle à manger* de M. Moteley, minuscule « plein-air » où la nappe bleuâtre est liserée de soleil frissonnant dans un frais décor de verdure. En Bretagne, M. Moisset se souvient plus âprement de Jules Dupré. M. Victor Gilsoul évoque les villes mortes, M. Gorguet les cyprès de la *Villa d'Este* ; et devant l'ancien *Campo Vaccino* qu'ombrage l'arc de Septime Sévère, M. Bernard Wolff, peintre de la Rome actuelle, ne fait oublier ni Claude, ni Corot.

Dans la sculpture clairsemée, près d'un bon buste du statuaire *Marqueste*, par M. Ernest Dubois, un *Berlioz* en cire, de M. Stanislas Lami, — sans doute pour célébrer le cinquantenaire récent de la mort de notre seul génie musical et la première prochaine des *Troyens* au théâtre de Rouen.

Le 31e Salon des Indépendants.

Par ce temps de crise, l'art est une culture bien spéciale où la production dépasse la consommation : vous rencontrerez certainement plus de cadres que d'amateurs dans la froide pénombre du Grand-Palais des Champs-Élysées, envahi par trois sociétés parallèles : le Salon dit trop pompeusement de l'École française, le Salon d'Hiver et la 31e exposition des Indépendants qui, loin des baraquements d'avant-guerre, remplacent aujourd'hui la Société Nationale et le Salon d'automne, avenue d'Antin. Sauf le local et la saison, point de changement dans cette société fondée « sur la suppression des jurys ».

Sunt bona, sunt quædam mediocria, sunt mala plura : modeste aveu d'un poète, qui serait la plus brève explication de cette macédoine de 5.116 numéros, hâtivement catalogués, où l'on trouve de tout, même du bon, c'est-à-dire des vestiges de style ou des efforts persistants vers le grand art, qui n'est pas un vain mot : témoin la série des *fresques directes*, de M. Marcel Lenoir, que sa *Vierge*, compatissante aux misères des pauvres gens, avait remis en lumière au Salon

d'automne; témoin la décoration commandée à M. Domergue-Lagarde pour la salle des fêtes de l'Hôtel de Ville de Valence-d'Agen, sa ville natale : une *Bacchante garonnaise* encadrée de dessins qui servent de pièces justificatives à cette conception trop symbolique; témoin *l'Été*, véritable « paysage historique », ordonné par M Ewald, et quelques détrempes, ou projets décoratifs, de MM. Fernand Quelvée, Victor Dupont, Charles Jacquemot, Marcel Roll, André Chapuy, — sans oublier ceux qui gardent ici même « le souvenir de ces époques nues », suggérées par la Genèse ou l'antique mythologie : M. Marcel Béronneau, disciple connu des symboles sertis par Gustave Moreau, le joaillier visionnaire; M. Hippolyte Petitjean, qui traite la *Pastorale* virgilienne au procédé pointilliste, transmis à M. Paul Signac par feu Seurat; Mlle Suzanne Valadon, l'évocatrice d'un *Paradis terrestre*; M. Marcel Roux, le peintre lyonnais d'une *Naissance d'Eve*; MM. Gustave Florot et Mainssieux, l'Egyptien Sabbagh et le Japonais Foujita.

Ce n'est pas la première fois, d'ailleurs, qu'il faut noter ces noms; nous n'avons plus à découvrir M. Alexandre Urbain, qui nous explique aujourd'hui la fermeté de ses paysages par de solides études de nu; l'Espagne est ici représentée par M. Mateo Hernandez, peintre et sculpteur, et par M. Arregui, sombre admirateur du grand Goya Depuis longtemps, on suit MM. Luce et Lebasque, MM. Bonnard et Charles Guérin, plus assagis que M. Jean Puy. Parmi les disparus, on retrouve Jourdain-Lemoine, et notre regretté collaborateur Alfred Pichon, près de Mme Suzanne Pichon, fidèle au souvenir des excursions radieuses à travers la campagne romaine ou notre Midi grec. Enfin, comme au Salon de 1919, M. Denis Valvérane promet un beau peintre de sa Provence, s'il échappe aux tentations qui l'entourent...

Mais taisons les virtuoses du sabotage ainsi que les *Sphéristes* ou *Cubistes*, qui remplacent les *fauves*, déjà surannés, dans l'insatiable admiration des snobs, pour nommer une fois de plus les paysages de MM. Fabre, René Juste et Ladureau, les portraits dessinés par M. Rappa, la sculpture de MM. Abbal et Popineau, les pâtes de verre de MM. Sala père et fils, les cartons et panneaux décoratifs de Mme Lassudrie, qui relèvent diversement de la probité de l'art.

RAYMOND BOUYER.

LES VENTES

A Paris.

La saison des ventes, qui s'annonce comme devant être fort active, a débuté d'une manière plus prompte, cette année, qu'il n'est accoutumé.

Les dernières ventes de 1919 avaient eu lieu du 18 au 25 décembre. Nous les rappellerons brièvement.

— Les 18 et 19 décembre : vente des objets d'art de la succession de Mme Vian (Me Lair-Dubreuil, MM. Paulme et Lasquin).

Un ameublement de salon (canapé et 6 fauteuils) couvert en tapisserie fine du XVIIIe siècle, à petits personnages, dans le goût de Huet, sur les dossiers et animaux sur les sièges, bois modernes, a été adjugé 90.000 fr. (demande 125.000); — un autre salon, même composition, tapisserie d'Aubusson à fleurs, époque Louis XV, 36.050 fr. (demande 40.000).

— Les 19 et 20 décembre, salle 9, à une vente d'objets d'art (Mes Dubourg, Lair-Dubreuil et M. Leman), le n° 213, un groupe d'ivoire du XIVe siècle, *la Vierge et l'Enfant*, a été adjugé 23.400 fr. (demande 25.000), et le n° 203, boîte à saintes huiles, émail limousin à décor d'anges, XIIIe siècle, 19.500 fr. (demande 15.000). Une grande tapisserie flamande du XVIe siècle, à sujets de chasse, s'est vendue 28.200 fr.

— Dans une vente d'estampes faite le 23 décembre, deux gravures en couleurs de Dawe, d'après Morland, dans leurs cadres anciens, — *Children fishing* et *Children gathering blackberries*, — ont été adjugées 20.000 fr. (demande 15.000).

— Moins de quinze jours plus tard, l'Hôtel Drouot avait repris son animation et les vacations se succédaient, diversement intéressantes.

Certaines de ces vacations furent l'occasion d'enchères animées, voire même de surprises : nous n'en voulons pour témoignage que l'adjudication au prix de 40.000 fr., *sur départ de 4.000*, le 23 janvier, salle 2 (Me Edmond Petit), de quatre peintures décoratives de fleurs, dont le prix est assez remarquable pour que nous ne le passions pas sous silence.

— A la première vacation de la vente Mailly, le 26 janvier, salle 7 (Me H. Baudoin, MM. Mannheim), on notera le prix de 17.500 fr. (sur une demande de 5.000), obtenu par deux vases carrés,

à décor de fleurs, oiseaux, papillons, époque Kang-hi.

— La vente de la bibliothèque de M. Wilbrod Chabrol, commencée le 30 janvier (Me Lair-Dubreuil et M. Leclerc), s'est terminée pour la première vacation sur un total de 436.100 fr. Elle constituait un magnifique ensemble d'œuvres précieuses du XVIIIe siècle. Un exemplaire non rogné du *Monument du costume*, de Moreau le Jeune, y fut payé 71.000 fr. (demande 50.000); — les *Œuvres* de Molière (1773), figures de Moreau, reliure maroquin, 44.300 fr. (demande 18.000); — les *Chansons* de La Borde (1773), exemplaire sur Hollande, à grandes marges, 40.000 fr. Il convient de citer encore les prix obtenus par le *Décaméron*, de Boccace, reliure à dentelles, 20.000 fr.; — *les Baisers*, de Dorat (1773), sur Hollande, 15.300 fr.; — et les *Contes*, de La Fontaine (1762), reliure de Derôme, 6.050 fr.; — *le Temple de Gnide*, de Montesquieu (1772), 11.100 fr.; — *les Métamorphoses*, d'Ovide (1767-1771), 17.100 francs.

La vente s'est achevée le 31 sur un total de 475.710 fr.; les livres modernes, quoique très bien vendus, n'ont pas approché les gros prix atteints par les anciens.

— La vente de l'atelier Eugène Carrière, que M. L. Bénédite annonçait dans la *Revue* de janvier dernier, s'est faite les 2 et 3 février, à la galerie Manzi, avec un plein succès (Mes Desvouges et H. Baudoin; MM. Bernheim-Jeune, L. Delteil et M. Joyant).

A la fin de la première vacation, les enchères atteignaient déjà 383.000 fr.; et la vente s'est terminée sur un total de 631.690 francs. L'enchère capitale a été pour une *Maternité* poussée jusqu'à 90.100 fr.

On peut citer en outre : le *Portrait de Mme Carrière*, 36.000 fr.; le *Portrait de Mlle Marguerite Carrière*, 22.000 fr. (dem., 12.000); un autre *Portrait de Mme Carrière*, daté 1900, 12.000 fr.; une *Étude de bras nu*, 10.500 fr.; *la Madone*, 10.500 fr.

Le musée du Luxembourg et celui de Strasbourg ont pu acquérir diverses études à de bons prix.

La vente G. Clairin, comprenant des œuvres de l'artiste et sa collection particulière, s'est faite du 3 au 6, à la galerie Georges Petit. Produit total : 106.222 francs.

Le plus beau prix est celui de 7.300 fr., obtenu par une aquarelle d'Henri Regnault, *l'Alhambra*.

A l'Étranger.

Mentionnons à titre de curiosité le résultat de la vente, faite à Lausanne, du 12 au 17 janvier (Me H. Baudoin), des joyaux de la princesse Lobanoff de Rostoff, née Dolgorouky : elle a produit plus de 7.000.000 de francs (argent suisse).

CARNET DE L'AMATEUR

Expositions

✤ *L'Œuvre décorative d'Hippolyte Berteaux; Peintures et aquarelles de Georges Victor-Hugo* : au musée des Arts décoratifs, pavillon de Marsan.

✤ *René Leverd (aquarelles); — F. de Hérain (portraits); — Eug. Villon (aquarelles)* : galerie G. Petit; jusqu'au 15 février.

✤ *Société des peintres du Paris-Moderne* (13e salon) : galerie La Boétie; jusqu'au 29 février.

✤ *Paul Jouve* : Galerie Haussmann, 29, rue La Boétie.

✤ *Société des Aquarellistes français* (42e exposition) : Galerie Georges Petit; jusqu'au 26 février.

✤ *Claude Rameau* : galerie Marcel Bernheim, 2 *bis*, rue Caumartin; jusqu'au 14 février.

✤ *Salon de l'École française* : au Grand Palais; jusqu'au 26 février.

✤ *And é Devambez* : galerie Devambez; jusqu'au 27 février.

✤ *Le Cheval (peintures de G. Busson, R. Choquet, M. Taquoy; sculptures de R. Paris, M. Malissard)* : galerie Legoupy, 5, boulevard de la Madeleine; jusqu'au 28 février.

✤ *Henri Déziré*; galerie Druet, 20, rue Royale; jusqu'au 13 février.

✤ *La Société moderne* (8e exposition) : galerie Durand-Ruel; du 16 février au 7 mars.

✤ *Le Groupe amical* (1re exposition) : galerie A.-M. Reitlinger, 12, rue La Boétie; jusqu'au 20 février.

Cours et Conférences

✤ Le musée Guimet a repris la série de ses conférences. Voici celles qui sont annoncées pour les prochaines semaines : 15 février : *le Temple grec*, par M. Th. Homolle; — 22 février : *Iconographie byzantine*, par M. G. Millet; — 29 février : *les Rochers sculptés de Mahavellipour*; 7 mars, *Temples et Dieux de la Chine*, par M. D. Menant; — 14 mars; *le Temple dans l'Inde*, par M. S. Lévi; — 21 mars : *Temple et dieux de la Chine*, par M. H. Cordier.

Les jeudis 4, 11, 18 et 25 mars, M. J. Hackin fera un cours de vulgarisation sur l'iconographie bouddhique.

Le Gérant : H. Denis.

Paris. — Imp. Georges Petit, 12, rue Godot-de-Mauroi.

Numéro 637. 25 Février 1920.

LE BULLETIN DE L'ART

ANCIEN ET MODERNE

NOTRE TRIBUNE

UN VŒU DE L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS

Nous n'avions pas besoin que notre administration nous fournît un nouvel exemple de sa dangereuse inertie; pourtant, cet exemple est tellement inattendu qu'on doit savoir le plus grand gré à l'Académie des beaux-arts de l'avoir proposé à notre étonnement, et aussi à l'attention des ministres compétents.

Après l'incendie du 14 décembre qui a causé au château de Compiègne des dégats importants, on a pu croire bonnement que les bureaux installés dans le palais, auteurs responsables du sinistre, allaient être mis dehors sans délai.

Ce serait mal connaître la force de résistance de ces parasites et la ténacité avec laquelle ils se cramponnent! Une fois tombé le bruit qui les a si malencontreusement désignés à l'attention publique, et pendant qu'on les croit occupés à terminer leur déménagement, ils se réinstallent en sourdine et remettent du bois dans leur cheminée.

Services militaires ou civils, ils opèrent tous de la même façon, et ce n'est pas à la première sommation qu'ils se décident à sortir des locaux où on les avait provisoirement installés; ils ne cèdent la place que contraints et forcés, et non pas sans laisser de leur occupation de déplorables traces : l'exemple du Palais des Papes d'Avignon, naguère encore transformé en caserne; celui du Pavillon de Flore, un moment débarrassé des cartons verts du ministère des Colonies ; celui du château de Vincennes qui abrite toujours — et pour combien de temps encore ? — des services du Génie, sont là pour en témoigner. On pourrait en citer d'autres.

L'Académie des beaux-arts a donc été bien inspirée de faire ce qui était en son pouvoir pour éviter que Compiègne ne vint allonger une liste déjà trop longue : elle a émis le vœu que les bureaux encore logés au palais soient évacués sans retard. Nul doute que le ministre de l'Instruction publique, chargé de la conservation de Compiègne, et celui des Régions libérées, dont les services occupent le château, ne se mettent promptement d'accord pour donner satisfaction non pas seulement à l'Académie, mais, on peut le dire, à l'opinion publique tout entière. Personne ne comprendrait, en effet, que notre pays, après avoir subi, du fait de la guerre, tant de dommages irréparables dans sa parure de monuments et d'œuvres d'art, exposât de gaieté de cœur ceux qui lui restent au danger de la destruction.

L'Académie a fait davantage encore : elle a élargi la question et souhaité que les palais nationaux fussent désormais réservés exclusivement aux services des Beaux-Arts. Ici encore, elle rencontrera l'approbation unanime de tous ceux qui s'intéressent à la conservation de nos richesses nationales. Ce n'est pas aux lecteurs de ce *Bulletin*, qu'il est utile de rappeler combien d'années et quelles campagnes de presse ont été nécessaires pour obtenir que fût rendu au musée du Louvre ce Pavillon de Flore où, le ministère des Colonies à peine parti, le ministère des Finances s'est introduit subrepticement, à la faveur de la guerre, pour y installer le service des emprunts ! Combien de fois nous faudra-t-il redire ce *delenda Carthago*, avant de pouvoir célébrer la prise de possession, par le musée du Louvre, de ces locaux qu'il est nécessaire qu'il occupe, non seulement parce qu'il en a le plus urgent besoin, mais aussi parce que les bureaux actuels sont pour lui des voisins par trop redoutables ! Ne se trouvera-t-il pas un ministre ayant le goût de réaliser le vœu formé par l'Académie des beaux-arts, et la volonté de faire aboutir une réforme à laquelle son nom demeurerait justement attaché ?

ÉCHOS ET NOUVELLES

Au Collège de France.

L'assemblée des professeurs du Collège de France s'est réunie le 15 février pour désigner, parmi les candidats à la chaire d'histoire de l'art dont notre regretté collaborateur Georges Lafenestre était titulaire, ceux qui devaient être présentés au choix du ministre.

Le vote de l'assemblée a désigné : en première ligne, M. André Michel, membre de l'Institut, conservateur au musée du Louvre ; et en deuxième ligne, M. L. Hourticq, professeur d'histoire de l'art à l'École nationale des beaux-arts, — l'un et l'autre collaborateurs de la *Revue*.

Le Gage artistique de l'Autriche.

La Commission technique envoyée à Vienne, le 8 février, par le Gouvernement français pour dresser un inventaire des œuvres d'art pouvant servir de gage à l'Autriche, vient de rentrer à Paris, — MM. J. Guiffrey, G. Migeon et C. Dreyfus, précédant de quelques jours MM. R. Kœchlin et L. Demonts.

Les travaux de la commission ont porté sur les collections d'œuvres d'art conservées dans les palais et châteaux impériaux, depuis celui de la Hofburg jusqu'à ceux de Laxenburg, Schœnbrunn, etc., qui renferment de véritables trésors, parfaitement intacts et demeurés exactement dans l'état où ils étaient lorsque la famille impériale est partie. Les tapisseries forment la série la plus riche de ces collections : l'art de la haute et basse lisse y est représenté, par des suites complètes et dans un admirable état de conservation, depuis les tentures tissées d'or du XVIe siècle jusqu'à celles du XVIIIe siècle.

Sept Maîtres ou sept Mètres?

Dans un article de *l'Opinion* sur les nouvelles salles du musée du Louvre (24 janvier), M. J.-L. Vaudoyer parle de « la Galerie des sept Maîtres, qu'on appelle maintenant, je ne sais pourquoi, — dit-il, — la galerie des sept Mètres ».

M. J.-L. Vaudoyer, qui connaît son Théophile Gautier comme personne, emprunte à l'auteur d'*Émaux et camées* une dénomination qu'il a été à peu près seul à employer, — et encore n'a-t-il pas dit pourquoi.

Le *Paris-Guide*, publié à l'occasion de l'Exposition de 1867, — gros ouvrage en deux volumes, fort bien fait, auquel collaborèrent toutes les notoriétés littéraires de l'époque, — contient dans son tome Ier le chapitre consacré à *l'Art*, signé de Théophile Gautier. Cette étude a été réimprimée en 1882, chez Charpentier, sous le titre de *Guide de l'amateur au musée du Louvre*. A la page 339 du tome Ier du *Paris-Guide*, et à la page 65 de la réimpression, il est question de la *Galerie des sept maîtres*, où figurent des tableaux de Léonard, de Raphaël, de Titien, de Palma le Vieux, d'Andrea del Sarto, de Boltraffio, de Mantegna, de Véronèse, de Luini, de Fra Bartolommeo, de J. Romain, de Carpaccio, etc. ; les maîtres, comme on voit, y sont bien plus de sept !

La même année 1867, le *Guide Conty* (2e édition) mentionne, comme Th. Gauthier, la *Galerie des sept maîtres*; mais à partir de son édition de 1874, il adopte la désignation : *Galerie des sept mètres*, qu'il a toujours conservée depuis lors.

Auparavant, en octobre 1862, décrivant les travaux entrepris au Louvre, dans la galerie du premier étage, qui va du pavillon Daru au pavillon Mollien, à travers le pavillon Denon, la *Revue universelle des arts* ajoutait que cette galerie « sera éclairée par son plafond comme la Grande Galerie et la petite galerie des sept maîtres », récemment ouverte au public.

Partout ailleurs, depuis le *Paris illustré* de Joanne (1863) et le *Nouveau Paris* de A. de Cesena (même date) jusqu'aux guides les plus récents (Lafenestre et Richtenberger, L. Hourticq, P. Vitry), la salle des primitifs italiens est appelée Galerie des sept mètres, ou mieux, comme l'écrit M. Hourticq, Galerie *de* sept mètres.

Pourquoi ?

Parce qu'elle a sept mètres de large, tout simplement.

A propos d'un procès en cours.

On n'a pas oublié la vente des collections du vicomte de Curel, faite les 25 novembre 1918 et jours suivants, dans laquelle on vit passer aux enchères, entre autres peintures anciennes, *la Jeune Fille à l'agneau ou l'innocence*, de Greuze (n° 38) et un *Portrait de Mme Vigée-Lebrun*, par elle-même (n° 53).

Ce Vigée-Lebrun, adjugé 34.000 fr., n'atteignit pas, paraît-il, son prix d'achat. Quant au Greuze, adjugé 106.000 fr., il fut rendu, quelque temps après la vente, par l'acheteur qui doutait de son authenticité.

Les héritiers de Curel intentèrent alors un procès à l'expert chargé de la vente pour les tableaux anciens : ils lui réclamaient une somme de 120.000 fr., représentant le prix du

Greuze ajouté au montant du déficit de la vente du Vigée-Lebrun. Rappelons, en passant, que le produit total des enchères atteignait 2.892.000 francs.

La 1re chambre civile vient de rendre son jugement dans ce procès. En ce qui concerne le Vigée-Lebrun, le tribunal a estimé que la moins-value visée par les héritiers n'était pas imputable à l'expert; d'autre part, il a commis à M. Renard, professeur à l'École des beaux-arts, le soin de rechercher si le Greuze est un original ou une réplique du tableau semblable qui se trouve dans la collection Wallace à Londres.

C'est bien là, en effet, le nœud de la question. Le catalogue de la galerie Wallace (éd. de 1913) décrit sous le n° 384 une peinture de Greuze, sur bois, achetée par Lord Hertford à la vente du comte de Pourtalès (Paris, 1865) et représentant *l'Innocence : une jeune fille tient un agneau appuyé sur son sein.* Quelle est, de cette peinture ou de celle de la collection de Curel, celle qu'on doit considérer comme l'originale? Sont-elles toutes les deux de la main du maître ? Nous qui n'avons pas à prendre parti, nous attendrons avec curiosité l'avis de M. Renard.

Nous nous contenterons de faire remarquer que l'auteur du catalogue de la vente de Curel, qui décrit en des termes si étrangement fleuris la *Jeune Fille à l'agneau* (ne parle-t-il pas du « *rebondissement* de sa gorge juvénile » ?) et qui indique cette *toile* comme provenant de la collection du Comte de Pourtalès (sans donner il est vrai, la date de vente de cette collection), garde un silence prudent sur le *panneau* de la galerie Wallace.

On ne saurait être trop prudent en matière d'attributions. Mais s'il faut de la prudence, pas trop n'en faut. Car, en pareil cas, le silence du catalogue amène les amateurs à faire le raisonnement suivant : ou bien ce silence est involontaire, ce qui reviendrait à dire que l'expert a péché par ignorance (hypothèse inadmissible !); ou bien il est intentionnel, et alors il suppose, chez les acheteurs de tableaux anciens, une complète absence de sens critique et de moyens d'information.

INFORMATIONS

Académies.

Académie des beaux-arts (séance du 15 février). — L'Académie, informée que les bureaux qui ont été cause de l'incendie de Compiègne occupent toujours le Palais, émet, à l'unanimité, le vœu que l'évacuation de ces bureaux soit immédiatement ordonnée et qu'une décision soit prise en vue de réserver désormais les palais nationaux aux seuls services des Beaux-Arts.

Académie des inscriptions et belles-lettres (séance du 14 février). — L'Académie procède à l'élection d'un membre ordinaire en remplacement de M. Héron de Villefosse, décédé. Au septième tour, le scrutin ne donnant pas encore de résultat (M. Glotz : 17 voix; M. Delachenal : 17 voix; et un bulletin blanc, sur 35 votants), l'élection est renvoyée au 21 février.

(Séance du 21 février). — Sur le rapport de M. Prou, le prix Duchalais (1.000 fr.), est attribué à M. Ad. Dieudonné, conservateur-adjoint au Cabinet des Médailles de la Bibliothèque nationale, pour la seconde série de ses *Mélanges numismatiques*, publiés en 1914.

— L'Académie procède à la continuation du scrutin pour l'élection du successeur de M. Héron de Villefosse. Il y a 33, puis 34 votants. Après le 11e tour, aucun résultat n'ayant été obtenu (M. Delechenal, 17 voix, M. Glotz, 15 voix; M. Dorez, 1 voix; 1 bulletin blanc), l'élection est renvoyée au mois de novembre.

Musées

Musée de Versailles. — Par décret en date du 10 février 1920, M. André Pératé, conservateur-adjoint au musée de Versailles, a été nommé conservateur des musées nationaux à Versailles et des Trianons, en remplacement de M. de Nolhac, admis à faire valoir ses droits à la retraite.

Musée Rodin. — Le musée Rodin vient de recevoir et d'exposer un don très important, celui du moulage du haut-relief servant de base au monument du grand patriote argentin Sarmiento, érigé à Buenos-Aires. L'œuvre représente Apollon écrasant le serpent Python, symbole du rôle joué par Sarmiento dans l'histoire de la république sud-américaine. Ce don particulièrement important est dû à la générosité de M. Carlos Madariaga, citoyen argentin, qui a assumé tous les frais de moulage et de transport de l'œuvre.

Sociétés savantes et Commissions historiques.

Société de l'histoire de l'art français (séance du 6 février). — M. André Fontaine montre comment, par suite d'une erreur matérielle de numéro, le portrait de Pigalle qui se trouve au Musée du Louvre fut attribué à Alexis Loir. Ce portrait est en réalité le morceau de réception à l'Académie royale de peinture et de sculpture de Mme Roslin, tandis que le morceau de réception de Loir est un portrait de Clément Belle, peintre des Gobelins.

— M. Louis Réau étudie la collaboration du sculpteur Falconet avec quelques-uns des plus célèbres orfèvres du XVIIIe siècle : Robert-Joseph Auguste,

François-Thomas Germain et les Roëttiers, auxquels il a fourni des modèles.

— A propos de la communication précédente, M. Germain Bapst présente quelques remarques sur l'œuvre de Falconet: il signale notamment le grand nombre de statuettes des frères Broche qui lui ont été — volontairement ou involontairement — attribuées.

Une Commission historique des Communes suburbaines. — M. Gustave Doussain, conseiller général de la Seine, vient de déposer une proposition tendant à la création d'une Commission chargée de rechercher, dans les communes suburbaines, « les monuments intéressants par leur valeur archéologique ou par les événements qu'ils rappellent, les demeures qu'illustrèrent la naissance ou le séjour de ceux dont la postérité conserve le nom, les sites précieux par les souvenirs dont ils sont peuplés ou le charme qu'ils révèlent », de suivre les fouilles qui pourraient être entreprises et d'y recueillir, parmi les objets exhumés, ceux qui paraîtraient dignes d'attention.

C'est là une excellente initiative, et nous ne voulons pas douter que la proposition de M. G. Doussain, ne rencontre un accueil favorable au Conseil général de la Seine. L'exemple du travail accompli, depuis vingt-trois ans, par la Commission du Vieux Paris, dont la vigilance incessante, la méthode et l'activité sont de notoriété publique, cet exemple est là pour montrer à quel point la création d'une Commission historique des communes suburbaine est nécessaire et quels services elle pourrait rendre dans un domaine qui dépasse de beaucoup les limites de la capitale, où la Commission du Vieux Paris contine d'exercer sa sauvegarde.

M. G. Doussain énumère, dans son exposé des motifs, une longue liste de municipalités suburbaines riches de monuments, d'œuvres d'art, ou simplement de souvenirs historiques. Sans doute, les plus illustres — le château de Vincennes, la basilique de Saint-Denis, et bien d'autres, — sont placés sous la protection de la Commission des monuments historiques; mais, outre qu'il n'est pas indifférent de voir cet organe de l'État travailler en collaboration avec une commission formée de représentants du département, combien de vestiges du passé risqueraient d'échapper à la surveillance des Monuments historiques si la Commission suburbaine ne les signalait à son attention !

M. Henri Sellier s'était rendu compte de l'urgence de cette surveillance, — tant de municipalités sont indifférentes à tout ce qui concerne la beauté des villes qu'elles administrent ! — et il demandait, au mois de décembre dernier, qu'on étendît à la banlieue, le domaine de la Commission du Vieux Paris.

M. G. Doussain va plus loin : il réclame la création d'une commission spéciale, composée de conseillers généraux, de chefs de service et de techniciens, d'érudits et d'artistes; et il semble bien, en effet, qu'il peut y avoir du travail pour deux Commissions.

Un syndicat de Marchands d'estampes. — Les éditeurs et les marchands d'estampes anciennes et modernes viennent de se grouper en Union syndicale. « Ce syndicat, dit le petit faire part qu'on nous adresse à ce propos, se propose de défendre les intérêts généraux de l'art bien français (pourquoi : bien français ?) de la gravure et, en même temps, les intérêts professionnels de ses membres ». Il annonce, entre autres modes d'action, « la publication de brochures et de tracts pour développer le goût du public pour la belle estampe, et guider les collectionneurs dans leurs choix ; l'organisation d'expositions artistiques et de conférences à Paris, en province et à l'étranger; la création de cours professionnels ; la désignation d'experts qualifiés pour l'appréciation des estampes anciennes et modernes ».

L'Union syndicale a son siège à Paris, 117, boulevard Saint-Germain, au Cercle de la Librairie.

A Bruxelles. — Outre ses vingt tableaux de Pierre-Paul Rubens (grandes compositions religieuses et mythologiques, portraits et allégories), le Musée ancien de Bruxelles possédait du maître d'Anvers trois esquisses : *Mercure et Argus*, *l'Enlèvement d'Hippodamie par les Centaures* et *la Chute des Titans*. Ces trois esquisses, achetées en 1883, à Paris, avaient été peintes par Rubens, en 1636, avec cinquante-trois autres, également inspirées par les *Métamorphoses* d'Ovide, pour les tableaux destinés à orner les appartements de la maison de chasse de la Torre de la Parada, construite, près de Madrid, par Philippe IV. Toutes les esquisses de cet ensemble sont de la propre main du maître.

Par un hasard providentiel, le Musée de Bruxelles vient d'entrer en possession de neuf autres esquisses de cette suite fameuse; il les doit à la générosité de Mme J. Errera, qui lui en a légué quatre, et de la comtesse de Valencie, qui lui en a légué cinq autres. La première série comprend : *la Voie lactée*, *le Triomphe d'Hercule*, *la Naissance de Vénus*, *Jason avec la Toison d'or* ; la seconde série comprend : *la Chute de Phaéton*, *la Chute d'Icare*, *Cupidon chevauchant un dauphin*, *Jupiter et Sémelé* et *le Jugement de Midas*. Toutes ces esquisses ainsi réunies au palais de la rue de la Régence, firent partie autrefois de la collection du duc de Pastrana, à Madrid. La dernière que nous venons de citer, c'est-à-dire le *Jugement de Midas*, appelée parfois *Apollon et Marsyas*, avait depuis longtemps disparu ; son entrée dans la grande galerie belge est une sorte de résurrection.

Des cinquante-six esquisses de Rubens, trente et une ont été conservées. Le Musée de Bruxelles en possède désormais, à lui seul, douze. Ensemble unique d'études, — les autres sont éparpillées dans des galeries publiques et privées de Madrid et de Londres, — qui permettent d'analyser à loisir la facture étincelante du maître immortel, de pénétrer au fond de son génie inventif. Elles sont de facture verveuse, brillante, primesautière ; on y sent l'inspi-

ration bien venue, on en admire le lyrisme et le coloris chaud et nuancé. Cette douzaine d'esquisses résument le talent prestigieux du fondateur de l'Ecole d'Anvers. — S. P.

LES EXPOSITIONS

Les Peintres du Paris moderne.

Quand M. Jean Guiffrey fondait cette petite société très parisienne en réunissant, au mois de janvier 1903, quelques bons peintres-graveurs dans un modeste entresol du boulevard Bonne-Nouvelle, il ne soupçonnait guère le formidable avenir qui devait lui procurer, dix-sept ans plus tard, la belle occasion de métamorphoser notre vieux Louvre et sa Grande Galerie, que termine aujourd'hui *l'Atelier* de Courbet ! Aussi bien, la présente exposition du *Paris moderne* à la galerie La Boétie — la XIVe, si l'on compte la précédente faite cet hiver à Copenhague —, apparaît moins neuve que l'heureuse transformation du Salon Carré ! Mais Paris n'est-il pas un thème inépuisable et toujours « amusant » ? Retenons donc, parmi trop d'envois, les nouveaux feuillets que le scrupuleux dessinateur Charles Jouas ajoute à sa méticuleuse et mystérieuse iconographie parisienne en décrivant *la Cidrerie de la rue de l'Hirondelle, les Arènes de la rue Monge en 1916*, ou la vieille *Rue du Cimetière-Saint-Benoît*, sans oublier *la Rue Mouffetard* explorée par le vigoureux aquafortiste P.-A. Bouroux, ni la vénérable *Église Saint-Martin-des-Champs* aquarellée de verve par M. Fernand Truffaut, ni les vitraux et grandes roses de *Notre-Dame* observés sous un mystique rayon du soir par M. P.-G. Rigaud. J'en passe beaucoup, mais de moins bons...

Les Aquarellistes français.

Du nouveau, de l'inédit, des révélations : ce n'est pas ici que vous en trouverez, puisque le Salon d'Automne ou les Indépendants eux-mêmes nous ont refusé cette joie ! Cependant cette « 42e année », qui ressemble à toutes ses aînées, n'est nullement banale puisqu'elle permet de rendre pleine justice à l'énergique vertu de l'aquarelle pure, exaltée par le preste pinceau d'un vrai maître : de l'admirable soleil de ses *Arènes d'Arles* à notre vieux *Pont des Arts*, en passant par la splendeur de *Collioure*, M. Pierre Vignal distribue plus librement et largement que jamais la lumière française, cloisonnée sans repentirs dans les vibrantes réserves de blanc d'un papier grenu.

Et ce grand artiste nous fait oublier l'ennuyeuse virtuosité des fleuristes, sans nous rendre insensible aux *Cathédrales alsaciennes* revues par M. Jean Lefort, au *Grain* noté romantiquement par M. Henri Duhem, à la curieuse perspective japonisante de *Caudebec-en-Caux*, saisie par M. Georges Scott, non plus qu'à la *Légion étrangère* interrogée par M. Julien Le Blant.

Groupes divers.

La dépopulation ne menace guère les beaux-arts : à l'instar des expositions particulières, les groupes n'ont que trop écouté l'antique précepte : « Croissez et multipliez ! » sans nous promettre aucun renouvellement... Ils deviennent si nombreux qu'il faut citer seulement *le Groupe amical*, qui fait sa première exposition chez Reitlinger, avec des tableaux déjà vus au Salon de 1919 et trop d'études peintes, où se distingue, auprès de M. Montassier, qui pastiche inutilement Drésa, M. Lesellier, l'un des *ruinistes* les mieux émus par nos régions dévastées; — la huitième réunion de la très sage et prolifique *Société moderne*, chez Durand-Ruel ; — l'exposition annuelle du *Premier groupe* (sic), chez Druet, où, près de l'ancêtre Paul Séruzier, se remarque, ainsi qu'aux Indépendants, M. Fernand Trochain, peintre des premières neiges ; — enfin la caricaturale exhibition de *la Peinture moderne*, organisée chez Devambez par M. Paul Guillaume sous les auspices posthumes de Guillaume Apollinaire et de Joseph Derain : malgré le mérite persistant de M. Valdo Barbey, qui ne saurait oublier son portrait de *Mistral*, c'est là que la modernité peut apprendre comment il ne faut pas faire...

Mais le dessin survit à ces jeux barbares : témoin les « études de caractères » réunies par M. De Hérain, chez Georges Petit, à côté des Aquarellistes, et les œuvres nouvelles de M. Paul Jouve, que nous suivons avec confiance depuis 1903.

RAYMOND BOUYER.

LES VENTES

A Paris.

— Dans la vente de livres anciens du cabinet de M. A. L. D., faite le 7 février (Me Lair-Dubreuil et M. Leclerc), terminée sur un total de 342.495 fr.,

il faut tirer de pair l'enchère de 21.000 fr. pour *les Chansons de La Borde* (1773), rel. au chiffre de la duchesse de Sérent, née de Juigné, dame d'honneur de Marie-Antoinette; celle de 16.205 fr. pour les *Contes* de La Fontaine (1762), avec fig. d'Eisen, rel. de Derome; celle de 15.000 fr. pour un *Nauseus* (1532), rel. de Maïoli, et 15.000 fr. pour un ex. de *Daphnis et Chloé* (1778), éd. du Régent avec rel. de Pasdeloup.

— La vente d'estampes japonaises, provenant de la *collection Manzi*, s'est terminée le 11 février sur un total de 446.362 fr. C'est là, sans doute, le chiffre le plus élevé qui ait jamais été atteint au cours des dispersions effectuées en France de ces délicats chefs-d'œuvre de l'art nippon : le nº 11, *Jeune Femme dissimulant une lettre dans sa manche*, par Okumura Masanobu (XVIIIᵉ siècle), a été adjugé 15.000 fr. Le nº 51, *Jeune Femme au large chapeau, marchant dans la neige*, par Harunobu (XVIIIᵉ siècle), 15.500 fr. Le nº 202, *Jeune Femme dont le kimono entr'ouvert dégage la gorge nue*, par Utamaro (de la série *Fujo Minso Juppin*), 15.500 fr.

Les gravures de Toyonobu, Tori Kiyomasu, Kiyonaga, Hokusaï, etc., ont été également l'objet d'enchères vives et disputées.

Le total général des quatre premières ventes Manzi atteint 2.502.534 fr.

— Le 11 février, salle 7, la vente d'estampes des collections D..., de L... et E. Gallice, a produit 220.000 francs.

Nous noterons pour cette dernière, les nº 108, une eau-forte de Rembrandt, *le Pont de Six*, sur papier « à la Folie » : 13 100 fr.; et 124, *la Mort de la Vierge*, de Martin Schongauer, 13.000 fr.

— Le 12 février, salle 6, dans une vente faite par Mᵉ Desvouges et M. Pape, à citer, parmi les adjudications des faïences, le nº 17 du catalogue : un plat de Deruta, polychrome à reflets, décoré d'un cavalier, 13.105 fr.

— Le 13 février, salle 11, dans une vente d'estampes modernes (Mᵉ Desvouges et M. Loys Delteil), les prix principaux se sont portés sur des œuvres de Meryon : le nº 156, *le Petit Pont*, 1ᵉʳ état, a été adjugé 7.000 fr.; le nº 155, *le Stryge*, 2.000 fr.; *la Galerie de Notre-Dame*, avant la lettre et les corbeaux, 3.100 fr.; le nº 160, *la Tour de l'Horloge*, 3ᵉ état, sur japon, 4.800 fr.; *la Tourelle de la rue de la Tixeranderie*, nº 161, avant la lettre, 4.800 fr.; le nº 164, *Saint-Étienne-du-Mont*, 4ᵉ état, 3.700 fr.; et le nº 169, *le Pont au Change*, avant la lettre, avec le ballon, 4.500 fr.

— Le 14 février, salle 5 et 6 (Mᵉ Lair-Dubreuil, M. Féral), dans une vente de tableaux appartenant à divers, nous noterons le prix d'adjudication de cinq décorations, sujets de chasse, de l'école de J.-B. Oudry : 48.200 fr.

— Le 20 février, salle 6 (Mᵉ Desvouges, M. Loys Delteil), s'est vendue une réunion de dessins par Canaletto, Guardi, Van Dyck, Boucher, Prudhon, Ingres, Delacroix, Rops, Rodin, etc. Produit total : 60.000 francs. Rien de notable à signaler.

Ventes annoncées.

Les lundi 1ᵉʳ et mardi 2 mars 1920, à la galerie G. Petit, vente de *Tableaux modernes*, par E. Boudin, Cals, J.-C. Cazin, A. Guillaumin, J.-B. Jongkind, A. Lebourg, S. Lépine, C. Monet, A. Sisley, C. Troyon, F. Ziem, etc...; pastel (nº 64) de Besnard « La Lecture », et d'une collection importante de bronzes de Barye et d'objets d'art et d'ameublement du XVIIIᵉ siècle, provenant de la collection de feu M. A. B... (Mᵉˢ Lair-Dubreuil H. Baudoin; MM. G. Petit, M. Paulme et G. Lasquin).

— Viendront ensuite, les 4 et 5 mars, à la galerie G. Petit, les deux vacations nécessitées par la dispersion d'une réunion de tableaux modernes, aquarelles, pastels et dessins appartenant à divers amateurs (Mᵉ Lair-Dubreuil, M. G. Petit). Les noms les plus connus de l'art du dernier siècle se rencontrent dans cet intéressant ensemble, où l'on notera en particulier une œuvre importante par Renoir et une sculpture de Rodin.

— A la même galerie G. Petit, par les soins du même commissaire-priseur, assisté cette fois de MM. J. Féral, Paulme et Lasquin, se fera, le 8 mars, une vente d'objets d'art et d'ameublement appartenant à divers, où l'on trouvera des tableaux, pastels et dessins du XVIIIᵉ siècle, des miniatures, boîtes, bronzes et pendules de la même époque, et surtout une très remarquable réunion de tapisseries anciennes, des fabriques d'Aubusson, de Flandres, de Paris, etc., des XVᵉ, XVIᵉ, XVIIᵉ et XVIIIᵉ siècles.

— Le lendemain 9 mars, à l'Hôtel, Mᵉ Lair-Dubreuil, avec MM. Paulme et Lasquin comme experts, vendra le mobilier ancien et moderne garnissant le château de Saint-Martin-aux-Chartrains (Calvados).

— Le *Bulletin*, dans un précédent numéro, énumérait les collections diverses laissées par feu

Alfred Beurdeley. On parle maintenant d'une façon précise de la vente de ces collections.

Selon la *Gazette de l'Hôtel Drouot*, on vendra, au début de mai, les tableaux anciens et modernes, puis les dessins anciens. En juin, dispersion des dessins anciens et probablement des livres et estampes modernes. Plus tard, passeront en vente les dessins modernes, puis, à la saison d'hiver, le reste de tous les objets qui garnissaient les quatre étages de l'hôtel de la rue de Clichy.

Ajoutons que M. Beurdeley a réglé par testament, dans les moindres détails, la facon dont il entendait que les ventes de ses collections soient faites, désignant les commissaires-priseurs et les experts chargés de la rédaction des catalogues, et allant jusqu'à indiquer les objets devant composer chaque vente et la place que les objets doivent occuper aux expositions.

R.-Cl. C.



CORRESPONDANCE D'ITALIE

Les nouvelles découvertes de Véïes.

Véïes, la célébre cité étrusque qu'après un siége de dix ans Camille prit et détruisit en 396 av. J.-C., est devenue pour les archéologues un champ d'explorations fertiles en découvertes. Les fouilles reprises en 1913, sur l'initiative de M. Corrado Ricci, ont enrichi le musée romain de la Villa Giulia de vases précieux et de bronzes de prix mis au jour parmi le mobilier funéraire d'un millier de tombes qui furent ouvertes.

Mais, une trouvaille plus importante fut faite, en mai 1916, par M. Giglioli. Sur une terrasse, à mi-hauteur de la colline où s'élevait la cité, on reconnut les ruines d'un temple et l'on recueillit une quantité de débris de terre cuite, provenant de statues qui ornaient le sanctuaire. Une œuvre patiente de restauration a permis de reconstituer un groupe important de quatre figures polychromes grandeur nature. Ce groupe, auquel son style assigne pour date le VI[e] siècle av. J.-C., est une des œuvres capitales de l'ancien art étrusque. Il représentait un épisode de la légende d'Hercule, le moment où le héros se saisit de la biche du mont Cérynée, tandis qu'Apollon courroucé s'avance pour la lui enlever, Mercure souriant et un autre dieu assistaient à la dispute. De ces quatre figures, celle d'Apollon est conservée presque entière, celle d'Hercule et de Mercure le sont à demi. Le dieu irrité ne trahit son émotion que par son mouvement, car le visage est impassible. Les yeux s'allongent en amande, sous une arcade sourcilière très haute; les lèvres minces et serrées se retroussent en un léger sourire. La longue chevelure, bouclée autour du front, est retenue par un bandeau et tombe en longues tresses sur la tunique de lin plissée que recouvre une *himation* de laine. Le travail a tous les caractères de l'art grec du VI[e] siècle, et l'on voit combien les modeleurs travaillant à Véïes s'étaient rendus maîtres de la technique de la sculpture ionique contemporaine.

Nous savions que les Romains s'étaient adressés à des céramistes de leurs voisins Véïens, lorsque, sous les Tarquins, ils voulurent décorer le premier temple de Jupiter Capitolin : ces céramistes exécutèrent pour eux la statue en terre cuite du dieu et le quadrige qui surmontait le fronton. Les nouvelles trouvailles nous offrent des succédanés de ces œuvres perdues, et elles nous montrent que leurs auteurs n'avaient pas usurpé leur réputation. Elles n'offrent pas seulement un intérêt archéologique et historique de premier ordre. Tous ceux qui goûtent l'art des primitifs, tous ceux qui sentent la grâce à la fois naïve et raffinée des *Korés* de l'Acropole apprécieront la beauté étrange de l'Apollon qui vient de nous être rendu comme par miracle. C'est un chef-d'œuvre de la vieille sculpture italique qu'on pourra bientôt admirer au musée de la Villa Giulia.

F. C.

BIBLIOGRAPHIE

Les Dernières pages de Claude Cochin (1).

Ces *Dernières pages* d'un écrivain, dont la *Revue* a publié la dernière note d'art (*Pietro Torrigiani en Flandre*, dans le n° de novembre 1919), on les lira avec autant de tristesse que d'admiration. Tout a été dit sur la perte qu'a faite la culture française en la personne de ce jeune et charmant écrivain, qui, dans chacune des branches de son activité si diverse, avait déjà donné bien mieux que des espoirs. Historien, artiste et lettré, soldat et homme politique, — tout ce qu'il a été si simplement et si parfaitement, au cours d'une vie si courte et si pleine, — se trouve comme en raccourci dans ces articles de guerre,

(1) Paris, Hachette, in-16.

Notes du front et *Notes de l'arrière*, dont est composé ce livre, « souvenir vivant qu'il a voulu laisser de lui-même », et où l'on ne sait ce qu'il y a de plus exquis, de ces impressions de paysages guerriers, de ces souvenirs de savant, de ces préoccupations de Français, ou de ce parfum discret de littérature et d'art qui flotte à chaque page et se mêle à tout ce qu'il écrit.

Petites monographies

La Galerie Georges Giroux, de Bruxelles, prend texte des expositions d'ensemble qu'elle organise pour publier sur les exposants de courtes monographies illustrées, suivies de catalogues.

Du 7 au 18 janvier, on a pu voir réunies cent-quarante peintures, aquarelles, pastels, dessins et eaux-fortes de James Ensor, — occasion unique d'apprécier le talent d'un artiste qui se tient à l'écart des expositions. D'admirables portraits et de puissantes natures mortes, en même temps que d'étranges *Caprices* et des diableries fantastiques résumaient son œuvre depuis 1877.

Cette exposition a été suivie de celle de Georges Minne, ouverte du 24 janvier au 3 février : le grand sculpteur belge était représenté par une vingtaine d'œuvres, — statues, bustes, monuments, — qui toutes affirmaient l'intense personnalité, le savoir et la maîtrise de l'artiste.

On y avait joint quelques dessins, et cette partie de l'exposition a été une véritable révélation : « ces dessins, écrit M. G. Le Roy, sont tragiques et dominateurs; ils sont une suite d'images des drames de la vie intérieure de l'homme; ils tiennent de la vision et de la réalité; ils n'expliquent pas le sujet, il le font sentir... »

Ensuite a été inaugurée l'exposition Auguste Oleffe, actuellement ouverte : ce paysagiste et portraitiste est un des peintres dont l'influence s'est fait le plus profondément sentir sur les artistes belges de la jeune génération. La centaine de peintures et d'aquarelles qu'il expose montre qu'à la période violente et passionnée de ses débuts, a succédé une période d'apaisement et de sérénité, où la bonne lumière flamande, éclairant des jardins animés de femmes et d'enfants, a remplacé les tragiques visions de la mer du Nord.

Puisque nous signalons les petites monographies récemment parues, ajoutons à la liste celle du paysagiste scandinave *Victor Westerholm* (1860-1919), qui occupe la plus grande partie du fascicule de novembre-décembre de la *Stenmans Konstrevy* (10 reproductions et 1 portrait).

Enfin, pour revenir à l'art français, mentionnons le premier volume de la collection *les Peintres français nouveaux* (1). Il est consacré à *Henri Matisse* et dû à M. Marcel Sembat. Trente reproductions d'œuvres de l'artiste accompagnent douze pages d'introduction, — d'une introduction enthousiaste, tranchante, définitive, où celui que le public tient communément pour le chef des Fauves nous est présenté comme l'artiste le plus attaché qui soit à l'ordre, à la discipline et à la tradition.

Au surplus, « les chefs-d'œuvre de Matisse sont maintenant de parfaits ensembles », écrit M. Sembat, et, si vous en doutez, vous n'avez qu'à feuilleter les exemples qu'on vous propose du talent de l'artiste; vous mesurerez alors la distance qui sépare les éloges écrasants de M. Sembat des réalisations de M. Matisse.

(1) Paris, édition de la *Nouvelle revue française*, in-16.

CARNET DE L'AMATEUR

Expositions

XI° Salon de la Société des Artistes décorateurs : au Pavillon de Marsan; à partir du 26 février.

VIII° Exposition de la Société moderne : galerie Durand-Ruel; jusqu'au 7 mars.

Exposition annuelle du 1er groupe; — André Favory (dessins et aquarelles) : galerie E. Druet, 20, rue Royale; jusqu'au 27 février.

Guy-Pierre Fauconnet : galerie Barbazanges, 109, faubourg Saint-Honoré; jusqu'au 28 février.

Francis Bellanger (paysages) : galerie Vivien, 41, rue La Boétie; jusqu'au 10 mars.

L'Abbé Calès (paysages du Dauphiné) : galerie Devambez; jusqu'au 2 mars.

Labrouche (monotypes : Venise); — Jacques Bille (fleurs); — G. Mathieu (peintures) : galerie Georges Petit; jusqu'au 28 février.

Paysages impressionnistes : galerie Bernheim jeune, 15, rue Richepanse; jusqu'au 4 mars.

H. Gaulet : galerie Allard, 20, rue des Capucines; jusqu'au 29 février.

Henri de Waroquier (aquarelles et dessins) : chez Nunès et Fiquet, 88, avenue de Malakoff; du 10 mars au 10 avril.

A. Feau : galerie Reitlinger, 12, rue La Boétie; jusqu'au 6 mars.

Exposition d'art contemporain (2e groupe) : galerie Marcel Bernheim; jusqu'au 4 mars.

Aug. Schenck, peintre animalier (exposition rétrospective) : galerie de l'Élysée, 25, rue La Boétie; jusqu'au 4 mars.

Le Gérant : H. DENIS.

Paris. — Imp. Georges Petit, 12, rue Godot-de-Mauroi.

Numéro 638 10 Mars 1920.

LE BULLETIN DE L'ART

ANCIEN ET MODERNE

Tous nos lecteurs savent de quelle crise du papier souffre actuellement l'édition française : non seulement le prix du papier augmente chaque mois, mais il est parfois impossible de se procurer un stock de certaines sortes et de certains formats. Cet état de choses va nous obliger à faire paraître le Bulletin *sur un format légèrement réduit dans le sens de la largeur : nous prions nos abonnés de bien vouloir nous excuser de ce qu'un cas de force majeure nous contraint à cette modification que nous sommes les premiers à regretter.*

Ils pourront constater, par ailleurs, la perfection du papier sur lequel est tiré le numéro de la Revue *du mois de mars : avec les invraisemblables difficultés actuelles, ce papier représente le maximum d'efforts et de sacrifices de notre part.*

NOTRE TRIBUNE

AUX AMIS DU LOUVRE

L'Assemblée générale de la Société des Amis du Louvre s'est tenue le 3 mars. Quoique la Société n'ait cessé de manifester son activité pendant toute la guerre, c'était là une séance de rentrée — la première depuis la démobilisation — à laquelle les circonstances prêtaient quelque solennité. On y a entendu deux excellents discours, et l'on ne pouvait pas ne pas admirer, en écoutant le secrétaire, M. Henraux, et le président, M R Kœchlin, la vitalité et l'initiative de la Société, sa féconde influence et les heureux résultats qu'elle obtient.

Après avoir énuméré toutes les « premières » artistiques auxquelles les Amis du Louvre ont été conviés pendant ces dernières années tant par les conservateurs des Musées nationaux que par les organisateurs d'expositions spéciales, après avoir rendu un hommage attristé aux membres de la Société tombés au champ d'honneur ou décédés depuis 1914 — et parmi ceux-ci, à Héron de Villefosse et à G. Lafenestre, nos éminents collaborateurs, — après avoir rappelé de quelle charmante façon la Société avait célébré, par un envoi de fleurs, le 86e anniversaire de M. Léon Bonnat, — cet ami d'entre les Amis du Louvre, — M. Henraux a donné lecture d'un véritable palmarès mentionnant les innombrables générosités faites depuis cinq ans par les Amis du Louvre, tant au Louvre lui-même, qu'aux autres collections nationales. La place manque ici pour reproduire ne fût-ce que le nom de ces donateurs, au premier rang desquels on retrouve tout naturellement M. Léon Bonnat, qui a voulu fêter le retour de la paix en offrant au Louvre ce merveilleux album de 90 dessins de Rembrandt, grâce auquel nos collections compteront désormais parmi les plus riches du monde en ce domaine ; M. Zoubalof, qui a joint à toute une magnifique série de dessins de Barye une précieuse peinture de Corot, *l'Intérieur de la cathédrale de Sens ;* et encore M. Moreau-Nélaton, qui a voulu pieusement associer à une nouvelle donation de peintures modernes la mémoire de son fils mort pour la France, MM. Marteau, Peytel, Jeuniette, Garnier, Doistau... Les autres nous pardonneront de ne pas les citer : ils sont trop !

Et cela est si vrai que M. Kœchlin, ayant à prendre la parole ensuite, a dû continuer le palmarès commencé par M. Henraux. Il s'est attaché plus particulièrement à deux admirables ensembles, entrés récemment, « en bloc », au Musée du Louvre : d'une part, la collection du baron de Schlichting, venue de ce somptueux hôtel du quai Debilly, où le grand seigneur russe l'avait rassemblée avec « le désir d'embellir le

décor de sa vie à l'exclusion des modernes préoccupations d'érudition »; et, en second lieu, celle de Mme la marquise Arconati-Visconti, formée avec un tel souci de sa destination future que la donatrice n'acquérait jamais un objet « sans examiner s'il ne ferait pas un double emploi au Louvre, quand il y entrerait, avec quelque autre que le musée possédait déjà, ou s'il comblerait une lacune ».

Mais combien d'autres donations soit de séries complètes, soit de pièces isolées, le président n'est-il pas amené à citer! Et là ne se bornent pas les largesses des Amis du Louvre : M. R. Galichon a légué 600.000 fr. à la caisse des Musées nationaux; M. Pernollet lui donne 100.000 fr., M. Milliot, 40.000; Mme Denouville une maison rue du Pré-aux-Clercs! Et quand il faut assurer à la France *l'Atelier de Courbet,* la Société souscrit pour 25.000 francs, et porte ensuite sa contribution jusqu'à 50.000 francs.

Où cette variété dans la générosité était particulièrement remarquable, où l'on admirait combien elle intéressait toutes les manifestations de la curiosité et répondait à tous les départements des collections nationales, c'était dans la galerie La Caze, lors de sa réouverture à la fin de 1918. M. Kœchlin, ayant évoqué le départ des trésors du Louvre pour Toulouse, aux heures angoissantes de 1914 et de 1918, a tracé un émouvant tableau de cette réouverture triomphale, où toute une vaste salle était consacrée à l'exposition des dons et des legs faits aux Musées pendant la guerre par des amateurs ayant rivalisé de généreuse émulation. Il a dit l'étonnement des visiteurs étrangers en présence de ce véritable musée, presque entièrement constitué par l'initiative privée, où l'art de tous les temps était présenté en raccourci. Enfin il a conclu par un chaleureux appel au groupement, plus que jamais nécessaire, de toutes les bonnes volontés et à l'union contre la concurrence de l'étranger. La race des grands amateurs n'est pas éteinte, ni près de s'éteindre, a-t-il dit en terminant, et celle des grands donateurs, pas davantage : les Sauvageot et les La Caze, les Thomy Thierry, les Camondo, les Maciet, les Martin Le Roy, trouvent chaque jour des continuateurs. Qu'ils soient remerciés et que leur exemple rappelle à tous à quel point il est nécessaire qu'aux heures présentes, notre patriotisme artistique demeure en éveil.

ÉCHOS ET NOUVELLES

Visite présidentielle.

La première visite officielle dans laquelle Mme Paul Deschanel a accompagné le Président de la République a été une visite d'art : nous constatons le fait avec d'autant plus de satisfaction qu'il ne faut pas voir seulement dans cette visite une rencontre fortuite du calendrier présidentiel, mais une attention qui a saisi la première occasion de se manifester.

Avec la parfaite bonne grâce qu'on lui connaît, Mme Deschanel a parcouru l'Exposition des Artistes décorateurs, adressant un mot aimable aux exposants, s'intéressant plus particulièrement, comme il était naturel, aux envois des exposantes, et laissant la charmante impression d'être venue au Pavillon de Marsan comme une habituée des expositions, tout autant que comme une Présidente en visite de cérémonie.

Aux Amis du Louvre.

Belle manifestation que cette assemblée générale des Amis du Louvre au sortir de cinq années de guerre.

Une réunion d'« honnêtes gens » venus entendre l'éloge de leurs initiatives et de leurs générosités, et qui écoutaient cet éloge tout simplement, — avec la même simplicité qu'ils mettent à se dessaisir d'une pièce rare pour en enrichir le Musée ou à contribuer de leurs deniers à l'acquisition d'un morceau de choix pour les collections nationales. La plupart sont des visages connus, — fidèles habitués des expositions, des grandes ventes, — de ceux qui ne manquent pas une avant-première des inaugurations qui leur sont réservées par les conservateurs.

Atmosphère sympathique et recueillie tout à la fois. Pendant que M. Henraux et M. Kœchlin lisent leurs rapports, — et ils les lisent très bien, — on approuve discrètement et on s'étonne d'une telle énumération de cadeaux magnifiques : les Amis du Louvre eux-mêmes ne se croyaient pas si généreux! Il faut que M. R. Kœchlin rappelle que leurs générosités emplissaient la salle La Caze tout entière, lors de sa réouverture à la fin de 1918, pour qu'ils se rendent à l'évidence.

Une seule intervention, — et qu'on nous permettra de trouver déplacée : celle d'un expert parisien, qui prit la parole pour protester contre l'achat, par les Musées nationaux, de *l'Atelier de Courbet.*

❧ Une discussion s'engagea à ce propos, qui se termina, comme il était naturel, par un vote à mains levées approuvant la dépense engagée par la Société et le rôle joué par elle en la circonstance.

Au cours de cette discussion, M. Kœchlin fut amené à faire un historique précis de la première vente du Courbet; il apporta quelques renseignements sur l'attitude respective de la propriétaire du tableau et de la conservation des peintures du Louvre, lors de cette vente de 1899. *L'Atelier* ayant été poussé à 60.000 francs contre le Louvre par la veuve de l'ancien possesseur, M. Lafenestre alla trouver celle-ci et lui demanda de lui céder le tableau. On lui répondit que la toile, servant de rideau de théâtre, était indispensable dans l'hôtel particulier où elle avait séjourné jusqu'alors. Les choses en restèrent là, jusqu'au jour où la propriétaire, estimant sans doute que son rideau de théâtre avait cessé de lui être aussi nécessaire, se dessaisit de *l'Atelier* en le cédant brusquement à un marchand, — il a avoué lui-même avoir été très surpris de cette décision et en ignorer les motifs, — sans prendre la peine d'avertir la direction des Musées.

Il n'était pas inutile de mettre cette façon d'agir en parallèle avec la générosité et le désintéressement des Amis du Louvre, dont nous venons de citer tant de preuves.

❧ En fin de séance, le président mit aux voix le vœu suivant, adopté à l'unanimité, et par lequel la Société des Amis du Louvre se joint à l'Académie des beaux-arts, — dont nous avons signalé l'intervention dans notre dernier *Bulletin*, — pour demander que les Palais nationaux soient réservés aux Beaux-Arts, à l'exclusion de tous autres services :

La Société des Amis du Louvre, réunie en assemblée générale le 3 mars 1920, attire respectueusement l'attention de M. le ministre de l'Instruction publique sur les dangers d'incendie que font courir au château de Compiègne les services qui y ont été installés et sur l'urgente nécessité de leur déplacement.

La Société fait remarquer, en même temps, que le Louvre court des dangers presque égaux du fait du Ministère des Finances, et que l'évacuation du Pavillon de Flore, par cette administration, s'impose.

De même, l'évacuation des locaux de la rue de Rivoli, entre la Cour Carrée et le Pavillon de Marsan, doit être envisagée à bref délai.

La Société des Amis du Louvre a confiance dans la bonne volonté de M. le ministre de l'Instruction publique pour saisir le Parlement de ces graves questions, et en son énergie pour trouver les solutions nécessaires.

Franc et dollar.

La baisse du franc a toutes sortes de conséquences, et qui n'ont rien de plaisant.

Voici l'une d'elles, la dernière en date et non la moins inattendue : il paraît que certains marchands d'œuvres d'art ne chiffrent plus leurs prix en francs, mais en dollars.

Et les peintres suivent le mouvement.

Tout récemment, un de nos amis, de qui nous tenons le fait, désirant avoir le portrait de sa femme, s'en fut le demander à un grand artiste étranger, habitant Paris. Le grand artiste accepta la commande et quand il s'agit de fixer le prix du tableau :

— Ce ne sera, dit-il, que 8.000 dollars.

Un portrait de 8.000 dollars, au taux actuel du change, cela fait quelque chose comme 130.000 francs. C'est donné !

INFORMATIONS

Actes officiels.

Légion d'honneur. — Sont nommés chevaliers de la Légion d'honneur, sur la proposition du ministre des Affaires étrangères, les peintres américains Harry Lachman, Frédéric Friesecke et Aston Knight.

Académies.

Académie des beaux-arts (séance du 28 février). — L'Académie procède à l'élection de deux correspondants : M. M. Blay, de Madrid, dans la section de sculpture, et M. Arthur Brown, de San-Francisco, dans la section d'architecture.

Séance du 6 mars. — L'Académie nomme correspondants, dans la section musicale : MM. Elgar, de Londres, Lœffler, de Mulhouse, Novak, de Prague; et correspondant libre : M. le Baron de Vinck, de Bruxelles.

— L'Académie désigne deux candidats à la chaire d'histoire de l'art du Collège de France : en 1re ligne, M. André Michel ; en 2e ligne, M. L. Hourticq.

Académie des inscriptions et belles-lettres (séance du 27 février). — M. Edmond Pottier résume les résultats obtenus par M. Mouret au cours de ses dernières campagnes de fouilles à Ensérune (Hérault), particulièrement riches en vases grecs et en vases ibériques.

Séance du 5 mars. — Le prix Lantoine (500 francs) est attribué à M. Carcopino, directeur des musées d'Alger.

Académie des sciences morales et politiques (séance du 6 mars). — Notre collaborateur, M. Émile Bourgeois, administrateur de la Manufacture nationale de Sèvres, a été élu membre de l'Académie des sciences morales dans la section d'histoire, en remplacement de feu Vidal de La Blache.

Musées.

Les nouvelles heures d'ouverture des Musées nationaux. — Le ministre de l'Instruction publique et le directeur des Beaux-Arts ayant approuvé le principe d'une modification des heures d'ouverture des Musées nationaux, le système indiqué ci-après est mis en pratique, à titre d'essai, depuis le 1er mars.

Les Musées nationaux seront fermés de midi à deux heures, et ils ouvriront leurs portes au public tous les jours, sauf le lundi, à des heures variant suivant la saison, et qui seront jusqu'à nouvel ordre, ainsi fixées :

1° du 15 février au 31 mars, de 10 à 12 heures et de 14 à 17 heures 1/2.

2° du 1er avril au 30 septembre, de 10 à 12 heures et de 14 à 18 heures.

3° du 1er octobre au 14 février, de 10 à 12 heures et de 14 à 16 heures.

Il est bien entendu que la Direction se réserve, comme actuellement, le droit de devancer par mesure de sécurité, l'heure de fermeture réglementaire lorsque les circonstances l'exigeront. Mais, cette réserve admise, le projet nouveau, s'il prive quelques visiteurs de la possibilité d'entrer dans les musées entre 12 et 14 heures, offrira par contre l'avantage considérable de prolonger les heures de visite des nombreuses personnes qui se pressent dans les salles à la fin de l'après-midi et qu'un réglement trop strict oblige à interrompre leur visite à une heure encore très favorable. Ce projet, en rompant avec une tradition désuète, s'adapte aux mœurs qui ont depuis longtemps généralisé, dans tous les milieux, les heures régulières de repas entre midi et deux heures et qui tendent à terminer la journée de travail beaucoup plus tôt que par le passé (journée de huit heures, semaine anglaise, avance de l'heure légale).

En outre, les gardiens, prenant leur repas entre midi et deux heures, se trouveront tous présents dans les salles aux heures d'ouverture au public.

Il en résultera une ouverture plus régulière et plus large des musées, portant sur le même nombre de salles, le matin et l'après-midi.

Un roulement dans l'ouverture des quelques secteurs isolés, ou moins assidûment fréquentés, permettra d'admettre le public dans toutes les salles de chaque musée, au cours de la semaine.

En ce qui concerne les travailleurs, les savants et les artistes, l'administration étudie les moyens de les admettre aux heures de fermeture et de faire accompagner ceux d'entre eux dont les travaux exigent la tranquilité absolue et qui justifieront de leur qualité. De même les photographes professionnels auront la faculté, nouvelle pour eux, d'opérer quotidiennement, sous certaines conditions, en l'absence de tout public, durant les deux heures les plus favorables de la journée.

Musée du Louvre. — Les œuvres d'art qu'on avait réunies provisoirement dans la salle La Caze devant prendre leurs places définitives, le public peut voir en ce moment, aux murs de cette salle, la magnifique suite des tentures de Bruxelles des *Chasses de Maximilien*, exécutées d'après les cartons de Bernard Van Orley.

Musée de Strasbourg. — Le musée des beaux-arts de Strasbourg, dont M. Hans Haug est l'actif conservateur, a été rouvert en avril 1919 au château des Rohan. Un groupement nouveau, prévu depuis longtemps, a pu mettre mieux en valeur ses collections qui embrassent toutes les écoles du XVe au XIXe siècle. La section française, tant ancienne que moderne, reste toujours assez pauvre, — fait explicable, quand on sait que le musée, incendié en 1870 par les bombes allemandes, a été reconstitué de toutes pièces pendant les quarante dernières années. Heureusement, des dons viennent l'enrichir, dons qui méritent d'être signalés ici, avec l'expression, renouvelée aux donateurs, de la reconnaissance des Strasbourgeois.

M. Ernest May, que son origine strasbourgeoise porte à une sollicitude toute particulière pour cette ville, a offert au musée deux pièces remarquables de sa collection : *le Contrat de mariage* des frères Le Nain, et de Philippe de Champaigne (dont le musée conservait déjà le beau portrait de Hugues de Lionne), un portrait d'homme, de belle qualité.

Strasbourg, aux confins de deux nations dont les rapports artistiques sont toujours intéressants à étudier, peut montrer aussi, à titre de pièces comparatives, des œuvres d'art allemandes. Ainsi faut-il se réjouir de ce que le beau portrait d'un numismate, œuvre de Jean Kupetzky, qui fut le Rigaud des cours allemandes dans la première moitié du XVIIIe siècle, soit entré au musée ; c'est un don de la baronne Gérard de Watteville, en souvenir de ses grands-parents, le banquier strasbourgeois Edmond Klose et sa femme née Laure Kœchlin.

La collection des maîtres modernes, qu'une réorganisation va augmenter de quatre salles, s'enrichit également, par des dons et par des achats, d'un assez grand nombre de pièces. Leur mention nous donnera l'occasion d'une prochaine notice.

Enfin qu'il soit permis de rappeler que la ville de Strasbourg, pour témoigner sa solidarité avec les villes d'art du nord de la France, martyres de la guerre, a offert le produit des entrées au musée des beaux-arts, du 1er avril au 1er octobre (soit 4.000 fr.) à la ville de Saint-Quentin, pour la reconstitution du musée Lécuyer.

Sociétés savantes.

Société de l'histoire de l'art français (séance du 5 mars). — M. G. Brière entretient la société du catalogue des pastels de La Tour, de Saint-Quentin, auquel il travaille actuellement en collaboration avec M. Élie Fleury.

— M. C.-D. Moselius étudie l'œuvre de trois artistes français du XVIIIe siècle, qui travaillèrent pendant plus de soixante ans (1748-1810) à la cour de Gustave III de Suède et en particulier au château royal de Stockholm : le sculpteur Adrien Masrelier et ses deux fils, Jean-Baptiste, sculpteur comme son père, et Louis, peintre, dessinateur et architecte décorateur.

— M. J. Cordey parle de deux albums, actuellement conservés dans la collection de M. Edme Sommier et contenant 103 dessins gouachés de J.-B. Oudry, parmi lesquels 100 portraits, accompagnés de notes autographes indiquant le nom des personnages représentés. Ces albums, dont un grand nombre de feuillets ont été coupés dès le XVIIIe siècle, contenaient à l'origine environ 250 portraits. Les renseignements fournis par ces dessins devraient permettre de retrouver les peintures correspondantes, sans doute conservées aujourd'hui sous d'autres noms que celui de leur auteur, dont la réputation d'animalier a fait tort à la renommée de portraitiste.

— M. Émile Dacier, au cours d'un travail sur le collectionneur L.-J. Gaignat (1697-1768), a été amené à s'occuper de six peintures, qui décoraient l'hôtel de La Ferté, rue Richelieu, où habitait cet amateur, — peintures qui n'ont pas été vendues avec les collections Gaignat et qui ne sont connues que par cinq lignes de Dargenville dans son *Voyage pittoresque de Paris* et par des dessins annotés de G. de Saint-Aubin dans les marges d'un catalogue de la collection Gaignat appartenant à M. le baron du Teil.

M. Dacier a pu établir que cinq de ces peintures représentaient les gouvernantes des enfants de France pendant le XVIIe siècle, et la sixième, *le Baptême de Louis XV* (1712). Il a également pu retrouver une de ces peintures au musée de Versailles; c'est la première de la série : *Mme de Lansac avec les deux enfants de Louis XIII*, le futur Louis XIV et Monsieur, son frère.

Monuments et statues.

Pour les élèves des Beaux-Arts morts pour la France — Sur l'initiative de M. Léon Bonnat, les professeurs et les élèves de l'École nationale des beaux-arts ont décidé d'élever un monument aux morts de l'École. L'École des beaux-arts a perdu pendant la guerre 344 des siens tombés pour la France. Un Comité chargé de réunir les fonds nécessaires a été immédiatement constitué sous la présidence d'honneur de M. le ministre et de M. le directeur des beaux-arts.

Ce Comité a décidé d'ouvrir une souscription publique; dès maintenant, les souscriptions peuvent être envoyées à M. Pontremoli, trésorier 1, rue Spontini, à Paris.

A l'Étranger

A Rome. — La collection ethnographique de Lamberto Loria vient d'être exposée au public à la Villa Mills, au Palatin. Dans le même sens, une circulaire de M. A. Colasanti, le nouveau directeur général des Beaux-Arts, conseille de recueillir tous les éléments décoratifs italiens d'art campagnard et populaire, divisés par région : objets de bois, céramique, terre cuite, verre, cuir, costumes, dentelles, bijoux, etc.

On s'occupe également de réorganiser la Galerie nationale d'Art moderne, et de réglementer les achats qui devront être faits, non point dans le but de venir en aide aux expositions et aux artistes, comme cela arrivait trop souvent, mais pour constituer une collection des œuvres les plus caractéristiques du XIXe siècle et de la production contemporaine.

A Cleveland. — Le Musée de Cleveland (Ohio) vient d'acquérir un portrait extrêmement précieux de John, lord Fitzgibbon, par Gilbert Stuart, peint à Dublin en 1789. Le grand homme d'état irlandais (1749-1802) est représenté en pied, dans le costume de lord chancelier, charge à laquelle il venait d'être appelé.

Le même musée a ouvert récemment une exposition de tapis d'Orient, où les principales périodes de cet art sont représentées par de très remarquables spécimens. Cette exposition a fait l'objet d'un supplément illustré au *Bulletin* du musée (janvier 1920).

Nécrologie.

Marcel Dieulafoy. — C'est une bien grande perte que vient de faire la science française en la personne de M. Marcel Dieulafoy, décédé à Paris, le 26 février.

Né à Toulouse, le 3 août 1844, élève de l'École polytechnique, M. Dieulafoy, — qui devait reprendre du service pendant la dernière guerre, — fut appelé à servir une première fois en 1870, à peine entré dans l'administration des ponts et chaussées comme ingénieur : on a rappelé comment, au cours de cette campagne, il eut pour compagnon d'armes sa femme, Mme Jane Dieulafoy, qui devait devenir la constante collaboratrice de tous ses travaux et de toutes ses explorations, et en partager toutes les fatigues et les dangers.

C'est de 1882 à 1886, que M. et Mme Dieulafoy explorèrent la Perse, la Susiane et la Chaldée. Ce que furent ces missions, il est à peine besoin de le rappeler : ne connaîtrait-on pas les rapports, les mémoires et les livres dans lesquels M. Dieulafoy résuma ses découvertes (*l'Art antique de la Perse*, *l'Acropole de Suse*, etc.), que l'on n'en serait pas moins instruit de l'importance de ses travaux par les admirables vestiges du palais de Darius, réunis

au musée du Louvre dans la salle qui porte le nom des explorateurs : la frise des lions et des archers est de ces monuments dont la mise au jour marque une date.

Nombreuses sont les publications que M. Dieulafoy entreprit autour de ses études de prédilection et qui lui avaient ouvert les portes de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Pendant les années qui précédèrent la guerre, il s'était occupé plus particulièrement de l'ancien art espagnol, et il a publié sur *la Statuaire polychrome en Espagne, du XIIe au XVe siècle* (1908) un ouvrage qui ne fait pas moins autorité que son histoire de l'art en *Espagne et Portugal* (1913), paru dans la collection *Ars una*.

En août 1914, bien que septuagénaire, M. Dieulafoy reprit du service comme lieutenant-colonel du génie; il fut chef du génie au Maroc jusqu'en 1916, époque où l'état de santé de Mme Dieulafoy — qu'il devait avoir la douleur de perdre quelques mois plus tard — l'obligea à rentrer en France. Il reçut, au titre militaire, la cravate de commandeur de la Légion d'honneur et, la guerre terminée, il fut nommé membre du Comité de direction des trois Croix-Rouges : ce devait être la dernière étape de cette vie consacrée au travail et au dévouement à toutes les grandes causes.



LES EXPOSITIONS

Les Artistes-Décorateurs.

A travers tant d'émotions plus inédites, on n'a pas oublié le courageux réveil et le paisible succès du précédent Salon, qui fut prolongé jusqu'au 15 mai 1919; plus somptueuse et mieux ordonnée que ce premier rendez-vous « d'après guerre », l'exposition de 1920 se présente au rez-de-chaussée du pavillon de Marsan sous un jour nouveau; pour la première fois, les « ensembles » occupent tout l'espace de la grande galerie, dans un cadre imaginé par M. Tony Selmersheim ; et les travaux isolés de nos nombreux décorateurs se trouvent répartis avec goût dans les petites salles qui précèdent le musée permanent des Arts décoratifs.

En opposant les tentatives individuelles de nos chercheurs aux essais d'ensemble ou de symphonie décorative, cette présentation seule contient déjà toute une philosophie de l'art actuel, où l'originalité même des efforts particuliers nous fait mieux comprendre la difficulté du résultat collectif.

Çà et là, parmi tant de noms dorénavant connus, c'est toujours sans déplaisir qu'on retrouve ou découvre une affiche animée par M. Lebasque, une aquarelle stylisée par M. Zingg, un bas-relief taillé directement par M. Mateo Hernandez, la vaisselle décorée par M. Drésa, la verrerie diversement illustrée par MM. Lalique et Marinot, la robuste dinanderie de M. Jean Dunand, la discrète céramique de MM. Raoul Lachenal et Mayodon, les terres émaillées de M. Bruyer, les étoffes harmonieuses de M. Georges Barbier, les *bois* archaïsants de M. Vettiner pour *les Géorgiques chrétiennes* du poète Francis Jammes, la grille en fer forgé de M. Subes, les vitraux de M. Jacques Gruber, si poétiquement lumineux dans leur armature de métal et leurs cloisons de plomb; et comme une singulière musique muette aux arabesques fantaisistes, la série des papiers imprimés par MM. Dusouchet, Laboureur, Paul Véra, René Gabriel et quelques autres « debussystes » de l'art ornemental nous achemine aux agencements des « ensembliers », où le Salon d'automne nous avait déjà suggéré la distinction fondamentale entre la ligne un peu froide des doctes architectes et le caprice hardiment polychrome des peintres.

D'un côté, donc, une sobriété relativement classique dans les chambres à coucher de MM. Tony Selmersheim et Mathieu Gallerey, dans les salles à manger de MM. Maurice Dufrêne, Louis Majorelle et Théodore Lambert, dans les coins de boudoir ou de salon de MM. Léon Jallot et Paul Follot; de l'autre, une subtilité des plus modernes, dans les *studios* de MM. André Groult et Francis Jourdain, dans la chambre d'enfant de M. Erik Bagge, dans les intérieurs colorés par M. René Gabriel ou par Mme Chauchet-Guilleré, chef d'atelier de *Primavera*.

D'accord avec la gracieuse excentricité de la mode féminine, qui nous annonce un Salon prochain, cet art qui se veut *nouveau* nous rappelle maintes fois « la boutique fantasque » importée par les ballets russes et transportée dans nos rues plus positives ; mais, parfois, chez le plus aventureux comme chez le plus sage, on sent une ambition de reprendre la fameuse « tradition française » interrompue par le XIXe siècle et de célébrer silencieusement le souvenir de la Restauration : dans ce Musée des Arts décoratifs, parallèlement aux témoins d'un passé centenaire ou millénaire, une pareille tendance est rassurante ; et la studieuse Société présidée par M. Paul Vitry nous permet d'attendre sans impatience la grande manifestation d'art décoratif international promise enfin pour 1923.

Portraits au pastel de M. Marcel Baschet.

Signalons seulement l'honnête Salon de *l'Union des Femmes peintres et sculpteurs*, chez Brunner, le deuxième groupe de *l'Art contemporain*, chez Marcel Bernheim, et la seconde exposition du Cercle Volney, que recommandent quelques notes de voyage aquarellées par MM. Vignal, Barau, Montagné, Regnault-Sarasin, Georges Rendu, fureteur du vieux Montmartre ennobli par le souvenir de Berlioz ; et comme elle apparaît supérieure à la ponctuelle série des groupes, la petite exposition privée qui résume une loyale carrière d'artiste !

C'est le cas des portraits au pastel que M. Marcel Baschet vient de rassembler chez Georges Petit, depuis l'admirable et mélancolique profil du vieux maître *Ambroise Thomas*, daté de 1895, jusqu'aux très modernes élégances que le Salon de 1919 plaçait à côté de l'étonnant petit portrait de *Claude Debussy*, peint à la villa Médicis, en 1884. En cette apologie du dessin, l'intensité physionomique est obtenue par la décision du trait : témoin la face romaine de *M. Jean Richepin* (1910), le profil ascétique de *M. Boutroux* (1917) et de rapides *études* qui l'emportent sur les portraits terminés. Or, les *préparations* d'un La Tour nous ont toujours inspiré la même remarque, et je ne crois pas que leur évocation soit pour déplaire à la savante sincérité d'un portraitiste français.

RAYMOND BOUYER.

LES VENTES

A Paris

— La vente de la collection A. Bergaud, que nous annoncions au dernier *Bulletin*, a produit : 1.208.750 fr. (Mes Lair-Dubreuil et Baudoin, M. A. Schœller). Nous citerons les n^os : 3, *le Retour des barques*, par Boudin, 17.200 fr. (demande, 20.000 fr.); 8, *Entrée de village*, par Cazin, 13.000 fr. ; 13, *la Seine à Bercy*, par Guillaumin, 10.100 fr.; 21, *les Patineurs à Overschie*, par Jongkind, 30.000 fr. ; 22, *le Boulevard des Invalides*, du même, 17.500 fr. ; 26, *le Pont sur l'Allier*, par Lebourg, 17.000 fr.; 42, *une Rue de Montmartre en hiver*, par Stanislas Lépine, 18.000 fr. (demande, 15.000 fr.); 44, *le Bassin de la Villette, l'hiver*, par Lépine également, 21.000 fr.; 48, *les Berges de la Seine à Lavacourt*, par Claude Monet, 30.000 fr.; 49, *la Pointe de l'Ailly*, du même maître, 31.500 fr. (demande, 35.000 fr.) ; 50, *le Pont-Neuf*, par C. Pissarro, 25.000 fr. ; 52, *le Plant de choux*, du même, 25.000 francs.

De Sisley, nous notons, le n° 56, *Villeneuve-la-Garenne*, 37.200 fr.; le n° 60, *Rue à Louveciennes*, 19.000 fr. ; et de Troyon, le n° 62, *Vache se rendant au pâturage*, 15.200 fr. (demande, 12.000 francs).

La vacation comportait en outre de nombreux et admirables bronzes de Barye ; dans cette série, nous nous bornerons à indiquer les prix des n°s 83, *Grande panthère saisissant un cerf*, 13 800 fr. ; 84, *Tigre terrassant une antilope*, 7.500 fr. (demande, 10.000 fr.), et 78, *Cavalier tartare arrêtant un cheval*, 5.950 fr. (adjugé 8.450 fr., en 1912, à la vente du Dr Marchand).

— La vente de tableaux modernes appartenant à divers amateurs, que nous avions annoncée, s'est faite les 4 et 5 mars à la galerie Georges Petit et a atteint un total de 483.750 fr.

Le plus beau prix a été pour la *Bergère et son troupeau* (n° 57), de Charles Jacque, adjugé 41.800 fr.

Citons en outre : le *Bouquet d'œillets* et un autre *Bouquet*, par Fantin-Latour, 18.300 et 14.200 fr. ; — *Sarah la Baigneuse*, de Tassaert, poussée jusqu'à 17.200 fr. (dem. 10.000); — *Mare dans la prairie*, de Diaz, 14.100 fr. ; — une *Tête d'enfant*, de Carrière, 15.000 fr.

Un incident assez curieux s'est produit à la vacation du 5 mars : le propriétaire de *la Fillette au cerceau*, de Renoir, annoncée au catalogue, ayant, au dernier moment, retiré le tableau de la vente, Me Lair-Dubreuil a, devant les protestations de l'assistance, présenté ses excuses aux acheteurs, en qualifiant sévèrement un procédé, qui, à supposer qu'il ne fût pas illégal, n'en était pas moins incorrect.

— A la première vacation de la vente Komyakoff, faite le 5 mars, deux panneaux par Van Balen, Van Kessel et J. Brueghel : *la Terre et l'Eau*, ont été vendus 15.000 fr. ; — une *Vierge avec l'Enfant et saint Jean*, école milanaise, XVIe s., 12.100 fr. (vente Chappey, 1907, 860 fr. seulement); — *les Changeurs*, attribué à Marius van Reymerswaele, 14.655 fr. (dem. 8.000).

Total de la vente : 307.000 fr.

Ventes annoncées.

— Le 13 mars, à l'Hôtel, salle n° 7, se fera la vente des tableaux anciens, pastels, dessins et gouaches, gravures de l'École française du

XVIIIe siècle, provenant de la collection de *Mme J. Brasseur, de Lille* (Mes Lair-Dubreuil, A. Desvouges; MM. J. Féral et E. Pape).

Cette vente comporte peu de numéros, mais les œuvres, à en juger d'après le catalogue, semblent devoir susciter des enchères disputées. A noter : de Lavreince, une aquarelle gouachée *les Trois Sœurs au parc de Saint-Cloud*, qui provient des collections Audoin, G. Mühlbacher, et Hodgkins; de Boilly, *le Bouquet chéri*, qu'a popularisé la gravure de Chaponnier; de J.-S. Duplessis, un *Portrait de Glück*, qui figura en 1908 à l'exposition de Cent pastels; *le Pont rustique*, d'Hubert Robert; *la Guinguette militaire, le Cabaret champêtre*, de Watteau de Lille; et de P.-A. Wille le fils, *la Marchande de bouquets*.

— Parmi les catalogues récemment mis en distribution par M. L. Delteil, et qui nous sont parvenus trop tard pour avoir pu être annoncés ici en temps utile, signalons celui d'une vente d'estampes des XVIe, XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles, que feront, le 13 mars, à l'Hôtel, salle 6, Mes Lair-Dubreuil et Desvouges, assisté de l'expert susnommé.

Les plus grands noms de ces quatre siècles de gravure s'y rencontrent en pièces de choix : de Burgkmair et de A. Dürer à Van Dyck et à Rembrandt; de Callot et de Claude Lorrain à Nanteuil et aux Drevet; de Watteau, Chardin, Boucher, Fragonard et Greuze à Canaletto et à Reynolds; de Bracquemond à Meryon et à Whistler; sans oublier Demarteau et Debucourt, les Saint-Aubin, Huet et Janinet, etc. Tous les amateurs, à quelque spécialité qu'ils se consacrent, trouveront là morceaux à leur convenance.

— Du 15 au 17 mars, salle 10, Mes Lair-Dubreuil et Baudoin, avec MM. Vandermeersch et A. Portier, procéderont à la 2e vente de la succession de M. *A. S. Gompertz*. Cette vente est composée, d'abord, d'un remarquable ensemble de céramiques européennes (Paris, Sèvres, Vincennes, Saint-Cloud, Chantilly, Mennecy, etc.); les biscuits de Sèvres y sont particulièrement intéressants. On trouvera également une belle réunion de céramique d'Extrême-Orient, où toutes les époques des porcelaines de la Chine et du Japon se rencontrent auprès de faïences de la Perse et de l'Asie-Mineure. Des émaux cloisonnés de la Chine complètent cette collection.

— Dès maintenant, on annonce pour le 22 mars, une vente de tableaux, pastels et dessins (*collection S... S...*), qui ne manquera pas d'attirer l'attention des amateurs de peinture contemporaine, puisque, à côté d'œuvres importantes de H. de Toulouse-Lautrec et de Paul Cézanne, on y trouve les noms de Degas et de L. Simon, comme aussi de Vuillard et de Marie Laurencin (Me Lair-Dubreuil et M. J. Hessel).

— On n'a pas oublié la belle vente des tapisseries de la succession de *M. le pasteur Goulden*, de Sedan, faite à la fin de l'année dernière. Me Lair-Dubreuil, MM. Paulme et Lasquin feront, du 23 au 27 mars, salles 9, 10 et 11, une deuxième vente Goulden, où seront dispersés, outre des objets d'art et d'ameublement des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, une intéressante série de faïences et porcelaines anciennes, quelques gravures, des objets de vitrine, et enfin une collection de beaux tapis d'Orient anciens.

CARNET DE L'AMATEUR

Expositions

Cercle de l'Union artistique; rue Boissy-d'Anglas; jusqu'au 26 mars.

Un groupe de peintres et de sculpteurs; galerie Georges Petit; jusqu'au 3 avril.

Marcel Baschet (*portraits au pastel*); — *Maurice Lévis* (*peintures et aquarelles*); galerie Georges Petit; jusqu'au 15 mars.

J. Touchet (*de Damas au Caire, aquarelles et dessins*); galerie Devambez; jusqu'au 13 mars.

Jean Challié; galerie Manzi, 15, rue de la Ville-l'Évêque; jusqu'au 21 mars.

P. Mascart (*peintures et pastels*); salons de la Maison Forest, 31, rue Cambacérès; jusqu'au 27 mars.

Quelvée (*dessins et aquarelles*); — *A. Lhote;* galerie Druet; jusqu'au 12 mars.

Léon Lhermitte (*œuvres récentes au pastel*); galerie Allard, 20, rue des Capucines; jusqu'au 31 mars.

Edward Grenet (*Naïda*); galerie Knœdler, 17, place Vendôme; jusqu'au 30 avril.

Le Groupe « l'Araignée » ; galerie Devambez; jusqu'au 20 mars (l'exposition se terminera par une vente aux enchères des œuvres exposées).

Roger Reboussin (*la Nature et ses hôtes*); galerie Legoupy, 5 boul. de la Madeleine; à partir du 4 mars.

Le Gérant : H. DENIS.

Paris. — Imp. Georges Petit, 12, rue Godot-de-Mauroi.

Numéro 639. 25 Mars 1920.

LE BULLETIN DE L'ART

ANCIEN ET MODERNE

NOTRE TRIBUNE

RODIN AU MUSÉE DE LYON

M. Henri Focillon, directeur des musées de Lyon, a pris une initiative qui peut servir d'exemple. Il inaugure une série d'élégantes plaquettes, où un choix d'œuvres curieuses ou belles, appartenant aux collections lyonnaises, sera présenté au public avec le commentaire le plus convenable. Ont déjà paru : *Montres et horloges,* par Claudius Côte, *Sirènes* et *Aphrodite archaïque,* par Henri Lechat, *Sculptures de Rodin,* du même auteur. On annonce *Mosaïques romaines,* par Philippe Fabia. M. Focillon s'est réservé *les Dessins :* il y montrera sa méthode éprouvée d'historien et son talent d'écrivain. Il se félicite certainement d'avoir assuré à son entreprise le concours de M. Henri Lechat.

Celui-ci, profitant de ce que le musée de Lyon possède le plus riche ensemble d'œuvres de Rodin qui soit en France, à l'exception de Paris, nous donne quarante pages qui renferment plus de substance que certains gros volumes. J'aime le ton de cette étude. C'est celui qui convient à un esprit clair et pénétrant devant le génie. Cet esprit-là sait que le génie n'a pas besoin d'être loué par des hyperboles ou des cris. Le génie a besoin surtout qu'on l'aide à se faire comprendre. Car, à cause de la disproportion qu'il y a entre lui et les êtres médiocres qui composent en majorité le public, le génie, de nos jours du moins, inquiète d'abord et scandalise plus qu'il n'attire. Après avoir souffert de l'hostilité, de l'ignorance ou de l'envie, Rodin a eu le malheur d'être loué sur un mode qui ravale la critique au niveau d'un moyen de publicité. Les pages de M. Henri Lechat font contraste avec cette furieuse rhétorique. On écoute avec plaisir et avec confiance un admirateur qui motive ses jugements selon la raison et les exprime avec mesure. Il se refuse à l'éloge continu et aux exagérations de complaisance. Il parle sans superstition des innombrables petites maquettes que d'autres vantent à l'égal des œuvres achevées. Ces ébauches remplissaient, pour Rodin, le même office que les traits de crayon du croquis pour le peintre : elles conservaient le souvenir d'une pose ou d'un geste. Quelquefois, cependant, le maître en fut assez content pour leur donner « l'éternité du bronze ».

M. Lechat ne craint pas de montrer peu d'enthousiasme pour le buste de *Minerve.* C'est en effet une assez froide fantaisie qui ne représente bien ni l'idée que se faisaient les Grecs de la sage déesse, ni l'idée que s'en peut faire un Français cultivé de notre siècle.

Rodin, dit M. Lechat, doit peu à l'art grec. Il l'a aimé sincèrement. Mais il n'avait pas l'âme grecque. Rodin est un passionné, un tourmenté, un fils du romantisme. Son *Ève* exprime une conception bien étrangère à l'esprit antique. C'est un corps, et ce corps est nu, et cependant sa beauté est plus morale que physique. Car c'est la femme après le péché, écrasée sous le poids de la honte, et l'on sent, dit très bien M. Lechat, que « la marque céleste en a été retirée ».

Même dans les œuvres qui devraient être, qu'il croyait sans doute les plus païennes, dans les groupes où il montre, sans jamais se lasser, l'attrait des sexes et l'obsession de la volupté, Rodin est loin de la libre joie du paganisme. Suivant le mot de M. Gustave Geffroy, Rodin est « le statuaire de la luxure triste ». Lorsqu'il visite le musée de l'hôtel Biron, un croyant voit avec peine *la Porte de l'Enfer* à la place de l'autel dans une chapelle qui, même désaffectée, garde l'empreinte ineffaçable de ce qu'elle fut. Cependant une hérédité chrétienne est le fonds obscur

d'où vient, au milieu de mille égarements, ce vaste et incomplet poème. Rodin l'a dit, son *Enfer* était de Baudelaire plus que de Dante. Mais Baudelaire aussi était tout pénétré d'esprit chrétien, et même catholique.

Rodin, cependant, aurait-il parlé de l'art grec avec tant d'intelligence, aurait-il éprouvé tant de plaisir à collectionner, non seulement les marbres et les bronzes de la Grèce, mais les vases et les figurines de terre cuite, si les œuvres et l'esprit des artistes grecs n'avaient rien fourni à son inspiration? Lorsque M. Lechat décrit l'admirable statue de *l'Age d'airain*, fruit de la période féconde qui précède immédiatement la quarantième année, exemple le plus complet peut-être, que Rodin nous offre, de l'équilibre entre l'instinct, le don d'invention plastique et la maîtrise technique, il ne peut s'empêcher de penser à un marbre du Musée Britannique, *l'Athlète Westmacott*, qui est probablement la copie d'un bronze de Polyclète. Il écarte la comparaison en règle, la déclarant à bon droit impossible et sans objet. Mais ce souvenir qui s'impose à lui ne signifie-t-il pas que, comme les Grecs, Rodin a su ici donner un accent de généralité, une beauté universellement intelligible à une œuvre fondée sur l'observation la plus attentive d'une réalité particulière? *L'Age d'airain* a changé plusieurs fois de titre avant de garder celui qui le désignera désormais dans la mémoire des hommes. Pour nous, tour à tour ou ensemble, nous y voyons la jeunesse de l'humanité, la jeunesse en soi et la jeunesse d'un grand artiste.

Ainsi pourrait-on dire que Rodin, sans culture classique, sans foi religieuse précise, est grec et chrétien. Car, chez nous, tout homme qui travaille dans le sens de notre civilisation occidentale et capte dans son œuvre un rayon de vérité ou de beauté est nourri à deux sources, l'hellénisme et le christianisme.

M. Lechat montre bien ce qu'il y a de spirituel dans un art qui semble ne se proposer que des buts plastiques. Rodin est éloigné de tout effet littéraire. Mais il a rendu, tantôt avec puissance, tantôt avec grâce ou subtilité, des sentiments, des passions élémentaires qui sont le trésor commun des artistes et des poètes. M. Lechat, citant certaines paroles recueillies de la bouche du maître, en fait comme les supports profonds de son étude. « J'accentue les lignes qui expriment le mieux l'état spirituel que j'interprète ». Cette formule embrasse toute l'œuvre de Rodin : elle explique comment « ce fougueux créateur a été aussi un maître dans l'art du portrait, art de lente analyse ». Ses bustes nous apparaissent dès maintenant comme dignes de rivaliser avec ceux de Houdon, considérés comme une des gloires de la sculpture française. La postérité les placera peut-être encore plus haut. Rodin nous a dit lui-même ce qu'il a voulu faire, ce qu'il a fait; il l'a dit avec une lucide intelligence et une dignité presque sévère. « La ressemblance que l'artiste doit obtenir est celle de l'âme : c'est celle-là seule qui importe... Pour un artiste, toute tête humaine est intéressante... Même dans la plus insignifiante réside encore la vie, puissance magnifique, inépuisable matière à chefs-d'œuvre... Mes bustes ont souvent déplu... Ils ont certainement un mérite, la véracité. Qu'elle leur serve de beauté! » Ce « langage d'une pensée forte et d'une conscience probe » rend un son qui n'est pas commun : il fait honneur à l'artiste dont il éclaire les intentions et, par un juste retour, il enrichit le commentaire du critique attentif et respectueux.

PAUL JAMOT.

ÉCHOS ET NOUVELLES

Actualité.

« On ne doit point être surpris de ne plus voir paraître [aux Salons] de sujets d'histoire; le peu que nous en avons vu ne donne aucun regret à ce sujet. D'ailleurs, il faut convenir que peu de personnes sont en état, dans les circonstances présentes, d'en commander; et on peut même assurer sans crainte de se tromper que les *nouveaux riches* aiment beaucoup mieux employer leur argent à toute autre dépense qu'à celle qui pourrait leur faire honneur. Par cette même raison, beaucoup de personnes dont l'amour-propre est flatté, aiment mieux avoir leurs portraits et il en est peu qui ne puissent faire cette dépense.

« Le costume actuel a donné lieu à plusieurs personnes du sexe de se faire peindre nues, et par conséquent d'une manière très indécente... »

Extrait de *Réflexions sur le Salon de l'an VII* (1799) — dans le t. XXI de la coll. Deloynes au Cabinet des estampes de la B. N., p. 756 et ss

INFORMATIONS

Académies.

Académie des Beaux-Arts (séance du 13 mars). — L'Académie rend son jugement sur le prix Achille Leclerc et elle attribue :

un 1er prix à M. Georges Ferray, élève de M. Umbdenstock;

un 1er prix à M. Pierre Souzy, élève de M. Redon;

une 1re mention à M. Charles Arnault, élève de M. Redon;

une 2e mention à M. Paul Labbé, élève de M. Redon.

— L'Académie procède à l'élection de quatre correspondants libres; sont élus : MM. Pharaon de Winter, de Lille; Sidney Colvin, de Londres; Supino, de Bologne; Jacacci, de New-York.

Séance du 20 mars. — Le prix Duc (3.700 fr.), « destiné à encourager les hautes études architectoniques », est attribué à M. Marcel, architecte, pour sa restauration de la basilique d'Héliopolis.

Académie des inscriptions et belles lettres (séance du 12 mars). — M. Langlois avise l'Académie que des particuliers ont récemment soumis à son examen et à celui de M. Omont des documents dont ils se proposaient de se défaire. M. Omont a reconnu que certaines de ces pièces provenaient de la collection Dufresne, collection formée vers le milieu du siècle dernier, en grande partie avec des pièces frauduleusement distraites des archives de Lorraine, sur lesquelles l'État a un droit imprescriptible de revendication.

— L'Académie procède à l'élection de trois associés étrangers : MM. Kenyon, directeur du British Museum; Nyrop, professeur à l'Université de Copenhague; Guidi, secrétaire perpétuel de l'Académie des Lincei.

Séance du 19 mars. — M. E. Mâle lit une notice sur la vie et les œuvres de son prédécesseur M. Barth.

— M. Monceaux et M. R. Cagnat (celui-ci au nom de M. Ch. Picard, directeur de l'École française d'Athènes) donnent lecture de communications épigraphiques.

Sociétés savantes.

Société des Antiquaires de France (séance du 3 mars). — M. Dimier lit une notice sur la vie et les travaux de M. Louis Passy son prédécesseur.

— M. Marquet de Vasselot présente à la Société un ivoire récemment légué au Louvre par M. le comte Charles Lair, ivoire qui représente les apôtres saint Paul et saint Barthélemy et où il constate des influences byzantines certaines, bien qu'il semble avoir été exécuté en Italie au XIIe siècle.

— M. Martroye poursuit l'étude du testament de saint Grégoire de Nazianze.

Séance du 10 mars. — M. Prinet donne lecture d'une note de M. Beaufils sur la pierre tombale de deux prêtres inhumés au seizième siècle dans l'église de Craches (Seine-et-Oise). Il est à remarquer que les deux effigies gravées sur la pierre sont semblables quant au costume, à l'attitude et même aux traits du visage.

— M. Prinet présente les empreintes de quatre sceaux du treizième siècle dont les matrices font partie de la collection de M. H. Lecesne, de Châteaudun. Le plus remarquable de ces objets porte une légende bilingue (hébraïque et latine).

— M. Boinet étudie le portail nord de l'église de Villeneuve-l'Archevêque qui date du milieu ou du troisième quart du treizième siècle et où se reconnaît dans les grandes statues des ébrasements, une influence rémoise.

Musées nationaux.

Pour la protection de Compiègne. — Un groupe de députés vient de déposer le projet de résolution suivant :

« La Chambre, convaincue des dangers permanents d'incendie que font courir au Palais national de Compiègne les services administratifs qui y sont installés, invite le gouvernement à restituer, dans le plus bref délai, cet édifice aux Beaux-Arts ».

Concours.

Le Monument Galliéni. — Un concours est ouvert par le Comité central d'exécution du monument Galliéni, entre tous les artistes français, en vue de l'érection à Tananarive, à l'entrée du parc d'Ambohijatovo, d'un monument destiné à honorer et à perpétuer la mémoire du général Galliéni. Les artistes qui désireront prendre part au concours trouveront à l'*Union coloniale*, 17, rue d'Anjou, les renseignements nécessaires.

Chambre de commerce américaine. — La Chambre de commerce américaine de Paris ouvre un concours entre les artistes français pour un croquis devant figurer sur la première page de sa revue bi-mensuelle. Deux prix, l'un de 500 francs et l'autre de 300 francs, sont affectés à ce concours.

Architecture de jardins. — Le Comité de l'Art des jardins (de la Société nationale d'horticulture de France), présidé par M. Albert Maumené, reprend l'instructive série de ses concours en loge annuels d'architecture de jardins, en deux parties, ouverts aux élèves architectes de jardins, architectes, décorateurs, etc. Les concurrents entreront en loge, cette année, le 28 mars. Les plans des études primées seront présentés en juin à l'Exposition de fleurs du Cours-la-Reine.

En Province.

Exposition du VIIe centenaire de la cathédrale d'Amiens. — La Société des antiquaires de Picardie organise pour le 1er juin prochain, à l'occasion du VIIe centenaire de la cathédrale d'Amiens, une exposition des dessins et estampes anciens, des œuvres d'art modernes (peintures, aquarelles, dessins,

gravures, etc.), représentant des ensembles ou des détails de la cathédrale.

La Société serait particulièrement reconnaissante aux artistes, conservateurs de musées, collectionneurs, de lui signaler, en les décrivant sommairement, les œuvres ou documents dont ils seraient les auteurs ou les possesseurs.

Ces œuvres, si on voulait bien les lui confier, seraient exposées au musée de Picardie jusqu'à la fin de juillet; tous frais de port à l'aller et au retour, d'assurance pour la valeur déclarée contre l'incendie et le vol, de gardiennage de jour et de nuit, seront à la charge de la Société.

Adresser la correspondance au Secrétaire de la Société des Antiquaires de Picardie, au musée de Picardie, à Amiens.

A l'Étranger

A Berne. — Les salles du musée des Beaux-Arts de Berne, où l'on avait réuni ces mois derniers l'œuvre de Lory et de ses émules, sont occupées depuis quelques jours par une très intéressante collection de gravures anciennes. Elles proviennent d'un collectionneur bernois du XVIIIe siècle, Karl Gottlieb de Sinner, né en 1754, qui fut un des meilleurs architectes de son temps. Leur intérêt ne réside pas seulement dans la beauté des épreuves, mais dans la composition de la collection, qui permet de se rendre compte des goûts d'un amateur éclairé du milieu du XVIIIe siècle.

L'école des graveurs hollandais des XVIe et XVIIe siècles y est représentée par ses meilleurs maîtres : les perles de cette partie du cabinet sont deux rarissimes estampes de Rembrandt, *le Tribut de César*. La plus belle place est tenue, néanmoins, par les graveurs français du XVIIIe siècle, pour lesquels le collectionneur avait une évidente prédilection : les trois Drevet et J.-G. Wille montrent les plus beaux spécimens de la gravure de portrait; Hubert Robert, des villas romaines ; Janinet, une nombreuse suite de vues de Paris, etc. Enfin une vingtaine de pièces à l'aquatinte résument dignement l'œuvre de Karl Friedrich Schinkel, le fameux décorateur de théâtre allemand.

Le Musée de Pérouse. — De municipal, il est devenu national. On est en train de le rendre plus présentable ; ceux qui l'ont visité l'an dernier encore, se souviennent qu'il n'était pas un modèle d'ordonnancement. L'Administration des Beaux-Arts y met un peu d'air. La nouvelle galerie comprendra, outre les salles anciennes, la chapelle des Prieurs, ornée de jolies fresques de Benedetto Bonfigli, qu'on est en train de restaurer d'honnête façon. — J. A.

Le Centenaire de Raphaël. — On s'apprête à le célébrer avec éclat, à Urbino, à Florence et à Rome. Une des manifestations les plus heureuses sera certainement la publication, qu'on nous promet très prochaine, d'un *Raphaël* de M. Adolfo Venturi, et d'un autre, de MM. Giovanni Poggi et Carlo Gamba.

LES EXPOSITIONS

Au Cercle de l'Union artistique.

Pas plus que celle de 1919, « l'Exposition de 1920 » ne fait concurrence à la pléthore grandissante des chercheurs d'originalité tapageuse : avec ses 173 numéros catalogués, elle évoque plutôt les premiers Salons de l'Académie Royale et la correction mondaine d'un salon, tout court.

En cette atmosphère de bonne compagnie, la petite scène que M. Forain, toujours ironique, intitule *Au coin d'un bois*, prend l'aspect d'un Daumier macabre ou d'un Degas funèbre, avec ses habits noirs frôlant la blancheur ébouriffée des petites ballerines, sous les mornes verdures d'un théâtre...

Mais, avant tout, c'est ici le Salon des portraits : sur la toile blanche, M. Félix Bouchor ajoute à sa galerie de l'actualité la rapide ressemblance de *M. Paul Deschanel, Président de la République*; M. Dagnan-Bouveret dresse la robuste silhouette du *Maréchal Joffre* ; M. François Flameng ensoleille le blanc costume de sport et le geste violent de *M. Max Decugis*, la raquette en main. Plus simplement, le souvenir d'une étonnante « préparation » nous permet d'inscrire le nom de *M. Bohn* sur le grand portrait peint dans une sobre et solide lumière d'appartement par M. Marcel Baschet.

Au premier rang des innombrables portraits féminins, à côté de la curieuse effigie d'une dame chinoise, *Mme Tsang*, datée de 1919 par la vigueur octogénaire du maître Bonnat, M. Ferdinand Humbert consacre une nouvelle étude à l'intelligente physionomie d'une belle pianiste, *Mlle Geneviève Dehelly* : les lecteurs de *la Revue de l'Art* n'ont pas oublié la première, qui brillait au Salon de 1913, avant de figurer au Luxembourg. Dans une gamme moins colorée, les élégances mondaines retiennent pour interprètes MM. Paul Chabas, Henry Jacquier, Jacques Baugnies, William Ablett et Jules Cayron, portraitiste de *la Comtesse Henri de Mun*.

Dans une section nouvelle et spéciale, le portrait se réclame encore de fins crayons, dont les meilleurs sont signés par MM. Friant, Dagnan-Bouveret, Joseph Aubert, Henry d'Estienne; et M. Henri Royer complète élégamment l'aristocratique série qu'il montrait l'année dernière, à pareille date, chez Georges Petit.

Notons encore quelques beaux intérieurs aperçus par MM. Walter Gay, Jean Béraud, Paul

Thomas et Saint-Germier, des études méridionales de MM. Wauters et Réalier-Dumas, un monotype nocturne de M. Guignard, deux aquarelles parisiennes de M. Vignal et, dans la sculpture de plus en plus clairsemée, des bustes de MM. Denys Puech et Verlet.

Chez Georges Petit.

C'est l'ancienne *Société nouvelle*, constituée depuis la fin de 1900 et devenue, sans plus, un « Groupe de peintres et sculpteurs » longtemps réunis sous la présidence d'Auguste Rodin. A défaut d'innovations, ce groupe, aujourd'hui sans président effectif et sans nom, rassemble annuellement les principaux rénovateurs de la palette française, anémiée par une condescendance tardive, mais trop longue, à l'égard de l'impressionnisme; et, spontanément, s'affirme une fois de plus la prépondérance de la peinture, non pas littéraire, mais composée, ou de l'invention réfléchie sur l'immédiate interprétation des apparences et des choses.

Au nom même de Chardin, *le Compotier de figues*, vu par M. Lobre, nous apparaît comme une manière de chef-d'œuvre; mais, à nos yeux, aussitôt, s'imposent diversement trois compositions : *le Printemps*, de M. Henri Martin, carton de tapisserie, commandé par M. Fenaille, et si résolument vert sous la neige rose des vergers en fleurs; l'*Amphitrite* de M. Aman-Jean, subtile symphonie de pâleurs mauves et céruléennes; et surtout, les *Nymphes au bord du lac*, le principal envoi de M. René Ménard et la page capitale de cette préface ponctuelle des Salons : par la plénitude des formes et l'harmonie des lignes, par la correspondance tacite des figures nues avec les masses des frondaisons crépusculaires, dans une tonalité d'ambre et d'ombre, ce beau pastel est une revanche du style. L'abondante exposition du peintre honore le paysage traditionnel sous ses deux aspects, poussinesque ou romantique : ici, *la Campagne de Rome;* là, *es Vieux chênes*, que surmonte la sculpturale clarté des nuées dans une éclaircie d'azur.

Or, le groupe lui-même oppose les deux directions de l'art comtemporain : rajeunie par M. Dauchez, au tournant poudreux des routes bretonnes, par M. Ulmann, dans l'étrange douceur des levers de lune, par M. Lucien Simon, dans la franche vigueur d'une *Mascarade* ou des *Apprêts du dimanche*, la tradition demeure en présence de la modernité lumineuse, aussi majestueusement rustique avec M. Henri Martin que délicatement parfumée par M. Ernest Laurent, son nouveau collègue de l'Institut. Le maître Besnard ne figure que dans le catalogue; mais, auprès des frissonnantes évocations de MM. Duhem et Le Sidaner, les paysages ou les portraits de M. Raffaëlli nous reparlent d'autrefois; et la statuaire est représentée par Mme Bernières-Henraux, par M. Fix-Masseau, peintre et sculpteur, par M. Ségoffin, modeleur vigoureux.

Expositions diverses.

Retenons seulement la deuxième exposition de *l'Essor*, où reparaît M. Bunny, chez Marcel Bernheim; les pastels récents de M. Lhermitte, chez Allard; les portraits loyalement crayonnés par M. Hugues de Beaumont, chez Simonson, et les dernières compositions de M. Maurice Denis, chez Druet : à côté du beau rêve antique, *la Solitude du Christ* ne vient-elle pas nous révéler à propos sa suave éloquence, entre le centenaire des *Méditations* lamartiniennes et la nouvelle section d'art religieux, au premier des Salons prochains ?

RAYMOND BOUYER.

LES VENTES

A Paris

— La vente de la collection Komyakoff faite les 5 et 6 mars, salle 6 (Me Baudoin et MM. Féral et Mannheim) a donné un total de 307.002 fr.

Une grande chope en argent doré, travail allemand du XVIIe s., a été poussée jusqu'à 14.320 fr., sur demande de 8.000 fr.; le no 130, une verdure flamande du XVIIIe s., avec animaux, a été payée 13.700 fr., et le no 128, une verdure flamande du XVIe s., sujet de chasse, a réalisé 12.800 fr.

Les faïences et porcelaines ont été dispersées sur de belles enchères : l'une d'elles — un pot en Saxe (no 12) — a atteint 3.200 fr. Parmi les tableaux anciens, citons les nos 133-134, par H. Van Balen, J. Brueghel, J. Van Kessel, *la Terre* et *l'Eau*, 16.000 fr.; — le no 136, École de Bruges, XVe s., *La Vierge, le Christ et des Saintes*, triptyque, 12.000 fr., le no 156, par Jan Victors, *le Chirurgien de village*, 12.200 fr.

— La collection d'estampes du XVIIIe s., appartenant à la princesse de X..., a été dispersée le 6 mars, salle 8, par Me Lair-Dubreuil et M. Loys

Delteil. Parmi ces estampes, toutes celles de qualité exceptionnelle se sont vendues fort cher; la vente a donné un total de 182.990 fr. Une épreuve des *Deux baisers*, par Debucourt, bel exemplaire en couleurs, légèrement rehaussé, fut adjugée 29.375 fr. (frais compris); — du même, le nº 28, *Heur et malheur* et *l'Escalade*, (dont une remmargée) 14.200 fr.; — du même, *la Promenade publique*, remmargée et restaurée, 4.480 fr. Citons aussi : *Mme Dubarry et son nègre Zamore*, par Gautier-Dagoty, avec la planche de blanc, vendue 10.200 fr.; — le nº 64, *Ha, le joli petit chien* et *le Petit Conseil*, par Janinet, d'après Lavreince, 10.900 fr.; — le nº 33, *Grande Pastorale*, 9.300 fr., par Demarteau, d'après Huet; et le nº 88, *a Visit to the grand Father* et *a Visit to the grand Mother*, par Smith et Ward, 8.400 fr.

— La vente des tableaux et objets d'art, appartenant à divers amateurs, que nous avions annoncée pour le 8 mars (Mº Lair-Dubreuil et MM. Féral, Paulme et Lasquin), a pris fin sur un total de 1.997.585 fr.

La plus haute enchère a été pour le nº 30, *Portrait de Mrs Babington*, par Lawrence, adjugé 50.000 fr. Deux peintures par Louis Watteau, de Lille (nº 37 et 38), *la Danse des chiens savants*, *la Danse de l'ours*, ont été poussées jusqu'à 33.000 fr. Le nº 29, *la Jardinière*, par Huet, a été adjugé 22.000 fr.; le nº 25, par Guardi, *Saint Georges Majeur*, 20.000 fr. Citons encore : *le Singe antiquaire*, par Chardin, 18.000 fr.; *Deux scènes de la Révolution*, de Fragonard le fils, 19.500 fr.; *Démolition de l'Abbaye de Montmartre*, par Moreau l'aîné, 9.000 fr.; un *Portrait de femme*, par Opie, 15.000 fr.; enfin, *l'Escalier*, par H. Robert, 15.000 fr.

Pour les dessins, le prix le plus élevé a été pour le nº 16, *le Laocoon*, de Hubert Robert, adjugé 16.500 fr.

Parmi les objets de vitrine, nous notons le nº 44, une boîte en or émaillé avec miniature (*Portrait présumé du Grand-Duc de Saxe-Weimar*, par un artiste russe), vendue 19.450 fr.

Dans les bronzes, le nº 51, pendule marbre et bronzes, attribuée à Falconet, *l'Amour et l'Amitié*, fut adjugé 25.500 fr.

Les meubles d'ébénisterie du XVIIIe s. se sont aussi remarquablement vendus; ainsi, un secrétaire en marqueterie (nº 73) fut poussé jusqu'à 75.000 fr.; et le nº 74, un petit bureau bonheur-du-jour, époque L. XVI, marqueterie à paysage, jusqu'à 50.000 fr.

Les tapisseries ont fourni les plus grosses enchères : le nº 93, une tapisserie flamande à personnages, de la fin du XVe s., sur fond bleu à fleurs, 160.000 fr.; — les nos 118, 119 et 120, trois Aubusson L. XV, à sujets pastoraux, d'après Lancret, 100.100 fr.; — le nº 110, un panneau de Beauvais, ép. Régence, d'après Bérain, sur fond jaune, 73.000 fr.

— La 1re partie de la bibliothèque Monod, vendue le 9 mars, par Mº Couturier et M. Bosse, a donné un total de 206.079 fr.

On a adjugé 9.000 fr., un exemplaire des *Contes et Nouvelles* de La Fontaine, éd. de 1762, dite des Fermiers généraux, fig. d'Eisen, rel. en mar. ancien; — le nº 212, *Daphnis et Chloé*, 1718, éd. dite du Régent, rel. anc. mar. aux armes de Ph.-Joseph d'Orléans (Philippe-Égalité) 6.000 fr.; — le *Livre de Job*, de Guillebert, 1640, reliure style de Badin, aux armes du cardinal de Richelieu, 5.050.

A la vacation du 10 mars, le *Traité de la perfection du Chrestien* par le cardinal de Richelieu, aux armes d'Anne d'Autriche, a atteint 7.050 fr.

Parmi les livres modernes, les éd. originales des *Noces corinthiennes* et de *la Rôtisserie de la reine Pédauque*, d'Anatole France, ont trouvé preneurs à 2.250 et 2.500 fr.

— Le 12 mars, s'est faite la vente de Mme Brasseur, dont le succès a été fort vif (Mes Lair-Dubreuil, Desvouges, MM. Pape et Féral). La collection comportait surtout des œuvres du XVIIIe siècle; plusieurs provenaient de ventes antérieures où elles avaient atteint des prix que l'on jugeait alors élevés. Ces prix ont tous été dépassés : le nº 13, *Portrait de Gluck*, pastel, par J.-S. Duplessis, a été adjugé 91.000 fr.; la *Marchande de fleurs*, de P.-A. Wille le fils, 37.200 fr.; le *Pont rustique*, d'Hubert Robert, 33.500 fr.; la petite scène galante popularisée par la gravure de G. Marchand, *Finissez!* de J.-F. Schall, 30.500 fr. (demande 20.000).

A citer encore : 20-21. L.-J. Watteau. *Guinguettes militaires*, 28.000 fr. — 10. Boilly. *Le Bouquet chéri*, 30.000 fr. — 11. Boilly. *Portrait présumé d'un des fils de l'artiste*, 19.000 fr. — Demarne. *l'Abreuvoir*, 18.300 fr.

Les dessins ne se sont pas vendus avec un moindre succès : l'*Heureuse Famille*, sépia, par J.-H. Fragonard, 25.000 fr.; — *les Trois Sœurs au parc de Saint-Cloud*, aquarelle gouachée, de Lavreince, 22.000 fr.

Parmi les estampes : à retenir le prix du *Portrait de Mme Baudouin*, 29.500 francs.

— Le même jour, salle 6, dans une vente d'estampes dirigée par Mes Lair-Dubreuil, Desvouges et M. Loys Delteil, une épreuve de *l'Abside de Notre-Dame de Paris*, par Meryon, 3e état, avant toute lettre, avec une dédicace à Eug. Bléry, a atteint le prix, jamais encore obtenu par une estampe moderne, de 61.000 fr. sans les frais.

— A la vente de M. Eug. Müntz (Me Aulard et M. Leman), trois fresques provenant du palais des Papes à Avignon, ont été adjugées 12.500 fr.

— A la vente du mobilier du prince de X..., salle 1, qui comprenait surtout des meubles et des objets d'art de la période impériale (Me André et MM. Duchesne, Duplan et Guillaume), un important surtout de table en bronze ciselé et doré, par Thomire, a été adjugé 52.250 fr., sur une demande de 25.000. Un autre surtout, également en bronze doré, a été vendu 35.600 fr.

Produit total : 430.000 francs.

— Le résultat de la vente Gompertz, faite salle 10 (Mes Lair-Dubreuil et H. Baudoin, MM. Vandermesch et Portier), s'est élevé au chiffre de 239.000 francs environ. Nous citerons les prix des nos 271, une grande potiche de la famille rose, époque Yungching, décorée de pivoines et de phénix, 7.900 fr.; et 366, une paire de potiches en porcelaine du japon, à décor d'émaux rouges, bleus et or, et de personnages, 9.500 francs.

— Rien à tirer de pair dans la vente de Mme Jane Hading, faite du 19 au 21 mars et terminée sur un total de 395.037 fr. La plus belle enchère dans la catégorie des objets d'art est celle de 9.500 fr. pour deux candélabres, trav. allemand, XVIIIe s., en bronze doré et émaillé.

— Le 21 mars, deux pastels du XVIIIe s., l'un par Boze, *Mme de Glatigny*, l'autre attribué à Lenoir, *M. de Glatigny*, ont été vendus 34.500 fr. (Me Baudoin, M. Sortais).



BIBLIOGRAPHIE

L'Art de notre pays.

C'est un livre destiné aux enfants et aux jeunes gens, écrit dans le dessein de leur donner le goût de regarder autour d'eux ce que le passé a laissé de belles choses dans notre pays, et ce que le présent crée pour continuer, sous une forme changeante, la tradition des grands architectes, des grands peintres et des grands décorateurs de chez nous. Ce petit livre, dit l'auteur, est plus riche d'images que de texte; mais il faut ajouter que ce texte est précis et clair, et qu'on y trouve l'essentiel, sobrement et exactement exposé, en une quinzaine de chapitres correspondant aux principales époques de l'art français.

Cette exactitude dans l'information et cette clarté attrayante dans le récit, on ne sera point surpris de les rencontrer chez l'auteur de cet excellent ouvrage, quand on saura quel écrivain se cache sous le pseudonyme de J.-L. Bérié : fille d'un lettré et d'un érudit tel que Gustave Larroumet, femme d'un savant admirable et à jamais regretté, Mme Émile Bertaux a de qui tenir et, comme elle connait bien et qu'elle aime infiniment les œuvres d'art dont tant d'artistes ont paré notre pays, elle sait tout naturellement les faire connaître et les faire aimer.

Il faut lui savoir gré de la touchante pensée qu'elle a eue de terminer sa promenade à travers l'histoire de l'art français par un chapitre intitulé : *l'Art français sous les canons allemands*. En quelques pages saisissantes, elle a évoqué toutes les cités mortes, tous les monuments dévastés, tous les chefs-d'œuvre détruits... Quelques photographies (Arras, Reims, Soissons), complètent le tableau. C'est œuvre pie : un jour viendra où, la France ayant pansé ses blessures, les enfants des enfants d'aujourd'hui reconnaîtront à peine les anciennes cicatrices. Il est bon qu'il leur reste sous les yeux, dans les livres d'histoire, les documents authentiques de la barbarie allemande et le spectacle des horreurs de la guerre (1). — E. D.

La Dame à la licorne.

La réouverture du musée de Cluny, avec l'exposition en belle place des tapisseries de *la Dame à la licorne*, a rappelé l'attention sur une brochure fort intéressante dans laquelle M. H. de Villatte, un des plus actifs membres de la Société des sciences naturelles et archéologiques de la Creuse et de la Société des archives historiques du Limousin, a retracé l'histoire de ces célèbres tentures (2).

On sait qu'elles se trouvaient depuis fort longtemps à Boussac, lorsqu'elles furent achetées par le musée de Cluny, en 1882, pour la somme dérisoire de 25.000 francs. On leur attribuait une origine quelque peu légendaire : elles auraient été fabriquées en Orient et apportées à Bourganeuf dans les trésors du prince Zizim, fils de Mahomet II, né en 1459, lequel, s'étant fait couronner empereur pendant un voyage de son frère aîné Bajazet II à la Mecque et ayant ensuite été battu par ce dernier, se réfugia

(1) Paris, Delalain, in-4°.

(2) Brochure parue en 1907 chez Émile Paul

auprès de Pierre d'Aubusson, grand-maître de Rhodes qui l'envoya en France pour le soustraire à la vengeance de son aîné. Le prince Zizim vécut à Aubusson, puis à Bourganeuf, et passa ensuite à Rome, où le pape Innocent VIII l'avait mandé. Il mourut à Naples en 1495.

La vérité est que les six panneaux qui nous restent aujourd'hui des tapisseries de *la Dame à la licorne* sont de travail français et sortent des ateliers d'Aubusson, où ils furent exécutés vers la fin du xvᵉ siècle, peut-être sur l'ordre du prince Zizim, de qui elles ont décoré les appartements, pendant son séjour au château de Bourganeuf. D'après M. H. de Villatte le sujet serait emprunté à l'histoire de la belle grecque Almeïda, qui partageait la captivité du prince.



CARNET DE L'AMATEUR

Expositions

Henri Laissement (*pastels*); — *Fix-Masseau* (*peintures : fleurs et natures mortes*); — *F. Le Goût-Gérard* (*peintures*) : galerie Georges Petit, jusqu'au 31 mars.

Adrien Sénéchal (*intérieurs d'églises*) : galerie Devambez, jusqu'au 30 mars.

Rousseau-Decelle (*tableaux et dessins*) : à la Palette française, 112, boul. Malesherbes, jusqu'au 13 avril.

Zandomeneghi (*tableaux, pastels, dessins*) : galerie Durand-Ruel, 16, rue Laffitte, jusqu'au 31 mars.

Charles Delaroche (exposition d'ensemble de cet artiste tué à l'ennemi) : galerie Simonson, 19, rue Caumartin.

Grace Ravlin (*natures mortes, paysages*) : galerie Marcel Bernheim, 2 bis, rue Caumartin, jusqu'au 7 avril.

La Gravure originale en noir (VIIIᵉ exposition) : galerie Simonson, 19, rue Caumartin, du 9 au 24 avril.

Livres nouveaux

Gaston Migeon. *Musée du Louvre. Catalogue de la collection Paul Garnier : horloges et montres, ivoires et plaquettes.* — Paris, Hachette, in-16, 48 pl., 4 fr.

Henri Focillon. *Technique et sentiment, étude sur l'art moderne.* — Paris, H. Laurens, in-8°, 16 pl., 12 fr.

Cᵗᵉ de Caix de Saint-Aymour. *Les Boullongne, une famille d'artistes et de financiers aux XVIIᵉ et XVIIIᵉ siècles.* Préface par André Michel, de l'Institut. — Paris, H. Laurens, in-8°, 5 pl., 12 fr.

Charles Bouvier et Élie Morov. *Terre de Belgique*, ouvrage de grand luxe publié en vue de la formation d'un fonds de restauration des œuvres d'art dévastées en Belgique. — Paris, Attinger frères (en souscription).

L'Art ancien dans les Flandres, mémorial de l'exposition rétrospective de Gand (1913), par Joseph Casier et Paul Bergmans. Tome I. *Sculptures et mobilier.* — Paris, G. van Oest, in-4°. L'ouvrage complet (3 vol., illustrés de 300 planches), 200 francs.

Les Évocations françaises : les Pierres de France, par Henri Focillon. — Paris, H. Laurens, gr. in-8°, 61 fig., 6 francs.

La Jeunesse de Titien, par L. Hourticq. — Paris, Hachette, in-8°, 8 pl. et 28 fig., 20 francs.

L'Histoire de l'Art pour tous, par A. Roux. — Paris, Delalain, in-8°.

L'Art de notre pays, par J.-L. Bérié. — Paris, Delalain, in-8°.

L'Art religieux du XIIIᵉ siècle en France, par Émile Male, 4ᵉ édition revue. — Paris, A. Colin, in-4°, 190 fig., 40 francs.

Léon Werth, par Bonnard. — Paris, G. Crès, in-4°, 48 pl., 40 francs.

Rembrandt, par A.-C. Coppier (collection « Art et Esthétique »). — Paris, F. Alcan, in-8°, pl., 5 francs.

Titien, par Victor Basch (collection « Art plastique et littéraire des nations latines »). — Paris, Librairie Française, in-4°, 24 pl., fig., 20 francs.

Jean-Baptiste Pigalle, par S. Rocheblave (collection « Les Grands Sculpteurs Français du xviiiᵉ siècle »). — Paris, A. Lévy, in-4°, 38 pl., 60 francs.

Henri Matisse, par Marcel Sembat (collection « Les Peintres Français nouveaux »). — Paris, Nouvelle Revue française, in-16, 28 fig., 3 fr. 50.

Pierre Bonnard, par François Fosca (collection des Peintres et Sculpteurs d'aujourd'hui). — Genève, Kundig, in-8°, 25 pl., 7 francs.

Quelques intentions du cubisme, par Maurice Raynal. — Paris, édition de « l'Effort moderne », in-16, 2 fr. 50.

Le Peintre-graveur illustré, par Loys Delteil. Tomes X et XI. *Toulouse-Lautrec.* — Paris, l'auteur, in-4°, fig. et pl. (en souscription : 200 fr., 100 fr. et 90 francs selon les exemplaires).

La Peinture ancienne au musée royal des Beaux-Arts d'Anvers, par Pol de Mont. — Paris, G. van Oest, in-4°, 99 pl., 12 fr. 50.

Le Gérant : H. Denis.

Paris. — Imp. Georges Petit, 12, rue Godot-de-Mauroi.

LE BULLETIN DE L'ART

ANCIEN ET MODERNE

NOTRE TRIBUNE

Une « Tribune » française au Louvre

Il y a quelques semaines, notre confrère *l'Opinion* posait à un certain nombre d'artistes, d'écrivains, de critiques d'art et d'amateurs, de tendances sensiblement voisines, mais de compétence inégale, les questions suivantes :

Le musée du Louvre vient de dédier une « tribune » à quelques chefs-d'œuvre de la peinture italienne. Ne croyez-vous pas qu'on pourrait imaginer dans ce musée un pendant à cette tribune? Cette deuxième tribune serait consacrée à l'art français.

Voudriez-vous nous adresser une liste de huit tableaux français, choisis parmi les toiles que possède le Louvre, sans limitation d'époque, qui pourraient, selon vous, trouver place dans cette tribune idéale?

Nous vous serions très reconnaissants de nous indiquer non d'immenses toiles décoratives, mais des œuvres de la dimension de la *Joconde*, du *Concert Champêtre*, en tenant davantage compte de vos goûts personnels que de la réputation et de la célébrité des tableaux à désigner.

Trente réponses parvinrent au journal, qui les publia de semaine en semaine (n[os] du 28 février au 27 mars); après quoi, le scrutin fut déclaré clos. On peut aujourd'hui résumer les opinions émises et faire à leur propos diverses remarques : c'est un jeu d'esprit qui a son intérêt.

Parmi les personnalités consultées, la plupart ont adressé leur liste toute nue, certaines même se bornant à huit noms d'artistes, sans indiquer d'œuvres; d'autres n'ont pas manqué l'occasion d'expliquer leur vote et de mettre complaisamment le lecteur au courant des prodiges de critique et d'érudition qu'ils avaient dû faire pour établir leur sélection; il en est même qui ont expliqué non moins longuement leur absence de vote : témoin ce critique d'art d'un grand journal, qui se déclare hostile aux « tribunes » et tient ces sanctuaires pour de sûrs moyens de dérouter et de tromper le public; témoin aussi ce grand peintre très moderne, qui s'avoue incapable de faire un choix, à moins qu'on ne le charge de réaliser le projet, tableaux en mains (bonne recrue pour M. Jean Guiffrey).

En ne tenant compte que des noms d'artistes désignés, voici le résultat du scrutin : le classique *Poussin* est le seul qui ait obtenu l'unanimité des suffrages (28 voix); après lui, viennent *Watteau* (25), *Ingres* (21), *Chardin* (20), suivis de *Claude* et *Corot ex-æquo* avec 14 voix et de *Delacroix* avec 11; enfin *Manet* clôt la liste avec 10 voix (1).

Voici donc notre « tribune » française : Poussin et Claude; Watteau et Chardin; Ingres, Delacroix, Corot et Manet. Il faut reconnaître qu'elle a fort belle tenue, qu'elle est assez logique et qu'elle résume par les maîtres essentiels la plupart des grands courants qui ont, d'âge en âge, entraîné l'école française, — la plupart de ces courants, mais non pas tous.

Ainsi, le premier reproche qu'on pourrait faire à un ensemble ainsi composé, c'est qu'il n'accorde aucune place à la période antérieure au XVII[e] siècle, et qu'on n'y trouve ni peintures religieuses du XV[e] siècle, ni portraits du XVI[e]. Je sais bien ce qu'on peut répondre : la « tribune » italienne du Louvre réunit exclusivement des chefs-d'œuvre du XVI[e] siècle, alors que le *referendum* dont il est ici question exigeait que

(1) Cet article était composé avant l'apparition (*Opinion* du 4 avril) de celui dans lequel M. J.-L. Vaudoyer résume le *referendum* et en analyse les résultats; c'est ce qui explique quelques divergences dans la manière de compter les voix, notamment en ce qui concerne Corot : M. Vaudoyer a additionné tous les bulletins indiquant un paysage d'Italie, sans distinguer entre les tableaux désignés, au lieu de retenir le tableau ayant obtenu le plus grand nombre de suffrages. Ces détails, du reste, ne changent rien au résultat de la consultation.

l'on considérât l'école française dans son entier développement; aussi ne peut-on s'empêcher de partager l'opinion de quelques-unes des personnalités consultées, qui auraient souhaité de pouvoir séparer les anciens et les modernes, au lieu de s'évertuer à prélever huit morceaux sur cinq siècles de peinture.

Autre lacune. Dans cette « tribune », où l'on rencontre les deux grands poètes de la période classique, celui des maîtres de l'âge suivant dont l'influence a marqué le XVIIIe siècle tout entier, celui des peintres de ce même XVIIIe siècle qui personnifie la plus noble probité de l'art et la plus savante beauté du métier, les deux artistes qui représentent les pôles extrêmes de la peinture française au temps du Romantisme, le plus exquis des paysagistes de 1830, et enfin l'instaurateur de l'impressionnisme, dans cet ensemble on n'a point fait place à David, chef d'école lui aussi, et dont la réaction marque pourtant un tournant assez fameux de notre histoire artistique. C'est que les connaisseurs à qui s'est adressée *l'Opinion* ont répondu, comme les y invitait le programme, en écoutant leurs goûts et non pas leur raison : pour admettre David, avec une toile de dimensions moyennes, dans cette « tribune », il fallait opter entre un portrait, — et alors ce n'était plus David représentatif, David classique et davidien, — ou une composition inspirée de l'antique, — et ce tableau regardé comme trop purement didactique, on a préféré l'écarter.

On sera curieux aussi de connaître par quelles œuvres ces artistes seraient représentés. Ici, tantôt les voix se groupent nettement sur une peinture, et tantôt elles se dispersent sans qu'aucune préférence bien marquée se manifeste.

Dans le premier cas, on trouve Poussin, avec *le Triomphe de Flore*; Claude, avec *le Débarquement de Cléopâtre;* Watteau, avec *l'Embarquement pour Cythère;* Chardin, avec *le Benedicite;* Ingres, avec *Mme Rivière* (seul portrait choisi); Manet, avec *l'Olympia*. Pour Delacroix, c'est avec peine que *les Femmes d'Alger* se détachent des sept œuvres citées; quant à Corot, les voix se répartissent sur un plus grand nombre de peintures encore, et le *Souvenir de Mortefontaine* ne l'emporte pas de beaucoup. Et maintenant, libre à chacun d'imaginer l'arrangement de ces huit tableaux qui lui paraîtra le plus agréable et le plus instructif : à y bien regarder, ce ne serait pas une tâche facile que d'être le « tapissier » d'une telle salle.

Avant de terminer, ne convient-il pas aussi de dire un mot des artistes sur lesquels s'est réparti le reste des suffrages?

La liste ne manque pas de piquant, et l'on trouvera qu'elle porte, aussi bien que la précédente, la marque des tendances actuelles et correspond parfaitement aux idées du public éclectique et raffiné d'aujourd'hui (on voudrait maintenant voir la même enquête menée par *le Petit Parisien*).

A la suite de Manet, qui, comme on sait, a réuni 10 voix, viennent dans l'ordre : l'auteur de *la Pietà*, de Villeneuve-lès-Avignon, et Le Nain, avec 8 voix; puis Fouquet, Clouet et Millet, avec 6; Ph. de Champaigne, David, Th. Rousseau et Cézanne, avec 5; Fragonard et Prudhon, avec 4; Le Sueur, Courbet et Renoir, avec 3; enfin, « l'auteur anonyme de *l'Homme au verre de vin* », Le Valentin, Largillière, Boucher, J. Vernet, Sisley, Degas et Fantin-Latour obtiennent chacun une mention.

On pourrait épiloguer longuement sur les surprises de cette liste, et remarquer, par exemple, que ni Perronneau, ni La Tour n'ont été honorés d'une seule voix : ce qui est au moins singulier. Enfin, considérant le rôle qu'il a joué dans l'évolution de notre école moderne, et la haute estime dans laquelle on tient justement ses admirables qualités de peintre, et enfin le bruit récemment fait autour d'une de ses œuvres, le fait que Courbet vient en si mauvaise place est peut-être ce qu'il y a de plus surprenant dans cette consultation.

Et maintenant, cette « tribune » ne pourrait-elle pas — au moins temporairement — être réalisée autrement que sur le papier? C'est une question que nous nous permettons de poser à la Direction des Musées nationaux.

ÉCHOS ET NOUVELLES

Une révolte chez les Prix de Rome.

On avait donné aux logistes de l'École des beaux-arts, comme sujet de concours pour le prix de Rome de gravure : *le Devoir militaire*.

Si les sujets qu'on connaît le mieux sont ceux dont on peut tirer le meilleur parti, ces jeunes gens, qui, pour la plupart, ont fait campagne, auraient dû accepter d'enthousiasme celui qu'on leur proposait. Or, tout au contraire, ils ont usé

d'un droit qui leur est octroyé par les règlements, et dont ils usent rarement : celui de refuser le sujet proposé.

Les membres du jury en ont aussitôt choisi un autre qui ne manque pas de piquant et qui peut, à un certain point de vue, être considéré comme un sujet tout d'actualité : *le Rocher de Sisyphe*.



INFORMATIONS

Actes officiel.

Commission des Monuments historiques. — Ont été nommés membres de la Commission des Monuments historiques : MM. Léon Bérard, député, ancien sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts ; Camille Jullian, membre de l'Institut, professeur au Collège de France ; Bartholomé, statuaire, président de la Société nationale des beaux-arts ; Pol Neveux, inspecteur général des bibliothèques.

Au Collège de France. — Par décret en date du 25 mars 1920, notre éminent collaborateur, M. André Michel, membre de l'Institut, professeur à l'école du Louvre, conservateur au musée du Louvre, est nommé professeur au collège de France : il remplace, dans la chaire d'histoire de l'art, M. Lafenestre, décédé.

A l'Institut.

Académie des Beaux-Arts (séance du 28 mars). — L'Académie, dans un esprit de libéralisme et d'intérêt pour les jeunes générations, a voulu réformer les concours de Rome dans un sens plus conforme aux aspirations actuelles : reprenant l'étude de la réforme des concours de Rome, interrompue par la guerre, elle a décidé de faire cette année, à titre d'essai, et pour la seule section de peinture, les modifications suivantes :

1° Au premier essai, le jury sélectionnera d'abord 30 candidats au lieu de 20. Lors d'une exposition des esquisses qui suivra, les concurrents pourront y joindre, à titre de renseignement, des dessins et des études faits chez eux. Un nouveau jugement réduira à vingt comme à l'ordinaire le nombre des admis au deuxième essai.

Celui-ci n'est pas modifié, sauf que les concurrents dispensés du premier essai pourront également, lors du jugement du deuxième essai, produire, eux aussi, des dessins et des études.

2° Pour le concours définitif, au lieu d'un seul sujet, il en sera proposé trois, pris depuis la plus haute antiquité jusqu'à la période contemporaine, et les concurrents pourront choisir.

Ce, à titre d'essai et pour un an seulement.

Académie des inscriptions et belles-lettres (séance du 27 mars). — M. Langlois donne lecture du rapport de la commission des antiquités nationales qui attribue les récompenses suivantes :

1re Médaille : M. Charles Porée pour ses *Études historiques sur le Gévaudan*.

2e Médaille : M. Georges Dottin pour son ouvrage sur *la Langue gauloise*.

3e Médaille : M. l'abbé Carrière pour son *Histoire et Cartulaire des Templiers de Provins*.

1re mention : M. Henri Waquet pour *le Bailliage de Vermandois aux treizième et quatorzième siècles*.

2e mention : M. l'abbé Delamare pour son *Calendrier de l'église d'Évreux*.

3e mention : M. Gaston Chauvet pour son ouvrage intitulé : *Grottes du Chaffaud*.

— M. Théodore Reinach communique et commente un très important document du musée de Berlin : c'est un papyrus qui donne un extrait considérable du code fiscal de l'Égypte romaine, le règlement servant de guide au procureur fiscal au temps d'Antonin le Pieux.

— M. Sottas donne lecture d'une communication sur le papyrus démotique n° 3 de Lille, contrat égyptien sur papyrus en écriture démotique, daté de 243 avant J.-C.

Sociétés savantes.

Société des Antiquaires de France (séance du 17 mars). — M. Rostowiew, associé correspondant étranger, lit une étude consacrée à un bas-relief d'époque romaine trouvé à Cirencester (Angleterre) et représentant le thème de la *Fecunditas augusta* avec certaines variantes provenant des idées et des types celtiques.

— M. Monceaux communique une note sur les origines et l'histoire du mot *Romania*. Ce mot désigna, pour les générations qui assistèrent à l'écroulement de l'ancien monde, la civilisation romaine. Puis ce fut le nom générique de toutes les régions, — épaves du grand Empire d'autrefois, — où se conservaient tant bien que mal les traditions du monde antique. L'histoire de ce mot, qui apparaît vers 330 sous Constantin, est en rapport avec l'histoire même de la civilisation romaine.

Séance du 24 mars. — M. Enlart présente quelques observations sur le changement de nom de la localité historique de Lelingant (Pas-de-Calais), qu'il regrette.

— M. Martroye, achevant sa communication relative au testament de saint Grégoire de Nazianze, montre que ce document fournit des renseignements au sujet de divers vêtements en usage à l'époque du Bas-Empire et fait connaître les noms qui servaient à les désigner.

Séance du 31 mars. — M. le comte de Loisne lit une note concernant les raisons historiques qui

militent en faveur du maintien du nom de *Leulinghen* à la localité qui le porte dans le Pas-de-Calais.

— M. J. Formigé entretient la Société des fouilles romaines de Fréjus, notamment sur l'emplacement du théâtre.

— M. Cagnat discute la publication faite par le P. Vincent dans la *Revue biblique*, d'une soi-disant épée d'honneur offerte au général Corbulon par l'empereur Néron et qui aurait été trouvée récemment à Damas. Il démontre que le document ne saurait être pris en considération, que les reliefs et l'inscription qui ornent cette épée ne peuvent être qu'une supercherie.

— M. Barbarin étudie un Missel, imprimé et enluminé au début du seizième siècle pour le cardinal de Givry, qui appartient à la bibliothèque Sainte-Geneviève.

— M. Marcel Aubert propose une nouvelle identification du personnage représentant le mois de Juin à Notre-Dame de Paris. Ce personnage ne porterait pas sur son dos une botte de foin, mais du chanvre ou du lin qu'il s'apprête à faire rouir.

Dans les Musées.

Musée Galliera. — La clôture de l'exposition annuelle d'art décoratif a eu lieu le 31 mars. On prépare actuellement, pour être ouverte fin mai, une exposition spéciale du tapis et des appareils d'éclairage modernes.

A l'École des beaux-arts.

Cérémonie commémorative. — Le 24 mars, a été célébrée, en présence de M. le Président de la République, à l'École des beaux-arts, dans la salle Melpomène, une cérémonie à la mémoire des élèves de cette école et des anciens élèves tombés au champ d'honneur.

Après avoir remercié le président de la République de sa présence, M. Léon Bonnat rappelle qu'en mars 1916, une cérémonie analogue fut célébrée dans la même salle, et qu'on y projeta l'érection d'un monument à la mémoire des morts glorieux de l'École des beaux-arts. Ce projet est actuellement en voie de réalisation : le monument sera élevé dans la cour du Mûrier, où a déjà été érigé celui d'Henri Regnault, tué à Buzenval en 1870, et portera les noms des 370 élèves et membres du personnel de l'École des beaux-arts tombés au champ d'honneur au cours de la guerre.

M. Honnorat, ministre de l'Instruction publique, prit ensuite la parole. Puis, par les massiers de chaque atelier, lecture fut donnée des noms des morts pour la patrie et de ceux des élèves et membres du personnel de l'École ayant obtenu la Légion d'honneur et la médaille militaire.

Au Salon des Artistes français.

L'Art religieux. — Un certain nombre d'artistes ayant émis le vœu que les œuvres d'art religieux exposées au prochain Salon de la Société des Artistes français fussent réunies dans une même salle, le Comité de la Société a décidé d'affecter une galerie spéciale à l'exposition de ces ouvrages.

Les artistes qui désireraient que leurs envois fussent exposés dans cette galerie devront en informer le président de la Société.

Ils auront, en outre, la faculté d'envoyer des ouvrages spécialement en vue de cette exposition.

Ces œuvres devront être déposées au Grand Palais, avant le 14 avril. Elles seront soumises à l'examen du jury de la section à laquelle elles appartiennent par leur nature.

Les Expositions.

Une Exposition J.-P. Debucourt. — La Société pour l'étude de la gravure française organise une exposition Debucourt, qui se fera au Musée des Arts décoratifs, du 1er juin au 10 juillet prochain, et qui promet d'être une des plus intéressantes de la saison.

Le Comité d'organisation, en effet, ne se contentera pas de montrer au public les plus célèbres estampes de l'auteur du *Menuet de la mariée* et de *la Promenade publique*, il révèlera en même temps un Debucourt peintre, aussi mal connu que le Debucourt graveur est célèbre.

Actuellement, il a été possible de retrouver trente tableaux et quinze dessins de Debucourt, que leurs possesseurs veulent bien prêter à l'exposition qui se prépare. En y ajoutant une centaine d'estampes, représentant toutes les périodes de la carrière de l'artiste, — Révolution, Directoire, Consulat, Empire et Restauration, — et tous ses procédés en noir et en couleurs, on obtiendra un ensemble extrêmement curieux et nouveau, qui permettra de mieux étudier ce petit maître, si recherché depuis quelques années.

Exposition d'art décoratif moderne. — L'Aide aux femmes de professions libérales organise une exposition d'art décoratif moderne, qui se fera à la Galerie Le Goupy, 5, boulevard de la Madeleine, du 4 au 13 mai. En même temps, sera ouvert un concours pour un diplôme destiné à accompagner les prix de la Société.

Dépôt des envois et projets, le 26 avril, de 10 h. à 5 h., chez Mme Lita Bernard, 3, Cour de Rohan, VIe.

Le Centenaire de Dante.

Les projets du Comité de Dante. — Le cardinal Amette, archevêque de Paris, a réuni, le 16 mars, le Comité de Dante, afin de préparer les fêtes du 6e centenaire qui se célébreront en 1921.

Le but que se propose le Comité est d'associer la France aux fêtes qui seront célébrées à cette occasion, non seulement en Italie, mais en Belgique, en Espagne, et jusqu'en Amérique. Un bulletin français est en préparation; MM. Pératé et Rouart, qui en dirigent la publication, espèrent pouvoir faire paraître prochainement le premier numéro. Le Comité se

propose d'organiser pour la fin d'avril 1921 une cérémonie solennelle dans l'église Saint-Séverin, paroisse où aurait habité Dante, si, comme le veut la tradition, il est venu à Paris. Le soir du même jour, une grande manifestation aura lieu à la Sorbonne. Enfin, le Comité envisage l'organisation d'une exposition d'objets d'art ayant trait à Dante et à la littérature dantesque, qui aurait lieu dans le courant de l'année 1921.

A l'Étranger.

A Palerme. — Dans les greniers du Musée national de Palerme, se trouvait un tableau flamand, en très mauvais état et très fortement repeint : il représentait la Vierge, l'Enfant Jésus et trois anges musiciens. Le directeur du musée, M. Gabrici, eut la bonne idée de le faire nettoyer; et une fois qu'il fut revenu, ou à peu près, à son état primitif, on vit un tableau d'une exécution très fine, presque égal en beauté au fameux « triptyque Bevagna », du même musée, attribué à Jean Gossaert. On croit que ce tableau nouvellement restauré est une œuvre de Quentin Metsys. — J. A.

A Venise. — La prochaine exposition de Venise comprendra vingt-six tableaux de Paul Cézanne, que leur propriétaire, le peintre florentin Egidio Fabbri, veut bien prêter. Ils seront placés dans une salle spéciale du pavillon français. Les plus connus de ces tableaux sont le portrait du peintre par lui-même (1898), le portrait de Mme Cézanne, la *Maison près du lac*, dans la forêt de Fontainebleau (1885), la *Montée près d'Aix* (1882), la *Route tournante*.

Nécrologie.

Laurent Marqueste. — Nous apprenons la mort de M. Laurent-Honoré Marqueste, membre de l'Institut, décédé à Paris, à l'âge de soixante-dix ans.

Né à Toulouse, élève de Jouffroy et de Falguière, Laurent Marqueste obtint le prix de Rome en 1871. Après de nombreux succès aux divers Salons, il fut élu à l'Académie des Beaux-Arts en 1894 et nommé ensuite professeur chef d'atelier à l'école des Beaux-Arts. Il avait obtenu un grand prix à l'Exposition universelle de 1900 et il était commandeur de la Légion d'honneur depuis 1903.

Parmi les œuvres de Marqueste, citons, outre de nombreux bustes : *Jacob et l'ange*, *Persée et la Gorgone*, *Velléda*, *la Douleur d'Orphée*, *Diane surprise*, *Cupidon*, *Galathée*, *Ève*, *Nessus*, *la Géographie*, à la Nouvelle Sorbonne, etc.

LES EXPOSITIONS

Le Nouveau Salon.

Le 1er avril nous réservait la surprise d'un groupe nouveau, mais dont la nouveauté réside seulement dans le titre ambitieux qu'il affiche à la porte de la galerie Manzi-Joyant.

Autour d'un tumultueux Steinlen, d'une actualité violente sous sa chaude patine où transparaît la date de 1903, — une République rouge qui mobilise les déshérités de la vie, — revoici bien des noms familiers aux explorateurs du Salon d'Automne, des Indépendants, du *Paris moderne* ou de la dernière exposition des *Uns et des Autres :* M. Denis-Valvérane, avec un grand nu grassement ensoleillé, M. Igounet de Villers, notant le dégagement de *la Rue des Deux-Ponts*, M. Alexandre Urbain et ses francs souvenirs de Bretagne, M. Jacquemot et ses stylisations polychromes, M. Victor Charreton et ses empâtements, sans oublier les honnêtes paysages de MM. Charles Coussedière, Isaïlov, Bénézit, La Breuille et Baudoux.

Chacun répète à satiété sa petite formule ou celle du voisin; mais, sauf Steinlen, tout ici paraît sage, même l'impressionnisme. Parmi tant de peintres, un artiste : M. Payret-Dortail, un harmoniste des pâles matins de printemps ou des soirs de neige, dans une atmosphère délicatement décolorée qui nous rappelle les lointaines études du mystérieux Léonard Jarraud... Pareil silence, à la sculpture, dans les bustes de M. Jean-René Carrière, à côté des plaquettes de bronze que M. Maurice Charpentier consacre à la divinité d'un temps qui ne croit plus qu'à la danse.

Le Salon des Humoristes.

Rien de nouveau sous le soleil, pas même ses taches, puisque la satire du « nouveau riche » apparaît au Salon de l'an VII et dans la correspondance de miss Edgeworth en 1802! Contentons-nous donc, aujourd'hui, de retrouver à la galerie La Boétie quelques toiles savoureuses, parmi tant de dessins plus ou moins rehaussés d'esprit parisien : M. Forain donne l'exemple, avec de sombres toiles où fuse une note d'or.

Nous n'avons plus à découvrir MM. Steinlen, Jean Véber, Léandre, Abel Faivre, Willette, portraitiste de *Pierrot*, Métivet, le Juvénal souriant du *Dancing*; nous connaissions déjà le dessin nerveux de M. Bernard Naudin ; grâce aux bibelots de Mme Léone Georges, au paravent de M. Guy Arnoux, à la statuette en faïence coloriée par M. Léon Leyritz en souvenir des *Goyescas*, l'art décoratif prend part à l'humour ; et les noms seuls de MM. Hansi, Gir, Hermann-Paul, Hervé-Baille, André Warnod, Emmanuel Jodelet, Drésa, Maurice Neumont, Renefer et Pavil composent un catalogue de documents que

l'avenir consultera pour nous connaître... Le divin Platon ne méprisait pas les comédies d'Aristophane.

L'Histoire du Costume et la Mode.

Est-ce une réponse très moderne au rétrospectif *Musée du Costume*, inauguré cet hiver rue Beaujon? Toujours est-il que, si ce luxueux Musée du costume émettait la prétention toute traditionnelle et scolastique de proposer aux regards de nos couturiers en mal de création les modèles pimpants de la vieille France éternellement jeune, depuis la Régence, — le nouveau *Salon de la Mode par les artistes*, ouvert actuellement rue Dumont d'Urville, essaie visiblement de combattre le pastiche ou le plagiat, et même le souvenir, en confiant à des chercheurs de la ligne ou du ton le soin périlleux de guider les imaginations de la mode, cette folle du logis et de la rue... Ce contraste est dans la nature des choses, puisque notre art décoratif et tout l'art contemporain, depuis vingt-cinq ans, hésitent entre l'imitation des *styles* et les curiosités de *l'art nouveau*. Pour nous consoler de l'absence d'un Moreau le Jeune, nous couvrons d'or le *Monument du Costume*.

Un renouveau de la Gravure sur bois.

De même que la deuxième exposition des *Pastellistes français*, ouverte le 7 avril chez Georges Petit, la huitième exposition de *la Gravure en noir*, inaugurée le 9 à la galerie Simonson, commence trop tard pour obtenir un prompt compte rendu; mais, avant d'en parler dans le prochain *Bulletin*, qu'il nous soit permis de rappeler à nos lecteurs les deux manifestations toutes récentes de *la Jeune Gravure sur bois*, chez Devambez, et d'un groupe nouveau de xylographes, rue des Saints-Pères, au *Nouvel Essor* : autour de M. Jacques Beltrand, l'héritier de Lepère et le puissant rénovateur du *camaïeu*, nous avions retenu, d'une part, *les Pommiers*, l'un des meilleurs bois en couleurs de M. Schmied, les rudes vignettes des illustrateurs, MM. Galanis, Daragnès et Morin-Jean, les paysages méridionaux de M. Marcel Gaillard, les types populaires de M. Georges Bruyer, les bois au canif de M. Fernand Thibaut, à côté de MM. Gaspard Maillol, Laboureur, Hermann-Paul et de quelques autres, plus résolument décadents, venus du Salon d'automne; et nous avons revu, sur la rive gauche, les essais intéressants de MM. Roger Grillon, Robert Bonfils, Jean Lébédeff et Louis Moreau, l'homonyme très moderne du vieux peintre parisien de cette curieuse *Vue de la démolition de l'Abbaye de Montmartre* qui repassait en vente le 8 mars dernier. Partout, la gravure originale se défend contre le « procédé ».

RAYMOND BOUYER.

LES VENTES

A Paris

— Les 41 tableaux et dessins de l'école impressionniste de la collection de M. Sevadjian, vendus le 22 mars, Hôtel Drouot, salle n° 6 (Me Lair-Dubreuil et M. Hessel) ont donné un total de 586.840 fr.

Ce résultat dépassa l'attente et démontra une fois de plus, le penchant des amateurs pour les œuvres de cette école.

Le n° 5, *la Baignade*, par Cézanne, fut adjugé 84.000 fr.(demande 70.000). Jusqu'à cette enchère jamais peinture du maître n'avait atteint ce prix; autres Cézanne : n° 3, *Baigneuses*, 41.200 fr.; — n° 4, *Le Bain*, 26.100 fr.

Parmi les peintures de Toulouse-Lautrec, la pièce principale, n° 17, *Le Moulin-Rouge*, trouva preneur à 69.500 fr. — 18, *La Toilette*, 33.000 fr. — 23, *Le Divan japonais*, 24.200 fr.

Pour les Renoir, nous notons : 38, *Les Deux Jeunes Filles*, 30.100 fr. — 36, *Les Roses*, 23.650 fr. — 37, M. X..., 12.000 fr. De Degas : 6, *Groupe de danseuses*, 16.000 fr. De Fantin-Latour : 11, *Roses*, 16.000 fr., et 12, *Les Noces de Cana* (d'après Paul Véronèse), 14.500 fr. Nous signalerons que les peintures de Marie Laurencin furent très disputées et adjugées de 5.000 à 8.400 fr.

— La 2e vente de la collection de feu M. le pasteur Goulden, de Sedan, s'est terminée mardi 30 mars sur un total de 1.436.664 fr. (Me Lair-Dubreuil, MM. Paulme et Lasquin). Les tapis anciens et d'Orient ont donné lieu à des adjudications importantes :

75, tapis persan du XVIe s., dessin à arabesques, feuillages et fruits sur fond rouge, bordure fond bleu ($4^m10 \times 1^m75$), fut vendu 82.500 fr. (demande, 60.000 fr.) — 71, tapis d'Orient velouté ($8^m55 \times 2^m65$), 68.500 fr. (demande, 20.000 fr.) — 68, grand tapis ancien dit à « jardin » avec décor d'arbustes disposés géométriquement, 45.900 fr. — 67, tapis à entrelacs géométriques et fleurs,

43.000 fr. — En dehors de cette remarquable suite, tous les autres tapis, d'agrément et d'importance diverse, trouvèrent preneurs de 10.000 à 30.000 fr.

Pour les meubles : 43. Six grands fauteuils sculptés, tendus de velours de Gênes, 14.000 fr. — 53. Lit sculpté et peint, époque L. XVI, 6.800 fr. — 61. Commode marqueterie, en partie XVIIIe s., 7.500 fr.

Parmi les bibelots de vitrine, le prix principal fut donné pour le no 134, boîte en or émaillé bleu, couvercle décoré d'une *Offrande à l'Amour*, époque L. XVI, 7.000 fr.

Les céramiques se sont également vendues fort cher : 296, deux vases cornets en faïence hispano-mauresque, décor polychrome à reflets de feuillages, 16.510 fr. — 297, deux vases cornets, dont un fêlé, 12.605 fr. — 310, vase cornet polychrome, décor feuillages et bandes à frise, faïence italienne, sans indication de fabrique, 13.200 fr. (dem., 5.000 fr.) — 282, deux vases polychrome de Faenza à médaillons, restaurés, 10.000 fr. — Des plats de Deruta furent adjugés de 1.500 à 2.500 fr. — Une coupe de Gubbio à reflets, 6.520 fr. — Enfin un plat de Rhodes, intact, trouva preneur à 9.800 fr. et un pot de Rhodes fut payé 7.000 fr.

A l'Étranger

Les ventes à l'étranger obtiennent également un vif succès; c'est ainsi qu'à Londres, le 20 février dernier, lors d'une vente de tableaux, *l'Enfant rieur*, de Frans Hals, fut payé 4.800 guinées; — Morland, *Fermier retour de chasse*, 2.300 g ; — Romney, *Portrait de la marquise Townsend*, 2.300 g. ; — Raeburn, *Portrait de lady Mary Seymour*, 4.000 g. ; — Romney, *Portrait de David Hartley*, 3.200 g.

Chez Puttick, dans une vente faite en février, une suite de quatre tapisseries de Bruxelles du XVIIIe siècle, à sujets des guerres de Darius et Alexandre, a été payée 3.570 livres sterling.

Les manuscrits du XVe s. n'atteignent pas des prix moindres. A la vente du comte de Wharcliffe, des *Heures*, du XVe s., avec miniatures, ont fait 4.725 livres.

A la dispersion de cette même collection, une estampe par Valentine Green, d'après Reynolds, *Ladies Waldegrave*, dépassa les prévisions en réalisant 2.152 livres; et *Lady Hamilton*, par Meyer, d'après Romney, premier état, mais avec les marges très rognées, 1.500 livres.

Dans les objets de vitrine, nous noterons une coupe en cristal avec monture en argent doré, époque gothique, 3.200 livres; — un service à dessert, en argent, ép. de la reine Anne, 6.944 liv.

Ventes annoncées.

Le 22 avril, salle 7, à l'hôtel Drouot, seront dispersées les estampes appartenant à M. F... de R. (Me A. Desvouges, M. Loys Delteil). La collection comprend des épreuves fort rares provenant souvent de cabinets réputés, dont 16 Albert Dürer, 4 Lucas de Leyde, 51 Rembrandt et 3 Martin Schongauer.

R.-Cl. C.

CORRESPONDANCE D'ITALIE

La Réorganisation des Galeries florentines.

Ceux que n'effraieront pas les formalités de passeport, les trains bondés et les prix exorbitants des hôtels italiens, trouveront à Florence quelques transformations intelligentes, lentement méditées, amoureusement réalisées, comme le service des Beaux-Arts de la Péninsule en a le secret.

Le directeur du Museo Nazionale, M. G. de Nicola, à son retour du front, a repris ses travaux, commencés avant la guerre, pour une organisation plus rationnelle du musée. Les collections sont très riches, et les salles trop peu nombreuses. Aussi la tâche est-elle ardue. On s'occupe actuellement de grouper les œuvres d'un même artiste, de mettre en valeur certaines pièces mal exposées, qui pouvaient échapper à un visiteur pressé ou peu averti ; on a retiré des vitrines, pour les mettre en évidence, sur des colonnes, plusieurs bronzes, entre autres *Hercule et Antée* de Pollaiuolo. La salle des della Robbia a été disposée d'une manière nouvelle et excellente. On transforme les salles du rez-de-chaussée, où les siècles et les écoles étaient mêlés, pour y réunir les sculptures de Michel-Ange et de ses disciples.

Mais le grand projet est de transporter la collection Carrand, presque invisible où elle est placée présentement, dans la salle monumentale où se trouvent les Donatello. Les Donatello, à leur tour, seront transportés dans deux salles nouvelles qui sont déjà préparées. Ils s'augmenteront de trois maquettes du maître que M. de Nicola a découvertes dans le magasin du Bargello

et qui sont sans doute des projets pour les bas-reliefs des portes de la sacristie du Dôme, commandés à Donatello et non exécutés. Le Bargello s'est également enrichi, ces dernières années, d'un bas-relief de marbre de Michelozzo, *la Vierge et l'Enfant*, et d'une terre-cuite peinte d'Agostino di Duccio, une *Vierge avec l'Enfant*, entourés d'anges.

Aux Offices, d'où l'on avait enlevé tous les tableaux par crainte des incursions aériennes, le directeur, M. Giovanni Poggi, avait le champ plus libre pour une organisation nouvelle. Il en a largement profité Les collections sont désormais classées par siècles et par écoles. Les premières salles sont occupées par les trécentistes florentins et siennois, puis par les quattrocentistes de Florence, de Sienne et d'Ombrie. La « Tribune » perd sa gloire ancienne et ne contient plus que des cinquecentistes florentins, Bronzino, Pontormo, Salviati. Quelques salles pour les cinquecentistes de Florence et du nord de l'Italie, puis une salle où se trouve le *tondo* de Michel-Ange, les Raphaël et quelques autres œuvres de cette époque.

Ce n'est point tout. On a dépouillé la Galerie ancienne et moderne au profit des Offices. Pietro Lorenzetti, Masaccio, Filippo Lippi, Botticelli, Verrocchio, Gentile da Fabriano ont abandonné leur ancienne résidence. Tous, groupés aux Offices, font de cette galerie la plus merveilleuse collection de primitifs toscans. *Le Printemps* n'est désormais plus séparé de *la Naissance de Vénus*. Tous les Botticelli sont groupés en deux salles prestigieuses.

Mais la Galerie ancienne et moderne n'est pas seule à s'être privée de quelques-uns de ses chefs-d'œuvre. On a créé au couvent de S. Marco un musée de Fra Angelico, auquel les Offices ont donné, comme la Galerie ancienne et moderne, toutes les œuvres du maître qu'ils possédaient. Elles ont été placées dans trois salles du rez-de-chaussée du couvent : une vingtaine de tableaux, plus les *Fatti della vita del Cristo*, ce qui fait au total une cinquantaine de compositions du vieux peintre florentin. *La Vierge trônante* des Offices y a retrouvé son tabernacle de marbre qu'avait fait sculpter pour elle l'*Arte dei Lanaioli*.

Et personne pour admirer toutes ces merveilles ! Au Palais vieux, où je suis allé pour voir quelques restaurations et le Banc de présidence des Prieurs, récemment retrouvé à la Bibliothèque et remis à sa place ancienne, les salles étaient désertes. Déserts les musées et les galeries ! Ils sont recueillis comme des temples. Il n'y a plus d'étrangers en Italie. Mais le service des Beaux-Arts ne s'en désole point. Il ne recherche ni le bruit ni la réclame : il lui suffit de bien faire. LOUIS GIELLY.

CARNET DE L'AMATEUR

Expositions

Harry Bloomfield (peintures, pastels, dessins) : galerie Devambez, 43, boulevard Malesherbes ; jusqu'au 10 avril.

Serge Youriévitch (sculptures et dessins) : galerie Barbazanges, 109, faubourg Saint-Honoré ; jusqu'au 13 avril.

Alfred Chanzy (paysages) ; — *Tancrède Synave* (peintures et dessins) : galerie Georges Petit ; jusqu'au 15 avril.

Les Pastellistes français (2e exposition) : galerie Georges Petit ; jusqu'au 26 avril.

Salon des Humoristes : galerie La Boétie, 27, rue de La Boétie ; jusqu'au 5 mai.

La Gravure originale en noir (8e exposition) : galerie Simonson, 19, rue Caumartin ; jusqu'au 24 avril.

Jh Kauffmann (eaux-fortes, dessins et bois gravés) : 46, rue Dauphine ; jusqu'au 15 avril.

Exposition de dessins et de travaux manuels des écoles primaires de France et d'Algérie, organisée par la Direction de l'enseignement primaire au Ministère de l'Instruction publique ; — *Projets envoyés au concours pour une décoration scolaire*, organisé par *la Société de l'Art à l'école ; — Aquarelles et relevés de monuments arméniens du IVe au XVIIIe siècle par A. Tetvadjan :* au Musée des Arts décoratifs, jusqu'au 18 avril.

Charles Cottet (eaux-fortes) : galerie Allard, rue des Capucines ; à partir du 12 avril.

Salon de la Société nationale des beaux-arts : au Grand Palais, avenue d'Antin ; à partir du 15 avril.

Livres nouveaux

Histoire de l'Art pour tous, par M.-A. ROUX. — Paris, Delalain, in-16, 89 fig., 8 fr. 50.

Les Monuments antiques de Rome encore existants, par E. RODOCANACHI. — Paris, Hachette, in-16, fig., 10 fr.

Les Deux Canaletto, par Giulio FERRARI (collection « Artistes italiens d'autrefois et d'aujourd'hui »). — Paris, G. van Oest, in-8°, 56 pl., 20 fr.

Le Gérant : H. DENIS.

Paris. - Imp. Georges Petit, 12, rue Godot-de-Mauroi.

LE BULLETIN DE L'ART

ANCIEN ET MODERNE

NOTRE TRIBUNE

Quatre-vingt-cinq dessins inédits de G. B. TIEPOLO

La collection de feu le prince Alexis Orloff sera présentée aux enchères publiques les 29 et 30 avril, à la galerie Georges Petit. Sa dispersion inaugure les grandes ventes du printemps. Elle dépasse en intérêt celui de la plupart des ventes ordinaires, qui ne doivent souvent leur éclat qu'au goût changeant du jour, à l'ondoyant caprice ou aux besoins immédiats de la curiosité.

Elle a le sens et la valeur d'un événement artistique.

Certains panneaux précieux du Trecento et l'admirable paysage marin : *San Giorgio Maggiore* de Canaletto, qui y figurent, suffiraient à en témoigner, si la manière inattendue et vraiment surprenante dont Giovanni-Battista Tiepolo y est représenté ne le prouvait de surcroît.

Quatre-vingt-cinq dessins inédits de ce grand maître y paraîtront. Leur révélation apporte une inappréciable contribution à l'histoire de l'art. Plusieurs d'entre eux se réfèrent à des œuvres connues, un plus grand nombre à des pages encore ignorées, ou peut-être demeurées à l'état de projet, ou perdues. Des enquêtes nouvelles vont devenir nécessaires, des indécisions antérieures se préciser, de nouveaux doutes surgir, tout un travail critique de discrimination va commencer et se poursuivre. Le souvenir de cette collection sera durable, participant ainsi de la nature des richesses spirituelles qu'elle comprend et sur lesquelles le temps n'a pas de prise.

La présence, au catalogue, de deux peintures de G. B. Tiepolo : *Agar et l'ange* et une *Tête d'homme*, ajoute encore à l'attrait de ce magnifique ensemble. La facture de cette dernière est telle qu'elle apporte un singulier appui à la thèse de M. Pompeo Molmenti lorsqu'il contredit l'opinion de M. E. Sack, que d'aucuns partagent. Celui-ci n'incline-t-il pas à attribuer la plupart des *Têtes de caractère* à Giov. Domenico Tiepolo, qui les a d'ailleurs gravées avec adresse ? L'incertitude n'est plus ici d'opportunité ni l'assertion défendable. Quel que soit le talent de Giov. Domenico, dont la pertinence survit aux murailles du palais épiscopal de Würtzbourg, et dont la part de collaboration avec son père, non plus que celle de son frère Lorenzo, ou d'autres disciples, n'est pas toujours nettement discernable dans les immenses compositions décoratives, il paraît bien que son nom soit une fois de plus intempestif et qu'il convienne d'en écarter absolument la suggestion.

Ce portrait est une effigie humaine parfaite et d'un extraordinaire relief. Ne saurait-on pas que Jean-Dominique l'a gravé en précisant : *Ioannes Batta. Tiepolo invenit*, que l'hésitation ne serait pas permise. La touche en est trop révélatrice, non seulement dans sa décision, son jeu si libre, son ardeur, sa virtuosité, qualités de métier qu'il eut à l'extrême, comme d'autres, et qui, avec le don, se peuvent acquérir et faire éphémèrement illusion, mais par la façon dont elle engendre spontanément, en se posant, la vie, la crée et la domine, ce qui est proprement le génie.

Chez Giov. Battista Tiepolo, cette animation n'est pas simplement extérieure, plastique, elle est intérieure, psychologique. La première n'a que l'apparence de la vie, les artistes secondaires y bornent leur effort ; la seconde est plus accessible, mais la surprendre et la fixer dans une langue originale et adéquate, c'est toucher aux confins de la technique, exceller et ne passer point. Ce visage vénitien, anonyme encore, est remarquable. Il est si intense et d'une valeur si expressive qu'il apparaît comme la synthèse d'une existence dont chaque trait concourt à

transcrire les accidents qui l'ont sculpté peu à peu en y retentissant. On a trop volontiers insisté sur l'habileté du maître à rendre avec faste l'aspect superficiel des êtres et du décor où ils se meuvent, on a trop souvent répété qu'il n'était qu'un merveilleux agenceur de groupes et trop restreint son art en le limitant à la surface chatoyante du concret. C'est là une courte vue. Cet art déborde de tels poncifs arbitraires et sait atteindre aux sources mêmes du sentiment.

L'étonnante suite de dessins de la collection Orloff épargne tout autre commentaire d'une si simple et évidente vérité.

Là, plus de sortilège de couleurs, plus de jaunes somptueux, de bleus délicats ou vifs, plus de verts rares, de roses finement nués, ni de tons comme glacés d'argent, ou broyés d'or; le trait tout sobre, le trait lavé d'un rien de bistre ou de sépia, et cependant la féerie continue, l'enchantement n'est pas moins enveloppant, ni l'esprit moins pleinement ravi.

Plus de riches chromatismes et pourtant peut-on imaginer plus de couleur? Absente, elle est encore là, comme elle est toujours présente dans les dessins souverains de Rembrandt, prestigieux de Fragonard ou ceux de Francesco Guardi. La forme y joue dans une lumière blonde. Le rayonnement subtil de cette lumière fait leur magie. Sa diffusion est le secret même de Tiepolo. Il en dose les valeurs de clarté avec une aisance inégalable. Sous son influence, l'intérêt se centre et se détermine soudainement, le modelé se précise ou s'amollit selon tous les degrés de la force, ou de la suavité. Par des transitions mystérieuses, alors que tout semble dessiné à grands coups, largement, sans stratagèmes, les plans s'ordonnent finement, l'atmosphère nait dans une vapeur de vibrations dorées. Quelques touches de pinceau, imprégnées de sépia légère, voici les masses, les volumes, la matière multiple des objets, voici la chair, ses tares ou sa grâce, les étoffes, leur densité, leur souplesse, leur laine, leur soie, les particularités de leurs plis, et puis voici les gestes, leurs rythmes, voici l'émotion et, surpris par on ne sait quelles divines ressources de traduction, voici les mouvements mêmes de la pensée. Quelques zébrures de plume ont esquissé l'attitude des personnages et trois petites lignes exactes donné à la bouche, aux yeux, toute l'intensité vivante que des lèvres, ou des prunelles peuvent avoir.

Que de variété! Jamais de redites : sept *Annonciations*, quatorze *Saintes Familles* pendant la Fuite en Égypte, six *Scènes de la vie de Marie-Madeleine*, onze *Saintes conversations*, toutes différentes, sans autre analogie que la donnée d'un thème commun. Incomparable renouvellement! *L'Annonciation*, l'Ange apparaît tantôt debout, tantôt en plein vol, ou agenouillé, ou prosterné. Marie l'accueille tantôt avec acceptation, tantôt avec extase, avec la divination du mystère, ou le pressentiment des sept douleurs. La figure de l'Ange est chaque fois égale à sa prodigieuse mission; celle de la Madone, de la pureté la plus virginale. Ecarte-t-elle, interdite, chastement son voile? Ecoute-t-elle trembler en elle l'écho du céleste message? Fléchit-elle de tout son corps devant un aussi haut destin? L'Ange Gabriel s'avance-t-il dans une lumière miraculeuse, ou se dérobe-t-il dans l'ombre d'un pilier? S'incline-t-il aux pieds de la Vierge, ou surgit-il devant elle un lis à la main? Nulle monotonie, mais la diversité la plus nombreuse, et comme Tiepolo sait surnaturaliser la réalité d'un corps humain en y ajoutant la grâce aérienne des ailes!

La même fécondité d'imagination se retrouve dans les *Saintes Familles* et les *Fuites en Égypte* si joliment familières et dont il s'est complu à répéter les variantes.

Toutes ces compositions mériteraient une étude détaillée qui mettrait en saillie leur caractère, préciserait leur destination, dirait quelle place elles occupent parmi les autres du maître et dégagerait leur apport de beauté. Nous ne voulons ici, au *Bulletin*, qu'en indiquer la séduction, brièvement.

Un seul sujet étranger se mêle à cette radieuse illustration de l'histoire sacrée, étude sans doute pour les *Scherzi di fantasia*. Égaré parmi une trentaine de pages de foi mystique et d'ascétisme, de représentations d'évêques officiant avec ferveur, d'anachorètes dans leur thébaïde, de bourreaux suppliciant des martyrs, de saintes visionnaires, la jeunesse de la chair y fleurit de la manière la plus voluptueuse. Puissance du génie qui joue avec les données les plus contrastées, — la Crucifixion, Marie-Madeleine emportée par les anges, saint Pierre délivré de sa prison, l'agonie de saint François, le jeu des nymphes, le tumulte d'une foule, — et modèle avec un égal bonheur un visage émacié de souffrance, ou la splendeur païenne d'un corps de faunesse...

Une heureuse fortune a préservé ces dessins



G. B. Tiepolo. — *L'Annonciation*

Plume et lavis de bistre. — Collection du prince A. Orloff



G. B. Tiepolo. — *L'Ange apparaissant à Agar.*

Plume et lavis de bistre. — Collection du prince A. Orloff.

magnifiques; conservés longtemps en album, elle leur épargna les périls de la lumière du jour ; elle les extrait maintenant pour notre joie du mystère où ils s'enveloppaient et nous les transmet tels, et si beaux, que la gloire de Tiepolo ne peut qu'en recueillir un nouveau prestige.

R.-Claude Catroux.

ÉCHOS ET NOUVELLES

Vernissage.

Brillant vernissage, le 13 avril, à la Nationale. Une réouverture qui faisait plaisir à tous, aux visiteurs comme aux artistes, — ces derniers heureux de se retrouver chez eux, et les premiers enchantés des surprises qu'on leur avait réservées : rétrospective ingénieuse pour commémorer le 30e anniversaire de la fondation de la Société, dont il est parlé par ailleurs; section spéciale d'art religieux, sur laquelle il conviendra de revenir; exposition d'ensemble des relevés de M. de Baudot, cet architecte qui fut un grand novateur et un professeur aux vues les plus larges, les plus audacieuses et les plus savantes, qui prêcha, contre le pastiche classique, le rationalisme architectonique, et mena le bon combat pour des idées que l'on voit triompher aujourd'hui dans la construction.

Trop de luxe!

Le Jardin des Tuileries est merveilleux en ce printemps précoce. Pourquoi faut-il qu'on nous en gâte l'aspect et qu'on nous en limite la jouissance?

Une exposition des industries de luxe, ou quelque chose d'approchant, s'y installe depuis plusieurs mois : elle s'est donné le luxe d'accaparer toute la partie du jardin qui borde la rue de Rivoli, de la rue des Tuileries à la terrasse du Jeu de Paume; elle y a prodigué un luxe de baraquements reliés par des passerelles, un luxe de pylônes surmontés de vases, un luxe de guirlandes et autres pâtisseries réellement affligeant.

Pour les braves gens dont les jardins de Paris sont le seul luxe, et pour Paris lui-même, qui doit avoir souci de ce qui fait son luxe aux yeux des visiteurs étrangers, il y a là un abus contre lequel on ne saurait trop protester.

Prix de Rome.

L'Académie des beaux-arts, appliquant pour la première fois le règlement nouveau pour les concours de Rome, que nous avons publié dans notre dernier numéro, a donné aux dix logistes peintres le choix entre les trois sujets suivants :

Premier sujet : *Sur trois vers de Lamartine :*

Des pêcheurs, un matin, virent un corps de femme,
Que la vague nocturne au bord avait roulé;
Même à travers la mort, sa beauté touchait l'âme.

(Époque indéterminée.)

Deuxième sujet : *Le bon Samaritain.*

Les concurrents pourront représenter le sujet : 1° Quand le Samaritain donne les premiers soins au blessé gisant à terre; 2° Quand il le transporte sur son âne; 3° Quand il le dépose à l'hôtellerie.

Troisième sujet : *Une fête champêtre.* (Epoque indéterminée.)

En attendant que le public soit admis à voir, le 9 juillet, l'exposition des dix peintures, on pourrait ouvrir un petit concours sur le point de savoir vers quel sujet iront les préférences des concurrents : le premier, sans doute, pour le « beau nu » qu'il commande.

Bronzino, Cimabue et la Questure italienne

Il n'y a pas d'histoire romanesque de tableaux anciens que dans les livres ! Un collectionneur florentin, en nettoyant une *Madone* de l'école de Bronzino, s'aperçut qu'il existait sous cette peinture une autre peinture plus ancienne. Il se décida à enlever complètement la peinture cinquécentiste et remit à la lumière une *Vierge avec l'Enfant* qui serait une œuvre du maître de la Madone Rucellaï, à Santa-Maria-Novella de Florence, attribuée, comme on sait, à Cimabue ou à Duccio di Buoninsegna.

L'heureux propriétaire donna le tableau à restaurer à un peintre de Milan. Un antiquaire arménien en offrit un prix considérable. On le vendit, au contraire, à un Italien. Irrité de son échec, l'antiquaire dénonça la chose à la Questure sous le prétexte que le tableau allait être expédié hors des frontières. Il n'en était rien, mais, par prudence, la Questure fit saisir le tableau. On chercha à en découvrir l'origine, soupçonnant qu'il s'agissait d'un vol à quelque couvent. Le soupçon n'a pas été confirmé, mais le panneau reste pour le moment sous séquestre au musée de Brera à Milan. On l'estimerait à un million de lires.

INFORMATIONS

A l'Institut.

Académie des Beaux-Arts (séance du 9 avril). — M. Flameng, qui préside, rend hommage au sculpteur Marqueste qui vient de mourir, et lève la séance en signe de deuil.

— L'Académie est autorisée à accepter la donation, qui lui est faite par Mme veuve Cartier-Bresson, d'un titre de 2.000 francs de rente sur l'État français, dont les arrérages devront être affectés à la fondation d'un prix, en vue de commémorer le souvenir de son fils Louis Cartier-Bresson, artiste peintre, décoré de la Croix de guerre, mort pour la France, le 11 mai 1915

— Séance du 16 avril. — L'Académie prend connaissance des noms des dix concurrents admis à monter en loge pour le concours définitif du prix de Rome de peinture.

Musées nationaux.

Musée du Louvre. — On annonce comme prochaine la réouverture de la fin de la Grande Galerie, où seront exposés les Flamands et les Hollandais, ainsi que celle de la salle des Rubens, de la collection Chauchard et de la collection Schlichting.

Musées de province.

A Strasbourg. — Le Musée historique vient d'ouvrir trois nouvelles salles au public. Elles contiennent des armes et armures des XVIe et XVIIe siècles, des documents relatif à la topographie générale de la ville (plans et modèles) et des vues montrant le vieux Strasbourg. les places, les anciennes fortifications, les portes de la ville, les environs et le Rhin, près de Strasbourg.

Nouveaux conservateurs de musées — M. le Dr Langlet, ancien maire de Reims, vient d'être nommé conservateur du musée de cette ville.

Au Mans, c'est le graveur Monziès qui a été désigné pour ces fonctions.

A Valenciennes, le poste a été confié à M. le Dr Coroënne.

Nécrologie.

Ferdinand Roybet. — Le peintre F. Roybet vient de mourir à l'âge de 80 ans. Il était né à Uzès le 20 avril 1840. Elève de Vibert, il débuta aux Salons en 1865 et tel critique d'alors le salua comme un nouveau Velazquez, — un Velazquez extrêmement superficiel et dont la brillante facilité tomba vite dans la formule. Ses reîtres et ses lansquenets, ses portraits de contemporains qu'il aimait à représenter sous des déguisements du XVIe siècle, lui valurent une prompte popularité et de grands succès, — y compris la médaille d'honneur au Salon en 1893, où il exposait une immense machine : *Charles le Téméraire à Nesles*, et *Propos galants*. Il avait été fait officier de la Légion d'honneur après l'Exposition universelle de 1900.

Jean Baffier. — Le sculpteur berrichon Jean Baffier, né à Neuvy-le-Barrois (Cher), ne fut pas seulement un artiste original et un maître praticien ; il alliait à un talent puisé aux meilleures sources de la tradition française, une intelligence et une énergie qu'il dépensa avec beaucoup de courage et de conviction au service de ses idées. Ses articles de l'*Occident*, sa brochure *Manifeste du groupe des ouvriers d'art de Bourges* resteront, au même titre que ses sculptures (*Marat*, *Jacques Bonhomme*, *Louis XI au Plessis-les-Tours*), ses bustes, ses travaux d'art décoratif, comme autant de documents sur un des efforts les plus consciencieux de ce temps.

André Metthey. — Le céramiste André Metthey était aussi de ces hommes pour qui, comme pour Baffier, la probité de l'artisan allait de pair avec la recherche de l'artiste. Ses poteries vernissées, ses grès, ses porcelaines, comme aussi les tapis qu'il laisse, témoignent de son labeur incessant et de l'originalité des formes et des décors que son talent si personnel ne cessait d'inventer.

LES EXPOSITIONS

Les Pastellistes français.

C'est la deuxième exposition de la Société reconstituée, peu de mois avant la guerre, sous le patronage de Mme la marquise de Ganay, qui présidait à l'inoubliable assemblée des *Cent pastels* en 1908.

Aujourd'hui moins nombreux, les ancêtres prolongent dorénavant leur présence : une brève « rétrospective » de neuf pastels du XVIIIe siècle (un familial et frais John Russel, deux Perronneau de la meilleure époque, quelques bons portraits de la Rosalba, de Bernard, de Charles Coypel, de Ducreux, l'élève appliqué de La Tour absent), accompagne une centaine de pastels récents, où brillent un voluptueux profil de brune, estompé par M. Besnard, et le portrait lumineux de *Mlle Jeanne Virien*, par M. Marcel Baschet.

Nommons encore M. Léandre, intimiste et portraitiste, M. Ulmann, poétique paysagiste d'un *Crepuscule en Zelande*, *le Pesage* de M. Flameng, décidément sportif, les fleurs de feu Rivoire et de M. Guirand de Scevola, la série de *Bruges-la-Morte*, par M. Loup, parmi les dessins rehaussés de MM. Forain, Dagnan-Bouveret, Georges Leroux et les fins crayons de M. Friant, portraitiste du vieux et vaillant maître de la vie rustique. *M. Leon Lhermitte.*

La Gravure originale en noir.

Patriotiquement, ici comme au Salon, le retour des vivants se met à l'abri des morts ; et la huitième de ces expositions interrompues par la guerre se recommande aussitôt par l'envoi posthume de Rodin, portraitiste à la pointe sèche d'*Henry Becque* et de *Victor Hugo*, de Michel Cazin, technicien dans tous les genres de gravure, de Grouiller, qui promettait un bel aquafortiste, d'Albert Lechat, le confident des villes mortes, et de Félix Oudart, l'illustrateur d'Hégésippe Moreau.

Depuis les vénérables eaux-fortes de MM. J.-J. Gabriel, Evert van Muyden et Brunet-Debaines jusqu'aux *bois* outranciers, à force d'être simplistes, de MM. Hallo, Maurice de Lambert et Georges Bruyer, les travaux des survivants suffiraient à dérouler la longue et courageuse évolution d'un art. MM. Lucien Pénat, Mayeur, vibrant dessinateur de la *Cathédrale d'Amiens*, et Raoul Serres, un des rénovateurs de l'aquatinte, ont définitivement quitté la gravure de reproduction pour l'estampe originale. Le vieux Paris ou *Reims* en ruines se dispute le talent de MM. Charles Jouas et Bouroux.

Avec son thème de prédilection, Notre-Dame et les quais de Paris, c'est toujours l'eau-forte qui domine, sous ses deux formes : — intense, avec MM. Georges Gobô, qui touche à la maîtrise, Henry Cheffer, abandonnant Venise et le cuivre pour le *bois* d'un *Pardon breton*, Dallemagne, obsédé par la cuisine brangwynienne, Édouard Léon, Pierre Cluzeau, Victor Prouvé, Chahine, explorateur de Montmartre, et Robert Logan, que nous retrouverons dans le groupe savant du premier Salon ; — fine ou délicate, avec M. Féau, Mme Caroline Armington et surtout M. Maurice Achener, paysagiste de style, auprès de quelques illustrateurs qui ne font pas encore fi du dessin.

Expositions diverses.

Parmi tant d'expositions printanières, remarquons, au moins, celle de M. Pierre Dusouchet, émailleur et peintre, chez Marcel Bernheim, et celle d'un statuaire, M. Serge Youriévitch, qui vient de montrer, chez Barbazanges, son intéressant et psychologique labeur de vingt-cinq ans.

Le XXVe Salon de la Société Nationale.

« Ils reviendront, ces dieux que tu pleures toujours »,... et pourquoi se lamenter de la disparition d'un Puvis de Chavannes ? Voici le carton de son premier panneau pour l'escalier de la bibliothèque de Boston, qui parut au Salon de 1895 : *les Muses inspiratrices acclament le Génie, messager de lumière* ; et voici le plâtre original de son buste aux yeux vivants, par Rodin, dont le bronze est l'orgueil du musée d'Amiens ; voici, près de nombreux dessins, son portrait de jeunesse, que l'élève de Couture peignait dans une ombre influencée par Courbet. Revoici Carrière, si nébuleux, et Meissonier, si précis, Duez et ses fleurs, Cazin, Bracquemond, son ami Gaston La Touche, Alfred Stevens, le virtuose des modes défuntes où revit le mélancolique sourire du passé ; Sisley ; Carolus Duran, portraitiste, depuis le sombre *Curé de Cervara* jusqu'à la rose vieillesse de *Français* ; les sculpteurs Alexandre Charpentier, Dalou, portraitiste évocateur d'*Eugène Delacroix* ; enfin Roll, le dernier grand disparu, qui n'eut jamais d'autre esthétique que la franchise de son regard clair, épandu complaisamment sur la nature entière et le secret de la vie...

Debout les morts, pour vivifier le jubilé de la Société Nationale et sa « XXVe Exposition », depuis 1890, que la plus obsédante des guerres n'a point permis d'ouvrir en 1915 ! Et la mort est si réellement la raison d'être de la mystérieuse vie, qu'elle solennise tout par sa présence et fait tout comprendre : en dépit de son peu d'importance et de sa trop hâtive présentation, cette menue « rétrospective » éclaire à souhait l'abondante et brillante incertitude de ce XXVe Salon dissident, en résumant sous nos yeux emplis de souvenirs la leçon qui se dégage de trente printemps ; et l'avenir s'ébauche à la lumière déjà patinée du passé...

L'art étant le miroir des mœurs, la perspective de cet avenir apparaît assez troublante ; et voici pourquoi : longtemps audacieuse, et d'abord accaparée par l'impressionnisme et la peinture étrangère, qui ne scandalisaient pas moins l'Institut que la salle Caillebotte au Luxembourg, la Société Nationale, assagie par la « bande noire » et son idéal nouveau, glissait, depuis quinze ans, à la quiétude un peu stagnante d'un repos crépusculaire que l'avant-garde osait taxer de réactionnaire ; mais, au lendemain d'une terrible trêve, voici que sa maturité composite recommence à s'inquiéter de l'avenir et rouvre sa large porte aux éléments neufs, venus, cette fois, du Salon d'Automne ou des Indépendants. Déjà, *la Triennale* de 1916 avait risqué cette concentration dangereuse ; et ce nouveau coup de barre à

l'extrême gauche ne serait pas pour nous émouvoir, si l'avant-garde elle-même était moins déconcertante en son parti pris.

Sous son costume moderne et dans sa candeur préméditée, la *Jeunesse, printemps de la Vie*, de M. Jules Flandrin, n'est pas moins volontairement cézannienne que *le Vieux Mendiant* ou *le Petit Berger* de M. Louis Charlot, très supérieurs, sans doute, à la *Jeune Fille* rose-verte de M. Georges d'Espagnat, qui fit mieux, au grand nu de M. Henry Ottmann, aux âpretés voulues de MM. Fornerod et Camoin.

Sans redescendre, avec M. Charles Dufresne, au cubisme ou s'enlizer dans la déformation, cette hantise d'une synthèse plus ou moins sommaire et décorative étreint dans une même formule la plupart des chercheurs : MM. Quelvée, Quesnel, Henri de Waroquier, M[lles] Droppe et Chaplin, M. Zingg, assez bien doué, pourtant, pour marcher seul et sans guide ; M[lle] Andrée Karpelès, en sa remarquable *Offrande* ; le portraitiste Jean de Gaigneron ; le Japonais Kojima ; les orientalistes Antoni, Migonney, Gaudissart et Suréda, dans ses curieuses *Funérailles d'un rabbin au Maroc* ; et même, enfin, MM. Lambert et Bunny, — sans énumérer ici tous les néo-primitifs de la statuaire archaïsante ou de la jeune gravure sur bois, plus radicale que la romantique eau-forte.

En effet, le maître de l'heure, ce n'est plus l'impressionnisme, dont les vibrations retiennent seulement MM. Maurice Eliot, Philips Fox, Morisset, Lebasque et Frieseke : c'est l'à peu près de Cézanne ou la rudesse de Guillaumin. Sous couleur d'un prétendu « retour au style », l'impitoyable consigne des extrémistes ou le bolchevisme envahissant de la sensation brutale a trop souvent banni la simple émotion de l'artiste devant la nature ou le rêve, et cette savante loyauté que M. Guiguet consacre toujours au portrait de l'enfance, en libre héritier de notre Chardin.

Tout tourne, et les novateurs d'aujourd'hui seront les « pompiers » d'après-demain, tandis que les audacieux d'avant-hier, enfin passés maîtres, font dorénavant figures de classiques ; n'est-ce pas une « rétrospective » des vivants que composent ces toiles disséminées : *l'Homme en rose*, que le maître Albert Besnard datait d'Hyderhabad en 1911, la sombre *Pietà* populaire et bretonne que M. Charles Cottet terminait à l'île de Sein dans les soirs déjà lointains de 1909, la subtile *Amphitrite* de M. Aman-Jean, les fragments de fresque de M. Paul Baudouin, l'élève de Gleyre, et de M. Chapleau, les délicatesses décoratives de MM. Francis Auburtin, Cameron-Burnside et Robert Lemonnier, les fortes impressions de nature neigeuse et glaciale de MM. Claus et Baertsoen, un paisible intérieur de M. Prinet, l'honnête *Labour* de M. Burnand, les paysages construits par M. Dauchez ou les portraits rapportés de l'armée anglaise par M. Raymond Woog, sans oublier ceux de M. B. Boutet de Monvel et de deux Américaines de talent, M[lle] Cecilia Beaux et M[me] Romaine Brooks ?

Non loin des suaves cartons de vitraux de M. Maurice Denis, des visions chrétiennes de M. Georges Desvallières, de la *Jeanne d'Arc* de M. Bourdelle et des *bois* de M. Jacques Beltrand, n'est-ce pas dans la nouvelle section d'art religieux qu'il faudrait placer la page capitale où M. Lucien Simon fait parler son cœur et rouvre le ciel au-dessus de ceux qui combattent et de ceux qui prient ? Et M. Costantini peut pasticher seulement le brio coloré des aquarelles bretonnes ou des *Apprêts du dimanche* ; car on n'imite point le sentiment. Ce grand diptyque décoratif pour une église parisienne réveille à nos yeux un superbe moment de l'âme française.

Enfin, pour oublier les névroses de l'art et de la mode, et les prétentieuses difformités du sabotage, et les subtiles provocations de M. Kees van Dongen, arrêtons-nous longtemps devant la calme évocation de l'âge d'or et de la terre antique où, faute d'une vaste surface à couvrir, M. René Ménard s'affirme une fois de plus le véritable héritier de Puvis de Chavannes : d'accord avec la statuaire de MM. Dampt et Bartholomé, c'est le beau songe pictural de MM. René Ménard et Lucien Simon qui nous permet de reprendre un instant confiance en nous-même et dans les destins, de jour en jour plus obscurs, d'une humanité sans foi ni loi.

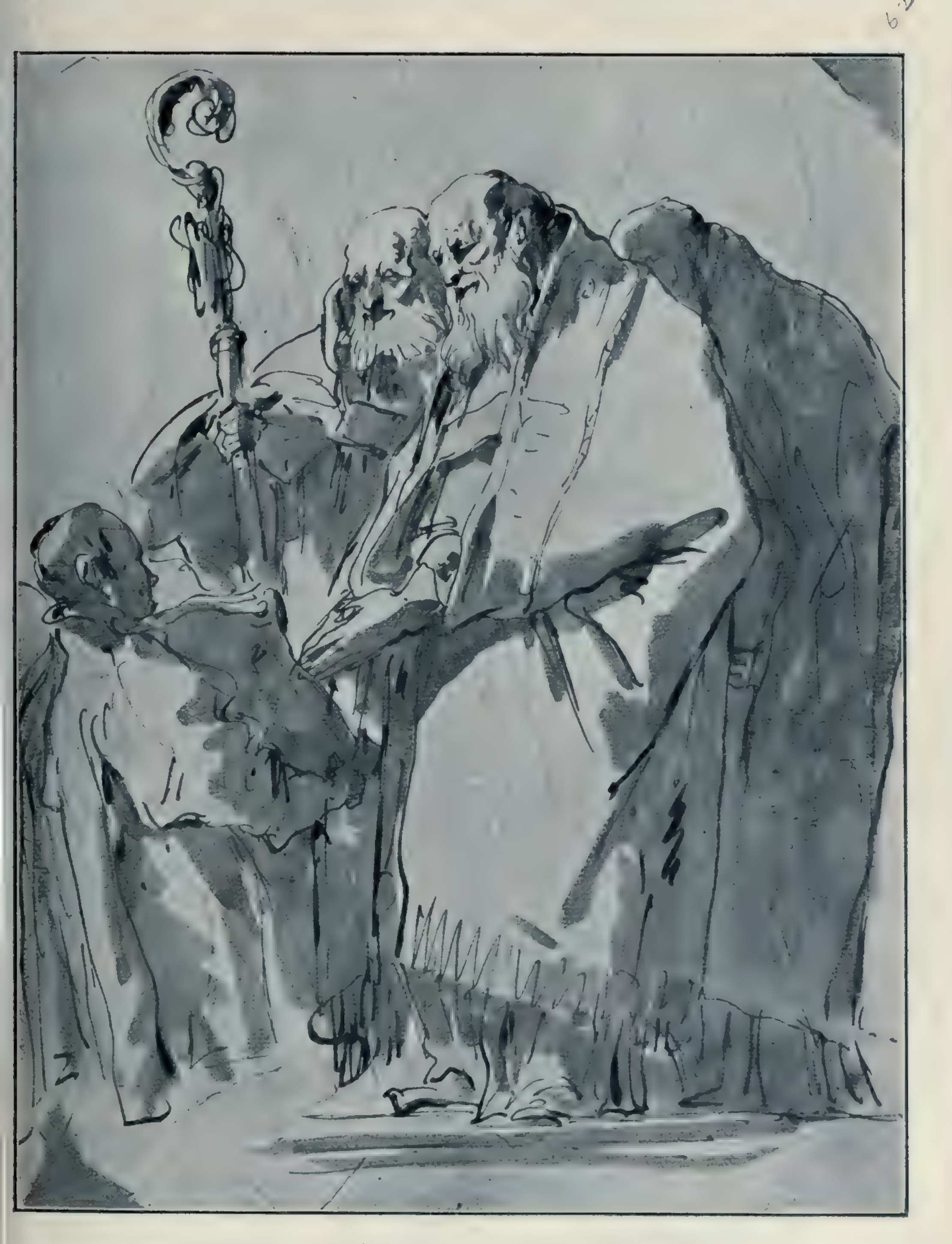
RAYMOND BOUYER.

LES VENTES

A Paris

Quinzaine de Pâques : quinzaine de vacances. L'Hôtel Drouot est au calme plat. Mais on distribue des catalogues, et ce qu'ils nous promettent pour les prochaines semaines permet de bien augurer des grandes ventes du printemps.

Une seule chose à signaler.



G. B. Tiepolo. — *Évêques avec un diacre tenant le Rituel.*

Plume et lavis de bistre. — Collection du prince A. Orloff.



G. B. Tiepolo. — *La Sainte Famille avec un ange.*

Plume et lavis de bistre. — Collection du prince A. Orloff.

La vente de la collection de M. A..., faite salle 8, le 31 mars (Me Baudoin, MM. Mannheim, Houzeau et Loys Delteil), a réalisé 183 647 fr.

Le prix principal, 13.400 fr., fut obtenu par le no 42, une boîte, or ciselé et guilloché, ornée de miniature : *Portrait d'une famille polonaise*, commencement du XIXe siècle.

Ventes annoncées.

— On trouvera d'autre part une étude sur ce qui fait le principal attrait, la nouveauté extraordinaire de la *collection de feu le prince Alexis Orloff* : les 85 dessins inédits de G.-B. Tiepolo.

Ajoutons que cette collection, qui sera dispersée les 29 et 30 avril, à la galerie Georges Petit (Mes Lair-Dubreuil et Albinet; MM. J. Féral, Paulme et G B.-Lasquin) comprend aussi des tableaux anciens, parmi lesquels deux Canaletto, dont l'un d'une dimension et d'une qualité exceptionnelles, *San Giorgio Maggiore*, une précieuse et rarissime *Cène* de Giotto provenant de la famille des Bardi, un *Portrait d'homme* de G.-B. Tiepolo, divers primitifs français, italiens et flamands, des Cranach, des Guardi, etc.

— A la galerie G. Petit, le 3 mai (Mes Lair-Dubreuil, H. Baudoin; MM. G. Petit et J. Féral) sera dispersée la *collection de feu M. A. Willems*, de Bruxelles. Elle comprend des tableaux modernes et deux panneaux de P.-P. Rubens : no 1, *Combat des démons et des anges*; et no 2, un *Portrait d'homme*, qui, de la collection Englaenders de Vienne est passé successivement par celles de M. Kann, Tabourier, et par la galerie Sedelmeyer.

Parmi les tableaux modernes, les paysagistes de l'école romantique sont bien représentés; c'est ainsi que, d'après le catalogue, nous comptons trois Corot, dont deux, *les Bergers d'Arcadie* et *Souvenir des marais de Fampoux; l'Aube*, provenant de la collection de M. Ch. Desavary d'Arras, si proches, l'un et l'autre, de la compréhension virgilienne de l'églogue. Nous remarquons encore, deux Daubigny, un très beau Decamps, *le Café turc*, souvenir d'une évocation si juste, un Fromentin, deux Charles Jacque, une lointaine vision de *Paris* de Théodore Rousseau, trois Troyon. Ensuite viennent deux Stevens, l'un réaliste et l'autre spirituel, un précieux Gustave Moreau et de Ziem, une *Venise*.

— Dans son numéro du 25 février dernier, le *Bulletin* annonçait la dispersion des collections diverses réunies par *M. Alfred Beurdeley*.

La première vente, qui comprend des tableaux modernes et anciens, sculptures et tapisseries, aura lieu à la galerie Georges Petit, les 6 et 7 mai (Mes Lair-Dubreuil, Henri Baudoin ; MM. G. Petit, H. Brame, J. Féral, Mannheim). Notre collaborateur M. Marcel Nicolle a écrit, pour le catalogue de cette première vente, une remarquable préface, où il a retracé, de la façon la plus précise et la plus attachante, la biographie du regretté amateur et l'historique des enrichissements de sa galerie. Il a insisté sur l'éclectisme qui présida à ces choix, et c'est ainsi que des œuvres fort différentes de caractère, de tendance artistique et d'époque, se sont trouvées assemblées sans disparate, leur sélection étant due à un goût très sûr.

Les fervents de l'art moderne trouveront de nombreuses tentations dans cet ensemble qui va de David à Forain. Ne rencontreront-ils pas là *la Fillette à la poupée* de David, la figure de *l'Odyssée* d'Ingres, *le Pâtre romain* de Delacroix, la *Vénus Anadyomène* de Chassériau, *Jupiter et Léda* de Tassaert, l'*Étang de Ville-d'Avray* de Corot, quatre *Paysages* de Daubigny, un *Chemin creux* de Jules Dupré? Ils n'auront que l'embarras du choix entre les Millet, les Diaz, les Decamps, Théodore Rousseau, Troyon, les Courbet ou même les Ziem, les Jongkind, les Lépine ou les pages de l'école provençale qui est ici représentée par Guigou, Monticelli et l'admirable Ricard.

Les anciens n'auront pas un moindre succès, et il sera justifié par la qualité des œuvres, acquises, en dehors de tout engouement de mode, par un amateur à l'esprit aiguisé grâce à une fréquentation assidue des musées.

Les maîtres des écoles anglaise, flamande, espagnole, française, hollandaise et italienne y figurent avec éclat. On y remarquera : l'*Ecce Homo* d'Albert Bouts, si pathétique, le *Fauconnier et sa meute* de Jan Fyt, le *Saint Luc peignant la Vierge* de Ribera, une belle effigie de *Doge* de Tintoret, le *Campo San Mosè* de Canaletto, et, attribué à Sandro Botticelli, un très beau *Christ de miséricorde;* deux toiles hollandaises de fine facture : *le Message* de Terburg, *la Marchande de marée* de Ph. Wouwerman.

Pour le XVIIIe siècle français, des œuvres d'un rare mérite témoignent de la prédilection du collectionneur pour cette époque dont il avait su recueillir d'inestimables trésors : un ravissant Boucher, *Psyché et l'Amour*, dont le Louvre conserve la tapisserie par Neilson ; un précieux petit *Paysage* de Louis Moreau qui figura à l'Exposition centennale de 1900; *Vénus et l'Amour* attribué à Fragonard; une lumineuse esquisse

de Taraval, *le Triomphe d'Amphitrite*, peintures auxquelles il convient d'ajouter encore deux charmantes œuvres de J.-B. Deshays et de J.-F. Schall.

Deux tapisseries de Bruxelles, du XVIIe siècle, s'ajoutent à cette riche suite d'œuvres d'art délicates ou fortes, auxquelles viennent s'adjoindre quelques précieuses sculptures : un marbre du XIVe siècle, *Sainte Madeleine au pied de la croix*, une terre cuite de Clodion signée et datée 1764, et deux bustes de J.-B. Carpeaux.

— La collection de *M. Sigismond Bardac*, dont la vente aura lieu à la galerie Georges Petit, les 10 et 11 mai (Mes Lair-Dubreuil, H. Baudoin; MM. Mannheim, Paulme, Lasquin, Féral), est un exquis ensemble d'œuvres d'art du XVIIIe siècle : tableaux, pastels, dessins, gouaches, objets d'art et d'ameublement, choisis avec le tact le plus sûr et le meilleur goût.

F. Guardi y est représenté par trois dessins du trait le plus preste et du lavis le plus léger : deux *Joutes sur l'eau à l'occasion de la Fête du « Bucentaure »*, et une *Vue de l'entrée du Grand Canal à Venise*; Fragonard, par une sépia, qui s'apparente en qualité à celle de la collection Dutuit : *l'Allée ombreuse*; Watteau, par une feuille d'étude où sont groupées de fines mains nerveuses, ébauchant des gestes divers, étonnamment expressives. On y rencontre encore les noms de Lavreince, de Freudeberg, et j'y signalerai une gouache importante qui fut tour à tour attribuée à Le Guay et à J.-B. Augustin.

L'art du pastel apparaît ici avec une particulière séduction. Trois J.-B. Perronneau, dont deux : un *Portrait de femme* et le *Portrait du marquis de Puente-Fuerte*, nous semblent, d'après les reproductions du catalogue, compter parmi les pages les plus heureuses de l'artiste; un portrait du peintre *Bachelier* « en costume de trésorier de l'Académie de Saint-Luc », par Chardin, retiendront l'attention. Mais le joyau de la série est sans conteste le *Portrait de Mme Rouillé de l'Étang*, par La Tour, qui figura au Salon de 1738 et provient de la vente de la marquise du Plessis-Bellière. Puisse ce chef-d'œuvre demeurer en France !

Parmi les toiles, peu nombreuses, mais toutes intéressantes, il suffira de citer quelques exemples pour donner une idée du goût qui présida à leur acquisition. Voici Boucher, avec *le Repos de Diane*; H. Robert, avec son *Vieux Pont dans la campagne de Rome*, *les Lavandières*, *la Route de la terrasse*, cette dernière œuvre provenant de la collection de la duchesse de Trévise, *la Fontaine*, *la Cascade*, toutes deux peintes pendant l'emprisonnement de l'artiste à Saint-Lazare, enfin *la Pyramide*. De J.-F. Schall, quatre petites peintures de son pinceau le meilleur : *la Feinte résistance*, *la Jolie visiteuse*, *le Coucher*, *le Lever*. Les enchères seront actives autour des ces œuvrettes charmantes.

Des écoles étrangères, deux esquisses seulement, mais brillantes; l'une de Lawrence, un *Portrait de jeune femme*; l'autre de Goya, un *Portrait de la reine Marie-Louise*, étude pour le grand portrait équestre du Prado.

— Le 14 mai seront vendus à la galerie G. Petit les tableaux anciens et modernes, sculptures, tapisseries, provenant de la *collection de feu Mme A. Cahen d'Anvers*. Nous reviendrons, dans le prochain *Bulletin*, sur la composition de cette vente.

R.-CL. C.

CARNET DE L'AMATEUR

Expositions

Salon de la Société des Artistes français : avenue Alexandre III; vernissage, le 30 avril.

Salon de la Société nationale des beaux-arts : avenue d'Antin; jusqu'au 30 juin.

Paul Rossert (1851-1918); — *Xesus Corredoyra de Castro (peintures)*; — *W.-A. Lambrecht (les Jardins d'Alger)*; — *Régnault-Sarasin (peintures et gravures)* : galerie Devambez; jusqu'au 30 avril.

Louis Montagné (tableaux de la Provence): — *Angelo S. Giallina (Grèce et Corfou)*: — *Gabriel Laneyrie (aquarelles et dessins)* : galerie Georges Petit; jusqu'au 30 avril.

Eugène Burnand (les Alliés dans la guerre des nations) : galerie Brunner, 11, rue Royale; jusqu'au 7 mai.

Charles Cottet (Venise, Constantinople, etc.) : galerie Allard, 20, rue des Capucines; jusqu'au 8 mai.

William Malherbe : galerie Bernheim jeune, rue Richepanse; jusqu'au 30 avril.

Henri Matisse : galerie Bernheim jeune; du 1er au 15 mai.

Le Gérant : H. DENIS.

Paris. — Imp. Georges Petit, 12, rue Godot-de-Mauroi.

LE BULLETIN DE L'ART

ANCIEN ET MODERNE

NOTRE TRIBUNE

L'Interdiction d'exporter les œuvres d'art

Le 29 avril, à la séance du matin, la Chambre des députés, sur le rapport de M. Edouard Herriot, a voté un article du projet de loi relatif à la création de nouvelles taxes fiscales, — dont on trouvera le texte complet un peu plus loin, — portant que, d'une part, « les objets d'art et d'ameublement anciens, *d'origine française*, ne pourront être exportés sans une autorisation du ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts », et que, d'autre part, les objets d'art et d'ameublement antérieurs à 1830, les peintures, sculptures et dessins (on ne mentionne pas les gravures) dus à des artistes morts depuis plus de vingt ans à la date de l'exportation, « *quelle que soit leur origine*, dont l'exportation aura été autorisée », seront frappés d'une taxe *ad valorem*, avec droit de préemption pour l'État au prix fixé par le vendeur.

Il faut voir, dans cette mesure fiscale, le résultat d'une équivoque, depuis quelque temps répandue dans le public et portant sur deux questions bien distinctes : d'une part, l'idée fort louable d'assurer la protection des œuvres d'art composant le patrimoine national ; de l'autre, le désir — puisque l'on cherche des ressources budgétaires partout où il s'en trouve — de se procurer des recettes au moyen d'un impôt sur les ventes d'objets d'art, en laissant entendre que la plupart de ces ventes favorisent l'évasion d'œuvres d'art d'un intérêt national.

Sur le premier point, tout le monde est d'accord : l'État doit être armé assez efficacement pour pouvoir s'opposer à ce qu'une œuvre d'art faisant partie du patrimoine national puisse passer à l'étranger. Mais ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on s'est préoccupé d'empêcher de pareilles fuites : la loi de 1909 interdisant l'exportation de tout objet classé, la loi de 1913 autorisant le classement des objets mobiliers, même appartenant à des particuliers, avaient donné à l'État des armes qui auraient pu être plus efficaces — M. Herriot l'a reconnu lui-même, — si l'État ne s'était montré d'une regrettable négligence à les employer.

Aujourd'hui, on interdit d'un coup l'exportation de toutes les œuvres d'art ancien d'origine française. Or, parmi les milliers de tableaux, de sculptures, de meubles, de bibelots de tous genres, qui sortent annuellement de France, peut-on dire combien il en est qui ont un intérêt national ? Il y a près de cent Corot au Louvre, il y a au Louvre quelques-uns des plus beaux Courbet, et Corot et Courbet sont très bien représentés dans les principaux musées de province : peut-on dire quel intérêt national il y a d'empêcher les Courbet et les Corot de sortir de France ? Un particulier possède un ameublement de salon en tapisserie de Beauvais, qui représente, je suppose, 500.000 francs au prix actuel, et dont il y a l'équivalent au Garde-Meuble, à Compiègne ou à Fontainebleau ; peut-on dire en quoi le patrimoine national sera appauvri si ce particulier vend à l'étranger un mobilier que personne, en dehors du propriétaire et de ses intimes, ne verra jamais ?

On répondra qu'une autorisation d'exporter peut être accordée par le ministre. Admettons un instant qu'on ait le désir de se procurer cette autorisation pour une œuvre d'art importante — encore y faudra-t-il mettre de la patience et de la persévérance, comme toutes les fois qu'on s'adresse à l'administration française ! —, comment croire que les étrangers, de passage en France, entreprendront de pareilles démarches pour leurs achats courants, je veux dire pour ces quantités de petites pièces qu'on leur offre

un peu partout, dont chacune, prise isolément, ne représente pas un gros prix, mais dont le total atteint un chiffre d'exportations considérable? Le temps leur manquera, la paperasserie les effraiera, et en définitive, ils n'achèteront rien.

Supposons pourtant qu'il s'en trouve un pour demander cette fameuse autorisation. Il aura l'agréable perspective, en récompense de ses pas et démarches, de la recevoir accompagnée d'une note à payer si formidable que cette « douloureuse » suffira à lui enlever tout désir de donner suite à son projet. 50 °/₀ de la valeur de l'objet et un droit additionnel de 0,5 °/₀ par tranche de 1.000 fr., pour les objets d'une valeur inférieure à 100.000 fr.; et 100 °/₀ pour les objets d'une valeur supérieure à 100.000 fr., telles sont les taxes votées par la Chambre! A qui fera-t-on entendre que les étrangers, déjà réfractaires à la taxe de luxe de 10 °/₀, — du reste maintenue par la Chambre, — accepteront de gaieté de cœur des charges aussi écrasantes pour l'amour de l'art? Encore une fois, ils s'abstiendront d'acheter, et tout sera dit.

On pourrait porter la discussion sur un autre terrain et l'envisager du point de vue de la propagande française. M. Herriot, — qui soutient, au début de son discours à la Chambre, qu'on ne doit pas déplacer une œuvre d'art et qu'un tableau français perd de sa valeur d'art quand il est exilé de France, — M. Herriot ne laisse pas de reconnaître aussi, un peu plus loin, qu'il est nécessaire de laisser les œuvres d'art françaises sortir de France pour faire rayonner la gloire de notre école à l'étranger. Alors?

Mais n'élargissons pas le débat et ne faisons pas de sentiment. Restons sur le terrain où s'est placée la Chambre : celui de la politique financière. Cette politique doit avoir pour premier objet la réfection de nos finances grâce à la mise en œuvre de toutes les ressources du pays. Or, est-il bien opportun, au moment où nous n'avons à peu près rien à exporter, d'entraver par des taxes prohibitives l'une des seules possibilités d'exportation qui nous restent? Est-il d'une bonne politique commerciale, sous prétexte que le change est favorable aux étrangers, de porter un coup aussi funeste à un commerce qui attirait à Paris et en France une clientèle très fidèle et très généreuse et permettait de très appréciables rentrées d'argent, sans compter que, par beaucoup d'à-côtés, il donnait du travail à nombre de personnes (imprimeurs, brocheurs, photographes et clicheurs pour les catalogues de ventes, encadreurs, restaurateurs, emballeurs, assureurs, etc.)?

Tuer la poule aux œufs d'or n'a jamais passé pour un exemple de politique financière particulièrement recommandable.

ÉCHOS ET NOUVELLES

Au Collège de France

Le vendredi 30 avril, a eu lieu, au Collège de France, devant une nombreuse assistance de collègues, d'élèves et d'amis, la première leçon faite par M. André Michel, en prenant possession de la chaire d'histoire de l'art à laquelle il a été récemment nommé.

Il avait pris pour sujet de sa leçon la vie et l'œuvre de ses deux derniers devanciers dans cette chaire. Il a d'abord parlé d'Eugène Guillaume, philosophe et théoricien de l'art en même temps que sculpteur, et rappelé, en passant, comment il avait eu la bonne fortune d'être guidé par ce maître éminent, alors directeur de l'École de Rome, dans ses visites aux monuments de la Ville éternelle. Pour Georges Lafenestre, suppléant d'Eugène Guillaume au Collège de France, puis titulaire de la chaire d'histoire de l'art, M. André Michel l'a connu plus intimement au Louvre où tous deux étaient à la tête d'un département : il a trouvé, pour caractériser l'œuvre du savant et du lettré, des termes excellents, et il a insisté justement sur ceci, qui s'applique tout particulièrement à G. Lafenestre, que, pour être un bon historien de l'art, il faut étudier l'art non seulement avec sa raison, mais aussi avec son cœur; enfin, rappelant que G. Lafenestre avait été un délicat poète, il a lu avec une émotion communicative deux fort belles pièces de vers, — une, en particulier, qui est des dernières que G. Lafenestre ait écrites, où il déplore et flétrit les bombardements des églises par les Allemands.

Baraques

A une des dernières séances du Conseil municipal de Paris, M. Levée a invité le bureau de l'Assemblée à obtenir de l'État la démolition, avant la fin du mois de juin, des baraquements du jardin des Tuileries, dont nous parlions dans le dernier *Bulletin*.

Souhaitons, sans trop l'espérer, que cette « invitation » soit entendue.

Mais qui donc faut-il inviter à assurer la démolition de nouvelles baraques, celles-ci construites sur le Cours-la-Reine et sur l'Esplanade des Invalides et où s'est installée la Foire de Paris ? Pour être moins vastes et moins prétentieuses que celles des Tuileries, elles n'en sont pas moins encombrantes pour cela.

Nous avions déjà les baraques Vilgrain et les baraques des restaurants Roy et nous trouvions leur laideur suffisante : pour peu que cette rage de baraques continue de sévir, il ne restera plus à Paris aucun de ces fameux « espaces libres » dont on parle avec tant d'éloquence, dont on écrit avec tant de talent, et dont on respecte si peu la « liberté ».



INFORMATIONS

Actes officiels.

La prohibition d'exportation des œuvres d'art. — Voici le texte officiel de l'article 135 *bis* de la loi de finances, votée le 29 avril, interdisant l'exportation des objets d'art sans une autorisation du ministre et frappant d'une taxe ceux autorisés à sortir.

« Les objets d'art et d'ameublement anciens, d'origine française, ne pourront être exportés sans une autorisation du Ministre de l'instruction publique et des beaux-arts.

« Les objets anciens, quelle que soit leur origine, dont l'exportation aura été autorisée, seront frappés d'un droit : 1° de 50 0/0 de la valeur de l'objet; 2° d'un droit additionnel progressif de 0,5 0/0 par tranche de 1.000 fr. pour les objets d'une valeur inférieure à 100.000 fr.; et de 100 0/0 pour les objets d'une valeur égale ou supérieure à 100.000 fr. Cette taxe n'est pas applicable aux œuvres d'art importées de l'étranger qui auront été déclarées à l'entrée.

« Le présent article est applicable aux objets d'art et d'ameublemement antérieurs à 1830 et aux œuvres des peintres, sculpteurs et dessinateurs décédés depuis plus de vingt ans à la date de l'exportation.

« L'État a le droit de retenir les objets pour les Musées nationaux ou le Mobilier national au prix déclaré par l'exportateur.

« Un règlement d'administration publique prescrira les mesures à prendre pour l'exécution des paragraphes 1, 2, 3 et 4.

« Quiconque aura exporté ou tenté d'exporter des objets en fraude des dispositions qui précèdent, sera puni d'une amende qui ne pourra être inférieure à 1.000 fr. et qui pourra atteindre le double de la valeur desdits objets; lesquels seront saisis et confisqués au profit des Musées nationaux ou du Mobilier national. En cas de récidive, le délinquant sera, en outre, puni d'un emprisonnement de 6 jours à 3 mois. L'article 463 du code pénal est applicable. »

Pour être opérante, cette loi devra être votée par le Sénat, mais la question ayant été soulevée le 29, dans l'après-midi, à la haute assemblée, M. Emmanuel Brousse, sous-secrétaire d'État, a annoncé que le Gouvernement, en attendant le vote par le Sénat, allait interdire par décret la sortie de tous les objets d'art, afin d'éviter la sortie en masse, devant se produire à l'annonce de l'application prochaine de l'interdiction et de la taxe. Ce décret a été rendu le 2 mai.

A l'Institut.

Académie des Beaux-Arts (séance du 25 avril). — Pour le prix de Rome de sculpture, l'Académie a proposé aux concurrents, qui viennent d'entrer en loges, le sujet suivant :

« *Consolation.* — L'homme est tombé au champ d'honneur; la veuve abîmée de douleur songe au bonheur perdu, mais elle sourit, malgré ses larmes, contemplant son jeune enfant dont la grâce et les caresses lui font comprendre où sont, désormais, son devoir et ses joies. »

Académie des inscriptions et belles-lettres (séance du 16 avril). — M. Huart lit une note de M. J. de Morgan sur un signe persan kharman qui se voit sur les monnaies sassanides.

— M. Merlin présente la reproduction d'un plan à grande échelle de Carthage, embrassant la partie de l'ancienne ville qui s'étend des thermes d'Antonin au théâtre et de l'Odéon à la colline dite de Junon. Ce plan montre les emplacements de toutes les tombes puniques ouvertes à Carthage depuis plus de vingt ans par le service des Antiquités de Tunisie; il porte aussi des indications relatives aux recherches accomplies par d'autres explorateurs, notamment le P. Delattre. En outre, on a figuré sur ce plan tous les édifices mis au jour dans l'emplacement considéré.

(Séance du 23 avril). — M. Huart communique à l'Académie une note de M. J. de Morgan sur la succession des princes mazdéens de la Perside.

— Après des communications relatives à des inscriptions, faites par MM. Cagnat et le comte P. Durrieu, M. Adrien Blanchet commente les types de deux pierres gravées antiques en les rapprochant de divers textes d'auteurs des IIIe et IVe siècles de notre ère : ces intailles représenteraient des génies ou archontes du Panthéon de la secte gnostique des ophites.

Séance du 30 avril. — M. Salomon Reinach fait une communication relative à un bas-relief de la collection Medina-Cœli, à Madrid.

Musées nationaux.

Le Nouveau règlement de l'École du Louvre. — Afin de permettre à l'École du Louvre d'étendre son action tout en maintenant le niveau de son

enseignement, M. d'Estournelles de Constant, directeur des Musées nationaux et de l'École du Louvre, a fait approuver par le ministre de l'Instruction publique et des beaux-arts quelques modifications au règlement jusqu'alors en vigueur.

Certains élèves se faisaient inscrire, dès la première année, pour suivre directement les cours spéciaux (histoire de la peinture, de la sculpture enseignée par époques, de la céramique antique, de l'archéologie nationale ou égyptienne, etc.). Ils ne trouvaient pas à l'École du Louvre la possibilité d'acquérir ou de compléter les notions essentielles d'histoire générale de l'art indispensables pour entreprendre avec fruit des études particulières.

Pour éviter cet inconvénient, un cours d'histoire générale de l'art est institué : de la sorte, les étudiants seront mis en mesure de suivre l'évolution générale de l'art et d'effectuer des comparaisons, plus nécessaires dans l'étude des monuments figurés que dans aucune branche des connaissances humaines.

Le nouveau cours sera réservé aux élèves de première année. Il commencera en novembre 1920; il sera organisé par tous les professeurs de l'École, chacun faisant deux ou trois leçons relatives à l'époque ou à la matière sur laquelle porte son enseignement particulier.

Le programme d'ensemble et la répartition des matières entre les différents professeurs seront arrêtés chaque année par le ministre, sur la proposition du Conseil des études.

Les leçons, au nombre total de 24 ou 25, seront échelonnées sur la durée de l'année scolaire; elles auront lieu, chaque semaine, aux mêmes jours et heures. Elles seront données dans un ordre logique; les leçons sur l'origine de l'art, l'archéologie préhistorique, seront les premières, celles sur les arts du XIXe siècle fermeront la série.

Les élèves, avant d'être admis à poursuivre leurs trois années d'études, seront mis dans l'obligation de prouver qu'ils possèdent sur l'histoire générale de l'art les notions suffisantes; ils subiront, à l'issue du cours d'histoire générale et au terme de la première année, un examen éliminatoire qui constituera en définitive une épreuve d'admissibilité à l'École.

Rien ne sera changé dans la durée réglementaire des études. Toutefois, les étudiants de première année qui jugeraient que l'effort dépasse leurs moyens en seraient quittes pour remettre à l'année suivante le commencement de leurs études spéciales.

Les leçons du cours général seront divisées en deux séries correspondant aux deux sections des cours organiques : 1° Archéologie antique; 2° Art du moyen-âge, de la Renaissance et des temps modernes. Les candidats seront interrogés sur les matières de la section dont ils suivront les cours.

Les examens de troisième année comporteront une épreuve écrite.

Un certificat d'études sera délivré aux élèves qui auront subi avec succès les trois examens réglementaires de fin d'année.

Comme par le passé, le titre d'élève diplômé de l'École du Louvre ne sera délivré qu'après la soutenance d'une thèse devant un jury composé du directeur des Musées nationaux et de l'École du Louvre et de deux professeurs.

Musée du Louvre. — La semaine dernière, ont été inaugurées, au Musée du Louvre, les nouvelles salles d'art chinois et japonais, aménagées avec beaucoup de bonheur par M. G. Migeon, conservateur du département des objets d'art, et ses collaborateurs, dans les galeries situées au-dessous de la Galerie du bord de l'eau et auxquelles on accède par la porte Jean-Goujon, sur le quai du Louvre.

On y a réuni les collections de porcelaines chinoises de M. Ernest Grandidier, si heureusement complétées par les vitrines de figurines de M. Albert Tissandier: les œuvres d'art, sculptures, peintures, bronzes et céramiques rapportées du Turkestan et de Chine par la mission Pelliot (1906-1909) et celles qui proviennent de la mission Foucher au Laos.

Les dernières salles sont consacrées au Japon.

Sociétés savantes.

Société des Antiquaires de France (séance du 28 avril). — M. Deshoulières lit une notice sur son prédécesseur, M. Georges Perrot.

— M. Prou entretient la Société, d'après une communication de M. Stackelberg, de Bâle, d'un trésor de monnaies romaines trouvé sur le champ de bataille de Saint-Jacques.

Monuments et statues.

Pour la basilique de Montmartre. — M. Hippolyte Lefebvre vient de recevoir la commande de deux statues équestres qui doivent décorer le portique de la basilique de Montmartre : *Saint Louis* et *Jeanne d'Arc*. Elles auront chacune cinq mètres de haut.

Expositions.

Les Petits Maîtres français du XVIIIe siècle. — Mme la marquise de Ganay organise en ce moment une exposition des petits maîtres français du XVIIIe siècle, qui se fera en l'hôtel de la Chambre syndicale de la curiosité, rue de la Ville-l'Évêque.

Plus de 300 tableaux, gouaches, aquarelles, dessins et sculptures feront connaître au public de charmants artistes, souvent trop négligés aujourd'hui et qui tinrent autrefois une très belle place auprès des maîtres les plus célèbres; tels sont Taraval, Trémollière, les deux Watteau de Lille, Boissieu, Lespinasse, Lavallée-Poussin, Caresme, Lenfant, Leclerc des Gobelins, Mlle Constance Mayer, et beaucoup d'autres.

LES EXPOSITIONS

Exposition Charles Cottet

A le voir exposer seulement d'anciennes toiles : en 1918, *le Cabaret breton*, en 1919, la cérémonie de pourpre et d'ombre dans *la Cathédrale de Burgos*, la vue d'*Avila*, de sombres marines, et, cette année même, une grandiose *Douleur au pays de la Mer*, plus religieuse que mainte page de circonstance à prétentions néo-chrétiennes, — nos sympathies avaient deviné l'involontaire arrêt d'un infatigable chercheur. Et c'est encore une « rétrospective » que ces études groupées chez Allard, qui classaient déjà dans nos souvenirs ce rude et robuste indépendant parmi les peintres de *Constantinople* et de *Venise* : revoici Chioggia, Murano, les enfants de pêcheurs, les nuages passagers sur la lagune blême ou sanglante, *San Giorgio Maggiore*, plus patiemment détaillé dans le grand Canaletto du prince Orloff, et, dans l'air mauve ou l'azur vert, les cyprès nocturnes du cimetière d'Eyoub... Depuis le Salon de 1893, où parut le *Soir à Camaret*, tant de fois imité par les débutants, et qui se reverbère encore au Salon de 1920 sur *la Voile rouge* de M. Henri Callot, nous savions que l'artiste avait modifié l'heure au cadran de la peinture; on connaît moins l'œuvre curieux et varié du peintre-graveur, dont il faut regretter aujourd'hui l'absence; mais toutes récentes et d'une brosse encore un peu tremblante ou fébrile, voici quelques natures mortes et des fleurs où le libre élève de Roll a délaissé la « splendeur du noir » pour une clarté neuve, qui nous présage un renouveau prochain de son mâle talent.

Expositions diverses.

Parmi tant d'exhibitions inutiles, l'art nous commandait d'insister sur un labeur magistral, trop longtemps interrompu par la maladie; mais les Salons absorbants nous permettent seulement de signaler la « première » du *Prisme* à la galerie Simonson, l'intéressante sélection de peintures et de sculptures relatives à *Jeanne d'Arc* « à la Palette française » et *l'Art populaire tchéco-slovaque* au Pavillon de Marsan, dont nous reparlerons.

Il faut retenir aussi la jolie et discrète « Exposition d'art décoratif féminin », organisée par Mme Matza dans la galerie Le Goupy, mise gracieusement à la disposition de l'œuvre de « l'Aide aux femmes de professions libérales »; deux remarquables peintres de la lumière provençale et de notre Midi grec, M. Ferdinand Olivier, chez Marcel Bernheim, et M. Louis Montagné, chez Georges Petit; enfin, la très suggestive exposition, chez Devambez, de MM. Jacques et Pierre Brissaud et de M. Georges Lepape, qui, diversement, mais fraternellement, savent exprimer la vie la plus moderne avec d'évidents souvenirs de l'ancienne estampe britannique ou japonaise, à côté de quelques statuettes de M. Philippe Besnard, dont les bustes — en particulier celui de *Mgr Duchesne* — se distinguent au Salon de la Société Nationale.

Le Salon de la Société des Artistes français.

(1er article.)

Tout passe, ici-bas; mais rien ne change : les hommes disparaissent, et leurs œuvres ne leur survivent pas toujours; mais les conflits d'opinions renaissent constamment, sous un costume nouveau. Quand le trentième anniversaire de la Société Nationale nous permettait d'évoquer les rétrospectives colères de Gérôme, chef d'atelier, sinon chef d'école, et de ses illustres collègues contre l'impressionnisme envahissant le Luxembourg et le Salon, nous ne savions pas encore que l'irruption des « fauves », avenue d'Antin, venait de provoquer d'éclatantes ruptures...

Donc, M. Dagnan-Bouveret, membre de l'Institut, suivi de MM. Courtois, Friant, Aublet et Muenier, sont retournés au classique Salon de leurs premiers succès; les revoici sous l'égide de leurs aînés, MM. Bonnat, Jean-Paul Laurens, Humbert, Flameng, diversement portraitistes, sans oublier M. Cormon, l'évocateur de *la Gaule héroïque*, ni le savant dessinateur Olivier Merson.

La statuaire est un art plus calme, puisque MM. Injalbert et Dampt sont restés auprès du nouveau président de la Société Nationale, en pleine lutte; et, tôt ou tard, de plus en plus assagis, les excentriques de l'heure présente se ligueront avec les académiciens d'après-demain contre les révolutionnaires d'un avenir qui s'ignore encore...

En vérité, rien ne change; et la seule innovation de la 133e « Exposition officielle depuis l'année 1673 », c'est d'accorder à chaque exposant l'envoi de plusieurs cadres, après leur réception par le jury : la disparition de plus d'un jeune et la difficulté prolongée des transports ont fait de la place aux survivants de la cimaise. Aucune « direction » nouvelle; et la

plus émouvante des tragédies terrestres ne semble pas avoir galvanisé l'insouciance contemporaine. La guerre n'a pas appris grand'chose à nos peintres, qui n'ont pas oublié le vote prochain des médailles : on se croirait au Salon de 1914, sans le spectacle assez clairsemé des ruines ou de quelques symboles plus prétentieux, mais plutôt discrets. Seule aujourd'hui, la romantique imagination de M. Georges Rochegrosse a conservé le goût de l'emphase crépusculaire et des grands formats.

Nos *ruinistes* laissent volontiers les vestiges de *Taormine* à M. Réalier-Dumas et les temples de Rome aux aquarelles de M. Avy : voici *Verdun depuis l'armistice*, par M. Renaudin; *Reims en février 1918*, par un Rémois, M. J.-P. Simon; *Amiens* et sa cathédrale, en 1917, par M. Désiré Lucas; *Arras*, écroulé sous les obus de 1916, par M. Fernand Sabatté qui note, en beau peintre, « la grande pitié des églises de France ». Documents plus humains, voici *les Départs* et le sourire en pleurs du 2 août 1914, largement reflété sur les physionomies du Paris faubourien par la communicative émotion de M. Jules Adler : depuis deux ans, nous connaissions déjà cette page d'histoire où la mobilisation commence, invisible et présente... Voici *les Retours* et la victoire de 1918, stylisée dans un petit triptyque de M. Georges Leroux

Entre temps, M. Lesellier montre les *Convois* embourbés dans la craie champenoise; souvenir moins ambitieux que *l'Exode* de M. Finez. Et, maintenant, la plupart des jeunes qui promettaient dès 1914 apparaissent tout à fait démobilisés : M. Gustave Pierre retourne au décor printanier de ses promenades enfantines, M. P.-G. Rigaud à ses vitraux préférés, M. André Pillot à ses grands nuages voguant sur les dunes, M. Canniccioni, peintre corse, au *Jour des Morts* sous le ciel natal, M. Joets, peintre de Saint-Omer, à son *Mur gris;* mais le portraitiste a quitté, cette fois, les petites sœurs des pauvres pour la musique personnifiée dans un profil de pianiste.

Une *Sérénité* de M. Henri Sené, la paisible *Lecture* de M. Gustave Alaux, *l'Hymne au soleil*, de M. Paltz, qui n'est qu'une plage illuminée d'enfants, ne sont que de sages travaux d'école, et qui font appel au palmarès : c'est la dominante de cette moitié du Grand Palais. Entre tous nos « prix de Rome », M. Roganeau semblait autoriser les plus beaux espoirs, que refroidissent trop tôt ses portraits mondains ! Et pourquoi M. Jean-Gabriel Domergue se laisse-t-il séduire par cette virtuosité du sabotage et de la névrose qui partage, avec le *dancing*, le triste honneur d'incarner la décadence du XXe siècle ? *Le Phalène* de M. Henri Bataille est plus classique en sa dépravation.

Ce Salon tant décrié contient tout, même un peu d'avant-garde : autour de M. Gustave Pierre, on a groupé les *avancés* de la synthèse linéaire et de la teinte-plate, MM. Lucien Lantier, Gaston Balande, Vivrel, Synave et Corlin, les orientalistes Dabat et Cauvy, quelques autres, anxieux d'oublier, de désapprendre, et surtout de paraître un peu naïfs tout en restant très malins. La candeur s'impose, quand le talent foisonne et surabonde avec une exaspérante monotonie.

RAYMOND BOUYER.

(*A suivre.*)

LES VENTES

A Paris

— Les 20 et 21 avril, à l'Hôtel Drouot, salles 5 et 6, la vente des objets *appartenant à M. Ch. L...* (Me Lair-Dubreuil, MM Mannheim, Paulme et Lasquin) a produit 469 443 francs.

Les meubles des époques Louis XV et Louis XVI, nombreux, se vendirent bien. Le prix principal de 14.000 fr. fut donné pour une table-console sculptée, dorée, à dessus de marbre rouge, d'époque Louis XIV (no 191).

Pour les tapis, le no 232, un tapis d'origine persane, trouva preneur à 10.100 fr.

Parmi les faïences, le no 262, plat à reflets, décoré d'un oiseau enlevant un lièvre, fut payé 10.100 fr.

— La *collection G. F. de R...*, dont nous avions annoncé la dispersion pour le 10 avril (Me Desvouges et M. Loys Delteil), a réalisé 179.007 francs.

Citons, parmi les 31 gravures de Rembrandt : *le Moulin*, épreuve avec craquelure, grande marge, 13.000 fr ; et le no 118, *les Vierges sages*, de Martin Schongauer (5 pièces), 14.100 fr.

— La vente de la *collection de M. H...*, faite salle 1, s'est terminée, le 24 avril, sur un total de 610.538 fr. (Me Baudoin, MM. Mannheim).

Les meubles du XVIIIe siècle ont eu leur succès habituel. Citons :

242. Table rognon en marqueterie, ép. Louis XV, 38.000 fr. — 228. Armoire vitrée, garnie de bronzes, bois de placage, ép. Régence, 34.500 fr. (dem. 15.000). — 263. Deux bibliothèques, marqueterie de couleurs à filets, ép. Louis XVI, 28.000 fr. — 237. Cartonnier

bout de bureau, placage, signé : *Dubois*, ép. Louis XV 26.550 fr. — 239. Grande table-bureau en placage, garnie de bronzes, ép. Louis XV, 21.010 fr. — 235. Petit bureau dos d'âne, marqueterie à fleurs, ép. Louis XV, 20.000 fr. (dem. 6.000) — 244. Coiffeuse, marqueterie à fleurs, ép. Louis XV, 15.120 fr.

— La *collection Alfred André*, dispersée le même jour par Mes Lair-Dubreuil et André Couturier, avec M. Leman comme expert, a produit 472.067 fr. Les demandes de l'expert furent maintes fois dépassées. Il nous suffira de citer : le n° 298. Buste de marbre blanc, du XVIIIe s., portrait présumé de *G. de Lamoignon de Malesherbes*, par Claude Dejoux, élève de Coustou, 61.000 fr. (dem. 25.000) ; et le n° 183, Petite châsse en cuivre champlevé, gravé et émaillé, de Limoges, XIIIe s., 40.000 fr. (dem. 20.000).

— Une vente de tapisseries et objets d'art, faite salles 9 et 10 (Me Desvouges et M. Pape), s'est terminée, le même jour, sur un total de 505.000 francs.

Un salon couvert en tapisserie du XVIIIe siècle, à décor d'animaux et de volatiles, fut payé 51.000 fr. Parmi les tentures en tapisserie :

228. *Pastorale*, du XVIIIe s., 41.000 fr. — 218. Tap. d'Aubusson, XVIIIe s., de la série des *Incas*, 11.000 fr. — 219. Tapisserie présentant des attributs sacrés, XVIIIe s., 18.300 fr. — 220. *Scène villageoise*, Flandres, fin XVIIe s., 21.100 fr. — 222. Tapisserie à personnages antiques, 17.500 fr. — 224. Tapisserie, Flandres, XVIe s., à sujet de *Scène biblique*, 30.100 fr. — 227 Tapisserie verdure, avec chien et renard, XVIIIe s., 28.600 fr.

Dans la série des objets d'art, notons le n° 207 : Pendule bronze, *Femme debout et amour*, ép. Louis XVI, 10.100 fr.

— Les livres modernes ornés d'aquarelles originales provenant de la *bibliothèque A. G...* se sont vendus à des prix élevés (Me Lair-Dubreuil, M. Leclerc), le 26 avril, à l'Hôtel. Le total fut de 114.928 francs.

Le principal prix fut payé pour un exemplaire unique des *Trophées*, de Heredia, avec 141 aquarelles originales de Millard, adjugé 30.150 fr.

Citons aussi : les *Œuvres complètes* de Musset, édit. Charpentier, 1884, en 10 volumes, avec 248 aquarelles originales, 27.100 fr.; et un exemplaire de *Cyrano de Bergerac*, de Rostand, édit. Magnier, 1899, avec 46 aquarelles de Wagrez, 10.000 fr.

— Une vente d'estampes, faite salle 10 (Me Lair-Dubreuil, MM. Paulme et Lasquin), s'est terminée le 27 avril, sur un total de 403.447 francs.

Elle comprenait des estampes françaises et anglaises du XVIIIe s., en noir et en couleurs. Dans la série des Bonnet, le n° 27, une *Tête de Flore*, d'après Boucher, portrait de l'une des filles du peintre, estampe gravée à l'imitation du pastel, a fait 14.000 fr.

A la deuxième vacation, les estampes anglaises ont été fort disputées : on citera en particulier les deux pièces célèbres de Ward, d'après Morland, *a Visit to the child at nurse* et *a Visit to the boarding-school* (n° 170), 32.000 fr.; 173, *the Fruits of early industry and œconomy* et *the Effects of useful extravagance and idleness*, du même, 16.000 fr. ; 197, *a Bacchante* (*portrait de lady Hamilton*), par J. R. Smith, d'après Reynolds, 30.000 fr. (dem., 20.000 fr.) ; enfin le n° 194, par Bartolozzi, d'après Reynolds, 14.000 fr.

Parmi les estampes françaises : la suite des quatre pièces traditionnelles par Descourtis, d'après Taunay, *la Rixe*, *le Tambourin*, *la Noce de village*, *la Foire de village*, épr. en couleurs (dont deux du premier tirage), 16.200 fr.

Ajoutons au prix de ces estampes, les deux enchères les plus intéressantes dans la catégorie des dessins et aquarelles : 241, *le Déjeuner*, gouache de Mallet, 11.000 fr. ; 233, *Portrait de femme*, par Carmontelle, dessin aux crayons de couleurs, 10.500 fr.

— Ainsi qu'il était aisé de le conjecturer, le succès de la vente des tableaux anciens de la *collection du prince Orloff* a été très vif ; il l'eût été davantage encore, surtout pour les magnifiques dessins de Tiepolo, qui formaient l'objet de la seconde vacation, si les décisions législatives prises la veille n'avaient inquiété les acheteurs étrangers et surpris le commerce parisien. Produit total : 1.789.190 francs.

Malgré cela, la plupart des œuvres se sont bien vendues : les nos 70 et 71, deux *Annonciations* ont fait respectivement 20.000 et 19.500 fr.; le n° 83, une *Adoration des Anges*, 16.500 fr.; le n° 85, *la Fuite en Égypte*, 18.500 fr. ; le n° 90, autre *Fuite en Égypte*, 20.000 fr. ; les nos 93 et 94, deux dessins du *Christ et les pécheurs*, 19.500 et 21.500 fr. ; le n° 116, *l'Ange et Agar*, 28 500 fr. Le prix le plus élevé a été obtenu par le n° 140, *l'Ange délivrant saint Pierre de sa prison*, adjugé 40.000 fr.

Parmi les peintures, où les prix principaux ont été réalisés par le Giotto et le G. B. Tiepolo, nous citerons les nos 6, B. Bellotto, *le Ponte Vecchio, à Vérone*, 16.500 fr. ; 15, Canaletto, *San Giorgio Maggiore*, 85.000 fr. ; 18, Cranach, *Bacchanale*, 27.000 fr. ; 24, École française, XVe

siècle, *la Vierge du rosaire*, 33.600 fr.; 29, Giotto (attribué à), *la Cène*, 172 000 fr.; 31-32, Guardi, *les Arcades du palais des Doges*, 50.600 fr.; 61, G. B. Tiepolo, *Portrait d'homme*, 151.000 fr.; 62, *l'Ange apparaissant à Agar*, 36.100 fr.

— La vente Willems que nous avions annoncée comme devant se faire lundi dernier, n'a pas eu lieu, en raison des textes votés par la Chambre, dont il est parlé d'autre part, sur l'exportation des objets d'art.

A l'heure où devaient commencer les enchères, Me Lair-Dubreuil est monté à la tribune pour annoncer que la vente était annulée et il a donné les explications suivantes que nous empruntons à notre confrère la *Gazette de l'Hôtel Drouot*.

« M. Willems étant mort à Bruxelles en 1913, ses héritiers voulurent que la vente de ses tableaux eût lieu à Paris. Le Tribunal de Bruxelles rendit à cet effet un jugement disant que la vente aurait lieu à Paris, cette ville *étant le centre par excellence du mouvement artistique*, juste hommage rendu par des juges étrangers au marché parisien.

« La guerre étant survenue, la vente ne put avoir lieu et les tableaux demeurèrent dans les réserves de la galerie Georges Petit. En 1919, on pensa à faire la vente, mais on attendit, espérant l'abolition de la taxe de luxe. Enfin, comme il fallait réaliser, on fixa, il y a quelques mois, la vente à hier. Mais on avait compté sans l'imprévu et le décret prohibant la sortie des œuvres d'art.

« Devant ce fait, les héritiers décidèrent de ne pas faire la vente. Me Lair-Dubreuil, au nom de son confrère, aux noms des experts et en son nom, s'excusa de ce fâcheux contretemps...

« Un des héritiers de M. Willems expliqua alors en quelques mots qu'il trouvait cette prohibition inique, attendu que la collection Willems venait de Bruxelles, que de nombreux Belges voulaient acheter des tableaux pour les faire retourner en Belgique et que, comme ils seraient contraints de payer de 50 à 100 °/o de droit de sortie, les héritiers préféraient ne pas faire la vente. »

Ventes annoncées.

— Les tableaux anciens et modernes, sculptures, tapisseries, provenant de la collection de feu *Mme A. C. d'A...* (*Cahen d'Anvers*) seront vendus le 14 mai prochain à la galerie G. Petit.

Le catalogue permet de remarquer un Corot de 1826, *la Montagne* ; une *Pietà*, de Delacroix ; une vue lumineuse de *Venise*, de Fromentin ; six Meissonier ; et *l'Aiguille d'Etretat*, de Monet ; de Gustave Moreau, *le Jeune homme et la Mort*, la célèbre composition dédiée, en 1865, à la mémoire de Th. Chassériau ; deux études d'Henri Regnault, *un Coin de l'Alhambra ;* et *Bûcheron débitant un tronc d'arbre*, de Troyon.

Parmi les aquarelles, pastels, dessins, nous noterons : un Decamps, une étude de Fromentin, un fusain de Harpignies, deux pastels de Millet : *l'Arc-en-ciel* et *l'Hiver*, deux aquarelles de G. Moreau : *Salomé* et *Jésus au Jardin des oliviers*, une *Cathédrale espagnole* de H. Regnault.

Deux tableaux anciens seulement, mais qui semblent de qualité : *Bords de rivière* de Van Goyen, et *la Piazzetta* de F. Guardi.

Les tapisseries, magnifiques, s'annoncent comme devant être le clou de la vente : elles ont été exécutées à Ferrare vers 1540, dans les ateliers de Jean Karcher, d'après des cartons attribués à Jean d'Udine, pour le cardinal Hercule Gonzague de Mantoue dont elles portent les armes. Ce sont quatre grands panneaux et deux plus étroits à sujets d'enfants dans des paysages.

— Les 19-20 mai, à l'Hôtel Drouot, salle n° 7, Mes F. Lair-Dubreuil et H. Baudoin, et M. L. Delteil, présenteront aux enchères un remarquable ensemble d'estampes modernes, faisant partie de la *Collection de M. A Beurdeley*, dont ce sera la deuxième vente.

Le catalogue comporte 430 numéros; il ne comprend donc qu'une minime partie d'une collection de plus de trente mille pièces. Celles choisies pour ces deux premières vacations sont signées des noms les plus estimés. C'est ainsi qu'on y rencontre dix-sept Goya, une vingtaine de Meryon, dont le *Pont au change*, épreuve du 5e état, avant la lettre, et l'*Abside de Notre-Dame*, épreuve du 4e état, également avant la lettre et avec le millésime; plus de quatre-vingts eaux-fortes de Seymour Haden ; près d'une centaine de Whistler, dont *San Biagio*, *Old Battersea Bridge*, *Nocturne*, *Rotherhithe*, rare épreuve du 1er état, au bateau blanc, *the Doorway*, 6e état, et de nombreuses lithographies du même maître. D'Aug. Lepère, on trouvera les pages vendéennes, la *Cathédrale de Nantes*, les vues de Paris, la *Cathédrale de Rouen*, des bois, des eaux-fortes, des lithographies; et d'Anders Zorn, une cinquantaine d'épreuves admirables.

R.-Cl. G.

Le Gérant : H. Denis.

Paris. Imp. Georges Petit, 12, rue Godot de Mauroi.

LE BULLETIN DE L'ART

ANCIEN ET MODERNE

NOTRE TRIBUNE

La Législation italienne sur l'Exportation des œuvres d'art

La loi que la Chambre vient de voter, avec la précipitation que l'on sait, prétend résoudre le problème singulièrement difficile de la protection du patrimoine artistique national, tout en visant aussi à augmenter les ressources financières de l'État. Les protestations sont unanimes. Le *Bulletin* a déjà démontré, avec trop de clarté pour qu'on y revienne, que le résultat le plus certain de la loi sera d'enlever à Paris sa situation privilégiée de marché mondial des antiquités et des objets d'art; et il paraît peu probable que ce soit à l'avantage des recettes budgétaires.

D'autre part, la protection du patrimoine artistique national, réclamée depuis tant d'années, amorcée par les lois de 1909 et de 1913, qui sont restées pour ainsi dire lettres mortes, ne comportait point nécessairement, semble-t-il, l'interdiction quasi absolue d'exporter une œuvre d'art française quelconque. Il en est tant, hélas, qui ne méritent des protections d'aucune sorte ! On cite beaucoup l'exemple de l'Italie. Il est intéressant d'examiner la loi italienne de 1909, si souple, si intelligente, si pratique, et qui a été élaborée avec un soin tout particulier par les soins du service des Beaux-Arts et de son ancien directeur, M. Corrado Ricci.

Elle ne répondait point d'ailleurs à une préoccupation nouvelle. Le grand-duché de Toscane, en 1602, interdisait déjà d'exporter les œuvres d'un certain nombre de grands maîtres. Chaque Etat de la Péninsule avait pris des mesures analogues. Le fameux édit Pacca, si souvent mentionné, n'avait vigueur que dans les États de l'Église. Les provinces appliquèrent les anciennes réglementations nationales jusqu'en 1902, où les Chambres italiennes votèrent une loi destinée à les unifier. Cette loi, soucieuse de ne pas léser les droits des particuliers, permettait l'exportation de toutes les œuvres que l'État n'était pas disposé à acheter. On lui fit des offres si abondantes qu'il fut dans l'impossibilité de les agréer toutes. On se hâta de rapporter une loi qui aurait vidé l'Italie de ses chefs-d'œuvre.

La loi de 1909 fut infiniment mieux conçue. La voici dans ses grands traits : interdiction absolue de vente pour les objets appartenant à l'État, aux provinces, communes, congrégations, etc. ; interdiction d'exporter toute œuvre présentant un *grand* intérêt historique, archéologique, paléontologique ou artistique, ce qui implique que l'exportation est libre pour les objets d'un intérêt médiocre ou nul. Mais qui sera chargé de faire la distinction ? On avait un organisme tout prêt, le service des Beaux-Arts, avec ses surintendances réparties dans tout le royaume, ses directeurs de galeries, de musées et de fouilles, ses inspecteurs, adorant leur métier, admirablement recrutés après des examens sévères, des concours, un choix minutieux. Surintendance par surintendance, on dressa aussitôt un catalogue de toutes les œuvres appartenant à des particuliers et présentant un grand intérêt national. Leurs propriétaires reçurent un avis officiel leur notifiant l'interdiction d'exporter et l'obligation d'avertir l'État s'ils vendaient à l'intérieur du royaume, en donnant le nom de l'acquéreur qui immédiatement recevait à son tour une nouvelle *notificazione*.

D'autre part, aucune œuvre d'art ne peut être expédiée hors du royaume sans passer auparavant à l'office d'exportation. On en a institué dans tous les centres artistiques, en y déléguant des savants compétents, spécialisés, appartenant tous au service des Beaux-Arts. Il y a des fraudes, dit-on. Sans doute. Où n'y en a-t-il point ? Mais dans son ensemble, la loi est remarquablement appliquée et elle obtient tout son effet qui est

uniquement d'assurer la protection des œuvres, fort rares en somme, dont l'émigration porterait dommage au patrimoine national. Les autres, l'immense majorité, sont libres de toute entrave et paient seulement une redevance qui atteint au maximum 20 °/₀ de leur valeur. Nous sommes loin des taxes prohibitives que la Chambre française vient de voter et de son interdiction brutale, absolue, d'exporter.

La situation du marché français est d'ailleurs infiniment plus complexe que celle du marché italien. L'Italie n'exporte guère que des objets d'art classique et italien. Elle a un organisme tout désigné, parfaitement compétent pour exercer la surveillance. Tandis qu'en France on vend des objets d'art du monde entier, d'Europe, d'Afrique, d'Asie. On en vend en quantité infiniment plus grande qu'en Italie. L'organisme de surveillance est inexistant. Les lois de protection de 1909 et de 1913 n'ont même pas été appliquées, ou bien peu. Créer l'organisme sera tâche terriblement difficile à Paris même, où les compétences cependant ne manquent point. En province, cela sera tout simplement impossible. Il ne semble pas que la Chambre ait compris toute l'ampleur du problème. Elle ruine le marché parisien. Par une mesure draconienne, elle empêche le rayonnement de l'art français à l'étranger. Enfin, elle ne crée pas le service destiné à assurer le fonctionnement de la loi. Quels règlements va-t-on élaborer ? Ressembleront-ils à ceux dont un antiquaire nous parlait récemment? Il a importé en France un secrétaire qui lui a coûté une vingtaine de mille francs et une armoire de 1.500 francs. Et il a payé des droits de douane trois fois plus grands pour l'armoire que pour le secrétaire. La raison en est édifiante. Les Douanes ont un critérium particulier pour la valeur des objets anciens : elles les estiment au poids.

Une loi est nécessaire, cela ne fait aucun doute pour personne. Mais qu'on la fasse préparer par des gens du métier.

ÉCHOS ET NOUVELLES

Au Louvre.

Le 10 mai, à 3 heures, inauguration de la collection Schlichting et des nouvelles salles d'Extrême-Orient, réouverture de la collection Pelliot et de la collection Grandidier, réouverture des salles flamandes et hollandaises complètement remaniées, selon le programme si heureusement adopté pour la Grande Galerie, et des salles de la collection Chauchard.

Réouvertures et inaugurations dans l'intimité, si l'on peut dire. Juste ce qu'il fallait de redingotes ministérielles ou directoriales pour qu'on eût l'impression qu'on assistait à une cérémonie officielle. Juste assez d'invités pour faire une figuration convenable. Au demeurant, la plus agréable promenade dans les salles nouvelles dont on ne se lassait pas de louer l'habile utilisation.

Nous avons dit deux mots, dans le dernier *Bulletin*, des salles chinoises et japonaises, qui sont un émerveillement.

Il faudrait pouvoir détailler aussi les panneaux des Rembrandt, la salle des grands portraits flamands qui précède la galerie de Médicis, les petites salles flamandes et hollandaises, et aussi la collection Chauchard.

C'est dans la pièce qui fait suite à cette dernière qu'est présentée la collection Schlichting, dont on avait déjà pu admirer quelques spécimens lors de l'exposition, dans la salle La Caze, des œuvres entrées au Louvre de 1914 à 1918. Disposée avec un art consommé, accompagnée de ses meubles, de ses sculptures, de ses objets d'art — les vitrines de boîtes du XVIIIe siècle ont eu le succès prévu —, la donation Schlichting ne pouvait être mieux mise en valeur.

Sur un chevalet dressé contre une colonne de la Grande Galerie, une petite peinture blonde et nacrée... Surprise délicate !

On avait vu, peu de jours auparavant, la *Vénus anadyomène*, de Chassériau, passer aux enchères, à la vente Beurdeley, et l'on savait que le Louvre n'avait pu se la faire adjuger...

Rêvant de la lui offrir au nom de la *Revue de l'Art*, nous avions nous-même continué les enchères, pour, hélas ! les abandonner devant le prix qui montait.

Nous nous garderons bien de dévoiler l'anonymat que veut garder l'auteur de ce joli geste. Contentons-nous de dire que la *Vénus* de Chassériau vient du même donateur à qui le Louvre doit son incomparable collection de Barye et *la Cathédrale de Sens*, de Corot.

Conférences-promenades.

Lundi, 17 mai : première série des conférences-promenades au Louvre.

Très bonne impression d'ensemble. Auditeurs

attentifs et bienveillants, dont le nombre varie selon les programmes : ici, une douzaine ; là, une vingtaine ; ailleurs, plus du double. Certains ont apporté des chaises ou des pliants. Quelques-uns prennent des notes.

Les conférenciers s'acquittent de leur tâche tout à leur honneur. Les uns, qui ont l'habitude de la parole en public et qui possèdent à fond leur sujet, parlent d'abondance — et parfois avec un peu trop d'abondance, — avec ou sans notes ; d'autres lisent leurs notes et ne se font pas toujours suffisamment entendre de tout le groupe.

Sur les huit conférences, on sait que cinq étaient faites par des dames. Un peu émues au début, elles se sont bientôt ressaisies et ont été suivies avec beaucoup d'intérêt par leur auditoire.

Au demeurant, une expérience réussie, et qui mérite de n'être pas sans lendemain.

Le Service Photographique des Beaux-Arts.

Ceux qui se souviendront des articles parus ici-même au début de 1914, sur *la Photographie et les Musées nationaux*, comprendront quelle est notre satisfaction de pouvoir annoncer que le Service photographique et cinématographique de l'Armée, créé par M. Pierre Marcel avec autant de méthode que d'activité, loin de disparaître comme tant d'autres organismes du temps de guerre, va prendre une importance et une utilisation nouvelles.

Transformé en Service photographique et cinématographique des Beaux-Arts et installé rue de Valois, sous la direction pleine de promesses de M. P. Ratouis de Limay, ce service n'exploitera pas seulement l'ancien fonds de documents relatifs à la guerre : il recevra également les quelque 25.000 clichés du fonds des Monuments historiques et les 7.000 clichés du fonds Braun, dont on pourra se procurer facilement les épreuves ; enfin, il continuera, selon les demandes de l'administration, des sociétés savantes ou des particuliers, d'enrichir les archives photographiques des richesses d'art de la France, musées ou monuments, et ce n'est pas là le moindre intérêt de la féconde initiative prise par le Directeur des Beaux-Arts, M. Paul Léon.

En annonçant une aussi heureuse nouvelle et qui rompt si nettement avec des routines insupportables et des privilèges périmés, il ne nous reste qu'une chose à souhaiter : c'est de voir le nouveau service éviter l'écueil de la bureaucratie, s'organiser en exploitation commerciale, et fournir aisément, rapidement et à bon compte les épreuves qui lui seront demandées. Facile programme et succès certain.

Après le Jardin, la Place...

Et après les baraques, la statue...

Le Conseil municipal a « invité » l'État à faire disparaître à la fin du mois de juin les baraques qui encombrent et défigurent les Tuileries, ainsi que leurs ponts, leurs arcades, leurs pylones et leurs pots de moutarde ; c'est très bien. Mais maintenant, le Conseil municipal autorisera-t-il l'érection, sur la place Saint-Augustin, de certain monument à Paul Déroulède, dont le moins que l'on puisse dire est qu'il ne déparera pas la collection des plus affligeantes statues de Paris ?

Or, les baraques des Tuileries sont provisoires, tandis que le monument à Déroulède sera définitif. Si l'on est parti en guerre contre celles-là, il faut donc, en bonne logique, se montrer plus sévère encore pour celui-ci.

INFORMATIONS

Actes officiels.

Légion d'honneur. — Est nommé chevalier de la Légion d'honneur : M. Wladimir de Terlikowski, artiste peintre, de nationalité polonaise.

A l'Institut.

Séance trimestrielle (28 avril). — Sur les arrérages de la fondation Debrousse, 7.000 francs sont attribués à l'Académie des Beaux-Arts : 1.000 fr. pour la publication des procès-verbaux des séances de l'Académie royale d'architecture antérieurs à 1785 ; 1.000 fr. pour l'achèvement de la publication des plans du Palais Mazarin ; 5.000 fr. pour la publication du catalogue du fonds musical de la Bibliothèque nationale confié à M. Expert.

— M. Lyon-Caen donne lecture d'un rapport sur le règlement général de la Maison de l'Institut de France à Londres. On sait que M. Edmond de Rothschild, membre de l'Académie des Beaux-Arts, a fait donation à l'Institut d'une maison sise à Londres et destinée à recevoir des travailleurs qui veulent séjourner dans cette ville pour s'y livrer à des études artistiques, scientifiques ou littéraires.

M. E. de Rothschild a fait cette donation dans la pensée qu' « au lendemain d'une longue période de guerre, au cours de laquelle s'est affirmée dans l'héroïsme la commune tendance de l'esprit français et de l'esprit anglais vers un idéal de haute civilisation,

il pouvait entrer dans les vues de l'Institut de France de concourir à rendre plus étroites les relations intellectuelles entre la France et l'Angleterre, que la création d'un centre d'études à Londres permettant à de jeunes Français de s'imprégner de la culture anglaise en se mêlant à la vie de nos voisins, en suivant les cours de leurs maîtres les plus éminents, en fréquentant leurs musées, leurs bibliothèques, leurs laboratoires, pourrait contribuer à créer entre les deux pays une alliance spirituelle faite pour répandre dans le monde les idées de progrès, de justice et de paix ».

La Maison de l'Institut de France à Londres pourra, selon toutes probabilités, être ouverte dans le courant de l'été prochain : aussi les personnes qui désirent y être admises sont priées de vouloir bien adresser, avant le 15 juin prochain, leurs demandes à M. le président de la commission de la Maison de l'Institut de France à Londres (23, quai Conti, Paris-6ᵉ).

D'après le règlement, tout candidat doit être Français ; sa demande écrite d'admission doit indiquer ses nom, prénoms et âge, avec son acte de naissance à l'appui ; les études diverses qu'il a faites, ses fonctions ou occupations actuelles, ses titres universitaires, les récompenses et les bourses qu'il a pu obtenir, ses publications, œuvres et travaux de toute nature, le but dans lequel il se propose de séjourner à Londres, le temps pendant lequel il désire y demeurer (la durée du séjour à la maison de l'Institut de France à Londres est de deux mois au moins et d'un an au plus). Toute personne ayant été admise doit, dans les trois mois qui suivent l'expiration de son séjour, adresser à la commission de la Maison de l'Institut de France à Londres un rapport sommaire sur les résultats de ses travaux ou de ses recherches.

— L'Institut accepte, pour le musée Condé, un pastel de Rosalba Carriera, qui lui a été légué par M. Jean Bichet, de la Pailletterie, par Montargis.

Académie des inscriptions et belles-lettres (séance du 7 mai). — Le prix Raoul Duseigneur (3.000 fr.) est partagé entre M. J. Puig y Cadafalq, pour ses travaux archéologiques et notamment pour sa participation au grand ouvrage sur *l'Architecture romane en Catalogne*, et M. Mélilla, pour ses travaux sur les antiquités ibériques.

— Le P. Maurice donne lecture d'une étude sur l'art sculptural des Baloubas, peuplade primitive qui occupe la vallée d'un petit affluent du Congo supérieur.

— Le prix Jean Raynaud, de la valeur de 10 000 fr., « destiné à récompenser le travail le plus méritant qui se sera produit pendant une période de cinq ans », a été attribué à l'œuvre de notre regretté collaborateur Émile Bertaux.

(Séance du 14 mai.) — M. S. Reinach lit une note de M. F. Cumont sur les découvertes récentes faites à Rome, notamment au Palatin, par MM. Boni et Bendinelli. Près de la Porta Maggiore, au Viale Manzoni, on a découvert des caveaux funéraires ornés de stucs et de peintures ; une chambre voisine est décorée d'une mosaïque donnant les noms des personnages ensevelis (IIIᵉ siècle). Les parois sont couvertes de peintures d'une importance exceptionnelle : on y voit douze grands personnages vêtus d'une toge blanche, bordée d'un *clavus* de pourpre. Sur la voûte, sont plusieurs figures du type du Bon Pasteur ; mais on hésite à qualifier les peintures de chrétiennes parce que, dans certaines scènes, sont représentées des femmes nues.

Académie des Beaux-Arts (séance du 15 mai). — Le prix Brémond (2.000 francs) est partagé entre Mˡˡᵉ Cormier, peintre, et M. Bottiaux, sculpteur.

Musées nationaux.

Conférences-Promenades. — Sur l'initiative de M. d'Estournelles de Constant, directeur des Musées nationaux, et avec l'approbation de M. Honnorat, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, des conférences-promenades à l'usage du public vont être faites dans les Musées nationaux par les chargés de missions attachés aux différents départements de ces musées et par d'anciens élèves de l'École du Louvre.

Ces conférences-promenades auront lieu le lundi. La première série a été inaugurée le 17 mai, au Louvre. Le programme nous est parvenu trop tard pour qu'il fût possible de l'annoncer ici.

Les personnes désireuses de suivre une ou plusieurs conférences sont priées de s'inscrire au secrétariat de l'École du Louvre, tous les jours de semaine, de 10 heures à midi et de 14 à 16 heures.

Pour les conférences-promenades des musées du Luxembourg, de Cluny, de Versailles et de Saint-Germain, les inscriptions sont reçues au secrétariat de ces différents musées, à leurs jours et heures d'ouverture.

Un droit de 3 francs par conférence-promenade est perçu au moment de l'inscription.

Monuments historiques.

Les Cours du Trocadéro — Le 10 mai, dans la petite salle du Trocadéro, a eu lieu la reprise des cours organisés par la Direction des Beaux-Arts à l'intention des architectes des Monuments historiques.

M. Paul Léon, directeur des Beaux-Arts, dans son allocution inaugurale, a annoncé, pour le mois de novembre, la réouverture de ces cours, qui, au lieu d'être faits désormais par un professeur unique, comme le regretté M. de Baudot, seront demandés à divers spécialistes, chacun devant traiter de sa spécialité.

M. Ch. Genuys a pris la parole ensuite et, dans une conférence illustrée de 150 projections, il a montré comment les Allemands ont voulu la ruine de nos églises et quelles mesures le service des Monuments historiques à décidées pour réparer le désastre, dans la mesure du possible.

Les églises réellement irréparables seront conser-

vées, protégées et entretenues *comme ruines*, après qu'on aura retiré des décombres et abrité dans leur voisinage tous les fragments intéressants qu'il sera possible de recueillir. Par contre, tout ce qui peut être réparé le sera : en ce moment, on commence par couvrir et clore; puis on reconstruira les parties manquantes en vue de l'utilisation, en réglant la marche des travaux sur le degré de réhabitation de la localité. Déjà, plus de 500 édifices classés avant la guerre ont été l'objet des soins des architectes des Monuments historiques; 16 millions ont été dépensés en 1919 à ces travaux de première urgence, — sauvegarde, clôture, toiture, — qui seront achevés en 1920.

Pour ce qui concerne la cathédrale de Reims en particulier, M. Deneux, l'architecte qui est chargé des travaux, a établi une toiture provisoire. On remettra ensuite en état les voûtes, les meneaux des fenêtres, on bouchera les brèches. L'édifice pourra alors être tout entier rendu au culte. Alors on reconstruira les toitures en ciment armé avec couverture de plomb, ayant le même aspect extérieur qu'autrefois ; puis on abordera la réparation de la maçonnerie endommagée par l'incendie ou les explosions : corniches, chéneaux, arcs-boutants, contreforts, etc. On pense alors pouvoir entreprendre la réfection de la sculpture ornementale, et quant à la statuaire, qu'on ne saurait remplacer, on rajustera, quand ce sera possible, les débris existants.

Telle est, dit M. Ch. Genuys, la formidable tâche du service des Monuments historiques.

Et maintenant, qu'il nous soit permis d'exprimer un vœu, c'est qu'on s'en tienne à ce judicieux programme et que, pas plus en ce qui touche au décor ornemental qu'à la statuaire, on ne remplace ce qui est à jamais détruit par du « vieux neuf », de quelque sculpteur ou décorateur que ce soit.

Sociétés savantes.

Société de l'Histoire de l'Art français. — A l'assemblée générale, qui s'est tenue le 14 mai, on a entendu, après le discours d'usage de M. H. Stein, président, les rapports de M. Pierre Marcel, secrétaire général, et de M. Ramey, trésorier.

— Ont été élus membres du Comité : MM. J. Guiffrey, P.-A. Lemoisne, H. Lemonnier, P. Vitry, P. Alfassa et G. Rouchès.

— Ensuite, M. G. Bapst a fait une communication sur les Van Blarenberghe, les gouacheurs et peintres lillois bien connus, sur lesquels il a pu recueillir de curieux renseignements : il a suivi la famille depuis le premier artiste de ce nom, Jacques-Guillaume, et ses deux fils, Louis-Nicolas (1711-1794), le plus célèbre de tous, et Henri-Désiré (1734-1812), jusqu'à Henri-Joseph, fils de Louis-Nicolas, mort conservateur du musée de Lille en 1826, à ses deux sœurs et à sa fille, toutes les trois peintres et dessinateurs.

— Rappelant les diverses versions relatives à la mort du Rosso, et notamment la plus répandue, celle de Vasari, — d'après lequel l'artiste se serait empoisonné en 1541, — M. M. Roy fait connaître qu'il a retrouvé des textes précis permettant de fixer la date de cette mort avec certitude au 14 novembre 1540. Il montre par suite de quelles circonstances le bruit que l'artiste serait mort tragiquement s'est accrédité en Italie et pourquoi on est fondé à n'en rien croire.

— M. G. Brière passe en revue une série de documents iconographiques, — en particulier des tableaux d'Hubert Robert, — représentant la Grande Galerie du Louvre et ayant, les uns un intérêt de projet, d'autres un intérêt de réalité. Il étudie également un dessin de Benjamin Zix (aujourd'hui au musée de la Manufacture de Sèvres), représentant la Grande Galerie et les tableaux qui s'y trouvaient alors, avec le défilé du cortège du mariage de Napoléon en 1810. Ce dessin fut exécuté en vue de la décoration d'un grand vase dit « du Mariage de l'Empereur », qui devait être décoré par Le Guay d'une frise de plus de deux mètres de longueur représentant le cortège du mariage. Ce vase, encore inachevé en 1815, fut détruit ensuite sur les ordres de Brongniart.

Sociétés artistiques.

Syndicat de la Presse artistique. — L'assemblée générale du Syndicat de la Presse artistique a eu lieu le 10 mai.

Après une allocution du président, M. Frantz-Jourdain, le secrétaire général, M. Mora, et M. Poupinel, trésorier, ont lu leurs rapports sur la situation morale et financière de la Société, — rapports adoptés à l'unanimité.

Deux vœux ont été émis ensuite par l'assemblée : l'un sur la proposition de M. Marc Leclerc, invitant le gouvernement à veiller d'urgence à la sauvegarde de beaucoup d'œuvres d'art des régions dévastées qui se trouvent encore dans les ruines ; l'autre, sur la proposition de M. R. Escholier, demandant que les jardins publics, tant à Paris qu'en province, ne soient pas, comme il arrive trop souvent, défigurés par des constructions provisoires.

Ont été élus membres du Comité : MM. Belville, Frantz-Jourdain, Marc Leclerc, P.-A. Lemoisne, Marmottan, Nicolle, Stiegler, Varenne, J. Guiffrey et P. Marcel.

Société de la Gravure sur bois originale. — La Société de la Gravure sur bois originale, fondée en 1911 avec le concours d'Auguste Lepère, vient de se reconstituer en une association coopérative composée d'artistes graveurs et d'amateurs, chaque membre ayant droit aux publications de la Société.

Le nombre des membres amateurs est fixé à 100, celui des graveurs originaux à 25. Des membres étrangers sont admis dans la proportion d'un quart. Le droit d'entrée est fixé à 100 francs et la cotisation annuelle à 150 francs.

La Société, qui compte déjà cinquante membres fondateurs, a élu son comité : président, M. Léon

Comar; vice-président, M. P.-É. Colin; trésorier, M. André Bertaut; secrétaire, M. Pierre Gusman; assesseurs, MM. Henri Vever, André Dezarrois, J.-E. Laboureur, Jacques Beltrand, Robert Bonfils, Hernandez, Sancholle-Henraux.

La publication, décidée pour cette année, sous le titre *le Nouvel Imagier* (nouvelle série), se composera de 12 planches originales inédites, format in-4° raisin, dont 6 à paraître en octobre 1920, et dues à MM. J. Beltrand, Laboureur, Colin, Bonfils, Gusman, Boizot.

En Italie.

Le Centenaire de Raphaël. — Il a été célébré en grande pompe à Urbino, dans une de ces cérémonies commémoratives où la plus grande place est donnée aux orateurs. M. Pompeo Molmenti, sous-secrétaire d'État des Beaux-Arts a prononcé un grand discours. Le Comité d'organisation a tenu à ce que le volume de M. Adolfo Venturi parût pour ce quatrième centenaire. C'est certainement le livre le plus complet et le mieux informé qui ait été publié jusqu'ici sur Raphaël. — J. A.

Aux États-Unis.

Un nouveau musée à San-Francisco. — Encore un beau succès pour l'art français aux États-Unis.

Dans la lointaine Californie, au bord de la baie de San-Francisco, grâce à la générosité de M. et Mme Adolph Spreckels, un musée va être construit dans un des plus beaux parcs, pour y installer les superbes collections d'œuvres de Rodin, Carrière, Rivière, etc., offertes par Mme Spreckels à sa ville natale.

Ce musée, dont la construction est confiée à l'architecte Henri Guillaume, doit être conçu dans le même style que le Palais de la France, construit par le Gouvernement français à l'Exposition internationale de San-Francisco en 1915.

La délicate élégance de ce palais, qui reproduisait, dans ses façades principales, notre palais de la Légion d'honneur à Paris, avait été très goûtée par les amateurs de San-Francisco qui vont être heureux d'en posséder une reproduction durable, où se succéderont des expositions de nos meilleures productions artistiques.

Nécrologie.

J. L. Pascal. — Nous apprenons la mort, à l'âge de quatre-vingt trois ans, de notre éminent collaborateur l'architecte J.-L. Pascal, membre de l'Institut à qui nous consacrerons, dans le prochain numéro, une notice nécrologique, où il sera rendu l'hommage qui convient à son talent et à sa longue et féconde carrière.

Georges Petit. — M. Georges Petit, l'expert parisien, vient de mourir à l'âge de soixante-quatre ans.

Avec lui, disparaît une des figures les plus connues et les plus sympathiques du monde de la curiosité. Fils du marchand de tableaux Francis Petit et élevé dans le monde des artistes et dans celui des habitués de l'Hôtel des ventes, Georges Petit avait sa voie toute tracée. En peu de temps, il s'affirma comme un des meilleurs connaisseurs en peinture moderne et, depuis trente ans, il n'est guère de grande vente relative à l'art du XIXe siècle qu'il n'ait pas été appelé à diriger. En même temps, il fondait cette galerie de la rue de Sèze, dont il n'est pas exagéré de dire que le nom est célèbre dans le monde entier pour les innombrables expositions qui s'y sont faites et les collections illustres qu'on y a dispersées aux enchères publiques.

LES EXPOSITIONS

Le Salon de la Société des Artistes français.

(2me et dernier article.) (1)

Dominant la quantité, c'est une qualité d'art qui signale aussitôt les portraits de MM. Déchenaud, Marcel Baschet, peintre et pastelliste, Laparra, Jean Patricot, Pierre Laurens, et *la Fillette au cerceau* de M. Henry d'Estienne, les paysages du vieux maître Pointelin, seul continuateur austère de Corot sur les plateaux jurassiens, les soirs marocains de M. Dabadie, l'automne ou le printemps provençal de M. Montagné, le Paris neigeux de M. Fernand Lambert, un intérieur discrètement ensoleillé de M. Régereau, sans négliger le superbe *Chat* du peintre-graveur Oger.

Du métier partout, pour suppléer aux beaux rêves de l'idéal absent : Eugène Lemercier, le poète de *la Contemplation*, n'est plus; très discutée en 1914, l'ardente inquiétude de Mlle Dufau se réserve au Salon d'Automne, abandonnant l'atmosphère andalouse à Mlle Jeanne Thil et la composition décorative à Mlle Pauline Adour.

La tradition se perd, même à l'École, où les professeurs ne sauraient communiquer la foi qu'ils ont perdue! Qui remplacerait Gustave Moreau? Mais le plus scolastique des deux Salons nous ménageait une surprise, puisqu'il montre une grande œuvre; et, dorénavant, c'est de l'Institut que nous vient la lumière.

Aussi bien, deux académiciens d'hier savent-ils harmoniser les audacieuses vibrations des procédés nouveaux : l'un est un ancien prix de Rome, M. Ernest Laurent, qui met dans un exquis portrait de femme le mystérieux parfum

1. Voir le n° 642 du *Bulletin*, p. 69.

dont il enveloppe ses fleurs; l'autre est un ancien boursier de voyage, M. Henri Martin, le coloriste d'un tendre *Printemps* et d'une immense *Moisson*, premier panneau des *Travaux de la Terre*, destinés au Conseil d'État. N'y cherchez plus le fronton dorique, ni les tons fauves des colonnes cannelées qui montent dans les ombres bleues d'un beau soir pour solenniser, au Salon voisin, *la Ferme de Pæstum* : ce décorateur est un paysagiste, qui n'a retenu de son devancier Puvis de Chavannes que sa religion de la nature; encore plus résolûment modernes que *les Faucheurs* de Toulouse, ses moissonneurs de 1920 ne craignent pas d'exhiber une moissonneuse mécanique, et les figures datent le paysage; mais dites-moi si la chasteté de ligne et de mélodie qui silhouette cette fine jeune fille brune et sa jupe rose sur les guérets éblouissants n'évoque pas un clair poème de ce Mistral qui retrouvait d'instinct la Grèce et le style en donnant une forme à la splendeur ?

Et parmi tant de poncifs dolents, mal inspirés par une guerre victorieuse, n'est-ce pas cette forte poésie de la réalité qui caractérise, à la sculpture, le *Monument aux Morts inconnus*, si simplement émouvant dans son calme, que M. Henry Bouchard destine au Panthéon ? Même sentiment profond dans le marbre où M. Hippolyte Lefebvre a fixé la résignation de *Miss Cavell*. La qualité plastique nous recommande encore une figure funéraire de M. Jean Boucher, *le Poilu* de M. Costa, *le Sacrifice* de M. Roger de Villiers, *la Paix*, d'allure archaïque, de M. Bacqué, souvenir de *l'Aurige* de Delphes; et, loin de la guerre, l'antique inspire librement *le Pugiliste* et le buste de *Paul Adam* de M. Landowski, l'éphèbe de M. Lejeune, si légèrement polychromé par le ton du marbre, un petit bronze oriental et curieusement patiné de M. Charles Bigonet. Encore mieux qu'à la peinture, en cette pléthore uniforme de bons travaux scolaires et de groupes sentimentaux, l'art a vite fait de reconnaître les siens; et n'est-ce pas surtout dans l'art statuaire que l'idée n'est rien sans la forme ?

Pourquoi *l'Humanité en marche*, de M. Villeneuve, invoque-t-elle de si près le monument de Dalou ? Ce rêve ambitieux ne vaut pas de simples études : la femme accroupie de M. Bacqué, les figures largement modelées par MM. Ségoffin et Sartorio, le groupe d'enfants de M. Bouchard, les animaux si finement observés par M. Navellier.

En l'absence de M. Roger-Bloche, M. Lucien Alliot s'efforce à styliser simplement la vie familière et l'espérance qui refleurit sur les tombes. Non loin d'un buste de feu *Marqueste*, par M. Ernest Dubois, et des très sages « rétrospectives » de Larche et de Carlès, évocateur de *Jeanne d'Arc*, un *Faune* étrange et *l'Éternelle Douleur* d'un nouveau venu, M. Dardé, nous apportent une note assez révolutionnaire.

L'estampe, enfin, dans tous les genres de gravure, et surtout dans l'eau-forte originale de MM. Bouchery, Willaume, Henri Cheffer et P.-A. Bouroux, nous dira de même que les vrais artistes travaillent dans l'isolement, aussi loin de l'anarchie que de la routine.

Exposition Fernand Cormon

Réunies chez Allard, c'est une trentaine de petites études d'un peintre savant de grandes pages, depuis *la Mort de Rama*, prix du Salon de 1875, jusqu'aux *Funérailles d'un chef gaulois*, de 1920. Entre autres savoureux panneaux, nous connaissions déjà cette vue nacrée de *la Goulette*, datée 1876, et qui démontre, avec un *Grenier* de 1905, un *Intérieur* de 1907, *la Rue aux puces à Tenine (Isère)*, ou cette *Vieille cuisine* dauphinoise, les qualités d'enveloppe et de coloration particulières à l'esquisse. Deux cadres de vivants portraits au trait complètent la loyale leçon.

Les Graveurs sur bois du « Nouvel Essor »

Autour de M. Jacques Beltrand, le premier groupe des graveurs sur bois du *Nouvel Esssor* s'était révélé tout récemment, 40, rue des Saints-Pères; et, très différent, voici déjà le second qui se forme autour de M. Paul-Émile Colin, le bon paysagiste français, illustrateur de *la Colline inspirée*, de l'austère *Hésiode* et de *la Bataille de l'Ourcq*.

Collaboratrice de l'écrivain, par ses affinités typographiques avec le texte, la rude et rapide image taillée par la xylographie renaissante reprend partout l'avantage, à la faveur des temps; et sa tendance constante aux âpretés d'un archaïsme un peu fruste n'apparaît pas toujours sans péril... « La décadence est le produit de la facilité de faire et la paresse de bien faire, la satiété du beau et le goût du bizarre » : cette pensée très actuelle de Voltaire nous était suggérée par MM. Laboureur et Léon Bouquet, dans le premier groupe; et, cette fois, MM. Deslignières et Gaspar-Maillol ou le statuaire breton Quillivic ne nous la font pas absolument oublier; mais, plus sagement audacieux, voici, dans le paysage provincial ou parisien, de remar-

quables « épargneurs de traits » : M. Chalandre, au vieux Nevers, M. Raimbault, au vieux Mans, M. Alfred Latour, dans la solitude oubliée de *l'Ile Saint-Louis*, sans négliger l'orientaliste Migonney, l'humoriste Georges Bruyer, les « bois décoratifs » et *les Nénuphars* de M. Charles Jacquemot, ni les imaginations de M. Amédée Wetter, que nous avions remarquées au premier des deux Salons de ce printemps, entre nos vieilles images d'Épinal et le *Discours* de Pascal sur les passions de l'amour, illustré d'ornements par M. Carlègle.

Aussi bien, depuis la reprise du Salon d'Automne, un réveil inespéré de « l'humanisme » interprète çà et là les *Antiquités de Rome* de Joachim du Bellay, les *Pensées* de Marc-Aurèle, le roman de Longus, la *Lettre à Fontanes* de Chateaubriand et les petits poèmes virgiliens en de rétrospectives oppositions de noir et de blanc.

RAYMOND BOUYER.

LES VENTES

Cette « grande quinzaine » a tenu plus qu'elle ne promettait : les ventes Beurdeley, Bardac et Cahen d'Anvers ont été de magnifiques succès. Pour aujourd'hui, nous nous bornerons, faute de place, à en dire les résultats globaux et les enchères capitales, remettant à un prochain numéro une liste plus détaillée des principaux prix.

La 1re vente Beurdeley, faite les 7 et 8 mai, a produit **2.587.995 fr.** (soit une plus-value de plus de 800.000 fr. sur les demandes). Les honneurs de ces deux journées ont été pour *Vénus et l'Amour*, la grande composition attribuée à Fragonard, adjugée 175.000 fr., et pour *Psyché et l'Amour*, de Boucher, 106.000 fr. Parmi les peintures modernes, c'est un Daubigny, *Bords de l'Oise* (n° 27), qui a fait le plus gros prix : 55.000 fr. Ajoutons-y deux belles enchères pour les œuvres d'art et sculptures : celle de 136.000 fr. pour une terre cuite de Clodion, *Nymphe et satyre* ; et celle de 107.000 fr. pour deux tapisseries de Bruxelles, XVIIe siècle, à sujets de l'histoire ancienne.

— Les deux vacations Bardac (11-12 mai), ont été d'une animation folle : on en jugera par le produit total qui se monte à **3.757.755 fr.** et par les enchères suivantes.

Le morceau capital de la vente, le *Portrait de Mme Rouillé de l'Étang*, pastel de La Tour, a été vendu 365.000 fr. (vente Plessis-Bellière, 1897, 31.550 fr.) ; *le Vieux Pont*, d'Hubert Robert, 265.000 fr. ; *les Lavandières*, du même, 101.000 fr. ; *Tête de jeune femme*, de Lawrence, 116.500 fr. Mais tout cela cède le pas aux tableautins de Schall, objets des plus fantastiques compétitions : *le Lever* et *le Coucher* (0.23 × 0.17), ont atteint 174.000 fr. ; *la Feinte Résistance*, 162.000 fr. ; *la Jolie Visiteuse*, 153.000 fr.

Parmi les dessins, *l'Allée ombreuse*, de Fragonard, s'est vendue 143.000 fr. ; enfin citons, parmi les objets d'art et d'ameublement : un mobilier de salon, par Jacob, ép. L. XVI, 130.000 fr., et deux candélabres en bronze, ép. L. XVI, à statuettes de femmes d'après Clodion, 109.000 fr.

— La vente Cahen d'Anvers, faite le 14, a été plus calme : elle n'en a pas moins produit un total de **1.580.430 fr.**, dont plus d'un million pour les seules tapisseries.

Les six tentures de *Jeux d'enfants*, exécutées en 1540 dans les ateliers de J. Karcher, à Ferrare, ont réalisé 971.000 fr. sur demande de 800.000 fr.

Parmi les peintures, la pièce capitale — *le Jeune Homme et la Mort*, de G. Moreau — a atteint 81.000 fr., suivie de près par *l'Aiguille d'Étretat*, de Cl. Monet, adjugée 79.000 fr. Les deux pastels de Millet, *l'Arc-en-ciel* et *l'Hiver*, ont fait respectivement 40.000 et 55.100 fr.

Nous donnerons, pour ces trois ventes, une liste détaillée des principaux prix. R.-CL. C.

CARNET DE L'AMATEUR

Expositions.

Exposition d'art tchéco-slovaque : musée des arts décoratifs, pavillon de Marsan ; jusqu'au 1er juin.

Jongkind (*aquarelles*) : galerie Durand-Ruel ; jusqu'au 26 mai.

Clément Mère : glaerie Reitlinger, 12, rue La Boétie ; jusqu'au 29 mai.

Fernand Cormon : galerie Allard, 20, rue des Capucines ; jusqu'au 31 mai.

Odilon Redon (*exposition rétrospective*) : galerie Barbazanges, 109, faubourg Saint-Honoré ; jusqu'au 19 juin.

Raymond Duncan (*tableaux et travaux d'art*) : galerie La Boétie, 64 *bis*, rue La Boétie ; jusqu'au 10 juin.

Le Gérant : H. DENIS.

Paris. — Imp. Georges Petit, 12, rue Godot de Mauroi.

LE BULLETIN DE L'ART
ANCIEN ET MODERNE

NOTRE TRIBUNE

PETITS MAITRES DU XVIII[e] SIÈCLE

L'ingénieuse charité n'est jamais à court de moyens pour nous convaincre d'être généreux, et comment résister au désir de faire le bien quand on est récompensé d'avance par quelque plaisir singulier ? On perd ainsi à peu près tout le mérite de la vertu, mais on goûte, en revanche, bien des satisfactions immédiates.

Qui ne voudrait, par exemple, s'intéresser à l'Œuvre des infirmières visiteuses de France, du moment que la modeste offrande qu'on lui apporte permet en même temps l'accès à l'exposition, tout récemment ouverte, où les « petits maîtres et les maîtres peu connus du XVIII[e] siècle » ont été rassemblés pour le divertissement des curieux, par la présidente de l'Œuvre, M[me] la marquise de Ganay ?

C'est une exposition d'importance : le catalogue ne compte pas moins de 567 numéros. Elle aurait sans doute gagné à être plus restreinte ; mais avec le programme un peu vague qu'ils s'étaient fixés, les organisateurs ont été, semble-t-il, débordés par les propositions des collectionneurs et amenés à révéler des petits maîtres qui n'ont parfois rien de magistral.

Quelle est, en effet, la définition du « petit maître » ? Est-ce un artiste de petit talent, ou un artiste qui fait avec beaucoup de talent de petites choses ? Où commence le petit maître ? Où finit-il ? Il y aurait matière à bien des réflexions à ce sujet. Ainsi pourrait-on observer qu'il est des petits maîtres qui grandissent, les uns avec le temps, et d'autres selon la mode, et que tels d'entre eux comme les Moreau ou les Saint-Aubin, absents aujourd'hui de l'exposition de la rue de la Ville-l'Évêque (je ne parle pas de Debucourt, qui va avoir son exposition particulière), auraient été considérés, voilà vingt-cinq ou trente ans, comme devant faire partie de droit d'une exposition de ce genre. Ce sont des petits maîtres qui sont devenus grands, sans doute, — comme Portail, comme Lavreince, comme Baudouin, comme J.-B. Huet, comme Leprince, absents également, ou comme Cochin, représenté par une partie infime de son œuvre de dessinateur, — alors que d'autres, malgré leurs remarquables qualités, — un Le Noir ou un Cl. Hoin, un Lespinasse ou un Maréchal, un Schall ou un Mallet, par exemple, — ne se sont pas élevés d'un degré dans cette hiérarchie des artistes, revisée de temps en temps par la postérité, non sans quelque fantaisie.

D'autre part, qu'un artiste, après avoir été extrêmement prisé de ses contemporains, se voie oublié, ou tout au moins fort négligé, dans le cours des âges, il y aurait quelque injustice à le qualifier, par le fait, de petit maître. Aussi comprend-on difficilement pourquoi l'on rencontre, à la présente exposition, des peintres comme J.-B.-M. Pierre, G.-F. Doyen, A.-M. Callet, qui furent de l'Académie de peinture et qui, pour n'avoir plus la même importance que de leur vivant, représentent pourtant un moment de l'école française du XVIII[e] siècle, à peu près au même titre que Gillot ou que Vien, pour prendre les deux extrêmes. De ce que les noms de Chalgrin, de C. de Wailly, de Ledoux, de Percier, se lisent au bas de petits cadres, s'ensuit-il que ces architectes doivent être tenus pour de petits maîtres ? Pas plus, sans doute, que des médailleurs de l'importance de J.-Ch. Rœttiers et P.-S.-B. Duvivier. Et, par contre, du moment qu'on avait fait place à un illustrateur comme Quéverdo, pourquoi n'avoir pas admis Gravelot, Ch. Eisen, Marillier, et toute la lignée des décorateurs de livres du même temps ?

Ces réflexions ne sont point des critiques, et le vague de son titre n'enlève rien à l'intérêt de l'exposition. Parmi les 567 peintures, aquarelles,

gouaches, pastels, dessins et sculptures, que nous avons la bonne fortune de voir et dont nous devons remercier les propriétaires de s'être privés pour notre plaisir, — car ils sont tous empruntés à des collections particulières, — personne qui ne trouve sa petite découverte à faire et son petit maître de prédilection à vanter. Si la plupart de ces artistes ont un état civil établi, si certains d'entre eux ont eu leurs historiens, — comme Cl. Hoin, P. Violet, Swebach-Desfontaines, Norblin, de La Gourdaine, Hilair, Brun, Desfriches, Carmontelle, entre autres, — beaucoup ne nous sont connus que par leur nom, — et encore, pas toujours, — et par quelques œuvres rares, auxquelles, si l'on peut ainsi parler, le mystère de leur naissance prête quelquefois un charme de plus. Il serait, au surplus, bien étonnant que la réunion de ces oubliés et de ces ignorés ne permît pas aux spécialistes l'occasion de quelque rapprochement et de quelque identification utiles à l'histoire de l'art.

Quant aux visiteurs qui préfèrent le plaisir des yeux aux satisfactions des recherches historiques et goûtent une œuvre d'art, abstraction faite des documents d'archives qui peuvent la concerner, ils rencontreront à chaque pas d'agréables sujets d'étonnement et d'amusement. Les amateurs de portraits seront aussi favorisés, avec Le Clercq, Ménageot, Valade, L. Aubert, Barbier, P. Chasselat, Duplessis-Bertaux, Mlle de Saint-Aubin, M.-B. Ollivier, Heinsius, J.-A.-M. Lemoine, que ceux dont les préférences vont aux scènes de mœurs et qui trouveront ici F.-L.-J. Watteau, Touzé, Sergent-Marceau, Lenfant, Le Guay, Defrance, P.-L. Duménil, Demachy, Taunay, Dugoure, Durameau, et bien d'autres; car il est impossible de les citer tous, et si inutile, par surcroît, de citer des noms sans les expliquer par le titre des œuvres. Où cette inutilité devient plus flagrante, c'est quand on en vient aux innombrables paysagistes, les uns curieux et précieux par leur exactitude même et qui nous donnent de vivants aspects du Paris ou du Versailles d'autrefois, de l'Italie où ils allèrent comme élèves ou comme pèlerins d'art, des ports de France qu'ils visitèrent; les autres, séduisants, débordants de brillante fantaisie, dans leur façon d'arranger tous les aspects de la nature en décor, et de les rendre plus décoratifs et plus joliment irréels à l'aide de toutes les ressources de la gouache : Belanger, Mongin, Moret, Taunay, Pillement, Pernet, parmi ceux-ci; Garneray, de Lespinasse, Demachy, Genillon, Lallemand, Suvée, Rigaud, Pérignon, Ozanne, N. Nicole, Maréchal, Houel, Chatelet, Senave, Raguenet, parmi ceux-là.

Il y a là, n'est-il pas vrai, une des plus belles occasions qu'on ait eue depuis longtemps de voir de l'inédit et de faire connaissance avec quantité d'excellents artistes dont certains étaient oubliés et méritent de le rester, mais dont quelques autres peuvent prétendre à une place moins effacée que celle où on les tenait jusqu'à présent, — parmi les petits maîtres, s'entend.

ÉCHOS ET NOUVELLES

Le Droit de suite aux artistes.

Le 20 mai, a été promulguée la loi instituant le droit de suite au profit des artistes, et portant que les auteurs de peintures, sculptures, dessins percevront, sur les ventes publiques de leurs œuvres, un droit inaliénable, transmissible à leurs héritiers pour une période de temps égale à la durée de la propriété artistique d'après les lois en vigueur et qui s'exercera non seulement en cas de plus value des œuvres, mais sur toute mutation dont ces œuvres seront l'objet, c'est-à-dire même en cas de baisse de prix.

Le taux des prélèvements sur les ventes est ainsi fixé : 1 % de 1.000 à 10.000 fr.; 1.50 % de 10 à 20.000 fr.; 2 % de 20 à 50.000 fr.; et 3 % au dessus de 50.000 fr.

Il ne reste, — et c'est une difficulté que la nouvelle loi soulève sans la résoudre — qu'à créer l'organisme, inexistant jusqu'ici, capable de percevoir pratiquement ces taxes dans toute la France et de les répartir entre les ayant-droit. Ce n'est pas une petite affaire!

Petites Coupures.

Il y a en France une légion de dessinateurs qui font merveille, en particulier dans la vignette. Il y a quantité de graveurs sur bois capables d'interpréter à la perfection ces dessinateurs, et quantité d'autres qui ne sont pas moins habiles à graver leurs propres compositions. En outre, il n'est pas aujourd'hui de si pauvre prospectus, ni de carte d'invitation si modeste, qui ne se recommande par quelque recherche de présentation, dans le papier, les caractères, les vignettes, etc.

Là-dessus tout le monde est d'accord.

Et maintenant, regardez les coupures de 0 fr. 50 et d'un franc que vient d'émettre la Chambre de Commerce de Paris, et dites si vous êtes fier d'être Français !

Disjonction.

❧ Dans sa séance du 2 juin, le Sénat ayant à discuter la partie de la loi relative aux nouvelles ressources fiscales qui concerne l'exportation des œuvres d'art, a prononcé la disjonction.

L'affaire reste donc en suspens.

L'Italie et l'exportation des œuvres d'art.

❧ Est-ce l'exemple de la France?

Le gouvernement italien vient d'augmenter la taxe d'exportation des objets d'art. Elle est portée à 10 °/₀ pour les objets d'une valeur inférieure à 5.000 lires, et monte au maximum à 25 °/₀ *ad valorem*. Nous sommes loin, on le voit, des taxes votées par la Chambre française.

Un autre décret du gouvernement italien double le prix des billets d'entrée dans les musées. Il sera donc désormais de deux lires.



INFORMATIONS

Actes officiels.

Union académique internationale. — Notre collaborateur M. Th. Homolle, membre de l'Institut, administrateur de la Bibliothèque nationale, vient d'être nommé président de l'Union académique internationale.

Musées nationaux. — Notre collaborateur M. Paul Vitry, conservateur-adjoint du département de la sculpture du moyen-âge, de la Renaissance et des temps modernes au Musée du Louvre, est nommé conservateur au même département, en remplacement de M. André Michel, nommé professeur au Collège de France.

L'exportation des œuvres d'art. — En exécution du décret du 1er mai, dont il a été longuement parlé ici-même, deux arrêtés ont été pris le 9 mai, portant nomination des deux commissions chargées, l'une d'examiner les demandes d'exportation en dérogation au décret, et l'autre d'évaluer l'œuvre d'art dont l'exportation aura été autorisée afin de percevoir la taxe *ad valorem*.

Ces deux commissions fonctionneront sous la présidence de M. Michel Tardit, conseiller d'État. Elles comprennent : la première, MM. Fr. Marcou, inspecteur général des Beaux-Arts, vice-président; A. Alexandre, inspecteur général des Beaux-Arts; L. Bénédite, J. Guiffrey, G. Migeon, S. Reinach, P. Vitry, conservateurs des Musées nationaux; Leleu, chef de bureau des Douanes, secrétaire avec voix consultative; — la seconde, MM. Camille Cerf, L. Gonse, A. Lehmann, L. Metman, membres pris dans le monde des collectionneurs; E. Jonas, L. Roger et Samary, qui représentent les antiquaires et la direction des Douanes.

A l'Institut.

Académie des Beaux-Arts (séance du 29 mai). — M. Widor, secrétaire perpétuel, donne lecture des lettres par lesquelles MM. Jean Boucher, Charpentier, E. Dubois, Gasq, H. Lefebvre, Octobre, Ségoffin et Sicard déclarent poser leur candidature au fauteuil laissé vacant dans la section de sculpture par le décès de M. Marqueste.

— L'Académie attribue les prix suivants :

Prix Lambert (1.600 fr.), « destiné à des artistes ou à des veuves d'artiste, comme marque publique d'estime », partagé entre Mmes Lazerges, Léveillé, Stoltz et Marty.

Prix Maillé-Latour-Landry (1.200 fr.), « destiné à un artiste dont le talent déjà remarquable mérite d'être encouragé », partagé entre MM. Loriol (peintre), d'Ambrosio (sculpteur), Noël Gallon (musicien).

Prix Ardoin (1.600 fr.), « destiné à des jeunes filles qui se destinent à la carrière des arts », partagé entre Mlles Gaillot (sculpteur), Le Campion (peintre), Lespiat (peintre), Leduy de Bourgade (peintre).

Prix Veuve Buchère (700 fr.), « destiné à une jeune fille, élève du Conservatoire, pour le perfectionnement de son éducation musicale et vocale, et à une jeune fille, élève du même établissement, se destinant à la comédie ou à l'art dramatique », partagé entre Mlles Ferval et Prince.

Séance du 5 juin. — Le prix Rossini (3.000 fr.), dont le sujet était une cantate intitulée « les Voix de la mer », a été attribué à M. André Laporte, mort au champ d'honneur, le 2 avril 1918.

Académie des inscriptions et belles-lettres (séance du 21 mai). — MM. Henry Cochin, Pierre Paris, Paul Lacombe et H. de Castries posent leur candidature au siège de membre libre vacant par suite du décès de M. Dieulafoy.

— Parmi les prix décernés par l'Académie, nous relevons les suivants qui intéressent plus directement l'archéologie et l'histoire de l'art :

Une récompense de 2.000 fr., prise sur les arrérages de la *Fondation Fould*, est attribuée à M. Gabriel Millet pour son livre sur *l'Art serbe*, et une récompense de 1.000 fr., prise sur la même fondation, est attribuée à l'abbé Hardy pour son livre sur *la Cathédrale Saint-Pierre de Lisieux*.

Sur la *Fondation Pellechet*, une subvention de 10.000 fr. est attribuée à l'église Saint-Sauveur en Puisaye (Yonne), et 3.000 fr. à l'église de Chamilly-sur-Serein (Yonne).

— M. G. Bénédite, conservateur des antiquités égyptiennes du musée du Louvre, entretient l'Académie du magnifique groupe d'Amon protégeant le roi Toutau Khamon, acquis dans le courant de l'hiver par le musée du Louvre et qui vient d'être installé dans la salle des Colonnes.

Séance du 28 mai. — M. Diehl donne lecture d'une étude de M. Papadopoulos sur les quartiers italiens de Constantinople : un certain nombre de fouilles récentes et, aussi, quelques incendies survenus en ces temps derniers ont permis d'identifier l'emplacement de quelques monuments de l'époque byzantine.

— M. Monceaux étudie les inscriptions qui figurent sur une croix de bronze trouvée à Lambèse, croix qui n'est pas un symbole religieux, mais bien un instrument utilisé par les arpenteurs.

— M. Camille Jullian examine quel pouvait être le nombre des théâtres de la Gaule romaine; on en trouvait un dans chacune des 104 *civitates* et dans chacun des 4 à 500 chefs-lieux de *pagi ;* en outre, on a découvert des ruines de théâtres dans des lieux de pélerinages, de marchés, etc. Au total, M. Jullian évalue à un millier le nombre des théâtres de la Gaule romaine.

A Paris.

La Maison de Jeanne d'Arc. — M. F. d'Andigné va proposer au Conseil municipal d'installer dans l'hôtel de Sens, l'admirable logis du xve siècle situé au cœur du Paris de Charles V, un musée réunissant les documents iconographiques, médailles, sceaux, costumes et autres objets évoquant la mémoire de Jeanne d'Arc.

En Angleterre.

La Vasari Society. — Nous avons annoncé, dans un précédent numéro, les projets de la *Vasari Society* de Londres. Cette société, dont on connait de longue date les belles publications de dessins de maîtres anciens dans lesquelles elle s'était spécialisée, fait savoir aujourd'hui à ses membres qu'elle a décidé de terminer la publication de son album annuel. En conséquence, les souscriptions pour 1920 (1re partie de la nouvelle série) seront dues à partir du 1er mai et devront être envoyées au secrétaire M. A. M. Hind (British Museum, London, W. C. 1.), soit par chèque, soit en remplissant la formule adressée à cet effet par la Société à ses membres.

En Belgique.

A Gand. — La Société des Amis du Musée de Gand a eu l'excellente pensée de donner une certaine solennité à l'inauguration, faite le 1er mai, des salles dans lesquelles M. L. Maeterlinck a disposé, avec beaucoup de savoir et de goût, les plus belles des œuvres d'art données par le peintre Fernand Scribe à la ville de Gand.

Dans la première de ces salles, sont réunies des peintures et sculptures modernes, et l'on remarque celles de Lebourg, Maufra, Pointelin, Frédéric, Fantin-Latour, Lucien Simon, R. Ménard, Fromentin, Aman-Jean, Delaunois, Claus, Baertsoen, etc. Disposés de place en place, des *cassoni*, peints ou sculptés, des meubles français du xviiie siècle, des tapis anciens et des objets d'art d'Extrême-Orient, achèvent la décoration de cette salle.

La suivante montre un très bel ensemble de tapisseries de Bruxelles (xve-xviie siècles) et des Gobelins (xviie-xviiie siècles), qui, avec quelques sculptures anciennes, servent de cadre à des tableaux de Jordaens, de G. Flinck, de Ravensteyn, de J. Ovens, de Terburg, de Fyt, de Snyders, etc., et, parmi les modernes, de Géricault, de Daubigny et de Corot. Des majoliques italiennes, des bustes — notamment un *Christ sauveur*, polychromé, attribué à Verrocchio — sont également exposés dans cette salle.

La pièce qui vient ensuite, de dimensions plus restreintes, est meublée de vitrines contenant des miniatures, des petites sculptures, des peintures de Meissonier, Fromentin, Fortuny, de format réduit. Aux murs, des dessins et pastels de C. Vanloo, Greuze, Charles Jacque, Eugène Delacroix, J.-F. Millet.

C'est, on le voit, un don généreux que Fernand Scribe a laissé au Musée de Gand et auquel il faut ajouter la riche collection d'antiquités de tous genres qui ont été déposées au Musée d'art décoratif et de modèles.

A Bruges. — La ville de Bruges va créer un musée de la Toison d'or en vue de recueillir notamment le trésor de l'Ordre, qui, en vertu du traité de paix, devra être remis à la Belgique par l'Autriche.

En Italie.

A Florence. — On sait que le roi d'Italie a, l'an dernier, donné à l'État italien quelques-uns de ses plus beaux palais. Le Pitti fait partie de cette merveilleuse donation. Que va-t-on faire de cet immense palais ? Récemment, M. Pompeo Molmenti est venu le visiter. Il a été à peu près décidé que tout le premier étage serait transformé en un musée, qui, avec les collections actuelles, deviendra ainsi un des plus beaux et un des mieux aménagés du monde. Au rez-de-chaussée, on pense installer une école des Arts décoratifs. — J.-A.

A Brescia. — Le noyau du musée de Brescia est formé par la célèbre collection de tableaux du comte Tosio qui fut, en 1903, transportée dans le palais donné à la ville par le comte Martinengo. Quelques années plus tard, la municipalité de Brescia voulut qu'on mît un peu d'ordre dans ce fouillis de tableaux. Elle confia ce soin à M. Zappa ; la pinacothèque allait être ouverte au public, lorsque la guerre éclata ; il fallut en transporter les trésors vers le sud. Il y a quelques mois seulement, M. Niccodemi put reprendre l'œuvre de M. Zappa, tué au front. Le musée de Brescia a été enfin ouvert, tout récemment, au public ; M. Molmenti est venu l'inaugurer, en même

temps qu'une exposition d'art brescian, composée des plus beaux tableaux disséminés dans les églises et collections privées de la région.

La salle centrale du nouveau musée de Brescia est occupée par les peintures les plus célèbres qui, ainsi réunies, forment une espèce de *tribune :* une magnifique série de portraits de Moretto, de Romanino, de Tintoret et de Moroni, et deux fragments de peinture de Raphaël, qui faisaient partie du *Couronnement de saint Nicolas de Tolentino.* — J. A.

A Venise. — Venise vient d'inaugurer son exposition biennale, la première depuis la guerre. Le pavillon français comprend des œuvres de Signac, Seurat, Cross, Redon, Roussel, Marquet, Guérin, Bonnard, et une remarquable série de Cézanne. Une riche collection de Van Gogh, au pavillon hollandais. Au pavillon belge, organisé par M. Fierens-Gevaert, Oleffe, Jefferys, Montald, Laermans, Carte, Servaës. La Suisse a envoyé de nombreuses toiles de Hodler; la Pologne, Passch, Jarocki, Weiss, Chelmonski, Kunna; l'Espagne, vingt-deux toiles de Frederic Beltran Masses. L'Italie est représentée par un très grand nombre de ses maîtres.

Nécrologie.

J.-L. Pascal. — Notre éminent collaborateur l'architecte J.-L. Pascal, membre de l'Institut, est mort le 17 mai à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Né à Paris, le 4 juin 1837, élève de Questel à l'École des beaux-arts et prix de Rome en 1866, Pascal avait débuté comme sous-inspecteur des travaux de l'Opéra; il devint ensuite inspecteur des travaux de Lefuel au Louvre et aux Tuileries, et succéda à Labrouste comme architecte de la Bibliothèque nationale.

Inspecteur général des bâtiments civils, membre du Conseil supérieur de l'enseignement des beaux-arts, membre du jury de la Société des Artistes français, il appartenait à de nombreuses sociétés d'architecture françaises et étrangères. Dès son premier envoi au Salon (1866), il avait obtenu une récompense; médaillé à l'Exposition universelle de 1878, hors concours à celle de 1900, il avait été élu membre de l'Académie des beaux-arts en 1890 et il était, depuis 1903, commandeur de la Légion d'honneur.

Outre d'importantes études architecturales sur divers monuments italiens, des relevés, des projets de palais et d'églises (notamment un projet pour la basilique du Sacré-Cœur, exposé en 1875), on lui doit nombre d'hôtels parisiens, de châteaux et de maisons de plaisance en province; des édifices, comme la Faculté de médecine de Bordeaux, des hôtels particuliers, des monuments (celui d'Henri Regnault à l'École des beaux-arts, de Michelet au Père-Lachaise, de Carnot à Bordeaux, etc.); son œuvre la plus considérable est l'achèvement de la Bibliothèque nationale par la construction des bâtiments en bordure de la rue Colbert et à l'angle des rues Colbert et Vivienne (nouvelle salle publique et nouveau Cabinet des médailles).

Professeur chef d'atelier à l'École des beaux-arts pendant de longues années, il a formé de nombreux élèves. On lui doit aussi des articles remarquables dans *l'Architecte* et des rapports toujours extrêmement travaillés et précis sur diverses questions relatives à son art (*les Bibliothèques et les Facultés de médecine en Angleterre*, 1884; *Concours pour la construction des palais des Champs-Élysées*, 1896; *Rapport du jury international d'architecture*, 1900; etc.); des notices sur Charles Garnier (1899), sur la vie et l'œuvre de J. Guadet (en tête du *Cours d'architecture* de ce dernier), etc.; la préface de l'ouvrage de A. Louvet sur *l'Art d'architecture et la profession d'architecte* (1910), etc. Enfin, nous ne saurions oublier qu'il a été parmi les amis de la première heure de cette *Revue* et qu'il y a écrit, pendant dix ans (1897-1907), des études fort remarquées sur *l'Architecture aux Salons.*

LES EXPOSITIONS

Odilon Redon (1840-1916).

Dans la crise actuelle des arts du dessin, le goût des rétrospectives, des anniversaires et des résurrections n'exprime-t-il pas la nostalgie du passé? L'heure est au XVIIIe siècle: témoin la vogue des contemporains de Mozart et deux expositions charmantes de nos petits maîtres poudrés d'autrefois, sur lesquelles les lecteurs de *la Revue de l'Art* et de son *Bulletin* sont déjà fort bien documentés; mais tel *Profil de lumière*, lithographié par un extravagant du siècle dernier, ne nous tient-il pas le même langage de clarté française, pour qui sait l'entendre?

« J'ai fait un art selon moi seul », écrivait ce peintre-graveur bordelais, qui nous apparaît aujourd'hui comme le dernier des romantiques, après avoir si longtemps passé pour le premier des décadents. Les points de vue se déplacent avec les années; et le cas est curieux, parce qu'il est unique, d'un visionnaire pour qui le monde extérieur n'existait que déformé par le rêve; mais, resté savant dans son délire volontaire, le Mallarmé du fusain funèbre ou du crayon gras sur la pierre, qui fut réellement le plus poli des intellectuels, n'était pas plus un mystificateur qu'un dément... comme le devint Meryon, plus étrangement précis dans les divagations de sa fièvre.

D'abord lithographe et dessinateur, amoureux des beaux *noirs* profonds, peintre plus tard et volontiers pastelliste, aux savoureux accords

de tons complémentaires, inspirés d'un coquillage, d'un vitrail, d'un ciel, ce mélomane halluciné rêvait de faire de son art silencieux une vague « musique », sans autre *sujet* « que le monde ambigu de l'indéterminé » : singulière atmosphère de serre chaude symboliste, où la pieuse candeur des Primitifs embaume à côté des *Fleurs du Mal*, où s'ébauche parfois l'essor ailé d'un Pégase! C'est le kadéidoscope du cauchemar, égrené par un émule de Gustave Moreau qui ne songeait pas à l'Institut. Mais, sous son incohérence apparente, quelle sera la leçon posthume du seul élève de Bresdin ?

La réponse, la voici dans maints petits cadres : nids de verdure, fleurs naïves, profil virginal, si pur sous ses cheveux de fée, claire lithographie des *Yeux clos*, décisives copies en fac-simile d'après les maîtres, depuis la pointe d'argent de Léonard et la sanguine d'Andrea del Sarto jusqu'à Delacroix crayonnant le geste sublime du centaure dans *l'Éducation d'Achille*; et quelles meilleures preuves de ce qu'un voyant savait faire, quand il consentait à regarder la nature ? C'est la tyrannie du réalisme qui provoqua cette hypertrophie de la spiritualité : Degas et Redon sont solidaires. Mais ces frères ennemis de l'individualisme se rapprochent par un grand fond d'éducation classique; et, malgré ses déformations, le savoir d'un raffiné combat les vaines provocations de l'outrance impuissante et la prétentieuse ignorance de nos petits jeunes gens qui croient montrer leur génie en commençant bravement par la fin. Salutaire leçon que nous a suggérée la « rétrospective » organisée chez Barbazanges !

Expositions diverses.

Disciples de Redon, les deux chercheurs récemment entrevus chez Druet, MM. Elmiro Celli et Léon Leyritz, qui veulent atteindre sous la réalité visible et l'impression changeante « la sensation pure », et dont l'effort aboutit aux arabesques d'une sorte de névrose décorative.

Mais, déjà, les plus clairvoyants des nouveaux venus s'efforcent à débrouiller le chaos d'un long siècle de révolte et de fantaisie; et le retour au style n'est plus un vain mot devant les portraits que M. Emile Bernard a groupés dans son atelier de l'Ile-Saint-Louis, les décorations de MM. Jaulmes, Gaudissart et Jeanès, chez Druet, les œuvres nouvelles, des peintres-graveurs Gustave Pierre, chez Reitlinger, et Régnault-Sarasin, chez Devambez, qui, tous, courageusement, dessinent et composent.

Les peintures d'Alfred Pichon.

Des « rétrospectives », encore, nous avaient rendu le voyageur Pierre Gourdault, le mystique Eugène Lemercier, Pierre Delaunay, l'ami des ruines romaines, et plusieurs autres victimes d'une implacable guerre. Au premier rang de ces regrettés, notre souvenir a mis Alfred Pichon, dont l'œuvre de peintre est aujourd'hui rassemblé, 11, rue Saint-Florentin, dans la petite salle des *Feuillets d'Art*. Ancien élève de l'École normale, sa haute culture l'avait conduit à son tour des spéculations abstraites de l'esthétique aux érudites précisions de l'histoire ; et nos lecteurs n'ont pas oublié les études de l'écrivain, ni le *Fra Angelico* qu'il avait si suavement profilé dans la collection des *Maîtres de l'Art*. C'est Giotto, resté mystérieux dans son âge lointain, qu'il interrogeait quand la maladie contractée aux armées l'emporta le 9 août 1918... Peintre à ses heures et toujours artiste, le sensible historien cultivait le paysage décoratif qui se rapproche de la détrempe et de la fresque ; et plus passionnément que la vieille Bretagne solitaire, la limpidité de l'Italie classique accaparait son regard ému, depuis les âpres sommets alpestres jusqu'au ciel de plomb de la fauve Sicile. Les noirs cyprès florentins, Assise et la sereine blancheur de ses cloîtres, *San Giorgio* de Rome, dont le soir bleuit les rouges parois de ses longues ombres, la campagne austère et l'obscure fraîcheur des fins d'été sous les monts sabins : que de souvenirs pour sa jeune veuve, Mme Suzanne Pichon, paysagiste elle-même de grand talent, à la vue de ces beaux lieux honorés par les pas de Claude et de Corot, où la noble émotion d'un lettré se plaisait à retrouver dans l'heure fugitive la permanente harmonie des lignes virgiliennes !

RAYMOND BOUYER.

LES VENTES

A Paris

— La vente des tapisseries anciennes et objets d'art appartenant à M. X., qui eut lieu le 5 mai, salles 5 et 6 (Me G. Albinet, MM. Paulme et Lasquin), réalisa 349.000 fr.

La tenture, composée de cinq tapisseries de Bruxelles, du XVIe siècle, mises aux enchères pièce par pièce, personnages dans des décors

champêtres, avec belles bordures, a produit un total de 121.000 fr. Toutes les autres tapisseries, soit de Bruxelles, soit en verdure Aubusson, ont été adjugées de 12.000 fr. à 26.000 fr.

— Le même jour, salle 10, se faisait une vente de céramiques anciennes (Me Bignon, M. Vandermeersch) qui a produit 78.030 fr.

Pour les faïences de Delft, deux plaques ovales, polychromes, de style chinois, ont été vendues 22.005 fr.; et deux bouteilles, décor polychrome doré, marque de Pinacker, 17.050 fr.

— Nous avons donné les plus gros prix de la 1re vente Beurdeley, faite les 6 et 7 mai, et qui s'est terminée sur un total de 2.587.995 fr. Voici une liste plus détaillée des principales enchères.

Tableaux modernes. — Le prix principal, 55.000 fr., fut réalisé par le n° 27. *Bords de l'Oise*, par Daubigny. Citons aussi : 82. Ingres. *L'Odyssée*, 41.000 fr. — 33. Delacroix. *Pâtre dans la campagne romaine*, 42.000 fr. — 23. Courbet. *Ruisseau de la Consolation*, 29.000 fr. — 17. Chassériau. *Vénus Anadyomène*, 31.000 fr. (dem. 12.000). — Corot : 20. *Étang de Ville-d'Avray*, 30.300 fr. — 18. *La Route*, 29 000 fr. — 19. *Moine lisant*, 14.500 fr. — 21. *Dardagny, près Genève*, 16.500 fr. — 22. *Le Mur de Bélisaire*, 20.200 fr. — 31. David. *La Fillette à la poupée*, 25.000 fr. — Delacroix : 34. *Le Duc de Bourgogne*, 25.250 fr. — 35. *La Mer à Dieppe*, 18.100 fr. — J. Dupré : 45. *Le Passage du gué*, 30.500 fr. — 46. *Bateaux de pêche au large*, 10.100 fr. — 51. Attribué à David. *Portrait de Drolling, jeune*, 39.000 fr. — 50. École française, XIXe siècle. *Femme au manchon*, 26.000 fr. — 32. Decamps. *La Vieille Forteresse de Collioure*, 11.500 fr. — 39. Diaz. *Clairière en forêt*, 23.200 fr. — Forain : 58. *La Fille-mère*, 15.500 fr. — 59. *Le Lever*, 11.000 fr. — Jongkind : 86. *Quai à Honfleur*, 25 200 fr. — 87. *Canal près de Leeden*, 15.100 fr. — 88. *Le Marché Sainte-Catherine, à Honfleur*, 13.100 fr. — 89. Lépine. *Bords de Seine*, 18.500 fr. — 95. Millet. *Tireurs de varech*, 14.700 fr. — 101. Monticelli. *L'Assemblée au jardin*, 27.000 fr. — Th. Rousseau : 110. *Maisons au Mont Saint-Michel*, 19.500 fr. — 101. *La Ville de Thiers*, 19.100 fr. — 119. Tassaert. *Léda*, 31.000 fr. — 130. Ziem. *Venise*, 37.000 fr. — 54. Fantin-Latour. *Etude*, 10.000 fr. — 103. Prud'hon. *Enlèvement de Psyché*, 14.500 fr. — 104. Ricard. *L'Esclave*, 14.400 fr. — 115. Sisley. *Canal Saint-Georges*, 11.200 fr.

Tableaux anciens. — L'enchère la plus importante fut pour le n° 152, attribué à Fragonard, *Vénus et l'Amour*, adjugé 175.000 francs. Ajoutons-y : 173. Moreau l'aîné. *La Maison de campagne*, 83.000 fr. — 183. Reynolds. *Portrait présumé du poète Robert Merry*, 60.500 fr. — 157-158. Guardi. *La Statue équestre* et *la Porte voûtée*, 46.000 fr. — 184. Ribera. *Saint Luc peignant la Vierge*, 40.100 fr. — 135. Attribué à Botticelli. *Christ de douleur*, 15.000 fr. — 128. Bouts. *Christ à la couronne d'épines*, 15.200 fr. — 140. Canaletto. *La Place San Mosè, Venise*, 32.500 fr. — 144. Deshays. *Femme à l'œillet*, 36.000 fr. — 148. École anglaise, XVIIIe siècle. *La Fileuse*, 16.000 fr. — 149. École française, XVIIIe siècle. *Portrait de jeune femme*, 38.500 fr. — 153. Fragonard. *Annette et Lubin*, 24.000 fr. — 159. Heinsius *Portrait d'homme*, 10.000 fr. — 164. Largillière. *La Marquise du Châtelet*, 28 500 fr. — 167. Lemoyne. *La Jeune Mère*, 13.200 fr. — 169. Lépicié. *Portrait de jeune fille*, 23.100 fr. — 176. Murillo. *Portrait présumé de l'artiste*, 34.000 fr. — 177. Nattier. *Galathée*, 29.000 fr. — 188. Schall. *Jeune Femme dans un parc*, 18.500 fr — 191. Swebach. *Convoi d'armée*, 21.500 fr. — 192. Taraval. *Triomphe d'Amphitrite*, 11.500 fr. — 195. Ter Borch. *Le Message*, 15.000 fr. — 197. Tintoret. *Portrait d'un doge*, 28.000 fr.

— Nous remettons à une prochaine semaine la liste des principaux prix des ventes Bardac, Cahen d'Anvers et Mallet, et ceux d'une vente composée, faite le 17 mai et qui a réalisé un total de 1.914.485 fr.

— La première partie de la vente des tableaux, objets d'art et d'ameublement provenant de la succession du comte de Franqueville, faite au château de La Muette du 31 mai au 4 juin, a pris fin sur le total de 1.700.206 fr., dont 588.550 fr. pour les tableaux, fort disputés et très bien vendus.

Nous nous bornerons, pour cette semaine, à mentionner le plus beau prix, obtenu par quatre peintures de l'Albane, représentant *les Quatre Saisons*, poussées jusqu'à 100.000 fr., et nous remettrons à un prochain numéro une liste des autres enchères importantes.

— Le 31 mai, une vente de gravures et dessins originaux sur l'architecture et la décoration, provenant de la collection Beurdeley (4e vente), a réalisé 192.133 fr., avec les trois enchères importantes que voici : dix-neuf dessins de Tiepolo, *Scènes de la vie italienne*, 30.000 fr.; *Recueil* de griffonis, vues et paysages, eaux-fortes de l'abbé de Saint-Non d'après Fragonard, Leprince, Hubert Robert, 9.500 fr.; *Recueil de dessins sur l'équitation, la carrosserie, etc.*, 18.600 fr.

— La 5e vente Beurdeley, celles des dessins modernes, s'est faite du 2 au 4 juin, à la galerie G. Petit. Elle s'est terminée sur le chiffre total de 564.500 fr.

Les meilleurs prix ont été pour les œuvres de Barye, de Besnard, de Boilly, de David, de Delacroix, d'Ingres, de Jongkind, de E. Lami et de Millet. Ce dernier a eu les honneurs de la vente, avec *la Mer vue des hauteurs de Gréville* et

Femme étendant du linge, vendues respectivement 25.500 fr. et 30.1000 fr. On peut également citer : *Le Départ du train* et *le Colloque entre deux avocats*, de Daumier, qui ont atteint 15.100 fr. et 11.500 fr., et *Prédicateur à Saint-Étienne-du-Mont*, de E. Lami, 10.100 fr.

Ventes annoncées

— Les 14 et 15 juin, à la galerie G. Petit, Me H. Baudoin, assisté de MM. Mannheim et Féral, procédera à la dispersion d'une intéressante réunion de tableaux et objets d'art, de composition fort variée, et sur plusieurs pièces de laquelle il convient d'attirer l'attention des amateurs.

Outre des dessins de David, J.-B. Huet et Isabey, entre autres, on y trouve quelques peintures anciennes, parmi lesquelles une toile charmante de Dietrich, *Assemblée dans un parc*, à côté d'œuvres de Demachy, Taunay, F. de Troy, L.-M. Vanloo, Taraval, etc.

La série des objets d'art est plus importante encore. Elle s'ouvre par des faïences et des porcelaines anciennes ; viennent ensuite des pièces d'orfèvrerie et des bibelots, des sculptures, où l'on remarque un délicieux groupe de terre cuite, signé de Clodion, composé de deux statuettes d'enfants musiciens. Il est impossible de détailler les bronzes et les pendules, et l'on ne peut guère citer que l'une des plus remarquables de celles-ci : elle est en marbre blanc, d'époque Louis XVI, ornée d'une statuette de femme nue, assise sur une roche, et d'une frise d'enfants jouant, en bronze doré ; le cadran est signé : *Crosnier, à Paris*. Sièges couverts en tapisserie, meubles et tapisseries complètent cette vente, qui sera parmi les dernières ventes intéressantes de la saison : dans cette nombreuse catégorie d'objets, on peut tirer de pair, à côté d'un grand meuble à deux corps, du XVIe siècle, provenant de la vente Gaillard (1904), plusieurs consoles du XVIIIe siècle : une, notamment, en bois ajouré, sculpté et peint gris bleu, à dessus de brèche d'Alep (ép. L. XV), et deux autres, en bois sculpté et doré, à dessus de marbre blanc (ép. L. XVI).

— Les 21 et 22 juin, à la galerie Georges Petit, aura lieu la vente des tableaux anciens et modernes, pastels du XVIIIe siècle, dessins, aquarelles, gouaches, gravures en couleur, tapisseries provenant de la collection X... (Mes F. Lair-Dubreuil, Henri Baudoin; MM. J. Féral, Paulme et Lasquin).

La manière tout particulièrement heureuse dont l'école française du XVIIIe siècle y est représentée permet d'en augurer le meilleur succès. 36 pastels figurent au catalogue. Certains semblent d'une qualité remarquable, comme le no 17, *Portrait de femme*, par Mme Labille-Guiard, signé et daté 1782, comme les nos 25 et 26, par J.-B. Perronneau, *Portraits présumés de M. et Mme Miron*, celui-ci paraissant être l'œuvre exposée par le maître au Salon de 1765, ou le no 36, *Portrait d'homme*, de L. Vigée, page apparemment notable, d'un artiste souvent fort inégal.

Quelques toiles modernes seulement, dont un petit *Portrait d'homme*, par Corot, deux Monticelli, un paysage de Vollon, un autre de Ziem.

Parmi les tablaux anciens, voici la plupart des noms qui sont la gloire de notre XVIIIe siècle : Boilly, Boucher, Fragonard, Greuze, Moreau, Pater, H. Robert, Tocqué, Watteau, etc... A cette liste brillante, il convient d'ajouter celui du hollandais Cornelis Janson van Ceulen, dont le *Portrait de femme*, no 48, est de la plus élégante et expressive sobriété.

Et voici encore des dessins de Baudouin, de Danloux, *les Pins parasols de la villa Pamphili*, de Fragonard, sa *Jeune Femme assise* et rêvant, l'*Amour endormi*, de Greuze, les *Confidences*, de Claude Hoin, des gouaches de Lavreince, de Moreau, un crayon de A. de Saint-Aubin, une sanguine de Watteau.

R.-Cl. C.

CARNET DE L'AMATEUR

Expositions.

Petits maîtres et maîtres peu connus du XVIIIe siècle (au profit de l'Œuvre des infirmières visiteuses de France) : 18, rue de la Ville-l'Évêque.

L.-Ph. Debucourt : au Musée des Arts decoratifs, Pavillon de Marsan.

Jules Merle (*dessins rehaussés sur Paris*) ; — *Roméo Dumoulin* (*peintures, aquarelles, dessins*) : galerie Georges Petit; jusqu'au 15 juin.

Pierre Bracquemond (*tapis modernes*) ; — *Marcelle Fetu* (*peintures et pastels*) ; — *Henri Farge* (*dessins et aquarelles*) ; — *Pieter Green* (*tissus décorés*) : galerie Devambez; jusqu'au 15 juin.

Alfred Pichon : galerie des « Feuillets d'art », 11, rue Saint-Florentin.

Le Gérant : H. Denis.

Paris. – Imp. Georges Petit, 12, rue Godot-de Mauroi.

LE BULLETIN DE L'ART
ANCIEN ET MODERNE

NOTRE TRIBUNE

Le Budget des Beaux-Arts à la Chambre

Voilà un budget des Beaux-Arts bien promptement enlevé ! Le rapport de M. Pierre Rameil, distribué le 8 juin au matin, est venu en discussion le soir même, et la Chambre en a voté les 111 articles sans désemparer. C'est dire que les orateurs ont été pris de court et qu'on a fait des économies d'éloquence, personne n'ayant demandé la parole dans la discussion générale. Ceux qui ont parlé l'ont fait avec précision et brièveté, dans le dessein d'obtenir satisfaction immédiate ; leurs interventions ont été souvent très opportunes, et plusieurs d'entre eux ont eu gain de cause, ou tout au moins reçu des promesses formelles dont il est intéressant de prendre acte.

Avec M. Paul Gay, par exemple, les baraquements installés dans plusieurs des jardins de Paris ont passé un mauvais quart d'heure, et l'exposition actuellement ouverte aux Tuileries s'est entendu apprécier de sévère façon par le rapporteur, M. P. Rameil, et par M. J.-L. Dumesnil. Quand nous avions signalé ici la laideur des constructions de bois qui encombrent actuellement les Tuileries, nous nous étions bornés à critiquer le contenant ; nos honorables n'ont pas davantage ménagé le contenu. Résultat : le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, « pour éviter le retour de pareilles erreurs », a fait signer un décret en vertu duquel « toutes les demandes de concessions et d'occupations temporaires du domaine des Beaux-Arts seront désormais soumises à une commission qui statuera en toute indépendance ». Le ministre estime que le seul fait de voir leurs demandes examinées par une commission découragera les demandeurs : c'est d'un bon optimisme, et nous jugerons du remède à l'usage.

Encouragé par ce premier succès, M. Paul Gay est revenu à la charge sur la question des Musées nationaux pour demander qu'on y établisse des entrées payantes, trois jours par semaine, en vue d'augmenter les ressources de la Caisse des musées, de permettre l'impression des catalogues et d'assurer un gardiennage convenable. C'est une question qui a été déjà traitée ici et qui paraît sur le point d'aboutir. Le ministre, en effet, a annoncé que le projet de loi consacrant l'autonomie des Musées nationaux allait être incessamment déposé : c'est alors seulement que le droit d'entrée dans les musées pourra être discuté, pour la bonne raison que, si ce droit était établi dans l'état actuel des choses, les recettes provenant de ces entrées devraient être versées au budget général, sans profit direct pour les musées eux-mêmes.

Sur la question des catalogues de musées, le rapporteur ne paraît pas très exactement renseigné, ou plutôt les *desiderata* qu'il formule ne semblent point correspondre à ceux des visiteurs : il voit, dans un catalogue de musée, une sorte de précis d'histoire de l'art où des considérations sur les différentes écoles de peintures commentent les tableaux-types de chacune de ces écoles ; c'est prendre la préface d'un catalogue pour le catalogue proprement dit !

De même, on ne saurait accepter l'opinion qu'il a émise sur les conférences-promenades des Musées nationaux et les regrets qu'il a formulés sur le fait que ces conférences ne soient pas confiées « aux meilleurs de nos critiques, aux plus qualifiés de nos amateurs d'art », au lieu de l'être aux attachés des musées. Quelle idée M. Rameil a-t-il donc des attachés des musées ? Et avec quelle sorte de ronds-de-cuir les confond-il ? Quand les séances de la Chambre lui en laisseront le loisir, qu'il assiste à ces conférences-

promenades : il pourra juger alors de la parfaite compétence de ceux qui en sont chargés.

Mieux inspirés ont été MM. J.-L. Dumesnil et de Kerguézec quand ils ont parlé, en termes énergiques, de l'extrême délabrement de nos palais nationaux. Ce délabrement est tel, et si pressants sont les orateurs, que les crédits demandés pour ce chapitre sont relevés sur l'heure de 120 000 francs, sans opposition de la part du ministre des Finances !

A ce propos, nous apprenons où en est l'évacuation du château de Compiègne par les services indésirables qu'on y avait installés et dont l'imprudence à causé, le 13 décembre dernier, l'incendie que l'on sait. Après six mois de lutte pied à pied, l'administration des Beaux-Arts est sur le point d'obtenir un premier succès : elle va repousser les occupants actuels dans les communs du château. Espérons que l'ennemi ne se fortifiera pas dans ce réduit et qu'on l'en expulsera avant qu'il ait contre-attaqué !

Après une nouvelle intervention de M. Rameil demandant que les « artistes meubliers » — quel langage ! — ne soient pas oubliés dans les commandes de l'État, les derniers chapitres du budget des Beaux-Arts ont été votés sans discussion.

Puisqu'il est aujourd'hui question du budget, il faut tout au moins signaler le vote par la Chambre d'une somme de 140.000 francs au chapitre 17 du budget spécial des ministères (ministère du Commerce, séance du 7 juin), au titre de l'Exposition internationale des arts décoratifs modernes de Paris, 1922 *(sic)*, étant entendu que ce crédit comprend toutes les dépenses de préparation de cette exposition, ainsi que les indemnités et traitements du commissariat général.

Enfin, M. Herriot, rapporteur du budget de l'Instruction publique, parlant dans la discussion générale (séance du 10 juin), a touché quelques mots de la Bibliothèque d'art et d'archéologie : il s'est plaint très justement de ce que cette bibliothèque, donnée à l'Université de Paris dans les circonstances que l'on sait, doive vivre au jour le jour, grâce aux générosités des particuliers, alors qu'il n'y a rien dans le budget pour assurer son existence. M. Herriot a eu gain de cause, et lors de la discussion des articles (séance du 12), il a pu obtenir 100.000 francs de crédits pour la Bibliothèque d'art.

ÉCHOS ET NOUVELLES

Pour les Tuileries.

On a bien daubé, à la Chambre, sur l'envahissement des Tuileries par des baraquements, mais personne n'a parlé des statues.

Or, on prend le chemin de faire aux Tuileries ce qui s'est fait au Luxembourg, et contre quoi naguère a protesté le Sénat.

Loin de nous la pensée de critiquer l'hommage rendu à Miss Cavell : nous nous y associons pleinement, mais nous regrettons qu'on ait pas trouvé un autre emplacement pour cette statue et qu'on ait ajouté le monument de l'héroïne anglaise à ceux des hommes politiques qui défigurent déjà ce jardin.

Les Archives photographiques de l'Art.

Dans une interwiew parue dans *Ciné-tribune*, la nouvelle revue de cinématographie publiée par M. E. Benoit-Lévy, le ministre de l'Instruction publique, parlant de ses projets, annonce qu'il espère mettre très prochainement sur pied la fondation dite : *les Documents historiques*. Elle aurait pour objet « de faire reproduire par la photographie, les documents précieux qui figurent dans les archives, bibliothèques et collections publiques et privées ».

Les archives photographiques de l'art et de l'histoire : quel rêve !

Tout encadré !

Voici des renseignements nouveaux sur la manière de travailler de Léonard de Vinci : nous savons aujourd'hui qu'il peignait ses tableaux de chevalet dans leurs cadres.

C'est du moins ce que montre une toile exposée au Salon des Artistes français, où l'on voit Léonard de Vinci peignant la Joconde. A y regarder de près, on s'aperçoit même que le cadre sculpté et doré est d'un style sensiblement postérieur à 1500.

On avait bien raison de dire que le maître était en avance sur son temps !

Les Moulins de Meaux.

Il faut donner un souvenir aux moulins de Meaux, que vient de détruire un incendie.

Sur leurs pilotis barrant la Marne, avec leurs façades revêtues d'ardoises et leurs poutres apparentes, ils étaient une curiosité unique en Ile-de-France et formaient le plus charmant

paysage de vieille ville qu'on pût imaginer, et qui se composait à merveille, vu de l'aval, entre la rivière, les maisons dominées par la cathédrale, les arbres de la promenade voisine.

Construits au XVIe siècle, ils avaient échappé à l'invasion de 1914 et aux bombardements de 1918. Un court-circuit vient de les anéantir.

INFORMATIONS

A l'Institut.

Académie française (séance du 10 juin). — L'Académie a partagé comme suit le prix Charles Blanc (2.400 fr.) destiné à récompenser des ouvrages sur les beaux-arts : 1.400 fr. à M. Adolphe Boschot (*Une Vie romantique : Hector Berlioz*); 500 fr. à M. Auguste Marguillier (*La Destruction des monuments sur le front occidental*); 500 fr. à M. Raymond Ritter (*Le Château de Pau*).

Académie des beaux-arts (séance du 12 juin). — L'Académie procède à l'élection d'un membre titulaire dans la section de sculpture en remplacement de M. Marqueste, décédé.

Il y a 36 votants, dont les voix se répartissent ainsi :

MM. Lefebvre	11	12	17	19
Sicard	11	14	17	15
Boucher	3	2	1	1
Dubois	5	4	1	1
Segoffin	5	3	0	0
Charpentier	1	1	0	0
	36	36	36	36

M. Hippolyte Lefebvre est proclamé élu.

— M. Van Rysselberghe, de Bruxelles, est élu correspondant pour la section d'architecture.

— *Le prix Jean-Jacques Berger* (15.000 fr.) est partagé entre MM. Pontremoli et Constant Roux pour la construction et la décoration de l'Institut de paléontologie, boulevard Saint-Marcel, à Paris.

Séance du 19 juin. — L'Académie attribue les prix suivants :

Prix Meurand (1.000 fr.), partagé entre M. Richebé et M. La Montagne Saint-Hubert.

Prix Brizard-Paysage (3.000 fr.), partagé entre M. Llano Florès et M. Julien.

Prix Brizard-Marine (3.000 fr.), M. André Lagrange.

Prix Leclerc-Maria Bouland (3.000 fr.), partagé entre M. Jean d'Espouy et M. Henri Sollier.

Prix Édouard Lemaître (300 fr.), partagé entre M. d'Assus et M. René Buffin.

Académie des inscriptions et belles-lettres (séance du 4 juin). — M. René Cagnat, secrétaire perpétuel, annonce à la Compagnie que le 23 juin aura lieu, au musée de Saint-Germain, sous la présidence du maréchal Joffre, l'inauguration d'un buste de Joseph Déchelette, ancien conservateur du musée de Roanne, l'auteur du monumental *Manuel d'archéologie préhistorique*, mort au champ d'honneur.

Séance du 11 juin. — M. René Cagnat, secrétaire perpétuel, dépose sur le bureau de la Compagnie deux rapports, l'un de M. Ch. Picard sur les fouilles entreprises cette année par l'École d'Athènes qu'il dirige, l'autre du P. Delattre sur la continuation des fouilles à la basilique Sainte-Monique de Carthage.

— Au nom de la commission de la *Fondation Piot*, il est attribué : 1.500 francs à M. Homo pour la prolongation de sa mission à Rome; 2.000 francs au P. Delattre pour la continuation de ses fouilles sur le plateau de la basilique Sainte-Monique à Carthage.

— L'Académie procède à l'élection d'un membre libre en remplacement de M. Dieulafoy, décédé.

Il y a 40 votants, dont les voix se répartissent ainsi :

MM. P. Paris	16	19	21
H. Cochin	12	15	19
De Castries	7	6	»
P. Lacombe	5	»	»
	40	40	40

Au 4e tour, notre collaborateur M. Pierre Paris, directeur de l'École des hautes études hispaniques de Madrid, est proclamé élu.

Séance du 18 juin. — M. Diehl, président, rend hommage à la mémoire de M. l'abbé Lejay, membre de la Compagnie, qui vient de mourir.

— Sur le prix Saintour, 1.000 fr. sont attribués à M. Ebersolt pour *Constantinople byzantin* et *Mélanges d'histoire et d'archéologie byzantines*.

Sociétés savantes.

Société de l'Histoire de l'Art français (séance du 4 juin). — Le nouveau président, M. Marquet de Vasselot, entre en fonctions. MM. Brière et Rouchès sont désignés, le premier comme vice-président et le second comme secrétaire-adjoint.

— M. Réau a pu identifier une *Moissonneuse* de Pigalle que possède M. Maurice de Rothschild. Elle faisait partie d'une série de quatre statues commandées à différents artistes par l'abbé Terray pour la décoration de son hôtel. Cette *Moissonneuse* est plus élégante que ne le sont les autres figures féminines de Pigalle.

— M. Vauthier nous guide dans l'agréable couvent qu'était la Visitation de Chaillot au XVIIe siècle et nous présente, parmi les religieuses, deux peintres habiles, la princesse Palatine Louise et Anne-Marie Strésor.

— En examinant le Mantegna du Louvre, *la Sagesse victorieuse des vices*, M. Schneider a découvert, dans les nuages, des figures énigmatiques,

notamment celles de deux éphèbes, superposées comme dans les camées. Ces êtres mystérieux sont de l'invention de Mantegna et non pas suggérés par Isabelle d'Este. Ces créations s'expliquent par le caractère étrange et concentré de l'artiste.

Dans les Musées.

Les heures d'ouverture des Musées nationaux. — Conformément aux demandes qui lui avaient été adressées, M. Honnorat, ministre de l'Instruction publique et des beaux-arts, vient de prendre un arrêté modifiant les arrêtés des 14 décembre 1887 et 4 avril 1912 sur les jours d'ouverture au public des musées nationaux du Louvre, du Luxembourg et de Cluny.

Aux termes de cet arrêté, ces trois musées seront désormais ouverts au public les lundis de Pâques et de la Pentecôte et le jeudi de l'Ascension, mais, par contre, ils seront fermés le lendemain de ces trois jours.

Musée du Louvre. — Le Louvre vient d'acquérir, et d'exposer provisoirement dans la salle du Sacre, une collection très importante, tant par son intérêt historique que par sa valeur artistique, d'environ trois cents objets d'or, de verrerie, de céramique, provenant des fouilles qui, depuis près d'un siècle, se poursuivaient en Crimée, la Chersonèse Taurique des anciens : la collection Messaksoudy.

Parmi ces précieux vestiges, jusqu'à présent rares dans nos collections occidentales, on remarque une admirable coupe d'art attique représentant Atalante, une œnochoé dont le sujet est la naissance de Vénus Anadyomène, une pyxis émaillée d'un travail très rare, une épée avec garde en jade et pommeau d'or et de pierreries. Tous ces objets de parure et de luxe, dont certains furent trouvés dans une tombe gothique du IIIe siècle après J.-C., permettent de suivre l'évolution de l'art décoratif antique depuis la période grecque jusqu'aux invasions barbares.

Musée Carnavalet — Le musée Carnavalet vient de s'enrichir de l'esquisse, peinte par Largillière, d'une grande composition représentant les échevins de Paris se rendant auprès du jeune roi Louis XV et de sa fiancée, l'infante d'Espagne Marie-Anne-Victoire.

Petit Palais. — On sait tout ce que Sir Joseph Duveen a fait pour répandre la connaissance de l'art français dans les pays de langue anglaise. Mais ce n'est pas sa seule façon de manifester ses sentiments envers notre pays : il vient d'offrir au Petit Palais plusieurs tableaux de Pissarro, de Renoir, des esquisses peintes par Carpeaux et un portrait d'homme de J.-F. Millet provenant de la collection Beurdeley.

Les Récompenses du Salon.

Médailles d'honneur. — Les médailles d'honneur du Salon ont été attribuées à MM. Luc-Olivier Merson, membre de l'Institut, pour la section de peinture ; Alix Marquet, pour la section de sculpture ; Patrice Bonnet, pour la section d'architecture ; Abel Jamas, pour la section de gravure et litographie.

Prix national. — Le Conseil supérieur des beaux-arts a attribué au sculpteur Paul Dardé le Prix national du Salon pour son *Éternelle douleur*, tête de femme (acquise par l'État), et pour son *Faune*, de dimensions colossales, deux œuvres exposées au Salon des Artistes français.

On lira, dans la *Revue* du mois de juillet une étude consacrée à cet artiste.

Bourses de voyage. — Pour les bourses de voyage, le vote a donné lieu aux résultats suivants :

Peinture : Mlle Grégoire (S. N.), M. Lesellier (S. A. F.), M. Paul-Élie Dubois (S. A. F.), Mlle Cormier (S. A. F.).

Sculpture : M. Feray (S. A. N.).

Gravure, lithographie, gravure en médailles : M. André Rivaud (S. N.).

Arts décoratifs : M. Raoul Lachenal (S. A. F.).

Prix spéciaux. — Le jury et le comité de la section de peinture de la Société des Artistes français ont décerné les prix suivants :

Prix Henner. — MM. Georges-Paul Leroux, René-Gustave Pierre, Pierre Laurens.

Prix Rosa Bonheur. — Mlle Marcelle Noyon, MM. Pierre Montézin, René-Maxime Choquet.

Prix James Bertrand. — MM. Emilien Barthélemy, Lucien-Paul Pouzargues, René Rousseau-Decelle, Jean Didier-Tourné.

Prix Maguelonne Lefebvre-Glaise. — MM. Paul-Marie Vigoureux, Lucien Lantier, Tony-Georges Roux.

Prix Théodore Ralli. — MM. René-Georges Gautier, Emile-Marie Beaume, Charles Garry.

Prix Valerie Havard. — M. Gustave Corlin, Mlle Suzanne Palluis.

Prix Eugène-Romain Thirion. — M. Paul-Elie Dubois.

Prix Léonie Dusseuil. — Mlles Marie Coignet, Henriette Robert.

— Dans la section de gravure et lithographie, ont été décernées les récompenses suivantes :

Prix Belin-Dollet. — MM. Jacques Padro, Pierre-Antoine-Marie Cluzeau, Aquilès-Léon Lacault, Omer Bouchery, Benjamin Damman.

Prix Jules Robert. — Mlle Pauline-Léonie Lanoé. M. André Mathieu.

Monuments et statues.

La Chapelle de la Reconnaissance à Dormans. — Le jury du concours ouvert par le Comité de la Chapelle de la Reconnaissance qui doit être élevée à Dormans, en souvenir des deux victoires de la Marne, s'est réuni au cercle Volney, où étaient exposés les projets, sous la présidence de M. Charles Girault, membre de l'Institut, et a adopté le classement suivant : 1er prix, MM. Rousselot et Maurice Gras ; 2e prix, M. Boutterin ; 3e prix, M. Marcel.

Concours pour un monument : 1° A Liége. — La Province et la Ville de Liége ont décidé l'érection, sur le territoire de la ville, d'un monument commémoratif de la Défense nationale symbolisant l'admirable endurance du peuple belge dans sa lutte pour la grande cause du Droit, de la Justice et de la Liberté et glorifiant la résistance héroïque de l'armée belge et de tous ceux qui, dans la province, soldats et civils, ont souffert et sont morts pour la Patrie.

Une somme d'un million est affectée à l'exécution de ce projet.

Un concours est ouvert entre tous les architectes et sculpteurs de nationalité belge ou appartenant à des nations alliées. Il comportera deux épreuves.

Des primes seront attribuées : aux auteurs des projets qui, écartés par la 1re épreuve, seraient néanmoins reconnus méritants ; aux auteurs des projets qui seront admis et auront participé à l'épreuve finale.

Le règlement de ce concours (en communication à la *Revue*) sera adressé gratuitement, sur demande faite au secrétaire de la Commission d'étude du projet du monument, M. Léon Maréchal, bureau des Beaux-Arts, à l'Hôtel de Ville de Liége.

Joindre un mandat-poste de 5 fr. pour obtenir l'envoi des deux plans figurant les emplacements.

2° A Santos. — La ville de Santos, États de São-Paulo, Brésil, ouvre un concours, en vue de la construction d'un monument en l'honneur des frères Andradas : le monument doit être construit en bronze et granit, pouvant coûter jusqu'à 500 contos (environ 1.600.000 francs). Les deux premiers projets choisis par le jury obtiendront respectivement 20 et 10 contos. Les détails de ce concours peuvent être communiqués par le consulat général du Brésil, rue Drouot, 23. Clôture du concours, le 15 juillet prochain.

En Italie.

La Donation du roi Victor-Emmanuel. — Le *Bulletin* a parlé déjà de la donation que le roi d'Italie a faite à la Nation de la plupart de ses palais et de ses villas. Un décret vient d'en fixer l'emploi. Nous relevons ceux qui sont destinés à des institutions artistiques.

Piémont : château de Stupinigi, musée d'histoire de l'art et de l'ameublement.

Gênes : Palais Royal, musée d'art appliqué à l'industrie et réunion des principales collections communales.

Venise : Palais Royal, exposition des plus beaux manuscrits de la bibliothèque Mariana et musée archéologique (aujourd'hui au Palais des Doges), musée du Risorgimento et musée Correr (à condition, pour ce dernier, que la Ville cède gratuitement à l'État l'usage de l'édifice où le musée est installé).

Florence : Palais Pitti, musée d'art appliqué à l'industrie; musée d'art moderne : on rendra à la Galerie Pitti les salles qui lui avaient été ôtées en 1860. La villa de la Petraja sera confiée au Sous-Secrétariat des Beaux-Arts.

Naples : Palais Royal, toutes les collections archéologiques, médiévales et modernes du Musée national ; — Palais de Capodimonte, musée d'art appliqué à l'industrie; — Casino del Fusaro, surintendance des fouilles de l'Italie méridionale. Dans la Masseria di Cuma, seront commencées les explorations archéologiques de Cumes.

Palerme : Palais Royal, collections d'archéologie, d'art et d'histoire.

Milan : Villa Royale, collection d'art moderne (aujourd'hui au château Sforza).

Les autres palais et villas donnés par le roi sont destinés à des institutions de bienfaisance, d'assistance aux mutilés, etc.

A Florence. — Florence organise de grandes fêtes pour le sixième centenaire de Dante en 1921. Un comité vient de se réunir qui comprend de nombreuses personnalités politiques, littéraires et artistiques. Au programme, une exposition d'art trécentiste au Palais Vieux. Le sous-secrétaire des Beaux-Arts a décidé, d'autre part, la restauration des maisons et des églises les plus importantes du temps de l'Alighieri.

LES EXPOSITIONS

L'Œuvre de Debucourt (1755-1832)

Avec la finesse de son profil ciselé comme « une médaille de muscadin » et la désinvolture de son œuvre où le trait de la satire se nuance des tons les plus tendres, ce peintre-graveur original entre tous n'est-il pas la vivante définition du « petit maître » ? Et son exposition particulière au pavillon de Marsan complète à propos l'instructive anthologie que nous devons au goût de Mme la marquise de Ganay.

Constituée par la *Société pour l'étude de la Gravure française*, cette monographie nous révèle ou rappelle un peintre exposant, de 1781 à 1785, de petits sujets dans le genre flamand ; mais, vite absorbé par l'estampe, l'élève de Vien, que n'influencent pas les débuts de David, délaisse bientôt ses pinceaux faciles pour les outils plus compliqués du graveur, qui perfectionne en peu d'années la manière anglaise; et sa technique incessamment variée réalise le plus savant des œuvres frivoles, où deux chefs-d'œuvre auraient suffi pour sa renommée : *la Gallerie du Palais Royal*, de 1787, et *la Promenade publique*, de 1792, que sa date seule rend tragique...

Aussi bien, ce contemporain de Marie-Antoinette et de Florian ne survit-il pas non plus, du moins comme artiste, à son siècle : après 1800, son génie usé se met, pour vivre, à graver les autres et s'effacera lentement dans une longue vieillesse besoigneuse et démodée... Triste soir d'un beau jour ! Et n'y voyez-vous pas l'image de la vieille France, dont l'âme légère s'évapore sous les mépris classiques et romantiques d'un nouveau siècle, avant de refleurir triomphalement dans l'estime des collectionneurs et des érudits ?

Le sémillant Debucourt achève sa carrière quand le mélancolique Prud'hon commence la sienne... Mais tout est dit et l'on vient trop tard, après un excellent catalogue, modèle du genre, aussi richement illustré que documenté par la science précise de MM. Émile Dacier, Albert Vuaflart et Jacques Hérold, et qui mérite de survivre à la brièveté d'une exposition.

RAYMOND BOUYER.

En même temps que l'exposition Debucourt, on peut voir, au Pavillon de Marsan, une exposition des peintres de la Mode contemporaine : nous en parlerons dans le prochain *Bulletin*.

LES VENTES

— Nous avons donné, dans le précédent *Bulletin*, le résultat global — 1.914.485 fr. — d'une vente composée faite le 17 mai. Il nous reste à compléter ce renseignement par la liste des principaux prix.

Une tenture composée de quatre panneaux et trois fragments en tapisserie du XVIII[e] s., médaillons d'animaux sur fond damassé blanc, a été poussée jusqu'à 250.000 fr.

Citons en outre : 99-103. Quatre tapisseries à sujets de l'*Histoire d'Ulysse*, ateliers de Paris, ép. L. XIV, 169.100 fr. — 106-108. Trois tapisseries Aubusson, ép. L. XV, *Pastorales*, d'après Huet, 83 000 fr. — 104. Grande tapisserie, ép. Régence, 73.000 fr.

Parmi les sièges : 118. Salon en Aubusson, ép. L. XV, d'après Le Prince, sujets tirés des *Fables* de La Fontaine, 110.000 fr. — 49. Deux bergères-marquises, ép. L. XVI, estampille de *Gény*, anc. tapiss. de Paris, 90.000 fr.

Parmi les meubles d'ébénisterie du XVIII[e] siècle : 62. Bureau, ép. L. XV, marqueterie, signé : *Hache à Grenoble*, 8.700 fr. — 58. Meuble d'entre-deux, style de Slodtz, 50.000 fr. — 67. Petit bureau de dame en marqueterie, ép. L. XV, signé : *Delorme*, 43.000 fr. — 81. Commode demi-lune, fin ép. L. XV, de *Dubois*, 40.100 fr.

Enfin, parmi les tableaux : Ingres. *Portrait de Bartolini*, 52.000 fr. — Voiriot. *Portrait de femme*, 44.000 fr. — Décoration à sujets pastoraux, fin du XVIII[e] s., 33.000 fr.

— Il faut signaler, à titre de curiosité, qu'un timbre de l'île Maurice, 1847, sans marge, a été adjugé 99.500 fr., soit 116.712 fr. avec les frais, lors de la vacation du 19 mai de la collection de M[me] M... (M[e] Desvouges et M. Gilbert). Le total des enchères de cette collection, qui a mis tous les philatélistes en émoi, n'a pas atteint moins de 923.979 fr.

— La vente de la première partie des estampes modernes de la collection Beurdeley, faite le 19 et le 20 mai (M[es] Lair-Dubreuil, H. Baudoin ; M. Loys Delteil), s'est terminée sur un total de 752.346 fr.

Les estampes de Zorn ont réalisé les prix les plus importants : 384. *Le Toast*, 2[e] planche, épreuve du 3[e] état, 18.000 fr. — 387. *Ernest Renan*, 3[e] état, sur Japon, 17.000 fr. — 377. *La Valse*, 15.000 fr. — Citons aussi, de Whistler : *Red house (Paimpol)* et *Yellow House (Lannion)*, deux épreuves sur Japon, tirées en trois tons, 10.000 et 12.100 fr.; et *Garden*, 14.000 fr.

La plus belle enchère a été pour une épreuve du 4[e] état avant la lettre de *l'Abside de Notre-Dame*, de Meryon, poussée jusqu'à 30.100 fr.

— Le 20 mai, dans une vente faite salle 5 (M[es] Pecquet et Marcel Walter), un meuble d'entre-deux, époque Louis XVI, en ébène, dessus marbre, estampillé de Cosson, avec garniture de bronzes ciselés et dorés, a été vendu 50.000 fr.

— La collection de tableaux modernes, appartenant à M. F. Mallet, vendue à la galerie G. Petit les 21 et 22 mai, a réalisé un total de 528.175 fr. (M[e] Lair-Dubreuil, M. André Schœller).

La principale enchère a été pour deux compositions de Gaston La Touche, *Pierrot nourrice* et *Pierrot bonne d'enfant*, vendues 20.000 fr. On peut citer en outre :

103. Pissarro. *Le Lavoir à Bazincourt*, 12.200 fr — 83. Monticelli. *Le Serment d'amour*, 15 110 fr. — 56. Sir Francis Grant. *Portrait du comte d'Orsay, à cheval*, 12 020 fr. — 8. A. Besnard. *Le Nid*, 12.100 fr. — 169. Mary Cassatt. *Enfant tétant son pouce*, pastel, 10.500 fr. Bons prix pour les aquarelles d'Eugène Lami : 279. *Le Retour des courses d'Epsom*, 17.000 fr. — 290. *Jour de courses*, 1883, 12.400 fr. — 289. *Une Soirée chez la princesse Mathilde*, 12.000 fr. — 280. *Diligence dans une rue d'une ville anglaise*, 12.100 fr.

— Le 26 mai, dans une vente d'estampes du XVIIIe siècle et de tableaux anciens, faite salle 1 (Me H. Baudoin et M. Féral), nous relevons les prix suivants :

Janinet, d'après Hoin, *Nina*, épr. avant toutes lettres, en coul., avec seulement le nom de Janinet tracé à la pointe, 24.000 fr. — Descourtis, d'après Taunay. *Foire de village* et *Noce de village*, 1er tirage, grandes marges, 10.100 fr.

— La vente de la collection de M. C. V..., tableaux modernes (Me Henri Baudoin et M. André Schœller), faite à la galerie G. Petit, le 27 mai, s'est terminée sur un total de 901.880. Citons les principaux prix des peintures et pastels :

63. Théodore Rousseau. *La Plaine de Chailly*, 64.100 fr. — Fromentin : 35. *Halte de caravane*, 42.200 fr. — 34. *Le Marchand de chevaux*, 16.100 fr. — Corot : 13. *L'Arbre penché*, 40.000 fr. — 15. *Vue sur la mer*, 37.000 fr. — 14. *Ravin du Morvan*, 10.100 fr. — 16. *Le Petit Pont*, 11.100 fr. — 17. *Chemin à Ville-d'Avray*, 13.000 fr. — 18. *La Rivière au creux du vallon*, 12.200 fr. — Daubigny : 21. *Coucher de soleil sur la rivière*, 34.000 fr. — 20. *Portijoie*, 33.100 fr. — 23. *Moulins sur la Meuse*, 24.100 fr. — Diaz : 26. *Vénus et l'Amour*, 35.100 fr. — 28. *Les Présents de l'Amour*, 11.000 fr. — Isabey : 38. *La Tentation de saint Antoine*, 25.100 fr. — 41. *Cour d'auberge*, 26.000 fr. — 39. *L'Orage sur la mer*, 14.100 fr. — 40. *Pendant la tempête*, 20.000 fr. — 44. Jongkind. *Rotterdam*, 20.000 fr. — 61. Millet. *Baigneuse*, 22 000 fr. — Ziem : 74. *Pêcheurs de l'Adriatique*, 27.500 fr. — 73. *Vaches dans le marais*, 10.600 fr. — 76. *La Lagune*, 10.000 fr. — 6. Rosa Bonheur. *Les Bergers landais*, 19.000 fr. — 31. Jules Dupré. *Barques de pêche au large*, 19.000 fr.

Parmi les pastels : 88. Millet. *La Petite Bergère*, 29.500 fr. — 82. Dupré. *L'Abreuvoir*, 15.000 fr.

— A la 3e vente de la collection Beurdeley comprenant les livres et estampes sur l'art, la décoration, les costumes (salle 8, Mes Lair-Dubreuil, H. Baudoin et M. Rahir), et qui a produit 222.909 fr., on a vendu :

139. *Galerie des Modes et Costumes français, 1778 à 1781*, 2 vol. avec les pl. coloriées, 25.200 fr. — 3. *L'Architecture française* de Mariette (1727-1738), 7 vol., 11.000 fr. — 10. *Recueil de vues de Venise* par Canaletto, 12.700 fr. — Et parmi les livres illustrés : les *Chansons* de La Borde (1773), fig. de Moreau, Le Barbier, etc., 13 500 fr. ; — et *l'Œuvre* d'Antoine Watteau, 2 vol., 1740, 16.500 fr.

— Le 29 mai, à la galerie G. Petit, une vente de tableaux modernes appartenant à divers amateurs (Me Lair-Dubreuil, M. A. Schœller), a produit 405.000 francs. Nous nous bornerons à citer :

23. Corot. *Fontainebleau, Chênes inclinés*, 30.000 fr. — 49. Harpignies. *Bords de la Loire, près Sancerre*, 20.000 fr. — 32. J. Dupré. *Le Moulin*, 15.700 fr. — 80. Toulouse-Lautrec. *Femme assise*, 11.500 fr.

— Le même jour, sur estimation de 80.000 fr., un tableau de Corot : *La Rochelle*, provenant de la collection de M L..., a été adjugé 71.000 fr. (Me M. Walter, M. Schœller).

— Le 31 mai, au château de la Muette, la vente des tableaux anciens et modernes, objets d'art et d'ameublement, sculptures et tapisseries dépendant de la succession du comte de Franqueville, s'est terminée pour la première journée sur un total de 888.950 francs (Mes Delvigne, Lair-Dubreuil ; MM. Mannheim et J. Féral.

A citer seulement, pour les tableaux modernes, le prix de 23.200 fr. donné pour la *Jeune Italienne à la fontaine*, par E. Hébert.

Parmi les œuvres anciennes, les adjudications les plus élevées se sont portées sur une suite de quatre peintures décoratives représentant *les Saisons*, par l'Albane, adjugée 100.000 fr. Nous citerons également :

13. *Portraits de deux jeunes princes*, signé et daté P. Batoni, 1769, 23.500 fr. — 15. Ph. de Champaigne. *Le Repas d'Emmaüs*, 20.000 fr. — 16 et 18. Attr. au Corrège. *Sainte Catherine recevant la couronne* et *l'Éducation de l'Amour*, 42.000 et 68.000 fr. — 19. Duplessis. *Portrait de Glück*, 51.000 fr. (dem. 40.000 fr.). — 23. Attribuée à Q. Matsys. *La Vierge aux cerises*, 38.000 fr. (dem. 50.000 fr.). — 27. Murillo. *La Nativité*, 67.000 fr. — H. Robert : 29. *L'Escalier de pierre*, 54.000 fr. — 30. *L'Escarpolette*, 50.000 fr. — 31. *L'Incendie*, 24.000 fr. — 34. Attribué à Rubens. *Le Christ bénissant les enfants*, 22.000 fr. — 37 et 38. P. H. de Valenciennes. *La Cascade* et le *Pont de pierre*, 23.000 fr. — 39. Attribué à Velazquez. *Portrait équestre d'un général*, 28.000 fr.

— Dans une vente de tableaux, faite à l'Hôtel, le 5 juin, deux peintures d'Hubert Robert, provenant du château de Septeuil, *la Fontaine* et *le Gouffre*, ont été adjugées 48.000 fr.

A citer aussi : *le Nid*, par Pater, 37.500 fr. ; — *le Marquis* et *la Marquise de Bassablon*, deux portraits par Largillière, 16.050 et 16.000 fr. ; — deux *Vues de Paris*, par Raguenet, 15.000 fr. ; — un *Portrait de jeune fille*, de l'atelier de Boucher, 14.500 fr. ; — *la Parade* et *la Comédie*, par Callot, 14.000 fr. — Produit total : 301.952 fr.

— La vente du sequestre de Mumm, faite les 7 et 8 juin, a produit 380.000 fr. environ.

Deux tapisseries du XVIIIe siècle, à médaillons, offrant des scènes pastorales sur fond clair, ont été adjugées 60.000 fr. Parmi les peintures, une *Marine*, de l'école hollandaise, a fourni le prix principal de 17.200 fr. Enfin, deux estampes

anglaises, *Jane, comtesse Harrington et ses enfants*, et *Lady Smith et ses enfants*, gr. en coul., par Bartolozzi d'après Reynolds, ont réalisé 19.500 fr.

— La 6e vente Beurdeley, celle des dessins anciens, — pour le catalogue de laquelle M. Marcel Nicolle a écrit une préface, comme M. Léonce Bénédite avait écrit celle du catalogue des dessins modernes, — s'est faite du 8 au 10 juin à la galerie G. Petit. Le total, 814.275 fr , porte à 5.187.249 fr. le produit des six premières ventes Beurdeley.

Dans celle-ci, la plus belle enchère a été pour le *Portrait de femme*, pastel de Perronneau, adjugé 37.500 fr. ; suivie du *Concile*, dessin de Rubens, 20.600 fr. (demande, 10.000 fr.) et de *Mme Du Barry en Hébé*, sanguine de Pajou, 19.050 fr. Viennent ensuite : un *Intérieur de cabaret*, aquarelle de A. van Ostade, 17.000 fr. ; un *Paysage* de J. Ruysdael, 15.400 fr. (dem., 8 000 fr. ; vente Defer-Duménil de 1900, 6.000 fr.) ; *le Roi Salomon et la Reine de Saba*, de Rembrandt, 10.000 fr.

— La vente faite galerie Petit, les 14 et 15 juin (Me H. Baudoin, MM. Mannheim et Féral), s'est terminée sur un total de : 1.734.880 francs.

Parmi les tableaux, citons les nos 38 et 39, portraits présumés de *M. et Mme Godefroy*, par François de Troy, adjugés 40.400 fr. ; — 21. Dietrich. *Assemblée dans un parc*, 30.000 fr.; — 16. Danloux. *Portrait d'un garçonnet*, 28.500 fr. ; — 24. Etty. *Portrait de jeune femme*, 17.500 fr. ; — 22. École flamande, XVIIe s., *la Fécondité*, 16.200 fr. ; — 36. Attribué à Largillière. *Portrait de femme*, 15.000 fr. ; — 36. Teniers le jeune. *Les Moissonneurs*, 10.100 fr.

Signalons aussi, parmi les dessins, une sanguine de J.-B. Massé, représentant *les Frères Godefroy et M. Fallavel*, vendue 12.200 fr. ; cette œuvre offre un intérêt particulier puisqu'elle fournit un document nouveau d'iconographie sur les deux modèles de Chardin : *l'Enfant au toton* et *l'Enfant au violon*, du Louvre, qui sont les deux fils du joaillier Godefroy.

Parmi les sculptures, le no 132, groupe en terre cuite par Clodion, *Enfants musiciens*, a donné le prix le plus élevé de la 1re vacation. 61.300 fr.

Les faïences et les porcelaines se sont fort bien vendues, entre autres : 12 assiettes en Marseille, décor personnages camaïeu vert, 20.285 fr. ; deux grandes potiches en Delft, décor japonais en bleu, 13.600 fr. et deux vases en porcelaine de Sèvres, pâte dure, époque L. XVI, décor personnages et oiseaux, montures bronze, 16.700 fr.

Quant aux tapisseries et aux objets d'art et d'ameublement, ils ont eu les honneurs de la vente : le plus beau prix de cette catégorie, celui de 100.600 fr., a été réalisé par une tapisserie de Beauvais du XVIIIe s., dans le genre de Bérain. Autres tapisseries :

217. Quatre tap., ép. L. XVI, à médaillons de pastorales, 97.000 fr. — 201. Tap. des Gobelins, fin XVIIe s., de la tenture des *Chasses de Guise*, 90.000 fr. — 208. Deux panneaux flamands, XVIIe s., à personnages, 55.100 fr. — 212 Tap. offrant la *Vue d'un port de mer*, 50.800 fr. — 218. Tap. ital., XVIIIe s., *le Cueillette des pommes*, 49.000 fr. — Plusieurs autres tapisseries ont dépassé 20.000 fr.

Parmi les meubles, citons une commode en marqueterie de coul., fin ép. L. XV, avec bronzes, vendue 52.000 fr. (dem. 25.000 fr.); une armoire-bibliothèque, ép. Régence, 35.000 fr.; et deux consoles, bois sculpté et redoré, ép. L XVI, 32.500 fr.

En tête des sièges recouverts en tapisserie, viennent six fauteuils, fin ép. L. XV, à sujets des *Fables* de La Fontaine, vendus 28.400 fr.; et en tête des bronzes, une pendule avec deux candélabres, br. et marbre vert, d'ép. Empire, adjugée 18.550 fr. et deux bras appliques, d'ép. L. XV, dont l'un signé : *Caffieri*, 15.100 fr.

Enfin une série de huit petits groupes en ancienne porcelaine de Saxe, a été poussée jusqu'à 22.000 fr. R.-Cl. C.

CARNET DE L'AMATEUR

Expositions.

Les Peintres de la mode du XXe siècle; — L.-Ph. Debucourt (peintures, dessins, gravures) : au musée des Arts décoratifs; jusqu'au 15 juillet.

Tapis et appareils d'éclairage modernes : au musée Galliera.

Bijoux et accessoires de la toilette : musée du Costume, 32, rue Beaujon ; jusqu'au 11 juillet.

Herbert Haseltine (sculptures); — *L. Delbrouck* (tableaux) ; — *R. Thibésart* (peintures et dessins) : galerie G. Petit; jusqu'au 30 juin.

Paul Scortesco Scott; — Ch. Gir (danseuses); — Daniel Dourouze (aquarelles) : galerie Devambez : respectivement jusqu'aux 9, 10 et 14 juillet.

Fédération française des artistes mobilisés : exposition d'ensemble, 153, avenue de Wagram, du 10 au 25 juin et du 27 juin au 12 juillet.

Le Gérant : H. Denis.

Paris. — Imp. Georges Petit, 12, rue Godot-de-Mauroi.

LE BULLETIN DE L'ART

ANCIEN ET MODERNE

NOTRE TRIBUNE

La Fondation américaine pour la Pensée et l'Art français

Il ne faut jamais perdre une occasion d'attirer l'attention des Français sur les mille manières qu'ont les Américains de témoigner, avec autant de délicatesse que de générosité, leur sympathie envers notre pays. Beaucoup des œuvres fondées par eux au cours des dernières années ont survécu à la guerre et continuent leur bonne action dans le domaine matériel : crèches, maternités, dispensaires, parrainages de villes martyres, autant de branches dans lesquelles ne cesse de se manifester l'appui ingénieux et efficace de nos amis d'outre-Atlantique, sans parler de telles fondations spéciales, comme cette œuvre admirable des orphelins de guerre dont il était question ces jours derniers, œuvre grâce à laquelle près de 200.000 petits orphelins français ont été l'objet d'une sorte d'adoption par autant de familles américaines et pour laquelle les participants n'ont pas donné moins de 80 millions.

Mais ce n'est pas seulement dans le domaine matériel que s'exerce une telle générosité. L'élite intellectuelle des États-Unis apprécie depuis trop longtemps la culture française pour ne pas se préoccuper de resserrer davantage les liens déjà si forts qui unissent les intelligences du vieux monde à celles du nouveau. Et voici la plus récente manifestation de cette noble idée.

Mme George Blumenthal, une Américaine de grand cœur, dont le goût raffiné s'est de bonne heure porté vers les lettres et les arts français — nul n'ignore que sa demeure de New-York est le plus riche musée d'art gothique français qui soit aux États-Unis, — a eu l'idée d'une nouvelle fondation et, pour la réaliser, elle a groupé autour d'elle quelques personnalités éminentes, amateurs, financiers, industriels, ses compatriotes, — MM. J. P. Morgan, T. F. Ryan, E. R. Stettinius, . P. Davison, G. F. Baker, Ch. Hayden, W. N. Cohen, H. Walters, — désireux de s'intéresser de la manière la plus directe à ceux de nos jeunes écrivains, peintres, sculpteurs, architectes, décorateurs, musiciens, qui, ayant survécu à la guerre ou nés de la guerre, vont avoir pour tâche de continuer l'œuvre de leurs illustres aînés et de poursuivre cette « course au flambeau » qui, depuis des siècles, fait rayonner au loin le génie de la France.

Pour aider ces talents nouveaux à se révéler et à s'affirmer, Mme G. Blumenthal et ses amis ont fondé l'œuvre pour laquelle un poète, M. Paul Valéry, a trouvé le beau nom de *Fondation américaine pour la pensée et l'art français.* M. Knecht, délégué de l'Alliance française aux États-Unis, et M. André Dezarrois ont constitué, pour ainsi dire, l'armature de l'œuvre ; et, sur la proposition de ce dernier, M. Paul Léon, directeur des Beaux-Arts, qui a accepté d'aider personnellement le Comité d'organisation, a arrêté la composition des jurys dont on lira plus loin la liste.

Chaque année, par les soins de ces jurys qui réunissent les talents les plus représentatifs de la littérature et de l'art français contemporains, sera distribuée aux meilleurs des jeunes artistes et écrivains français une somme de 120.000 francs, représentant dix bourses de 6.000 francs, dont les titulaires jouiront pendant deux années. Les candidats doivent être sans fortune, et n'avoir obtenu aucune des grandes récompenses qui révèlent un artiste au public. En principe, ces bourses sont réservées aux jeunes : les jurys devront découvrir des « talents d'avenir » ; toutefois, aucune limite d'âge n'est formellement arrêtée ; on pourra accorder jusqu'à 40 ans. Enfin il est superflu d'ajouter qu'aucune recommandation d'aucune sorte ne sera admise.

Les premiers arrérages de cette rente vont être répartis très prochainement : ils seront réservés à de jeunes artistes ou écrivains ayant fait la guerre. Il en sera de même l'année prochaine. Passé ce délai, les bourses seront accessibles à tous et pourront être également attribuées à des femmes.

Si l'on ajoute que cette rente de 120.000 francs est constituée *à titre perpétuel*, on fera mieux apprécier encore l'importance de cette donation magnifique ; et si l'on se permet de révéler que la fondatrice déclare dès maintenant ne pas devoir se borner, l'année prochaine, à ces dix premières bourses, quels mots trouver pour lui exprimer notre reconnaissance, au nom des jeunes talents qui lui devront d'avoir été pressentis et soutenus à l'heure, plus critique aujourd'hui que jamais, des débuts !

Le Comité d'honneur de la Fondation américaine pour la pensée et l'art français comprend : MM. P. Deschanel, le maréchal Joffre, le maréchal Foch, l'ambassadeur des États-Unis, J. Jusserand, R. Poincaré, A. Millerand, Louis Barthou, A. Briand, R. Viviani, A. Ribot, André Tardieu, Ph. Berthelot, G. Hanotaux, Paul Léon, L. Bourgeois, Arthur Fontaine, E. Boutroux, Paul-Boncour, Fr. Carnot, O. Sainsère, R. Koechlin, Frantz Jourdain.

Le Bureau de la fondation est ainsi composé : Mme George Blumenthal, présidente ; M. Paul Léon, directeur des Beaux-Arts ; M. André Dezarrois, secrétaire général.

Voici la composition des différents comités :

Littérature et poésie : Mme la comtesse de Noailles, MM. M. Barrès, H. Bergson, E. Boutroux, E. Jaloux, A. Gide, R. Boylesve, M. Proust, P. Valéry, R. de Flers.

Peinture : MM. J.-P. Laurens, A. Besnard, E. Laurent, Aman-Jean, Vuillard, Desvallières, J.-E. Blanche, Lebasque, M. Denis, L. Simon.

Sculpture : MM. Bourdelle, Bouchard, J. Boucher, Dampt, Desbois, Dardé, Lamourdedieu, Landowski, H. Lefebvre, Maillol.

Gravure : MM. J. Beltrand, Ant. Dezarrois, Jouas, Gusman, Waltner.

Arts décoratifs : MM. Decœur, Dunand, Dufrène, Follot, Kieffer, Metman, P. Vitry, L. Bénédite, V. Prouvé, J.-L. Vaudoyer.

Musique : MM. J. Bonnet, Florent-Schmitt, Paul Dukas, G. Fauré, Guy Ropartz, Vincent d'Indy, P. Lalo, H. Rabaud, M. Ravel, Ch.-M. Widor.

INFORMATIONS

A l'Institut.

Académie des Beaux-Arts (séance du 26 juin). — M. Gustave Charpentier, vice-président, qui préside la séance, souhaite la bienvenue à M. Hippolyte Lefebvre, et le prie de prendre place parmi ses confrères.

Séance du 3 juillet. — Après audition des six cantates admises au concours définitif pour le grand prix de Rome de composition musicale, l'Académie a prononcé le jugement suivant :

Le *Premier grand-prix* a été décerné à Mlle Marguerite Canal, née à Toulouse le 29 janvier 1890, élève de M. Paul Vidal.

Le *Premier second grand-prix* à M. Jacques de la Presle, né à Versailles le 5 juillet 1888, élève de M. Paul Vidal.

Le *Deuxième second grand-prix* à M. Robert Dussaut, né à Paris le 15 septembre 1896, élève de M. Widor.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (séance du 25 juin). — M. René Cagnat, secrétaire perpétuel, avise la Compagnie que M. Barth, membre de l'Académie, décédé en 1917, a été, selon le vœu qu'il en avait exprimé, inhumé à Strasbourg, sa ville natale, le mercredi 23 juin dernier. M. Pfister, doyen de la Faculté des Lettres de Strasbourg, membre de l'Institut, a représenté l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres à cette cérémonie et il y a donné lecture d'un discours de M. Diehl, président de la Compagnie.

— La séance est consacrée à des lectures de MM. Ch.-V. Langlois et S. Reinach, la première sur le *de Spiritu Guidonis* et la seconde sur *les Dialexis*.

Séance du 2 juillet. — M. Ch. Diehl, président, souhaite la bienvenue à M. le chanoine Cauchie, professeur à l'Université de Louvain, correspondant de l'Académie, et il salue en lui « une des victimes les plus éclatantes de la barbarie allemande et le savant universellement connu par ses recherches d'histoire ecclésiastique ».

— M. Salomon Reinach continue la communication commencée à la précédente séance.

Sociétés savantes.

Le Congrès archéologique. — Le 83e Congrès archéologique s'est tenu cette année, du 21 au 30 juin, en Alsace-Lorraine. Sous la direction de M. Eug. Lefèvre-Pontalis, les congressistes ont visité les principaux monuments de Metz, de Strasbourg et de Colmar.

A Metz, ils ont pu étudier la chapelle des Templiers de plan octogone, de la fin du XIIe siècle, l'antique église Saint-Pierre, la cathédrale Saint-Étienne, dont la nef, commencée au XIIIe siècle, est une des plus belles qu'ait élevées le moyen âge, le musée riche en

souvenirs gallo-romains, la porte des Allemands, seul reste de l'enceinte du moyen âge. A Strasbourg, ils ont vu la cathédrale, aussi intéressante par sa construction que par ses sculptures, ses vitraux et sa tapisserie, les pittoresques maisons des vieux quartiers, l'église Saint-Thomas, où se dresse le monument de Pigalle à la gloire du maréchal de Saxe, le palais de Rohan et son musée d'antiquités, de sculptures et de peintures. A Colmar, outre l'église Saint-Martin, où trône la fameuse *Vierge au buisson de roses* de Martin Schœngauer, ils ont admiré le musée, tout rempli par l'extraordinaire triptyque de Mathias Grünewald provenant d'Isenheim et par les tableaux de Schœngauer et de ses élèves.

Le Congrès a visité également l'église octogone d'Ottmarsheim, copiée sur la chapelle palatine d'Aix, la majestueuse ruine de l'abbatiale de Murbach, les trois châteaux superposés de Ribeauvillé et plusieurs de ces pittoresques villages logés au pied des Vosges, au milieu des vignes, avec leurs maisons du XVIe et du XVIIe siècle et leurs grandes églises, en beau grès rouge, du XIIe au XVIe siècle : Marmoutier, Saverne, Neuwiller, Rosheim, Andlau, Kayserberg, Riquewihr, Rouffac, Thann, Guebwiller, Lautenbach, Sélestat.

Partout, les congressistes ont reçu l'accueil le plus enthousiaste, non seulement dans les grandes villes, où les autorités et les sociétés savantes, comme la Société pour la conservation des Monuments historiques d'Alsace et la Société Schœngauer, célébrèrent l'union des archéologues de France et d'Alsace, mais encore dans les villages où les habitants avaient pavoisé pour manifester leur joie de voir revenir la Société française d'archéologie, qui avait dû renoncer, depuis plus de cinquante ans, à tenir ses assises dans ce beau pays. — M. A.

Société de l'histoire de l'art français (séance du 2 juillet). — M. P. de Nolhac passe en revue les enrichissements du musée de Versailles pendant la guerre ; il parle notamment des portraits du baron et de la baronne Regnault de Saint-Jean d'Angély, l'un par Gérard et l'autre par Appiani ; du portrait de Th. de Banville par Dehodencq, de celui de Flaubert par Giraud, et de celui de Rochefort par Courbet, — ce dernier exécuté pendant le séjour de l'artiste en Suisse, après la Commune.

— M. Paul Jamot étudie un tableau inédit de Poussin dont il est possesseur et qui représente *Achille à Scyros*. On connaissait par Félibien et Bellori deux peintures de Poussin inspirées de ce sujet, mais ni l'une ni l'autre ne peut être identifiée avec le tableau retrouvé par M. P. Jamot. Peint vers 1636, divers indices donnent à penser qu'il est parti de bonne heure pour l'Angleterre et qu'il y est resté fort longtemps.

— M. Paul Vitry parle de diverses sculptures du Musée du Louvre, en particulier d'une maquette en terre cuite de J. Bernus, le sculpteur avignonnais du XVIIIe siècle, récemment entrée au musée, et qui représente *la Charité*.

A propos de deux sculptures exposées dans la salle du mobilier, *Cléopâtre* et *Méléagre*, reconnues récemment par M. Fontaine comme étant les morceaux de réception des sculpteurs du XVIIe siècle Barrois et Charpentier, M. Vitry revendique pour le premier de ces artistes une *Vénus callipyge*, provenant de Marly, et maintenant exposée dans la salle Puget.

— M. G. Brière, étudiant les conquêtes artistiques de la France en Belgique à la fin du XVIIIe siècle, avait remarqué que les deux commissaires chargés par les représentants du peuple des premières captation d'œuvres d'art étaient deux officiers nommés Léger et Barbier. Si le premier d'entre eux demeure encore un personnage obscur, il n'en est pas de même du deuxième : M. Brière l'a identifié en toute certitude avec Luc Barbier, dit Barbier-Walbone, peintre assez connu de la fin du XVIIIe siècle, qui était lieutenant de hussards en 1793-1795 et qui avait été « mis en réquisition » par le Comité de Salut public en 1793 pour procéder au choix des tableaux et des œuvres d'art prélevés en Belgique et à leur transport à Paris. M. Brière termine en donnant quelques indications sur l'iconographie de ce personnage, dont on a, entre autres portraits, un magnifique dessin d'Ingres daté 1821, entré au Louvre, pendant la guerre, avec le don Hallez-Claparède.

Cours et Conférences.

Conférences de la Commission des Monuments historiques. — Le 31 mai, a eu lieu la deuxième des conférences inaugurales des cours organisés au Trocadéro sous les auspices de la Commission des monuments historiques. Notre collaborateur, M. André Michel, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, qui avait pris pour sujet *la Sculpture française et les désastres de la guerre*, a montré, entre autres, les ravages qu'a subis la statuaire de la cathédrale de Reims à la façade occidentale, au portail du croisillon nord et dans les parties hautes. Il a fort encouragé la création d'un « musée des mutilés » de la cathédrale de Reims, entrepris par l'architecte en chef, M. Deneux, et où l'on a déjà recueilli les fragments lamentables de quelques-unes des plus belles pièces du moyen âge, comme la tête de l'« ange au sourire » et le masque de la statue de l'Église. Il faut sauver ce qui peut encore l'être, mais ne rien refaire, ne rien ajouter : ces débris, ces statues sans têtes ou sans bras, ces moignons informes témoigneront à jamais des horreurs de la guerre.

La troisième et dernière de ces conférences inaugurales avait été confiée par M. Paul Léon à M. E. Lefèvre-Pontalis, professeur à l'École des Chartes et directeur de la Société française d'archéologie. Elle eut lieu le 15 juin et avait pour sujet : *la Cathédrale de Strasbourg et le style gothique rayonnant*. M. Lefèvre-Pontalis a montré les origines du style rayonnant, qui fleurit dans la deuxième

moitié du XIIIe siècle et pendant tout le XIVe, dans les églises de la région parisienne, où les architectes s'efforçaient de diminuer tous les jours davantage la section des supports, d'augmenter l'éclairage, d'étrésillonner les baies par des réseaux de plus en plus fins, de les allonger par en bas, en remplaçant le triforium par une claire-voie, d'agrandir le diamètre des roses aux meneaux rayonnants, de décorer les portes et les fenêtres en les surmontant de gâbles légers et ajourés. La cathédrale de Strasbourg appartient dans son ensemble à ce style rayonnant. Sa nef rappelle un peu celle de l'église de Saint-Denis, chef-d'œuvre du milieu du XIIIe siècle. Sa façade, commencée en 1276, achevée près de cent ans plus tard, fait penser à celle de la cathédrale de Paris, ou plutôt de la cathédrale de Reims. La tour, dont la flèche s'élève à 142 m. de hauteur, est plus originale; elle a été terminée en 1439. L'architecte Ervin, qui avait donné les dessins de la façade, ne put achever son œuvre. Elle fut alourdie par ses successeurs. C'est ainsi que la tour n'avait pas été prévue aussi haute, et les fondations, insuffisantes, ont cédé. Le pilier S.-E. s'est lézardé ainsi que la pile, voisine, de la nef. Un très habile travail de reprise en sous-œuvre permet, en ce moment, de vérifier l'état des fondations, de les renforcer et de sauver la tour qui menaçait de s'effondrer. — M. A.

Dans les Musées.

Musée Galliera. — Notre collaborateur, M. Henri Clouzot, conservateur de la Bibliothèque Forney, est nommé conservateur du Musée Galliera, en remplacement de M. Eug. Delard, qui prend sa retraite.

Musée Carnavalet. — Mme Waldeck-Rousseau a donné au Musée Carnavalet un buste en terre cuite de Gambetta par Falguière, un buste de Victor Hugo par Dalou (que la Ville de Paris demandera l'autorisation d'exposer dans la maison du poète, place des Vosges), et divers souvenirs de Gambetta.

Mme Alph. Falco a offert au même musée un modèle de carrosse en or, enrichi de rubis, ayant appartenu à la duchesse de Berry, et une importante collection de gravures, plans, etc., sur l'histoire de Paris et celle des expositions universelles.

Enfin, M. Henri Beraldi a enrichi le musée d'une aquarelle de Swebach-Desfontaines, représentant *la Fête de la Fédération au Champ-de-Mars, en 1790*, et un dessin de V. Adam sur la mort de Mgr Affre en 1848.

A Maisons-Laffitte. — La mise en valeur du château de Maisons-Laffitte, interrompue par la guerre, se poursuit méthodiquement, grâce au concours des Musées nationaux, du garde-meuble national et des amateurs qui sont frappés de la beauté de ce cadre magnifique et de l'intérêt qu'il y aurait à le remplir.

De nouveaux tableaux du XVIIe siècle français, de Verdier, Boulogne, Patel, y ont envoyés récemment du Louvre, après le contingent de tableaux italiens classiques qui y avaient été installés ce printemps. Mais la pièce la plus importante qui y figurera désormais est un superbe cabinet italien du XVIe siècle, dont le dessin est attribué à l'architecte Vignole et qui porte les armes des Farnèse. Cette magnifique pièce, rapportée d'Italie au milieu du XIXe siècle par le comte de Sartiges, ambassadeur français auprès du Saint-Siège, vient d'être offerte au château de Maisons par M. le vicomte de Sartiges, en souvenir de son père, et a pris place dans le grand salon du rez-de-chaussée que décore la cheminée de Gilles Guérin à l'effigie de Louis XIII. Elle y est accompagnée, sur le fond des tapisseries de Beauvais et des Gobelins, d'un cabinet en ébène, donné autrefois au château, et de sièges tirés des réserves du Louvre.

Les auditeurs de la conférence-promenade que M. Deshairs, bibliothécaire de l'Union centrale des Arts décoratifs, doit diriger à Maisons le 10 juillet, à 2 heures 1/2, auront la primeur de ces nouvelles installations.

Musée de Strasbourg. — Mme J.-E. Lehr-Brackenhoffer, récemment décédée à Lausanne, a légué au Musée historique de Strasbourg une précieuse collection de souvenirs strasbourgeois. On y remarque surtout un grand gobelet en vermeil (œuvre du célèbre orfèvre strasbourgeois Kirstein), offert, en 1815, par les habitants de Strasbourg, au maire J.-F. Brackenhoffer; un buste en marbre du sculpteur Ohmacht (1819); des calices en cristal gravés aux armes des Brackenhoffer et de la ville de Strasbourg (XVIIe siècle); un livre d'armoiries strasbourgeoises de 1589, de la main du peintre strasbourgeois Sebald Bühler; des documents se rattachant au bibliophile strasbourgeois Elie Brackenhoffer (1618-1682), miniatures, volumes manuscrits relatant ses voyages, album d'amitié, etc.; des sceaux de la ville, etc.

Les Récompenses des Salons.

Encouragements de la Direction des beaux-arts. — Les encouragements de 1.000 francs ont été ainsi répartis par le Conseil supérieur des beaux-arts.

Peinture : M. Geo Michel, Mlle Thil, MM. Barthélémy, Gautier, Bertrand, Fouard, Paltz, Julien, Ducos de la Haille. — *Sculpture :* MM. Dutheil, Navarre, Bruno, Mlle Dissard, MM. Popineau, Séraphin, Traverse. — *Gravure :* MM. Bouisset, Dropsy. — *Art décoratif :* M. Capron. — *Architecture :* M. Cochepain.

— Les encouragements de 500 francs ont été attribués comme suit :

Peinture : MM. Daillion-Toulouse, Quelvée, Dervaux, Mme Peugniez, MM. Gard, Alaux, Vivrel, Mlles Damart et Chabot. — *Sculpture :* MM. Morel, Ottavi, Paupion, Doré, Mlle Martin, M. Cassou et Mlle Mac-Kain. — *Gravure :* MM. Cluzeau et Munier. — *Architecture :* M. Formery.

— Il a été décidé, en outre, à la demande de M. Frantz-Jourdain, président du Salon d'Automne, de réserver dorénavant, sur les crédits attribués à l'encouragement des jeunes artistes, une somme déterminée à l'art décoratif au Salon d'Automne. Les conditions et les modalités de ces encouragements seront fixées dans la prochaine séance du Conseil supérieur des beaux-arts, en octobre prochain.

Prix coloniaux. — Les prix fondés par les gouverneurs de l'Indo-Chine, de l'Afrique occidentale, de l'Afrique équatoriale et du Maroc, ont été répartis entre les artistes dont les noms suivent :

Prix de l'Indo-Chine : M. Victor Tardieu, peintre.

Prix de l'Afrique occidentale : M. Olivier, peintre.

Prix de l'Afrique équatoriale : M. Géo Dutheil, sculpteur.

Prix du Maroc : MM. Gaston Broquet, sculpteur ; Boury, peintre.

Des bourses de voyage ont été attribuées, en outre, à : Mme Germaine Gasse, peintre ; Mme Brunet-Mahuet, peintre ; M. Gaston Dural, peintre ; Mlle Jouclard, peintre ; M. Parisien, peintre ; Mlle Jeanne Thil, peintre ; M. Vaury-Caille, peintre ; M. Maurice Rondest, sculpteur.

En Province.

A Amiens. — Pour commémorer le septième centenaire de l'insigne cathédrale d'Amiens, la Société des antiquaires de Picardie —, comme nous l'annoncions il y a quelques semaines, — a organisé au Musée de Picardie une exposition des tableaux, dessins, estampes, sculptures, objets d'art, livres et manuscrits concernant l'admirable monument, édifié sur les plans de Robert de Luzarches. Cette exposition, qui a été inaugurée le 21 juin, restera ouverte jusqu'au 22 juillet.

A l'usage des visiteurs, la Société organisatrice publie une savante notice explicative des documents iconographiques et bibliographiques rassemblés au Musée de Picardie. Cette notice n'intéressera pas que les visiteurs. Elle constitue elle-même, par son caractère méthodique, l'autorité et la précision de ses commentaires, un précieux document qu'auront profit à posséder et à consulter tous ceux qui s'intéressent à l'étude historique et artistique de ce joyau de notre architecture religieuse.

A Beauvais. — Le 28 juin, au lendemain de la fête traditionnelle de Jeanne Hachette, ont été inaugurées, à Beauvais, de très intéressantes expositions dues à l'initiative de M Jean Ajalbert, administrateur de la Manufacture nationale de tapisseries, avec la collaboration des Gobelins, de Sèvres, du Mobilier national, et de collections privées.

On n'a pas oublié l'Exposition des tapisseries de France, qui, en 1919, attira des milliers de visiteurs au chef-lieu de l'Oise. Cet été, la Manufacture a renouvelé sa galerie avec des pièces célèbres d'après Casanova, Leprince, Le Brun, Oudry, etc. Un des maîtres de la céramique française, Auguste Delaherche, a prêté une série de ses grès flammés les plus somptueux. Au musée départemental, on a organisé une heureuse rétrospective des « maîtres de l'affiche ».

Toutes ces expositions justifieraient à elles seules le voyage de Beauvais, si l'une d'elles ne constituait pas une surprise vraiment unique pour les amateurs ; on peut voir, en effet, réunies à l'hôtel de ville, cent quarante toiles inédites, — *l'Atelier de François Desportes* (1661 - 1743), le peintre de chasses de Louis XIV, — qui n'étaient pas sorties depuis 1785 de Sèvres où Louis XVI les avait fait entrer.

Enfin, les tapisseries sauvées de Reims et de Saint-Rémy décorent la cathédrale, où sera célébré, du 11 au 14 juillet, un triduum en l'honneur de Jeanne d'Arc, organisé par Mgr Le Senne, avec le cardinal de Reims ; à cette occasion, des tentures des Gobelins, *la Vie de Jeanne d'Arc*, d'après J.-P. Laurens, ont été prêtées à la cathédrale.

A l'Étranger.

En Belgique. — Afin de donner à l'Italie une nouvelle preuve de l'amitié belge, M. Destrée, ministre des Sciences et Arts, va déposer un projet de loi, autorisant la restitution à l'Italie d'une toile de Véronèse, *Junon répandant ses trésors sur Venise*, qui décorait autrefois le Palais des Doges et qui se trouve aujourd'hui au musée de Bruxelles.

A Haarlem. — Le musée d'art industriel de Haarlem, vient d'ouvrir une exposition internationale de céramique, à laquelle ont pris part les principales nations de l'Europe, sauf l'Allemagne. La France y est excellemment représentée.

LES EXPOSITIONS

Expositions diverses.

Autour des sculptures volontairement archaïsantes de M. Joseph Bernard et sous les auspices de Cézanne ou de Renoir, *la Jeune Peinture française* fait sa seconde exposition, chez Manzi ; vous y retrouvez MM. Louis Charlot, Charles Dufresne, Henri de Waroquier, Fernand Trochain, Marcel Gaillard, Mmes Marval et Marie Laurencin, quelques autres « synthétistes » plus ou moins « avancés » dans les commodes abréviations de la forme.

Plus sage apparaît le Salon de la « Fédération des artistes mobilisés » qui vient de réunir, avenue de Wagram, deux cents jeunes, encadrés par M. Albert Laurens et son *Concert de masques*, M. Hugues de Beaumont et ses soirs de neige

à Fribourg, M. Jacques Simon et ses vues de Tolède, à côté des bustes largement stylisés par M. Landowski.

Les groupes régionaux se multiplient : après les « peintres d'Armor », chez Manzi, voici les Alsaciens rue des Saints-Pères, au « Nouvel Essor », où brille, comme au Salon de la Société Nationale, un peintre-graveur de Mulhouse, M. Maurice Achener, avec qui nous sympathisons volontiers dans le culte persistant du beau paysage italien, sous les cyprès de Sienne ou d'Assise.

Beaucoup de « rétrospectives » aussi : sans reparler des prestes aquarelles du précurseur J.-B. Jongkind (1819-1891), revues chez Durand-Ruel, rappelons d'un mot l'œuvre, réuni chez Druet, du céramiste André Metthey (1872-1920), qui retrouvait curieusement les décorations primitives de l'art populaire tchéco-slovaque, selon cette loi des civilisations vieillies, qui veut que le crépuscule ressemble à l'aube.

Parmi les vivants qui se révèlent, la véritable originalité du sculpteur animalier Herbert Haseltine, à la galerie Georges Petit, et celle du statuaire polonais Clément de Swecinski, à la galerie Brunner, nous communiquent le même attrait qu'au dernier Salon des Artistes français l'*Éphèbe* de M. Lejeune ou le *Faune* de M. Paul Dardé. Chez Devambez, enfin, près des études de M. Henri Farge, qui n'est pas pour nos lecteurs un nouveau venu, retenons le très intéressant début d'un vrai jeune, M. Pierre Lacroix, peintre paysagiste ou sculpteur animalier qui promet. D'Arkhangel à Salonique, ses notes de voyage annoncent un regard spirituel, un œil fin. Mais que la jeunesse se méfie par dessus tout de « l'impression », qui n'a que la beauté du diable ! Et telle sera notre conclusion de la saison qui s'achève.

Les Peintres de la mode contemporaine.

En rapprochant, pour sa 97e exposition temporaire, *l'Œuvre de Debucourt* des *Peintres de la mode contemporaine*, le Musée des Arts décoratifs a-t il prévu la redoutable portée de toutes les amusantes comparaisons qu'il autorise ? Il est entendu que nous vivons un nouveau Directoire, mais un Directoire où manquent Bonaparte et David, sans parler des Incroyables ou des Merveilleuses, pour idéaliser cette mascarade renaissante de la vie chère et de l'agio dans notre scientifique atmosphère de pétrole !

Il nous manque surtout Debucourt, peintre de mœurs et dessinateur de costumes, si galamment caricatural quand il gravait d'un trait définitif les *Modes et manières du jour*, de l'an VIII à 1808, ou *la Manie de la danse*, en 1809... Déjà ! Rien de nouveau sous le soleil des lustres mondains. Mais comme le bon sens tout français de l'observateur jugeait, dominait, critiquait son temps, sous son air ingénu de le copier seulement, — tandis que le coloris de nos fantaisistes semble, au contraire, sympathiser secrètement avec les excentricités de l'inquiétant décolletage et de la jupe courte ! Au demeurant, la stylisation, dont ils sont si fiers, ne s'inspire plus des statues antiques ni du décor pompéien de Frascati, mais des ballets russes, de la gravure britannique, de la miniature persane et de l'estampe japonaise ; et tel un bon chef d'orchestre, leur exotisme érudit suit volontiers les innovations qu'il prétend conduire.

En ce carnaval de la mode, où M. Jean-Gabriel Domergue apparaît quasiment classique auprès de M. Benito, nous retrouvons sans déplaisir quelques charmants aquarellistes que nous avaient signalés les premières expositions des *Dandys*, en 1912, et du *Bon ton*, dans les premiers jours paisibles de l'an 1914 : MM. Georges Barbier, Marty, Xavier Gosé, Drian, Pierre Brissaud, Georges Lepape, et M. Clément Mère dont les objets précieux rejoindront plus tard les bibelots de notre XVIIIe siècle au Musée du Costume de la rue Beaujon.

RAYMOND BOUYER.

LES VENTES

A Paris.

— La vente des bibliothèques Fould et Rattier (Mes Lair-Dubreuil, Henri Baudoin, M. Leclerc), s'est terminée le 23 juin sur un total de 772.872 fr. A tirer de pair, les prix suivants :

Œuvres de J.-J. Rousseau (1793-1800), 18 vol. avec les dessins originauxde Cochin et Monsiau, 61.000 fr. (dem. 40.000 fr.). — *Œuvres de Demoustiers* (1804-1809), 11 vol., unique ex. de l'éditeur Renouard, sur vélin, avec 36 dessins originaux de Monnet et de nombreuses pièces ajoutées, 15.000 fr. — *Dictionnaire des graveurs de Basan* (1829), avec 210 fig., 12.450 fr. — *Chansons de Laborde* (1773), fig. de Moreau, ex. à grandes marges, rel. de Capé, 12.000 fr. — *Œuvres de Voltaire* (1785), vélin, fig. de Moreau en triple état, 22.000 fr. — *Œuvres poissardes de Vadé* (1796), vélin, 12.010 fr.

— Le 18 juin, à la galerie Petit (Mᵉ Lair-Dubreuil et MM. André Schœller, Paulme et Lasquin), la vente de la succession de M. X... a produit 1.355.920 fr.

La pièce principale, dans la catégorie des tableaux modernes, était la *Vénus au bain*, de Corot, adjugée 210.100 fr. Citons aussi : *la Mare*, par Diaz, 22.600 fr., et *le Rat de ville et le rat des champs*, de Philippe Rousseau, 10.100 fr.

Un seul tableau ancien à signaler : *Concert d'oiseaux*, de M. d'Hondecoeter, 19.000 fr.

Parmi les objets d'art et d'ameublement, le mobilier de salon, composé d'un canapé et dix fauteuils (bois modernes), couvert en tapisserie fine du XVIIIᵉ s., à petits personnages et animaux, a été poussé à 270.000 fr. ; — un grand panneau, tapisserie flamande du XVIᵉ s., représentant *une Fête à Rome*, à 74.000 fr. ; — deux tapisseries françaises à sujets de l'*Histoire de Gombaud et Macée*, à 48.000 fr. et 65.500 fr. ; — quatre panneaux flamands du XVIᵉ s., jardins avec personnages et animaux, à 120.200 fr.

Autres prix des tapisseries flamandes du XVIᵉ s. : *le Colosse de Rhodes*, 18.000 fr. — *Palais et personnages*, 25.100 fr. — *Reine et personnages*, 19.000 fr. — *La Tour de Babel*, 19.200 fr. — *Siège de Troie*, 25.100 fr. — *Jardin et personnages*, 30.400 fr. — *L'Amour et Vulcain*, 25.100 fr. — Enfin neuf cantonnières en tapisserie flamande du XVIᵉ s., ont été vendues, la dernière 23.200 fr. seule, et les autres, par deux à la fois, de 42.000 fr. à 50.800 fr.

— MM. Lair-Dubreuil, Henri Baudoin, MM. Féral, Paulme et Lasquin ont terminé, à la galerie G. Petit, le 22 juin, la vente des tableaux et dessins de la collection X..., sur un total de 1.372.125 fr.

Le prix principal de 81.000 fr. a été payé pour le nº 114, *Fêtes au dieu Pan*, par Antoine Watteau.

Parmi les autres enchères dignes d'être retenues, citons :

Un autre Watteau, nº 115, *le Docteur*, qui s'est vendu 20.000 fr. — Les Hubert Robert ont réalisé de bons prix : 104. *La Villa italienne*, 70.000 fr. — 101. *Le Jet d'eau*, 60.000 fr. — 102. *Temple antique*, 17.500 fr. — 103. *Ruines et figures*, 26.000 fr. — 105. *Les Pins parasols*, 20.000 fr. — 107. *Parc de Méréville* (attribué à Hubert Robert), 15.000 fr.

40-42. Attribué à Boucher : *la Sculpture, la Peinture, la Poésie*, 42.000 fr. — 94. Pater. *L'Assemblée dans le parc*, 35.500 fr. — 61. École française, XVIIIᵉ s. *Portrait de femme*, 35.000 fr. — 54. Deshays. *Portrait de femme en pied*, 31.000 fr. — 110. Tocqué. *Portrait de femme*, 25.000 fr. — 73. Greuze. *Portrait de l'artiste*, 20.500 fr. — 90. Attribué à Louis Moreau. *La Lecture dans le parc*, 14.000 fr. — 39. Boilly. *Femme dans un parc*, 15.000 fr. — 48. Van Ceulen. *Portrait de femme*, 12.500 fr. — 95. Perronneau. *Portrait d'un magistrat*, 15.100 fr. — 96-97. Platzer : *le Jeu* et *la Musique*, 17.000 fr. — 98. Prud'hon. *Heureuse famille*, 10.500 fr.

Parmi les pastels : Perronneau : 25-26. *Portraits de M. et Mᵐᵉ Miron*, 36.000 fr. — 27. *Portrait de femme*, 20.000 fr. — 33. *Portrait de jeune femme*, 15.000 fr. — 17. Mᵐᵉ Labille-Guiard. *Portrait de femme*, 21.000 fr.

Pour les dessins, le prix le plus important fut celui de 31.000 fr., obtenu par le nº 126, *l'Évanouissement*, par Baudoin. Citons, en outre : 171-172. Moreau l'aîné : *le Déjeuner champêtre* et *Halte dans le bois*, gouaches, 22.100 fr. et 18.000 fr. — Fragonard : 149. *Les Pins parasols*, 20.000 fr. — 150. *Portrait de femme*, 21.000 fr. — 155. *Ruines et figures*, 13.100 fr. — 163. Claude Hoin. *Confidences*, 19.000 fr. — 183. Vincent. *Femme assise*, 10.300 fr.

Ajoutons à cette liste, des estampes de Debucourt, imp. en coul. : *les Deux Baisers*, 13.000 fr. ; et *l'Escalade* et son pendant, *Heur et malheur*, 12.000 fr. Enfin une tapisserie du XVIIᵉ s. (nº 186), représentant *Neptune et Amphitrite, entourés d'amours, de tritons et naïades*, marque de Bruxelles et de l'atelier de H. Rymans, 19.000 fr.

— Divers objets d'art, provenant d'un ancien hôtel de Mᵐᵉ Du Barry, ont été dispersés, salle 6, le 24 juin (Mᵉ Dubourg et M. Pape). Total : 491.515 fr. Nous notons les prix principaux suivants :

Trois tapisseries-verdures avec volatiles et palais, du XVIIIᵉ s. (nᵒˢ 97, 95, 96), ont été vendues respectivement, 40.000, 30.800 et 29.400 fr. — Une tapisserie chancellerie aux armes du duc d'Albe, 14.500 fr.

Parmi les sièges : 65. Canapé, époque L. XV, couvert en anc. tap. à décor de pavots, 20.200 fr.

Parmi les meubles : 93. Bureau cylindre, acajou, ép. L. XVI, 16.000 fr. — 90. Meuble allongé acajou, signé : Leclerc, ép. L XVI, 12.100 fr.

— La vente de la bibliothèque du comte René de Béarn s'est terminée le 26 juin, salle 7, sur un total de 705.172 fr. (Mᵉ H. Baudoin, M. Gougy).

Le nº 68, *Monument du Costume* de Moreau le Jeune et Freudeberg, précieux exemplaire complet des trois parties, a été adjugé 100.000 fr. (dem. 60.000 fr.). Citons aussi :

64. *Choix de chansons mises en musique*, par La Borde (1773), avec fig. de Moreau et le portrait de La Borde, dit à la lyre, rel. mar. rouge par Bradel-Derome, 32.000 fr. — 128. Les *Sept livres des histoires de Diodore Sicilien* (1554), rel. aux armes du connétable Anne de Montmorency, 24.100 fr. — 25. *Recueil de vues de Paris*, par G. Rigaud, comprenant 172 pl.,

15.500 fr. — 82. *Adnotationes et meditationes*, de Natalis (1595), fig. en taille douce, rel. aux armes, 12.400 fr.

Dans les livres illustrés du XVIIIe s., un ex. des *Métamorphoses* d'Ovide, aux armes de Marie-Antoinette, avec la marque du château de Trianon, 33.000 fr. — 60. *Fables de La Fontaine* (1755-1759), 4 vol., premier tirage, sur gr. papier de Hollande, fig. de Oudry et Cochin, rel. anc., 22.200 fr. — 57. *Œuvres de Boileau* (1716), avec reliure de Pasdeloup, aux armes de Rouillé du Coudray, 16.500 fr. — 61. *Contes de La Fontaine* (1762), éd. des Fermiers généraux, 13.000 fr.

— La vente des objets d'art provenant du château de M... ou appartenant à divers amateurs, qui s'est faite, salles 9 et 10, le 25 juin (Me Lair-Dubreuil, MM. Paulme et Lasquin), a donné un total de 423.700 fr.

Nous citerons le no 106, salon d'ép. L. XV, redoré, composé d'un canapé et 6 fauteuils avec tapisserie à sujets tirés des fables de La Fontaine, vendu 58.000 fr.; le no 107, autre salon d'ép. L. XVI (1 canapé et 6 fauteuils), bois repeint, couvert en fine tapisserie d'Aubusson, fig. d'enfants et animaux, 40.000 fr.

Parmi les tapisseries : trois panneaux flamands époque Henri II, sujets de chasse à grands personnages, 16.800 fr. — 115. Tapisserie Régence, paysage avec petits personnages, 15 055 fr. — 112. Petit panneau en tapisserie au point, début du XVIe s., 11.500 fr.

R.-Cl. C.

CORRESPONDANCE DE BELGIQUE

Le Retour en Belgique des panneaux du « Retable de l'Agneau ».

Nous avons reçu, la semaine passée, de notre très distingué correspondant M. Paul Lambotte, Directeur au ministère des Sciences et des Arts de Belgique, une lettre des plus intéressantes dont nous extrayons les passages suivants :

...Les volets du polyptyque des Van Eyck viennent de nous parvenir à Bruxelles, en exécution du traité de Versailles, en même temps que les volets du retable de Thierry Bouts ! Les trésors sont arrivés le 3 juillet au Musée de Bruxelles, venant de Berlin. — Vous devinez ma joie ! Depuis 1914, je lutte pour le triomphe de cette idée de la réunion de tous les éléments de l'Adoration de l'Agneau, ce miracle de la peinture, et voici le rêve accompli !

Berlin nous restitue les panneaux des volets, face et revers, soit douze panneaux en tout. Gand avait conservé les parties centrales du retable et nous avons au musée de Bruxelles *Adam et Ève*, les deux panneaux extrêmes de l'ensemble. Tout cela maintenant va être réuni et réassemblé et, après une exposition de quelques semaines à Bruxelles, replacé définitivement dans la cathédrale de Saint-Bavon, à Gand, pour laquelle l'œuvre fut commandée et exécutée. — La guerre aura eu, au moins, ce bon résultat !

La *Cène* de Th. Bouts va de même se recompléter : deux panneaux sont revenus de Berlin et deux de Munich, dans des cadres disparates. Nous allons réajuster cet ensemble, l'exposer en même temps que *l'Agneau*, puis le remettre dans la collégiale de Saint-Pierre, à Louvain, où le panneau central a couru de si terribles risques, lors du sac et de l'incendie de la ville en 1914.

C'est une compensation — insuffisante encore — de nos pertes artistiques.

Si la stipulation du traité de Saint-Germain, qui prévoit en notre faveur le retour d'autres trésors conservés à Vienne, se réalise à son tour, notre patrimoine sera de nouveau digne de notre passé d'art.

CARNET DE L'AMATEUR

Expositions.

Projets présentés au Concours de la Ville de Paris pour l'érection d'un « Monument au Poilu » : à l'Hôtel de Ville, salle Saint-Jean, jusqu'au 13 juillet.

Exposition de tapisseries anciennes, de céramiques anciennes et modernes, de 140 tableaux de Desportes, etc. : à Beauvais (à l'Hôtel de Ville, au Musée et à la cathédrale).

Exposition de meubles anciens de l'école bourguignonne (du XVIe siècle à l'Empire), d'émaux et de faïences : à Dijon (hôtel de ville).

Exposition de la Société des Amis des arts de Seine-et-Oise : dans la grande Orangerie du Palais de Versailles.

Exposition du « Bombardement de Strasbourg en 1870 » (tableaux, portraits, affiches, photographies, uniformes, armes, etc.) : au Musée historique de Strasbourg ; de juillet à octobre.

Exposition rétrospective des maîtres belges (1830-1914) : au Musee royal d'Anvers ; jusqu'au 26 septembre.

Le Gérant : H. Denis.

Paris. — Imp. Georges Petit, 12, rue Godot-de-Mauroi.

Numéro 647. 25 Juillet 1920.

LE BULLETIN DE L'ART

ANCIEN ET MODERNE

NOTRE TRIBUNE

Pour le Bi-Centenaire de Watteau

L'année 1921 verra la commémoration de plusieurs centenaires, à la célébration desquels le monde artiste et lettré se prépare dès maintenant.

Il y a quelques semaines, on publiait ici le programme du Comité Dante, constitué à Paris pour associer la France aux cérémonies qui se feront non seulement en Italie, mais en Belgique, en Espagne, en Angleterre et jusqu'en Amérique, à l'occasion du sixième centenaire de ce jour de septembre 1321 où l'Alighieri mourut en exil à Ravenne, sans avoir revu sa douce Toscane abandonnée depuis près de vingt ans.

Aujourd'hui, c'est d'un génie tout autre qu'il s'agit d'annoncer l'anniversaire, — d'un génie moins austère et moins lointain, plus humain que mystique, plus mélancolique et tendre que violent et passionné, qui, s'il n'a pas eu à créer sa propre langue comme le poète de *la Divine Comédie*, a du moins si parfaitement renouvelé les moyens d'expression employés par son temps que tout un siècle a porté la marque de son court passage dans l'école française de peinture. Il s'agit d'Antoine Watteau.

Revenu de Londres à la fin de l'été de 1720, Watteau avait senti le mal de poitrine qui le tourmentait empirer de jour en jour. Après un bref séjour chez son ami le marchand de tableaux Gersaint, il était venu, sur les instances d'un autre de ses amis, l'abbé Haranger, s'installer à Nogent-sur-Marne, dans la belle maison de Philippe Le Febvre, intendant des Menus-Plaisirs, et c'est là, comme l'a conté avec tant de charme et d'émotion M. Edmond Pilon, que le 18 juillet 1721, « l'inoubliable peintre de tant de délicates œuvres, de visions si chastes, si azurées, si belles, s'éteignit doucement dans les bras de Gersaint, de Pater et du curé de Nogent ». Il était dans sa trente-septième année.

L'année 1921 ramènera donc le deuxième centenaire de la mort de Watteau, et, ce bi-centenaire, nous le célèbrerons comme il se doit : à cette occasion, la *Revue de l'Art* prend l'initiative d'un ensemble de cérémonies dont nous pouvons dès aujourd'hui indiquer les grandes lignes.

A Valenciennes, où Watteau naquit le 10 octobre 1684, les fêtes auront lieu sous le patronage de la municipalité, de l'Union valenciennoise, des sociétés savantes et artistiques de la ville. Le jour de l'inauguration d'une exposition organisée au musée, une cérémonie réunira au théâtre les admirateurs de Watteau : elle comprendra une causerie sur la vie et l'œuvre du maître, la représentation d'une comédie en un acte et en vers, tirée, par M. Lucien Leluc, du *Dernier jour de Watteau* de M. Ed. Pilon, l'audition de poèmes de Banville, de Verlaine, de Samain, etc., inspirés des « Fêtes galantes », et d'une cantate en l'honneur de Watteau, composée par M. Gustave Charpentier.

A Paris, où Watteau vint se former, où il vécut sa courte vie de travail et de souffrance, le meilleur hommage lui rendre sera d'organiser une exposition de ses œuvres, — peintures, dessins, gravures, — de celles de son maître Gillot et de ses disciples, Pater et Lancret. En même temps, un numéro spécial de la *Revue*, entièrement consacré à ces peintres, réunira les signatures de tous les écrivains qui se sont fait une spécialité des études sur le XVIIIe siècle français.

Nogent-sur-Marne enfin, où Watteau alla mourir, sera le terme de ce pieux pélerinage. Une promenade-conférence conduira les amis de Watteau devant le monument du maître, œuvre du sculpteur Auvray, inauguré en 1865, passablement délabré aujourd'hui et qui sera remis en état pour la circonstance; et aussi dans cette maison de l'intendant des Menus, Philippe Le Febvre, laquelle fut le témoin des derniers jours du peintre et est aujourd'hui la propriété de M. Pierre Champion, maire de Nogent.

Tel est l'avant-programme de ces cérémonies. L'occasion se présentera souvent d'y revenir afin de le préciser et de le compléter. Mais nous n'avons pas voulu attendre davantage pour en faire part à nos lecteurs, dont, il est superflu de l'ajouter, le concours et les suggestions seront, comme toujours, les bien reçus.

Nous donnerons prochainement la liste du Comité, actuellement en formation. Qu'il nous suffise de dire que ce Comité, auquel M. Paul Léon, directeur des Beaux-Arts, a bien voulu accorder son haut patronage, montrera avec quelle enthousiaste unanimité l'idée a été accueillie, et que les personnalités qu'il groupera seront les plus sûrs garants de la réussite de cette triple solennité.



ÉCHOS ET NOUVELLES

Un oubli d'académicien.

Un grand artiste est élu récemment à l'Académie des Beaux-Arts. Pendant les premiers jours qui suivent son élection, il reçoit les félicitations de ses nombreux amis et de pas mal d'autres gens, connus et inconnus. Il se réjouit bonnement, et puis il n'y pense plus.

Cependant, arrive le samedi, jour où l'Académie tient sa séance hebdomadaire. Le protocole veut qu'au début de cette séance, le nouvel élu soit accueilli par un petit *speech* du président et invité à prendre place parmi ses collègues. Le président — c'est M. Gustave Charpentier — a préparé un joli discours, et tout le monde s'apprête à l'applaudir. On n'attend plus que le héros de la fête; on l'attend même assez longtemps et, comme il s'obstine à ne pas paraître, le président rentre son discours et remet la cérémonie à huitaine.

Renseignements pris, le nouvel élu avait oublié qu'il était « immortel » et que cette grandeur ne va pas sans quelques obligations.

Timbres-poste.

Il y a eu la semaine dernière, au Ministère des Postes et Télégraphes, rue de Grenelle, une exposition des projets envoyés au concours pour un nouveau timbre-poste.

Exposition éphémère, et qui méritait de l'être. On y voyait une dizaine de concurrents, de beaucoup de bonne volonté peut-être, mais d'une invention si pauvre, d'une exécution si banale, que le jury s'est déclaré incapable de trouver un projet digne d'être choisi parmi les trente-deux envois.

Le concours est remis au début de l'an prochain. On y invitera peintres, graveurs, dessinateurs, ornemanistes, etc.

Qu'on se le dise! Et que la pléïade de nos excellents décorateurs vignettistes ne dédaigne pas de participer à ce concours destiné à renouveler une vignette qui devrait mettre sous les yeux du monde entier un spécimen accompli de l'art dans lequel ils font merveille!

A propos d'un monument.

Il y a quelques années, quand la ville de Genève a voulu élever un monument aux héros de la Réformation, et naguère encore, quand la ville de Liége conviait les artistes à un concours en vue de commémorer la Défense nationale, des emplacements furent prévus, et les intéressés purent se procurer des plans précis et détaillés. C'était une sage mesure d'« urbanisme », pour employer un mot à la mode: car la logique semble exiger qu'avant de commander un monument, on sache du moins quelle importance lui donner et quelle place on lui réserve.

Chez nous autres, Parisiens, on a changé tout cela; nous nous en apercevons chaque jour. En voici un exemple, et ce n'est pas le dernier: la Ville a ouvert un concours pour un « Monument au Poilu »; on vient d'exposer les projets et de juger ce concours; un jury a choisi les artistes devant prendre part à une épreuve définitive. Mais vous embarrasseriez passablement les membres du jury si vous leur demandiez en quel endroit de Paris s'élèvera le monument qu'ils vont commander.

INFORMATIONS

A l'Institut.

Académie des Beaux-Arts (séance du 10 juillet). — Selon les dispositions de la donatrice, la *Fondation Clamageran-Herold*, dont les arrérages sont de 1.800 fr., est attribuée à M. Jacques de La Presle, premier second grand prix de Rome de composition musicale.

— Le *prix de la Société française de gravure* a été ainsi partagé : 1.100 fr. à M. Albert Bessé pour « la Cruche cassée »; 300 fr. à M. Omer Bouchery pour « le Déjeuner sous la tonnelle ».

Séance du 18 juillet. — Le *Prix Rouyer*, de la valeur de 1.000 francs, destiné à récompenser un relevé d'architecture, est attribué à M. Coursimault pour son relevé de l'église de Saint-Benoît-sur-Loire.

— L'Académie commence la discussion des modifications à apporter au règlement des concours pour le Prix de Rome en ce qui concerne la limite d'âge des concurrents, qu'il y aurait intérêt à abaisser.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (séance du 9 juillet). — M. Pierre Paris, élu membre libre au cours d'une précédente séance, est introduit selon le cérémonial d'usage.

— Sur le rapport de M. Henri Cordier, au nom de la commission de la *Fondation Benoît-Garnier*, il est attribué, sur les arrérages de cette fondation, une somme de 6.000 francs à l'abbé Henri Maurice pour l'exploration des cavernes et des grottes du Congo, en particulier dans la région située entre le fleuve Congo et le lac Tanganyika.

— M. Ed. Naville donne lecture d'un travail intitulé : *l'Évolution de la langue égyptienne et les langues sémitiques.*

Séance du 16 juillet. — M. Ch. Diehl lit une note sur la basilique arménienne d'Erersuk, bâtie à la fin du ve ou au commencement du vi^{e} siècle, et dont la ressemblance avec les monuments de la Syrie du Nord atteste l'influence puissante exercée par l'architecture syrienne sur l'Arménie. Il rectifie à ce propos la lecture, faite par M. Strzygowski, professeur à l'Université de Vienne, d'une inscription gravée sur les murs de cet édifice : ce texte, qui n'est autre chose qu'un verset des Psaumes, se rencontre sur plusieurs monuments byzantins bien connus.

— L'Académie déclare qu'il y a lieu de pourvoir à la vacance du siège de membre titulaire qu'occupait l'abbé Lejay, décédé; elle fixe au vendredi 12 novembre la date de l'élection au siège de M. Héron de Villefosse et au vendredi 3 décembre l'élection au siège de l'abbé Lejay.

— La séance publique annuelle de l'Académie aura lieu le vendredi 19 novembre.

— M. Pottier donne lecture d'une note de M. Picard, directeur de l'École française d'Athènes, sur un colosse archaïque « criophore » découvert à Thasos.

— M. Cuq étudie les pierres de bornage babyloniennes du British Museum.

Les Prix de Rome.

Gravure en taille-douce. — Le grand-prix de Rome de gravure a été décerné à M. Pierre-Édouard Matossy.

Détail particulier : M. Matossy est un grand blessé de la guerre, titulaire de la médaille militaire et de la croix de guerre ; à la suite de ses blessures, il est resté paralysé du côté droit, et c'est de la main gauche qu'il manie le burin.

Le premier second grand-prix a été attribué à M. Degorce et le deuxième à M. Henri Robert.

Gravure en médailles. — C'est M. Pierre Turin, né en 1891 à Sucy-en-Brie, élève de MM. Vernon et Patey, qui a obtenu le grand-prix de gravure en médailles. M. P. Turin était monté en loge en 1911 et 1914; blessé en 1918 et cité à l'ordre de l'armée, il avait pu concourir en 1919 et s'était vu attribuer le premier second grand-prix.

Cette dernière récompense va, cette année, à M. Maurice Thénot, élève de M. Patey.

Peinture. — L'Académie des Beaux-Arts a décidé de ne point décerner de grand-prix de peinture.

Elle a seulement accordé un premier second grand-prix à M. Émile Beaume, âgé de trente-deux ans, élève de MM. Cormon, Flameng, Déchenaud et Baschet, né à Pézenas (Hérault), mobilisé au Maroc pendant la guerre.

Elle n'a point attribué de deuxième second grand-prix, mais a donné une mention à M. André Lagrange, âgé de trente et un ans, né à Paris, élève de M. Cormon, lieutenant au 6e génie, et cité quatre fois pour sa belle conduite au front.

Dans les Musées.

Musée de l'Armée. — M. Émile Deutsch de la Meurthe, frère du regretté président de l'Aéro-Club, a fait don au Musée de l'Armée de 214 aquarelles et dessins composant l'œuvre de guerre du peintre François Flameng, qui ont été naguère exposés au Cercle de la rue Boissy-d'Anglas.

Les Récompenses du Salon.

Primes aux artistes décorateurs. — A la Société des Artistes français, le jury de la Société d'encouragement à l'art et à l'industrie a attribué les récompenses suivantes :

Prime de 300 francs : M. Maurice Daurat (vitrine d'objets en matières diverses). — Prime supplémentaire de 100 francs : Mme Alice Chabert-Dupont (vitrine de dentelles à l'aiguille). — Première mention : M. G. Argy-Rousseau (lampe électrique, veilleuse électrique, boîte à poudre, vases et coupes). — Deuxième mention : M. Georges Dumoulin (porcelaine d'art).

A la Société Nationale des beaux-arts, le jury a attribué les récompenses suivantes : Prime de 300 francs : M. Louis-Georges Capon (vitrine contenant cinq vases en acier et en cuivre montés au marteau). — Prime supplémentaire de 100 francs : M. Albert-Henri Collinet (bahut chêne sculpté). — Mention : M. René Le Turcq (vitrine contenant collier, bracelet, cachet, régence, bague, chaîne, pendant).

Monuments et statues.

Le Monument au Poilu. — A la suite de l'exposition dont il est rendu compte d'autre part, le jury chargé d'examiner les projets du « Monument au Poilu » a accordé des primes à MM. Achard, Ernest Dubois, Paul Roussel et Tournaire, Vernau et Bassompierre, Guilbert, Tournon et Sartorio, et des mentions à MM. Verez, J. Maes et Galy. Le jury a émis le vœu qu'un concours ait lieu entre ces artistes pour le choix définitif.

En province.

A Bar-le-Duc. — Le célèbre *Squelette* de Ligier Richier, qui se trouvait primitivement dans la collégiale de Saint-Maxé où fut déposé le cœur de René de Châlons, tué en 1544 au siège de Saint-Dizier, et qui avait été transféré dans l'église Saint-Pierre en 1790, vient d'être réinstallé à la place qu'il occupait dans cette église. Pendant la première partie de la guerre, on s'était contenté d'abriter le chef-d'œuvre derrière des sacs de sable, mais à la suite des bombardements répétés de Bar-le-Duc, il fut évacué en lieu sûr par le service des Beaux-Arts.

A l'origine, la tragique figure élevait vers l'autel le cœur, enfermé dans une enveloppe de vermeil, du lieutenant de Charles-Quint. Un profanateur ayant enlevé, en 1793, ce cœur et la main qui le tenait, on rétablit la main et on remplaça le cœur par un sablier. Aujourd'hui, le *Squelette* a recouvré l'emblème primitif.

Par malheur, une *Pietà* de terre cuite, maquette originale de Ligier Richier, datée de 1530, autrefois conservée au presbytère de Clermont-en-Argonne, doit être considérée comme perdue : le presbytère fut incendié et détruit en 1914 et toutes les recherches entreprises pour retrouver la sculpture sont restées infructueuses.



LES EXPOSITIONS

Le Monument au « Poilu ».

Nous sommes décidément des vainqueurs discrets, « qui n'ont pas l'air de croire à leur bonheur » : l'art se met au diapason de son temps; et cette lassitude accroît notre méfiance habituelle à l'égard de la banalité des monuments commémoratifs...

Mais comment glorifier le *Poilu*, « ce héros anonyme, tiré à des milliers d'exemplaires et qui sauva la France et la civilisation (1) »? Réunies avant le 14 juillet, à l'Hôtel de Ville, à la salle Saint-Jean, les nombreuses maquettes d'un concours ouvert pour élever un monument « à la gloire de l'Armée française » nous ont fait hélas! avec la plus stérile abondance, la même réponse que le concours du timbre-poste exposé rue de Grenelle, aux fins de remplacer la *Semeuse* de Roty! L'insuffisance de celui-ci parut telle qu'on a pris le parti de le recommencer.

Quant au *Poilu* victorieux, mais si maltraité par une statuaire si pauvrement emphatique, peu de noms connus, que d'ailleurs il vaut mieux taire, ont participé sans lyrisme à son apothéose. Après avoir primé six projets et mentionné trois autres, le jury, présidé par le Préfet de la Seine, n'a-t-il pas émis le vœu qu'un nouveau concours, dont le programme serait ultérieurement fixé, soit ouvert entre les auteurs des six projets primés?

Il faut souhaiter surtout qu'un avenir prochain remplace par un peu d'inspiration naïve et noblement populaire ce luxe embarrassant de longues notices explicatives dont nos statuaires sans éloquence avaient inutilement compliqué leurs projets! Ce n'est pas tout de formuler soi-même son rêve « éminemment français » ou son « inspiration grecque » et d'allonger indéfiniment des voies triomphales... Jusqu'à présent, du moins, le vrai « monument au Poilu », c'est une croix sur une tombe ou le très simple *Tombeau d'un soldat*, que le maître Bartholomé montrait au Salon de 1918, sous la coupole du Petit-Palais.

La Transformation du Petit-Palais.

Ce souvenir nous accompagne à l'entrée de ce clair palais d'Exposition universelle et rejoint dans sa fraîche lumière une évocation des « rétrospectives » de 1900. Après nos musées nationaux, voici le premier de nos musées parisiens qui rassemble au grand jour ses trésors longtemps cachés sous les menaces du ciel. Sa réouverture est une véritable métamorphose; et mieux favorisé que son voisin du Sénat, notre Luxembourg municipal s'est heureusement transformé, grâce aux crédits d'un Conseil

(1) Définition donnée, au musée de Versailles, le 5 juillet, par le général de Castelnau.

bien inspiré par les rapports de MM. Deville et d'Andigné.

La transformation porte sur le cadre et sur le classement des ouvrages composés, depuis 1902, des acquisitions de la Ville et des legs ou donations telles que la collection Dutuit qui reprendra sa place à côté des dons inédits. Le cadre, d'abord : une suite de salles restreintes et mieux éclairées, coupées par des « épines » et des compartiments de sobres boiseries. Les ouvrages, ensuite : et sous la coupole symbolique de Besnard, c'est le passé qui nous accueille avec une certitude d'exécution qui fait la sécurité de la contemplation ; venus avec les vitraux Renaissance de Saint-Étienne-du-Mont, *les Échevins de la Ville de Paris,* peints à l'occasion des processions solennelles de la châsse de sainte Geneviève par Largillière et François de Troy, ne seront jamais pris pour des contemporains de l'impressionnisme.

Aux deux extrémités de la galerie des sculptures, la salle Dalou, la salle Carriès. Au centre et de forme ovale, une salle Gustave Courbet. Qui l'eût dit, qu'en 1920, par ce temps d'à peu près et de peinture claire, le maître-peintre de *l'Atelier*, refusé par le classique jury de 1855, recevrait ici comme au Louvre les honneurs d'une « tribune » ? Auprès des morceaux connus et réunis depuis 1909, se distinguent *les Pompiers courant au feu,* toile inachevée lors du coup d'État de 1851 et noircie par un long séjour dans les réserves de la Ville. Autour de Courbet, Daumier, Legros, Cazin, Fantin-Latour, Henner, Berthe Morisot, Toulouse-Lautrec. Deux salles latérales : d'un côté, la salle des portraits qu'illumine *Mme Récamier*, vue par Gérard ; de l'autre, un salon Carrière, de grands décors inachevés comme les « préparations » d'un songe, et les esquisses de la décoration des deux Hôtels de Ville depuis Ingres et Delacroix.

Ensuite, toute l'évolution contemporaine, inaugurée par son doyen, le maître Bonnat, avec *le Christ en croix,* revenu de la Cour d'assises et si discuté d'abord au Salon de 1874, et le *Saint Vincent-de-Paul chez les galériens*, que nous vîmes à l'Exposition universelle de 1878, au Champ-de-Mars. L'avant-garde, qui déplore l'absence de Cézanne et l'effacement de Renoir, se console devant la statuaire novatrice de MM. Bourdelle et Maillol.

Sans reparler des dessins, depuis Granet jusqu'à Rodin et Redon, les vitrines nouvelles d'objets d'art et de médailles complètent un ensemble qui ne fait pas un moindre éloge des donateurs, M. Zoubalov en tête, que de l'organisateur, M. Henry Lapauze, assisté de MM. Fauchier-Magnan et Gronkowski. Décoré par la suite fameuse de *Don Quichotte,* d'après Coypel, ce très moderne musée prend une physionomie plus expressive en sa nouveauté : car le classement des ouvrages, non moins que leur présence ou leur choix, est un document de tout premier ordre sur le goût d'un temps.

RAYMOND BOUYER.

LES VENTES

A Paris.

— Dans une vente d'objets d'art et d'ameublement, provenant de la succession du prince de X..., — qui portait un des plus grands noms de France, dit notre confrère, *la Gazette de l'Hôtel Drouot*, et qui est glorieusement tombé au champ d'honneur, — vente faite le 30 juin par Mes L. André et Lair-Dubreuil et MM. Paulme et Lasquin, il faut retenir l'enchère de 47.000 fr., obtenue sur demande de 50.000, par un grand lit de repos en bois sculpté et doré, d'ép. Régence, avec son coussin garni en anc. tapisserie de Beauvais d'après Bérain.

Parmi les objets d'art, le plus beau prix a été pour deux grandes potiches en porcelaine de Chine, fond vermiculé rouge de fer, vendues 17.100 fr.

Produit total : 226.000 fr.

— Le 2 juillet, à la galerie G. Petit, les objets d'art et d'ameublement provenant du château de Mérantais et du domaine des Granges, dispersés par Me Boudin, ont réalisé un total de 1.033.595 fr., avec quelques très beaux prix.

Les plus élevés ont été celui de 156.000 fr. pour une paire de grands candélabres bronze, à statuettes d'après Falconet, ép. L. XVI ; et celui de 158.000 fr. pour un bureau plat, en marqueterie de bois de violette, ép. L. XVI.

Citons encore : deux marquises, bois sculpté et peint banc, ép. Louis XVI, estampillées G. Jacob, 80.000 fr. ; — bureau plat, marqueterie, ép. L. XVI, estampille d'Œben, 80.100 fr. ; — grande pendule, fig. br., représentant *le Jour* et *la Nuit*, d'après Michel-Ange, ép. L. XVI, 67.500 fr. ; — console marqueterie, attr. à Saunier, ép. L. XVI, 45.000 fr. ; — canapé-lit, bois sc., même époque,

38.100 fr.; — deux pots ovoïdes, anc. porcel. Chine émaillée bleu, mont. bronze, ép. L. XVI, 38.000 fr.

— Le même jour, à l'Hôtel Drouot, Mes Lair-Dubreuil et H. Baudoin et M. Loys Delteil, commençaient la dispersion des estampes modernes composant la 7e vente Beurdeley.

La 1re vacation a donné 82.299 fr. au total, avec, comme principale enchère, celle de 4.200 fr. pour *le Bain*, monotype de Degas.

La vente s'est terminée le 3 sur un total de 288.003 fr. (Produit total des sept premières ventes Beurdeley : 5.475.252 fr.).

Le plus haut prix de la 2e journée a été pour une eau-forte de Forain, *Après l'apparition*, vendue 4.400 fr.

— La dernière vente importante de la saison, — un ensemble d'objets d'art appartenant à un amateur, — faite le 3, par Me Lair-Dubreuil, MM. Mannheim, Paulme et Lasquin, a produit 626.655 fr., avec le beau prix de 76.000 fr. pour un service de 77 pièces en ancienne porcelaine de Sèvres, décor quadrillages dorés sur fond bleu.

Autres prix intéressants : Panneau de tap. flamande, fin xve s., à personnages, 49.000 fr.; — Pendule vase métal bleui, mont. br., ép. L. XVI, 48.000 fr.; — Paravent 12 feuilles, laque du Coromandel, 32.300 fr.; — Statuette de femme nue, assise, plâtre, xviiie s., 30.000 fr.; — Petit secrétaire marqueterie, avec trois plaques Sèvres, ép. L. XVI, 25.300 fr.

Parmi les peintures : *Troupeau au pâturage*, de P. Potter, 50.000 fr. (dem., 20.000); — *Paysage avec figures*, de Boucher, 50.000 fr.; — *Le Violoniste*, de G. Dou, 36.200 fr. (dem., 15.000); — *Entrée d'une ville de Hollande*, de Berckheyde, avec fig. de Van de Velde, 35.000 fr.

Enfin, parmi les dessins : *le Passage du chemin de Savone à Gênes*, de Fragonard, 34.050 fr. (vente Doucet, 1912, 26.500 fr.); *Le Cocu battu et content*, de Fragonard, 11.500 fr. (dem., 18.000 fr.; vente Doucet, 1912, 13.100 fr.).

— Le 6 juillet, Me Fournier et M. Loys Delteil ont dispersé, salle 10, une belle réunion d'estampes anciennes et modernes, — celles-ci beaucoup plus nombreuses et plus importantes que celles-là, et partant beaucoup plus disputées.

Dans le total de 141.212 fr. produit par la vente, la pièce maîtresse a été cette *Abside de Notre-Dame* de Meryon, qu'on pourrait appeler le succès de l'année pour les ventes d'estampes, car c'est elle qui a réalisé les plus beaux prix dans la catégorie des gravures modernes : celle-ci était en 4e état (avant la lettre et avec le millésime) et s'est vendue 20.000 fr.

Zorn était particulièrement bien représenté ici et s'est, comme toujours, fort bien tenu : un 2e état du portrait d'*Ernest Renan* a atteint 17.000 fr.; *En Omnibus*, 10.000 fr.; et plusieurs autres pièces de 6 à 9.000 francs.

Il faut citer aussi un Seymour Haden, *a Big road in Tipperary*, 8.200 fr.; et, parmi les gravures anciennes, un 2e état de l'*Aveu difficile* de Janinet, 9.000 fr.

— Le même jour, dans une vente après décès, faite salle 2 par Me Georges Tixier, une pendule en br. doré, d'ép. L. XVI, formée d'un vase monté sur un trépied, a été poussée jusqu'à 13.000 fr.

— Le 6 juillet également, s'est faite, salle 6, la vente de la succession de Mme K... (Me Lair-Dubreuil, M. Guillaume).

Rien à signaler parmi les tableaux anciens ni les porcelaines.

Par contre, quelques bons prix parmi les tapisseries : 30.200 fr. pour un petit panneau en Aubusson, ép. L. XV, représentant *le Jeu du cheval fondu*, et 20.700 fr. pour une petite pièce flamande, à sujet de bergers et troupeaux dans un paysage. Un écran peint blanc et doré, d'ép. L. XVI, garni d'une tapisserie anc. représentant *Un Sacrifice à l'Amour*, dont on demandait 5 000 fr., a été poussé à 16.060 fr.

Avant de clore cette dernière chronique de la saison, il nous reste à la compléter sur deux points.

En rendant compte de *la vente S. Bardac* (no 643), nous avons donné, avec le produit total (3 millions 757.755 fr.), les prix des têtes de séries. Nous compléterons ces renseignements par une liste plus détaillée.

Peintures et Pastels. — Rappelons d'abord que la pièce capitale, le *Portrait de Mme Rouillé de l'Étang*, pastel de La Tour, fut adjugée 365.000 fr. — Les œuvres d'Hubert Robert et de Schall furent parmi les peintures les plus disputées : Hubert Robert. 32. *Le Vieux Pont*, 265.000 fr — 31. *Les Lavandières*, 101.000 fr. — 34-35. *La Cascade* et *la Fontaine*, 91.000 fr. — 33. *La Route de la terrasse*, 54.100 fr. — 36. *La Pyramide*, 25.000 fr. — Schall : 38-39. *Le Coucher* et *le Lever*, 174.000 fr. — 37. *La Feinte Résistance*, 162.000 fr. — 40. *La Jolie visiteuse*, 153.000 fr.

Nous citerons encore : Boucher : 15. *Le Sommeil de*

Diane, 80.200 fr. — 16. *Amours aux fleurs* (de l'atelier de Boucher), 38.100 fr. — 17. Chardin. *Portrait du peintre Bachelier*, pastel, 20.500 fr. — 21. École française, XVIIIe s. Suite de six feuilles de paravent, sujets d'amours, 50.500 francs. — 22. Goya. *Portrait de la reine Marie-Louise*, 43.000 fr. — Perronneau : 28. *Portrait de femme*, pastel, 31.000 fr. — 29. *Marquis de Puente-Fuerte*, pastel, 21.000 fr. — 30. *Portrait d'homme*, pastel, 25.000 fr. — 26. Lawrence. *Tête de jeune femme*, 116.500 fr. — Huet : 23. *Singerie*, 39.200 fr. — 24. *Le Petit Chien*, 30.900 fr. — 21 *bis*. École française, XVIIIe s. Un œuf d'autruche décoré d'une peinture à personnages, 25.100 fr.

Les deux peintures modernes par Alfred de Dreux, *l'Arrivée au rendez-vous* et *le Départ pour la chasse* (18-19) ont atteint 50.200 fr.

Dessins. — Le plus important, *l'Allée ombreuse*, par Fragonard (4), fut adjugé 143.600 fr. — Viennent ensuite : 2. École française, XVIIIe s. *Famille dans un parc*, 64.000 fr. — 14. Watteau. Feuille d'*étude de mains*, 39.100 fr. — 5. Freudeberg. *La Toilette*, 36.100 fr. — Guardi : 6. *Fête du Bucentaure*, 29.500 fr. — 7. *Fête nautique*, 66.700 fr. — 8. *Le Grand Canal*, 16.000 fr. — 9. Lavreince. *Jeune Femme à sa toilette*, 24.000 fr.

Objets d'art et d'ameublement. — Le plus gros prix a été pour un mobilier de salon, ép. Louis XVI, de Jacob, vendu 130.000 fr. — Parmi les autres sièges : 91. Chaise-longue, de Jacob, 55.500 fr. — 89. Six fauteuils et deux chaises, ép. Louis XV, tapisserie au point, 51.500 fr. — Pour les meubles : 96. Deux consoles, bois sculpté, ép. Louis XV, 52.500 fr. — 93. Petite table Louis XVI, acajou et bronzes, 42.000 fr. — 95. Petite console, bois sculpté, ép. Louis XVI, signée : Jacob, 35.000 fr. — 97. Table console sculptée dorée, ép. Louis XVI, 31.000 fr. — 105. Tapis de la Savonnerie, début du XIXe s., 31.000 fr.

Dans la catégorie des bronzes : 69. Deux candélabres, ép. Louis XVI, statuettes de femmes d'après Clodion, 109.000 fr. — 56. Deux bras-appliques, ép. Régence, 47.100 fr. — 68. Deux candélabres, ép. Louis XVI, statuettes de femmes, 36.000 fr. — 84. Une buire, cristal de roche, monture bronze, ép. Louis XV, 31.000 fr — 54. Un sanglier, travail padouan, XVIe s., 22.200 fr.

Sculptures. — 85. *La Baigneuse*, de Falconet, et *la Baigneuse*, de Boizot, statuettes en plâtre, 60.000 fr. — 87. Lemoyne. *Buste de femme*, terre cuite, 27.000 fr.

Porcelaines. — 51. Deux vases, Chine, émaillés bleu, mont. en br. XVIIIe s , 65.500 fr. — 49. Deux gourdes céladon gris, mont. ép. Louis XVI, 58.000 fr.

— De même pour la vente de la collection de feu Mme Cahen d'Anvers, à la suite des six tapisseries ferraraises du XVIe siècle, à sujets de jeux d'enfants dans des paysages, exécutées pour le cardinal Hercule Gonzague de Mantoue, et vendues 971.000 fr., on ajoutera la liste que voici, des principaux prix des tapisseries et des tableaux :

Tapisseries. — 49. Chasse à courre, XVIIIe s., 31.000 fr. — 50. Bruxelles, XVIIe s., la Mort d'Orion, 36.100 fr. — 52. Grande verdure flamande, XVIIe s., 30.100 fr.

Tableaux modernes. — 20. Gustave Moreau. *Le Jeune Homme et la Mort*, 81.000 fr. — 19. Claude Monet. *L'Aiguille d'Étretat*, 79.000 fr. — Millet : 32. *L'Arc-en-ciel*, pastel, 40.100 fr. — 33. *L'Hiver*, pastel, 55.100 fr.

Tableaux anciens. — 42. Guardi. *La Piazzetta*, 35.000 fr. — 41. Van Goyen. *Bords de rivière*, 20.000 fr.

Sculptures. — 36. *Le Songe*, bronze de Rodin, 15.300 fr.

R.-Cl. C.

Correspondance des États-Unis

Les Expositions de printemps à Buffalo

Mrs Cornelia Sage Quinton, notre très distinguée correspondante à Buffalo, qui, depuis plus de vingt ans, travaille si efficacement à faire connaître l'art français dans son pays, nous adresse une lettre pour nous dire les derniers résultats de sa propagande et l'heureux succès de ses efforts, — résultats tangibles, succès dont le critérium est certain, puisqu'ils se traduisent par des achats de plus en plus nombreux d'œuvres d'art français.

Ce dernier printemps, l'ensemble de peintures et de sculptures françaises dont l'exposition officielle avait été inaugurée en premier lieu au Metropolitan Museum de New-York, a été ensuite montré à l'Albright Art Gallery de Buffalo, et y a obtenu un tel accueil que quatorze peintures — dont quatre des morceaux les plus importants — ont été vendues pendant la durée de l'exposition.

Après quoi, vers la fin d'avril, la même galerie a convié les amateurs à venir admirer toute une série de peintures de Boutet de Monvel et de Gaston La Touche. Ici encore, grand enthousiasme, qui se traduit par la vente d'une vingtaine de tableaux dès la première semaine.

Une des grandes peintures vendues lors de l'exposition officielle française est un paysage de René Ménard. Cet artiste avait, vers le même temps, une exposition particulière à l'Institut Carnegie, exposition pendant laquelle c'est encore Mrs. C. Sage Quinton qui a fait acheter par des amateurs de Buffalo deux autres toiles de ce maître.

Si l'on songe qu'en un mois Mrs C. Sage Quinton n'a pas placé moins de trente-deux peintures françaises dans son pays, on comprendra qu'elle ait quelque fierté de l'œuvre accomplie et quelques droits à la reconnaissance des artistes de chez nous.

BIBLIOGRAPHIE

Les Monuments antiques de Rome (1).

M. E. Rodocanachi, après avoir publié sur quelques-uns des principaux monuments de Rome — le Colisée, le château Saint-Ange, le Panthéon, par exemple — de savantes monographies, magnifiquement illustrées, résume aujourd'hui, dans un livre destiné aux voyageurs, l'essentiel de ce qu'on doit savoir sur les *Monuments antiques de Rome encore existants*. Les ponts, les voies, les aqueducs, les enceintes, les palais, les temples, les arcs de triomphe sont ainsi passés en revue tour à tour, et chacun de ces chapitres constitue une petite monographie, très succincte mais très complète, à l'attrait de laquelle vient s'ajouter celui d'illustrations reproduisant les monuments tels qu'on les voit représentés dans les gravures anciennes, avant les dégradations que leur ont infligées le temps et les hommes.

Ce livre sera un bon compagnon pour qui voudra visiter Rome avec fruit et trouver réunie et condensée judicieusement, sur le passé, la destination, l'architecture des anciens monuments, une documentation éparse dans quantité d'ouvrages spéciaux. L'auteur, au surplus, n'impose aucun itinéraire à son lecteur et ne découpe point par avance son séjour à Rome en « journées » obligatoires. Il se borne à conseiller de commencer la visite par une promenade d'ensemble dont il indique l'utilité et les principales étapes : après quoi, dit-il justement, pour la visite du détail, « chacun devra se laisser guider par sa fantaisie; c'est ainsi seulement qu'on en pourra goûter tout le charme ». Et ce n'est pas la moindre qualité de ce « guide » d'unir à tant de renseignements tant de discrétion.

E. D.

CARNET DE L'AMATEUR

Expositions.

Les Alliés de la France; les Empires centraux : exposition organisée par la Société de l'histoire de la guerre ; au Musée des Arts décoratifs.

Howard Leigh (lithographies) : galerie Devambez; jusqu'au 31 juillet.

(1) *Les Monuments antiques de Rome encore existants*, par E. Rodocanachi. — Paris, Hachette, in-16, fig., 10 fr.

Exposition de tapisseries anciennes, de céramiques anciennes et modernes, de 140 tableaux de Desportes : à Beauvais (à la Manufacture de tapisserie, à l'hôtel de ville et à la cathédrale).

Exposition de meubles anciens de l'école bourguignonne (du XVIe siècle à l'Empire), d'émaux et de faïences : à Dijon (hôtel de ville).

Exposition de la Société des Amis des arts de Seine-et-Oise : dans la grande orangerie du Palais de Versailles.

Exposition du « Bombardement de Strasbourg en 1870 » (tableaux, portraits, affiches, photographies, uniformes, armes, etc.) : au musée historique de Strasbourg; de juillet à octobre.

Exposition rétrospective des maîtres belges (1830-1914) : au Musée royal d'Anvers; jusqu'au 26 septembre.

Livres nouveaux.

Giulio Aristide Sartorio, peintre animalier, par Louis Serra (collection « Artistes italiens d'autrefois et d'aujourd'hui »). — Paris, G. van Oest, in-8°, 50 pl., 10 fr.

Velasquez, par Auguste Bréal (collection « Artistes d'hier et d'aujourd'hui »). — Paris, G. Crès, in-16, 8 pl., 6 fr.

Architecture et ordonnance de la grotte rustique de Mgr le duc de Montmorency, par Bernard Palissy. [Rééd. de l'ouvrage de B. Palissy. La Rochelle, 1563.] — Paris, E. Rahir, in-4°, 10 fr.

Description de l'Afrique du Nord, entreprise par ordre de M. le Ministre de l'Instruction publique. Atlas archéologique de la Tunisie, par MM. R. Cagnat et A. Merlin, 2e livraison. — Paris, E. Leroux, in-folio.

Bibliothèque d'art du XVIIIe siècle. L'Estampe française, graveurs et marchands, par François Courboin. — Paris, G. van Oest, in-8°, 59 pl., 15 fr.

Gustave Coquiot. *Les Indépendants*, 1884-1920. — Paris, P. Ollendorff, in-8°, 40 fig., 15 fr.

Les Visites d'art (Memoranda). Noyon et ses environs, par Marcel Aubert. *Verdun et Saint-Mihiel*, par Amédée Boinet. *Saint-Quentin*, par Amédée Boinet. *Or San Michele*, par Jean Alazard. — Paris, H. Laurens, in-16, chaque vol. ill. de 40 à 50 fig., 3 fr.

André Salmon. *La Jeune Sculpture française.* — Paris, A. Messein, in-8°, 7 fr. 50.

Paul Gruyer. *Huit jours à Versailles : la Ville, le Château, le Parc, les Trianons.* — Paris, Hachette, in-16, 110 fig. et 2 cartes, 15 fr.

Raphaël Guy. *L'Architecture moderne de style arabe.* — Paris, Librairie de la construction moderne, in-fol., 60 pl., 120 fr.

Le Gérant : H. Denis.

Paris. — Imp. Georges Petit, 12, rue Godot-de-Mauroi.

Numéro 648 10 Août 1920.

LE BULLETIN DE L'ART

ANCIEN ET MODERNE

Comme il a été annoncé lors de la reprise de sa publication, la Revue *n'aura, cette année, que dix fascicules : le dernier numéro distribué (nº 218) porte la date de Juillet-Août ; le prochain paraîtra en Septembre avec la date de Septembre-Octobre. En revanche, pendant cette période, non seulement le* Bulletin *continuera de paraître les 10 et 25 de chaque mois, mais il aura seize pages de texte et des illustrations.*

NOTRE TRIBUNE

Les « Visites accompagnées »

Je suis allé, ces temps derniers, à la basilique de Saint-Denis. Je ne veux faire ici ni de l'histoire, ni de la critique, ni même de la littérature. Je veux seulement raconter ma visite et mes tribulations.

Au début, ce fut parfait. Je pus errer dans les bas-côtés, m'asseoir, revenir sur mes pas, rêver comme un homme libre. Mais quand je me dirigeai vers les tombeaux, je compris tout de suite que cela se gâtait. Une trentaine de personnes attendaient, parquées entre des grilles de bois. Je dus attendre avec elles, debout, serré, pressé, « esquiché », comme on dit à Marseille, pendant un bon quart d'heure. Puis un gardien nous ouvrit une porte. Il nous réunit en groupe et commença ses explications. J'étais placé de telle manière que je ne pouvais les entendre. Je ne pouvais pas non plus voir les monuments. Une muraille vivante m'en séparait : j'avais devant moi une jeune personne dont j'eus le loisir d'examiner la toilette, et derrière moi, un monsieur qui me poussait.

Je me décidai à abandonner mes compagnons d'infortune et je les devançai. En contemplant les statues de Germain Pilon, je me consolai de n'avoir pas pu même apercevoir les premiers tombeaux. Et je gravis les escaliers qui conduisent au chœur.

J'en fus rappelé par une injonction du gardien, polie, mais ferme : « Monsieur... là-haut, ayez la complaisance de redescendre. Il ne faut pas s'éloigner du groupe ! » Le groupe tout entier tourna les yeux vers moi et me regarda du même regard terne dont il observait les sculptures. Il fallut obéir, suivre la foule, subir les commentaires de notre guide, attendre dans la crypte que tous les visiteurs eussent passé devant la petite fenêtre d'où l'on peut vaguement distinguer les cercueils royaux.

Troupeau respectueux et soumis, nous défilâmes devant tous les tombeaux et, en dernier lieu, devant le gardien qui tenait sa main ouverte, en un geste à la fois réservé et impérieux. La visite de la basilique est, en effet, gratuite, comme il convient dans une démocratie. Mais les principes, n'est-ce pas, sont susceptibles d'accommodements.

Je sortis de la basilique en même temps que notre cerbère et je lui demandai s'il ne serait pas possible de voir les statues du portail Nord. Il me répondit qu'on les voyait fort bien de la grille qui est en face... à quinze mètres.

Tout cela, d'ailleurs, n'est pas spécial à Saint-Denis : c'est à peu près de la même façon qu'on visite le trésor de Notre-Dame et plusieurs de nos palais nationaux : Versailles, Compiègne, Fontainebleau.

Est-il besoin de conclure ? La basilique de Saint-Denis n'est point la seule église qui soit

peuplée d'œuvres d'art. Il en est d'autres, et où l'on peut circuler librement, sans être dérangé par personne. En Italie, par exemple. Je ne sache point cependant qu'on ait enlevé les *putti* de Desiderio da Settignano à Santa Croce de Florence ou quelque statuette de Nicolas Pisano au Dôme de Sienne. Nos administrations penseraient-elles que le public français est moins éduqué que l'italien ? Et n'est-il pas possible d'organiser une surveillance qui, tout en étant efficace, reste discrète ?

Il serait temps, en vérité, que le service des Beaux-Arts fît cesser une pratique qui est une offense pour l'amour-propre, le bon sens et le bon goût. Il a organisé les promenades-conférences, c'est très bien. S'il supprimait les « visites accompagnées », ce serait mieux.

INFORMATIONS

Légion d'honneur.

Ministère du Commerce. — Dans la liste des personnalités promues ou nommées dans l'ordre de la Légion d'honneur, sur la proposition du ministre du Commerce, nous relevons les noms suivants qui intéressent le monde des beaux-arts :

Au grade de commandeur : M. Luc-Olivier Merson, artiste peintre, membre de l'Institut;

Au grade d'officier : MM. H. Guillaume, architecte; de Guirard de Montarnal, architecte du Gouvernement; Roussel, statuaire;

Au grade de chevalier : MM. Bauer, peintre; R. Cox, directeur du Musée historique des tissus de Lyon; Durand-Ruel, négociant en tableaux; Legros, architecte de la ville de Paris; Meysson, architecte de la ville de Lyon.

A l'Institut.

Séance trimestrielle de l'Institut (28 juillet). — L'Assemblée procède à l'élection d'un conservateur du musée Condé, à Chantilly. M. Elie Berger, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, est réélu dans ces fonctions pour une nouvelle période de trois ans.

— M. Lyon-Caen, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences morales et politiques, donne lecture d'un rapport sur le fonctionnement de la maison de l'Institut de France à Londres (fondation du baron Edmond de Rothschild).

Cette maison doit s'ouvrir dans les premiers jours du mois d'août. Quatre admissions y ont déjà été prononcées : ce sont celles de MM. Georges Recoura et Bataille, élèves de l'École des Chartes; Deprez, professeur à l'Université de Rennes; et Georges Daur, ancien élève de l'École normale supérieure et de l'École du Louvre, agrégé des lettres, pour des séjours de deux et trois mois.

Plusieurs demandes de candidats désirant séjourner à Londres pour des études scientifiques, artistiques, historiques, économiques et juridiques sont soumises à la commission spéciale de l'Institut. Il y sera statué en septembre ou en octobre : il y a environ vingt places dans la maison de l'Institut de France à Londres. Aux termes du règlement, tout candidat à une place doit adresser une demande écrite au président de la commission. Cette demande indique : les nom, prénoms et âge du candidat, avec son acte de naissance à l'appui; les études diverses qu'il a faites; ses fonctions ou occupations actuelles; ses titres universitaires, les récompenses et les bourses qu'il a pu obtenir; ses publications, œuvres et travaux de toute nature; le but dans lequel il se propose de séjourner à Londres; le temps pendant lequel il désire y demeurer dans la maison de l'Institut de France (deux mois au moins et un an au plus).

Académie des Beaux-Arts (séance du 24 juillet). — M. le baron Kervyn de Lettenhove, correspondant de l'Académie, donne lecture d'un rapport sur les revendications que les traités de Versailles et de Saint-Germain autorisent la Belgique à faire valoir en matière d'œuvres d'art.

— L'Académie a été informée que Mme Léo Delibes, la veuve de l'auteur de *Lakmé*, décédée il y a quelques mois, lui a légué une somme de 50.000 francs, « pour les revenus en être répartis également chaque année entre les jeunes gens admis au concours définitif pour le grand prix de composition musicale ». Cette fondation portera le titre de Fondation Léo Delibes.

Séance du 31 juillet. — La séance est employée à expédier les affaires courantes.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (séance du 23 juillet). — M. Cuq donne lecture de la suite de son étude sur les pierres de bornage babyloniennes du British Museum.

— M. Diehl lit, au nom de M. Gabriel, architecte, une note sur les fouilles poursuivies depuis 1912 sur l'emplacement du Fostat, la capitale des premières dynasties musulmanes de l'Egypte, située un peu au sud du Caire.

Sous la direction d'Ali Bey Baghat, conservateur du Musée de l'art arabe, on a déblayé une notable partie de la cité disparue et mis au jour d'intéressants vestiges, datant pour la plupart du IXe et du Xe siècle, qui offrent tous des renseignements précieux sur les origines de l'art islamique, sur l'architecture privée arabe et sur les influences hellénistiques ou mésopotamiennes qui ont agi sur elle. De précieuses poteries recueillies au cours des fouilles constituent une collection unique pour l'histoire de la céramique orientale.

— M. Babelon rend compte des résultats de l'exploration archéologique entreprise en Arabie au nom de la Société française des fouilles archéologiques par les PP. dominicains Janssen et Savignac, de l'École biblique de Jérusalem. Ces savants et courageux explorateurs ont rapporté de la région comprise entre le golfe d'Ahaba et Médine, sur la route des pélerins de la Mecque, près de huit cents inscriptions nabatéennes, minéennes et autres, des tribus arabes antérieures à l'islamisme. Leur voyage entrepris avant 1914 n'avait pu encore être signalé jusqu'ici à cause de événements.

Séance du 30 juillet. — Elle est consacrée à une lecture de M. P. Alfaric, de Strasbourg, sur *Zoroastre avant l'Avesta*.

Les Prix de Rome.

Architecture. — L'Académie des Beaux-Arts a décerné les prix suivants :

1er grand prix : M. Roux-Spitz, élève de MM. Redon, Recoura et Duquesne.

1er second grand prix : M. Brillaud de Laujardière, élève de MM. Deglane et Nicod.

2e second grand prix : M. Grapin, élève de MM. Laloux et Bernier.

M. Michel Roux, dit Roux-Spitz, né à Lyon, le 13 juin 1888, prenait part au concours de Rome pour la première fois. Les deux autres lauréats sont âgés le premier de trente et un ans et le deuxième de trente-quatre; M. Brillaud de Laujardière a été décoré de la Légion d'honneur pendant la guerre comme officier aviateur.

Sculpture. — Le 1er grand prix a été attribué à M. Charles-Eugène Cassou, né à Paris, le 24 novembre 1887, élève de M. Coutan; il avait obtenu le premier second grand-prix en 1910.

Le 1er second grand-prix a été pour M. L. Bertola, âgé de vingt-neuf ans, élève de M. J. Boucher; et le 2e second grand-prix pour M. Malfray, âgé de trente-trois ans, élève de M. Coutan.

Dans les Musées.

Musée du Louvre. — Par décret en date du 29 juillet, notre collaborateur M. Marcel Aubert, bibliothécaire au Département des estampes de la Bibliothèque nationale, est nommé conservateur-adjoint des Musées nationaux (pour le département de la sculpture du moyen âge, de la Renaissance et des temps modernes au Musée du Louvre), en remplacement de M. Paul Vitry, nommé conservateur.

Musée des Arts décoratifs. — On n'a pas oublié l'article consacré par la *Revue* du mois d'avril dernier à l'Union centrale des Arts décoratifs : M. J.-L. Vaudoyer y retraçait les origines et le développement de cette fondation, qui rend tant de services et de si divers à la cause des arts appliqués, grâce à son musée permanent, à ses expositions temporaires, à sa bibliothèque, aux achats qu'elle fait dans les expositions et aux donations qu'elle recueille, et, après avoir rappelé que la concession des locaux du Pavillon de Marsan, faite par l'État à l'Union centrale pour une période de quinze années, arrivait à expiration en 1920, il terminait en formulant le vœu que l'État renouvelât ce privilège et permît ainsi à l'initiative privée de poursuivre le développement d'une œuvre en plein rendement.

C'est chose faite aujourd'hui. Les Chambres ont voté le projet de loi, rapporté par M. J. Locquin, portant prorogation de la concession du Pavillon de Marsan à l'Union centrale des Arts décoratifs pour une nouvelle période de quinze années.

L'État fournit une subvention annuelle de 435.930 francs, et l'Union centrale assume les frais d'acquisition d'œuvres d'art, de chauffage, d'éclairage, d'assurances, d'entretien, d'installation de matériel, de mobilier, etc., soit une somme d'environ 250.000 francs par an.

Tout est ordonné, dans cette convention nouvelle, de sorte que l'État, en réalisant, comme on vient de voir, une économie appréciable, ait des garanties de bonne administration ; et que, d'autre part, l'Union centrale conserve, pour citer M. Locquin, ce caractère familial, « cette atmosphère intime et accueillante » que la gestion absolue de l'Etat eût risqué de lui faire perdre.

Château d'Azay-le-Rideau. — Le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts est autorisé à accepter, au nom de l'État, un lit Renaissance avec garniture de vieux damas, offert par Mme Abel Hovelacque, pour le château national d'Azay-le-Rideau.

Le Legs de Mme Charles Garnier. — L'Institut vient d'avoir connaissance du testament fait par Mme Charles Garnier, la veuve de l'architecte de l'Opéra.

En dehors d'un legs important fait à la Société de géographie, Mme Charles Garnier donne par son testament :

Au musée du Louvre, le buste de Garnier, par Carpeaux ; sa médaille, par Chaplain ; son portrait en émail, par Lenepveu ; les trois portraits de M. et Mme Charles Garnier et de Christian Garnier, leur fils, par Paul Baudry.

A la bibliothèque de l'Opéra, plusieurs portraits de Charles Garnier, par Saintin, Félix Barrias, Boulanger, Benouville, Gérôme, Bida, Carolus-Duran ; les quatre panneaux du cabinet de travail de Garnier, esquisses par Boulanger des peintures du Foyer de la Danse de l'Opéra.

A l'École des Beaux-Arts, la correspondance de Paul Baudry et de Pascal avec Charles Garnier, le portrait de celui-ci par Bouguereau, ses études de Pompéi, des dessins de Baudry, etc.

Monuments historiques.

Classements nouveaux. — Un décret du 17 juillet, sur le rapport du ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, classe comme monuments historiques les immeubles suivants, malgré l'opposition des propriétaires : les façades et toitures d'une partie des hôtels de la place des Vosges, à Paris ; les façades et toitures de l'immeuble dit Hôtel du Grand Cerf, aux Andelys (Eure), ainsi que la grande salle du rez-de-chaussée avec sa cheminée ancienne et le tambour en menuiserie, et l'escalier de cet immeuble. Enfin, la façade et la toiture d'immeubles situés place Nationale à Montauban.

Monuments et statues.

Les Sépultures du front. — L'*Officiel* a publié les résultats d'un concours ayant pour objet de déterminer un modèle de monument individuel pour les sépultures militaires des cimetières du front.

Les projets présentés par MM. Paul Dardé et H.-E. Navarre ont obtenu le premier prix *ex-æquo* (5.000 francs chacun).

Les projets présentés par MM. Ch.-M.-J. Sarrabezolles, Paul Roussel, Lefèvre et Drosne, V. Menu, A. Paulet, ont été classés et leurs auteurs ont reçu une récompense de 2.000 francs chacun.

Le monument de « la Défense » à Verdun. — C'est le 1er août qu'a été inauguré à Verdun le monument de *la Défense*, de Rodin, offert à la France, en 1916, par un groupe de Hollandais francophiles. On trouvera la reproduction de ce monument dans le dernier numéro de la *Revue* (juillet-août), avec un article de Mme de Bevervoorde, qui fut secrétaire générale du comité constitué à cette occasion.

Concours.

Concours pour la construction d'un Institut d'Art et d'Archéologie. — L'Université de Paris vient d'ouvrir un concours à deux degrés, pour la construction d'un Institut d'histoire de l'art et d'archéologie à édifier sur un terrain situé à Paris, avenue de l'Observatoire.

Le *Bulletin* a déjà eu l'occasion d'annoncer ce concours (n° 636) : c'est, on s'en souvient, grâce au don magnifique de deux millions, fait à l'Université de Paris par Mme la marquise Arconati-Visconti, que la Faculté des lettres pourra être dotée de cet établissement scientifique, dans lequel doivent être réunies, à côté de l'ancienne bibliothèque Jacques Doucet, les trois grandes sections qui constituent l'enseignement de l'histoire de l'art tel qu'il est professé à la Sorbonne.

Tous les architectes français peuvent prendre part à ce concours. Les conditions et le programme sont à leur disposition au siège de la Société centrale des architectes, 8, rue Danton, et à la Société des architectes diplômés par le Gouvernement, 59, rue de Grenelle, Paris.

Le jugement du premier concours aura lieu dans les premiers jours de novembre.

En Belgique.

Le Retable de l'Agneau. — M. P. Lambotte annonçait naguère aux lecteurs du *Bulletin* (n° 646), le retour en Belgique des panneaux du retable de *l'Agneau mystique* des frères Van Eyck. Ajoutons aujourd'hui que le célèbre tableau, complété des fragments qui lui manquaient et entièrement reconstitué, reprendra, vers la fin de septembre, sa place à Gand, après un court exode à Bruxelles.

Le 15 août, le tableau quittera la cathédrale Saint-Bavon pour le musée des Beaux-Arts de Bruxelles, où il sera exposé avec les volets restitués par l'Allemagne, et l'*Adam et Ève*, qui appartenaient au musée bruxellois. On réunira, à cette occasion, plusieurs des chefs-d'œuvre des frères Van Eyck : cette exposition durera jusqu'au 26 septembre. Puis, le retable de *l'Agneau* retournera à Gand, avec les parties récupérées ; on procédera à la mise en état, de façon que, pour la fête patronale de Saint-Bavon, le tableau, intégralement restauré, ait repris sa place dans la cathédrale de Gand.

En outre, au début d'octobre, la Société d'histoire et d'archéologie se propose de célébrer le retour du chef-d'œuvre dans une « journée archéologique » en l'honneur des Van Eyck, à laquelle sont conviées les personnalités les plus connues en matière d'art flamand médiéval, notamment, pour la France, le comte P. Durrieu, de l'Académie des Beaux-Arts, et M. F. de Mély, de la Société des antiquaires de France.

La Libre Esthétique. — Il a été bien souvent question, dans ce *Bulletin*, de l'œuvre féconde de propagande artistique réalisée pendant plus de trente années par le regretté Octave Maus aux Salons des « XX » et de la « Libre Esthétique ». Tout ce que la peinture, la sculpture, l'estampe, les arts décoratifs, la musique et la littérature compta d'artistes novateurs et originaux fut appelé à participer à ces Salons où s'élaborait l'avenir et dont nous donnions régulièrement le compte rendu.

Les amis d'Octave Maus, soucieux de rendre hommage à sa mémoire en suivant son exemple, veulent tenter de continuer son œuvre. Dès 1921, ils organiseront à Bruxelles, dans l'esprit des « XX » et de la « Libre Esthétique » et avec un programme largement étendu, des expositions qui réuniront les œuvres les plus intéressantes et les plus discutées des artistes d'avant-garde de la Belgique et de l'étranger ; des concerts et des conférences compléteront ces Salons, qui offriront ainsi au public l'expression la plus caractéristique des tendances diverses de l'école moderne.



Un monument qui a échappé a la destruction :
Le Portail occidental de la cathédrale de Senlis.

Octave Maus disparu, il a semblé impossible de confier à une seule personnalité l'organisation de manifestations d'art ayant un cadre aussi vaste, la continuation de l'œuvre sera assurée par un comité composé de Mme Octave Maus, de MM. Gisbert Combaz, Louis Devillez, Paul Du Bois, Henry Le Bœuf, Robert Sand et Théo Van Rysselberghe.

Nécrologie.

Alfred Lenoir. — On annonce la mort de M. Alfred Lenoir, inspecteur général de l'enseignement du dessin, officier de la Légion d'honneur, âgé de 71 ans. Il était le petit-fils d'Alexandre Lenoir, le célèbre créateur du Musée des Monuments français, et le fils d'Albert Lenoir, l'architecte à qui l'on doit la réunion des Thermes de Julien à l'Hôtel de Cluny et qui mourut secrétaire de l'École des beaux-arts.

Comme statuaire, il laisse un œuvre nombreux et remarquable, en particulier la statue de Berlioz du square Vintimille, celles de César Franck, du maréchal Canrobert, de Victor Duruy ; les bustes d'Edmond de Goncourt, de H. Daumier, de Lucien Simon, d'Adolphe Moreau, au musée des Arts décoratifs, représenté le chapeau sur la tête et la cigarette aux lèvres ; le musée du Luxembourg possède un buste de jeune fille, figure charmante et qui restera ; enfin, il avait en préparation un monument à Constance Mayer.



LES EXPOSITIONS

L'Histoire de la Guerre par l'image.

« Ah ! que la République était belle sous l'Empire » et que l'avenir de la paix apparaissait sublime dans l'angoisse des bombardements !

Cette boutade amère, à la Stendhal, qui peint sur le vif la désillusion très humaine de l'effort, même victorieux, et de tout rêve réalisé, nous obsède à la « première exposition » faite au Pavillon de Marsan par la *Société de l'Histoire de la Guerre :* estampes, affiches, images de toute sorte, où les ruines dominent, portraits de souverains ou de maréchaux, journaux illustrés, objets d'art, figurines, poupées, rudes bijoux, céramiques populaires et verreries à sujets guerriers, — tous ces documents de bibliothèque ou de musée, rassemblés au jour le jour par M. et Mme Leblanc, nous racontent silencieusement les temps héroïques où les discours platoniciens du président Wilson annonçaient le règne prochain « de l'amitié sur la terre », cependant que les Alliés contenaient comme un seul homme la ruée des Empires centraux...

C'est là, parmi ces reflets spontanés du drame d'hier, qui déjà ressemblent à l'illustration d'un passé lointain, que les historiens de demain résoudront plus ou moins laborieusement ce problème toujours mystérieux d'écrire l'histoire... Aujourd'hui, revivons seulement par le regard, en peintre, le beau temps de la véritable entente au fracas des bombes ! Et quel meilleur éclair pour aviver nos souvenirs ?

A tout seigneur, tout honneur : au premier rang des *Alliés*, voici la Belgique et son journal, *la Libre Belgique*, publié secrètement à Bruxelles ; à côté d'une eau-forte de M. Victor Gilsoul, les compositions nocturnes d'Henry de Groux, peintures, dessins rehaussés, lithographies, placent leur auteur entre Brangwyn et Forain : témoin *les Prisonniers fossoyeurs* ou *le Retour au foyer*, parmi de vagues évocations tragiques : *Ruines*, *Ombres*, *Euménides*...

Une floraison de planches en couleurs atteste que la Grande-Bretagne est sortie de son splendide isolement : témoin *la Liberté des mers*, par Frank Brangwyn, *le Triomphe de la Démocratie*, par William Rothenstein, *Italia redenta*, par Charles Ricketts, *la Pologne*, par Edmund Dulac, *la Fin des guerres*, par William Nicholson, sans oublier les très curieuses lithographies au grattoir inspirées par les usines de guerre au dessinateur en noir R.-W. Nevinson. La Russie, qui depuis..., nous offre une naïve et barbare série de bois en couleurs qui serait comme son imagerie d'Épinal. Les États-Unis se souviennent encore de 1776, et de Lafayette, et de « l'Union pour la Liberté », dont la splendeur éclaire le monde ; et l'ombre de Michelet rayonne sur ces candides poteries.

Dans la contribution des *Empires centraux*, où la face colossale du maréchal Von Hindenburg emplit les affiches des emprunts, les gravures des Graf, des Matthes, des Carl Petersen, des Prack, exhalent un relent de mort et le pressentiment des aubes sombres...

Deux suggestives séries parallèles nous montrent *les Prisonniers alliés et français en Allemagne* dans les notes de MM. Steinlen, Apol, André Warnod, Hugues de Beaumont, Claudius Denis, et *les Prisonniers allemands en France* dans les compositions d'Abel Truchet et de MM. Vuillard, Lucien Jonas, Gaston Balande ou François Flameng, dont les aquarelles de guerre, déjà vues au Cercle de la rue Boissy-d'Anglas, font dorénavant partie du Musée de l'Armée.

En résumé, cette première exposition ne

contient pas seulement une haute leçon de philosophie sociale, mais de nombreux exemples internationaux d'art décoratif, réunis provisoirement dans le plus approprié des cadres.

Rembrandt Bugatti (1884-1915).

Galant comme Fragonard ou familial comme Boilly, mais avant tout satirique, tandis que l'esprit français de notre vieux Debucourt ressuscitait pour un mois au Pavillon de Marsan, l'œuvre du jeune sculpteur italien, si tôt disparu, se trouvait discrètement groupé rue Royale, chez le fondeur Hébrard ; et ne faut-il pas accorder un souvenir à cet animalier spirituel, qui termina volontairement, et si tragiquement, une carrière aussi remplie de réalisations lumineuses que d'obscures promesses? Un La Fontaine aurait agencé plus d'une scène de son ample comédie aux cent actes divers, à regarder longuement la série des fines antilopes, des éléphants épais ou des grands oiseaux juchés sur leurs échasses naturelles. Mais le tort de cet observateur fut peut-être de se contenter trop aisément du premier jet, sans approfondir d'assez près ses modèles, au double point de vue du modelé serré des formes et de la coloration variée des patines. A qui la faute? A l'impressionnisme, ce mal du nouveau siècle, qui nous étreint de toute part et qui se traduit partout dans « l'impatience du résultat ». C'est une impasse, où devait succomber à son tour l'adroit et malheureux Bugatti !

Raymond Bouyer.

Visites d'art aux villes dévastées, et ailleurs

Comme les industriels et les agriculteurs, les artistes et les archéologues travaillent à dresser le bilan de la guerre dans les régions dévastées : c'est malheureusement un « livre noir » fort étendu et qui ne présente qu'une seule colonne importante : celle du passif; car les monuments et les œuvres d'art qui ont pu échapper au fléau ne sont pas seulement en petit nombre : bien rares, parmi les survivants, sont ceux qui n'ont pas été plus ou moins gravement endommagés !

De plusieurs côtés, donc, des collections de monographies ont été entreprises dont l'intérêt n'est pas moindre que l'utilité. Outre qu'en se complétant les unes les autres, elles forment un inventaire détaillé et extrêmement émouvant de nos pertes artistiques, — M. Auguste Marguillier avait déjà dressé cet inventaire d'une façon plus générale dans son livre consacré aux *Destructions des monuments sur le front occidental*, couronné par l'Académie française, — elles nous rendent plus chers encore, en nous éclairant sur leur histoire et leurs beautés, celles des églises, ceux des châteaux qui ont survécu, sans parler des beffrois et des vieux logis, des anciennes ruines que l'ennemi a voulu ruiner davantage, des peintures et des sculptures qu'il n'a pas toutes détruites ou emportées; enfin, elles permettent aux archéologues qui connaissent particulièrement certains monuments disparus pour les avoir étudiés avant et pendant la guerre, de dire avec précision ce qu'ils en savent et ce qu'il en faut savoir avant que ne se soient estompées leurs impressions. Tout cela, joint à l'appoint d'une abondante documentation photographique donnant, si possible, l'état « avant « et « après », constituera sans doute une précieuse contribution à l'histoire de l'art, mais formera aussi la plus saisissante histoire du vandalisme moderne grâce à quoi se garderont des souvenirs qu'il ne faut pas laisser s'effacer de la mémoire des hommes.

Parmi ces collections, il en est de générales, où les auteurs ne sont pas astreints au seul domaine de l'art et de l'archéologie, où ils peuvent s'étendre davantage sur l'histoire même de la région dont ils ont à dénombrer les ruines. L'un des plus remarquables ouvrages de ce genre a été naguère annoncé dans la *Revue*; et c'est le dernier livre de Paul Adam : *Reims dévastée* (1). Prenant pour centre de son œuvre la cathédrale de Reims, — l'église des sacres, — Paul Adam a brossé à larges traits puissamment colorés un panorama historique où revivent toutes les grandes époques de la ville et de la France; et, pour finir, ayant donné à ces chapitres de notre histoire ce cadre magnifique

1. Collection *la France dévastée* (Paris, Alcan).

de verrières et de pierres sculptées, il a montré Reims pendant la dernière guerre, écrasée par le bombardement, illuminée par l'incendie, et cette cathédrale dressée parmi les fumées et les flammes; enfin, Reims survivant à cinq ans de catastrophes, toujours dominée de l'ample vaisseau, où les mutilations resteront comme des témoignages éternels. Emporté par son lyrisme, et trompé par certaines allégations de feu J. Péladan, l'écrivain a même exagéré nos pertes et attaqué le service des Monuments historiques assez vivement pour que l'architecte de la cathédrale, M. Sainsaulieu, — dont le dévouement a été si efficace pendant ces années terribles, — ait relevé ces inexactitudes dans un article de *l'Indépendant rémois*, dont *le Journal des Débats* du 9 juillet dernier a donné une longue analyse.

La Belgique a entrepris la même tâche pieuse : Émile Verhaeren a parlé d'*Anvers, Malines et Lierre;* L. Dumont-Wilden, de *Bruxelles et de Louvain;* Jules Destrée, des *Villes wallonnes;* et Pierre Nothomb, des *Villes de Flandre* (1). Mais l'éditeur G. van Oest, en définissant le programme de cette collection de monographies douloureuses, n'a pas estimé qu'il devait se limiter à celles de son pays; il s'est dit qu'inscrivant aujourd'hui comme avant la guerre, sur la couverture de ses publications, le nom de deux capitales amies, il avait un double devoir à remplir. A côté des *Villes meurtries de Belgique*, il a voulu que vinssent prendre leur place les *Villes meurtries de France ;* et déjà Léon Bocquet a donné son livre sur les *Villes du Nord*, et Henri Pottez, le sien sur *Arras*; Charles Merki et Edmond Pilon, plus récemment encore, ont fait paraître, le premier, *Reims*, et le second, *les Villes du Laonnois et de l'Ile-de-France*. D'autres suivront; et il en sera de même ici que pendant ces longues années de lutte où les deux peuples se prêtèrent mutuellement main-forte : ils s'aideront l'un l'autre à panser des blessures dont beaucoup sont hélas ! inguérissables.

Parmi tant d'écrivains de grand talent, et dont chacun a compris à sa façon la tâche de décrire et de conter, il n'en est pas qui parle mieux qu'Edmond Pilon au cœur des amis des monuments et des paysages. En parcourant Laon et Noyon, Coucy et Soissons, Compiègne et Senlis, — dont la cathédrale a heureusement échappé à la destruction, — il a mêlé, avec la sensibilité et la délicatesse qu'on lui connaît, le glorieux passé de la vieille France au présent tragique; et il a su montrer, non seulement le visage majestueux des monuments illustres, mais aussi celui, plus discret, plus nuancé, infiniment plus complexe à définir, de tout ce qui constitue réellement l'âme d'une ville de chez nous, serrée autour de son clocher. Pour reprendre une de ses phrases et la lui appliquer, on trouve, dans ce livre charmant, tout ce qu'on aime en ce pays : « châteaux, hôtels de ville, cathédrales, et jusqu'à ce ciel clair et nuancé, ces eaux lentes, ces fins arbres, cet air doux et subtil, dont, en Ile-de-France, est composé le paysage ».

(1) *Villes meurtries de Belgique et de France* (Bruxelles et Paris, Van Oest). — Chaque vol. est illustré de 24 à 32 planches.

La collection des *Memoranda* se présente sous un aspect différent (1). Ici les auteurs, de par le peu de place dont ils disposent, sont tenus à ne donner que l'essentiel des renseignements et privés du plaisir de flâner à travers le passé. Comme ils comptent parmi les plus érudits des archéologues, ils ont ramassé, chacun en quelques pages d'un texte serré, tout ce qu'on peut connaître de l'histoire générale des monuments et des œuvres d'art dont ils ont à parler, depuis leur fondation jusqu'à la fin de la guerre; puis, au-dessous des 64 excellentes reproductions terminant le livre, ils ont placé autant de « légendes » extrêmement précises et aussi exactement documentées que possible. Il n'y a pas de meilleurs compagnons que ces petits livres pour une visite aux pays dévastés; il n'y a pas de *Memoranda* qui justifient mieux leur titre; aussi, faut-il souhaiter de voir se compléter bientôt une série que M. Marcel Aubert a si brillamment inaugurée avec *Noyon et ses environs*, et que M. A. Boinet a continuée avec *Saint-Quentin* d'une part, et de l'autre avec *Verdun et Saint-Mihiel*.

Du reste, ces *Memoranda* ne sont pas exclusivement consacrés à dénombrer des ruines. Toute une part de la collection continue en quelque sorte celle, si heureusement comprise autrefois, des *Petites monographies des grands monuments :* on y trouve tels édifices bien intacts, bien vivants, si l'on peut dire, comme cet admirable sanctuaire des corporations florentines qu'est *Or San Michele* de Florence, dont les richesses sont analysées par la plume érudite de M. Jean

(1) Paris, H. Laurens.

Alazard, et tels autres, comme ces *Hôtels de ville et beffrois du Nord de la France*, qui, grâce à Dieu, n'ont pas tous été détruits, décrits par celle, non moins autorisée, de M. C. Enlart.

Enfin ces *Memoranda* ne négligent pas les musées : déjà on a eu l'occasion de signaler dans la *Revue*, à propos du remarquable travail de M. Marcel Nicole sur *le Musée de Nantes*, celui de M. H. Focillon sur *le Musée de Lyon* et celui de M. Henry Martin sur *les Quarante Fouquet de Chantilly*. D'autres volumes sont actuellement sous presse, parmi lesquels nous aurons l'indiscrétion d'annoncer *le Musée de Rouen*, dû également à M. M. Nicolle, et attendu avec d'autant plus d'impatience que le catalogue actuel de cette belle galerie provinciale n'est plus au courant, depuis longtemps déjà, des progrès de la science.

J. NAZELLES.

Les Sept Concours de l'architecte Louis pour le prix de Rome

(1748-1755)

On lit, dans le procès-verbal de la séance de l'Académie royale d'architecture, daté du 20 mai 1748 (1) :

« On a mis en délibération si le s^r Louis seroit admis à composer pour les prix et si son esquisse qu'on a trouvée fort bien seroit admise, quoi qu'il soit accusé d'avoir été aidé dans la composition de cette esquisse. L'Académie, pour s'assurer si cette esquisse étoit véritablement du s^r Louis, a décidé que M. Camus lui proposeroit un sujet à sa volonté pour en faire une esquisse dans sa loge sans en sortir, et cette esquisse étant faite, l'Académie jugera par les différentes touches des deux esquisses si la première qu'il a faite pour concourir aux prix est véritablement de lui. »

Ce sieur Louis suspect de fraude, c'est le futur constructeur du célèbre Grand Théâtre de Bordeaux. Louis-Nicolas Louis, né en 1731, comme l'a démontré M. Marionneau, n'avait en 1748 que 17 ans. Sa jeunesse explique sans doute qu'on l'ait cru incapable d'avoir composé à lui seul une esquisse dont les juges reconnaissaient le mérite. L'épreuve pourtant lui fut favorable. Le 17 juin 1748, l'Académie déclara que :

« Le sieur Louis, pour se conformer à la délibération du 20e mai dernier, ayant fait en présence de M. Camus une esquisse du sujet qu'il lui a proposé, et cette esquisse ayant paru à l'Académie aussi bien touchée que la première que le sieur Louis avoit faite pour concourir aux prix, elle a jugé que la première esquisse étoit véritablement de lui et, en conséquence, elle a décidé qu'il seroit admis à mettre son esquisse au net pour concourir aux prix avec les autres qui ont été reçus. »

Les examens ont de tout temps suscité des fraudes ou des accusations de fraude ; il semble que ce soit un mal endémique, et il n'en allait pas autrement au XVIIIe siècle. L'Académie d'architecture — comme l'Académie de peinture — eut à se préoccuper à plusieurs reprises de maintenir au moins la correction matérielle. Le procès-verbal du 20 mai 1754 nous apprend que la Compagnie déclara exclu du concours tout candidat qui aurait reçu un étranger ou un camarade dans sa loge, ou qui, « vers la fin du travail », se serait fait aider pour l'achèvement de son dessin. Ce règlement eut le sort de tous les règlements : « Je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus. »

Malgré la valeur constatée de son esquisse, Louis n'obtint aucune récompense au jugement définitif de 1748. Les candidats cependant n'étaient pas de grand ordre, il s'en faut !... Ni Parvi, qui obtint le premier prix, ni Lélu qui obtint le second, ni Lambert Duvivier, le troisième, n'ont laissé de souvenir.

Louis ne concourut pas en 1749. En 1750, 1751, 1752, il fut admis à l'épreuve définitive, mais sans arriver jusqu'aux récompenses. En 1753 seulement, sur ce sujet : *Une galerie de cinquante toises de longueur avec un salon dans le milieu*, il reçut « l'accessit ou troisième prix ». On lui donna « une petite médaille d'argent ». L'année 1754 lui fut encore moins favorable. Après avoir décerné les trois prix réglementaires, l'Académie ayant été extrêmement satisfaite des dessins de cinq autres concurrents, accorda

1. *Procès-verbaux de l'Académie royale d'architecture*, publiés pour la Société de l'histoire de l'art français par H. L. (t. VI, en préparation).

à chacun une médaille d'encouragement « sans mettre entre eux d'autre ordre que celui des lettres par lesquelles ils sont cotés ». Louis figurait dans les cinq, sous cet obscur anonymat.

Les biographes de Louis le donnent comme élève de Loriot. Il l'était encore en 1749, mais la liste de 1753 dit : le Sr Louis, élève de M. Camus. L'abbé Camus mériterait une étude : astronome, mathématicien, membre de l'Académie des sciences, il fut nommé professeur de mathématiques à l'école de l'Académie d'architecture en 1730 et secrétaire de l'Académie en 1733. Il y joua un grand rôle, ne se bornant pas à intervenir dans les questions de technique scientifique, mais capable de lire à ses confrères un mémoire sur le *Bon goût* et de former des élèves architectes : de Wailly, par exemple. Rien d'étonnant par conséquent à ce que Louis en ait reçu des leçons.

Loriot est oublié. A vrai dire, a-t-il jamais été connu? (1) Il apparaît comme un académicien honnête, consciencieux ; il devint professeur d'architecture en 1749. Ses confrères lui confiaient volontiers le soin de faire sur les ordres ces études dont ils ne se lassaient pas.

Vint enfin le concours de 1755. Sept années s'étaient écoulées depuis les deux esquisses successives qui avaient à deux reprises retenu l'attention de l'Académie. Le sujet choisi fut : *Une chapelle sépulcrale à l'usage des catholiques, isolée, de 25 toises* (50 mètres environ) *hors œuvre, tant en longueur qu'en largeur, avec une seule entrée, un autel et des tombeaux... Cette chapelle sera ornée d'une galerie intérieure en bas costés, avec des renfoncements pour les tombeaux qui seront autour.*

Dix élèves furent admis au concours définitif.

Le 3 septembre, l'Académie se réunit pour le jugement. Il était dit que les choses ne se passeraient jamais simplement, quand il s'agissait de Louis.

En effet, la Compagnie eut tout d'abord à délibérer « sur le parti qu'il y avoit à prendre au sujet du dessein marqué A, du Sr Louis, qui n'est pas conforme à son esquisse et qui a plus d'étendue que l'Académie n'en avait ordonné ».

« Et l'on est convenu que le Sr Louis *estant le plus fort de ses élèves*, et son dessein estant le meilleur et dans le cas de mériter le premier prix s'il était plus conforme à l'esquisse, l'on proposera à Monsieur le marquis de Marigny de donner au Sr Louis une médaille d'or extraordinaire, qui aura le caractère du premier prix et qui lui donnera le droit d'aller à Rome, sans le laisser concourir avec les autres, auxquels les trois médailles ordinaires seront distribuées... L'avis de l'Académie ayant été proposé à M. le marquis de Marigny, il a bien voulu l'agréer et accorder au sr Louis (Nicolas-Louis) une médaille d'or semblable à celle que l'on donne ordinairement pour les premiers prix, et il a déclaré que cette médaille aurait le caractère de premier prix et donnerait au sr Louis le droit d'aller à Rome ». Mareschaux, un obscur, obtint le premier prix ordinaire.

Louis, en somme, n'avait que vingt-quatre ans ; il n'avait donc pas trop à se plaindre. Mais comment s'expliquer ces longues années d'attente, depuis le brillant début de 1748, et alors qu'en 1755 sa supériorité reconnue sur tous les candidats forçait l'Académie à faire fléchir la rigueur des règlements ? Comment s'expliquer ces demi-succès, plus fâcheux peut-être qu'un échec complet, cet « accessit » de 1753 et surtout cette médaille de consolation de 1754 ? Fait du concours, dira-t-on. Mais de six concours successifs ?

Louis alla à Rome en 1756, il y resta jusqu'en 1759. Nous ne savons malheureusement rien sur ses travaux, et nous savons malheureusement quelque chose sur sa conduite. Il fit des dettes, refusa de les payer. « Son caractère peu docile et emporté lui a fait tenir des propos peu mesurés », disait son directeur Natoire, qui s'en plaignait (1). Il quitta l'École brusquement, « sans revenir sur ses écarts ».

Il ne fit partie ni de l'Académie royale d'architecture, ni de l'Institut. Il finit, vers 1810, assez obscurément pour que ses dernières années aient été entourées de légendes et pour qu'on ne puisse fixer exactement la date de sa mort.

Et il avait édifié le Théâtre de Bordeaux ! Comme tant d'architectes français modernes, il attend un biographe.

HENRY LEMONNIER.
Membre de l'Institut.

(1) Lance lui donne deux lignes dans son Dictionnaire et le fait mourir en 1748, alors qu'il vivait encore et professait en 1757.

(1) Marionneau, *Quelques erreurs des notices sur l'architecte Louis*, 1879. — *Corr. des Directeurs*, t. XI, p. 307, 308.

Les Peintres de revues et de parades militaires

La célébration de la fête du 14 juillet, en nous ramenant le spectacle annuel des parades et des revues militaires, nous apporte l'heureux prétexte à nous remémorer, à travers l'œuvre peint ou gravé des maîtres de l'école française, ce qu'il en était jadis — au temps de nos aïeux — de ces démonstrations d'un caractère tout national.

Sans remonter jusqu'à la fameuse parade du *Camp du Drap d'or*, qui se déroula en 1520 entre Guines et Ardres, et dont la magnificence n'est pas oubliée, on peut, dès le XVIIe siècle, assister à quelques-uns de ces cortèges ou défilés de troupes d'une ordonnance noble, et dont l'apparat plein de grandeur, le fastueux déploiement inspirèrent plus d'une fois la plume du poète ou le pinceau de l'artiste.

Quand Sainte-Beuve, à propos de Boileau, écrit, de l'*Épitre* de ce dernier sur le passage du Rhin, que c'est « tout à fait un tableau de Van der Meulen », il résume en peu de mots l'essentiel de ces combats d'alors qui, malgré le côté meurtrier de beaucoup d'entre eux, tenaient autant du théâtre que de la guerre. Marche cadencée de l'infanterie, évolutions de la cavalerie, parade des mousquetaires, et sur un ciel fin, gris de perle, à la manière de ceux qu'à peints le maître flamand, la houle et le flottement des étendards aux teintes noisette, orange ou bleue semées de lis, voilà justement quel était le tableau que Racine, l'ami de Boileau, pouvait contempler au camp de Gévries, sur ce fond de paysage aux lointains profonds, aux « feuillés » discrets, exprimé par Van der Meulen. « Si on n'a jamais vu tant de troupes ensemble, fait savoir l'auteur de *Phèdre* à celui du *Passage du Rhin*, assurez-vous qu'on n'en a jamais vu de si belles ». La vérité est que Racine était tellement « ébloui de voir briller des épées et des mousquets, si étourdi d'entendre des tambours, des trompettes et des timbales » qu'à la fin il n'avait plus, dit-il, « d'attention à rien » et se laissait aller au mouvement et au bruit de tout cela autant que dans un songe.

Beaucoup de peintres *bataillistes*, d'évolutions et de parades d'armées, faisaient déjà dans ce temps-là comme Racine : ils suivaient les troupes. Martin dit *des Batailles*, Jacques Courtois dit *le Bourguignon*, plus tard Casanova, assistèrent à plus d'un combat en rase campagne ou siège de ville. C'est également un fait que Franz van der Meulen prit part, en quelque sorte, le pinceau à la main, aux sièges fameux de Lille et de Dole, au passage du Rhin, à l'attaque de Maëstricht. Quant à Jean-Baptiste Le Paon, peintre auquel nous devons, autant qu'à Charles Parrocel, à Lenfant ou à Chantereau, de gracieuses compositions militaires traitées avec beaucoup de soin et d'observation, on sait qu'il fit la campagne de Hanovre dans un régiment de dragons et se trouva sérieusement blessé en 1756, dans un engagement de cavalerie.

A ce même Le Paon, de qui les musées ne possèdent que peu de toiles, nous devons, entre autres ouvrages, une *Revue de la Maison du Roi au Trou d'Enfer* que Le Bas a gravée le mieux du monde.

Si le Trou d'Enfer, voire les Sablons, lieu sis entre Neuilly et Bagatelle, ne devaient pas tarder à devenir, au XVIIIe siècle, les champs d'évolution des troupes, au XVIIe siècle c'était plus volontiers à Marly, à Compiègne, et comme l'indique La Bruyère, à Houilles ou Achères que le grand roi assistait à quelques-uns de ces « défilés » d'un chatoiement admirable, d'une nerveuse et fine allure dont Moyreau, précisément d'après *le Défilé* d'Antoine Watteau, a laissé la vision exquise et comme fondue au fond d'une vallée, entre de hauts arbres.

« Le roi, dit Dangeau (*Journal*, 7 novembre 1691), alla le matin sur la bruyère de Marly, devant la grille, faire la revue de deux compagnies de ses gardes du corps, celle de Luxembourg et celle de Lorges ». Sept ans plus tard (en 1698) alors que le petit Watteau, à Valenciennes, n'était encore qu'un bambin de quatorze ans se plaisant à oberver déjà les *bivouacs* et les *camps volants* des armées de passage dans son pays, Saint-Simon écrit qu'à la fameuse parade dont la représentation eut lieu à Compiègne vers ce temps-là, « le roi comptait que les troupes seraient belles et que chacun s'y piquerait d'émulation ». La vérité est qu'à chacune de ces fêtes martiales, d'une magnificence à passer tout ce qu'on peut croire, Louis XIV ne se lassait jamais d'admirer la tenue irréprochable, l'ordre parfait de ses régiments dressés par Louvois. *La*

Revue des Mousquetaires (musée de Versailles), dont Paul-Antoine Robert a peint, dans le premier tiers du XVIIIe siècle, l'éblouissant tableau, est bien, avec l'ample étalage des casaques à croix d'argent, des housses magnifiques, des chapeaux à panaches et des épées, le modèle de ces riches parades.

Toutefois, un autre spectacle militaire, dont la plaine des Sablons fut le théâtre, et qui laisse bien loin derrière soi, malgré l'exigüité d'un cadre réduit, la *Halte de la Maison du Roi* de Charles Parrocel, la *Maison militaire du Roi*, suite de planches par Eisen, la *Halte d'officiers* de Carle Van Loo, voire les œuvres si charmantes, si fines et si véridiques à tant de points de vue, de Van Blarenberghe, de Pierre Lenfant, de Gravelot, de Huquier, de La Rue ou de Verdussen, c'est la célèbre composition de Moreau le jeune, représentant la *Revue* passée dans cette fameuse plaine des Sablons, par le jeune Louis XV. « Comme Moreau a su toucher la petite figure du roi à cheval faisant, disent les Goncourt, à sa maison militaire l'honneur de la suivre sur les pages du livret qu'il tient à la main ! Et l'amusant défilé de troupes dont on compterait les soldats ! L'ingénieuse idée que ce trouble-fête de coup de vent polissonnant partout jusque dans les drapeaux... Et que d'espace, que d'air, quel tourbillon, que de monde sur le papier ! » Les Goncourt ont raison. Jamais aucun artiste n'a traduit aussi bien que Moreau dans cette œuvre, cette élégance, ce charme, enfin pour tout dire, « ce flux et ce reflux du parterre de l'Opéra » que le prince de Ligne, avec tant d'à propos, observait alors dans les troupes en marche ou à la parade. Le fait est que l'armée française de l'ancienne monarchie, avec ses jolis hommes : *Va de bon cœur*, *la Fleur*, *Champagne* ou *la Tulipe*, tous coquettement vêtus à la française, animés de courage et d'élégance, contraste étrangement déjà, dans cette œuvre de Moreau, avec cette armée prussienne passée en revue par Frédéric II dont Chodowiecki, avec beaucoup de talent d'ailleurs, a noté l'aspect rigide, l'allure glaciale et compassée.

Avec *la Revue passée dans la cour du Carrousel*, de Bellangé et Dauzats (aujourd'hui au Louvre), *la Grande Parade passée par le Premier Consul*, de Boilly, la célèbre *Revue de Décadi*, d'Isabey et Carle Vernet, voire jusqu'à un certain point *la Distribution des aigles au Champ de Mars*, de David, les artistes du commencement du XIXe siècle nous arrachent à cette contemplation de l'armée coquette et parée de l'ancien régime. L'armée nouvelle, dont Balzac, dans l'un des chapitres de *la Femme de trente ans*, a montré, dans le décor des belles Tuileries, le fastueux déploiement, « l'aspect pittoresque et grandiose », ce n'est plus la même que celle que nous avons pu admirer dans le négligé de Watteau et de Moreau, dans l'ordonnance un peu pompeuse de Van der Meulen; mais cette armée n'a pas moins que l'autre accompli de grandes choses. Un artiste viendra qui saura à son tour, de ces troupes couvertes de gloire, exprimer l'apothéose. Ce sera Raffet, dans sa *Revue des Morts*, cette revue finale dans laquelle nous apercevons l'Empereur procédant, en quelque sorte, à l'inspection épique de ses légions fantômes. L'autre jour, tandis que l'armée qui a vu la fin de la dernière guerre défilait sur le terrain de Vincennes, beaucoup pensaient à cette revue-là, la revue des morts, apportant à côté de celle des vivants, dans une vision à la Raffet, son enseignement et son souvenir.

EDMOND PILON.



L'AME SIENNOISE (1)

Le président de Brosses, courant la poste pour gagner Rome, s'arrêta pendant deux jours à Sienne, au mois d'octobre 1739 : dans ses *Lettres familières*, il expédie la visite de la ville en quelques pages, où l'improvisateur Perfetti occupe à peu près autant de place que le Dôme, mais il voit juste, selon son habitude, et note deux ou trois traits à retenir : Sienne, écrit-il, qui est « peu jolie et triste », a la réputation « d'être la ville d'Italie la plus aimable pour le commerce du monde et la bonne compagnie. En effet, pour le peu que nous l'avons vu, les dames, surtout Madame Bichi, nous ont paru également agréables, spirituelles et prévenantes. »

Ces impressions du voyageur du XVIIIe siècle, M. Louis Gielly ne les contredit pas ; et dans le

1. Par Louis Gielly. — Paris, E. de Boccard.

livre vivant et coloré, — livre d'artiste et de lettré, — où il vient de résumer pittoresquement les traits essentiels de *l'Ame siennoise*, non pas après avoir seulement traversé Sienne comme l'auteur des *Lettres familières*, mais après y avoir vécu pendant plusieurs années, il met le visiteur pressé en garde contre ses premières pensées, « assombries par les souvenirs d'un passé plus ancien et farouche » que celui de Florence, et lui demande de laisser à la ville le temps d'exercer sa séduction, car il n'est point de cité où la vie soit plus douce, ni dont le charme agisse plus sûrement sur qui peut y séjourner. Et quant à l'affabilité et à la bonne grâce des femmes, depuis celles de l'aristocratie jusqu'aux *popolane* des quartiers pauvres, l'opinion de M. Gielly est exactement conforme à celle du président de Brosses. Il le dépasse même sur ce point et n'est pas loin d'attribuer à la femme un rôle prédominant dans la formation de l'âme siennoise. C'est une des curiosités et des originalités de son livre.

Surpris de ce que certains des écrivains qui ont parlé de Sienne aient voulu faire de la ville de sainte Catherine et de saint Jean Colombini (qu'il appelle le bienheureux Colombini) une cité mystique, une sorte de béguinage, il soutient qu'il y a autre chose et que l'âme d'une ville comme Sienne est autrement complexe que celle-là. Il a bien raison; mais quand il veut fournir des preuves de cette troublante complexité, il lui arrive, à ce qu'il semble, de donner dans un travers analogue à celui qu'il critique : sa propre tournure d'esprit le conduit à soutenir la thèse contraire, et alors qu'on aurait souhaité de le voir mêler, pour ainsi parler, la *Sena, civitas Virginis* du moyen âge à la *Sena, civitas Veneris* de la Renaissance, on le trouve constamment qui met la Sienne mystique en opposition avec la voluptueuse, — et cela non sans une visible satisfaction. En lisant ces pages entraînantes et variées, où se marient à la perfection l'histoire et l'art, les monuments et les paysages, où s'évoque le passé tragique et glorieux, où le présent — comme celui de toutes les âmes qui ne vivent plus que de souvenirs — n'est fait que de la tranquille et vide monotonie des jours, en lisant cette chronique de Sienne en raccourci, dont les fresques de A. Lorenzetti sur *les Effets du bon et du mauvais gouvernement* semblent les illustrations nécessaires, il est impossible de ne pas remarquer l'insistance avec laquelle reviennent, je ne dis pas les mots, — on les trouve presque à chaque page, — mais les thèmes de *la volupté* et de *la sensualité.*

Ainsi, le monument le plus représentatif est le Dôme, et c'est une « cathédrale mystique et voluptueuse ». Le personnage le plus caractéristique, c'est l'humaniste Enea Silvio Piccolomini, entré dans les ordres à quarante ans passés et pape à cinquante-trois ans sous le nom de Pie II : « On s'accorde à dire que le XVe siècle n'a pas eu de pape plus cultivé, plus intelligent, de mœurs plus irréprochables », — voilà pour le pape, et ce bref *satisfecit* a son prix; quant à l'humaniste, il est mieux partagé, ayant écrit cette *Histoire de deux amants*, dont le succès fut si considérable à la fin du XVe et au XVIe siècle et à laquelle M. Gielly consacre un chapitre, d'abord parce que ce roman sensuel et passionné est une des meilleures contributions à l'histoire des mœurs siennoises de l'époque, et puis un peu aussi parce que ce livre à scandale est l'œuvre d'un pape.

Il en va de même pour ces peintres et ces sculpteurs siennois du XIVe siècle qui rivalisent avec ceux de Florence : chez eux, tout n'est que sensualité et tendresse voluptueuse, exception faite toutefois pour Pietro Lorenzetti et Jacopo della Quercia; toutes leurs Vierges sont « d'exquises coquettes », et M. Gielly admire à ce point leurs « grâces galantes » que cette préoccupation lui cache parfois d'autres éléments de leur beauté. Il écrit, par exemple, à propos d'une œuvre célèbre de Simone Martini : « La *Vierge annoncée* du tableau des Offices se détourne du bel ange aux ailes déployées en une pose apeurée, bien peu divine vraiment, qui n'est pas sans quelque afféterie, mais indiciblement séduisante ». Or, la part faite de cette séduisante afféterie, comment ne pas admirer ce qu'une telle interprétation d'un sujet si souvent reproduit a ici de nouveau et de profondément humain? La Vierge n'est pas une créature divine, elle n'a rien de divin à l'heure où l'ange vient lui annoncer qu'elle enfantera un Dieu; c'est une simple femme que l'on représente d'ordinaire accablée d'humilité à l'annonce du message céleste, et que Simone, par un trait de génie, a montrée qui se jette en arrière, dans un instinctif mouvement d'effroi, marquant ainsi avec autant de justesse que de sensibilité la première impression que produit sur elle la nouvelle imprévue et redoutable.

On ne formule ici qu'une impression toute personnelle et d'ensemble. Au surplus, j'ai trop



Ambrogio Lorenzetti. — Les Effets du Bon Gouvernement.

Sienne, Palais public.

de sympathie pour le talent de M. Gielly et le connais trop ami de la sincérité pour ne pas lui avouer ce que j'ai le mieux et le moins aimé dans son livre. Il ne se formalisera pas si je préfère le prendre pour guide dans la visite de la ville, particulièrement un jour de *palio*, plutôt qu'aux sermons de saint Bernardin, où il est évidemment moins à son affaire, sauf qu'il en donne un tableau fort pittoresque. Il parle sur un ton singulier des choses de la religion ; mais il excelle à peindre et à raconter, à définir un portrait, à caractériser un paysage, à évoquer un milieu; pour s'en convaincre, il n'est que de lire l'amusant chapitre où il a mis en scène, avec ses deux patrons, ses habitués et ses clients, cette librairie de petite ville de province qui ravirait M. Bergeret, tant elle ressemble à celle de Paillot, vous savez bien, à l'angle de la place Saint-Exupère et de la rue des Tintelleries ; ou encore de le suivre dans sa délicieuse promenade à travers la campagne siennoise et sa visite aux villas où les *signori*, — les seigneurs, — abandonnant leurs maisons de ville, se retirent pendant les mois d'été. Ces pages charmantes sont parmi les meilleures du livre, et le tableau qui les termine, parmi les plus suggestifs : « Du chemin qui borde la terrasse [de Vico Bello], tout le pays siennois apparaît en un immense demi-cercle. Sur la cime d'un coteau couvert d'oliviers argentés, c'est la ville d'abord, avec la masse énorme et rose de San Francesco bâti de briques, le beffroi, les maisons qui grimpent des remparts roses jusqu'au Dôme blanc et noir, les campaniles, les tours, les coupoles, la forteresse couverte de grands arbres, l'avant-porte crénelée. Les grandes lignes pures des collines, coupées de vallées, s'élèvent doucement jusqu'aux montagnes de l'horizon, que domine la cime pâle du Mont' Amiata. Sur les hauteurs, les villas paresseuses reposent, Belcaro, Peragna, Oncinello, Torre Fiorentina, Montecelso enfoui dans la verdure. Dans les champs, les cigales chantent éperduement ».

Souvenirs d'autrefois et mœurs d'aujourd'hui, impressions et lectures, musées, monuments, paysages, tout cela fait un livre attachant et dont le charme, en dépit de cette encombrante volupté qu'on rencontre à chaque page, opère irrésistiblement comme celui de Sienne elle-même, tant il est pénétré, ce livre, de l'italienne douceur de vivre, tant il célèbre avec enthousiasme « la jouissance de l'être entier devant cette perfection de la forme et cette symphonie des couleurs, cette grandeur caressante, cette grâce siennoise ».

E. D.

Le Budget des Beaux-Arts et la Loi sur l'Exportation des Œuvres d'art

AU SÉNAT

C'est dans sa séance du mardi 27 juillet que le Sénat a voté le budget des Beaux-Arts, rapporté par M. Guillaume Chastenet : vote extra-rapide, du reste ; les articles ayant été adoptés à jet continu, sans opposition.

La discussion générale, réduite au strict minimum, a néanmoins permis à M. Émile Humblot de faire entendre un excellent discours, tout plein de l'expérience d'un homme de métier et frappé au coin du sens pratique le plus sûr, — un discours, au surplus, qui a dû faire grand plaisir à tous ceux qui s'intéressent à nos écoles d'art, et particulièrement à notre ami Henri Clouzot, auteur d'un livre récent, dont il sera parlé bientôt ici-même, où sont abordées et discutées ces questions d'une urgente actualité. Il existe dans nos écoles d'art, a dit en substance M. Humblot, « une certaine mentalité qu'il importe de modifier » : ces écoles forment de brillants artistes, mais à qui manque par trop la connaissance de leur métier; et cette lacune est particulièrement grave en ce qui concerne les arts appliqués. Il est nécessaire de revenir à une plus saine méthode, c'est-à-dire de charger de l'enseignement pratique des techniciens ayant fait leurs preuves, — ils professeront à l'atelier, — et de faire compléter cette instruction pratique par des cours théoriques donnés à l'école. M. Humblot a insisté sur ce fait qu'au Conseil supérieur de l'enseignement technique récemment institué, on ne trouve aucun représentant « des artistes, artisans, créateurs des modèles des arts appliqués » et il a parlé avec infiniment d'à-propos de ce grand malheur qui veut que le monde des arts et le

monde de l'industrie n'aient pu encore arriver chez nous à s'entendre et à collaborer comme il faudrait. Il a eu aussi un mot très juste sur « les musées régionaux et professionnels », où il souhaite de voir entrer les œuvres d'art décoratif méritant d'être conservées « comme exemple du beau travail d'art dans toutes les matières », et il a applaudi au projet, formé par M. Paul Léon, directeur des Beaux-Arts, d'organiser des expositions régionales d'un caractère particulier dans les grands centres provinciaux. Il a terminé en demandant aussi l'autonomie de nos manufactures nationales, mesure qui les dégagera de tout esprit de fonctionnarisme et leur permettra de vivre de la vie des industries privées. M. Émile Humblot a été écouté avec l'attention la plus suivie, d'un bout à l'autre de son exposé, et chaleureusement applaudi quand il a terminé en demandant qu'on essaye « de bonne foi, de cimenter entre l'industriel et l'artiste ce pacte d'alliance fraternelle et française, d'où doivent sortir les méthodes les plus effectives pour former de bons artisans.

Le second orateur inscrit dans la discussion générale, M. René Héry, s'est élevé contre la parcimonie avec laquelle l'Etat traite le budget des Beaux-Arts. Il a donné plusieurs exemples de l'« indigence » de ce budget : la Comédie-Française, en premier lieu, dont les crédits, quoique relevés à 500.000 fr., ne lui semblent pas encore suffisants, pas plus que ceux prévus pour le Musée du Louvre. M. Héry parle aussi de l'état d'abandon, où sont laissés, toujours faute d'argent, le parc et le château de Versailles. Il voudrait des fonds pour enrichir la bibliothèque de la Villa Médicis et pour que l'École française de Rome eût un local bien à elle et distinct de celui de l'ambassade. Il cite encore, parmi les établissements scientifiques d'influence française à l'étranger, l'École d'Athènes et les Instituts français de Florence et de Madrid : « Quel malheur, ajoute-t-il, que nous n'ayons pas eu à Pétrograd et à Moscou une académie de France ou un établissement analogue », — ce qui ne sera pas sans contrister M. Louis Réau. Il voudrait que nous eussions un Institut français de Syrie ou d'Asie-Mineure, — ce qui est, du reste, une excellente idée, — et il demande au ministre de prévoir des fonds au prochain budget pour la création de cet Institut.

M. Jules Delahaye a parlé ensuite. Il a soutenu que, depuis l'armistice, « rien, rien, rien n'a été fait ni même tenté par le ministre des Régions libérées, pour récupérer un seul des objets volés par milliers » chez les Français des départements envahis et chez ceux habitant le territoire belge. Il s'est élevé violemment contre l'inaction des autorités compétentes, reprochant au Gouvernement de ne s'occuper que des richesses d'art soustraites aux musées, alors que celles dont les particuliers ont été dépouillés sont autrement considérables, et il a donné lecture d'un rapport dans lequel la Sûreté militaire de Belgique expose les moyens employés pour poursuivre et arrêter, soit dans les pays occupés, soit au-delà du Rhin, les coupables de ces vols. M. Jules Delahaye a obtenu de bonnes promesses et le ministre de l'Instruction publique l'a assuré qu'il joindrait ses instances à celles du ministre des Régions libérées pour que, d'accord avec le ministre des Affaires étrangères, toute diligence soit faite. Il y a peut-être un peu trop de ministres intéressés à la question pour qu'on puisse faire la diligence voulue !

Après quoi, il a été passé au vote des chapitres. Très peu d'interventions pendant ce vote.

M. Morand, d'accord avec M. Chastenet, rapporteur, réclame les entrées payantes dans les Musées nationaux. Le ministre répond — ce qu'il a fait savoir à la Chambre en pareille circonstance (1) — qu'il a préparé à ce sujet un projet de loi, actuellement soumis au ministre des Finances.

M. Brindeau, relevant le passage dans lequel M. Chastenet parle du dégagement du musée du Louvre et de la possibilité de transférer le Musée de marine dans un autre local, — à Vincennes, par exemple, — s'élève contre ce transfert. On lui promet que « le Musée de marine ne sera pas sacrifié ».

On vote un chapitre spécial (52 *bis*), portant ouverture de 200.000 francs de crédits au titre de « réorganisation et réinstallation des collections nationales ». Par contre, on repousse une augmentation, votée par la Chambre et portant de 580.000 à 700.000 fr. les crédits du chapitre 64 : « Conservation des palais nationaux ».

M. Louis Marin réclame, dans les prochains budgets, qu'une part plus large soit faite au chapitre 71 : « Monuments historiques ; subventions, allocations et missions, etc. », actuellement doté de 82.000 fr.

Tous les autres chapitres sont adoptés sans discussion et sans modification.

(1) Voir le n° 645 du *Bulletin*.

Dans sa dernière séance de la session, le 31 août, le Sénat a également adopté une proposition de loi modifiant la composition du Conseil des Musées nationaux.

Dans la même séance, a été votée la loi sur l'exportation des œuvres d'art, qui avait été disjointe, par le Sénat, du projet relatif aux nouvelles ressources fiscales. Cette loi, dont nous publierons le texte *in extenso* dans notre prochain numéro, modifie heureusement sur plusieurs points le décret de prohibition de sortie, rendu le 2 mai, à la suite du vote de la Chambre (voir le nº 642 du *Bulletin*) et ses dispositions draconiennes. C'est ainsi qu'au lieu d'une taxe de 50 °/₀ *ad valorem* pour les œuvres d'art d'un prix inférieur à 100.000 fr. et de 100 °/₀ pour celles d'un prix supérieur à cette somme, les impôts qui frapperont les œuvres d'art dont la sortie sera autorisée, seront : de 15 °/₀ jusqu'à 5.000 fr., de 20 °/₀ entre 5.000 et 20.000 fr., et de 25 °/₀ pour ceux au-dessus de 20.000 fr.

Enfin, toujours dans la même séance, le Sénat a voté une loi autorisant le Maroc à contracter un emprunt de 744 millions : sur cette somme, dix millions sont prévus pour les antiquités, les beaux-arts et les monuments historiques.

LES JOURNAUX

A propos du Palais de Compiègne.

Les *Débats* du 27 juillet ont publié une lettre de M. Jean Locquin, député, membre du groupe d'art de la Chambre, dans laquelle il indique où en est l'affaire du palais de Compiègne.

On sait qu'à la suite de l'incendie du 14 décembre dernier, qui a détruit la « Chambre à coucher de l'empereur » et le « Salon du Conseil », quelques députés du groupe d'art de la Chambre déposèrent une proposition de résolution invitant le Gouvernement à restituer immédiatement aux services des Beaux-Arts le palais de Compiègne occupé par les services du ministère des Régions libérées. M. J. Locquin suggéra de transférer ces derniers dans les locaux vacants de l'ancien couvent de Saint-Joseph, mis à la disposition de l'État.

Mais les occupants du palais ne se soucient point d'abandonner leur installation, et le ministre de l'Instruction publique ayant envoyé à Compiègne M. Nénot, inspecteur général des Bâtiments civils et des Palais nationaux, pour examiner la question, ils firent connaître à ce dernier qu'ils ne pouvaient trouver de place suffisante au couvent de Saint-Joseph et demandèrent à s'installer dans l'aile isolée du château, située rue d'Ulm. M. Nénot conclut dans son rapport que cette solution était « sans danger », le bâtiment en question ne présentant « qu'un intérêt médiocre ». Toutefois, en adoptant les conclusions de M. Nénot, le ministre subordonna l'autorisation de transfert des Régions libérées dans l'aile de la rue d'Ulm, à diverses conditions, en particulier à l'installation d'un chauffage central à la vapeur dans les bâtiments concédés.

M. Locquin fait remarquer qu'au lieu de mettre les services des Régions libérées en demeure d'évacuer le palais dans un délai déterminé, on leur laisse ainsi tout loisir de temporiser : comme ils n'ont pas le moindre désir de déménager, on se doute bien qu'ils profiteront de l'excellent moyen qui leur est offert de s'éterniser dans la place. Un chauffage central à la vapeur ne s'installe pas en un mois : ce n'est donc pas demain, ce n'est pas même cet automne que le palais sera rendu au public !

Mais, ajoute M. Locquin, supposons le transfert effectué, il est encore nécessaire de faire toutes réserves sur la situation qui en résultera et sur les garanties de sécurité qu'offre l'occupation de l'aile de la rue d'Ulm :

« Cette partie du château, autrefois affectée aux « logistes » des Prix de Rome, est parallèle à la Galerie des Tapisseries, au Salon des Revues, à la Galerie des Fêtes, à la Galerie des Cerfs, à la Galerie Coypel et à la Salle de Stuc, qu'elle longe à une distance d'une quinzaine de mètres et auxquels elle est rattachée par quatre corps de bâtiments. J'entends bien que toutes les communications seront murées. Mais cette précaution paraîtra un peu illusoire à quiconque se rappellera les avertissements donnés par M. le capitaine ingénieur Buffet, commandant la 10ᵉ compagnie des sapeurs-pompiers de Paris : « Le château présente de très grands dangers d'incendie. Le bois entre à profusion dans la construction et les combles forment *une véritable forêt...* » J'ajoute que le mur qui donne sur les cours intérieures révèle un singulier vice de construction. Épais de 80 centimètres, il fait l'effet d'être en pierre de taille, mais en y regardant de plus près, on s'apercevra qu'il est creux, composé de lattes et de poutrelles de bois recouvertes de plâtras ; ce mur, à la merci d'une cigarette, brûlerait comme un immense fagot et, loin de servir d'écran isolateur, il se dresserait comme une torche géante au flanc de la superbe galerie des Fêtes, qu'il menacerait directement. Ainsi, par les murs autant que par les combles, l'incendie pourrait se propager de l'aile de la rue d'Ulm au reste du palais.

« Et voilà pourquoi la seule solution raisonnable, à mon avis, serait l'évacuation pure et simple de tous les bureaux »

BIBLIOGRAPHIE

Le Metropolitan Museum de New-York en 1919.

Le Conseil d'administration du Metropolitan Museum de New-York vient de publier son compte rendu annuel pour 1919. Cette brochure de 118 pages in-8°, qui comprend des statistiques pour les budgets, les entrées, les acquisitions et dons, qui se termine sur des listes de donateurs, de bienfaiteurs et d'amis du musée, s'ouvre par un rapport des *trustes* où l'on trouve diverses choses intéressantes à signaler.

Le nombre des entrées d'abord : elles ont atteint le chiffre de 880.043, en excédent de 244.546 sur l'année précédente. Cette affluence des visiteurs n'a jamais été dépassée, sauf pendant les années où le musée avait organisé des expositions spéciales comme celle d'Hudson-Fulton ou de la collection J. Pierpont Morgan.

Les principaux enrichissements du musée pendant le dernier exercice sont les suivants : d'abord, la grande collection de gravures d'Albert Dürer formée par M. Junius S. Morgan, qui peut prendre rang, pour le nombre et la qualité des pièces, auprès des collections de Londres et de Paris ; — sept statues égyptiennes de la déesse Sekhmet et une collection de bijoux égyptiens provenant de la tombe de la princesse Sathathor-iunuth ; — la suite complète de l'armure dorée et gravée, pour un cavalier et son cheval, faite pour Jacques Gourdon de Genouilhac en 1527 : — deux portraits d'Ingres, dessins au crayon ; — *Memory*, statue de Daniel C. French ; — enfin, deux tapisseries léguées au musée par Mrs. Augustus D. Juilliard.

Le rapport consacre ensuite une notice à Henry Clay Frick : le célèbre amateur, mort le 2 décembre dernier, était, en effet, *trustee* du musée depuis 1909, et le Conseil d'administration a tenu à rendre hommage à son esprit large et libéral, à son grand travail d'encouragement aux arts et au legs généreux qu'il a fait de toutes ses collections à ses concitoyens.

Il est impossible de suivre le rapport dans l'examen de chacun de ses paragraphes traitant tour à tour du haut personnel et de l'Association des Amis du Musée (qui comprend plus de sept mille membres, ayant versé, pour l'exercice écoulé, un total de 75.960 dollars de cotisations) ; du public et de l'affluence des visiteurs aux diverses manifestations organisées pour son enseignement ou son agrément (conférences, concerts, etc.) ; du budget, dont les dépenses totales d'administration s'élèvent, pour 1919, à 617.214 dollars ; des enrichissements du musée, legs, dons, achats, prêts ; du développement du musée, envisagé département par département ; de la bibliothèque et des publications du musée ; enfin de l'œuvre d'enseignement (cours publics, conférences, copies, etc.).

En présentant ces résultats, M. Robert W. de Forest, le président du Conseil d'administration, a bien raison de rappeler les paroles prononcées en 1874, à Manchester, par Sir Henry Cole, le laborieux créateur du département des sciences et arts du gouvernement anglais : « Si vous voulez que vos écoles de sciences et arts donnent des résultats effectifs, que votre santé, votre air et votre nourriture soient salutaires, que votre vie soit longue, que vos usines produisent, que votre commerce s'accroisse, que votre peuple soit civilisé, vous devez avoir des musées de sciences et d'arts pour illustrer les principes de la vie, de la santé, de la nature, de la science, de l'art et de la beauté ».

Et il ajoute cette conclusion : « Avec l'année 1920, le Metropolitan Museum va atteindre le cinquantenaire de son existence. Cet événement sera commémoré de la manière qui conviendra et la forme exacte qui sera donnée à cette commémoration sera annoncée prochainement. Le musée a été fondé avec une large vision et une sage prévoyance. Ses débuts, dans le recul du passé, semblent extrêmement petits, son accroissement a vite dépassé les plus beaux espoirs de ses fondateurs. Cet accroissement ne peut être attribué à un homme en particulier ou à un groupe d'hommes. Il a été rendu possible par l'esprit public de beaucoup de citoyens, dont certains ont disparu, dont certains autres vivent toujours, appartenant à l'administration et au public, non seulement de la ville et de l'État de New-York, mais d'autres villes et d'autres États ».

R. G.

CARNET DE L'AMATEUR

Expositions.

Exposition du retable de « l'Agneau mystique » et d'œuvres des Van Eyck : au musée de Bruxelles ; du 15 août au 26 septembre.

Livres nouveaux.

L. Gielly. *L'Ame siennoise.* — Paris, E. de Boccard, in-16, 5 fr.

René Benjamin. *Paris, sa faune et ses mœurs. L'Hôtel des ventes.* — Paris, A. Fayard, in-8°, 62 fig. et 6 pl. de J. Lefort, 10 fr.

Collection « Art et esthétique ». Degas, par Henri Hertz. *Le Caravage*, par Gabriel Rouchès. — Paris, F. Alcan, 2 vol., in-8°, pl., 6 fr. l'un.

L'Art nègre et l'art océanien, par H. Clouzot et A. Level. — Paris, Devambez, in-4°, 40 pl., 40 fr.

Mémoires de Benvenuto Cellini. Traduction Léopold Leclanché. Frontispices et ornements gravés sur bois par J. Germain d'après des œuvres de Benvenuto Cellini. — Paris, Société littéraire de France, 2 vol., 30 fr.

Le Gérant : H. Denis.

Paris. — Imp. Georges Petit, 12, rue Godot-de-Mauroi.

Numéro 649 25 Août 1920.

LE BULLETIN DE L'ART

ANCIEN ET MODERNE

NOTRE TRIBUNE

La Loi sur l'exportation des œuvres d'art

Ainsi que l'annonçait le dernier numéro du *Bulletin*, le Sénat, dans la dernière séance de la session (31 juillet), a voté la loi sur l'exportation des œuvres d'art, — loi modifiant, dans ses dispositions essentielles, celle précédemment votée par la Chambre et qui avait servi de base au décret du 2 mai sur les prohibitions de sortie (voir le nº 642 du *Bulletin*).

Voici le texte complet de cette nouvelle et importante législation :

Article premier. — Les objets présentant un intérêt national d histoire ou d'art ne pourront être exportés sans une autorisation du ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, qui devra se prononcer dans le délai d'un mois à partir de la déclaration fournie à la douane par l'exportateur.

Ces dispositions sont applicables aux objets d'ameublement antérieurs à 1830, aux œuvres des peintres, graveurs, dessinateurs, sculpteurs, décorateurs, décédés depuis plus de vingt ans à la date de l'exportation, ainsi qu'aux objets provenant de fouilles pratiquées en France.

Art. 2. — Les objets auxquels l'autorisation d'exporter aura été refusée, seront, par dérogation à l'article 16 de la loi du 31 décembre 1913, inscrits d'office sur la liste de classement.

Ce classement sera valable pour une période de cinq années et renouvelable.

Art. 3. — L'État a le droit de retenir, soit pour son compte, soit pour le compte d'un département, d'une commune ou d'un établissement public, au prix fixé par l'exportateur, les objets proposés à l'exportation.

Ce droit pourra s'exercer pendant une période de six mois.

Art. 4. — Les objets antérieurs à 1830 et les œuvres de peintres, sculpteurs, graveurs, dessinateurs, décorateurs, décédés depuis plus de vingt ans, et dont l'exportation aura été laissée libre, seront frappés à l'exportation d'un droit de :

15 °/₀ de leur valeur jusqu'à 5.000 fr.;

20 °/₀ pour la valeur comprise entre 5.000 et 20.000 fr.;

25 °/₀ pour une valeur supérieure à 20.000 fr.

Cette taxe, non plus que les autres dispositions de la présente loi, ne s'appliqueront aux œuvres d'art importées qui auront été déclarées à l'entrée, toute justification devant être fournie par l'importateur.

Art. 5. — Quiconque aura exporté ou tenté d'exporter des objets en fraude des dispositions qui précèdent, sera puni d'une amende au moins égale au double de la valeur des dits objets, lesquels seront saisis et confisqués au profit de l'État. En cas de récidive, le délinquant sera, en outre, puni d'un emprisonnement de six jours à trois mois.

L'article 463 du code pénal est applicable.

Art. 6. — *Disposition transitoire*. — Tout commerçant pourra obtenir l'autorisation d'exporter les objets entrés en France postérieurement au 1er janvier 1914, à condition de justifier de la date d'entrée dans un délai d'un mois à dater de la promulgation de la présente loi.

Art. 7. — Un règlement d'administration publique déterminera les détails d'application de celte loi.

Art. 8. — La présente loi est applicable à l'Algérie.

Résumons ce qui différencie le texte nouveau de l'ancien.

L'article 1er frappe de l'interdiction de sortie « les objets présentant un intérêt national d'histoire ou d'art », et non plus « les objets d'art

et d'ameublement anciens, d'origine française »; en outre, il oblige l'administration à se prononcer sur la question de la sortie, dans le délai d'un mois à dater de la demande d'autorisation faite par l'exportateur; enfin, il ajoute aux œuvres d'art visées par la loi les objets provenant de fouilles pratiquées en France, omis par le texte précédent.

L'article 2, classant d'office les objets pour lesquels l'autorisation aura été refusée, est entièrement nouveau; et l'article 3, au lieu de limiter aux Musées nationaux et au Mobilier national, la destination des objets que l'Etat aura le droit de retenir, étend cette possibilité aux départements, communes, établissements publics.

Nous avons déjà marqué, dans le précédent *Bulletin*, la modification capitale de l'article 4, touchant les droits *ad valorem*, fixés désormais à 15 °/o de la valeur des objets, jusqu'à 5 000 fr. : 20 °/o, pour la valeur comprise entre 5.000 et 20.000 fr.; et 25 °/o, pour toute valeur supérieure à 20.000 fr. On se rappelle que le premier texte ne fixait que deux pourcentages, énormes et prohibitifs : 50 °/o pour les objets d'une valeur inférieure à 100.000 fr., et 100 °/o pour ceux d'une valeur supérieure à cette somme.

L'article portant sur les pénalités a été revu et rendu plus sévère.

Enfin une disposition transitoire autorise les commerçants à exporter les objets entrés en France après le 1er janvier 1914, sur justification de cette date d'entrée, fournie dans le délai d'un mois à dater de la promulgation de la loi.

On doit reconnaître que cette nouvelle loi, si elle n'est pas parfaite, est du moins acceptable et qu'elle tient compte d'une partie des observations fort raisonnables dont nous nous sommes faits l'écho. Si l'on avait commencé par recueillir les opinions des personnalités compétentes et celles des intéressés, au lieu de voter d'abord un texte bâclé et inapplicable, on aurait évité une fois de plus un de ces remaniements *in extremis* dont nos législateurs ont le secret; on n'aurait point arrêté pendant trois mois un commerce qui fait rentrer en France des sommes considérables, et on aurait pu profiter de la présence des étrangers chez nous, pour réaliser des opérations fructueuses pour le Trésor comme pour les particuliers, opérations que les dispositions draconiennes du décret du 2 mai ont rendues absolument impossibles.

ÉCHOS ET NOUVELLES

Cuivre, aluminium et Mercure.

La Monnaie étudie en ce moment le moyen de remplacer les petites « coupures » par des pièces métalliques faites d'un alliage de cuivre et d'aluminium.

« En ce qui concerne l'effigie, lit-on dans les journaux, il a paru inutile de faire les frais d'un concours, et l'on a fait choix d'une ancienne médaille représentant un Mercure ailé ».

Va pour Mercure ! Après tant de concours récents dont les résultats ont été si piteux, il nous évitera sans doute quelque affligeante allégorie ou quelque ornementation inspirée des « coupures » de la Chambre de Commerce de Paris. Mais on ne dirait vraiment pas qu'il existe en France des artistes décorateurs, voire des médailleurs, et qui ont du talent !

L'Exposition de Bourges.

L'Association amicale des anciens élèves de l'École des arts appliqués de Bourges et les Amis des arts du Berry organisent une exposition qui sera ouverte du 24 octobre au 15 novembre prochain et dont le programme mérite d'être signalé pour ses données intelligentes et neuves.

Cette exposition comprendra : d'une part, des œuvres d'art ancien ou moderne se rattachant à la cathédrale de Bourges; de l'autre, des œuvres d'art religieux dues à des artistes, artisans et ouvriers d'art originaires du département du Cher et des départements circonvoisins ou faisant partie de sociétés affiliées à l'Union provinciale des arts décoratifs et à la Société des antiquaires du Centre (1).

On voit ce que peut offrir d'intérêt une exposition aussi vraiment régionale par son objet et offrant ce double caractère de rétrospectif et de moderne qu'on cherche en vain dans la plupart des manifestations analogues. Il faut lui souhaiter grand succès et se réjouir de voir se multiplier ces expositions provinciales, excellentes initiatives de décentralisation.

(1) S'adresser, pour tous renseignements, à M. Duneufgermain, commissaire général, 3, place des Quatre-Palais, à Bourges.

Les Beaux-Arts au pays des Soviets.

M. Ugo Ojetti publie dans le *Corriere della sera* un article intéressant sur l'organisation du service des Beaux-Arts... dans la République des Soviets. Il avait eu l'occasion d'écrire à son directeur général, le peintre Igor Grabar, et lui avait demandé des informations sur l'état actuel des grands musées russes. M. Grabar lui a répondu. M. Ojetti néglige de nous dire ce que sont devenus l'Ermitage, le Kremlin, la collection Stroganoff. En faut-il inférer qu'il n'a point obtenu les renseignements désirés? On serait reconnaissant à M. Ojetti ou à M. Grabar de nous donner quelques précisions sur ce sujet angoissant.

Le premier soin du directeur général a été de réunir et de mettre en sûreté les œuvres d'art provenant des palais mis à sac, de récupérer celles qui avaient été volées : « des dizaines de mille furent transportées des coins les plus écartés et les plus éloignés de la Russie dans les grands centres, et on en forma un fonds unique des musées d'Etat ». Comme on pouvait le prévoir, les Soviets ont proclamé un droit de propriété de l'État sur toutes les œuvres d'art : « l'Etat doit avoir à sa disposition comme un vaste réservoir d'œuvres importantes pour l'histoire et pour l'art. Il y puise pour former ou compléter les musées centraux ou provinciaux, de façon à combler les lacunes et à réparer les erreurs des administrations locales qui ont, d'autre part, vie autonome ou libre droit d'acquérir ». M. Grabar reconnaît qu'il en est au début de sa tâche et que la création de ces musées est à peine ébauchée.

Une conséquence inattendue de la révolution, c'est que la Russie est devenue le pays rêvé des restaurateurs. On sait que, sous le régime précédent, les icônes, étant considérées comme objets de culte et non point comme objets d'art ancien, étaient fréquemment repeintes et revernies; il fallait qu'elles parussent aux fidèles dans un perpétuel « état de neuf ». Les Soviets ont changé tout cela. On s'occupe d'enlever les vernis et les repeints. Et il paraît que l'on fait des découvertes intéressantes. « Malheureusement la crise du papier et la désorganisation typographique ont obligé le service des Beaux-Arts à publier très irrégulièrement les études et les photographies de la commission éditoriale. » On se contente d'« annoncer » treize monographies et la découverte d'une fresque de la fin du XIIe siècle, représentant *le Jugement dernier*, dans la cathédrale de Saint-Dmitri à Vladimir-sur-Chiasma, dont les figures rappelleraient celles des mosaïques de Torcello.

Des promesses, des théories, des restaurations, treize monographies que l'on publiera en des temps meilleurs, la découverte d'une vieille fresque, voilà le bilan de la lettre de M. Grabar. M. Grabar, qui n'a pas de nouvelles d'Italie depuis quatre ans, s'inquiète du sort du *divino Veneto*. Allons, tant mieux! M. Ojetti en est enthousiaste au point qu'il compare malicieusement l'œuvre bolcheviste à celle de la Direction générale italienne. Il semble cependant prudent d'attendre jusqu'à plus ample informé pour donner en exemple M. Igor Grabar à M. Colasanti ou à M. Paul Léon.

INFORMATIONS

Légion d'honneur.

Ministère du Commerce. — Dans la liste des promotions et nominations faites dans l'ordre de la Légion d'honneur, sur proposition du Ministre du Commerce, au titre des expositions de Gand, Lyon, San Francisco et Casablanca, nous relevons les noms suivants, qui intéressent le monde des beaux-arts.

Au grade d'officier : MM. Léonce Bénédite, conservateur du Musée du Luxembourg et du Musée Rodin; Delaherche, céramiste; Lefebvre-Desvallières, artiste peintre; P. Landowski, statuaire; Paul Renouard, artiste peintre.

Au grade de chevalier : MM. F.-A. Bail, artiste peintre : J.-D. Bacqué, statuaire; A. Carrera, L. Charlot, artistes peintres; E. Decœur, céramiste; E. Dufrêne, décorateur; Mme Fantin-Latour, née V. Dubourg, MM. J. Fouqueray, artistes peintres; Fouquet, joaillier d'art; L. Jaussely, architecte; P. Jouve, statuaire; J.-A. Lafleur, graveur; F.-P. Coffinhal-Laprade, artiste peintre; A. Maillol, statuaire; Clément Mère, décorateur; Mme Pierre Mille, née Serruys, sculpteur; M. E.-G. Monod, ciseleur; P.-A. Paquet, architecte; Prost, directeur du service spécial d'architecture et des plans de villes au Maroc; H. Rapin, décorateur; A. Recoura, architecte; M.-L. Süe, décorateur.

A l'Institut.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (séance du 6 août). — M. Homolle dépose sur le bureau de l'Académie le bulletin des comptes rendus

de la première session du Comité de l'Union académique internationale tenue à Bruxelles. Cet organisme est entré dans la voie des réalisations pour certains travaux tels que l'inventaire des vases grecs, commencé sur l'initiative de M. Edmond Pottier.

— M. Homolle donne ensuite lecture d'une lettre de M. Charles Picard, directeur de l'École française d'Athènes, sur la reprise des travaux de notre grand établissement archéologique auquel il est nécessaire de rendre la place prépondérante qu'il avait avant la guerre à Constantinople et en Asie-Mineure.

— M. Clermont-Ganneau donne lecture d'une communication sur Barcochabas, chef d'une insurrection du nationalisme juif qui éclata moins de soixante ans après la prise de Jérusalem.

— M. J.-B. Chalot communique une note du R. P. L. Villecourt sur les *Homélies spirituelles* indûment attribuées à Macaire d'Égypte.

— M. Babelon donne lecture d'une note où le Dr L. Carton expose les résultats de ses dernières fouilles à Carthage.

Séance du 13 août. — M. Frantz Cumont commente un passage de l'*Axischos*, petit dialogue attribué à Platon, mais qui paraît être en réalité une œuvre du IIIe siècle.

— M. R. Cagnat propose une explication d'un graffite de Carthage signalé dans la précédente séance par le Dr Carton, et lit une note de M. Poinssot, inspecteur des antiquités de la Tunisie, sur deux inscriptions faisant connaître l'emplacement de la *Civitas Mizitana* et du *Pagus Assalitanus* sur la voie romaine de Carthage à Tebesa.

Dans les Musées.

Au Château de Versailles. — Le 22 mars 1871, quand l'Assemblée nationale revint de Bordeaux à Versailles, après la signature de l'armistice franco-allemand, elle siégea dans la salle de l'Opéra du château, construite pour Louis XV par Gabriel et transformée en vue de son utilisation nouvelle par l'architecte Questel.

La principale de ces transformations fut l'établissement d'un plafond vitré, ce qui nécessita l'enlèvement du plafond du théâtre, peint par Durameau et figurant *Apollon préparant des couronnes aux hommes illustres dans les arts*. Cette vaste toile fut démontée, roulée et déposée dans les cintres de la scène.

Sur l'initiative de M. Paul Gruyer, M. Deruaz architecte du Sénat (le Sénat ne siège plus à Versailles, comme on sait, mais il n'en possédait pas moins, jusqu'à ces derniers temps, la disposition de la salle de l'Opéra), a fait récemment descendre et dérouler sur la scène le plafond de Durameau, qui a eu la bonne fortune d'échapper aux retoucheurs de Louis-Philippe et qui s'est trouvé en excellent état de conservation. C'est une œuvre extrêmement curieuse pour le coloris et l'exécution.

Le Sénat a fait remise de la toile aux Beaux-Arts, comme il leur a rendu tout dernièrement la salle elle-même, où il est question de donner des représentations On ne sait encore si l'on remontera le plafond de Durameau sur son ancienne ossature, qui existe toujours, démontée, ou si on lui trouvera une place dans une autre salle du château : M. P. Gruyer (*Débats* du 7 août) propose la salle des Gardes, où les mythologies de Durameau remplaceraient agréablement les allégories ennuyeuses de Callet.

Musées de province. — Sur l'initiative de M. Guey, conservateur du musée de Quimper, une Association des conservateurs des collections publiques de France vient de se constituer pour la défense des intérêts du personnel technique de ces établissements et l'organisation de congrès annuels où seront traitées les questions concernant les musées de province.

Manufactures nationales.

Manufacture de Sèvres. — M G. Lechevallier-Chevignard, administrateur-adjoint de la manufacture nationale de Sèvres, est nommé administrateur de cet établissement en remplacement de M. Émile Bourgeois, démissionnaire.

En province.

A Reims. — Il vient d'être émis, au profit de la reconstruction de la cathédrale de Reims, un « timbre de la paix », d'une valeur de 0 fr. 10, représentant la cathédrale et portant la devise : *Veritas, Libertas, Justitia.*

— Le Comité danois pour la reconstruction de la cathédrale de Reims a remis à notre ministre à Copenhague, M. Paul Claudel, un chèque de 1.032.000 francs.

Concours.

Affiches pour l'emprunt. — Un concours d'affiches est organisé, dont l'exposition aura lieu dans les salles de la galerie Devambez, en vue de permettre aux banques d'avoir un choix intéressant de maquettes pour la publicité du prochain emprunt. Ce concours, ouvert à tous les artistes et doté de prix importants, aura lieu du 6 au 15 septembre prochain.

Les envois devront être adressés à la galerie Devambez, 43, boulevard Malesherbes, avant le 31 août.

Les conditions du concours seront envoyées à tous ceux qui en feront la demande.

Timbres-poste. — Le sous-secrétariat d'État des postes et des télégraphes publie le programme du nouveau concours ouvert pour la création de trois nouveaux types de timbres-poste.

Le concours est ouvert à la date du 29 juillet 1920 et sera clos à la date du 15 janvier 1921. Il comporte l'attribution de trois primes de 10.000 francs; trois primes de 3.000 francs et trois primes de 1.000 francs.



HIPPOLYTE LEFEBVRE. — MISS CAVELL.

Statue marbre.

A l'Étranger.

A Anvers. — Les 8 août et jours suivants, ont eu lieu à Anvers les cérémonies du quatrième centenaire de Christophe Plantin, qui avaient dû être ajournées en raison de la guerre.

La France était représentée à ces fêtes par M. L. Flameng, membre de l'Académie des beaux-arts. Plantin, en effet, si Anvers peut le revendiquer comme son enfant d'adoption, était d'origine française : il naquit à Montlouis, à quelques lieues de Tours, en 1515, et c'est après s'être formé auprès des maîtres imprimeurs de chez nous, qu'il alla fonder à Anvers, en 1555, cette illustre maison d'imprimerie et d'édition, aujourd'hui transformée en musée, d'où sortirent tant de publications, aussi remarquables pour le choix des textes que pour la perfection typographique et la beauté des gravures.

« L'Architypographe » étant mort en 1589, un de ses gendres, J. Moret, lui succéda, et c'est ce dernier qui commença de réunir la collection des éditions publiées par le maître imprimeur, collection que l'on admire aujourd'hui dans ces salles encore garnies de leurs anciens meubles et décorées de portraits peints et gravés, et dans ces ateliers conservés tels quels avec leurs casses garnies de caractères, leurs presses, les épreuves et la composition des ouvrages en cours d'impression, etc., qui font de ce bel hôtel du XVIe siècle un des musées les plus pittoresques, les plus instructifs et les plus émouvants.

A Milan. — La municipalité de Milan, par un accord qui vient d'être conclu, rentre en possession du Palazzo della Ragione. On construira un nouvel édifice pour l'Archivio notarile qui y était installé depuis le XVIIIe siècle. Le Palazzo della Ragione, élevé vers 1230 pour servir de siège à divers tribunaux, avait été désaffecté déjà par Gian Galeazzo Maria Sforza en 1481. Il fut défiguré au cours des siècles, surélevé d'un étage, privé de sa *loggia* qu'on aveugla. La *loggia* fut rouverte en 1900. On parle maintenant de détruire l'étage qui fut ajouté, et l'on s'occupera d'une restauration complète. Elle sera, sans aucun doute, dirigée avec ce zèle affectueux et érudit dont les archéologues italiens ont si souvent donné l'exemple. — L. G.

A propos de « Miss Cavell »

Au Salon de 1919, ou plutôt à « l'Exposition » qui rapprochait fraternellement sous le même toit, pour une œuvre de bienfaisance, les deux sociétés rivales, une calme figure s'imposait à notre souvenir comme une manière de chef-d'œuvre, par la simplicité, la dignité, la loyauté de l'attitude et du faire, qui révélaient aussitôt la communion d'une grande âme et d'un grand artiste. L'ouvrage avait ému les regards même officiels, puisqu'il devenait immédiatement l'objet d'une commande de l'État pour son exécution définitive; et, cette année, le plâtre original reparaissait en marbre au beau milieu du Salon des Artistes Français (1) : l'ambitieuse banalité de tant de monuments commémoratifs ne donnait que plus de prix à la dolente *Miss Edith Cavell* que le statuaire, M. Hippolyte Lefebvre, évoque, et j'allais écrire invoque, comme une sainte martyre, à l'heure suprême, dans l'humble rayonnement de sa résignation sublime.

En ce capharnaüm de douleurs maniérées et de héros factices, il nous semblait consolant de voir un artiste moderne insuffler un peu d'âme à la muette splendeur du marbre et de pensée à la docile inertie de la matière. Ame et pensée ne sont guère, au demeurant, les défauts coutumiers de nos pétrisseurs de glaise dont le cerveau primaire travaille encore moins que l'imagination lasse de nos tritureurs de pâte, puisque le beau métier leur suffit ! Au surplus, le problème ne se trouvait-il pas accru par la difficulté de suggérer la beauté du sacrifice et l'immortalité du sentiment par la plus modeste attitude d'une héroïne sans faste, ingénûment vêtue du costume contemporain ? Aussi bien, l'évocateur discret de *Miss Cavell* appartient-il à cette pléïade d'honnêtes novateurs qui cherchent à rajeunir, avec une sage et savante audace, ce que Baudelaire appelait « la mission divine » de la statuaire, en la revêtant de plus d'humanité. Mais où placer dignement un aussi simple hommage ?

Aux Tuileries, en effet, sur la façade de la longue galerie du Jeu de Paume qui domine le jardin, près des ruines exquises du palais calciné de Philibert de l'Orme et devant les baraquements, heureusement provisoires, d'une exposition d'art décoratif, quelle déconvenue nous attendait !...

(1) Voir le *Bulletin* du 25 mai 1920, p. 79.

Tout fraîchement encastré dans la noire muraille, un hommage *à Edith Cavell* arrête la distraction du rare passant dans ce désert, car sa blancheur agressive, que les pluies de notre ciel parisien patineront, fait une tache désagréablement claire, et qu'il faut souhaiter provisoire aussi, dans l'encadrement régulier du fronton classique et des quatre pilastres cannelés, à chapiteaux d'ordre ionique romain : c'est un haut-relief de pierre, signé *Gabriel Pech, 1919*.

Étendue morte en son costume d'infirmière, enveloppée dans sa large cape et déjà frappée par les balles de ses bourreaux dont un des casques surmonte la scène, la victime fait saillie sur un trop vaste fond de froide apothéose où s'ébauche l'apparition tout à fait quelconque d'une figure en très bas-relief, apportant une palme et des fleurs.

Comme décoration, dans ce cadre ancien, la stèle offre l'aspect d'un anachronisme; quant à l'ouvrage en lui-même, il est correctement ambitieux, sans plus; et si le mouvement de la tête sans vie n'offusque point les yeux, quel pauvre goût dans la vulgaire silhouette de ce casque à pointe et de ces grands pieds presque masculins! Quel piètre hommage à celle qui mourait sans reproche et sans peur à Bruxelles, le 12 octobre 1915, après avoir écrit simplement : « J'ai vu la mort si souvent que je ne la trouve plus ni étrange, ni pénible ! Je suis heureuse de mourir pour mon pays » (1).

Et, surtout, gardez-vous bien de comparer cet hommage au précédent! Ou plutôt, comparez intérieurement les deux œuvres pour nous encourager à conclure ainsi : donc, un emplacement unique à Paris vient d'être obtenu par la moins significative des deux œuvres inégalement inspirées par la même figure ; et, circonstance aggravante, le jardin des Tuileries, déshonoré déjà par trop de monuments d'ordre politique, n'est-il pas la propriété de l'État qui fut l'auteur de la commande au meilleur des deux statuaires de *Miss Cavell*?

De longs commentaires et de candides regrets seraient superflus; car il est facile de pressentir ici, dans les destinées si divergentes des deux ouvrages, deux attitudes consécutives à deux caractères d'artistes ! *Habent sua fata libelli;* les livres ont leur destin; les statues aussi... Ce n'est jamais, dans l'occurrence, l'art seul ni l'art pur (comme diraient les philosophes) qui décide; et l'événement nous rappelle cette pensée mélancolique de La Bruyère qui sera la moralité de l'aventure : « Vous dites qu'il faut être modeste; les gens bien nés ne demandent pas mieux : faites seulement que les hommes n'empiètent pas sur ceux qui cèdent par modestie et ne brisent pas ceux qui plient ». Et la candeur du plus spirituellement français des fabulistes ajouterait finement :

> Je me sens né pour être en butte aux méchants tours (1).

On n'ignore pas, en effet, les « emprunts » déjà pratiqués dans l'œuvre d'un maître trop discret de la statuaire contemporaine : témoin *l'Hiver* (2) de M. Hippolyte Lefebvre, qui devait accompagner l'admirable groupe de ses *Aveugles* au musée du Luxembourg, et dont on retrouve la composition si familièrement grandiose au square du Bon Marché, dans le monument de Mme Boucicaut ! Témoin la svelte figure féminine, et si résolument moderne, de son *Été*, qui n'a pas manqué d'inspirer déjà plus d'un « souvenir » à nos exposants !

Et, maintenant, où placer la plus émouvante des deux *Miss Cavell?* Où l'État, qui l'a commandée, l'enverra-t-il ? Pour sceller à jamais, au nom supérieur de l'art, la continuation de l'Entente, pourquoi ne pas l'offrir à nos amis les Anglais?

RAYMOND BOUYER.

(1) Document fourni par une photographie de Miss Cavell, à la 1re exposition faite par la Société de l'Histoire de la Guerre, du 22 juillet au 15 octobre, au Pavillon de Marsan.

(1) Joli vers d'une épître de La Fontaine, à propos des intrigues du Florentin Lulli.

(2) Le groupe en marbre des *Aveugles* fut exposé au Salon de 1902, *l'Hiver*, au Salon de 1907 et *l'Été*, au Salon de 1908.

L'Iconographie de la Cathédrale d'Amiens

à propos de la récente exposition du Musée de Picardie

C'est à une exposition d'un genre spécial que nous conviait la Société des Antiquaires de Picardie à l'occasion du septième centenaire de la fondation de la cathédrale d'Amiens.

Son objet unique, en effet, était l'iconographie de la cathédrale à travers les âges; en sorte qu'on y trouvait, d'une part, la plus précieuse collection de renseignements documentaires, mais aussi, et plus attachante encore, la vision simultanée des diverses images qu'un tel monument a vu retracer de lui-même aux diverses époques, suivant les nuances de sensibilité, d'intelligence et de goût propres à chacune.

Cette exposition, annoncée ici-même à plusieurs reprises, a duré trop peu de temps pour qu'il ait été possible d'en donner le compte rendu; mais il n'est pas sans intérêt, aujourd'hui qu'elle a fermé ses portes d'en dégager l'enseignement et d'en fixer le souvenir.

Dans l'ordre documentaire, trois ensembles retenaient surtout l'attention. Et c'était, d'abord, la série la plus complète qu'on eût jamais vue réunie, des tableaux offerts à la cathédrale par les maîtres de la Confrérie du Puy-Notre-Dame. Sur quinze de ces peintures, subsistantes et sûrement identifiées, quatorze, en effet, figuraient à l'exposition, intégralement conservées, ou à l'état de fragments plus ou moins importants (certains rapprochés ici pour la première fois); la quinzième, qui se trouve dans une collection privée en Touraine, étant représentée par une photographie.

Jamais pareille occasion ne s'était offerte d'étudier et de comparer une série d'œuvres qui, avec un programme unique, s'étendent, pour les exemples conservés, de 1499 à 1666, offrant ainsi comme un résumé, incomplet, certes, mais bien significatif, de près de deux siècles de peinture française.

De très précieux textes, recueillis par un chercheur amiénois (1), nous avisaient déjà que, au moins, de la fin du XVIe siècle au début du XVIIe, ces tableaux ont été peints sur place par des maîtres locaux. Le témoignage de nos yeux suffirait à nous faire présumer qu'il en fut de même pour les plus anciens : 1499 (deux fragments, de dimensions très inégales) et 1513 (trois fragments plus petits). Mais, à d'autres moments, les maîtres, peut-être originaires d'Amiens, eux aussi, et travaillant à Amiens, subirent indubitablement des influences étrangères.

Parmi les cinq panneaux les plus beaux et les plus significatifs, ceux qui, dans leurs cadres somptueux de l'époque, donnent de l'art des tableaux du Puy le plus favorable témoignage, il en est surtout deux, ceux de 1518 et de 1519, très évidemment du même auteur, qui révèlent des influences septentrionales très accusées et très spéciales. On a cherché d'abord, comme il était naturel, en Flandres, l'origine de ces influences et de celles qui, à un moindre degré, se manifestent dans tout ce groupe d'œuvres; on a mis en cause le peintre douaisien Jean Bellegambe. Il est une autre école, jadis moins bien connue, mais dont l'importance dans la peinture du Nord au début du XVIe siècle grandit à mesure qu'on l'étudie de plus près et à laquelle ces deux tableaux du Puy, en particulier, m'ont dès longtemps semblé se rattacher par quelque lien encore mystérieux : je veux parler de l'école hollandaise, représentée vers 1518 par Cornelis Engelbrechtsen, Cornelis van Oostsanen et Lucas de Leyde qui, à lui seul, incarnait, pour la critique de jadis, toute l'école (1).

Plus tard, le tableau de 1548, si heureusement rapporté de Coullemont (Pas-de-Calais), fait penser, pour le faire des portraits, à un disciple de Clouet qui se souviendrait d'Holbein. Enfin, celui de 1666, qui clôt la série, pourrait être classé dans l'école romano-bolonaise, si on ne le voyait signé de Frère Luc, récollet amiénois.

L'exposition du Musée de Picardie réunissait un nombre assez considérable de ces dessins de

(1) Robert Guerlin. *Notes sur les tableaux offerts à la Confrérie de N.-D. du Puy à Amiens.* Paris. Plon, 1898, 8°.

(1) Le temps et la place me font défaut pour procéder ici aux rapprochements nécessaires, rapprochements qui portent plus sur le style des draperies et les proportions des figures que sur la composition (qui reste très originale) des tableaux du Puy. Comparer notamment les anges qui volent autour du Père Eternel dans le tableau de 1518 et ceux du *Jugement dernier* de Lucas de Leyde au Musée de cette ville.

Viollet-le-Duc qui surprennent toujours par l'aisance et la fidélité avec lesquelles ils semblent s'assimiler l'esprit même du XIIIe siècle dans le décor et la sculpture.

On savait déjà que les frères Duthoit avaient été pour le maître, notamment en ce qui concerne les restaurations de sculptures, des collaborateurs infiniment précieux, eux aussi investis d'une sorte de divination de l'art du moyen âge (2) ; on savait moins, hors d'Amiens, qu'ils ont laissé aussi une œuvre considérable de dessinateurs. La guerre, survenant peu après l'installation, au Musée de Picardie, d'une importante série de leurs dessins (détruits par le bombardement du 26 mars 1918), avait arrêté et risqué de compromettre à jamais la diffusion de cette œuvre. Fort heureusement, une partie importante en est conservée, soit à Amiens même (série non exposée du don fait au musée par les héritiers des Duthoit), soit dans diverses collections. Une partie, enfin, a été reproduite par la gravure dans les nombreuses publications auxquelles ils collaborèrent. Les dessins exposés donnent, du talent des deux frères inséparables, de l'acuité de leur vision, de la délicatesse et de la fidélité de leur crayon, une impression vraiment neuve et sont un apport de valeur dans la série des images de la cathédrale.

Comment celle-ci, d'abord reproduite avec intelligence et amour dès 1490, dans un paysage de « plate peinture » formant le fond d'un des bas-reliefs du tour du chœur, puis dans le tableau du Puy de 1521, parut ensuite négligée ou trahie, pour retrouver au début du XIXe siècle une popularité et une faveur extraordinaires avec les graveurs anglais et français, c'est ce que je n'ai plus la place de retracer ici. Notons seulement, pendant le cours du XVIIIe siècle, deux exceptions heureuses : les quatre charmantes planches de Cochin fils pour le bréviaire de 1746 (remaniées en 1840) et, en 1727, les curieux relevés de l'ingénieur Saint-Marc. Ce sont là dessins secs et froids comme des épures de géomètre, mais nous leur devons de précieuses indications sur des monuments disparus, comme l'église Saint-Firmin le Confesseur qui, « jouxtait » la cathédrale, ou comme le jubé du XIIIe siècle détruit en 1755.

L'époque contemporaine semblait aux visiteurs de l'exposition, avoir ajouté un assez maigre apport à l'iconographie de la cathédrale. Des circonstances, indépendantes de la volonté des organisateurs, les ont empêchés de montrer ici les œuvres de Lepère. Mais ni celles-ci ni celle de Beltrand, ni même les études à l'huile ou au pastel de Désiré Lucas, préparations fort intéressantes pour la grande toile qui, du Salon des Artistes français, est venue ici occuper la place qui lui convenait, ne nous satisfont pleinement. Beaucoup d'artistes modernes ont été séduits par la vue dite : du port du Don, mais ce coin d'Amiens d'où la cathédrale apparaît, géante, au-dessus des maisons basses reflétées dans les eaux de la Somme, leur a tendu un piège : sans rééditer le naïf romantisme des lithographes de 1830 qui coiffaient de chapeaux napolitains les bons « hortillons » menant à la perche leurs bateaux plats, ils ont eu de la cathédrale une vision souvent faussée dans l'esprit. De ces erreurs pittoresques, la plus charmante est sûrement l'aquarelle d'Hervier où le monument apparaît de biais au milieu de quelque orage qui balaie dans le ciel des nuages d'un bleu sombre, tandis qu'un violent coup de lumière frappe les maisons d'en bas. Mais, devant cette œuvre et quelques autres, on se prend à évoquer, les yeux fermés, ce que serait cette même vue de la cathédrale, enregistrée et traduite par un cerveau et une main docilement fidèles à la nature et se défendant de vouloir lui donner des leçons; on imagine une œuvre, exquise par la seule justesse des valeurs, par la finesse d'une lumière septentrionale, caressant les formes sans les violenter et l'on s'aperçoit que c'est à Corot que l'on pensait, au Corot des clochers de Chartres et de la nef de Sens..

Lorsque j'aurai ajouté que cette exposition laisse derrière elle, sous la forme du catalogue rédigé par M. Pierre Dubois, un instrument de travail excellent et, sous une forme modeste, le plus complet répertoire commenté de l'iconographie et de la bibliographie de la cathédrale, on comprendra mieux encore l'intérêt qu'elle offrait aux archéologues comme aux simples amis de l'art français.

LOUISE LEFRANÇOIS-PILLION.

(2) Il ne s'agit pas ici de préconiser les restaurations inutiles ; celles des frères Duthoit restèrent presque toujours discrètes.



Le Général Lyautey amateur d'art et collectionneur

A propos d'un livre récent (1).

« Quand je passe une heure à m'imprégner d'un primitif italien ou d'un bibelot de Cluny, je jouis autant de ma propre jouissance que de l'indifférence des imbéciles qui passent les yeux vagues. Et après tant d'années de vie brutale... je rêve d'une fin de vie purement contemplative parmi les chefs-d'œuvre. Serait-ce assez chic de finir gardien de musée ? »

(Lettre inédite écrite de Madagascar à M. de Voguë.)

Ah ! le bon, le grand livre — et que ces mots semblent usés pour traduire ici l'impression qu'il laisse... N'avait-il pas paru à la veille des vacances parmi les nouveautés et les derniers romans de saison à lire sans passion, à la mer ou à la montagne ? Ils sont tous là, non coupés, mais les 650 pages des deux tomes ont été lues d'une haleine, sans autre répit que les traits de crayon aux marges et les coups d'œil aux cartes d'opération.

Si elles font beaucoup parler d'elles, ces lettres écrites du 15 octobre 1894 au 3 janvier 1899, il m'étonnerait qu'elles suscitent les âpres discussions et les critiques violentes qu'elles auraient connues, vers 1900, si leur auteur n'avait alors refusé de les publier. Depuis, les vertus de l'armée coloniale et de ses grands chefs ont suffisamment éclaté quand il a fallu sauver la mère-patrie. Quant aux méthodes de colonisation apprises au contact de Galliéni, celui qui était alors le chef d'escadrons d'état-major Lyautey a eu la fortune de les appliquer avec un tel génie durant quinze années au Maroc qu'il méritera de leur laisser son nom. Il n'est pas exagéré de dire qu'elles lui assignent une place à part, très haute, dans l'histoire de l'impérialisme colonial français.

Tout ce que l'on a dit ou dira excellemment de divers côtés, tout ce que ces phrases ardentes peuvent susciter d'énergies, d'audaces, de volonté d'action parmi les jeunes hommes, à quelque profession qu'ils appartiennent (ah ! les beaux livres de prix pour les distributions de l'an prochain !), je ne peux pas y insister, mais qu'il me soit permis de dire la joie que ce fut, pour les spécialistes que nous sommes, de retrouver ici un Lyautey bien connu de ses familiers : le passionné amateur d'art et collectionneur.

Je ne voudrais pas être injuste ; peut-être suis-je mal renseigné, mais existe-t-il parmi nos contemporains d'autre exemple d'un grand soldat qui eût signé la phrase épinglée en tête de cet article ? En existe-t-il un autre ayant enlevé d'enthousiasme, au bivouac, après des heures, des journées, des mois de surmenage intense, de ces tableaux du bled, de ces croquis à la Fromentin, digressions exquises parmi tant de rapports serrés, aux documentations précises, aux larges vues générales sur nos colonies et leur avenir ? Qui, mieux que le général Lyautey, eût pu s'asseoir à l'Académie des beaux-arts aussi bien qu'à l'Académie française ?

Sur le bateau qui l'emporte de Marseille, il écrira à sa sœur — un matin à 2 h. ; c'est sa moyenne de travail chaque nuit — en résumant ses impressions du Caire, du Nil, de Suez : « Lis *l'Art Arabe*, de Bayet, de la collection Quantin » et les « deux livres » importants de Maspero qu'il a « pioché ferme précédemment ». « Je t'y renvoie, ajoute-t-il, si tu veux que nous en causions au retour » (1).— « Au départ de Colombo, 11 heures du soir » revenant de la ville et de Kandy, il lui écrira encore : « Voyons, essaye d'imaginer : dessins de Gustave Doré ; décors de *l'Africaine* et d'*Aïda* ; certaines images de Biskra ; les plus beaux jardins d'hiver de Paris ; amalgame tout cela. . » et il poursuit dans une description endiablée et lumineuse à mettre à côté de celles de Chevrillon, le maître auquel il a pensé.

A Saïgon, « trop de monuments administratifs, trop de cariatides, trop de plâtres » ! Cependant, cette « décoration de carton dans cette magnifique végétation est très satisfaisante et réjouit l'œil ».

(1) *Lettres du Tonkin et de Madagascar* (1894-1899), 2 vol. in-8°, Colin, 40 fr. — Un vœu à l'éditeur : le prix élevé de l'ouvrage interdit sa lecture à beaucoup. Une édition « bon marché » d'un tel manuel d'énergie française n'est-elle pas possible ?

(1) Mon général, excusez-moi de venir faire le « pion », comme vous dites. Dans votre belle évocation du Nil, le tableau *la Sainte Famille dans les bras du Sphinx* autrement dit *le Repos en Egypte*, n'est pas de Lerolle, mais de Luc-Olivier Merson... et pardonnez aux scholiastes présents et à venir !

Mais si ce modernisme sent trop la métropole, quelle aubaine de visiter à Cholon un Tonkinois titré, de s'extasier chez lui devant tout « un amas de vrais et anciens bibelots, ici dans leur cadre, arrangés avec un goût singulier... et de grands panneaux de laque qui me font envie !... Sous la conduite de l'hôte, j'ai bibeloté très agréablement dans les magasins chinois, m'asseyant aux comptoirs, palpant les soies, tout le bonheur, quoi ! » N'est-il pas délicieux l'aveu de l'officier, par ailleurs si fou de son métier, travaillant seize heures par jour, résistant en finesse comme l'acier, exemple si brillant d'énergie et de devoir professionnel qu'il conquiert tous ses supérieurs, le civil comme le militaire... « Ma meilleure détente, ajoutera-t-il, c'est de bibeloter... j'ai maintenant une série de grandes pièces d'un aspect mi « pagode », mi « fumerie d'opium » ; tout ce que j'ai ramassé au cours de mes tournées et dans les recoins d'Hanoï s'y est entassé ». C'est du reste la « great attraction » ; rien n'est plus « chic » que de venir voir ce *home* qu'il décrit si heureusement, terminant par sa « fumerie, prétexte d'un bibelotage indéfini ; rien n'en comporte un plus compliqué, plus varié, plus raffiné ; meubles, buffets avec ustensiles spéciaux, tentures, lampes en argent ciselé, pipes de toutes matières, du simple bambou à l'ivoire et l'ébène précieux ».

Le tout décrit dans un style somptueux et net, de bel écrivain d'art. Quelle désolation, pour le jeune chef d'état-major trop occupé, d'avouer un jour : « Jusqu'à nouvel ordre, plus de bibelots », après avoir constaté, plein de regrets : « On trouve d'ailleurs beaucoup moins qu'au début de la conquête ». Les stocks se sont épuisés devant le nombre croissant des fonctionnaires et devant la barrière des droits protecteurs. Quelque temps après, il s'inquiète des siens, de « l'encombrement qui sera ici dans un an », et, trois mois après son arrivée, il se demande : « Que ferai-je de tout ce bric-à-brac si jamais je pars d'ici, et où et comment parviendrai-je jamais à l'installer en France » ? Il y réussira parfaitement, n'en doutons pas. L'appartement légendaire de la rue P.-L. Courrier et les salons actuels de la rue Bonaparte (qui mériteraient une étude) ont été la réponse de celui qui eût fait le plus habile des conservateurs de musée.

Mais pour l'instant, nous n'en sommes point là. Il quittera toute cette installation confortable sans une hésitation. Son rêve n'est-il pas de se délivrer de la vie sédentaire qu'on l'oblige à mener pour la vie d'action, de responsabilités, de misères physiques mais de satisfactions morales, tout d'abord avec le chef ardemment admiré, pour faire ses classes, puis, après le départ de Galliéni, seul, bataillant, pacifiant, administrant, négociant avec les pirates, les chefs de bandes, les mandarins chinois ? Ses chers bibelots seront alors les trophées de guerre, étendards, fanions, et l'amateur enverra aux siens des pages d'album couvertes de paysages clairement vus, sobrement rendus, d'un crayon volontaire et fin, où l'auteur, qui n'est pas un novice, fait oublier avec goût la sécheresse du croquis d'état-major. Nous en avons compté vingt-huit au cours des deux volumes. Fort bien reproduits, ils témoignent de « coins » où le paysagiste, aujourd'hui encore, ne va pas souvent planter son chevalet.

Le général Lyautey a, si je ne me trompe, quatre passions : l'action, avant tout ; créer, faire naître la vie ; — jouir de la nature ; — lire ; — s'imprégner d'art, bibeloter, comme il dit. Ces deux dernières sont pour lui, dans leur douceur même, le grand repos. En colonne, au bivouac, il lira donc, lira beaucoup. Il faut l'écouter réclamant à l'ami qui plus tard publiera ses lettres, des livres, toujours des livres : littérature, histoire, sociologie, poésie — et quoi encore ?... « Le catalogue illustré des Aquarellistes de cette année (ça se retrouve au siège de la Société) ; un *Figaro-Salon* ou autre publication illustrée, à votre choix et goût, pour me donner idée des Salons de cette année, Champ-de-Mars et Champs-Elysées », et enfin une revue d'art pour se tenir au courant car « ici, où les ressources d'art manquent totalement, « l'image » fait un plaisir infini ». Toutes les autres revues — les littéraires — ne lui sont-elles pas familières : « Lis-tu la *Revue blanche*, demande à un correspondant de Paris cet homme qui est aux antipodes ? Si, oui, tu pêcheras dans le n° du 15 une charmante chronique d'art ». Et il faut voir comment il la manie lui, la chronique, à ravir un homme du métier, construisant en quatre traits essentiels un paysage étincelant de couleurs, avec, comme sauce, sa délicieuse sensibilité toujours en éveil. Il en faudrait citer dix, vingt, d'autant plus attachants qu'ils sont moins préparés ! Bien difficile de l'accuser de « lotiser » malgré la belle digression que cela ferait de comparer les deux plumes, celle du marin et celle du cavalier, enragés collectionneurs tous deux, ayant couru le globe, adoré la défroque d'Orient, accumulé le bric-à-brac, vu les mêmes paysages !

Parti sur d'inoubliables visions de Hué, de la cour d'Annam, du Cambodge, d'Angkor enfin, dont il vivra encore les impressions sur le paquebot qui le conduit à Madagascar, il aura là nettement la sensation que ses nouvelles occupations vont « une fois de plus lui couper le bibelotage pour longtemps ». D'ailleurs, le pays s'y prête peu. Quelques cris d'admiration devant une fort belle nature, très différente de l'autre, c'est tout. Toutes pleines des soucis, des responsabilités du commandement d'un vaste territoire, à conquérir pied à pied par le canon et le fusil, du travail de mise en pratique des méthodes du général Galliéni, sont les nouvelles lettres. Absolument conquis par les grands problèmes coloniaux qui ont dès lors accaparé sa vie, dans le tourment de sa rentrée en France il n'entrevoit que l'art et les maîtres pour s'en consoler. Il dira au meilleur de ses amis : « C'est avec un véritable effroi que j'envisage le retour en France. Je tâcherai d'y rester le moins possible et de m'y réfugier à l'abri des affections de famille et des rares amis comme vous, avec qui il sera possible de s'ouvrir entièrement. Le Louvre, Cluny, Puvis de Chavannes, à qui vous venez d'adresser un si touchant adieu, les coins de campagne où je retrouve le passé, — voilà ce qui m'appelle et me sourit »... Le deuxième volume se termine sur ces mots. Ils se relient directement à ceux que nous avons placés au début de cette rapide étude — et sont aussi touchants.

Est-il besoin, après eux, de conclure? Oui, par une prière : « Général, dans l'entourage de vos amis, circulent des lettres exquises de votre voyage en Grèce; vous avez vu la joie que nous donnent celles-ci : ces billets tout frémissants d'Athènes, du Parthénon et d'Olympie, publiez-les, vous nous les devez! »

André Dezarrois.

Le « Livre de Raison » d'Hyacinthe Rigaud

I

Quand Hyacinthe Rigaud arriva à Paris en 1681, venant, par Lyon, de Perpignan où il était né vingt-deux ans auparavant, il possédait déjà quelque notoriété et ne fut pas longtemps à se faire connaître avantageusement dans la capitale : un an après son arrivée, il obtenait le grand prix de peinture; deux ans plus tard, il était agréé à l'Académie, et quatre ans ne s'étaient pas écoulés depuis les premiers portraits peints par lui à Paris, qu'il était tout à fait « lancé » et que la Cour et la Ville se disputaient l'honneur de poser devant son chevalet. Alors, travailleur acharné et doué d'une facilité remarquable, on le voit augmenter d'année en année sa production : de 1684 à 1686, il peint une moyenne de dix-huit tableaux par an; puis, quand les portraits du duc d'Orléans (1688) et du Régent (1689) ont encore accru sa renommée, quand ceux de Louis XIV (1694 et 1701) l'ont définitivement consacrée et que sa réception comme académicien (1700) a mis le sceau à sa réputation, il est accablé de commandes et fait flèche de tout bois; pendant cette période, il y a telles années où, de son atelier, ne sortent pas moins de trente-sept peintures, sans compter les copies de tableaux précédemment exécutés. A partir de 1715, date du portrait de Louis XV enfant, son activité se ralentit; il est au comble des honneurs et de la fortune; il choisit ses modèles et ne travaille plus qu'à son heure et à sa guise, sans d'ailleurs cesser de produire jusqu'en 1743, où il meurt dans la quatre-vingt-cinquième année d'une existence étonnamment remplie.

Si l'on ajoute à cet écrasant labeur que Rigaud se vit tout de suite (dès 1682) sollicité de donner des copies de certains portraits peints par lui, si l'on réfléchit que pour plusieurs de ces portraits, — ceux du roi de France, du roi d'Espagne, de l'abbé de Rancé, etc. —, les copies se comptent par douzaines, on est bien obligé d'admettre que l'artiste n'a pas pu matériellement faire face à tant de commandes ni les exécuter toutes personnellemeut; et l'on ne s'expliquerait pas une telle fécondité si l'on ne connaissait l'organisation de son atelier, si l'on ne savait qu'il était à la tête d'une véritable entreprise de portraits et qu'il avait autour de lui des collaborateurs auxquels il distribuait la besogne courante, se réservant les modèles les plus intéressants par leur rang, leur célébrité ou leur fortune, ceux avec lesquels il entretenait des relations d'amitié ou ceux qui lui étaient attachés par des

liens de famille; pour les autres, il se contentait, dans bien des cas, de donner les derniers coups de pinceau à des tableaux déjà commencés et quelquefois presque entièrement terminés par les peintres qui travaillaient pour lui.

A cette fin, il employait deux sortes de collaborateurs. D'une part, il avait des spécialistes chargés de traiter la partie du tableau à laquelle répondait leur spécialité : Parrocel peignait des fonds de batailles et Desportes des fonds de paysages; Hulliot, Monnoyer, Belin de Fontenay, les fleurs; à tel autre, il réservait les dentelles, et les armures à tel autre. D'autre part, il avait des portraitistes complets qui se substituaient à lui pour les commandes de moindre intérêt et allaient parfois jusqu'à reproduire, avec son attitude, son habillement et ses accessoires, un portrait ancien que le maître n'avait plus qu'à parachever en y ajoutant le masque du nouveau modèle et en y mettant, avec les retouches nécessaires, sa marque personnelle. Tournières et Nattier sont parmi les plus connus de ces collaborateurs de Rigaud; mais on en compte un bon nombre d'autres, comme Ranc, La Penaye, Bailleul, Prieur, Mélingue, J. Legros (celui-ci appointé non pas « aux pièces », mais à l'année), Montmorency, Verly, Leclerc, etc., qui vécurent et travaillèrent à l'ombre du grand homme.

La mise en pratique de ce que nous appellerions aujourd'hui un « travail en série » aussi bien organisé eut pour premier résultat l'enrichissement rapide d'un artiste dont les prix allaient croissant en même temps que la renommée. Au temps de ses débuts, Rigaud cotait ses productions sur des bases assez modestes : 11 livres pour une tête, 22 à 33 livres pour un buste, 44 à 88 livres pour une figure à mi-corps ou assise; à partir de 1697, la tête seule passe à 150 livres et le portrait à mi-corps vaut de 400 à 650 livres; inutile d'ajouter que certains modèles sont taxés à des prix spéciaux : quand le portrait du roi est payé 26.000 livres, un prince du sang ne s'en tire pas à moins de 6 à 7.000 pour le sien. A dater de 1715 enfin, quand la production du peintre se ralentit, le cours de ses portraits atteint son maximum : désormais il faut donner jusqu'à 300 livres pour avoir son buste. Quant aux copies, elles sont évaluées d'ordinaire à la moitié du prix du portrait original; et s'il est exact, comme le raconte Saint-Simon, que les copies du portrait de l'abbé de Rancé ne rapportèrent pas à Rigaud moins de 25.000 livres, combien ne dut-il pas gagner avec les portraits de Louis XIV, de Louis XV ou de Philippe V !

Mais qui ne voit le danger, et pour ainsi dire la rançon d'une telle méthode de travail et d'une production aussi hâtive ? De tant de peintures, dites de Rigaud qui courent le monde, et parmi lesquelles il en est beaucoup qu'il n'a pas exécutées de sa main, qui n'a pas constaté l'inégal mérite ? En regard de tant de pages magistrales, chefs-d'œuvre du portrait d'apparat, dans lesquels, comme on l'a dit, le grand siècle est représenté tel qu'il a voulu que nous nous le représentions, combien de tableaux de facture où la maîtrise de l'exécutant ne suffit pas à masquer l'insuffisance de l'étude et les redites d'un travail « fait de chic », où les attitudes se répètent comme les habits, où le décor n'est pas moins banal que les accessoires. En regardant ces portraits superficiels, on n'apprend pas grand'chose sur des personnages qui ne nous sont montrés ni avec leurs vêtements personnels, ni dans leur pose accoutumée, ni dans leur atmosphère habituelle, et l'on se dit que, parmi ces modèles princiers ou bourgeois, ces hommes d'église et ces soldats, ces financiers et ces robins, beaucoup ont eu à choisir le format, la pose et le costume de leur portrait à peu près comme on choisit aujourd'hui, chez certains photographes, la « carte de visite » pour une épreuve en buste ou la « carte-album » pour une épreuve à mi-corps; le prix augmente en proportion, mais le procédé, le décor ni les accessoires ne varient guère.

II

Si l'on possède d'aussi curieux renseignements et d'aussi précis sur l'atelier de Rigaud, c'est à l'artiste lui même qu'on les doit. Il avait pris soin, en effet, de noter sur un carnet les dates auxquelles il recevait le prix de ses peintures et celui des copies qu'il en avait faites. L'original de ce carnet, de ce « livre de raison », est aujourd'hui perdu, comme l'est aussi le « livre de vérité » où, à partir de 1700, Rigaud avait commencé de faire dessiner par ses collaborateurs ceux des portraits auxquels il attachait le plus d'importance. Mais il nous en est resté deux copies, — l'une complète et l'autre partielle, — qui peuvent nous consoler de la perte de l'original, en ce qu'elles ont été enrichies d'annotations et de corrections par un contemporain remarquablement informé sur Rigaud, ses collaborateurs et ses modèles.

La première de ces copies, conservée à la

Deux peintures perdues de H. Rigaud :



Portrait d'Elisabeth de Gouy
femme du peintre.
D'après la gravure de J.-G. Wille.

Rigaud
travaillant au portrait de sa femme.
D'après une gravure contemporaine.

140

bibliothèque de l'Institut, comprend deux volumes. Dans le premier, on trouve la liste des personnages peints par Rigaud, année par année, à dater de 1681 jusqu'à la mort du maître (1743); ces portraits, on l'a dit, sont énumérés selon la date à laquelle l'artiste en a reçu le paiement, et la somme reçue figure en regard du nom du modèle; le livre mentionne également les copies faites chaque année. Une main différente de celle qui a écrit cette liste, recopiée d'après le carnet original aujourd'hui perdu, a, par la suite, ajouté des renseignements complémentaires, — corrections de noms propres, détails techniques, gravures, etc. —; et, à dater de 1736, la main de cet annotateur, que l'on suppose être Henri Hulst, amateur honoraire de l'Académie de peinture et son historien, se substitue entièrement à celle du premier rédacteur (1). Le deuxième volume est intitulé : *Mémoire de l'argent que j'ay donné des copies que j'ay fait faire*, — titre incomplet, car on rencontre dans ce livre, qui embrasse les années 1694-1726, des paiements faits par Rigaud à ses collaborateurs, non seulement pour des copies, mais aussi pour tout ou partie de certains portraits originaux.

La deuxième version du « livre de raison » se trouve à la bibliothèque de l'École des beaux-arts. Elle ne comprend que les années 1681-1698. C'est le texte, recopié avec soin, de la version précédente, mais présentant avec celle-ci des divergences dans l'orthographe des noms et dans la chronologie des œuvres, et donnant, sur certaines copies retouchées par Rigaud lui-même, des indications qui ne figurent pas au manuscrit de la bibliothèque de l'Institut.

A. de Montaiglon et P. Mantz ont donné, en 1854, dans les *Mémoires inédits sur la vie et les ouvrages des membres de l'Académie royale de peinture, etc.*, une édition satisfaisante de cette deuxième copie, mais sans notes. Quant à la première copie, la publication qu'en a faite Paul Eudel en 1910 est aussi fautive pour le texte que pour les quelques notes qui y sont ajoutées ; à peu près tous les noms propres sont estropiés, et les identifications, les dates, les renseignements ne peuvent être acceptés sans contrôle.

Un recueil aussi précieux méritait d'avoir une édition digne de l'intérêt qu'il présente et des documents qu'il fournit aux travailleurs. M. Joseph Roman a entrepris ce travail. Il a publié récemment un beau volume, comprenant, avec une introduction, le texte du « livre de raison » accompagné de notes copieuses et de plusieurs index. Je voudrais dire comment le nouvel éditeur s'est acquitté de sa tâche et, l'ayant remercié de nous avoir donné cet utile ouvrage, présenter quelques réserves sur la méthode qu'il a suivie.

III

Il est superflu d'insister sur l'intérêt que présente un tel document, et ce qu'on vient de dire des procédés de travail de l'atelier de Rigaud le démontre suffisamment. Pourtant, il faut le remarquer avec M. Roman, si ces livres sont très riches en informations, ils ne sont pas complets, et les portraits peints par Rigaud n'y figurent pas tous : au portrait de Santeuil, au double portrait de Marie Serre et à celui de Laffitte avec sa femme et sa fille (ces deux derniers au Louvre), que M. Roman cite parmi les oubliés, on pourrait ajouter celui de M. Matheron, le grand-père du joaillier parisien du début du XVIIIe siècle, portrait cité par Hulst dans sa *Vie de Rigaud*, exposé sur la place Dauphine en 1732 et que le *Mercure de France* dit avoir été peint quarante-neuf ans auparavant, soit en 1683. On constate également quelques omissions en ce qui concerne les gravures : plusieurs d'entre elles, exécutées du vivant même de Rigaud, ne sont pas mentionnées. De même encore, certains portraits originaux manquent à leur rang chronologique, alors que le « livre de raison » cite des copies de ces mêmes peintures ; tel est le cas, par exemple, pour le grand portrait de Louis XIV en armure, dont l'original est au Prado et dont une trentaine de copies furent exécutées par l'atelier de Rigaud entre 1694 et 1700. Il s'ensuit que l'on n'est pas autorisé à conclure qu'un portrait attribué à Rigaud n'est pas de lui, du seul fait que ce portrait manque au « livre de raison »; mais alors il va de soi que, pour qu'il puisse être rangé dans l'œuvre du maître, il est nécessaire ou qu'il figure parmi les trente-six portraits énumérés par Rigaud dans son autobiographie rédigée pour Hulst, ou qu'il ait été gravé du vivant de l'artiste ou peu de temps après sa mort, ou enfin qu'il ait un « pedigree »

(1) En réalité, il me paraît que la copie de ce premier livre est l'œuvre de trois mains différentes : une première, qui a copié la partie 1681-1709 ; une deuxième, qui va de 1709 à 1736 (ces deux parties, annotées et corrigées de l'écriture dite de H. Hulst) ; enfin, pour les années 1736-1743, une troisième main, qui est celle de l'annotateur des deux parties précédentes.

De même, le deuxième livre est de plusieurs écritures différentes.

établi sur des pièces authentiques. Ces circonstances sont, à tout prendre, peu fréquentes et le plus grand nombre de renseignements, c'est toujours au « livre de raison » qu'on les trouvera.

M. Roman a publié intégralement le texte, en prenant pour base la copie complète de l'Institut; il a mis en italique les annotations ou corrections portées sur cette copie, et entre crochets les variantes proposées par la copie partielle de l'Ecole des beaux-arts. Tout cela est très clair et bien compris.

Pour les sommes payées par Rigaud à ses copistes et collaborateurs, qui font l'objet du deuxième livre de l'Institut, M. Roman les a découpées année par année et les a insérées à leur place dans le premier livre. Quelques réserves qu'on puisse faire sur cette façon de traiter les textes, il faut reconnaître que cet arrangement offre le grand intérêt de placer sous les yeux du lecteur le travail d'atelier à la suite du travail du maître et de rapprocher les copies des originaux. Du moment qu'on admet cette transposition, on peut admettre aussi que M. Roman ait rétabli l'ordre de ces listes de copies, parfois interverti. Quant au total des sommes payées chaque année, qu'il a supprimé comme inexact et dépourvu d'intérêt, il n'aurait peut-être pas été difficile de le conserver en modifiant, le cas échéant, les chiffres erronés.

Le manuscrit original étant fort soigneusement et lisiblement écrit, l'établissement du texte ne présentait aucune difficulté et l'on ne devrait pas avoir à signaler ici de regrettables inexactitudes de transcription. On dira qu'il n'est pas bien grave d'avoir mis, par exemple, Bouret pour Bouvet, Lejary pour Lajary, Devinevolle pour Deriverolle, Robinette pour Robiette, de Seau, de Tilloy, de Breuil, de la Villette pour du Seau, du Tilloy, du Breuil, de Villette, de Chantlieu pour de Chautlieu, etc., Tel n'est pas mon sentiment. A quelle sorte de texte a-t-on affaire ici ? A un texte uniquement composé de noms propres : la forme de ces noms n'est donc pas indifférente ; elle l'est d'autant moins qu'elle commande les identifications des personnages faites par l'éditeur, lesquelles peuvent se modifier du tout au tout selon qu'un *n* est pris pour un *u* ou qu'un *r* est transcrit comme un *v*. Non seulement le texte de M. Roman pèche sur ce point, mais il a été établi sans règles fixes et sans parti-pris : tantôt l'éditeur reproduit exactement la graphie des noms adoptés par l'original et tantôt il la modifie ; tantôt il conserve les noms portés par le copiste et biffés ensuite et tantôt il les supprime (1) ; il supprime sans avertissement les indications des portraits gravés, portées dans les marges, mais comme il utilise ces indications dans ses notes, cette suppression est moins fâcheuse que celle du portrait de « Mons. Germain, fermier général », omis à l'année 1692 (2).

La partie vraiment personnelle du travail de M. Roman se compose, en dehors d'une introduction historique dont on a donné l'essentiel, des notes dont il a éclairé le texte et des trois index dont il l'a fait suivre.

Pour les notes, la peine prise par l'éditeur a été considérable. Il n'y a presque pas de noms, dans la longue liste des personnages portraiturés par Rigaud, pour lesquels il n'ait proposé une identification, accompagnée de renseignements biographiques, de dates, etc. A première vue, on est rempli d'admiration pour d'aussi longues et difficiles recherches et l'on se réjouit à la pensée de trouver réunis, sur tant de personnages de la fin du XVIIe et du début du XVIIIe siècle tant de renseignements circonstanciés. Mais, quand on y regarde de près, cette première impression se modifie complètement : on s'aperçoit vite à l'usage, que les informations fournies par ces notes sont tout ce qu'il y a de plus décevant et que la plupart d'entre elles sont parfaitement inutiles, pour ne pas dire plus.

L'erreur de M. J. Roman semble avoir été de vouloir identifier coûte que coûte les personnages mentionnés dans le « livre de raison ». Quand il a eu, pour guider ses recherches, une mention de titre, de fonction, de profession, d'origine, donnée sommairement par Rigaud à la suite du nom cité, il a pu préciser et compléter utilement cette indication. Quand Rigaud s'est contenté de noter simplement le nom du modèle sans y rien ajouter d'autre, le travail est déjà devenu plus délicat; pourtant il était encore des noms assez caractéristiques pour permettre de serrer de près l'identification. Mais où il est impossible de suivre M. Roman, c'est quand on le voit, plusieurs fois par page, proposer avec la plus

(1) Pour prendre un exemple significatif, le portrait de « M. Dalbaret », mentionné à l'année 1698 et biffé, a été conservé par l'éditeur, et celui du Maréchal de Duras, mentionné un peu plus loin, la même année, et biffé également, a été supprimé.

(2) Ces diverses remarques ne concernent que les années 1681-1699, les seules pour lesquelles j'ai pu faire une rapide vérification.

étonnante assurance des identifications certaines pour des noms aussi répandus que ceux de Simon (1682), Gaillard (1682), Lemaitre (1687), Du Breuil (1695), Lamy (1697), Marchand (1697), Lecomte (1699), Aubert (1707), et quantité d'autres du même genre, qui ne sont accompagnés, au « livre de raison », d'aucune espèce de précision.

Pourquoi un « M. Le Febvre », mentionné en 1683, en 1688 et en 1690, est-il nécessairement Philippe Le Febvre, l'intendant des Menus-Plaisirs chez qui Watteau alla mourir à Nogent? Pourquoi une « Mme Germain », citée en 1693, est-elle forcément la femme de Pierre Germain l'orfèvre? Et pourquoi un « M. Germain », qui figure au « livre de raison » en 1691, est-il Thomas-Léonard Germain, conseiller du roi, alors qu'un autre « M. Germain », porté à l'année 1698, nous est présenté comme étant Thomas Germain, « fils et frère des deux célèbres joailliers » (1)?

Le « livre de raison » (manuscrit de l'Institut) cite à la date de 1686 un « M. de Boisfranc », — nom ortographié « de Bosfranc » par le manuscrit de l'École des Beaux-Arts : M. Roman veut en faire « Joachim Seiglière, seigneur de Boisfranc, financier, intéressé dans les fermes du roi, chancelier du duc d'Orléans, mort en 1706 ». Pourquoi? On peut aussi bien proposer l'identification de ce personnage avec Germain Boffrand l'architecte, dont le nom — M. Henry Lemonnier le remarquait naguère à la Société de l'histoire de l'art français — est orthographié Boisfranc et Bosfranc par les contemporains.

En 1705, Rigaud inscrit : « M. et Mme Glucq », et M. Roman d'affirmer aussitôt qu'il s'agit ici de Claude Glucq, conseiller au Parlement de Paris; « le nom de sa femme m'est inconnu », ajoute-t-il. Et pour cause : Claude Glucq n'a jamais été marié ! M. Roman ajoute encore : « Un Glucq fut aussi directeur de la manufacture de drap d'écarlate et de la teinturerie des Gobelins » : en effet, et ce Glucq est bien connu : c'est Jean Glucq, qui par son mariage, en 1674, avec Marie-Charlotte Jullienne, devint l'oncle de Jean de Jullienne, l'ami de Watteau; et c'est vraisemblablement à lui et à sa femme que se rapporte la mention du « livre de raison » de 1705 (1).

On ne voit pas bien pourquoi un « M. Poisson » (1687) doit être Gabriel Poisson, oncle de Mme de Pompadour, plutôt que n'importe quel autre Poisson de la même époque, et par exemple, Raymond Poisson, comédien et auteur dramatique, le célèbre Crispin du Théâtre-Français, mort en 1690. Il n'y a pas d'objection à cette hypothèse, puisqu'on sait que Rigaud peignit en 1694 Octavio Constantini, l'acteur de la Comédie-Italienne; il y en a moins, certes, qu'à vouloir reconnaître, dans le portrait d'un « M. Le Baron », peint en 1698, celui de Michel Baron ou Boyron, autre acteur célèbre du Théâtre-Français, qu'on ne voit jamais appeler « Le Baron » par les contemporains.

On pourrait étendre ces remarques à l'infini. Comme M. Roman ne donne aucune justification de ce qu'il propose, — pas plus du reste qu'il ne donne la moindre bibliographie (2), — le lecteur n'a aucun moyen de contrôle, et l'on ne peut que le mettre en garde contre ces renseignements aussi abondants qu'inutiles, contre cette documentation toute en apparences et cette érudition en trompe-l'œil.

La tâche était déjà bien assez malaisée d'établir l'identité des personnages connus, sans prétendre apporter des précisions d'état-civil sur une foule d'autres qui n'ont laissé aucune trace et dont les noms n'avaient rien de caractéristique. M. Roman, qui manie si remarquablement la généalogie des Germain, aurait pu revoir de près

(1) M. Roman veut sans doute dire fils et *père* des deux célèbres *orfèvres*.

Il ajoute que Thomas Germain « fut d'abord architecte, puis entra dans les finances et fut associé aux Fermes royales ». Or Thomas Germain, fils aîné de l'orfèvre Pierre Germain et père d'un autre orfèvre bien connu, François-Thomas Germain, ne fut architecte que par occasion ; il s'est surtout fait une célébrité comme orfèvre et dans le livre de G. Bapst sur *les Germain*, on ne voit nul part que cet artiste soit entré dans les Fermes.

J'ai déjà signalé que le portrait du fermier général Germain, porté au « livre de raison » en 1692, a été omis par l'éditeur.

(1) J'ai pu consulter sur ce point le dossier relatif aux Glucq et aux Jullienne que possède mon ami M. Albert Vuaflart. Jean Glucq, marié en 1674 à Marie-Charlotte Julienne, dame de Villegenis, près de Sceaux, eut deux fils et deux filles : les deux fils, Claude Glucq, seigneur de Villegenis, et Jean-Baptiste Glucq, seigneur de Saint-Port, restèrent tous deux célibataires. Ce n'est donc ni l'un ni l'autre de ces derniers que désigne la note de Rigaud.

Il est à remarquer que le « livre de raison », à la date de 1694, mentionne une « Mme de Virgini », que M. Roman identifie avec Charlotte Jullienne, dame de Virgini (lisez : Villegenis), femme de Jean Glucq.

On notera aussi, a la date de 1682, un portrait de « M. de Saint-Port », qui pourrait être Jean-Baptiste Glucq, aussi bien que — comme le propose M. Roman —, Henri-Louis Le Fèvre de Caumartin, seigneur de Saint-Port.

(2) Ainsi, M. Roman utilise, sans la citer, l'étude de M. L. Hourticq publiée par la *Revue* en 1913, et où il est démontré, pour la première fois, que le triple portrait de Rigaud du Musée du Louvre représente Lafitte, sa femme (sœur de Rigaud) et leur fille.

celle des Lebret, par exemple, et ne pas citer en 1710 et en 1712, un Pierre-Cardin Lebret, mort en 1700 (c'est lui-même qui nous l'apprend dans une de ses notes). Il lui aurait été facile de revoir les dates relatives à Marie-Madeleine Mazade que, selon lui, Grimod de La Reynière aurait épousée alors qu'elle n'était âgée que de cinq ans. Enfin, si possédé que l'on soit du démon de l'identification, c'est peut-être faire montre d'un excès d'imagination que de donner, du portrait mentionné au « livre de raison » en 1704, sous la désignation énigmatique de « Mme l'inconnue » (1), cette explication que je m'en voudrais de ne pas citer : « Il s'agit très probablement ici d'une dame de mœurs légères dont le nom n'a pu être inscrit à côté de tant de prélats et de personnages officiels ».

EMILE DACIER.

A suivre.

BIBLIOGRAPHIE

Les Tables de la « Revue de l'Art chrétien » (2)

On sait que la *Revue de l'Art chrétien*, la belle et savante publication que dirigeait avant la guerre M. Marcel Aubert et dont il faut souhaiter la prochaine réapparition, est un des plus anciens parmi les périodiques d'art de notre pays : son premier numéro date du mois de janvier 1857. C'était alors un fascicule annuel, de format in-8° et d'allure assez modeste, qui venait à son heure et qui ne tarda pas à grouper, sous la direction de l'abbé Corblet, une remarquable phalange de collaborateurs ayant tous le même dessein de « populariser l'archéologie chrétienne ».

Ce n'est pas ici le lieu de raconter comment la *Revue de l'Art chrétien* se développa et s'agrandit, et comment elle dut se transformer complètement, adopter un format plus important, un papier plus riche, une illustration plus abondante, quand le savant archéologue belge Jules Helbig en prit la direction en 1883. Enfin, il est à peine besoin de rappeler que, depuis 1910, la revue est la propriété de M. et de Mme André Ramet et que, depuis 1909, elle paraît sous la direction de M. Marcel Aubert : tout ce qu'on peut dire, c'est que rien ne s'applique mieux à ces cinq dernières années de la publication que ce que M. M. Aubert a écrit des numéros parus sous le directorat de J. Helbig, à savoir que ce sont « des modèles par leur tenue, comme aussi par la richesse et la variété des articles qui les composent, et l'abondance des renseignements qu'ils contiennent ».

Telle était cette abondance de renseignements que le besoin d'une table se faisait depuis longtemps sentir : il existait bien un répertoire méthodique pour la partie in-8° (1857-1882), mais on ne possédait aucun index pour la partie in-4°, c'est-à-dire depuis la transformation de la revue par Helbig.

M. Bonnerot avait entrepris ce long et délicat travail ; M. Dubois-Catonné l'a repris et mené à bonne fin. Il était prêt en 1914 et les circonstances ont fait qu'il vient seulement d'être mis au jour. C'est un excellent ouvrage, établi avec un soin et une méthode dignes du recueil auquel il doit servir de clef. On y trouvera, pour les 27 volumes formant les années 1883-1909, la nomenclature de tous les articles, mélanges, comptes rendus d'ouvrages, notes de la chronique et — chose particulièrement digne de remarque — de toutes les illustrations ayant accompagné ces articles. Selon une formule judicieuse, parce qu'elle est la plus simple et la plus commode pour le travailleur, tous les noms de personnes, de lieux, de matières, se trouvent fondus dans un seul classement alphabétique.

« On a cherché à rendre cette table la plus complète et la plus claire possible, — écrit M. M. Aubert dans la préface où il présente le livre, en même temps qu'il retrace l'histoire de la revue, — et l'on n'a pas craint de l'allonger pour rendre les recherches plus faciles ». Tous les chercheurs lui sauront gré d'avoir mis à leur disposition un instrument de travail aussi précieux. — R. G.



CARNET DE L'AMATEUR

Expositions.

Exposition du retable de « l'Agneau mystique » et d'œuvres des Van Eyck, au musée de Bruxelles ; du 15 août au 26 septembre.

Livres nouveaux.

Robert ANDRÉ-MICHEL. *Mélanges d'histoire et d'archéologie. Avignon. Les Fresques du palais des papes. Le Procès des Visconti.* Introduction par M. André HALLAYS. — Paris, A. Colin, in-8°, 24 pl., 20 fr.

Paul SENTENAC. *La Guirlande des masques, portraits consacrés à quelques peintres, sculpteurs et dessinateurs modernes.* Préface de Gustave GEFFROY. — Paris, E. de Boccard, in-16, fig., 9 fr.

(1) La lecture est correcte.
(2) Paris, H. Champion, in-4°.

Le Gérant : H. DENIS.

Paris. — Imp. Georges Petit, 12, rue Godot-de-Mauroi.

Numéro 650 10 Septembre 1920.

LE BULLETIN DE L'ART
ANCIEN ET MODERNE

NOTRE TRIBUNE

Les Jardins et la Guerre

En ces jours, où tant de sociétés artistiques, littéraires et scientiques doivent restreindre ou supprimer leurs publications, c'est plaisir de saluer la réapparition d'une « gazette » d'avant-guerre, dont le titre modeste ne donne point du tout l'idée du luxe avec lequel elle est éditée : luxe du format, du papier et des illustrations, luxe des collaborations, *la Gazette illustrée des Amateurs de Jardins*, réunissait tout cela dans ses numéros de 1913 et de 1914, et le mérite de ceux qui la dirigent n'est pas petit de reprendre en 1920 l'œuvre interrompue sans y rien modifier, comme si rien n'était changé dans le monde en général et dans celui de l'édition en particulier (1).

Pourtant, qu'il y ait des changements dans le monde, et singulièrement dans celui des jardins, ce fascicule du printemps de 1920 nous en avertit dès l'abord. Si la société que préside le duc de Clermont-Tonnerre, et qui compte parmi ses vice-présidents et ses présidents de section, le duc de Luynes, le comte de Fels, le vicomte d'Harcourt, M. Guy de Pássillé, M. J.-C.-N. Forestier, et bien d'autres personnalités appartenant au monde, à la littérature, aux beaux-arts, à la finance et à l'industrie —, si, donc, la Société des Amateurs de jardins, a perdu quelques-uns de ses membres pendant la durée des hostilités, elle a encore d'autres pertes à déplorer : je veux dire la ruine de nombre de beaux parcs et de belles demeures seigneuriales du pays de France, de ceux qui n'étaient pas seulement autant de sujets d'étude pour les historiens, mais qui constituaient autant de parfaits spécimens de l'association du paysage à l'architecture, autant de lieux riches de souvenirs et de beauté. C'est une touchante pensée qu'ont eue les Amateurs de jardins, de reprendre la publication de leur *Gazette*, en consacrant un numéro spécial aux principaux jardins et châteaux ravagés par la guerre.

« Si chaque propriétaire d'un parc dévasté dans l'Aisne, l'Oise, le Nord, les Ardennes ou la Lorraine, nous disait la misère de ses jardins, c'est une bibliothèque que nous pourrions constituer ». Ainsi s'exprime M. Lucien Corpechot, dans l'émouvante étude d'ensemble qui ouvre le fascicule. Et il ne dit que trop vrai ! Encore, ne parle-t-il ici que des dévastations commises dans la zone des armées : il faudrait ajouter à la liste les parcs de Versailles et de Saint-Cloud, victimes indirectes de la guerre; il faudrait y ajouter aussi toutes les forêts de France où l'on a fait les coupes les plus effroyables et parfois sans méthode et sans direction. Et tous les jardins et les mails des petites villes en pays occupés, tous les humbles vergers dont l'ennemi a scié les arbres, qui dira les regrets que cause leur disparition, aussi douloureuse au cœur des habitants des provinces martyres que la ruine de leurs maisons et la perte de leurs biens !

Voici du moins quelques grands exemples, et caractéristiques. Ils permettent d'évaluer l'étendue du désastre, ils en donnent une idée d'autant plus exacte que des photographies juxtaposées, représentent le château et son parc avant et après la tourmente. Et ce sont les propriétaires eux-mêmes de ces demeures, une fois de plus historiques, qui ont accepté d'en retracer l'histoire.

(1) Paraît chaque saison; Paris, 36, rue Washington.

Mme la princesse de Poix parle de Pinon, — Pinon, conçu par Mansard et terminé en 1715, Pinon, dont Le Nôtre avait dessiné les jardins (le plan que l'on en conserve est, si je ne me trompe, le seul dessin connu du grand architecte-paysagiste). Ces jardins avaient été reconstitués avec beaucoup de goût, de soins et de frais par la propriétaire actuelle et les travaux terminés en 1913 : cette restitution plus encore que le château, a été complètement saccagée par les bombardements de 1917-1918.

Le duc de Vicence rappelle les grandes dates de Caulaincourt, le troisième des châteaux construits sur le même emplacement et successivement détruits; il datait du XVIIIe siècle et avait été agrandi en 1812. Dynamité par les Allemands, Caulaincourt a vu disperser son mobilier du XVIIIe siècle et de l'Empire (retrouvé en partie) et disparaître sa décoration, en particulier les peintures de Natoire. Quant au parc, il a perdu sept hectares de futaies.

Le château de Vic-sur-Aisne, qui dressait si fièrement les hautes tourelles de son donjon sur une éminence dominant la rivière, a subi le bombardement pendant cinq ans; et le vicomte de Reiset, qui en résume l'histoire et en décrit les richesses d'art, a pu ajouter aux grandes dates de la demeure, — séjours des rois de France, sièges et combats, restaurations et embellissements faits par M. de Pomponne et le cardinal de Bernis au XVIIIe siècle, — celle du 31 août 1914, où il a été témoin du premier bombardement.

De Tilloloy, dont Mme de Sévigné disait qu'il était vraiment une maison royale, il ne reste plus que des pans de murs. Et le comte d'Hinnistal évoque le château, construit en 1645 par les Belleforière-Soyecourt et restauré en 1754, près duquel se trouvait une chapelle de briques et pierres, précieux et rare monument du début du XVIe siècle, décorée de verrières, de boiseries, de sculptures, et abritant les statues tombales, orantes ou gisantes, des anciens seigneurs du lieu. De tout cela, bien peu de choses ont pu être sauvées.

Pour finir, M. J.-G. Lemoine décrit quelques parcs détruits des environs d'Ypres : La Hooghe et Hollebeke.

Pour finir, ai-je dit. Je me trompe : le dernier article est de M. J.-C.-N. Forestier, et il est consacré à *Quelques roses nouvelles*.

Ce sont roses symboliques, n'est-il pas vrai ? Car si, — comme l'écrit M. Robert de Montesquiou dans une délicate pièce de vers publiée dans le même recueil, — si

> Les arbres et les eaux n'abdiquent pas leur rôle
> De rappeler le deuil aux promeneurs distraits,

les fleurs sont là pour parer de leur beauté tant de tristes vestiges et pour remettre au cœur l'espérance de ce qui doit renaître.

ÉCHOS ET NOUVELLES

Rosettes et Rubans.

La Revue de l'Art, qui a été, il y quinze jours, particulièrement heureuse d'applaudir à la rosette de la Légion d'honneur d'un de ses plus anciens et fidèles collaborateurs, aujourd'hui l'un des membres de son comité de rédaction, — M. Léonce Bénédite, conservateur du Musée du Luxembourg et du Musée Rodin, — adresse aujourd'hui ses félicitations à l'un des membres de son comité de patronage, M. Georges Heine, régent de la Banque de France et l'un des grands amateurs parisiens, qui vient de recevoir le ruban rouge, sur la proposition du ministre des Finances.

Pour la cathédrale de Reims.

En vrais Américains, expéditifs et pratiques, les Chevaliers de Colomb n'ont pas voulu que leur visite à Reims fut simplement une manifestation d'ordre moral : à l'hommage patriotique et religieux qu'ils ont rendu à la cathédrale martyre, ils ont ajouté un autre témoignage de sympathie et d'admiration, et la simplicité de leur geste en rehausse encore la générosité.

A la fin de leur visite, M. James Flaherty, suprême chevalier de l'Ordre, a remis au cardinal Luçon un chèque de cent mille dollars, pour contribuer à la restauration de la cathédrale.

Ce ne serait là, d'après M. James Flaherty, qu'une première contribution à l'œuvre de restauration, pour laquelle les Chevaliers de Colomb se proposent de faire une active propagande auprès de leurs compatriotes.

L'Exposition Van Eyck-Bouts.

Grâce à une aimable communication de notre distingué correspondant, M. Paul Lambotte, directeur au ministère des Sciences et

Arts de Belgique, nous pouvons mettre aujourd'hui sous les yeux des lecteurs du *Bulletin* la photographie, prise peu d'instants avant la cérémonie d'inauguration, de la salle du Musée de Bruxelles, où est, installée pour quelques semaines encore, l'exposition du *Retable de l'Agneau*, des frères Van Eyck et de *la Cène* de Thierry Bouts, reconstitués dans leur intégralité, avec les panneaux rendus par l'Allemagne.

Comme nous l'avions annoncé, l'inauguration solennelle de cette exposition s'est faite le 15 août, sous la présidence de M. J. Destrée, ministre des Sciences et des Arts à l'éloquent discours de qui M. Fierens-Gevaert, directeur des musées du royaume, répondit par une brillante allocution, résumant l'historique du chef-d'œuvre reconstitué et montrant la place capitale qu'il occupe dans l'histoire de l'art.

Le Legs Vanderbilt.

Les journaux américains ont donné, avec force détails, les clauses du testament de M. W. K. Vanderbilt, décédé récemment à Paris, et dont la fortune est évaluée à soixante-quinze millions de dollars.

Parmi les tableaux les plus importants que le défunt laisse au Metropolitan Museum, on remarque : le *Portrait de Lady Guilford*, par Holbein ; le *Portrait de Miss Elliott*, par Gainsborough ; le *Portrait du Colonel Coussemaker*, par Reynolds ; une *Marine*, de Van de Velde ; la *Toilette*, par Boucher, etc.

Une Exposition de maîtres espagnols.

Une exposition de maîtres espagnols des XVIIe et XVIIIe siècles va s'ouvrir prochainement à Londres, qui sera composée de peintures appartenant uniquement à des collections particulières.

Contrairement à ce qui a été annoncé, en effet, les musées espagnols n'ont envoyé aucune toile à Londres.



INFORMATIONS

A l'Institut.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (séance du 20 août). — M. l'abbé Chabot, délégué par l'Académie aux fêtes du 4e Centenaire de Plantin, à Anvers, rend compte de ces cérémonies franco-belges, qui comprirent notamment cinq conférences formant une étude complète sur le célèbre imprimeur.

Le conservateur du musée Plantin fit l'historique de cet établissement ; M. Pirenne parla de la vie d'Anvers au seizième siècle ; on entendit ensuite deux lectures sur *l'Œuvre de Plantin* et *les Amis de Plantin*, par le professeur Allen, d'Oxford; enfin, M. Abel Lefranc termina par une étude sur *la Jeunesse de Plantin* en France.

— M. Hippolyte Boussac fait une communication sur l'animal sacré Set-Typhon, qui fut assimilé aux animaux les plus divers, voire même au chameau, et qui ne serait autre qu'une figuration du *canis lupaster* domestiqué, qu'on retrouve encore aujourd'hui à l'état sauvage sur les bords de la mer Rouge.

— M. Monceau, à propos de l'inscription découverte à Djémila (province de Constantine) et qui relate l'histoire des martyrs, fait l'historique de cette ville dans l'antiquité.

Séance du 27 août. — Lecture est donnée d'une lettre du P. Delattre annonçant la découverte, à Carthage, d'une balle de fronde en plomb, portant une marque phénicienne.

— M. Seymour de Ricci fait une communication sur les célèbres faïences dites de Henri II ou d'Oiron, dont l'origine est toujours discutée. S'aidant de l'*Inventaire des collections du connétable de Montmorency*, conservé à Chantilly et récemment publié par M. L. Mirot, il propose d'identifier avec deux pièces décrites dans cet inventaire le chandelier et le biberon de la collection Dutuit et conclut que Bonaffé eut raison, en 1888, de donner à ces faïences le nom de « faïences de Saint-Porchaire » (1).

— M. Homolle établit la ressemblance qui existe entre l'omphalos delphique et quelques représentations égyptiennes, et qui montre une fois de plus la parenté des deux civilisations.

Dans les Musées.

Conseil des Musées nationaux. — Le *Journal officiel* a promulgué la loi, votée, comme nous l'avons annoncé, dans la dernière séance de la session, et qui modifie la composition du Conseil des Musées nationaux dans les termes suivants :

« Les Musées nationaux sont représentés par un conseil composé ainsi qu'il suit : 1° Dix-neuf membres nommés pour trois ans, par décret du président de la République, savoir : deux sénateurs, trois députés, un conseiller d'Etat, un conseiller maître à la Cour des comptes, un inspecteur général ou un inspecteur des finances, onze membres pris en dehors de l'administration parmi les personnes que désignent leurs travaux et leurs connaissances spéciales ; 2° Quatre membres de droit, savoir : le directeur des Beaux-Arts, le directeur des Musées nationaux, le secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts, le président de l'Union centrale des arts décoratifs. »

(1) On lira, sur *le Maître potier de Saint-Porchaire* l'article ingénieux et savant que notre collaborateur Henri Clouzot a consacré à ces *poteries*, improprement appelées *faïences* (voir la *Revue*, t. XVI, p. 357).

Musée de Versailles. — Les salles de l'attique Chimay et de l'attique du Midi, consacrées aux tableaux de l'histoire de la France de 1789 jusqu'en 1870-1871, ont été récemment rouvertes au public. Les collections ont été remises à peu près dans leur état antérieur, mais de nombreux remaniements ont été effectués afin de faire place à de nouvelles acquisitions. Une petite pièce, dans le bout de la galerie de l'attique du Midi, non encore aménagée, a reçu quelques peintures retraçant des épisodes de 1870-1871 et du gouvernement de Thiers, ainsi que des portraits de personnages marquants de cette époque.

Les Musées régionaux. — Sur l'initiative de M. Henri Clouzot, la revue *l'Action régionaliste* se propose de dresser la nomenclature des musées régionaux. La question de ces musées, en effet, préoccupe à la fois les amis de nos anciens arts provinciaux et les rénovateurs de nos petites industries régionales qui voudraient revivifier les techniques oubliées et rendre à la main-d'œuvre nationale de précieux matériaux inutilisés. Or, comme les musées régionaux sont ignorés et s'ignorent entre eux, il faut d'abord établir un inventaire, régions par régions, de toutes les séries d'art et d'industrie provinciales. On essaiera ensuite d'en tirer quelques idées générales et de fixer une marche à suivre pour enrichir ces collections ou en créer de nouvelles.

L'Action régionaliste (182, boulevard Saint-Germain) demande donc à ceux qui s'intéressent à ce projet de lui envoyer, pour chaque musée régional, des indications précises sur les points suivants : titre du musée, date de fondation, local, jours et heures d'ouverture, prix d'entrée, catalogue, nom du conservateur, intérieurs reconstitués, personnages costumés, principales séries. On voit aisément quel intérêt cet inventaire présentera pour les ethnographes, les industriels, les artistes, les touristes, et même pour les simples curieux.

Manufactures nationales.

Manufacture de Beauvais. — Sur l'initiative de M. Ajalbert, il vient de se fonder à Beauvais une Société des Amis de la Manufacture nationale, destinée à favoriser l'apprentissage et le développement de l'art de la tapisserie.

Concours.

Le Plan d'extension de Lille. — Lille étudie son extension prochaine. Un concours pour un plan d'extension, doté d'un total de 128.000 francs de primes, est ouvert à la mairie, où le programme et ses annexes seront délivrés contre une somme de 300 francs, dont 150 seront remboursés aux concurrents qui prendront part au concours. Les primes varient entre 3.000 et 30.000 francs, et seront affectées aux projets classés ou à l'acquisition de projets intéressants dans leurs détails. Le concours est ouvert aux Français et ressortissants des puissances alliées ou associées, ou faisant partie de la Société des Nations.

Cours et Conférences.

Les Cours du Trocadéro. — Sous la haute direction de la Commission des monuments historiques, le Musée de sculpture comparée institue un enseignement de l'architecture et des arts qui s'y rattachent.

Les matières enseignées seront :

1° La technique, c'est-à-dire les procédés de la construction et de la décoration des monuments du passé (gros-œuvre, sculpture, vitrages, menuiserie, mobilier, etc.), ainsi que les moyens d'assurer leur conservation ;

2° L'archéologie : vue générale sur l'évolution de l'architecture en France, des origines jusqu'à nos jours; caractères régionaux;

3° La pratique, comprenant des études sur place et un enseignement sur les chantiers de travaux, des stages auprès des architectes, des analyses d'édifices, des relevés, des missions, etc.

L'enseignement combiné de la technique et de l'archéologie se répartit sur une durée de deux années scolaires, comportant respectivement vingt-cinq conférences, qui auront lieu du 1er novembre au 30 juin. Indépendamment de ces conférences, des leçons supplémentaires, dites « hors série », pourront être faites, à raison de cinq au maximum dans l'année, sur des sujets spéciaux, par des conférenciers français ou étrangers particulièrement qualifiés.

Les professeurs désignés, au début de chaque année scolaire, par le ministre, sur la proposition du directeur des Beaux-Arts, seront rétribués au moyen de vacations, dont le taux sera de 50 francs et dont le nombre variera de quatre à six pour les leçons ordinaires et de six à huit pour celles « hors série ».

Le cours est gratuit. Il peut être suivi par des élèves inscrits et par des auditeurs libres ayant obtenu une autorisation écrite de l'administration des Beaux-Arts.

A Fontainebleau. — Une exposition d'un grand intérêt vient d'être inaugurée dans la salle du jeu de paume du château de Fontainebleau. La curiosité de cette exposition, c'est qu'elle est composée de peintures et d'objets d'art, retrouvés dans les magasins ou les greniers du château, grâce aux recherches du conservateur M. G. d'Esparbès et des Amis de Fontainebleau. Il est piquant de voir remises au jour des peintures comme ces *Scènes de chasses exotiques* de Lancret et de Pater (autrefois à Versailles), comme ce *Baptême du Christ* de Lagrenée (1781), ce *Port de la Méditerranée* de J. Vernet (1753), cette *Marchande d'amours* de Vien (Salon de 1763), ces dessus de portes de Carle Vanloo, ces *Joueurs de boules* de Teniers, etc., oubliées depuis si longtemps.

Il faut y ajouter l'orgue de la chapelle, signé Clicot ; les portes de l'escalier en fer à cheval, datant de Louis XIII ; des panneaux de lambris en bois sculpté, provenant de l'oratoire de Marie Leczinska ; quatre balcons de fer forgé au chiffre de Louis XV,



LE RETABLE DE L'AGNEAU MYSTIQUE DES FRÈRES VAN EYCK AU MUSÉE DE BRUXELLES.

Les panneaux représentant, à la partie supérieure, *Dieu le père* (au centre), *la Vierge* et *Saint Jean*, et, au-dessous, *le Triomphe de l'Agneau*, étaient conservés à Gand.
Les deux panneaux d'*Adam* et *Ève* (aux extrémités du registre supérieur), étaient conservés au Musée de Bruxelles.
L'Allemagne a rendu *les Anges chanteurs* et *les Anges musiciens* (registre supérieur), et les quatre panneaux du registre inférieur :
les Juges intègres, les Soldats du Christ, les Anachorètes et *les Pèlerins*.

148

exécutés par Renault en 1741, une pendule en marbre blanc de Lepaute, et bien d'autres objets dont la remise au jour et l'exposition font le plus grand honneur aux Amis de Fontainebleau.

En Province.

A Honfleur.— Au musée régional du Vieux Honfleur, s'est ouverte, cette saison, une exposition de l'habitation normande extrêmement curieuse. On y trouve reproduites, en maquettes soigneusement exactes, des manoirs et des maisons de ville, en partie disparus aujourd'hui et reconstitués par un artiste normand, M. Gosselin. Tout autour, on voit l'image des vieilles maisons normandes telles que les ont représentées les meilleurs peintres et dessinateurs du pays, Eugène Boudin, Lebourg, Maurice Courant, Léon de Clerc, J.-Ch. Contel, etc.

A Strasbourg. — Le sculpteur et décorateur Carabin, originaire de Saverne, vient d'être nommé directeur de l'École des arts décoratifs de Strasbourg, par la municipalité de cette ville.

Incendie d'un château Renaissance. — Les *Débats* du 3 septembre ont publié l'information suivante : « Un incendie vient de détruire, à Beaulieu-sur-Dordogne (Corrèze), un fort beau spécimen d'architecture Renaissance, ancienne demeure des vicomtes de Turenne, devenue propriété municipale. La mairie, la justice de paix, la gendarmerie s'étaient partagé salle des gardes, hautes salles, communs. A vrai dire, ces hôtes se montrèrent jadis indésirables. Et les municipalités récentes ne cessèrent de déplorer le peu de respect que témoignèrent leurs devancières pour ce vieux monument. On dit que — il y a d'ailleurs plus d'un demi-siècle — une municipalité à court d'argent vendit à très bon marché des tapisseries dont elle ignorait d'ailleurs la valeur. On dit... car il y a de cela si longtemps que personne, à Beaulieu, ne peut avoir vu ces tapisseries. Faisons donc nos réserves.

« Ce château était peu en vue : les touristes non avertis auraient passé tout auprès sans le voir; il était masqué par les constructions quelconques qui encadrent la place Barbacane, où se dresse la statue du général Marbot, et dont tout un côté est occupé par la demeure de la famille du Bessol. Mais, une fois prévenu, il était impossible de ne pas admirer la beauté et la pureté des lignes de l'édifice.

« Sa disparition est profondément regrettable. Et l'on doit déplorer que le service des monuments historiques ne se soit pas préoccupé de le sauvegarder. Il ne reste plus à Beaulieu d'autres vestiges de son ancienne splendeur que sa belle église romane. Fort heureusement, elle est à l'abri de l'incendie. C'est une église pauvre : le calorifère y est inconnu ».

Nécrologie.

Anders Zorn. — Anders Zorn, dont on annonçait la mort la semaine dernière, était né à Mora (province de Dalarne, Suède), le 18 février 1860. A sa sortie de l'école, en 1875, il alla suivre les cours de l'Académie des beaux-arts de Stockholm, encore indécis s'il serait sculpteur ou peintre, et l'on a vu à Paris, lors d'une exposition de son œuvre à la galerie Durand-Ruel (1906), quelques sculptures en bois, datant de cette période de tâtonnement. Mais, en 1880, le succès de son aquarelle *En deuil* et quelques commandes de portraits fixèrent le jeune artiste dans la voie qu'il allait suivre. Il quittait bientôt Stockholm pour visiter l'Espagne, l'Italie, la France et l'Angleterre, exécutant de nombreuses aquarelles et ses premiers essais d'eau-forte (1882). Rentré en Suède, il repartait bientôt pour une nouvelle randonnée, où il poussa jusqu'en Turquie, toujours peignant des aquarelles. Ce n'est qu'en 1888 qu'il se mit à la peinture à l'huile et sa deuxième toile, *Pêcheur de Saint-Yves* (la première est le portrait de sa femme), exposée au Salon de cette même année et acquise par l'État, est aujourd'hui au musée du Luxembourg.

Ce succès l'attira à Paris où il se fixa quelques années. Il était alors dans la plénitude de son talent. Son œuvre de graveur très personnel et toujours inspiré de son œuvre peint, — on connaît son procédé par larges et violentes hachures sabrant la planche, — s'enrichissait d'année en année de pièces dont beaucoup sont aujourd'hui célèbres et comptent parmi les plus chèrement payées par les collectionneurs (on l'a bien vu tout récemment encore à la seconde des ventes Beurdeley). A 29 ans, il était médaillé à l'Exposition universelle de 1889 et décoré de la Légion d'honneur.

Des années qui suivent (1890-1892), datent quelques-unes de ses planches maîtresses : *Rosita Mauri*, *Zorn et sa femme*, *Mme A. Dayot*, *Faure*, *Antonin Proust*, *Renan*, *Mme Simon*, etc.

Quant à son œuvre de peintre, poursuivi sans relâche au cours de voyages incessants à travers le monde (1894, la Suède et l'Amérique; 1895, Paris; 1896, la Suède, Paris et l'Amérique; 1898-1899, l'Angleterre et l'Amérique; 1900, la Suède et Paris; 1900-1901, l'Amérique, etc.), voyages entre chacun desquels il allait se retremper au pays natal, elle offre un singulier mélange de types et de scènes populaires suédoises, de nus savoureux pour la plupart exécutés en plein air, et de portraits de notoriétés des deux mondes. Tout cela exécuté avec une vigueur et une allégresse, une verve et une facilité, une largeur remarquables, mais offrant aussi, parfois, quelque chose de lâché et de superficiel, ce qui n'a rien de surprenant quand on songe à la production vraiment considérable de ce grand virtuose.

Il est impossible d'énumérer ses œuvres : le catalogue de l'œuvre gravé, publié en 1909 par M. Loys Delteil, comprenait à cette date 217 numéros, et s'est encore enrichi depuis lors. La plupart de ces planches reproduisent, du reste, des aquarelles ou des peintures de l'artiste. On citera parmi les plus célèbres : *le Toast*, *la Valse*, *Dimanche matin en Dalarne*, *la*

Grande Brasserie, En Omnibus, Mon modèle et mon bateau, plusieurs des *Baigneuses* et des *Nus* d'atelier, et, entre quantités de portraits : *le Roi Oscar de Suède, Rodin, Anatole France, Verlaine, Saint-Gaudens, Mme Hagborg, Miss Maud Cassel, Miss A. Burnett, Mme Grandberg, Mme E. Rasmussen*, etc.

Grand prix à l'Exposition universelle de 1900, Zorn avait été fait à cette occasion officier de la Légion d'honneur.

LES EXPOSITIONS

Une Exposition d'artistes américains.

La seule ouverte dans le calme d'un froid 1er septembre et le silence d'un Paris d'été, cette exposition, qui groupe une trentaine de peintres, sculpteurs et graveurs à la galerie Manuel, n'affirme pas seulement l'heureuse vitalité de l'art d'outre-mer et les affinités séculaires entre deux races fraternelles, mais elle réveille de récents et vivants souvenirs : n'est-ce pas l'originale exposition de MM. Ernest Lawson et Bryson Burroughs qui fut analysée par nous la dernière dans un dernier *Bulletin*, daté du 25 août 1914, neuf jours avant l'heure de la mobilisation générale ? N'est-ce pas à la brillante assemblée de l'Ecole américaine au Luxembourg (1), au grand soleil d'octobre 1919, qu'il nous fut permis d'apprécier l'auteur délicat de l'*Hommage de la Croix-Rouge américaine à la France*, M. Cameron Burnside, dont nous retrouvons ici des vues de Tunis et de Paris, à défaut des compositions décoratives ou des figures de style qu'il réserve à nos Salons de l'automne et du printemps ?

Aujourd'hui, loin de Whistler et des grands aînés parmi les virtuoses, nous pouvons remarquer plusieurs nouveaux venus, à côtés d'artistes déjà connus ou de très anciens exposants à la Société Nationale, tels que le mariniste Alexander Harrison, l'auteur des *Vagues*, non moins apprécié, depuis trente ans, des Parisiens, que M. Eugène-Paul Ullman et Mlle Nourse.

Comme au beau temps des *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*, ces voyageurs s'inspirent surtout de nos monuments, de nos cathédrales ; et voici deux remarquables dessinateurs entre tous : un lithographe, M. Howard Leigh, qui s'était déjà révélé, cette année, chez Devambez, comme explorateur de Paris, de Rouen, des ruines de Reims ; un aquafortiste, M. Robert F. Logan, l'admirateur de *Notre-Dame de Paris*, de Chartres ou d'Amiens, dont le fin clair-obscur s'imposait tout récemment à la Société Nationale à côté des planches romaines de M. Carbonati.

Paris attire et retient ces peintres nomades : nous connaissions déjà les études sur nos quais d'un coloriste, M. Harry B. Lachmann, les aquarelles et pochades de M. et Mme Gihon ; et cette jolie vue printanière du *Pont-Neuf* nous conseille de retenir entre tous le nom de M. Arnold Slade. La peinture de paysage ou d'intimité, qui domine ici comme partout ailleurs, nous signale encore Mlles Francès G. Thomason et Grace Ravlin, MM. Myron C. Nutting, Edwin D. Connell et Philipp Sawyer ; mais les synthèses plus heurtées de l'avant-garde ne séduisent guère que M. Alfred Rigny.

Malgré le grand exemple laissé par notre Puvis de Chavannes à la bibliothèque de Boston, le style reste exceptionnel et la claire décoration symbolique de M. Polowetsk n'a pour voisin qu'un *Persée* de M. Robert B. Howard. A la sculpture, fleurissent pareillement le genre, la statuette et le buste. Avec une particulière distinction de lignes et de nuances, le nouveau monde, comme l'ancien, cultive dorénavant moins volontiers le songe que la vie.

RAYMOND BOUYER.

L'Exposition de la Malmaison.

M. Jean Bourguignon, conservateur de La Malmaison, n'a cessé, depuis qu'il a rouvert le château le 20 juillet 1917, d'y organiser des expositions, — comme celle des *Soldats de la Liberté*, et celle des *Souvenirs napoléoniens sauvés de la zone des armées*, — qui ont eu le plus réel succès et qui ont permis d'apporter une aide appréciable à différentes œuvres de guerre désignées par le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

Pour l'exposition de cette année, — dont le bénéfice sera donné à l'*Union des Arts* (Fondation Rachel Boyer), — l'érudit conservateur nous offre une reconstitution vraiment originale : c'est la *Chambre de Bonaparte, premier consul, au Palais des Tuileries*. Les murs ont été recouverts de l'authentique tenture de velours de Lyon rouge imprimé de dessins noirs. Cette tenture est encadrée par une magnifique broderie d'or. Le lit et les sièges, — un canapé et cinq

(1) V. *la Revue de l'Art*, novembre 1919, p. 193.

fauteuils, — sont signés de Jacob. L'ameublement comprend encore une commode et un secrétaire signé de P. Marcion. Sur la tenture, M. Jean Bourguignon a disposé trois portraits : d'abord, au centre, entre les deux fenêtres, l'original à la mine de plomb du célèbre portrait de Bonaparte par Isabey ; à droite de la cheminée, le portrait, par le baron Gros, d'Eugène de Beauharnais en costume d'aide de camp du général Bonaparte ; enfin, au-dessus de la commode, le portrait de Joséphine, lorsqu'elle n'était encore que « la générale Bonaparte ». Ce portrait, qui fait partie de la collection de M. Paul Marmottan, est une très belle copie du tableau d'Appiani. Elle est signée du peintre Hector Viger, à qui elle fut commandée en 1867 par l'impératrice Eugénie. Un remarquable tapis de la Manufacture de Tournai, où des cygnes emblématiques entourent un paon bleu à la queue ocellée, complète cette curieuse reconstitution historique, dont il faut féliciter le nouveau conservateur de La Malmaison.

D'autres souvenirs émouvants ou gracieux peuplent les autres salles : tableaux, dessins, gravures, autographes, livres, bijoux, objets de toilette, reliques de toutes sortes. Les uns sont empruntés à des collections particulières, les autres sont des dons récents, comme l'habit brodé, les portefeuilles et les épées du comte Rœderer qui fut un des collaborateurs les plus appréciés de Napoléon et un des familiers de La Malmaison. Ces objets ont été offerts au musée par le comte Louis Rœderer, ainsi que les souvenirs du colonel Rœderer, qui fut l'aide de camp de Joseph Bonaparte, roi d'Espagne.

A noter encore toute une collection de papiers peints de la Révolution et de l'Empire (collection Charles Follot) ; un portrait de la Reine Hortense peint par elle-même (don du général Conneau) ; un précieux portrait de Guillaume Constantin, dessiné à la plume par Prud'hon ; et tout un panneau consacré au Second Empire, grâce à un don récent de la baronne d'Alexandry, avec des bustes et des statuettes signés de Carpeaux, des esquisses originales de Carpeaux représentant Napoléon III et l'impératrice Eugénie, un dessin d'Yvon, des bijoux, des miniatures et des bibelots.

Enfin, une très précieuse collection enrichit encore l'exposition actuelle : c'est la collection de M. Brouwet, consacrée aux ordres créés par Napoléon, la *Légion d'honneur*, la *Réunion*, la *Couronne de Fer*, et aux ordres créés par les frères de Napoléon, l'*Ordre royal des Deux-Siciles*, l'*Ordre de la Couronne de Westphalie*, l'*Ordre royal d'Espagne*, et l'*Ordre de l'Union de Hollande*. L'immense vitrine consacrée à la Légion d'honneur permet de suivre depuis un demi siècle l'histoire de cet ordre qui est né pour ainsi dire à Malmaison au mois de mai 1802. Il y a là quantité de documents uniques : les décorations de Napoléon Ier, de Napoléon III, de Murat, du général Subervie, grand chancelier de la Légion d'honneur, etc. Les vitrines réservées aux autres ordres ne sont pas moins bien garnies. On y voit, en particulier, la grande étoile de la Réunion de Merlin de Douai, celle du général comte Reynier, et le grand cordon de la Couronne de Fer avec les trois couronnes lombardes porté par le duc Litta, grand chambellan de la Couronne d'Italie.

M. L.

Les Derniers Enrichissements du Musée céramique de Sèvres

La Manufacture nationale de Sèvres qui, — on ne le sait pas assez, — a travaillé utilement et activement pendant la guerre pour la défense nationale et délaissé pour un temps ses recherches artistiques afin de se consacrer à des productions industrielles, vient d'être le théâtre d'une des scènes historiques de la paix : c'est dans le salon d'honneur de son Musée céramique qu'a été signé, le 10 août, le traité entre les Alliés et la Turquie. A cette occasion, ce salon d'honneur a dû être entièrement débarrassé du grand vase de trois mètres de haut qui en décorait la partie centrale et des cinq vitrines d'objets qui s'y trouvaient exposés et qui résumaient aux yeux des visiteurs les grandes époques de la Manufacture depuis le XVIIIe siècle.

C'est par ces délicats travaux d'aménagement (ou plutôt de déménagement) que notre collaborateur M. G. Lechevallier-Chevignard a dû inaugurer son directorat. Comme il est homme

d'initiative et d'activité, qu'il a des idées neuves et le dessein de les réaliser, le nouvel administrateur de Sèvres a résolu de mettre à profit ce remaniement du Musée céramique : au lieu de se contenter de réinstaller le salon d'honneur tel qu'il était autrefois, on va le réserver pour l'organisation d'expositions temporaires qui montreront non seulement les productions les plus nouvelles de la Manufacture, non seulement les enrichissements les plus récents de son Musée, mais — et c'est ici qu'est l'innovation capitale — des œuvres des céramistes contemporains les plus réputés.

Nous ne manquerons pas, le moment venu, de signaler aux amateurs ces intéressantes manifestations qui seront, bien certainement, profitables à tout le monde, et à la Manufacture la première, et comme nous n'avons aujourd'hui ni à parler des nouveautés sorties des ateliers de Sèvres, ni à rendre compte d'une de ces expositions particulières où l'on verra se succéder les formes, les décors et les matières propres à chacun de nos maîtres des arts du feu, nous nous bornerons à donner un rapide aperçu de ce que pourrait être présentement une exposition des derniers enrichissements du Musée céramique. Ce ne sera pas une mauvaise préparation à la visite que nous aurons l'occasion de faire au salon d'honneur du Musée quand il aura reçu la destination que lui réserve M. Lechevallier-Chevignard.

Depuis sa réouverture en 1919, le Musée céramique a acquis un certain nombre de pièces anciennes et quelques œuvres intéressantes de céramistes modernes.

Parmi les premières, citons celles provenant du legs Papillon, l'amateur dont on a vendu les collections cette saison et qui fut conservateur du Musée de Sèvres de 1903 à 1918 ; ce legs comprend de très belles faïences de Nevers, de Rouen, de Sinceny, de Moustiers, de Niederviller, de Delft, de Strasbourg, de Rhodes, etc. ; des porcelaines tendres de Sèvres, de Mennecy, de Bourg-la-Reine, de Venise, de Tournai, d'Alcora, et quelques grès allemands. Signalons particulièrement, dans cette importante série, une assiette de Nevers portant au centre une armoirie polychrome sur fond gros bleu ; un plat de Nevers rectangulaire à pans coupés, décoré, en polychrome, d'une grande scène champêtre avec personnages dans le goût de Teniers, daté de 1743 ; une assiette de Rouen à bord festonné, portant au centre le décor polychrome à la pagode, et au marli, les cornes d'abondance répétées ; un pichet de Rouen de forme sphérique sur piédouche, avec décor bleu et rouge de personnage chinois et armoirie sur le devant ; une assiette de Sinceny avec décor polychrome de cartes à jouer ; une assiette de Moustiers à bord festonné, portant au centre un ballon, et au marli, des rubans et feuillages ; une assiette de Niederviller, signée X (comte de Custine) ; une assiette de Strasbourg dont le décor rappelle ceux de Kiel ; une assiette de Marseille avec fleurs en camaïeu gris ; et enfin, une assiette en faïence de Tournai, portant la marque « à la Tour » des porcelaines, marque que l'on rencontre très rarement sur les faïences.

En prenant possession du legs dont on vient d'énumérer rapidement les principales pièces, le conservateur du musée, M. Savreux, avait le plaisir d'apprendre que M. Guérin, — un collectionneur parisien, dont les libéralités sont connues, — avait provisoirement confié à M. Papillon deux hanaps en forme de casque, de fabrication nivernaise de la première époque, décorés de sujets polychromes sur fond bleu. Ces deux pièces superbes et présentant un grand intérêt au point de vue de l'histoire de la faïence de Nevers devant, par la suite, revenir à Sèvres, ont pu prendre place dans les vitrines du musée au cours de l'année 1919. Dernièrement encore, M. Guérin enrichissait les collections de Sèvres d'une série de fragments de céramiques égyptiennes provenant des fouilles de Fostat.

En 1919 également, M[me] la comtesse de Valencia léguait au musée un certain nombre de porcelaines de Sèvres du XVIII[e] siècle, parmi lesquelles nous signalerons des objets du service en pâte tendre décoré par Fontaine en 1789, une série de tasses avec soucoupes par Le Guay, et une assiette en porcelaine tendre par Le Bel. A ces porcelaines étaient jointes quelques faïences italiennes, dont une faïence d'Urbino avec mascarons et ornements en relief et un petit plat de Castel-Durante méritent de retenir l'attention.

La place nous manque pour décrire avec les mêmes détails les dons de M. le docteur Chompret (un porte-bouquet en faïence de Samadet); de M. et M[lle] Escallier (un plat octogonal en faïence de Nevers); de M[lle] Flobert (une tasse et sa soucoupe en porcelaine tendre de Tournai); de M. André (une soupière en porcelaine tendre de Sèvres, datée de 1771 et décorée par Pierre jeune).

Pour terminer la description des pièces anciennes acquises par Sèvres, on mentionnera une

pendule et deux candélabres, en porcelaine de Meissen, provenant du legs de M. Bichet, ce collectionneur désintéressé à qui le Musée céramique devait déjà tant de reconnaissance pour les nombreux dons qu'il lui fit de son vivant.

Si, grâce à toutes ces libéralités, le conservateur de Sèvres voit sans cesse s'accroître ses collections de pièces anciennes, il ne doit compter que sur ses propres ressources pour acquérir des œuvres de céramistes contemporains. Et, dans ce sens, ses désirs sont souvent arrêtés, le budget dont il dispose ne lui permettant pas toujours d'acheter les pièces qu'il jugerait dignes d'entrer au musée.

Quoi qu'il en soit, le musée de Sèvres a pu faire figurer, depuis un an, dans ses vitrines quelques grès de Decœur, de Delaherche, de Lachenal, de Lenoble, de Rumèbe ; des faïences d'Avenard ; des verreries de Goupy et de Sala.

Nous ne pouvons, malheureusement, citer dans cette liste d'artistes vivants les noms de Georges Garing et de Metthey, dont Sèvres possède depuis peu des œuvres intéressantes. Garing, qui avait trouvé, dès 1910, une note si personnelle dans la fabrication et le décor de la porcelaine au grand feu, a été tué devant Verdun en 1916. Metthey est mort, épuisé peut-être par le gros effort qu'il avait fourni, quelques mois après nous avoir montré, dans une exposition particulière, le travail de ses dernières années : des faïences si pures de forme et si riches de décor qu'elles nous rappelaient les œuvres les plus belles de l'art persan.

En s'efforçant de donner aux artistes de notre époque la place à laquelle ils ont droit à Sèvres, la direction du musée espère les faire comprendre et aimer d'un public parfois trop enclin à n'accorder de valeur qu'aux œuvres du passé.

C'est dans ce dessein qu'ont été groupées dans une même vitrine les céramiques de Théodore Deck, que le musée possédait déjà, et celles, très nombreuses, que viennent de donner M. et Mlle Escallier en souvenir de leur mère, Mme Escallier, qui fut, pendant de longues années, la collaboratrice de l'ancien administrateur de la Manufacture de Sèvres. La plupart des faïences exposées dans cette vitrine sont dues au pinceau de Mme Escallier et constituent un ensemble de pièces qui font honneur à l'art décoratif de la fin du XIXe siècle.

L. J.

L'Œuvre d'une haute-lisseuse bruxelloise :

Une Tapisserie de Fernande Dubois

On vient d'exposer publiquement, à l'Hôtel de Ville de Bruxelles, dans la salle gothique, une vaste tapisserie de haute-lisse, exécutée par Mlle Fernande Dubois, d'après un carton de M. Constant Montald : *Vers l'Idéal*. L'exécution, commencée en 1908, a pris exactement douze années.

La composition nous montre la rive d'un lac envahie par les nénuphars et où accoste une barque ; deux couples de célestes rameurs, debout, penchés en avant, casqués d'or, ailés de blanc, habillés de longues robes flottantes, bleues et vertes, à chaque bord, tiennent les avirons. Leurs pieds nus touchent les moutonnements blancs des vapeurs matinales qui montent du flot ; sur la berge, un cinquième ange, ou plutôt un archange, est accroupi, vêtu de gris, qui s'apprête à amarrer l'esquif. Un autre messager divin, au milieu des fleurs, montre de la main droite la barque à deux voyageuses pensives et les invite à y prendre place. Déjà elles avancent... C'est la Beauté, c'est la Grâce, c'est l'Art, en un mot, qui va monter à bord de la nacelle que tous les bons génies de l'inspiration, de la sensibilité, de l'invention conduisent vers l'empire azuré de l'univers magnifié... Car un air bleu enveloppe les acteurs et le site, adoucit leurs contours, gaze finement les colorations.

Composition pleine de charme et de puissance, où la plastique sûre des figures, dont les groupements s'affirment en arabesques rythmées, s'accorde avec l'aisance des mouvements et l'élégance des attitudes. Une sorte de sentiment grave associe entre eux tous ces personnages, dans un paisible et romantique vallon où l'âme des choses est à l'unisson de l'âme des hommes.

Tout, dans cet univers, où rien ne détonne, s'exprime en profondeur ; la beauté extérieure des formes se marie avec la beauté intérieure de la pensée.

Cette alliance du moral et du physique fait de cette tenture, longue de huit mètres et haute de trois, une chose incomparable. A de rares exceptions près, les tapisseries ont toujours visé à l'effet décoratif, et c'est logique. Leurs auteurs se souciaient surtout de l'impression pittoresque, ils ne prétendaient pas émouvoir ; ils travaillaient pour séduire les yeux, ils ne songeaient pas à travailler pour séduire le cœur...

C'est par là surtout que l'œuvre dont nous parlons est différente de celles des maîtres d'autrefois ; elle a une part d'émotion qui nous impressionne et qui, ajoutée à cette sorte de mysticisme que dégage la composition de Constant Montald, en fait une création d'une valeur, d'une portée particulières. L'action collective de toutes ces figures plus grandes que nature est embellie par les pensées qui les animent et semblent s'inscrire dans leurs gestes comme dans leurs visages. Tout, spirituellement et matériellement, dans la tapisserie est en nuances, presque en demi-teintes ; et l'ensemble pareillement estompé s'éclaire, s'illumine par les rehauts diaprés des broderies de soie, d'argent, d'or, et des gemmes et des fleurs.

Fernande Dubois n'a pas copié servilement le carton de Constant Montald, qui paraît bien terne, bien froid à côté de sa transposition ; elle l'a traduit, presque interprété. Elle a respecté le modèle, mais elle a obéi plus à son esprit qu'à sa lettre. Sans trahir l'auteur du dessin, elle n'a pas renoncé à écouter son propre sentiment. Il y a quelque chose d'elle dans son travail de reproduction : ce sont ces mille nuances subtiles et vibrantes des soies et des laines que la peinture est incapable de donner, cette souplesse des contours qui sous le pinceau étaient souvent durs, cette atmosphère transparente que la sèche détrempe suggérait seulement, toute cette libre sensibilité, en un mot, d'une traduction compréhensive et pénétrante.

Fernande Dubois a consacré à son œuvre les douze plus belles années de son existence. Dans sa carrière, même si elle se prolonge jusqu'à une extrême vieillesse, *Vers l'Idéal* restera une production unique. Elle avait débuté par une copie agrandie d'une tenture du XVI[e] siècle appartenant aux Musées du Cinquantenaire, à Bruxelles : *l'Eucharistie* ; tout de suite, l'ouvrage avait appelé l'attention du grand public sur cette jeune fille de vingt ans qui, uniquement poussée par un merveilleux penchant, embrassait une carrière dont les fidèles étaient devenus très rares... La fin de son travail est un événement mémorable. Son énorme tapisserie est devenue tout de suite fameuse : fameuse par ses dimensions inaccoutumées, fameuse par l'harmonie de la composition, fameuse par la délicate splendeur de sa polychromie, fameuse par la minutieuse sensibilité de la technique... Et puis, elle est fameuse à un autre point de vue encore : elle marque, dans une pièce unique, la restauration victorieuse d'un art où nos ancêtres avaient brillé ; elle renoue une tradition ; elle montre la voie à d'autres ; elle donne la mesure de ce qu'on peut faire aujourd'hui de merveilleux dans un domaine où autrefois on créa tant de merveilles.

Depuis ses commencements, Fernande Dubois a eu pour collaboratrice sa sœur cadette. Mais elle ne veut point garder pour elle seule les ressources d'une expérience déjà longue : avec l'aide des pouvoirs publics, elle organise un atelier où, devant le métier, des élèves, des disciples viendront s'initier, sous sa direction, aux secrets d'un art qu'on croyait mort en Brabant et que son goût et sa science lentement acquise ont ressuscité. Dans cette vieille ville de Bruxelles où, aux siècles passés, œuvrèrent tant de haut-lisseurs fameux, interprètes des plus grands peintres des Flandres et de l'Italie, l'atelier de Fernande Dubois reprendra, continuera l'œuvre interrompue des Van der Borght et des Lynier. C'est une jeune femme qui aura ressoudé la chaîne rompue, qui aura, avec la grâce d'une fée, uni le passé à l'avenir, en appelant au service de son action intrépide tous les vigoureux instincts de sa race et tous les dons de sa personnalité.

SANDER PIERRON.

Sur le mot « Renaissance »[1]

« Renaissance » est une de ces expressions dont tout le monde se sert : on dit « style Renaissance », « époque Renaissance » ; on dit « Renaissance des arts, des lettres », ou « Renaissance » tout court, pour désigner un grand mouvement intellectuel ; quant à l'histoire et à la signification première du mot, on n'en a cure. Un savant allemand, M. K. Burdach a, dans une série d'articles sur les « Origines de l'humanisme », publiés dans la revue *Deutsche Rundschau* (2) et dans un mémoire présenté à l'Académie de Berlin (3), développé des observations sur « la Renaissance », le mot et la chose.

Il a noté que « Renaissance » traduit, comme cela est naturel, une idée italienne, un mot italien : *rinascita*, appliqué au renouvellement des arts, se trouve chez Vasari (4). M. Burdach s'efforce de prouver que le mot se rattache à des idées théologico-mystiques, qu'on rencontre au xive siècle chez Dante, chez Pétrarque et plus particulièrement dans les lettres et manifestes de Rienzi, le tribun romain, dont le roman et l'opéra se sont emparés depuis longtemps, et qui n'en est pas moins un personnage très historique. Il est vrai que du milieu du xive siècle au milieu du xvie siècle, il y a un long intervalle ; mais M. Burdach cite un passage de Machiavel (*Istorie fiorentine*), où l'expression de *Roma rinata* se trouve justement appliquée à la tentative de Rienzi de faire revivre la République romaine. M. Burdach développe à ce propos tout un ensemble de vues ; selon lui, le mouvement de la Renaissance, de l'humanisme, n'était pas, à l'origine, antichrétien, comme on l'a si souvent dit, mais se rattachait, au contraire, par Dante, aux grands courants religieux du xiiie siècle (saint François d'Assise, Joachim de Flore).

Je ne me propose pas de discuter ces théories, appuyées chez l'auteur d'un appareil respectable de textes et de citations, et qui pourraient bien être aussi excessives que celles de Nietzsche, que M. Burdach combat spécialement. Je voudrais simplement appeler l'attention sur le mot même de *renaissance* et sur le fait singulier que, pour désigner un grand mouvement intellectuel et artistique, incontestablement d'origine italienne, on se sert, même à l'étranger, de ce mot *français*. Jacob Burckhardt a écrit « Die Cultur der *Renaissance* in Italien », J. A. Symonds « *Renaissance* in Italy » ; ni le Suisse allemand, ni l'Anglais n'ont eu l'idée d'employer, soit la *rinascita* de Vasari, soit le *rinascimento* des Italiens actuels, qui semble d'ailleurs avoir été adopté en imitation de notre *Renaissance*.

Disons d'abord quelque chose sur l'emploi du mot en français.

Le dictionnaire de Littré, ce répertoire inépuisable, signale le mot — évidemment fait sur le modèle de *naissance* — comme employé au xive siècle dans un sens théologique (1). Cet emploi a longtemps subsisté : le P. Bouhours, qui a consacré au mot une notice dans ses *Remarques nouvelles sur la langue françoise* (3e édition, Paris, 1692, p. 445), cite la phrase : « Lorsqu'au temps de la *renaissance* générale, le Fils de l'homme sera assis sur le trône de sa gloire ». Ici, « renaissance » est pour « résurrection ». Ce sens théologique est, pour le grammairien jésuite, le sens « propre » ; comme exemple du sens « figuré », il cite l'expression « la *renaissance* des beaux-arts ». Il cite également, comme exemple du sens « figuré », l'expression « *renaissance* des lettres humaines » ; nous verrons à l'instant quelle est l'autorité qu'il invoque.

A quelle époque a-t-on commencé à dire en français « renaissance des arts » ? Je ne sais. Quant à l'expression « renaissance des lettres », elle paraît d'un emploi bien plus tardif qu'on ne pourrait le croire. — Réussira-t-on à la trouver chez un écrivain du xvie siècle ? Elle ne se rencontre pas, en tout cas, dans le texte où l'on s'attendrait avant tout à la trouver, dans la célèbre lettre de Gargantua à Pantagruel, qui est comme le cri de triomphe de l'humanisme victorieux :

(1) Article écrit et composé peu avant la guerre. On n'a fait, pour la publication actuelle, que quelques changements de détail.

(2) *Deutsche Rundschau*, février-mai 1914.

(3) *Sitzungsberichte*, année 1910, p. 594 et suiv.

(4) « Il progresso della sua rinascita (*Vite*, éd. Milanesi, Firenze, 1878, I, 243 ; de même II, 107 et ailleurs).

(1) *Miracle de Barlaam et Josaphat*, v. 1456. « Puisqu'en Jhesu Crist nostre sire... n'avez creance, Ne que pris n'avez *renaiscence* Par baptesme » (*Miracles de Nostre Dame*, éd. G. Paris et U. Robert, t. III, p. 291). Dans le style théologique moderne on dit plutôt « la *régénération* du baptême ».

il y est question de l'« amendement des lettres », de « disciplines restituées », de « langues instaurées », non de « renaissance » (1).

Le texte le plus ancien où l'expression « renaissance des lettres » se trouve est, à ma connaissance, celui allégué par le P. Bouhours : la harangue en l'honneur du chancelier Séguier, par Lemaistre (2) ; il y est dit, à propos de l'aïeul de Séguier : « on aperçoit, dans ses discours, la *renaissance* des lettres humaines en ce royaume ».

On remarquera ce double sens : le mot est tantôt employé pour le renouvellement de l'art, tantôt pour celui des lettres. Cette expression « renaissance des lettres », pour désigner le développement de l'humanisme au xvᵉ siècle, a eu son reflet ailleurs que dans la langue française : les philologues qui écrivent en latin, notamment les philologues allemands, parlent couramment, au xviiiᵉ siècle, de *renatae literae ;* longtemps les Anglais, par une imitation évidente de la locution française, ont dit *revival of learning* (3). En France même, le mot *renaissance* a surtout le sens littéraire ; il désigne l'humanisme ; c'est ainsi que l'*Encyclopédie des gens du monde* (1844), au mot *Renaissance*, parle surtout de la renaissance des lettres, de l'humanisme.

Mais le sens artistique du mot ne disparaît pas, et c'est dans le sens artistique que le mot a été d'abord adopté par les Allemands. Ce fait est évident quand on consulte les différentes éditions de la plus connue des encyclopédies allemandes, le *Conversation — Lexicon* de Brockhaus. Parmi celles que possède la Bibliothèque nationale, la plus ancienne où le mot se trouve, est la neuvième, parue en 1847. « *Renaissance, Wiedergeburt der Kunst ;* terme par lequel on désigne, surtout en France, le style qui, dans l'architecture et l'ornementation, à partir de la fin du xvᵉ siècle, remplaça peu à peu le gothique ».

La suite de l'article est rédigée du même point de vue, exclusivement artistique. Cet article est reproduit, avec quelques développements nouveaux, dans les éditions de 1854 et de 1867 ; cependant, à cette dernière date, le livre de J. Burckhardt, où le mot était pris dans un sens beaucoup plus large, avait paru depuis sept ans.

C'est, évidemment, sous l'influence de Burckhardt que le mot fut employé en anglais par J. A. Symonds, pour désigner son tableau d'ensemble de la civilisation italienne aux xvᵉ et xviᵉ siècles ; cependant, il est probable qu'en Angleterre aussi le mot français avait été employé auparavant dans un sens artistique, dans la langue spéciale des artistes et des connaisseurs.

Le sens très large que nous donnons aujourd'hui volontiers au mot *renaissance*, à l'exemple de Burckhardt et de Symonds, comme impliquant non seulement un mouvement littéraire et artistique, mais encore une sorte de renouvellement général de l'esprit humain, se trouve, comme le fait remarquer M. Burdach, déjà nettement indiqué chez Michelet, dans l'introduction au tome VII de son *Histoire de France* (paru en 1855). J. Burckhardt a d'ailleurs cité lui-même ces belles pages de Michelet dans une note du premier chapitre du second volume de sa *Cultur der Renaissance.*

En somme, le mot *renaissance* a eu en France, tantôt un sens littéraire, tantôt un sens artistique ; c'est ce dernier surtout qui a amené la popularité du mot à l'étranger, puis son emploi par des historiens allemands et anglais dans le sens plus large qu'un historien français lui avait donné (1).

A notre avis, c'est dans le sens artistique que le mot a été d'abord employé en France même (en faisant abstraction du sens théologique), bien que la locution « renaissance des lettres » soit plus anciennement attestée (par le discours de Lemaistre), que « renaissance des arts ». L'expression de *rinascita* se trouvant dans Vasari, nous croyons qu'une exploration des ouvrages sur l'art en général et spécialement sur l'architecture, traduits de l'italien ou écrits sous l'influence italienne au xviᵉ siècle et au commencement du xviiᵉ pourrait donner des résultats : il est fort possible que le mot, employé d'abord par les artistes, ait été introduit ensuite et par imitation dans le langage des lettres, pour désigner ce qu'on appelle aujourd'hui l'« humanisme » (2).

---

(1) Rabelais, t. II, ch. 8. — Il est remarquable que les expressions de Rabelais ont survécu à l'étranger : en Allemagne, au xviiiᵉ siècle, on disait du « *Wiederherstellung der Wissenschaften* (« disciplines restituées »); en Angleterre, Macaulay appelle les humanistes « *restorers of learning* ».

(2) Lemaistre, *Harangue prononcée au Parlement sur la présentation des lettres de Monsieur Séguier, chancelier de France* (Paris, Camusat, 1636), p. 7.

(3) Remarquer que *revival*, comme *renaissance*, a un sens théologique.

(1) Dans le grand dictionnaire anglais de Murray, on trouve des passages d'auteurs anglais et américains employant le mot *renaissance* dans un sens fort large, dès 1845 et 1854 (R. Ford, Lowell).

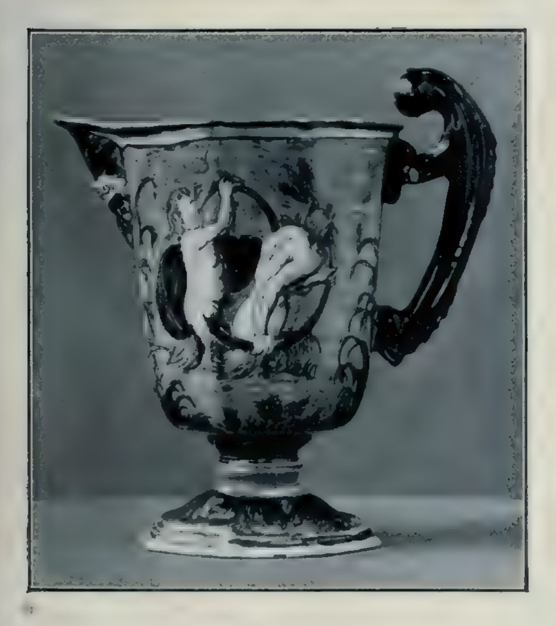
(2) Dans le domaine même de l'art, on n'a pas toujours employé le mot « renaissance » ; Seroux d'Agincourt (1730-1814) a écrit une « Histoire de l'art... depuis sa décadence au ivᵉ siècle jusqu'à son *renouvellement* au xviᵉ siècle ».



1



2



3



4

1. VASE GRÈS DE DECŒUR (acquisition du Musée). — 2. VASE GRÈS DE RUMÈBE (acquisition du Musée).
3. HANAP ; NEVERS, 1re ÉPOQUE (don de M. Guérin). — 4. SOUPIÈRE ; SÈVRES, PATE TENDRE, 1771 (don de M. André).

Dans cette hypothèse, c'est du côté de la littérature artistique qu'il faudrait surtout chercher; c'est pourquoi nous avons tenu à mettre ce petit problème sous les yeux des lecteurs du *Bulletin de l'art*.

G. HUET.

P.-S. — Une expression latine de l'idée de *révivis-cence des lettres* se trouve chez Hector Boèce, l'humaniste écossais, dans sa *Scotorum Historia* (achevée en 1526, éd. Paris, 1574, fol. 382). « Meliores literae quae Gothorum immanitate simul cum romano imperio perierant, per totum paene terrarum orbem *revixerunt.* » (Cité par Jac. Burckhardt, *Geschichte der Renaissance in Italien*, p. 29, 2e éd.). — L'expression *renascentes literae* est dans le livre de Joh. Fr. Gronovius *de* Sestertiis (Amsterdam, 1656, p. 7).



Les différentes physionomies des Ruines dans la nature et dans l'art

Il n'est pas trop tard pour parler des ruines : leur actualité se prolonge, entre les souvenirs de la veille et les angoisses du lendemain; notre victoire a la pâleur d'une convalescence; et s'il est avéré que Paris n'a pu se bâtir en un jour, aucune hyperbole, même officielle, ne pourra dire à l'histoire qu'il a suffi de quelques mois pour restaurer les régions dévastées de la France victorieuse et meurtrie... Les ruines sont encore là pour longtemps : *lapides loquuntur*. Leur silence nous parle. Essayons d'exprimer leur physionomie et la philosophie qui s'en dégage à nos yeux.

I

Vous souvient-il de l'émouvante et longue exposition qui groupait, depuis la fin de l'automne de 1916 jusqu'au printemps de 1917, les œuvres d'art évacuées du front sur le Petit-Palais, alors privé de ses collections habituelles? En vérité, ces mutilées que la foi patriotique avait baptisées d'emblée « les reliques des cités martyres » nous apparaissaient aussitôt d'inégale valeur, mais toutes sanctifiées par le fer et par le feu du barbare; et quand vous les regardiez, ces tristes épaves, ne vous arrivait-il point de songer involontairement à d'autres, aux marbres épars de Phidias que la royale Angleterre achetait à lord Elgin en 1816?

Encore un centenaire oublié pendant la tourmente, cette installation définitive des « réfugiés » immortels, des dieux en exil au British Museum, sous les brumes de Londres, et dont le plus fastueux des Anglais nomades avait décrit lui-même la moderne odyssée dans un *Mémorial* daté de 1811, l'année même où notre Chateaubriand s'accordait la satisfaction de publier son *Itinéraire* de pèlerin passionné pour toute la beauté!

Puis on entrevoyait ces magnifiques blessés du Parthénon, quittant leur soleil natal pour le brouillard lointain : *l'Ilissos* harmonieux, fleuve dorénavant sans urne et sans tête, le *Thésée* sans avant-bras et sans pieds, tous les divins hôtes défigurés des deux frontons, et le *Zeus*, torse formidable et pur, et le groupe assis des *Euménides*, toujours finement drapées, mais décapitées... Là-bas, de lumineuses dépouilles; ici de pitoyables et douloureux fragments!

Nous évoquions aussi la *Victoire de Samothrace* et notre *Vénus de Milo*, débarrassée des restaurations érudites, et le *Torse* du Vatican, que palpait la main du vieux Michel-Ange aveugle et qui, par conséquent, devait tourmenter les rêves séniles de ses derniers émules... Ces statues ont été retouchées toutes par le Temps, « ce grand sculpteur »; mais ne dirait-on pas, tant la brisure elle-même est mélodieuse, que ces enfants exilés de l'Olympe étaient prédestinés à ces formes? En dépit des mutilations, des amputations séculaires, chacune de ces antiques merveilles ne ressemble-t-elle pas à *la Belle Vieille* chantée par le fidèle amour du bon poète François de Maynard, et qui gardait sa première beauté sous les outrages des ans? Le *Torse* de Rome, la *Vénus* de Paris, *la Samothrace* acéphale ont un calme, une sérénité dans leurs maux que ne nous suggéraient nullement le *Lion* d'Arras, ni la *Pietà*, superbement classique pourtant, de Souain, ni les stalles de Verdun, criblées d'obus, ni la poignante absence de *l'Ange* de Reims, dont le sourire émané des candeurs du ciel nous apparaissait pour toujours émietté parmi les plus terrestres décombres; après de paisibles mélancolies virgiliennes, ne vous semblait-il pas

vous heurter à d'âpres évocations du crépusculaire et malheureux Verhaeren ?

Aussitôt, dans le regard intérieur de la pensée qui compare, une antithèse involontaire s'ébauchait, et qui ne tenait pas uniquement à la riante supériorité des fragments anciens. Aussi bien, l'architecture offrirait-elle au voyageur les mêmes suggestions que la statuaire : Soissons, Reims, Arras, Coucy, Verdun, Saint-Quentin, tant de villages et de clochers dispersés aux quatre vents de la plaine inculte, la cathédrale calcinée ou le beffroi détruit, les Halles d'Ypres ou la bibliothèque moyen âgeuse de Louvain ne manquent pas d'émouvoir *autrement* la vue que les aqueducs de Fréjus ou de la campagne romaine, que la muette Villa Hadriana, malgré sa tristesse de cimetière éternel sous son azur limpide, et surtout que le Parthénon dans sa lumière... Pompéi, Noyon, les regards d'artistes, qui sont des âmes voyantes, les rapprochent désormais dans la « demeure du silence » et le musée de la solitude ; et cependant, Noyon n'est pas Pompéi, car on y respire une *autre* atmosphère. Les ruines récentes ont une physionomie nouvelle ; et pourquoi ?

Parce qu'il y a deux sortes de ruines ; et pas un de nos lecteurs n'ignore que M. de Chateaubriand l'a dit avant nous, à la fin du troisième chant de son *Génie du Christianisme* (1) :

« Il y a deux sortes de ruines : l'une, ouvrage du temps ; l'autre, ouvrage des hommes. Les premières n'ont rien de désagréable, parce que la nature travaille auprès des ans. Font-ils des décombres, elle y sème des fleurs ; entr'ouvrent-ils un tombeau, elle y place le nid d'une colombe : sans cesse occupée à reproduire, elle environne la mort des plus douces illusions de la vie.

« Les secondes ruines sont plutôt des dévastations que des ruines ; elles n'offrent que l'image du néant, sans une puissance réparatrice. Ouvrage du malheur, et non des années, elles ressemblent aux cheveux blancs sur la tête de la jeunesse. Les destructions des hommes sont d'ailleurs plus violentes et plus complètes que celles des âges ; les seconds ruinent, les premiers renversent. Quand Dieu, pour des raisons qui nous sont inconnues, veut hâter les ruines du monde, il ordonne au Temps de prêter sa faulx à l'homme, et le Temps nous voit avec épouvante ravager dans un clin d'œil ce qu'il eût mis des siècles à détruire. »

Distinction capitale entre les ruines de la nature ! En effet, si l'œuvre lente des ans ne dénonce à la postérité la plus reculée que ce qu'il y a d'involontaire et d'inconscient dans le travail obscur des tombeaux, l'ouvrage foudroyant et cruellement réfléchi des hommes accuse d'emblée une barbarie systématique et perpétuellement renaissante, en dépit des hymnes au progrès ou des discours platoniciens des idéologues : ce sont plutôt des *dévastations* que des *ruines* (M. de Chateaubriand nous a dicté les mots décisifs) ; et la laideur sublime de leurs blessures ne rappellent à nos ressentiments « que le sang, les injustices et les violences (1) ».

Mais cela, m'objecterez-vous, ce fut l'œuvre, éternelle aussi, de la guerre détestée des mères et des âmes d'artistes ; ce n'est pas d'hier ni d'aujourd'hui seulement, grands dieux mutilés, que la guerre sacrilège a détruit vos temples, et que le Temps épouvanté s'étonne, en vieux style, de prêter sa faulx pour anéantir dans un éclair ce qu'il eût mis des siècles à ruiner en y semant des fleurs ! La guerre de cent ans, les guerres de religion, la fureur iconoclaste de la Réforme puritaine ou du XVIIIe siècle philosophe, n'ont guère ménagé les patients ouvrages de l'art ; le Parthénon lui-même était encore à peu près intact à la fin du XVIIe siècle : il a fallu la guerre et les boulets vénitiens de Morosini pour éventrer sa *cella* virginale, éparpiller par terre ses métopes et ses frises divines, et tendre le voile bleu du ciel entre les fauves cannelures de ses colonnes doriques ; et cependant le Parthénon retient, sous le sommeil radieux des ans, une splendide résignation que la sinistre noirceur de Reims ou sa blancheur trop neuve ne retrouvera jamais ; Noyon incendié n'est plus que le spectre d'une ville heureuse, auprès de l'antique Pompéia que le plus artiste des volcans vint

(1) Exactement, dans le IIIe chapitre du Ve et dernier livre de la troisième partie du *Génie du Christianisme*, livre intitulé par l'auteur : *Harmonies de la Religion chrétienne avec les scènes de la nature et les passions du cœur humain*, et qu'annonçait, dès 1800, la lettre publiée dans *le Journal des Débats* et dans *le Publiciste*, et reproduite en tête de la première édition d'*Atala* (mars 1801). — Rapprocher de Chateaubriand commentateur des ruines nos précédentes études : *Chateaubriand continuateur de Le Nôtre* et *Chateaubriand précurseur de M. Maurice Barrès*, dans *le Bulletin de l'Art* de 1914 (p. 22 et p. 126) ; *Chateaubriand paysagiste et professeur de paysage*, à propos de la *Lettre à M... sur l'art du dessin dans les paysages*, datée de Londres, 1795, dans *la Petite Revue* des 1er février et 1er mars 1912 ; *Chateaubriand et la Musique*, dans *le Ménestrel* (onze articles parus du 21 février au 9 mai 1914).

(1) Chateaubriand, Ve chapitre du même livre.

ensevelir voluptueusement sous un manteau de cendre... Sœurs silencieuses de nos poilus boueux et sanglants, les « reliques » des régions envahies n'étaient que des amputées qui criaient vengeance, et le Petit-Palais de 1916 n'était qu'un hôpital, tandis que les marbres de Phidias, recueillis dans un musée de Londres, en font un Olympe : effet sans précédent, n'est-ce pas ? dont la cause réside évidemment dans la double barbarie de la guerre moderne et de l'envahisseur teuton.

RAYMOND BOUYER.

(A suivre).

Le « Livre de Raison » d'Hyacinthe Rigaud

FIN (1)

Tant de personnages, parmi lesquels presque tous ont leur notice biographique complète (2), représentent un ensemble de noms assez imposant et curieux, — même si toutes ces notices ne sont pas exactes, — pour qu'on prenne soin, l'ayant réuni, de permettre au lecteur de s'y reconnaître. Et pour cela, il n'est qu'un moyen : une bonne table. Cette table n'existe pas dans l'ouvrage de M. Roman. J'entends bien qu'il a donné une table des portraits peints par Rigaud, mais il s'est limité aux seuls noms figurant au « livre de raison » et, qui plus est, il a adopté comme base de classement l'orthographe, presque toujours fautive, de ce document. Il n'y a qu'à vouloir faire une recherche dans l'ouvrage pour se convaincre que cette table est tout à fait insuffisante.

Elle est insuffisante, d'abord, parce qu'elle prive le lecteur de toutes les indications de noms propres fournies en note par M. Roman, — indications qui ne sont pas toutes des conjectures plus ou moins hasardeuses, — et de tous les noms des collaborateurs de Rigaud, des graveurs de ses portraits, etc.; elle l'est bien davantage encore parce qu'elle a été établie sans méthode et sans plan. Que l'éditeur adopte l'orthographe du manuscrit pour des noms comme Cytaux, Caunitz, Antrègue, de Chambelain, Boyer de Lantenay, etc., sans indiquer aucun rappel à Citeaux, à Kaunitz, à Entraigues, à Le Chambelant, à Bouhier de Lantenay, etc., c'est déjà regrettable ; ce qui l'est davantage, c'est, par exemple, qu'il porte les noms des archevêques et des évêques au nom de leur siège, Luçon, Dijon, Cambrai, etc., sans rien indiquer à Bussy-Rabutin, à Bouhier, à Saint-Albin, etc. ; c'est aussi qu'il déroute le lecteur par des renvois qui n'ont pas leur contre-partie : j'admettrais que M. Roman renvoyât de *Desfontaines* à *Fontaines* (*Des*), si l'on trouvait ce dernier nom dans sa table ; de même, quand on lit au mot *Angleterre*, le renvoi : « Voir : *Jacques-Edouard Stuard* », on pardonnerait à M Roman la forme de ce nom et de ce renvoi, si sa table fournissait un renseignement quelconque au mot *Jacques*, au mot *Edouard* ou au mot *Stuard* (1).

Du reste, pour un érudit si préoccupé des identifications, M. Roman n'attache pas grande importance à l'orthographe des noms propres. Il n'est pas plus rigoureux sur ce point que dans ses transcriptions du manuscrit. Ainsi, dans tout son ouvrage, il n'arrive pas à prendre parti entre les deux formes du nom de la mère de Rigaud, qu'il appelle tantôt Marie *Serre*, tantôt Marie *Serra*. Il se peut qu'écrire *Belleisle* au lieu de *Belle-Isle* ait son petit cachet archaïque ; mais, en matière de publication de textes, mieux vaut négliger ces plaisanteries et s'en tenir à la forme couramment admise : cette remarque ne porte pas seulement sur des noms anciens comme Bonnier de La *Moisson*, Lalive de *Juilly*, Mgr. de *Ventimille*, *Coysevaux*, Colbert de *Villecerf*, elle s'applique

(1) Voir le n° 649 du *Bulletin*, p. 139.

(2) Parmi les quelques noms que M. Roman n'a pas accompagnés d'une note, je relève celui de l'abbé Haranger (1684), vraisemblablement le chanoine de Saint-Germain l'Auxerrois, ami de Watteau.

(1) La table est incomplète même pour les portraits cités dans le « livre de raison ». Ainsi au mot *Glucq*, on ne trouve que l'indication de la p. 127 (travaux exécutés par Delaunay, collaborateur de Rigaud, pour les portraits de M. et Mme Glucq), alors que la p. 115, où figurent les portraits de ces deux personnages par Rigaud, n'est pas indiquée.

aussi à des noms modernes, comme celui du baron de *Rotchild* et du marquis *de Ouillamson*. On ne voit pas bien pourquoi M. Roman parle constamment de la *Calcographie* et cite le *Musée Jacquemart* (*André*). Enfin, je ne relève pas les « coquilles » pures et simples : elles sont légion.

Un deuxième index donne, classés par ordre de graveurs, la liste des portraits de Rigaud qui ont été gravés. Cette table peut avoir son utilité ; elle en aurait davantage si elle avait été établie en concordance avec la précédente : or, il n'y a aucune corrélation entre elles, et pour ne citer qu'un exemple, les archevêques et évêques sont ici rangés selon leurs noms de famille, alors que dans la première table, ils figurent au nom de leur siège.

Enfin, l'ouvrage se termine par un index des portraits de Rigaud que M. Roman a pu retrouver dans les collections publiques et privées.

Établie sous forme de liste classée selon les noms des collectionneurs et des musées, cette table ne fournit qu'un nom tout sec et une date, sans aucun renseignement permettant de savoir s'il s'agit d'un original ou d'une copie, sans aucun renvoi aux pages du texte où les portraits sont cités. On laisse à penser de quelle utilité elle peut être. Quant à en discuter la valeur, c'est une question qu'on ne pourrait aborder sans entreprendre auparavant un long travail de vérification sur les peintures ; or, ce travail, je crains bien que M. Roman lui-même n'ait pas pu le faire, sinon il ne parlerait pas du portrait de Gaspard Dodun, du musée de Nantes, comme d'une réplique, il n'aurait pas oublié le Louis XV du musée de Rouen et il n'aurait pas cité, pour le musée de Tours, quatre tableaux de Rigaud, dont l'un — celui de l'auteur dramatique Néricault-Destouches (qu'il appelle « le Chevalier Destouches ») n'a jamais été attribué à Rigaud — et dont un autre — celui du comte d'Évreux — ne figure dans aucun des plus récents catalogues.

On pourra revenir sur cette partie du livre, à laquelle l'auteur semble attacher une particulière importance. Pour cette fois, comme il s'agissait avant tout d'une publication de texte, c'est à ce seul titre qu'on a voulu considérer le travail de M. Roman.

Émile Dacier.

CORRESPONDANCE

A propos de notre article sur les *Tables de la Revue de l'Art chrétien*, nous avons reçu la lettre suivante :

Mesnil-Germain, 30 août 1920.

Mon cher Directeur,

Voulez-vous me permettre une petite remarque au sujet des *Tables de la Revue de l'art chrétien*, pour la série in-4°, que vous annoncez dans votre dernier *Bulletin*, p. 144 ?

Pendant de longues années, j'ai été l'intime collaborateur d'Helbig dans la direction de la *Revue*, — de 1889 à 1905. Et cette question des tables m'avait si bien préoccupé, qu'en 1908, les *Tables* de 1883 à 1895, de la nouvelle série in-4°, paraissaient dans un fascicule de 47 pages à 3 colonnes de petit texte, où prenaient place plus de seize mille fiches, qui permettaient de se servir aisément des treize premiers volumes in-4°.

Alors, si je m'empresse d'applaudir aux services que va rendre la table de M. Dubois-Catonné, je crois cependant indispensable de signaler aux érudits, un fascicule important, qui semble avoir échappé aux bibliographes.

Veuillez croire, mon chez Directeur, à mes plus distingués sentiments. F. de Mély.

CARNET DE L'AMATEUR

Expositions.

Tableaux et objets d'art appartenant au château de Fontainebleau : salle du Jeu de Paume du château de Fontainebleau.

La Maison normande : au musée du Vieux-Honfleur.

Livres nouveaux.

Le Musée de Rouen : peintures, par Marcel Nicolle (collection « Memoranda »). — Paris, H. Laurens, in-16, 50 fig., 3 fr.

La Galerie Médicis de Rubens au Louvre, par Louis Hourticq. — Paris, H. Laurens, in-16, 28 fig., 3 fr.

Monuments et mémoires publiés par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, sous la direction de Th. Homolle et R. de Lasteyrie. Tome XXIII. — Paris, E. Leroux, gr. in-4°, 19 pl., 40 fr.

Le Gérant : H. Denis.

Paris. — Imp. Georges Petit, 12, rue Godot-de-Mauroi.

LE BULLETIN DE L'ART
ANCIEN ET MODERNE

NOTRE TRIBUNE

Les Métiers d'Art

Ils ont eu récemment les honneurs de la tribune, lors de la discussion du budget des Beaux-Arts à la Chambre et au Sénat, et le fait mérite d'autant plus d'être remarqué qu'il est plus rare et qu'on n'a malheureusement pas souvent l'occasion d'entendre les membres du Parlement exprimer avec exactitude et précision des idées sur cette question spéciale : M. P. Rameil, au Palais Bourbon, réclamant du Gouvernement la commande, à des artistes modernes, d'ensembles mobiliers et décoratifs, conçus et exécutés dans la note actuelle, pour remplacer les installations en « vieux neuf » dont la troisième République se contente trop facilement pour les salons de ses ambassades ou de ses ministères ; M. Humblot, au Luxembourg, réclamant, comme une condition primordiale du développement et de la prospérité des arts appliqués, l'« union sacrée » des industriels et des artistes décorateurs, — ce sont là manifestations qui ont leur sens et leur portée et dont il ne faut pas manquer de souligner la justesse et l'à-propos. A de tels signes, et à divers autres que nous dirons un jour, on peut reconnaître chez beaucoup de bons esprits le dessein de considérer les métiers d'art comme autre chose qu'un agréable sujet de dissertation esthétique, comme autre chose qu'une matière à rapprochements ingénieux et à comparaisons savantes où le culte d'un passé que l'on connaît bien rend souvent injuste pour les efforts d'un présent sur lequel on est beaucoup plus mal renseigné Les métiers d'art, — il semble qu'on l'ait enfin compris, — relèvent du domaine économique, et si l'on s'était plus tôt rendu compte de la nécessité de considérer l'art industriel moderne sous ce jour, on se serait épargné bien des discussions et bien des déceptions aussi.

Quelqu'un vient précisément de consacrer un livre excellent à cette grave et urgente question des métiers d'art, — plus grave et plus urgente quand on la considère du point de vue du relèvement de la France, — quelqu'un qui a d'autant mieux le droit de porter cette question sur le terrain pratique et actuel, qu'il est aussi averti qu'homme du monde du passé des industries d'art et qu'il a consacré aux émaillistes, aux décorateurs de la soie et de la toile imprimée, aux orfèvres et aux céramistes d'autrefois, quantité d'études originales et neuves, où la solidité du document ne contrarie point l'agrément de l'exposé, comme en ont pu souvent juger les lecteurs de la *Revue*, — car il s'agit de M. Henri Clouzot, tout récemment encore conservateur de la Bibliothèque Forney et aujourd'hui conservateur du Musée Galliera.

Le livre de M. H. Clouzot (1), on ne prétend pas l'analyser ici : il est si riche d'idées et de faits qu'on trouverait facilement plusieurs sujets d'article dans chacun de ses chapitres, soit qu'on suive l'auteur dans l'enquête approfondie qu'il mène sur les doctrines et les méthodes en faveur, soit qu'on veuille étudier et discuter les solutions qu'il propose de certains problèmes particulièrement délicats (l'apprentissage, les écoles professionnelles, l'industrialisation de l'art moderne, etc.), soit, enfin, qu'on apprenne

(1) *Les Métiers d'art, organisation nouvelle* (Paris, Payot, in-16, 7 fr. 50), dans la *Bibliothèque politique et économique*.

de lui, par quelques exemples récents, comment le décor traditionnel de certaines branches de l'art industriel est parvenu à se rénover (toiles imprimées, flaconnage des parfumeurs, fer et fonte, bijoux et montres, etc.). Non, ce n'est pas là un livre qui se laisse résumer facilement en cent lignes. Il est plus facile de dire quelle en est la nouveauté et de montrer de quelle utilité en peut être la lecture.

Pratique, actuel, l'ouvrage est bâti sur cette donnée que l'art industriel moderne est soumis à des lois économiques rigoureuses, à des conditions de matières premières, de perfection de main-d'œuvre, de prix de revient, de production en série, de diffusion et, pour dire le mot, de vulgarisation des objets, — toutes considérations généralement négligées jusqu'ici par la plupart des écrivains qui ont eu à traiter de ces sujets. Résolument moderne, M. Clouzot ne craint pas de dénoncer, comme étant le grand obstacle à la propagation de l'art décoratif de notre temps, le goût de « l'ancien », vrai ou faux, — cette incroyable épidémie qui sévit à tous les degrés de l'échelle sociale, entretenue par la fréquentation des musées, le succès des expositions rétrospectives et le retentissement des grandes ventes qui ont amené le public à considérer « l'ancien » comme une excellente valeur de placement. Parfaitement impartial, l'auteur ne fait aucune difficulté de reconnaître qu'un autre obstacle à cette propagation réside dans le fâcheux souvenir qu'on a gardé des tentatives malheureuses du « modern style » faites aux environs de 1900 ; et ce n'est que trop vrai : les affolantes productions de certains novateurs de cette époque ont jeté le discrédit sur tout ce que les artistes modernes les plus sages et les plus réfléchis ont réalisé depuis vingt ans.

M. Clouzot propose des remèdes à ces maux, et à d'autres qu'il signale dans son livre. Car il en est d'autres, et qui ne sont pas moindres.

A mesure que l'art ancien accaparait l'attention et l'argent, le malaise des industries d'art est allé croissant, d'abord parce que les industriels se refusent trop souvent à faire les sacrifices nécessaires pour s'assurer des modèles originaux ; ensuite, parce que les ouvriers, entraînés par le machinisme, perdent de vue ce principe qu'une belle rémunération doit correspondre à « du beau travail » ; enfin, parce que les créateurs de formes nouvelles, en refusant toute entente avec les industriels, s'interdisent la fabrication d'objets d'usage courant, — les seuls dont la production importe, — et se confinent dans « l'art de mécène » qui ne peut conquérir le public. M. Humblot, au Sénat, a très judicieusement repris ces divers points et conclu à la nécessité de trouver un terrain d'entente entre les décorateurs, les ouvriers et les industriels.

De même, il s'est rencontré avec M. Clouzot sur la question de l'apprentissage et sur celle de la réforme de l'enseignement professionnel. Il a insisté, comme le fait M. Clouzot, sur ces vérités évidentes, et pourtant méconnues, que des cours d'enseignement collectif ne dispensent pas de l'enseignement pratique d'un métier, qu'un ouvrier se forme à l'atelier bien plus qu'à l'école, et partant, qu'une école professionnelle parfaite serait celle où l'élève, placé dans des conditions de production se rapprochant autant que possible de celles de l'atelier, dirigé moins par des pédagogues que par des ouvriers accomplis, se spécialiserait dans la pratique d'un seul métier, au lieu de connaître la théorie de plusieurs. Combien, parmi nos écoles professionnelles, se rapprochent de cet idéal !

Encore une fois, on ne fait qu'effleurer ici quelques-uns des problèmes dont le livre de M. Clouzot contient l'exposé et la solution. Il faut lire ce livre, écrit avec conviction et sincérité par un auteur renseigné sur le passé comme sur le présent, qui voit juste et qui ne se fait d'illusions ni sur les difficultés de la tâche, ni sur l'hostilité que rencontreront certaines de ses idées, ni sur le temps qu'il faudra pour réaliser tant de réformes. Mais, comme il le dit très bien, les industries d'art doivent passer en première ligne dans la remise en marche de notre fabrication de paix, puisque notre pays ne peut compenser sa pauvreté en matières premières et les prix élevés de sa fabrication que par une plus-value de goût, d'originalité et de perfection ; et il est bon que des voix autorisées, comme celle de M. H. Clouzot, se fassent entendre, qui dirigent l'effort du pays dans le sens le plus fécond et dictent à tous, — industriels, artistes, ouvriers, amateurs, — les devoirs présents, dont l'acceptation commune est la garantie du salut de nos métiers d'art.

ÉCHOS ET NOUVELLES

La Foire de Paris.

Nous nous sommes si souvent élevés ici-même contre les enlaidissements de Paris et le goût barbare de ces baraquements dont nous n'avons cessé, depuis la guerre, d'avoir les fâcheux exemples sous les yeux, que nous applaudissons bien haut aujourd'hui à la nouvelle que le Comité de la Foire de Paris prochaine (mai 1921), vient de décider de faire appel, par concours, aux groupements d'artistes décorateurs, pour la décoration générale de l'Esplanade des Invalides et du Champ-de-Mars qui lui sont affectés. Soulignons la avec plaisir comme un nouveau pas en avant de notre art décoratif moderne; il gagne tous les jours du terrain et finira bien, nous le souhaitons ardemment, après tant d'années de combat, par remporter les victoires définitives qu'il mérite.

Assiettes « à sujets ».

Elle est charmante la collection de neuf plats et assiettes que le Directeur des Beaux-Arts, M. Paul Léon, a commandée au lieutenant Jean Droit, et que nous montre aujourd'hui la Manufacture nationale de Sèvres. Avec un talent spirituel et très fin, dans la vieille tradition française, l'artiste a illustré de légendes et célébré certains bons souvenirs que la guerre a laissés au cœur des poilus... Et l'on songe devant leur beauté fragile aux collectionneurs de l'an 2120 qui se disputeront à prix d'or les « survivantes », car il est admis, n'est-ce pas, que tout ce qui n'est pas *ancien* n'est pas digne d'émouvoir le vrai, le sérieux amateur ?

Le Peintre Cottet célébré à Camaret.

Le bourg de Camaret, dans le Finistère, où le maître de la peinture bretonne a peint quelques-uns de ses plus beaux tableaux, vient de donner le nom de Charles Cottet à une jetée où s'élève une chapelle vénérée, Notre-Dame de Rocamadour, à laquelle celui-ci avait fait don d'une de ses toiles importantes : *Femmes de Camaret se lamentant autour de leur chapelle incendiée;* une petite manifestation a eu lieu à cette occasion le 10 septembre, jour du pardon annuel.

L'Hôtel du Grand-Cerf aux Andelys.

La charmante maison de la fin du xve siècle, dont les boiseries, la cheminée et l'escalier ont fait l'admiration de tant de visiteurs, sera vendue aux enchères publiques le 6 octobre. Quarante mille francs sont demandés de la vieille demeure. « Elle conviendrait à un collectionneur ou à un antiquaire » dit l'annonce du notaire que nous lisons mélancoliquement... Réjouissons-nous du moins de voir éviter sa démolition et son départ pour l'Amérique. Les parties les plus intéressantes ont été classées récemment comme monuments historiques et la nouvelle loi veille.

Un Nouveau Velasquez ?

Quelques journaux ont parlé d'un portrait de la reine Isabelle par Velasquez, découvert récemment à Londres sous un autre et pseudo-portrait de sainte Thérèse expédié d'Espagne par un antiquaire. Ils y ont de plus ajouté une histoire romanesque de religieuses ayant fait peindre sur la robe royale le vêtement monacal de leur ordre dans lequel la reine devait entrer. La photographie que nous avons sous les yeux permet difficilement de se prononcer. Attendons le jugement des experts anglais.

Belgique et Italie.

La lutte de courtoisie à laquelle nous assistons entre ces deux pays, nos amis, en ce moment même où l'on ne parle encore que de guerre, coups de canon, violations de traités, ultimatums, est un spectacle bien fait pour nous réjouir l'âme.

La Belgique a rendu un tableau important à l'Italie, qui lui fut jadis envoyé par Napoléon, ceci les dépêches d'agence l'ont annoncé ; mais ce que l'on sait moins c'est qu'un citoyen italien ayant, l'année passée, légué en mourant au roi Albert, pour les artistes belges, une île qui lui appartenait dans le lac de Côme, l'antique Comacina, ceci en signe d'admiration pour la conduite de son peuple en 1914, le roi vient, à son tour, de la donner à l'Italie pour qu'elle soit affectée à des artistes des deux pays. Le gouvernement italien s'est engagé à les y recevoir et à bâtir des villas, des ateliers, des salles d'exposition et d'audition, toutes les branches de l'art devant être représentées dans cette île fortunée.

Mérimée critique d'art.

Avant-hier, 23 septembre, des fidèles ont célébré le cinquantenaire de la mort de l'auteur de *Colomba*. Si cet esprit raffiné et d'une si rare culture est également connu des amateurs par ses petits talents de dessinateur, d'aquarelliste, de caricaturiste, on sait moins qu'il a été surtout

un inspecteur des monuments historiques aux convictions ardentes dont l'œuvre de défense des anciens monuments de notre art national — nul n'ignore le sens qu'avaient encore les mots *art gothique* — mériterait une étude sérieuse.

Les Ventes.

L'Hôtel Drouot se réveille lentement de son estivale somnolence. Il conserve son implacable allure de bouge, sale, miséreux, usé. (A quand la nouvelle maison, avec des halls modernes, spacieux, lumineux?) Dans ses couloirs sonores nulle figure d'habitué, si ce n'est le fureteur impénitent aux aguets de l'éternelle « occasion ». Ceux qui se retrouvent parlent de la saison prochaine et, naturellement, annoncent des ventes à sensation. « Vous verrez !... »

— En attendant, le marteau magistral du plus réputé des commissaires-priseurs va rouvrir le ban ces jours-ci; nous le savions infatigable, mais point aussi savoureux opportuniste : il a terminé ce printemps par la dispersion des œuvres d'art de *la Muette;* il commence cet automne par un hôtel dont on ne cesse de parler ces jours-ci : *l'Élysée !*... Mais ne vous trompez pas : ce n'est point de la maison de M. Millerand dont il s'agit; ça n'est que *l'Élysée Palace*...

LE VIEUX COLLECTIONNEUR.

INFORMATIONS

Légion d'honneur.

Dans les nouvelles promotions, nous relevons au Ministère du Commerce, le nom de M. *Édouard Jonas*, antiquaire, président de la Chambre syndicale de la Curiosité et des Beaux-Arts; au Ministère de la Guerre, celui de M. *Jean Charpentier*, antiquaire également, officier de réserve et déjà titulaire de la croix de guerre.

Dans les Musées.

Musée du Louvre. — Un amateur anglais, mort au commencement de l'année à Cannes, M. L.-B. Wyse, lègue au Musée du Louvre un tableau de Van Eyckout : *Femme se reposant.*

Italie. — Le commandeur Nogaru vient d'être nommé par le pape directeur des musées et galeries du Vatican.

Allemagne. — Le directeur général des ex-musées impériaux, le célèbre docteur Bode, prend sa retraite. Nous ne verserons pas de larmes sur son départ. Ce n'est pas à nous — qui n'oublions pas le manifeste des 93, signé par lui, — de vanter son patriotisme forcené; sa prodigieuse activité releva souvent de celle du voyageur de commerce à l'allemande, lorsqu'il s'agit d'enrichir à tout prix les musées du Reich. Spécialiste de peinture hollandaise, grand maître critique *ès* Rembrandt, ses méthodes et ses opinions ont été, ving-cinq années durant, l'une des expressions éclatantes de la Kultur germanique. Elles datent déjà terriblement ! A voir l'amende honorable que paient, semble-t-il, certains de nos amis et alliés qu'elles séduisaient fort, nous doutons de les voir survivre à la défaite et à la chute des maîtres que M. Bode a si bien servis. Certains amateurs français, à la mémoire courte, qui l'honorèrent de leur intimité dans ce Paris où il fut, jusqu'en 1914, toujours si bien reçu, voudront-ils, détrompés par son apparence de bonhomie et de simplicité, ne pas oublier, s'il revient jamais parmi nous, qu'il s'est rangé un jour délibérément parmi nos pires ennemis?

Bibliothèques.

Dans le cabinet du Ministre de l'Instruction publique a été récemment signé l'acte de donation à l'État, par M. Auguste Rondel, de sa magnifique bibliothèque d'art dramatique. Elle sera affectée à la bibliothèque de la Comédie-Française et son ouverture coïncidera, a promis M. Honnorat, avec la célébration du 3e centenaire de la naissance de Molière. En léguant cet instrument de travail incomparable à la France, M. Rondel a voulu contribuer au développement des études relatives à l'histoire du théâtre et faciliter aux étudiants de la Faculté des Lettres, comme aux érudits et aux critiques, les recherches sur un point quelconque de l'histoire du théâtre, y compris — ceci pour nos lecteurs — ses rapports avec l'histoire de l'art.

Nécrologie.

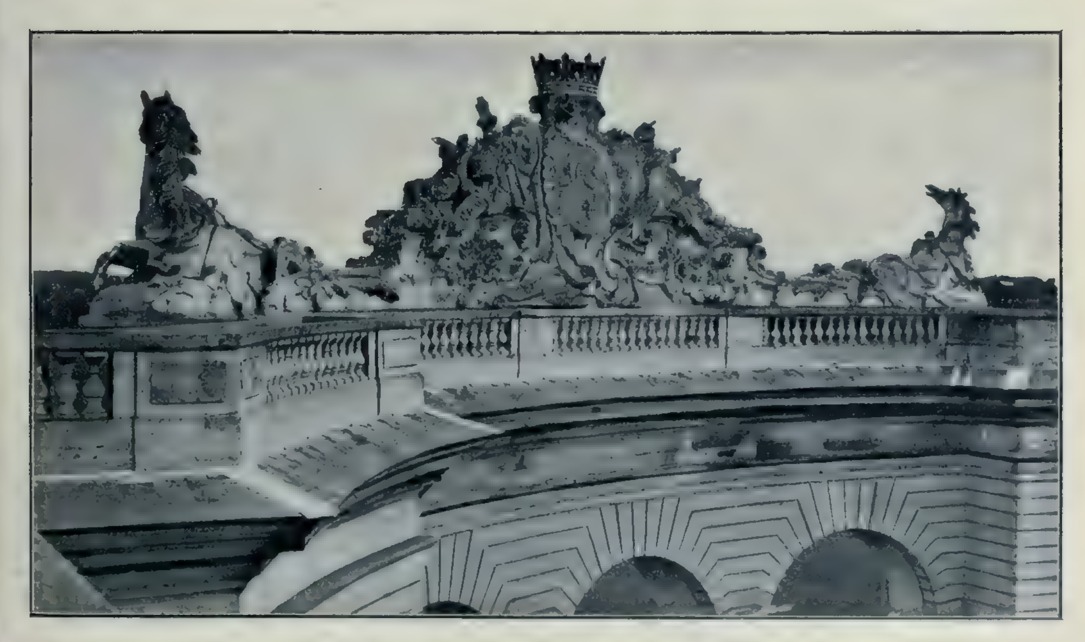
France. — Le peintre *William Laparra*, né à Bordeaux en 1873, grand'prix de Rome en 1898, mort au cours d'un voyage en Espagne. Nous consacrerons dans notre prochain *Bulletin* une notice plus détaillée aux œuvres de cet artiste de valeur.

— Le peintre espagnol *Raymond de Madrazo*, mort à Versailles. Établi depuis de longues années à Paris et spécialisé dans l'art du portrait, il laisse un grand nombre d'effigies de contemporaines notoires.

Étranger. — M. *Ch.-Léon Cardon*, né en 1850, est mort à Bruxelles, le 5 septembre. Peintre à ses débuts, mais surtout amateur de grand goût, il était président de la Commission du Musée Royal des Beaux-Arts, membre du Comité des Musées du Cinquantenaire, etc. Il laisse une importante collection. Souhaitons à nos amis belges qu'elle aille se fondre dans ces musées qu'il aimait tant et dont il contribua si souvent à l'enrichissement.



CHANTILLY : LA PORTE SAINT-DENIS ET LES GRANDES ÉCURIES.



CHANTILLY : LES GRANDES ÉCURIES, FRONTON DU MANÈGE DÉCOUVERT.

A CHANTILLY

Notes sur Jean AUBERT, l'Architecte des Grandes Écuries

« Cette écurie et les bâtiments qui l'accompagnent composent un corps d'architecture si grand et si magnifique qu'il mériterait lui seul un volume » (1). Ainsi s'exprime Piganiol de la Force dans la description de Chantilly, et M. Gustave Macon écrit à son tour : « Monument grandiose qui, aujourd'hui encore, force l'admiration et qui reste comme le splendide témoignage du talent de Jean Aubert » (2). Il a parfaitement raison. Peu de constructions, à notre connaissance, offrent plus de noblesse dans la simplicité, plus d'aisance dans le développement logique du thème principal, une application ou une interprétation plus artistique des besoins matériels.

Commencés en 1719 pour le duc Louis-Henri de Bourbon (1710-1740), grand amateur de constructions, les travaux durèrent jusqu'en 1735 et même, pour la sculpture, jusqu'après 1740. Presque toutes les pierres furent tirées d'une carrière ouverte sous la pelouse, et dont la galerie principale, se prolongeant jusqu'à 1.200 mètres sous une voûte presque régulière, donne çà et là l'impression d'une architecture primitive rude et puissante. Il semble que tout à Chantilly devait proclamer la grandeur du maître.

Un volume pour les Écuries, écrit Piganiol ; disons au moins un article, que nous ne pouvons entreprendre ici. Nous signalerons seulement la façade de l'édifice, sur 186 mètres de long, derrière laquelle se développe l'écurie proprement dite, sous une voûte cintrée de 13 mètres de haut, coupée par un dôme de 27 mètres sous clef ; le beau péristyle demi-circulaire qui annonce le manège découvert ; la grande arcade, entrée vraiment seigneuriale de la ville ; la sculpture ornementale, où le sculpteur Bridault (3) s'est complu à représenter des chevaux, héros du lieu, puis des chiens, des cerfs, des sangliers, toute la faune du domaine.

Sur ce Jean Aubert, « qui a donné le dessin de ce bâtiment si vaste, si bien entendu et si bien exécuté », on ne sait encore que peu de chose. Avec combien d'artistes modernes ne partage-t-il pas cette mauvaise fortune ? Nous voudrions, du moins, à l'aide de documents authentiques, malheureusement trop rares, préciser quelques points de sa biographie.

On trouve dans les *Comptes des bâtiments du Roi* pour l'année 1699 cette mention : « A Aubert l'aîné, dessinateur, pour 40 jours à Versailles et à Marly = 100 l. », et la même année : « A Aubert le jeune = 100 l. « Voilà donc les deux frères, tous les deux architectes (1). C'est sans doute l'aîné qui reparaît (Aubert, simplement), tantôt seul, tantôt avec d'Orbay et Le Paultre, avec des gages ou gratifications de 300 à 940 et 1.200 livres. C'est lui, à coup sûr, qui entre dans la deuxième classe de l'Académie d'architecture en janvier 1707. « M. le surintendant a proposé à la Compagnie M. Aubert pour remplir la place d'académicien dans la deuxième classe, en attendant que les temps permettent de l'augmenter par d'aussi bons sujets (2). » Aubert l'aîné dut mourir en 1708 ou au début de 1709, car il n'est plus question de lui nulle part.

Quant à Aubert le jeune, si l'on peut à la rigueur lui attribuer quelques-unes des sommes portées aux comptes entre 1700 et 1708, il est certain qu'on n'a plus sur lui aucun document authentique après cette date jusqu'en 1720. Mais alors deux places devinrent vacantes dans la deuxième classe de l'Académie d'architecture, qui eut ainsi à exercer pour la première fois le droit de présentation que lui concédaient les lettres patentes de 1717. On retrouve là toutes les formes habituelles du rite électoral. Le 8 janvier, la Compagnie s'entretient « touchant plusieurs personnes capables de remplir les deux places ». Le 15, elle vote et présente six candidats, parmi lesquels Aubert en quatrième ligne. Il obtient pourtant une des deux places, grâce sans doute à la protection du duc de Bourbon. Il prend séance le 23 janvier. Ses signatures aux procès-verbaux

(1) Piganiol de la Force. *Description de Paris, Versailles...*, éd. de 1748, t. VIII, p. 308-322.
(2) G. Macon. *Les Arts dans la Maison de Condé*, 1903, p. 77.
(3) Qui mériterait, lui aussi, une étude.

(1) *Comptes des bâtiments du Roi sous le règne de Louis XIV*, publ. par Jules Guiffrey, t. IV et V (tables).
(2) Procès-verbaux de l'Académie royale d'architecture, publ. par H. Lemonnier, t. III.

permettraient presque de suivre la marche des travaux des Écuries sous sa direction. En tout cas, on y voit comment il était partagé entre Paris et Chantilly. Ainsi, de 1720 à 1725, il paraît fort peu à l'Académie, ce qui s'explique par la mise en train de la construction, qui exigeait sa présence. On ne s'étonne pas qu'il n'ait pas signé en mai 1721, puisque le duc de Bourbon posa solennellement la première pierre, le 21. Semblables alternatives de 1725 à 1735. Quelques documents extraits par M. Macon des archives de la Maison de Condé établissent de façon certaine ses fonctions auprès du prince. Il est qualifié d'« inspecteur des bâtiments », « architecte des Écuries », « architecte ordinaire de S. A. S. ». Il logeait dans voisinage du château, à l'Orangerie. On le rencontre, en 1726 et 1729 sur la liste des officiers et employés à qui est faite une distribution de bois pour le chauffage (1). Nous verrons tout à l'heure l'intérêt du titre qu'il porte d'architecte ordinaire de Son Altesse.

Une place étant venue à vaquer dans la première classe en 1734, l'Académie le présenta en première ligne, mais Lassurance le fils fut nommé par le roi. Puis, — mystère des élections, même académiques, — en 1735 et 1737, il n'obtint que la présentation en seconde ligne. En 1740, enfin, il s'agissait de remplacer Beausire le père. « Dans le premier scrutin, M. Aubert a eu la pluralité des voix, dans le second scrutin, M. Tanevot a eu la pluralité des voix ». Le 5 décembre, Orry, directeur général des Bâtiments, nommait Aubert, mais communiquait en même temps à Gabriel le père, directeur de l'Académie, cette lettre étrange du cardinal Fleury, destinée à être lue à la Compagnie.

« M. le cardinal de Fleury a veu avec plaisir, Monsieur, que l'Académie d'architecture, dans le choix qu'elle a eu à faire des sujets propres à remplacer M. de Beausire a jeté les yeux sur ceux qui en étoient les plus dignes. En effet, tout le monde est obligé de convenir que MM. Aubert et Tanevot sont tous deux d'un mérite distingué et méritoient également les suffrages de l'Académie. Aussi, S. E. a-t-elle cru qu'il convenait de suivre ce que l'Académie elle-même avoit indiqué et que, le plus grand nombre des voix s'étant réunies dans le premier scrutin en faveur de M. Aubert, il était juste de le nommer aujourd'hui à la place qui est vacante, ne doutant point que, dans la première occasion, les suffrages ne se réunissent en faveur de M. Tanevot. M. le Cardinal m'a chargé de vous marquer que ce choix lui feroit plaisir, afin que vous fissiez part [la lettre était adressée à Gabriel le père, directeur de l'Académie] de ses intentions à l'Académie. » (1).

Elle n'était pas seulement étrange, cette lettre, elle violait les privilèges de l'Académie, en lui retirant implicitement le droit de présentation. Pourtant, lorsque Aubert mourut, le 15 octobre 1741, l'Académie s'inclina : « S'étant fait représenter la délibération du cinq décembre 1740, lors de la réception de M. L. Aubert avec lequel M. Tanevot avoit été nommé par l'Académie en concurrence... elle a renouvellé en faveur de M. Tanevot ses suffrages unanimement qu'elle lui avoit donnés lors de l'élection de M. Aubert». Orry déclara même qu'il « n'était pas question d'élection ».

Tanevot ne justifiait cette faveur que par ses mérites d'académicien très assidu, laborieux, mêlé étroitement aux travaux de la Compagnie. Il reste de lui de très nombreux dessins sur les ordres, qui constituent des études fort consciencieuses et, à cette époque, très appréciées. Blondel loue chez lui l'habileté dans la distribution intérieure des appartements. C'est à peu près tout. La comparaison ne saurait s'établir un instant entre les deux candidats de 1740.

Dans cette vie d'Aubert, on ne peut sans doute reconstituer qu'une partie de son œuvre. Il dut entrer au service des Condé en 1709 au plus tard, puisqu'il travaillait à cette date à leur château de Saint-Maur (2). Puis, une grande lacune entre 1710 et 1720, où commence la construction des Écuries, qui l'occupa pendant plus de quinze ans. Pourtant, dans cette même période, il succède à Lassurance pour les travaux de l'hôtel de Bourbon et de l'hôtel de Lassay. Et Blondel, sévère pour lui à propos de la porte d'entrée de l'hôtel de Lassay, lui attribue la construction de l'hôtel de Moras (aujourd'hui Biron) (3).

Nous insistions tout à l'heure sur les quelques documents qui signalent Jean Aubert comme architecte ordinaire du duc. Ce n'était pas sans raison, car, de 1720 à 1740, celui-ci fit remanier presque entièrement à l'extérieur et à l'intérieur le château que Mansart avait laissé inachevé. Il

(1) Documents recueillis par M. G. Macon et qu'il m'a obligeamment communiqués.

1. *Procès-verb.*, t. V, p. 281, 282, 305, 306.
2. Macon. *Les Arts dans la Maison de Condé*, pp. 66, 77...
3. J.-Fr. Blondel. *L'Architecture française*, t. II, p. 56.

faut déplorer, avec M. G. Macon, la perte des comptes des bâtiments à cette époque où le duc « enterrait des trésors » dans les travaux. N'est-il pas légitime, du moins, de penser que Jean Aubert, le seul architecte dont on rencontre alors le nom, fut chargé d'une grande partie des constructions et des aménagements — considérables — opérés pendant vingt ans ? Il est assez significatif que, en dehors de ses gages, le duc lui ait légué une pension viagère de 1.000 livres, témoignage, à coup sûr, de notables services. Faudrait-il songer à de Cotte, continuateur, un peu partout, de Mansart ? Aucun document ne l'indique.

Mais, tout compte fait, on ne connaît guère Jean Aubert (quand on le connaît) que comme architecte des Grandes Écuries. Cette œuvre, à elle seule, doit suffire à lui assurer une large et glorieuse place dans l'histoire de notre architecture française au XVIIIe siècle. Si j'excepte Gabriel et Boffrand, je ne vois guère, dans l'Académie ou ailleurs, aucun de ses contemporains qui, avant 1740, ait eu dans sa vie cet heureux instant d'inspiration qui élève l'artiste au dessus de lui-même et lui fait entrevoir le grand.

HENRY LEMONNIER,
Membre de l'Institut.

UNE DÉCOUVERTE

Les Peintures murales de l'église de Courgenard (Sarthe)

Le village de Courgenard est situé dans le département de la Sarthe, à sept kilomètres environ de La Ferté-Bernard. L'église, massive construction de l'époque romane, subit quelques remaniements au XVIe siècle, comme la plupart de celles de la région. Le chœur, lambrissé comme la nef, fut alors voûté en pierre; la grande porte, de style roman bien caractérisé, fut dotée d'une menuiserie neuve; quelques vitres peintes décorèrent les fenêtres; mais là ne se bornèrent pas les embellissements.

En 1894, on ne fut pas peu surpris de découvrir à l'intérieur de la nef, dissimulé sous le badigeon qui couvrait les murs, quelques fragments de peinture. Pousser plus loin la découverte, on ne le pouvait pas; les fonds manquaient pour entreprendre cette besogne délicate, et quand survint un legs important, destiné par la testatrice à la réparation de l'église, des travaux plus urgents employèrent la majeure partie des ressources. Quand cette remise en état fut terminée, la guerre éclata, et l'on dut renvoyer à plus tard le dépouillement des peintures.

Le peu qu'on en voyait intriguait cependant bien des paroissiens et particulièrement leur curé. Entre les deux fenêtres, près de la petite porte latérale, on distinguait un morceau de squelette, et entre les deux fenêtres les plus rapprochées de la grande porte, on pouvait reconnaître, d'après les parties visibles, un personnage à cheval. Au-dessous de ces fragments, deux inscriptions en vers, l'une à gauche, l'autre à droite, dont le texte est donné plus loin. Qu'est-ce que cela voulait bien dire ?

Le curé de la paroisse attendait impatiemment des jours meilleurs pour résoudre enfin le problème, et c'est pourquoi, ému d'une aussi cruelle impatience, l'auteur de la présente notice s'offrit pour procéder à un grattage minutieux qui, au bout de quelques semaines, permit aux mystérieuses peintures de dévoiler leurs secrets. Il ne restait plus qu'à les expliquer. C'est ce que nous allons essayer de faire.

La scène est divisée en deux tableaux mesurant chacun 2 m. 70 de largeur sur 2 m. 28 de hauteur, limités par un large galon d'ocre rouge : à gauche, vers la petite porte, le côté des morts; à droite, le côté des vifs. Du côté des morts, on voit un groupe de trois squelettes, le premier s'appuyant sur une flèche posée la pointe en bas, et les deux autres tenant l'un une faux ou un pic, l'autre une bèche; derrière eux, se dresse un calvaire. Au-dessus de leurs têtes, on lit ces mots écrits sur une banderole : *Vigilate, itaque, quia nescite diem neque horam.*

Au-dessus du premier squelette, on distingue la date *1574*. Tous les trois, par de grands gestes, semblent interpeller le groupe de personnages figurés dans le tableau de droite.

Cette seconde peinture montre trois cavaliers richement vêtus qui paraissent effrayés à la vue des trois cadavres décharnés. Au-dessus de leurs têtes se déroule de même une banderole sur laquelle on lit : *Mors inevitabilis est, et hora ejus incerta.* Au bas de chaque peinture, les quatre vers dont nous avons parlé.

On a déjà reconnu le sujet de la scène représentée; il suffit, du reste, d'ouvrir un ouvrage de M. Emile Mâle, que connaissent bien tous ceux qui s'intéressent à l'art religieux du moyen âge, pour en savoir l'origine et l'explication (1) : « Elle est tirée, dit M. Émile Mâle, d'une vieille légende qui prit jour au XIIIe siècle, intitulée : *le Dit des trois morts et des trois vifs*, et qui fit à cette époque le sujet de quatre poèmes ne différant entre eux que par le détail. Pourtant, ce n'est guère qu'au commencement du XVe siècle que les peintres et les sculpteurs en firent des représentations décoratives. Un fait digne de remarque, c'est que les artistes suivent deux traditions différentes : au début du XVe siècle, ils représentent les trois jeunes gens à pied, comme les poèmes les y invitent, mais bientôt ils prennent l'habitude de les représenter à cheval ; à la fin du XVe siècle, c'est la règle. »

L'artiste de l'église de Courgenard, — qui offre cette particularité de travailler dans la deuxième moitié du XVIe siècle, — a suivi cette dernière tradition.

« Le récit, continue M. Mâle, est mis dans la bouche d'un solitaire ; il le présente comme une vision envoyée par Dieu. Un jour, devant son pauvre ermitage, il a vu apparaître trois cadavres hideux :

Les trous du nez et ceux des yeux ouverts.

« Dans le même moment il voit arriver sur leurs chevaux trois beaux hommes tout vifs. »

Ces trois beaux cavaliers se livrent au plaisir de la chasse, et s'il faut en croire l'inscription qui accompagne la scène, ils sont pleins de joie et d'orgueil :

Nous sommes en gloire et honneur,
Remplis de tous biens et chance.
Au monde mettons notre cœur
En y prenant notre plaisance.

Mais tout en prenant leur « plaisance », les voilà devant un vieux cimetière où trois hideux squelettes, drapés dans leurs linceuls claquant au vent, se dressent tout à coup devant eux et leur lancent ces paroles sinistres :

Nous avons bien été en chance
Autrefois, comme êtes à présent,
Mais vous viendrez à notre dance
Comme nous sommes maintenant.

On comprend la frayeur des trois jeunes hommes devant pareil spectacle, le premier lâche la bride de son cheval qui se cabre, et la laisse de son chien qui s'enfuit, pendant que son chapeau roule à terre ; le second abandonne son faucon qui s'envole et tourne bride ; le troisième reste stupéfié sur sa monture immobile.

Cette invitation à la « dance » ne semble donc pas du goût des trois vifs ; néanmoins, le premier mouvement de stupeur passé, ils font un retour salutaire sur eux-mêmes et invoquent la croix du vieux cimetière : « Ils comprennent, dit en terminant le savant auteur que nous avons déjà cité, que Dieu a voulu les avertir et les sauver ; les paroles qu'ils prononcent édifient l'ermite lui-même. »

Tel est, brièvement résumée, cette *Légende des trois morts et des trois vifs*, qui fait le sujet des peintures de l'église de Courgenard; on la retrouve dans nombre d'églises de France et d'Europe. Il est à peine besoin de rappeler la célèbre fresque du *Triomphe de la mort* d'Andrea Orcagna, au Campo Santo de Pise, où l'ermite, assis au seuil de son ermitage, assiste à la scène qu'on vient de décrire, — à cette différence près que l'artiste italien a représenté les trois morts couchés dans leurs cercueils.

On s'est demandé pourquoi on avait fait choix d'un sujet aussi lugubre pour décorer les murs d'une église. Il faut se rappeler qu'au XVe et au XVIe siècle, l'idée de la mort était représentée partout : dans les églises, dans les maisons particulières, sur les objets d'usage familier, dans les livres d'heures, même dans les actes de fondations religieuses. On connaît la statue mi-squelette, mi-cadavre, sculptée par Ligier Richier dans l'église Saint-Pierre de Bar-le-Duc. A Saint-Samson de Clermont (Oise), on peut voir, sculpté dans la muraille, un petit cadavre desséché entouré d'une inscription caractéristique. En 1499, trois bourgeois de La Ferté-Bernard fondent une messe chantée; ils se résolvent à cette charité « après avoir délibéré que le corps de l'homme n'est rien, fors viande à vers, après que l'âme qui est de Dieu née et faite à sa semblance, en

(1) Émile Male, *l'Art religieux de la fin du moyen-âge en France* (1918).

est séparée... » (1). On pourrait multiplier les exemples, et c'est pour se conformer aux idées de son siècle que le curé de 1574 fit peindre la *Légende des trois morts et des trois vifs* sur les murs de son église. Il voulait habituer les fidèles à regarder la mort en face pour mieux les préparer à cette fin dernière.

Quant à l'exécution, ces peintures, quoique dues à un artiste de second ordre, ne sont pas pour cela dénuées d'intérêt. Elles étaient accompagnées d'un décor simulant un appareil de pierre tracé avec des filets d'ocre rouge, qui couvrait les murs de la nef et du chœur; on en retrouve des traces fréquentes sous le badigeon; elles n'étaient donc pas tout à fait isolées. En existe-t-il d'autres ? Il serait bien intéressant de le rechercher.

Exécutées à la détrempe, elles ont perdu de leur éclat et beaucoup souffert du badigeon qui, lors de son application, produisit de longues bavures d'ocre rouge d'un assez mauvais effet. Elles ont été directement décalquées au crayon sur la muraille et redessinées au pinceau par un trait noir ou bistre, puis légèrement modelées.

Sur le terrain, indiqué en ocre rouge, au milieu de quelques ossements épars, se dressent, drapés dans leurs linceuls blancs, les trois squelettes colorés à l'ocre jaune clair. On remarque une correction au crayon à l'extrémité de la flèche tenue par le squelette de gauche, laquelle a été rallongée de plusieurs centimètres du côté des barbes de plume, de couleur bleu pâle. Le calvaire peint en rouge, et quelques notes bleues sur les objets de métal complètent le tout.

Les trois vifs sont un peu mieux traités; l'artiste se sent plus à l'aise dans l'exécution de ces trois personnages richement vêtus, que dans l'enchevêtrement de l'ossature humaine qu'il n'a dissimulée qu'en partie sous les plis d'un linceul. Les physionomies manquent d'expression, mais les costumes, plus faciles à rendre, sont clairement exprimés, et on en devine la richesse. Les chevaux luxueusement harnachés, sont peints respectivement en brun rouge, en gris et en jaune clair; le chien qui s'enfuit et le faucon qui s'envole sont d'une exécution assez molle. Le sol, comme précédemment, est indiqué en rouge.

En résumé, si cet ensemble ne constitue pas une œuvre de tout premier ordre, on ne saurait méconnaître qu'il produit un certain effet, peut-être plutôt par les dimensions du sujet que par le sujet lui-même; peut-être aussi l'intérêt qui s'attache à un monument à demi ruiné est-il pour quelque chose dans l'impression ressentie.

Quoi qu'il en soit, ces deux peintures méritent l'attention du visiteur, et nous ne saurions trop engager ceux qui s'intéressent aux rares vestiges de la peinture murale en France, à s'arrêter un instant dans la vieille église de Courgenard, ne serait-ce que pour accorder un pieux souvenir à l'artiste modeste et oublié qui l'a décorée.

A. Suasso,
Architecte.

Les différentes physionomies des Ruines dans la nature et dans l'art (2)

Le temps ne nous transmet que des ruines sereines ; la guerre, et surtout la guerre scientifique du xxe siècle, avec ses « 420 » pointés sur nos chefs-d'œuvre, ne pouvait enfanter, pendant cinquante-deux mois, que des ruines passionnées, des ruines souffrantes, qui nous proposaient avec une redoutable impartialité des pièces à conviction pour un réquisitoire ; les *gisants* décapités devenaient des témoins d'outre-tombe ; par le bois calciné de sa pauvre croix, le *Christ* de Revigny semblait soupirer : « J'accuse », et son supplice nouveau ne nous aurait légué qu'une « leçon de haine » (1), si l'alliance de l'art avec l'évangile pouvait jamais donner une pareille leçon !

II

Depuis près de deux ans déjà, l'atmosphère plus respirable d'une paix victorieuse nous a permis de contempler moins passionnément nos décombres et de placer enfin, sans sacrilège, ce

1. *Histoire de La Ferté-Bernard*, par Léopold Charles (1877), page 126.

(2) Deuxième article. Voir le n° 650 du *Bulletin*, pp. 157-159.

(1) Mot de M. Abel Hermant dans *l'Intransigeant* du 2 décembre 1916.

beau sujet au-dessus du souvenir de la mêlée.

Présomption de notre part, sans doute ! Mais, pour mieux creuser l'antithèse entre les deux *physionomies* fondamentales des ruines, nous rêvons plus que jamais d'ajouter un chapitre entièrement inédit à cette « poétique des morts » (1). Et ce serait la seconde partie, plus naturellement impartiale, d'une méditation toujours poignante en son actualité prolongée.

Commentée fort à propos par une citation de Chateaubriand, si l'esquisse de notre premier chapitre aurait pu s'intituler : Qu'il y a dans la nature deux irréductibles catégories de ruines, — le plan, plus ambitieux, du second voudrait énumérer, classer, définir, ou tout au moins cataloguer, les principaux aspects successifs revêtus par les différentes sortes de ruines à travers la longue évolution des arts silencieux et, particulièrement, de la peinture. Depuis la Renaissance jusqu'au Romantisme, au cours de quatre siècles d'art, suivre le rôle tour à tour expressif ou décoratif, mais constamment pittoresque, de ces nobles fragments décorés de lierre et patinés par les âges, quel attrayant sujet, mais combien vaste, puisqu'il résume, de son point de vue particulier, l'histoire entière du paysage ! Il en faudra seulement dresser ici la table et l'illustrer de quelques beaux exemples ou de quelques grands noms. Même superficiel, un volume éloquemment érudit n'y suffirait pas. Aussi bien, notre modeste savoir saura-t-il sans peine se borner.

Plus profondément que Volney, le poète de la prose française a senti les *effets* des ruines dans la réalité ; mais qui donc analysera leur influence ou leurs métamorphoses dans l'art ? Qui classera les divers portraits que tant de peintres nous en ont transmis ? En grand artiste-né qu'il était, en chercheur d'images et d'harmonies, M. de Chateaubriand n'avait pas manqué d'observer que les ruines font bien dans le paysage et que leur présence dans un tableau paraît plus pittoresque « que le monument frais et entier » ; mais c'est tout : son intuition de prosateur inspiré ne semble pas avoir pressenti quelle fut l'empreinte ou l'action des ruines de la nature sur les différents siècles de l'art et, réciproquement, quelles transpositions les ruines réelles ont pu subir dans l'œuvre de l'artiste selon les temps ou les lieux ; car chaque âge de l'humanité créatrice se reflète mystérieusement dans le miroir que l'art humain croit nous présenter des choses ; tout paysage peint moins le monde extérieur qu'un état de l'âme du paysagiste ; et, selon les maîtres, le langage muet des ruines fleuries nous parle diversement du passé défunt.

Quelques dates et notes seulement, pour jalonner la longue route séculaire...

Depuis l'apogée de la renaissance des beaux-arts sous l'inspiration de l'antiquité retrouvée, les ruines apparaissent et tiennent le rôle discret de simples décors dans les fonds compliqués d'un Mantegna, dans le paysage encore primitif d'un Raphaël, dans le cadre ancien d'une *Mise au tombeau* gravée par la science italianisante d'un Jean Cousin ; mais c'est au siècle suivant que les ruines vont concourir à la haute expression d'un *paysage historique*, qui n'est qu'une composition religieuse ou profane où l'échelle des proportions se déplace au profit de la nature envahissante. C'est au grand siècle de la pensée que les ruines romaines commencent à fournir « au cœur de majestueux souvenirs et aux arts des compositions touchantes ». Et n'est-ce pas le moment de citer ce couplet lapidaire où la mélancolie, d'accent d'ailleurs tout classique, de l'auteur du *Génie du Christianisme* a deviné d'instinct la partie intellectuelle et morale d'un paysage dans la nature et dans l'art, qui ne pouvait parler chez les anciens, qu'à l'âme souffrante ou déjà moderne de Virgile et d'Horace :

« Tous les hommes ont un secret attrait pour les ruines. Ce sentiment tient à la fragilité de notre nature, à une conformité secrète entre ces monuments détruits et la rapidité de notre existence. Il s'y joint, en outre, une idée qui console notre petitesse, en voyant que des peuples entiers, des hommes quelquefois si fameux, n'ont pu vivre cependant au delà du peu de jours assignés à notre obscurité. Ainsi des ruines jettent une grande moralité au milieu des scènes de la nature ; quand elles sont placées dans un tableau, en vain on cherche à porter les yeux autre part : ils reviennent toujours s'attacher sur elles. Et pourquoi les ouvrages des hommes ne passeraient-ils pas, quand le soleil qui les éclaire doit lui-même tomber de sa voûte ? Celui qui le plaça dans les cieux est le seul souverain dont l'empire ne connaisse point de ruines. » Quelle meilleure épigraphe, en vérité, pour *les Bergers d'Arcadie* (1),

(1) Belle expression de Chateaubriand, *loc. cit.* — Les passages ou les mots entre guillemets, sans autres références, sont empruntés par nous aux mêmes chapitres du *Génie du Christianisme*.

(1) Comparer le tableau du Louvre avec la composition, moins calme et moins connue, de Londres

que M. de Chateaubriand ne nomme point?

Et in Arcadia ego, nous dit si noblement et si simplement tout ensemble la gravité du XVIIe siècle par la voix austère de notre Poussin : c'est bien là que l'ombre d'une pierre délabrée sous des feuillages jette « une grande moralité » parmi les scènes de la nature, car cette idylle funèbre a pour autel nuptial un tombeau; c'est bien là que le chant d'une source invisible nous entretient de la « fragilité » de notre être et « console » en même temps l'humble néant de notre cœur en nous enseignant doucement que tout passe... Voilà les ruines philosophiques et consolatrices, distribuées savamment dans un décor profond, qui serait l'âme d'un sage. Autour d'une tombe sans nom, protégée par de riants ombrages, quatre figures familières se groupent naturellement comme un bas-relief animé; la majesté du souvenir s'ajoute à la paix de la terre; et jusqu'au marbre en ruine, qui porte une inscription dans son obscurité, tout respire la pensée dans cette élégie sublime.

Observez, cependant, que dans l'œuvre entier de Nicolas Poussin, qui dépasse de toute son expressive eurythmie ses devanciers bolonais, une pareille note élégiaque est exceptionnelle et que les ruines sont rares dans ses admirables paysages, chefs-d'œuvre incontestés, mais trop dispersés, de son docte génie. Et pourquoi cette rareté, qui surprend d'abord l'analyse?

Parce que le paysage historique, et tout particulièrement le paysage poussinesque, son plus parfait exemplaire, est moins l'imitation de la nature et le portrait d'un site qu'une création, qu'une *composition* (dans le sens étymologique et latin du mot); c'est toujours moins une « vue » de « riches campagnes » qu'une restauration d'un âge d'or, une évocation d'un monde idéal. Donc, à son décor de rêve conviennent des monuments « frais et entiers » plutôt que des ruines, — des architectures et, comme on disait, des « fabriques » en rapport harmonieux avec la scène historique ou mythologique.

Que fait Poussin dans la solitude? En dessinant, il médite, et ce qu'il voit féconde ce qu'il invente; des choses, il traduit moins *l'aspect* que le *prospect;* loin d'exprimer seulement la tristesse présente de ces témoins épars des vieux âges, c'est le passé même qu'il reconstruit dans sa gloire, à l'ombre d'un bel arbre; et sans se préoccuper des anachronismes, ce hautain professeur de morale humaine se délecte à restaurer les ruines du Latium, à les transporter par un effort de pensée dans une Arcadie fictive ou dans dans une Athènes imaginaire, en ranimant sous l'inspiration d'un sentiment merveilleux la poussière de Rome : *Diogène rejetant son écuelle*, à la cimaise de notre vieux Louvre, ou la trilogie consacrée à *Phocion*, que garde l'Angleterre, ne réclament pas plus de ruines que nos *Quatre Saisons* bibliques ou que le « paysage sicilien » du *Polyphème*, idylle géante qui voisinait avant la guerre à l'Ermitage de Petrograd avec la montagne farouche où le bras d'Hercule étouffe *Cacus* au seuil de son antre.

Pas de ruines sous ces beaux ombrages cadencés par un Virgile morose, et qui nous conduisent des retraites boisées du vieil Evandre jusqu'aux platanes philosophiques des jardins d'Académos. Pas de ruines, à moins que le « mode » ou le ton du sujet ne les demande : alors, des arcs ou des portiques, nobles vestiges de Rome, encadrent *Thésée retrouvant l'épée de son père* (à Chantilly), comme les deux *Adorations des Mages* de Dresde et de Dulwich; au musée de Berlin, venu du palais Sciarra (1), *Saint Mathieu* converse avec l'Ange dans le reconnaissable décor de l'*Acqua acetosa*, parmi les fûts brisés qui disséminent le néant de la terre autour de l'éternel rayon de la parole divine. Au Prado de Madrid, par exception, de simples *Ruines d'architecture*, avec des figures drapées, et *les Ruines de Thèbes*, qui sont aussi romaines, autour d'un saint anachorète en prière, que les fonds du *Moïse sauvé des eaux* ou de *la Mort d'Eurydice*, où se distinguent les ponts du Tibre et le môle d'Hadrien devenu le château Saint-Ange... Poussin n'est pas un historien, mais un artiste : à ses yeux, l'anachronisme n'a d'autre limite que la beauté, car, de son temps, l'histoire et la minutieuse archéologie n'existent pas encore; et chacun de ses paysages où l'homme s'ajoute à la nature n'est qu'une leçon de morale antique encadrée de sombre verdure, qu'un penseur appelle si profondément « une promenade dans l'âme de Marc-Aurèle » (2).

Des ruines, vous en trouverez plus fréquemment dans les études lavées de bistre, en ces superbes dessins que Claude et Poussin traçaient d'après nature ou, du moins, plus près de la

(collection des ducs de Devonshire). — Cf. notre article : *Poussin novateur et paysagiste*, dans *l'Art et les Artistes*, numéro de février 1907.

(1) V. la copie de Lanoue, conservée au musée des copies de notre École des Beaux-Arts.

(2) M. Paul Desjardins, dans une conférence inédite de 1906 à l'École des Hautes Etudes sociales.

nature, et que nous osons dorénavant préférer aux tableaux les mieux ordonnés de ces compositeurs de paysages, car notre impressionnisme a plus de goût pour le coup de pinceau qui fixe un trait de lumière, pour la brève exactitude de l'ébauche et la prestesse de la main devant la « chose vue »; et les merveilles venues de la collection Heseltine ne sont-elles point là pour lui fournir une excuse?

Depuis la vue dorée du *Forum* jusqu'aux *Quatre Heures du jour*, rendues par l'Ermitage au musée de Cassel, en passant par le premier plan de *l'Embarquement de la reine de Saba*, peint en 1648, comme le *Diogène*, Claude, plus spécialement paysagiste, admet les ruines; il sera suivi dans cette voie par ses héritiers, les deux Patel et les Hollandais voyageurs, amoureux du ciel et du sol italiens, comme Blœmen, dit Orizonte. Dans ses batailles ou ses repaires de brigands, Salvator Rosa, déjà plus virtuose, en bon Napolitain, n'ignore pas le pouvoir silencieux de ces débris du passé. Mais c'est au XVIII[e] siècle seulement que se spécialisent les peintres de ruines.

III

Sous l'encourageante atmosphère que procure aux peintres la limpidité du ciel italien, la beauté « particulière » de Rome apparaît composée « d'un mélange d'architecture et de ruines, depuis le Panthéon d'Agrippa jusqu'aux murailles de Bélisaire, depuis les monuments apportés d'Alexandrie jusqu'au dôme élevé par Michel-Ange » (1); et cette merveille ornementale, œuvre des siècles, — *rerum pulcherrima Roma,* — devait enfanter tôt ou tard une pléiade de paysagistes non moins particuliers, qui seraient des peintres d'architecture, dès que la curiosité des antiquaires succède à l'enthousiasme des artistes créateurs : splendide nature, monuments anciens, plus ou moins ruinés, modernes chefs-d'œuvre de la récente Renaissance, — l'Italie, pour un Nicolas Poussin, n'était qu'une triple source d'inspiration; mais les Italiens du XVIII[e] siècle, et bientôt les Français, leurs émules, se contenteront de copier ce qu'il interprétait.

Déjà, dans ses paysages composés à l'imitation de son génial beau-frère, le Guaspre admettait la copie des débris romains; et de même que le portrait de l'homme en sculpture, les portraits de la nature et de ses ruines se multiplient

(1) Chateaubriand, dans son admirable *Lettre à M. de Fontanes*, datée de Rome, 10 janvier 1804.

tardivement : ce sont partout des vues *(vedute)* plus ou moins arrangées encore, dans le goût volontiers théâtral et décoratif du temps : le Génois original et méconnu jusqu'à présent, Alessandro Magnasco (1) (1667-1749) devance et prépare le maître du genre, Panini (1695-1768), qui précède à son tour le Parisien spirituel Hubert Robert et les Vénitiens adroits Canaletto et Guardi. Mais la solennité de Rome incarne éminemment son pittoresque dans le nom des Piranèse, le père, Jean-Baptiste (1720-1778), supérieur à son fils François (1756-1810); et quelle plus attachante figure que cet étonnant marchand d'estampes, ami des « curieux » et des premiers esthéticiens qui retrouvaient dans les ombres déchiquetées de ses gravures monumentales l'image idéalisée des objets de leur culte païen? Ce maître ès antiquités romaines a fait tout récemment l'objet d'une thèse qui mériterait seule une longue étude, où l'analyse des ruines s'amplifierait superbement autour de ce grand nom (2).

En France, élève d'un Luxembourg encore sauvage (3) et de Rubens, Antoine Watteau n'attriste point ses fêtes galantes avec des ruines, mais il décore plus d'une fois ses amusements champêtres (4) avec des termes, des bustes ou de blanches statues coquettement enguirlandées; cependant, Rome et l'Italie ne tarderont pas à reconquérir l'ondoyante école française, un instant émancipée par le poète de *l'Embarquement pour Cythère*.

Amoureux tardif de la nature et paysagiste par lassitude des salons, le XVIII[e] siècle à son déclin chérira les ruines, comme s'il avait conscience d'en avoir fait beaucoup; il les aime au point d'en mettre de factices dans les bosquets nouveaux de ses jardins à l'anglaise et de placer, pour le plaisir de ses regards blasés, une urne moussue sur un cénotaphe; le site est dit *romantique*, avant l'âme : aussi bien, Sénancour, plus tard, pourra-t-il constater que le mot, qui devait faire fortune, a changé de sens; Bernardin de Saint-Pierre, en décorant la solitude, sert de trait d'union poétique entre Jean-Jacques et Chateaubriand; et c'est l'heure sentimentale où

(1) V. *le Bulletin de l'Art* du 23 mai 1914, p. 167, à propos de l'exposition faite à la galerie Levesque et dont M. Dacier avait écrit la préface.

(2) V. *G.-B. Piranesi*, le somptueux et savant ouvrage de M. Henri Focillon (Paris, Laurens, 1918).

(3) Selon M. de Caylus, dans sa notice académique sur Watteau.

(4) Ceux de Dresde ou d'Édimbourg, par exemple.



F.-A. Bertin. — Agrigente.
D'après la lithographie de Jules Laurens.

Hubert Robert. — Ruines, d'après l'architecture de la Grande Galerie du Louvre.

l'abbé Delille et M. de Chabanon se plaignaient déjà

De tous ces monuments dont la vieillesse feinte
Imite mal du temps l'inimitable empreinte...
Mais un débris réel intéressait leurs yeux (1).

Il n'attirait pas moins un contemporain des Piranèse et des antiquaires au catogan poudré sous les voûtes ébréchées des thermes romains, et le galant Hubert Robert égayait son architecture favorite avec le fin profil de jolies lavandières insouciantes des inscriptions qui la solennisent : la mélancolie des ruines ne bannit jamais les Grâces aux alentours de la Révolution. Singulier amalgame de fantaisie décorative et de réalité familière, où « le virtuose de l'arrangement » se montre à souhait le contemporain de nos poètes descriptifs ! On connaît tous ces assemblages de monuments disparates, pyramides, obélisques, arcs de triomphe, façades ruinées et célèbres.

Mais, au soir de ce fécond XVIIIe siècle, qui sert d'intermédiaire entre deux époques de l'art, le rêve du décorateur cohabite plus d'une fois avec le scrupule de l'observateur : témoin ce petit paysage où nous avons cru reconnaître une vue, encore très interprétée, du *Musée des Monuments français* (2), installé par Alexandre Lenoir, de 1795 à 1816, dans le couvent des Petits-Augustins que remplacera notre École des Beaux-Arts; témoin le double envoi du vieil Hubert Robert au Salon de l'an V (1796), le n° 392 représentant une vue de *la Grande Galerie du Louvre* avec projet d'éclairage par la voûte, et le n° 396, des *Ruines* de cette même galerie avec un Apollon du Belvédère dessiné dans la pénombre par un artiste en manteau romain (3)... Ces « jours tirés d'en haut » avaient apparemment favorisé cette vision, car l'imagination du décorateur paraît toujours prête à se mettre en frais.

Enfin, c'est l'observateur seul qui retrace les différentes vues, si joliment documentaires, des *Thermes de Julien*, longtemps envahis par les futailles et les haquets d'un tonnelier (4). Élève du peintre d'architecture Demachy, notre charmant Louis-Gabriel Moreau, dit l'Aîné (1740-1806), ne nous transmet pas un document moins pittoresquement précis sur l'histoire d'un Paris qui se transforme, quand il ensoleille, dans le sombre encadrement d'une arcade gothique, une *Vue de la démolition de l'Abbaye de Montmartre* (1), à peu près absente de l'estampe du temps.

Parmi tant de ruines romaines, cette première apparition d'une ruine gothique est significative; et si la destruction de beaucoup d'églises par les guerres de religion, vers la fin du XVIe siècle et de la Renaissance, a dû favoriser le renouveau de l'architecture classique, les nombreuses démolitions d'édifices religieux ou de vieux quartiers, à la fin du XVIIIe, ont sans doute inspiré la peinture de ruines et cette tendresse tardive pour nos débris moyen-âgeux, qui sera la nouveauté la plus caractéristique du Romantisme. Autour de 1789, en pleine tyrannie de l'antique, s'ébauche déjà la sentimentalité de 1830 ; mais c'est d'abord l'antiquité qui prévaut.

Sous le ciel méridional, les fouilles ont mis les ruines à la mode ; et les ruines auront la plus grande part de responsabilité dans ce retour à l'antique. Contemporaines des jolies ruines factices du parc Monceau, sous Louis XVI (2), les publications intitulées *Voyages pittoresques* ou *Descriptions* abondent : c'est l'abbé de Saint-Non, l'ami de Vernet, de Clérisseau, de Robert et de Fragonard, ses illustrateurs, explorant les royaumes de Naples et de Sicile, de 1781 à 1786 ; c'est Choiseul-Gouffier chargeant le dessinateur Cassas d'illustrer son *Voyage en Grèce*, dont le premier volume paraît en 1782. Rome n'est plus l'unique sanctuaire de l'art, qui découvre enfin la Grèce réelle (3), où Chateaubriand verra le fauve Parthénon dominer l'Athènes encore

(1) Delille, dans *les Jardins ou l'Art d'embellir les paysages*, poème daté de 1784. — V. le chant IV, pp. 192-193 de la première édition.

(2) N° 23 de la vente du 7 juin 1913 et n° 423 de la vente du 4 décembre 1919.

(3) Les deux toiles faisaient partie de la galerie de Tsarkoié-Sélo ; l'esquisse peinte de la première, donnée par M. Fenaille, est au Louvre. — V. *la Revue de l'Art*, mars 1914, t. XXXV, p. 213.

(4) Comparer la *Promenade nocturne aux Thermes*, du musée Carnavalet, avec le tableautin du musée de Dijon, préparé par un dessin à la sanguine du musée de Valence (v. *la Revue de l'Art*, septembre 1913, t. XXXIV, p. 196); en rapprocher deux dessins de Gabriel de Saint-Aubin, l'un de 1764, à Chantilly, l'autre daté du 23 septembre 1774, au tome V de la *Description de Paris* de Piganiol de la Force (v. *la Revue de l'Art*, 1908, t. XXIII, p. 250, et 1920, t. XXXVIII, p. 95) ; — cf. *Le Tonnelier du Palais des Thermes*, communication faite par M. Émile Dacier à la Société d'iconographie parisienne le 28 décembre 1908, et tirée à part en 1911.

(1) N° 31 de la vente du lundi 8 mars 1920, à la galerie Georges Petit.

(2) V. *le Jardin de Monceau avant la Révolution*, par Émile Dacier (Société d'iconographie parisienne, 1911).

(3) V. Louis Hautecœur, *Rome et la Renaissance de l'Antiquité à la fin du XVIIIe siècle* (Paris, Fontemoing, 1912).

verdoyante et villageoise de 1806 (1), ou Childe-Harold ira mourir parmi les décombres sanglants de la guerre de l'Indépendance, en 1824. C'est une phase nouvelle dans la peinture de ruines : car, jusqu'à présent, depuis le beau songe arcadien du Poussin, le paysage italianisant décrivait la Grèce sans l'avoir vue (2).

IV

Le siècle dernier, qui fut le XIXe, inaugure le règne du silence : à peine un pâtre oublieux qui conduit ses chèvres entre les fûts écroulés, au bout du blond promontoire que découpent les flots bleus... Hubert Robert et ses figurines d'opéra-comique détonneraient en cette solitude; et les dieux morts ont livré leur tombe aux fossoyeurs laborieux de l'érudition :

Le temple est en ruine au haut du promontoire,
Et la Mort a mêlé dans ce fauve terrain,
Les Déesses de marbre et les Héros d'airain,
Dont l'herbe solitaire ensevelit la gloire.

L'oubli, c'est le titre du premier des *Trophées* d'un maître-poète; et la science n'autorise plus le peintre à corriger la réalité : le fronton béant resplendit seul dans l'or du soir et, depuis François-Edouard Bertin jusqu'à M. René Ménard, le paysagiste-voyageur, ami des archéologues, ne se permettrait plus de repeupler des rêves aériens du divin Corot le sol ingrat de la « terre antique ».

Le triomphe de l'école davidienne avait ramené le paysage historique ou simplement composé sur des « souvenirs d'Italie » : Corot cultivera ce genre jusqu'à son extrême vieillesse; mais, dès sa première visite à la campagne romaine, l'élève de Victor Bertin se révèle incomparable en ces menues études si poétiquement véridiques autour du *Forum* ou du *Colisée*, que Français sauvera plus tard en les rentoilant; et n'allons pas oublier les ruines du *Pont de Narni*, qui marquent le sage début de l'enchanteur au romantique Salon de 1827, où le *Sardanapale* d'Eugène Delacroix inquiète M. Ingres, en incendiant de ses reflets la puritaine *Apothéose d'Homère*.

Loin de Fontainebleau, Corot surpasse d'emblée son camarade Achille-Etna Michallon (1796-1822), le premier lauréat du concours de paysage historique dont le prix sera décerné tous les quatre ans de 1817 à 1861. Autour du temple de la Sibylle et des cascatelles de Tivoli, la ligne d'Italie garde longtemps son prestige, et tous les savants paysagistes de la prochaine réaction néo-classique ou de la tradition survivante restent fidèles à la morne majesté de l'*Agro Romano* que domine, lointaine et poussinesque, la cime azurée du Soracte; mais, tandis que Paul Flandrin groupera *les Pénitents de la mort* ou les moines bruns près d'une tombe antique, les orientalistes iront noter les accords inédits et particuliers des ruines syriennes avec leurs déserts, et les classiques enhardis découvriront peu à peu la radieuse aridité de la Grèce.

Depuis leurs « vues » encore très stylisées jusqu'à nos pâles études de plein-air (1), c'est l'évolution d'un siècle; au surplus, chaque paysage de ruines est un document qui porte deux fois sa date, car la réalité change en même temps que l'art se transforme : depuis les dessins au trait de Caruelle d'Aligny dans les Propylées, depuis l'aspect de *l'Acropole d'Athènes en 1852*, loyalement crayonné par Alfred de Curzon (2), les années et les fouilles ont modifié les abords du Parthénon dans sa lumière immortelle où la tour franque n'est plus qu'un souvenir. Pompéi déserte et la Rome moderne, où la luxueuse banalité des quartiers neufs enserre les récentes excavations du Forum, exprimeraient à leur façon ce double changement (3).

A l'heure ou la photographie veut devenir un art, le style renaît, mais transformé : M. René Ménard, en poète de la nature crépusculaire, n'a pas vu *la Voie Appienne* ou les restes d'*Agrigente* et de *Pæstum* avec les yeux de l'évocateur Piranèse et du styliste Édouard Bertin : le pur azur du ciel s'est attristé d'un voile d'orage pour dramatiser ces nobles tombeaux.

Dans l'âpre solitude où roulent des tonnerres,
Le temple abandonné veille en son morne ennui.
A sa ferme beauté les siècles n'ont point nui,
Malgré les trous béants de ses murs millénaires... (4).

Pareillement, dans la grande peinture décorative, c'est le portrait simplifié des ruines qui

(1) V. l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1811 et 1827, préface) et les *Mémoires d'outre-tombe*.
(2) V. notre article *En Grèce*, dans *la Revue de l'Art*, mai 1911, t. XXIX, p. 393.

(1) Comparer les belles photographies de M. Boissonnas avec les études peintes des artistes hellènes, MM. Kogévinas et Michel Economou, les aquarelles de M. S. Giallina, etc.
(2) V. *Alfred de Curzon, peintre (1820-1895)*, par Henri de Curzon (2 vol., Laurens, 1914), et *la Revue Bleue* du 20 novembre 1915.
(3) V. les études peintes du regretté Pierre Delaunay, les eaux-fortes de M. Carbonati.
(4) Lucien Griveau, dans *la Couronne de troène*, poèmes publiés chez Bernard Grasset, en 1912.

prête à la nature éternelle la douloureuse majesté du passé : à la bibliothèque de la Sorbonne, avec les vestiges du temple d'Égine, à la salle des Actes de l'École de Droit, avec un beau fragment d'aqueduc provençal ou romain, qu'entourent de méditatives figures de rêve, l'héritier de Puvis de Chavannes a suivi d'instinct la poétique de son austère initiateur. Au siècle de la science positive et de l'histoire, c'est la seule possible; et M. Robert Lemonnier ne vient-il pas de rapprocher *les Ruines* et *les Temples* en ses décorations du Salon de 1920 ?

Ainsi, dans l'évolution de l'art, trois siècles d'interprétation des ruines correspondent à trois temps distincts et nettement délimités de culture sentimentale : dans le premier, la pensée grandiose invente un monde idéal; dans le second, la fantaisie capricieuse enjolive la nature aimée; dans le troisième, enfin, l'exactitude poétique, d'accord avec la science, enveloppe la vérité nue dans le magique manteau des heures. Et ce sont, précisément, les trois phases capitales de l'évolution du paysage et des études archéologiques : enfant de Venise et de Bologne, le paysage apparaît tard avec la décadence de la peinture purement humaine et participe d'abord des rayons crépusculaires du grand style créateur, avant de devenir la composition décorative ou la transcription littérale; et les études archéologiques, issues de la Renaissance, ont traversé pareillement les rêves enthousiastes des artistes et les premières classifications des antiquaires avant de s'astreindre aux méthodes plus rigoureusement scientifiques des archéologues. Donc, les ruines dans l'art sont un signe des temps.

Mais il ne s'agit toujours que des ruines sereines, patinées depuis l'antiquité par le temps, et dont les poètes de la prose ou de la palette trouvent l'automne plus beau que le printemps de la beauté. C'était, du moins, l'opinion du suave Puvis de Chavannes, ce moderne héritier des songes de Poussin. Et, sans entrer dans l'histoire du genre, Chateaubriand donnait la clé du mystère et sa loi dans une longue phrase qui, dès 1802, devance et dépasse les plus fières couleurs de nos peintres : « Dans les temples que les siècles n'ont point percés, les murs masquent une partie du site et des objets extérieurs, et empêchent qu'on ne distingue les colonnades et les cintres de l'édifice; mais quand ces temples viennent à crouler, il ne reste que des débris isolés, entre lesquels l'œil découvre au haut et au loin les astres, les nues, les montagnes, les fleuves et les forêts. Alors, par un jeu de l'optique, l'horizon recule, et les galeries suspendues en l'air se découpent sur les fonds du ciel et de la terre ». Quel plus beau pressentiment de Pœstum et du Parthénon ?

V

Maintenant, loin des chapiteaux fleuris de lumière et d'acanthe, évoquez la nervure d'une ogive brisée sous un rayon de lune : aussitôt la *physionomie* change, car « le temple antique est élégant et joyeux comme un lit nuptial, l'église chrétienne est sombre comme un tombeau : l'un est dédié à la vie, l'autre à la mort (1) »; et cette profonde divergence d'expression survit dans leurs décombres.

Depuis le sol poudreux de l'aride Attique jusqu'à la fraîche oasis de la vallée de Tempé, le soleil est le grand poète des ruines grecques : « Mille accidents, produits comme par les Grâces, enchantent ces poétiques débris : on dirait qu'un souffle divin anime encore la poussière des temples d'Apollon et des Muses; le paysage entier, baigné par la mer, ressemble à un tableau d'Apelles consacré à Neptune et suspendu à ses rivages ». Aucun peintre païen n'a mieux senti ni rendu ce lumineux enchantement que l'avocat des « beautés de la religion chrétienne », qui formule vite le contraste, à grand orchestre : « Les ruines des monuments chrétiens n'ont pas la même élégance que les ruines des monuments de Rome et de la Grèce... Mais il n'est aucune ruine d'un effet plus pittoresque que ces débris : sous un ciel nébuleux, au milieu des vents et des tempêtes, au bord de cette mer dont Ossian a chanté les orages, leur architecture gothique a quelque chose de grand et de sombre comme le dieu du Sinaï, dont elle perpétue le souvenir ».

Pour illustrer vivement ces lignes sans remonter jusqu'aux tragiques abbayes des Orcades, il faudrait parcourir les dix-neuf volumes de nouveaux *Voyages pittoresques* (2) qui s'intitulent *romantiques* depuis qu'ils préfèrent « l'ancienne France » à la Grande-Grèce; il faudrait mettre un coin de Jumièges ou de Saint-Wandrille en parallèle avec les ruines d'Arles, avec le mur du Théâtre d'Orange, avec la tristesse des Alyscamps et des Baux; il faudrait surtout regarder les dessins de Victor Hugo, *le Burg à la croix* ou *le*

(1) Alfred de Vigny, dans le *Journal d'un poète*.
(2) Publiés par le baron Taylor, de 1820 à 1878.

Burg sans nom, ces hallucinations précises d'un « Turner de la nuit », réalités empruntant la magie du rêve, ou rêves d'un burgrave visionnaire atteignant du premier coup à la réalité de la « chose vue » (1)...

Les ruines de ces églises gothiques que notre âge classique attribuait dédaigneusement à la barbarie, ce sont les ruines plaintives où l'auteur du *Génie du Christianisme* envoyait l'apprenti-compositeur prendre une leçon d'harmonie avec les murmures de la brise crépusculaire et des vieux souvenirs; mais ces ruines élégiaques ne deviendront-elles pas terriblement passionnées, dès qu'un regard d'artiste y verra les *dévastations* de l'homme ? Il ne sera plus question, comme au bon temps du paysage romantique ou romanesque, inauguré par Paul Huet et célébré plus tard par Baudelaire, d'imaginer des abbayes perdues dans les grands bois, de refléter leurs créneaux dans le silence des étangs, de suspendre aux brèches de leurs tours la couronne embroussaillée des lierres et des mousses. Et d'abord, ces *dévastations* soudaines pourront-elles jamais figurer dans le domaine de l'art? Les amputés n'ont qu'une majesté d'expression que la plastique récuse; et ces lamentables débris, ces cadavres sans nom de nos vieilles cités, comment les interpréter sur la toile, comment les y faire vivre de la vie supérieure de l'âme sans retomber dans la trivialité photographique, excellente à titre documentaire, ou dans un fantastique facile de carte postale ou de chromo ?

Jusqu'à présent, des croquis de poilus ou des lavis d'architecte; quelques bonnes études peintes ou gravées (2); d'œuvre d'art, pas encore... Il nous faudrait toujours un Victor Hugo, cette fois celui de *Notre-Dame de Paris*, pour réveiller la pathétique symphonie d'or sombre et de pourpre rose où s'abîmait la merveille de Reims sur le bûcher croulant de ses échafaudages et dans les laves de ses plombs qui fondaient... On a dit que Brangwyn préparait une série d'estampes capables d'illustrer un nouveau chapitre de *la Grande Pitié des églises de France;* et vous savez déjà comment ce très moderne visionnaire évoqua Messine agonisante sous un carcan de fers tordus (1)! Ainsi la gravure notera les silencieux tourments de la pierre et la torture de l'ogive qui ne joint plus ses mains fuselées pour la prière des siècles... Le document s'animera. Plus que jamais, l'exception confirmera la règle.

RAYMOND BOUYER.

(A suivre).

(1) V. Émile Bertaux, *Victor Hugo artiste* (1903), et le catalogue de l'exposition de réouverture du musée Victor Hugo (janvier 1920), rédigé par M. Raymond Escholier.

(2) De MM. Fernand Sabatté, Maurice Denis, Edmond Lesellier (*Ypres, le 11 octobre 1918*), P.-A. Bouroux (*les Ruines de Reims*, au Salon de 1919), et de nos *ruinistes* au Salon de 1920.

(1) V. le *Bulletin*, 1909, n° 529, p. 30.

CARNET DE L'AMATEUR

Expositions.

Que ceux de nos lecteurs qui ne les ont pas encore visitées se hâtent d'aller voir les deux expositions qui ont été la vraie révélation de la saison d'été : celle de la *Manufacture de Beauvais*, œuvres de Desportes, admirablement organisée par M. J. Ajalbert (cf. le n° de septembre de la *Revue de l'Art*); et celle du *Palais de Fontainebleau*, boiseries et objets anciens appartenant au palais, organisée par la Société des *Amis de Fontainebleau*. La première se termine le 4 octobre, la seconde le 15.

Signalons encore pour une visite d'automne : *les nouveaux arrangements de la Malmaison*, dus à son conservateur, M. J. Bourguignon, exposition de souvenirs du 1er et du 2e Empire (cf. *Bulletin* 10 septembre).

Puis encore :

Paris. — Le *Musée Jacquemart-André* rouvrira ses portes le 1er octobre.

Musée Galliera. Jusqu'au 30 octobre : Exposition des tapis et des appareils d'éclairage moderne.

Musée des Arts décoratifs. Jusqu'au 15 octobre : Affiches et documents relatifs à la guerre (bibliothèque et musée de la guerre). — En octobre : Exposition d'Art chrétien (Société de Saint-Jean).

G. Petit. 4-23 octobre. 11e Exposition de la *Société Internationale d'Aquarellistes.*

Province. — *Bourges.* Jusqu'au 15 novembre : 6e Exposition d'art et d'art appliqué; œuvres d'art ancien ou moderne se rattachant à la cathédrale de Bourges.

Nevers. Musée Municipal. Jusqu'au 24 octobre. 2e Exposition de la *Société des Arts du Nivernais. Rétrospective du sculpteur Jean Baffier.*

Étranger. — *Venise.* Jusqu'au 31 octobre : Exposition Internationale d'Art.

Le Gérant : H. DENIS.

Paris. — Imp. Georges Petit, 12, rue Godot-de-Mauroi.

Numéro 652. 10 Octobre 1920

LE BULLETIN DE L'ART

ANCIEN ET MODERNE

NOTRE TRIBUNE

A propos des centenaires de Coysevox et de Fromentin

Evidemment, ce xxe siècle a du goût pour les anniversaires et pour les rétrospectives : il se réfugie volontiers dans le passé, comme s'il n'était pas très sûr de l'avenir, ni même du présent ; dans sa course à l'abîme de l'originalité, plus d'une fois, il se retourne, il s'arrête, un son de cloche rappelle à son vertige une grande date où sa fiévreuse anxiété du lendemain se repose un instant dans sa contemplation d'une certitude... Et quelle opportune oasis au seuil d'un Salon d'automne ?

Un peu pâle toutefois, comme la Législative entre la Constituante et la Convention, l'année 1920 entre ses voisines plus riches en beaux souvenirs évocateurs, 1919 et 1921. Comparez d'abord : en 1919, ce fut le 400e anniversaire de la mort de Léonard de Vinci, décédé le 2 mai 1519 dans la douce France, au château de Cloux, près d'Amboise : date fameuse entre toutes et contemporaine de la naissance, d'ailleurs complétement oubliée, du Tintoret. Ce fut le centenaire de la révélation des poésies posthumes d'André Chénier, publiées par Henri de Latouche, et de l'apparition plus discutée du *Radeau de la Méduse*, exposé par Géricault au Salon du 25 septembre 1819, — sans oublier d'autres naissances notoires : celles de Gustave Courbet, d'Henri Harpignies, de Théodore Chassériau, de John Ruskin, de Jongkind.

En 1921, ce sera, le 5 mai, le centenaire (déjà !) de la mort de Napoléon ; en juillet, le 8, le tricentenaire de la naissance de La Fontaine et, le 18, le bicentenaire de la mort d'Antoine Watteau, que la *Revue de l'Art* s'apprête à commémorer dignement. Or, dans ces trois noms, quel raccourci du génie français ! En septembre, les sœurs latines communieront dans le 600e anniversaire de la mort de Dante, que l'Italie officielle, mais économe, a résolu de ne point fêter... Ce seront encore, d'avril à décembre, les centenaires de la naissance de Baudelaire, de Meryon, de Pierre Dupont, de Flaubert.

Notez aussitôt que les années qui vont suivre jusqu'en 1930 et même au-delà pourront évoquer parallèlement le tricentenaire des plus illustres dates au berceau de notre littérature classique et le centenaire des grands événements de la révolution romantique ; et déjà, par exemple, l'an 1913 ne rapprochait-il pas Le Nôtre et Richard Wagner, comme l'an 1923 doit mettre en présence Pascal et Renan. . Sans commentaires, n'est-ce pas ?

Et 1920 ? — La présente année nous aura signalé le 500e anniversaire de la collaboration des frères Van Eyck dans l'innovation de la peinture à l'huile et dans les premiers panneaux du polyptyque de *l'Adoration de l'Agneau sans tache*, aujourd'hui reconquis tout entier par sa petite patrie ; et le *Christ* de Bruges n'est-il pas ainsi daté : *Jo de Eyck inventor*, *anno 1420 ?*

Ce fut, ensuite, le 400e anniversaire de la mort de Raphaël à Rome, le 6 avril 1520, dans l'après-midi d'un Vendredi-Saint : anniversaire indiscret, donc peu célébré par ce temps de cubisme et de bolchevisme esthétique ; mais le silence, en tout état de cause, ne vaut-il pas mieux que de froids hommages, panégyriques ou pastiches ? Un interrègne, un moment d'oubli, préparent peut-être de grands renouveaux, qui sait ?

L'année 1620 ne nous rappelle rien, car la date même de la naissance du paysagiste Everdingen est douteuse... Mais voici 1720,

doublement illustré par la naissance de Piranèse (à Venise, le 4 octobre) et par la mort de Coysevox, tandis que 1820 se réclame principalement de la naissance de Fromentin.

Le 10 octobre, aujourd'hui même, il y a deux cents ans que mourait pieusement à Paris, âgé de quatre-vingts ans révolus, le statuaire Antoine Coysevox; et le 24 octobre, il y aura cent ans que naissait à La Rochelle l'enfant qui devait être le plus lettré des peintres et glorifier délicatement le nom d'Eugène Fromentin. Deux profils bien différents du goût français à travers les siècles !

Lyonnais, d'origine espagnole, Antoine Coysevox avait dix-huit ans de plus que le Provençal Pierre Puget, dont *le Petit Marseillais* acclame déjà le tricentenaire en devançant la date du 31 mars 1922 : mieux vaut *tôt* que jamais ! Et le temps doit marcher plus vite à Marseille...

Avec sa facilité, qui n'exclut jamais la noblesse, et la majesté de l'attitude, qui ne bannit point la simplicité du cœur, le bon Coysevox est, par excellence, le sculpteur du long règne de Louis XIV : il nous apparaît aussi distant de notre âge démocratique que la perruque du grand Roi ; mais l'artiste survit aux pompes de son temps, plus heureux que Le Brun, son chef hiérarchique dans les travaux décoratifs du Louvre et de Versailles, puisque le tricentenaire de la naissance du peintre passa tout à fait inaperçu le 24 février 1919 ! Et le meilleur souvenir à donner au statuaire pour honorer le bicentenaire de sa mort ne serait-ce point d'aller revoir son œuvre à Versailles, au Louvre, aux Tuileries, dans nos églises, gardiennes silencieuses de tous les chefs-d'œuvre ignorés qu'elles retiennent dans leurs ténèbres, à Notre-Dame, à Saint-Germain-des-Prés, à Saint-Eustache, au tombeau de Colbert, à Saint-Nicolas-du-Chardonnet, devant le monument de Le Brun, à Saint-Roch, où nous appellent Le Nôtre et Créqui, sans oublier les bustes de la bibliothèque Sainte-Geneviève et sans faire le voyage du château de Serrant, près d'Angers ?

Relire Fromentin, quel plus loyal hommage au peintre-écrivain, si constamment nuancé dans la diversité de ses dons, orientaliste et voyageur sans truculence inutile dans *Sahara et Sahel* comme dans sa peinture, romancier de l'âme dans *Dominique*, et critique d'art capable d'en remontrer à tous ses confrères, qui ne savaient pas peindre, dans le petit livre intitulé *les Maîtres d'autrefois!* Ce petit livre, incomparable en son genre, ne devait pas avoir l'heur de plaire à Péladan qui, nommé conservateur du Louvre, aurait aussitôt débarrassé le musée de tous les paysagistes et autres petits maîtres flamands ou néerlandais; mais nous gardons précieusement *la Revue des Deux-Mondes* du 15 février 1876, où l'élève de Cabat, dont les jours étaient comptés, faisait si modérément, à propos de Ruisdael, le procès du romantisme et du plein-air en s'efforçant de nous ramener « de la nature à la peinture »...

Les anniversaires ont du bon, puisqu'ils nous permettent de rafraîchir un beau matin l'idée que nous conservons de nos gloires nationales; mais faudra-t-il attendre l'année 1940 pour reparler de Coysevox et l'année 1976 pour réveiller le nom de Fromentin ?

Que les derniers rayons d'octobre n'absorbent point la douce lumière de septembre ! Et rappelons à nos lecteurs, qui pourraient l'oublier, le centenaire d'un autre peintre, Alfred de Curzon, né dans la Vienne le 7 septembre 1820, dix jours avant Émile Augier, et mort à Paris, le 4 juillet 1895 : ami d'Alexandre Desgoffe et de Paul Flandrin, prix de Rome de *paysage historique* en 1849, en même temps que Lecointe, avec un *Milon de Crotone* dans un grand décor poussinesque, c'était le plus jeune de cette discrète et savante pléiade de paysagistes traditionnels ou néo-classiques qui restaient fidèles aux horizons de la campagne romaine et de l'Attique; car Alfred de Curzon, l'un des premiers, vit la Grèce radieuse et dessina *l'Acropole d'Athènes en 1852*. Ses dessins, où l'émotion vivifie la science, illustrent à souhait les deux volumes où la piété filiale de notre confrère Henri de Curzon faire revivre la probité d'un artiste et qui mériteraient un plus long souvenir (1).

Quelques centenaires encore : en revivant par la pensée l'année 1820, nous retrouvons, le 20 janvier, la mort du vieux Peyron, qui fut, comme Vien, l'un des prédécesseurs de David et de l'austérité romaine des *Horaces;* en mars, l'apparition des premières *Méditations poétiques* de Lamartine, une date souveraine; puis le premier volume des *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*, inaugurés par la *Normandie* au gré de l'amoureux de notre vieille architecture gothique et de la lithographie naissante qui deviendra le baron Taylor; la

(1) Voir le *Bulletin*, 1920, n° 651, p. 174, col. 2.

réfection des Thermes de Julien, dont Lenoir voudrait faire un musée gallo-romain ; la découverte dans une île turque de la *Vénus de Milo* par l'amiral Dumont d'Urville et son transport en France sous les auspices de M. de Marcellus, le diplomate ami de Chateaubriand.

En 1820, Corot a vingt-quatre ans, comme Barye; Delacroix, vingt-deux, comme Michelet; Victor Hugo, déjà lauréat des Jeux floraux, dix-huit (1); Mérimée, le futur inspecteur des monuments historiques, dix-sept, comme Berlioz et Decamps; Raffet et Gavarni, seize, comme Sainte-Beuve et George Sand; Musset, dix, comme Chopin; Théophile Gautier, Jules Dupré, Théodore Rousseau, Millet, Daubigny, sont des bambins insouciants; et Géricault, l'élégant cavalier qui vient d'entrer dans sa trentième année, le 26 septembre, se console du naufrage de sa *Méduse* en prenant le crayon du lithographe sous les brumes nostalgiques de Londres, comme le vieux Goya dans son exil volontaire de Bordeaux.

Quel avenir en puissance en chacun de ces noms encore plongés dans l'obscurité de la première aube ! Que de lendemains qui s'ignorent ! Mais quel passé lumineux pour nous !

Le poète est un monde enfermé dans un homme...

Et n'est-ce pas dans la suggestion des dates que réside surtout l'éloquence des chiffres ? Aimons et cultivons fidèlement les anniversaires des grands morts, qui nous proposent tant d'idées vivantes et de belles imaginations !

R. B.



ÉCHOS ET NOUVELLES

Au Louvre.

Plusieurs lecteurs nous demandent : « A quand les réouvertures des salles du XVIIe et du XVIIIe siècle ? » Notre intention est d'étudier celles-ci dans la *Revue*, comme nous l'avons fait pour toutes les inaugurations qui se sont succédées dans notre grand musée national. En attendant nous pouvons dire, sans trahir les secrets de la Conservation, que de sensibles améliorations ont été faites, qu'une division plus logique a été tentée, que les grandes salles ont été coupées par des panneaux qui forment autant de petits salons, que la salle des portraits disparaît (et sera regrettée) pour faire place à de grandes toiles — et puisque nous parlons de place, ajoutons qu'il en a été beaucoup gagné par ces dispositions et que les yeux comme l'esprit y gagneront en repos...

Dans ces conditions, le maître exquis entre nos maîtres, Poussin, resplendit d'une nouvelle gloire. Prud'hon est rattaché au siècle auquel il doit son inspiration et termine le XVIIIe siècle. A cela encore nous applaudissons. Enfin, nous allions ajouter, dernière nouveauté, que certaines sculptures, de Coysevox notamment, seraient placées dans ces salles; mais nous apprenons en dernière heure qu'un architecte trop scrupuleux a refusé son autorisation au conservateur, qui ne pourra exposer dans ces salles que quelques pièces choisies d'ameublement, objets d'art ou terres cuites.

De quelques croix et de l'Union des arts...

En ce moment où rubans, rosettes, cravates tombent en pluie et de façon exagérée, il en est cependant qui sont applaudies sans réserve. Pourquoi ne pas dire le plaisir que nous causent les croix d'officier de M. Perdreau, l'un des collaborateurs du directeur des Beaux-Arts les plus aimés des artistes et de nous tous; de M. V. Champier, qui a « tenu » si admirablement à Roubaix, quatre années, *sous* les Allemands; celles de chevalier de certains de nos collaborateurs et amis, notamment de M. Paul Vitry, le nouveau conservateur des sculptures du Louvre; celle enfin de la femme de grand cœur qui se bat tous les jours de toute l'année pour nos artistes. Mme Rachel Boyer ne s'est pas contentée de fonder *l'Union des arts*. Elle lui a voué sa vie. Écoutons ce que le Conseil d'administration de la fondation nous déclare en ce mois d'octobre :

« La préfecture de la Seine, en approuvant les comptes de l'exercice 1919 de *l'Union des arts*, a constaté qu'elle avait secouru 1.613 artistes, distribué en secours une somme de 116.262 fr. 30 et apporté son aide à 27 sociétés artistiques.

« La médaille de vermeil de la Reconnaissance française a été décernée à *l'Union des arts* pour ses efforts toujours croissants à apporter un secours moral et matériel aux intellectuels malheureux, littérateurs, savants, musiciens, peintres, sculpteurs, artistes dramatiques et

(1) Comme Vitet, le savant prédécesseur de Mérimée dans la défense de nos *monuments historiques*.

lyriques, aux veuves, aux orphelins et aux nouveau-nés.

« N'a-t-elle pas facilité les engagements, les expositions, les concerts rémunérés, les publications littéraires, la vente des travaux artistiques et, depuis l'année 1915, donné assistance à plus de 12.000 personnes, membres de notre grande famille artistique ? »

Ah ! si l'on pouvait raconter toutes les infortunes soulagées depuis cinq ans par l'œuvre admirable, le ruban rouge de sa présidente paraîtrait alors une bien juste récompense.

La Mission d'architecture américaine en France.

La mission des jeunes architectes envoyés par Harvard, rentre aux États-Unis. MMrs Blaine, Bossett, French, Leesias, Richmond, Walker, ont élaboré à Reims, Somme-Py, Bonneville, etc., des plans de reconstruction d'ouvrages d'utilité publique ou de maisons particulières. MMrs Richmond et Bossett, notamment, sous la direction de M. Devren, le spécialiste pour l'architecture gothique, ont fait tous les relevés et travaux préparatoires de la réédification de l'église Saint-Jacques de Reims. Qu'il nous soit permis de remercier une fois de plus nos amis américains de leur délicate attitude et du zèle avec lequel ils nous aident à sauver celles de nos ruines qui intéressent plus spécialement le patrimoine artistique de la France.

Les trois frères Breton.

Aujourd'hui 10 octobre, deux ministres, MM. Honnorat et Breton, en même temps qu'ils inaugurent à Courrières un monument à la mémoire des frères Jules, Émile et Louis Breton, posent la première pierre d'un autre monument au souvenir des morts de la grande guerre. Notre confrère et ami Marc Leclerc a dit dans le *Temps*, l'histoire non banale du monument des Breton :

« Avant la guerre, un comité s'était constitué, sous la présidence du peintre Lhermitte. Tout marchait à souhait, le socle de marbre était prêt, et les bronzes arrivaient à Courrières à la fin de juillet 1914, en attendant l'inauguration qui devait avoir lieu le 20 septembre.

Le 20 septembre, les avant-gardes allemandes battaient la campagne autour de Lille et de Lens... Le marbre fut respecté des Allemands. Il n'en eût pas été de même des bronzes. Un adjoint bien avisé, M. Bauwe, les sauva en les enterrant. Après l'armistice, ils ont heureusement revu le jour, et bientôt nous pourrons contempler en bonne place le buste de Jules Breton, et les deux médaillons de ses frères Émile et Louis. Car il y eut trois frères Breton, tous trois artistes et dignes tous trois, par leur talent, de faire honneur à leur pays ; mais l'un d'eux, Louis, eut le beau courage de se sacrifier à l'avenir des deux autres, et d'abandonner l'art pour continuer la direction de la brasserie paternelle, afin d'assurer une carrière plus facile à ses deux frères qui, du reste, lui en furent toujours affectueusement reconnaissants. »

INFORMATIONS

Actes officiels.

Légion d'honneur. — Sont promus ou nommés, dans l'ordre de la Légion d'honneur :

— Sur la proposition du ministre des Régions libérées : au grade de chevalier, M. Henri Focillon, professeur d'histoire de l'art à la Faculté des lettres de Lyon.

— Sur la proposition du ministre de l'Instruction publique : au grade d'officier : M. Louis Bonnier, sous-directeur de l'École nationale des beaux-arts.

Au grade de chevalier : MM. le chanoine Pottier, président de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne ; Henri Leblanc, fondateur des bibliothèque et musée de la Guerre, qu'il a donnés à l'État le 4 août 1917 ; Henri Stein, conservateur aux Archives nationales, ancien président de la Société de l'histoire de l'Art français.

— Sur la proposition de la Direction des Beaux-Arts : au grade d'officier : M. Thiébaut-Sisson, critique d'art.

Au grade de chevalier : MM. Jean Carlus, sculpteur ; L. Montagné, artiste peintre ; Eugène Ronsin, artiste décorateur ; Déodat de Séverac, compositeur de musique.

— Sur la proposition du ministre de l'Instruction publique (promotion spéciale) : au grade decommandeur : M. François Flameng, artiste peintre, membre de l'Institut.

Au grade d'officier : MM. Élie Berger, membre de l'Institut, professeur à l'École des chartes, conservateur du château de Chantilly ; Théodore Reinach, membre de l'Institut ; Camille Bloch, inspecteur général des archives et des bibliothèques, directeur des bibliothèque et musée de la Guerre ; Henry Omont, membre de l'Institut, conservateur du département des Manuscrits de la Bibliothèque nationale.

— Sur la proposition de la Direction des Beaux-Arts (promotion spéciale) :

Au grade d'officier : MM. Perdreau, adjoint au directeur des Beaux-Arts; Arsène Alexandre, inspecteur général des Beaux-Arts et des musées; E. Sarradin, conservateur du château de Compiègne; V. Champier, administrateur de l'École nationale des arts industriels de Roubaix; Simons, inspecteur principal du dessin de la Ville de Paris; Gémier, directeur de théâtre à Paris.

Au grade de chevalier : MM. P. Vitry, conservateur des musées nationaux; Hubert, conservateur adjoint du musée des antiquités nationales de Saint-Germain; Georges Daudet, inspecteur général adjoint des monuments historiques; Émile Bayard, inspecteur de l'enseignement du dessin et des musées; Granger, professeur de chimie et de technologie à l'école de céramique de Sèvres; Théodore, conservateur général des musées du palais des Beaux-Arts de Lille; Roze, conservateur du musée d'Amiens; Brunet, architecte en chef des monuments historiques; Ventre, architecte en chef des monuments historiques; Mougenot, architecte en chef de la ville d'Épinal; Ratez, directeur de la succursale de Lille du Conservatoire national de musique et de déclamation; Marguillier, secrétaire de la rédaction de la *Gazette des Beaux-Arts*; Poulbot, dessinateur; Baneux, dit Barrère, dessinateur; Simon, peintre verrier; Victor Charpentier, compositeur de musique; Pollain, violoncelliste; Mme Segond-Weber, sociétaire de la Comédie-Française; MM. Laloy, secrétaire général du théâtre national de l'Opéra; Mme Rachel Boyer, présidente fondatrice de l'Union des arts.

A l'Institut.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (Séance du 10 septembre). — Lecture est donnée d'une lettre dans laquelle M. Henri Clouzot fait connaître que, dès le mois de février 1920, il a publié, à propos des faïences de Saint-Porchaire, une étude dont les conclusions sont identiques à celles que M. Seymour de Ricci a apportées devant l'Académie, à la séance du 26 août dernier.

— M. le comte Durrieu étudie deux miniatures d'un livre d'heures de la bibliothèque de Vienne, œuvres d'un maître de l'école ganto-brugeoise du début du XVIe siècle. Elles représentent les portraits du roi d'Écosse Jacques IV, grand-père de Marie Stuart, et de sa femme, la reine Marguerite, fille du roi d'Angleterre Henri VII.

(Séance du 17 septembre). — Lecture est donnée d'un rapport de M. le Dr Carton sur des fouilles exécutées par lui en 1919-1920 à Bulla Regia (Tunisie).

Séance du 24 septembre. — Lecture est donnée d'un décret autorisant l'Académie à accepter une donation qui lui est faite par M. le duc de Loubat, donation consistant en une rente de 15.000 fr., destinée à la continuation des fouilles de Délos et à la constitution d'un fonds épigraphique des inscriptions qui y sont relevées.

— Le P. Vincent, de l'École biblique et archéologique de Jérusalem, communique les relevés du monument connu sous le nom de Haram el Khahil à Hébron.

Cet édifice devenu mosquée était demeuré jusqu'ici jalousement fermé à l'observation archéologique; il passe pour couvrir la caverne funéraire d'Abraham et de la lignée des patriarches bibliques.

Avec le concours d'un architecte anglais, le P. Vincent a pu exécuter des relevés détaillés du monument : il ressort de cette enquête que l'enceinte sacrée d'Hébron est une construction d'Hérode le Grand. Les Byzantins y installèrent une église, que remanièrent plus tard les Croisés, et qui demeure pratiquement intacte.

C'est l'unique édifice antique intégralement conservé en Palestine.

Séance du 1er octobre. — M. Antoine Thomas lit un mémoire intitulé *Evaux et le Martyrologium hieronymianum* où il développe les raisons qui le portent à croire que la petite ville d'Evaux (Creuse) a toujours fait partie du territoire des Lemovices et non de celui des Bituriges.

— M. Merlin, correspondant de l'Académie, directeur du Service des antiquités de la Tunisie, décrit une mosaïque récemment découverte à Carthage au cours des fouilles opérées par son service.

Cette mosaïque, qui doit dater du Ve siècle de notre ère, comprend trois registres superposés qui représentent un grand domaine africain, avec la villa du maître, au centre, derrière laquelle s'élèvent les dépendances et s'étendent les champs; diverses scènes dépeignent la vie du domaine selon chaque saison, et ces scènes se groupent autour des images des châtelains qu'elles nous montrent dans leurs occupations favorites.

Bien réussi au point de vue artistique, cet ensemble est d'une valeur documentaire de premier ordre.

Académie des Beaux-Arts (séance du 25 septembre). — La séance tout entière est consacrée à l'expédition des affaires courantes.

— Le jugement sur le *Concours Chaudesaigues* est remis au samedi 9 octobre.

LES EXPOSITIONS

La Société internationale d'Aquarellistes

Expositions ou grandes ventes, le programme de la nouvelle saison s'annonce très chargé; mais, avant le treizième Salon d'Automne, qui ne commence que le 15 octobre, c'est la onzième

réunion de ces aquarellistes des deux mondes qui, seule, vient d'ouvrir le feu chez Georges Petit : feu tempéré, pâle flamme, comme les tons mêmes des *water colours* sagement distribués dans ses 411 numéros catalogués.

Omises par le catalogue, les fleurs opulentes de M. Degallaix ont, cette année, très justement cédé la place d'honneur aux vitraux de Chartres, qu'interprète M. Pierre Duménil, fort apprécié déjà l'année dernière ici même, puis au *Paris moderne;* et ce sont des fleurs encore ou de sombres gemmes que ces obscures clartés du vitrail.

Coloriste, M. Tony Georges-Roux l'est toujours en prenant sous le ciel natal le pinceau de martre; M. Augustin Rey stylise la Côte d'Azur ou l'Écosse; M. Henri Hourtal est un orientaliste remarqué cette année à la Société Nationale. Vous noterez la délicatesse lumineuse de M. Lafon, l'outrance décorative de M. Buyko sous les soirs de Rome, les études vénitiennes de M. Pierre Labrouche, l'apport étranger de MM. W.-G. de Glehn, Cameron Burnside et Fred Bolt, les notes de voyage de deux peintres graveurs, MM. Régnault-Sarasin et Féau, les pastiches de M. Lucien Simon par M. Costantini, les ruines romaines et romanes du *Jardin de Cluny* par M. Maurice Pellerier, *La Rochelle,* la vieille patrie huguenote et féodale de Fromentin, par M. Pierre Vinit, *l'Ile de Samothrace* par M. Simas, sans oublier la fantaisie légendaire ou galante, exceptionnelle ici comme ailleurs, de Mrs Ida Rentoul Outhwaite et de M. Ganesco.

R. B.

LES VENTES

— Nous avons parlé dans le dernier *Bulletin* de la réouverture de l'Hôtel Drouot. Mᵉ H. Baudoin, plus jeune et plus alerte que jamais, a inauguré sa saison, le vendredi 1ᵉʳ octobre, à la salle 5, par la dispersion d'un bon mobilier et de quelques objets d'art, tableaux, dessins, gravures et terres cuites dont les prix ne sont pas particulièrement à retenir. Il est encore trop tôt pour savoir si les prix baisseront aussi sensiblement qu'on le dit à gauche comme à droite, par le fait de la nouvelle loi sur l'exportation des œuvres d'art et de ses chinoiseries déconcertantes. Personnellement, nous ne le pensons pas; les devises étrangères, celles surtout de nos principaux acheteurs continuant hélas! à être des plus favorables et compensant en partie les droits à payer à la sortie. Mais pour les importateurs d'objets anciens, le cas est plus grave. Attendons...

LE VIEUX COLLECTIONNEUR.

Les différentes physionomies des Ruines dans la nature et dans l'art

Fin (1).

VI.

Oui, l'exception confirmera la règle, quand les ruines ou plutôt les dévastations de la dernière guerre, qui fit apparaître aussitôt la précédente sous l'aspect d'une « idylle », auront trouvé pour miroir l'art d'un maître qui sache extraire de la nature cette « poésie de la nature » que l'instinct d'un Théodore Chassériau réclamait dans toute œuvre humaine : entre la fantaisie mensongère et le document photographique, il y a place pour cette « idéalisation de l'art » que le génie d'Eugène Delacroix comparait si profondément à la « magie du souvenir ». Et Brangwyn, entre tous nos peintres-graveurs, nous en a déjà fourni plus d'une preuve (2) : en admirateur de Rembrandt, le visionnaire anglo-belge, né par hasard à Bruges de parents gallois, sait recourir au clair-obscur pour transfigurer la réalité par l'imagination.

Or, n'est-ce pas « l'imagination qui fait le paysage », a dit le porte-parole de l'art romantique ? « Le Romantisme est fils du Nord, et le Nord est coloriste; les rêves et les féeries sont

(1) Troisième et dernier article. — Voir les nᵒˢ 650 et 651 du *Bulletin*, pp. 157-159 et pp. 169-176.

(2) Voir, sur l'œuvre gravé de M. Frank Brangwyn, le *Bulletin de l'Art* du 16 juin 1906, p. 191; du 6 février 1909, p. 44 et du 27 janvier 1912, p. 30.

enfants de la brume (1) » : et quand le mystérieux aquafortiste de *Messine en ruines* exprimait les effets soudains d'un tremblement de terre, où la nature se montre aussi brusquement farouche que la guerre humaine, la catastrophe de décembre 1908, sous la pureté du ciel italien, paraissait transportée par l'art dans les soirs anciens de quelque Babylone apocalyptique...

Sous l'orageuse eurythmie d'un crépuscule pareil, on devine l'accent que revêtiraient nos ruines gothiques. On n'a pas oublié non plus le paisible *Pont des Soupirs*, qui nous parlait silencieusement dans sa nuit d'une Venise shakespearienne; et par cet accent nocturne qui fait palpiter l'émotion dans les subtilités parfois excessives du métier, le celte Brangwyn ne rejoint-il pas le vénitien Piranèse, dont le nom seul fournissait à Victor Hugo la suggestive aubaine ou l'occasion jamais dédaignée d'une rime riche ? Un nom suffit aux poètes pour exprimer bien des choses qu'ils ne connaissent pas toujours à fond ni de très près : Piranèse ou Palestrina, que de vertus représentatives, n'est-ce pas ? quel univers pour l'imagination dans un beau nom ! C'est une synthèse évocatrice, où se condense harmonieusement la nostalgie d'un passé grandiose et des gloires défuntes ; et pour faire image, il faut avouer que peu de noms sont plus éloquents !

Ce Piranèse, isolé par son génie dans le siècle des Grâces, et « qui, sur la clarté de son époque, projette la puissance de son ombre (2) », n'est-ce pas encore et toujours à lui qu'il faut revenir, quand on parle de monuments sombrement effrités et de ruines antiques ? Car, c'est lui qui, le premier, trouva d'instinct et d'emblée, dans le génie de son regard, ce cachet de grandeur particulière et d'éternelle majesté dont il signe toutes ses *vues*.

En face des ruines sereines de l'ancienne Rome, il se voyait emprisonné, de son temps, entre les deux écueils qui menacent les estampes les plus récentes de nos contemporains ; mais il n'était pas homme à demeurer captif d'une formule : « De même que les *ruinistes* (du XVIIIe siècle) étaient entraînés à l'infidélité et à la fantaisie sans rencontrer la grandeur, les graveurs d'architecture n'étaient pas assez peintres et

(1) Charles Baudelaire, *passim*, dans les *Salons* de 1846 et de 1859.
(2) M. Louis Hourticq, dans la *Chronique des Arts*, d'octobre 1918, à propos du beau livre de M. Henri Focillon.

leurs œuvres manquent d'intensité. Rome n'avait pas encore un poète égal à sa majesté. Sa puissante mélancolie allait être exprimée tout entière par un Italien et par un graveur (1) ». Et de la découverte de la Ville Eternelle par un regard d'artiste devait sortir ce que nous souhaitons encore autour de Reims, — un œuvre incomparable.

Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où [je suis (2),

aurait pu s'écrier noblement Poussin créateur, avec le héros de Corneille ; quant à Piranèse, il ne sort point de son sujet, il reste portraitiste ; mais il sait ou pressent qu'un portrait se compose, et que la plus solennelle perspective est lettre morte, si l'esprit ne souffle obscurément sur la vétusté de ses lignes. C'est ainsi que le décor prend une âme et que le document s'anime. En sa prestigieuse habileté, la technique même disparaît quand le portrait de la réalité s'élève à cette magnificence de poésie.

De Piranèse à Brangwyn, on bâtirait aisément toute la philosophie de l'histoire d'un art ; et quel que soit l'attrait des peintres ou la précision des dessinateurs, nous faudra-t-il affirmer, pour conclure, que la représentation des ruines a trouvé son apogée sur une planche de cuivre ?

Au surplus, quel sera le Piranèse des ruines nouvelles, qui semblent le triomphe exécrable d'un génie du mal ? Sera-ce encore un graveur et l'aquafortiste qui sut traduire les lendemains de cataclysme et les tragédies de la terre ? Mais, d'abord, ces désastres sans nom, pénible « image du néant », comportent-ils l'intervention d'un artiste et pourraient-ils inspirer un Piranèse ? — Voilà tout le problème.

Aussi bien, le lourd fronton dorique a défié les siècles et surmonte éternellement la ferme de Pœstum pour la délectation des peintres ; mais calcinées, noircies, rougies, curieusement briquetées par la flamme révolutionnaire de 1871, les ruines romaines de la Cour des

(1) Henri Focillon, *G.-B. Piranesi*, 1918.
(2) Vers fameux, aussi cornélien que poussinesque, extrait de *Sertorius*, tragédie de 1662. Poussin, Corneille, Puget, les génies d'un temps ont un air de famille, une indéfinissable parenté. — Piranèse, au contraire, semble isolé, dépaysé, parmi les Vénitiens ou les Romains de son âge ; contemporain de Gluck (1714-1787) et de Winckelmann (1717-1768), Piranèse (1720-1778) marque, au beau milieu du XVIIIe siècle, la première aube du retour sévère à l'antique ; mais sa manière est si personnelle qu'elle apparait dans le décor de son temps comme une exception.

Comptes (1) et des Tuileries ont disparu sans laisser la trace d'aucun chef-d'œuvre sur la pierre du lithographe ou sur le cuivre de l'aquafortiste. *Etiam periere ruinæ*...

VII.

Et, maintenant, quelle sera sur l'art contemporain l'influence de tant de ruines? L'avenir le verra mieux que le présent. Observez d'ailleurs que les invalides de la statuaire et les décapités volontaires de la séquelle rodinesque n'avaient pas attendu la plus dévastatrice et ruineuse des guerres pour nous proposer un nouveau style sculptural, un style à l'épave, comme les élégantes de 1793 arboraient une coiffure à la guillotine. Si l'ordre classique aimait à *restaurer* les ruines, il est très distingué, de nos jours, de *ruiner* les ouvrages nouveaux et de les patiner pour les vieillir; dans sa hâte à devancer l'œuvre des âges, notre art n'est plus que fragments, notre esthétique n'est que décombres; et l'impressionnisme contemporain n'avait depuis longtemps déjà que trop de penchant à faire l'apologie du fruste et de l'inachevé! Quand Delacroix comparait la pensée d'un Shakespeare ou la musique d'un Beethoven à des ruines, l'intuition d'un grand artiste devinait dans le style de *la Tempête* ou des derniers quatuors un je ne sais quel charme sublime ou passionnément humain qui semble surpasser la beauté pure et que l'antique lumière n'a point connu dans l'eurythmie de sa jeunesse divine: en risquant cette analogie significative, le plus inquiet des génies du siècle dernier voulait seulement, comme toujours, dans les notations spontanées de ses *agendas*, traduire par une image saisissante et raisonner ses pressentiments, sans inviter le statuaire ou l'architecte à mutiler volontairement ses ouvrages.

En dernière analyse, ce goût du *rétrospectif* ou ce ragoût du *pittoresque*, que l'idéal purement plastique des anciens ne soupçonnait pas, s'allie en secret avec un sentiment très moderne. C'est la même inspiration qui, dès 1802, faisait écrire à M. de Chateaubriand : « Les ruines, considérées sous le rapport du paysage, sont plus pittoresques dans un tableau que le monument frais et entier », puis, aussitôt : « L'homme n'est lui-même qu'un édifice tombé, qu'un débris du péché et de la mort; son amour tiède, sa foi chancelante, sa charité bornée, ses sentiments incomplets, ses pensées insuffisantes, son cœur brisé, tout chez lui n'est que ruines »... Au demeurant, le spectacle de la nature et de l'histoire ne contredit jamais cette grande lassitude des rêves déçus, des espérances fanées et des civilisations vieillissantes :

Le temps passe. Tout meurt. Le marbre même [s'use... (1).

Aux yeux des poètes romantiques, que manquait-il à la splendeur neuve de l'Arc-de-Triomphe? « Un sombre amas d'années » qui donne une beauté plus expressive « aux brèches de son front ». Mais, dorénavant, les plus brillants dilettantes du pittoresque et de la mélancolie devront céder la place à l'énergie des Français courageux qui ne songent plus qu'à reconstruire (2); car il s'agit moins, aujourd'hui, d'escompter les ruines du temps que de réparer les dévastations des Huns.

RAYMOND BOUYER.

(1) Une aquarelle de M. J.-W. Thornley (*les Ruines de la Cour des Comptes*, n° 367 de la vente Frédéric Mallet, du 18 mai 1920), nous montrait ce que la peinture ou la gravure aurait pu tirer de cet étonnant amalgame d'architecture et de végétation.

(1) José-Maria de Heredia, dans un des plus beaux sonnets des *Trophées* (1893).

(2) V. Auguste Marguillier, *La Destruction des monuments sur le front occidental, réponse aux plaidoyers allemands* (Paris et Bruxelles, G. van Oest, 1919) et Paul Léon, *la Renaissance des Ruines, maisons et monuments* (Paris, Laurens, 1918).

CARNET DE L'AMATEUR

Expositions.

Société internationale d'Aquarellistes : Galerie Georges Petit; jusqu'au 23 octobre.

Alexandre Descatoire : à la Palette française, 112, boulevard Malesherbes; en octobre.

XIII[e] Salon d'Automne : au Grand-Palais des Champs-Élysées; vernissage le 14 octobre.

L'Exposition d'art chrétien de la société Saint-Jean, que nous avions annoncée pour le 15 octobre, n'aura lieu que du 15 décembre au 31 janvier 1921, la société ayant, sur le désir exprimé par le gouvernement, cédé les salles de l'Union centrale des Arts décoratifs qui lui étaient affectées, à l'exposition du Cinquantenaire de la République (mois de novembre).

Le Gérant : H. DENIS.

Paris – Imp. Georges Petit, 12, rue Godot de Mauroi.

Numéro 653. 25 Octobre 1920.

LE BULLETIN DE L'ART
ANCIEN ET MODERNE

NOTRE TRIBUNE

La Lettre de M. Honnorat aux Notaires

On lira avec grand intérêt la lettre, reproduite ci-dessous *in extenso*, que M. le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts a eu l'heureuse idée d'adresser à tous les présidents des Chambres des notaires de France, les priant de recommander à leurs collègues d'attirer sur nos établissements scientifiques l'attention des personnes qui, désireuses de faire bénéficier l'État d'une fondation, d'un legs, etc., peuvent avoir besoin d'être conseillées pour que leur générosité porte le meilleur fruit possible.

Depuis les Universités et les grandes Écoles, depuis les Musées nationaux et les Bibliothèques publiques, jusqu'aux Écoles primaires, en passant par les Manufactures nationales et les Théâtres subventionnés, il n'est pas un de nos grands établissements scientifiques ou artistiques qui ne souffre de la disette des budgets, pas un qui ne serait reconnaissant, comme on dit, de la moindre offrande.

Or, en France, où l'on sait très bien donner, on ne sait pas toujours donner utilement, parce qu'on ne sait pas assez quelle est l'étendue et la variété du domaine ouvert à la générosité de chacun. M. Honnorat n'a pas craint de l'indiquer aux notaires, conseillers et confidents des familles, et de solliciter une collaboration qui pourrait, en bien des circonstances, être éminemment profitable au pays. Fonder un prix, c'est bien, ou plutôt c'était bien autrefois. Ce qu'il faut, avant tout, désormais, c'est que les fondations servent à la collectivité : instituer un cours, doter un laboratoire, enrichir un musée ou une bibliothèque, fournir un terrain de jeux, voilà autant d'exemples, parmi cent autres, de ces libéralités à effet collectif, pratique et défini, dont les Américains sont coutumiers et dont il est à souhaiter que la lettre de M. Honnorat aux notaires contribue à établir chez nous l'habitude, pour le plus grand bien de l'éducation nationale.

Paris, le 21 septembre 1920.

LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
ET DES BEAUX-ARTS,
à Monsieur le Président de la Chambre
des notaires de

Je suis fréquemment amené à faire approuver des fondations qui sont faites par des familles cruellement éprouvées par la guerre et qui tiennent à rendre un pieux hommage à la mémoire de ceux qu'elles pleurent. La plupart de ces fondations ont pour objet de constituer des prix. Quelque utiles qu'elles puissent être, elles le sont moins encore que si elles avaient des objets plus variés et plus étendus. Car, malheureusement, trop de lacunes sont à combler dans nos multiples établissements d'éducation nationale ou de recherche scientifique. Je suis convaincu que si les familles connaissaient mieux nos besoins, peut-être verrions-nous plus de variété dans leurs dons, et peut-être, par là-même, réaliseraient-elles mieux la pensée qui les inspire. Rien ne s'oppose, d'ailleurs, à ce que le nom de l'enfant qu'elles pleurent et dont elles veulent conserver le nom, soit attribué aussi bien à une classe, à un laboratoire, à une salle de bibliothèque, de musée, à une bourse ou à toute autre institution de nature à favoriser le développement intellectuel de la jeunesse et à prolonger les résultats du sacrifice accompli.

Et non seulement ceux qui ont souffert, mais tous ceux que pénètre le désire de faire du bien trouveront là le meilleur moyen d'employer utilement leur fortune.

Si je me permets de vous soumettre ces observations, c'est que ce sont les notaires qui sont les confidents et souvent les conseillers des familles, et qui peuvent le mieux aider celles-ci à faire bénéficier le plus largement la nation des dépenses qu'elles s'imposent.

En premier lieu, en ce qui concerne les Universités, vous n'ignorez pas que le prestige de la France, la raison principale de son influence à l'étranger et, en un certain sens, sa force même sont liés de plus en plus étroitement au maintien de sa suprématie dans les sciences, les lettres et les arts. C'est le rayonnement de l'esprit français qui a valu à la France, dans toutes les parties du monde, des sympathies précieuses transformées en secours au moment du danger. Or, sur ce terrain même, au lendemain de la victoire, se préparent les plus âpres concurrences ; il faut que la France, en dépit de l'avantage qu'assure désormais à certaines grandes nations la supériorité de la richesse, reste la plus grande puissance intellectuelle.

Pour cela, nous devons assurer, sans tarder, le développement de toutes nos institutions universitaires. Nos Universités et tous les instituts scientifiques qui s'y rattachent, nos grandes écoles de toute catégorie, pépinières de nos savants, de nos écrivains, de nos artistes, de nos professeurs, de nos ingénieurs, de nos médecins, de nos juristes, de nos administrateurs, de nos techniciens de tout genre n'ont plus les ressources qui leur permettent de répondre aux exigences de la vie moderne. L'Etat fait, fera pour les Universités et les grandes écoles le maximum de l'effort financier dont il est capable; le budget de l'Instruction publique s'est accru, depuis quelques années, dans des proportions considérables ; il est et restera encore très insuffisant.

C'est de l'initiative privée que nos établissements scientifiques attendent le nécessaire complément de leurs ressources. C'est elle qui en d'autres pays, notamment aux États-Unis, a permis de multiplier les bibliothèques, les laboratoires, les chaires, les bourses, les constructions et les fondations de toute espèce, qui font des Universités américaines des modèles d'installation et leur rendent aisée une production scientifique dont l'importance s'accroît rapidement.

La loi qui les constitue a donné à nos Universités la plus large capacité de recevoir des dons, legs, cessions de propriétés de toute nature. Depuis quelques années, la générosité des particuliers s'est exercée au profit de la plupart des Universités. Mais nous sommes loin de voir encore se créer le large courant qui féconde l'effort intellectuel d'autres nations.

J'estime que l'attention des particuliers, en situation de faire des donations ou des legs à des œuvres d'utilité publique, doit être vivement et constamment attirée vers les besoins de nos Universités, qu'ils doivent être exactement informés des meilleurs moyens de les satisfaire et de rendre ainsi de grands services à la région qu'ils habitent, en même temps qu'à la France tout entière. Il est aisé de comprendre en effet que, dans chaque région, plus l'intérêt et la collaboration des notabilités locales se portera vers les grands établissements scientifiques qui siègent dans son centre, plus ceux-ci seront incités à orienter leurs travaux et leurs recherches de façon à mieux contribuer à la prospérité matérielle et morale de la région.

Mais, en dehors des familles qui peuvent faire des dons de cette importance, il en est d'autres plus modestes qui peuvent apporter un concours précieux. On manque de terrain de jeux, d'écoles de plein air. Le don ou même la concession temporaire, ou la simple jouissance d'un terrain, ne fût-ce que d'un terrain à bâtir dans les grandes villes, peut être pour la jeunesse la plus utile contribution à son bien-être et à son développement. Compléter l'ameublement d'un collège, l'outillage d'une école pratique, en orner les murs trop souvent dénudés, favoriser le gardiennage d'un musée, contribuer à enrichir nos bibliothèques populaires ou nos bibliothèques à l'étranger : tout cela, les familles les plus modestes peuvent le faire. Et les destinataires possibles de ces donations sont les plus variés et, en quelque sorte, à la portée de tous les donateurs : ce ne sont pas seulement les établissements possédant la personnalité civile, mais encore les associations de toutes sortes qui entourent l'École, les œuvres post-scolaires et les Écoles elles-mêmes.

Je suis convaincu qu'après les maux qui nous ont accablés, il importe plus que jamais que les citoyens se donnent le mandat de coopérer, chacun dans la mesure de ses moyens et suivant ses goûts, au développement de la vie nationale, et que cette œuvre si féconde ne peut être menée à bien que par le concert de toutes les bonnes volontés (1).

(1) Je n'en veux pour preuves que deux exemples. Que d'avantages n'y aurait-il pas, en particulier, à

Je joins la liste d'un certain nombre d'établissements relevant de mon Département. Cette liste est incomplète; elle est destinée à montrer la variété des initiatives qui peuvent être prises, à faire comprendre aux personnes disposées à donner pour un objet précis, que presque toutes les conceptions se rencontrent avec une institution déjà existante et peuvent dès à présent être pratiquement réalisées.

Suit cette liste, sur laquelle on relève, à côté des Universités et Facultés, des grandes écoles et établissements scientifiques : les Écoles françaises d'Athènes et de Rome, l'Institut français d'archéologie orientale du Caire, les grandes Bibliothèques et les Archives, l'Académie de France à Rome, les Écoles nationales des beaux-arts et les Écoles nationales des arts décoratifs de Paris et des départements, le Conservatoire et les théâtres nationaux, l'École de céramique de la manufacture de Sèvres, les Manufactures nationales de Sèvres, des Gobelins et de Beauvais, les musées, l'administration du garde-meuble national, etc.

Après quoi, la lettre se termine comme il suit :

Je vous serais reconnaissant de porter les suggestions et les renseignements qui précèdent à la connaissance des membres de votre Chambre. Je vous prie de bien vouloir leur représenter de ma part quels grands services ils sont en situation de rendre au pays, s'ils veulent saisir à l'avenir toutes les occasions d'attirer l'attention et la bienveillance de leur clientèle sur nos établissements de science et d'enseignement. Je vous remercie d'avance, Monsieur le Président, de ce que vous voudrez bien faire dans ce sens; je recevrai avec plaisir les observations ou propositions que vous pourriez avoir à me faire sur le même sujet.

Veuillez agréer, Monsieur le Président, l'assurance de ma haute considération et de mes sentiments dévoués.

André Honnorat.

donner ou à léguer à nos lycées et collèges, à nos écoles normales ou écoles primaires supérieures, à nos écoles techniques tout ce qui, trop souvent, leur manque (salles de bain, pianos et instruments de musique de toute nature, tennis ou crockets, meubles de goût ou objets d'ornementation); que de progrès ne réaliserait-on pas si la même sollicitude faisait bénéficier les plus humbles de nos écoles primaires, à la ville ou au village, de dons et de legs analogues !

ÉCHOS ET NOUVELLES

La Donation Claude Monet.

Il y quelques mois, les officiels du monde de l'art se réjouirent grandement à la nouvelle qui leur fut donnée des projets du peintre Claude Monet : le vieux maître, disait-on, se proposait d'offrir à l'Etat, pour qu'elle fût transformée en musée, sa maison de Giverny, avec les grandes toiles, les esquisses, ébauches et dessins qu'elle contenait. C'était une très belle donation et qui ne devait pas manquer d'être accueillie avec enthousiasme : outre que le paysage encadrant l'atelier de Giverny est parmi les plus exquis des environs de Paris, cet atelier même abrite, avec des souvenirs fort précieux, d'éloquents témoignages de toute une laborieuse existence d'artiste, en particulier de grands tableaux tout à fait inconnus du public.

Les choses allaient leur train, et déjà même on citait le nom du conservateur qui devait être nommé à Giverny, quand, à la suite d'une réunion des principaux intéressés et d'une discussion où l'on vit clairement que le sens de l'art le plus raffiné n'exclue pas toujours celui des affaires, les représentants de l'État se virent obligés d'effectuer une retraite prudente, en présence des sommes demandées pour quelques peintures seulement.

Trop heureux furent-ils d'accepter la donation, faite par le maître impressionniste, de douze toiles appartenant à la fameuse série des *Nymphéas*. Si l'on pense qu'il est question, pour les exposer, de leur bâtir un petit édicule spécial sur les terrains de l'Hôtel Biron (?), on trouvera qu'au prix actuel de la construction, ces peintures nous reviendront suffisamment cher.

La Donation Cazin.

Un musée à Giverny aurait été délicieux; mais la pièce d'eau des *Nymphéas*, c'est seulement au Musée Rodin que nous la verrons.

Par contre, qui voudra retrouver les paysages émouvants que le pinceau de J.-C. Cazin nous a rendus familiers, celui-là n'aura qu'à gagner Equihen, la petite plage sablonneuse du Pas-de-Calais, où le maître vécut et travailla si longtemps. Mme Cazin, en effet, vient de donner à l'État les ateliers du peintre, les chalets qu'elle possède à Equihen et la dune qui les entoure, sans oublier cette accueillante maison hollandaise de style

ancien, garnie de meubles appropriés, dont tous ceux qui l'ont visitée n'ont pas oublié l'architecture ni le décor. Bien plus : pour compléter la somme nécessaire à assurer le gardiennage de cette donation, Mme Cazin se dépouille même de ses collections personnelles, comme nous avons pu récemment nous en rendre compte d'après deux magnifiques primitifs italiens qui nous sont passés sous les yeux !

Dans ce coin si intime des Flandres, dans ce paysage d'un charme si singulier, ce sera une création unique que celle de la donation Cazin, où les étrangers, qui n'apprécient pas moins l'auteur de *Souvenir de fête* et d'*Agar et Ismaël* que les Français, prendront l'habitude d'aller pèleriner, en passant par le chemin des Flandres.

Mme Cazin aura réalisé, très simplement et très noblement, ce que d'autres ne purent ou ne surent ou n'eurent pas le temps de faire, — comme c'est le cas d'un grand peintre de la même génération que J.-C. Cazin, sinon de la même école, disparu il y a quelques mois, et qui avait eu un moment des intentions que la mort ne lui laissa pas le temps de réaliser, touchant le don à l'État des peintures qui lui restaient, peintures dont les héritiers du maître comptent bien — de prochaines ventes le démontreront — faire un tout autre emploi.

Air connu.

Encore un amateur qui croit posséder l'original d'un Raphaël dont la copie serait au Louvre.

Cette fois, l'amateur est d'importance — c'est le portraitiste anglais Sir John Lavery — et le Raphaël aussi, qui n'est rien de moins que la grande *Sainte Famille*, dite de François Ier.

Sir John Lavery a publié une brochure dans laquelle il se propose de démontrer que le tableau du Louvre est la répétition, par Jules Romain, d'une *Sainte Famille* de Raphaël qui est, naturellement, dans la collection de Sir John Lavery lui-même.

Attendons cette brochure, en nous rappelant seulement que la *Sainte Famille de François Ier* est un des tableaux du Louvre dont on connaît le mieux les origines et dont on peut suivre les traces avec le plus de précision. On sait, en effet, que cette peinture, exécutée en avril-mai 1518, aux frais du pape Léon X, pour être offerte à la reine Claude de France, femme de François Ier, par le neveu du pape, Laurent de Médicis, duc d'Urbin, fut expédiée, aussitôt terminée, à ce dernier, alors à la cour de France.

Ce qu'il y a de plus beau... au monde.

« Les gratte-ciel sont ce que les États-Unis ont donné de plus artistique au monde », déclare le peintre anglais Nevinson (*New York Herald*, 30 septembre), qui complète même ainsi sa pensée : « Ce que le monde moderne a produit de plus beau sont la Rolls-Royce et le gratte-ciel »... Puisqu'il en est ainsi, nous permettra-t-il d'y ajouter l'avion Nieuport du pilote Sadi-Lecointe, qui vient de conserver à la France la coupe Gordon-Bennett et de battre les records mondiaux de vitesse ?

INFORMATIONS

Actes officiels.

Légion d'honneur. — Parmi les nominations faites dans l'ordre de la Légion d'honneur, sur la proposition de la Grande Chancellerie, nous relevons celle de M. Roger Peyre, professeur honoraire de l'Université, historien d'art, nommé chevalier; et parmi celles faites sur la proposition du ministère des Affaires étrangères, celle de M. P.-L. Lacan, directeur général du service des Antiquités d'Égypte.

A l'Institut.

Académie des beaux-arts (séance du 9 octobre). — L'Académie décerne les prix des concours Detouche, Delage et Roux. Sont attribuées les récompenses suivantes :

Peinture : trois 2e prix de 2.700 fr. chacun, à MM. Barthélemy, Ducos de la Haille et Gagey ; trois 3e prix de 2.000 fr., à MM. Lesellier, Wintz et Font.

Sculpture : deux 1er prix de 5.400 fr., à MM. Gautier et Saulo ; deux 2e prix de 3.000 fr., à MM. Dudouit et Vezier ; un 3e (300 fr.), à M. Herbaux.

Architecture : un 1er prix (2.700 fr.), à M. Grapin ; un 2e (1.300 fr.), à M. Péchin.

Gravure en taille-douce : un 1er prix (2.700 fr.), à M. Degorce ; un 2e (1.300 fr.), à M. Paulin ; un 3e (1.000 fr.), à M. Binet.

Miniature : deux 1er prix (1.000 fr.), à MM. Paulin et Bécot ; un 2e prix (680 fr.), à M. Binet.

— M. Mathon reçoit le prix Chaudesaigues (deux annuités de 2.000 fr. à un jeune architecte qui devra passer deux ans à Rome).

— L'élection au siège vacant, dans la section d'architecture, par suite du décès de J.-L. Pascal, est fixée au 6 novembre.

— Le sujet du concours pour le prix Troyon (1921) est ainsi fixé : *Animaux fuyant devant l'orage.*

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (séance du 8 octobre). — M. le comte Durrieu rend compte de la mission qui lui avait été confiée de représenter l'Académie aux fêtes célébrées à Gand, à l'occasion de la remise en place, dans la cathédrale Saint-Bavon, du retable de *l'Agneau mystique* des Van Eyck intégralement reconstitué.

Séance du 15 octobre. — Sur les arrérages de la fondation Piot, l'Académie attribue 3.000 francs à M. Van Oest, éditeur, pour la publication d'un ouvrage sur la *Miniature flamande au temps de la cour de Bourgogne*, et 5.000 francs à M. Leroux, éditeur, pour la publication du travail du P. Vincent sur *la Mosquée d'Hébron*.

— M. Lacan, directeur du service des Antiquités de l'Égypte, donne lecture du rapport des travaux de ce service depuis 1914 et concernant, en particulier, les découvertes faites à Héliopolis, à Danderah et à Dar el Medineh. Il insiste, en terminant, sur ce fait que le budget du service, réduit de moitié par le Gouvernement et encore amoindri par le change, se trouve de beaucoup inférieur à celui des missions américaines, anglaises et italiennes.

Dans les musées.

Musée du Louvre. — Aujourd'hui 25 octobre, M. Honnorat, ministre de l'Instruction publique et des beaux-arts, accompagné de M. Paul Léon, directeur des Beaux-Arts, inaugure, au Musée du Louvre, les salles des XVIIe et XVIIIe siècles français.

Ouverture au public, demain mardi.

Musée du Luxembourg. — M. Léonce Bénédite, conservateur du Musée du Luxembourg, a quitté la France le 11 octobre; il se rend en mission officielle aux États-Unis, où il est appelé pour faire une tournée de conférences dans les grands centres d'art, les Universités, les collèges et les musées.

La bonne parole que M. Bénédite va porter ainsi, avec toute l'autorité et tout le talent qu'on lui connait, ne saurait manquer de resserrer davantage encore les liens entre les artistes des deux pays, que de récentes manifestations franco-américaines ont montrés si cordialement unis.

Musée de Versailles. — La marquise de Ségur a légué au musée de Versailles un portrait du maréchal de Ségur (1724-1801), par Mme Vigée-Lebrun.

— M. et Mme Henry Tenré viennent de faire don au musée de Versailles d'un portrait de la marquise Aguado de Las Marismas, ancienne dame d'honneur de l'impératrice Eugénie, œuvre de Winterhalter.

Monuments et statues.

Monument du « Poilu ». — C'est le projet du sculpteur Vermare qui a été définitivement retenu par le jury du concours organisé par la ville de Paris en vue d'élever un monument au « Poilu ». Il représente un soldat taillé dans le bloc d'une stèle, à la partie inférieure de laquelle se voit un bas-relief figurant une jeune femme tenant un enfant.

En Italie.

A Milan. — M. Ettore Modigliani, directeur de la Pinacothèque de Brera et surintendant des Galeries de Lombardie, annonce dans une lettre au *Corriere della Sera* la prochaine réouverture de Brera et indique les raisons qui l'ont retardée. On a profité du fait que la Pinacothèque avait été vidée de ses tableaux pendant la guerre pour procéder à une réfection complète des locaux. Nous pouvons donc espérer revoir la grande galerie milanaise mieux ordonnée et mieux aménagée qu'elle n'était.

La Surintendance des Galeries de Lombardie n'a point eu d'ailleurs, depuis la guerre, la seule charge de réorganiser Brera. Toutes les collections, toutes les églises, tous les palais de Lombardie avaient été vidés de leurs œuvres d'art par crainte des avions et de l'invasion. Il a fallu remettre en place tous ces objets. C'est chose faite désormais, et pour qui connait un peu la richesse artistique lombarde, il est facile d'imaginer combien cette tâche a dû être lourde. M. Modigliani y a ajouté celle de représenter le gouvernement italien à Paris, Buda-Pesth et Vienne pour la restitution des œuvres d'art dont l'Autriche s'était emparée dans la dernière guerre et dans les précédentes : sa lettre est datée de Vienne.

M. Modigliani se plaint doucement de n'avoir été aidé dans ce travail considérable que par deux inspecteurs des Beaux-Arts, détachés des surintendances de Florence et de Rome. Hélas ! cela signifie sans doute que le service italien des Beaux-Arts, si admirablement recruté avant la guerre, doit souffrir lui aussi aujourd'hui du discrédit des professions libérales. Les cheminots ont obtenu qu'un garde-barrière gagne de 7 à 9.000 lires et un mécanicien 12.000. Peut-on raisonnablement prétendre qu'un inspecteur des Beaux-Arts arrive à de pareils traitements? — L. G.

A Ferrare. — Nous empruntons au *Journal des Débats* l'information suivante :

« Un employé de la cathédrale de Ferrare, chargé de nettoyer la précieuse châsse qui contient les reliques de Saint-Maurèle, a découvert, sur la paroi intérieure, trois plaques d'argent ciselées et gravées.

« L'une d'elles représente Alphonse Ier, duc de Ferrare, armé de pied en cap; auprès de lui, son cheval d'armes et un valet portant une hallebarde; le duc est agenouillé aux pieds du patron de Ferrare. Sur la seconde plaque, on voit Lucrèce Borgia, femme d'Alphonse Ier, en riche costume et suivie d'un cortège de dames; la duchesse présente à Saint-Maurèle son fils Hercule; le saint étend la main sur la tête de l'enfant. Enfin la troisième reproduit un paysage de Ferrare : les bastions de la vieille ville, de la Porte Saint-Pierre à la Porte Saint-Georges; au fond on aperçoit le campanile de la cathédrale Saint-Georges. L'ouvrage est merveilleusement conservé. »

Nécrologie.

F. Depeaux. — On annonce la mort de M. François Depeaux, industriel rouennais, qui se consacrait activement à la conservation des œuvres d'art normandes et à l'enrichissement des collections publiques. Il avait fait don au musée de Rouen d'une salle entière où l'art moderne était représenté par des pièces fort intéressantes.



LES EXPOSITIONS

Le Salon d'Automne.

Une hirondelle ne fait pas le printemps, une feuille morte ne fait point l'automne, et le *dadaïsme* introduit au Grand Palais par un certain M. Picabia, cheval de retour de toutes les aberrations ou mystifications successives, ne saurait déconsidérer les talents épars en ce XIIIe Salon d'Automne, qui ne paraît guère plus décadent que la première des deux expositions du printemps !

Entre 2.876 numéros catalogués, y compris la section du Livre et de l'Affiche, les extrémistes restent une minorité moins influente que les morts des « rétrospectives » : un grand statuaire, Constantin Meunier (1831-1905), le classique du labeur moderne énergiquement coulé dans le bronze et du *Monument d'Émile Zola;* Renoir (1841-1919), ou plutôt la fin de Renoir, avec une trentaine des toiles datées des cinq dernières années d'une vie féconde et d'un art inégal; les sages paysagistes Paul Madeline et Boggio; l'humoriste Pierre Fauconnet (1882-1920), dont la finesse quasi pompéienne avait déjà reparu, l'hiver dernier, chez Barbazanges; l'audacieux céramiste André Metthey (1872-1920); l'éditeur Édouard Pelletan (1854-1912), avec vingt *livres d'art,* à cette riche et rassurante section du Livre où triomphent aujourd'hui, non loin des *Fioretti* d'Assise illustrés par la collaboration de MM. Maurice Denis et Jacques Beltrand, *les Folies françaises ou les Dominos* de François Couperin, gravures sur bois de M. Léon Pichon, d'après les compositions de Maxime Dethomas, déjà vues au Musée des Arts décoratifs. De plus en plus à la mode, en son rude parti pris d'archaïsme, le bois sert d'arbitre entre l'avenir et le passé. Le bois, c'est le dessin : ce signe des temps apparaît donc de bon augure.

Nouvelle revanche, avec deux groupes non moins vivants : les Alsaciens réunis dans une salle d'honneur et les Catalans, Strasbourg à côté de Barcelone, pour nous reparler de l'influence du ciel natal : ici, MM. Raymond Kœnig, Stoskopf, Engel, Kæmmerer, Edelmann, et le peintre-graveur Maurice Achener, fidèle à l'italienne majesté des *Ruines de Taormine;* là, M. Rusiñol, le poète du paysage, le statuaire José Clara, des peintres, MM. Mallol, Andreu, Mir, Raurich, déjà remarqués, pour la plupart, en 1919, au Petit Palais.

Le Salon même, à lui seul, vaudrait la visite et marquerait sa date à ne montrer que l'immense *Bacchanale* de M. Maurice Denis, claire peinture décorative pour *le Tigre royal* de Genève et qui n'est pas grande seulement par ses dimensions. Ni Poussin, ni Rubens : en sobre héritier des ancêtres classiques, qui faisaient alterner le profane et le sacré, le plus traditionnel des novateurs pousse « la probité de l'art » jusqu'à l'intransigeance d'une couleur assez crûment rébarbative, avec des rouges et des verts qui paraissent un peu durs à l'entour des robes fauves.

Moins près d'Ingres que de Puvis, la décoration drape ses bleus fins et d'exquises nuances, sur les figures virginales de M. G.-L. Jaulmes, qui n'est pas un inconnu pour nos lecteurs; le style se rehausse à la puissance des tons dans les panneaux de M Dusouchet; mais, en cette lente convalescence de l'art, c'est le dessin plus que la couleur qui recommande, *Au soleil d'un beau dimanche,* le grand plein air moderne et décoratif de M. Jules Flandrin.

Dans la peinture religieuse, au contraire, à côté de Mme Peugniez et de M. Marcel Lenoir, c'est le pathétique de la couleur et du clair-obscur qui vivifie le camaïeu bleu de M. George Desvallières et son admirable *Christ,* proche parent du *Sacré-Cœur* qui glorifie les deuils de la guerre à la petite église villageoise de Verneuil-sur-Avre.

Fini de rire ou de s'extasier (quel dommage pour les badauds ou les snobs !), mais la contagion du cubisme paraît enrayée; M. Henri Matisse s'embourgeoise en caricaturant *la Famille;* portraitiste trop avisé pour ne pas s'assagir à temps, M. Kees van Dongen *boldinise* avec brio. Si le portrait se peut définir « un modèle compliqué d'un artiste », le jeune *M. Maurice Rostand,* en escarpins trop féminins, par M. Garcia Benito, ne personnifie-t-il pas la fine fleur de la mode déliquescente ? Et pourvu que MM. Pierre Laprade, Henry Ottmann et Mme Marval ne s'éternisent pas dans la spécieuse inconsistance !

Plus discrètement, la forme reconquiert ses droits avec *l'Hiver*, symbolisé par M. Bernard Boutet de Monvel, *le Boulevard*, stylisé par M. Georges van Houten, *le Hamac*, ensoleillé par Mlle Dufau, les détrempes de MM. Gaudissart et Jeanès, *la Jeune Fille à la cruche* de M. Durenne, les fillettes de M. Marcel Rendu, l'aristocratique portrait aux deux crayons de M. Paul Baignières, les profils de MM. *Maurice Barrès* et *Paul Bourget* décrits sans indulgence par la pointe-sèche de M. Achille Ouvré.

Généralement, l'air manque ; et trop de synthèses brutales rejettent dans un passé lointain les analyses lumineuses de l'impressionnisme, où s'irisaient les *séries* d'un Claude Monet; mais l'amour de la nature est sincèrement défendu par les paysages de MM. Tristan Klingsor, Urbain, Mainssieux, Maurice Taquoy, Claude Rameau, Paul-Emile Colin, Marcel Gaillard, et de Mme Suzanne Pichon.

L'art, tout court, nous signale encore les portraits sculptés par MM. Mateo Hernandez, Marque, Abbal, Fernand David et Popineau, les *bois* parisiens de M. Alfred Latour, les eaux-fortes romaines de M. Carbonati, les cartons harmonieux de Mme Lassudrie ; et, parmi les *ensembles* décoratifs, le bel envoi du professeur Marcel Magne nous prouve en toute clarté française que ce Salon sectaire ne pourra mener à bien sa « croisade de régénérescence » qu'en répudiant résolument les formules agressives des poncifs nouveaux.

RAYMOND BOUYER.

LES VENTES

A Paris.

Où allons-nous ? Ou plutôt : où irons-nous, cette saison, si l'on juge des enchères à venir, en matière de tapisserie, par le prix obtenu à la vente de l'Élysée-Palace (précédemment annoncée ici) par quatre petits panneaux sans bordure d'une tenture d'Aubusson du XVIIIe siècle, à personnages, en partie refaite et passablement décolorée : 113.000 francs, ces quatre panneaux ; 44.000 et 39.000 fr., les deux tapisseries du XVIIe s.; 51.000 fr., l'ameublement de salon en tapisserie ancienne sur bois moderne. C'est bien vendu !

Il faut ajouter à ces prix celui de 10.000 fr. pour une estampe de Zorn, *Portrait de Madame Hagborg* (vente du 16 octobre), et celui de 56.050 francs pour quatre petites tapisseries d'Aubusson du XVIIIe siècle, à personnages dans des paysages, d'après Huet (vente du 18 octobre).

Cette dernière vente a fourni la première « surprise » de la saison : une cantonnière en Aubusson, à fleurs, dont on demandait 8.000 fr. seulement, est montée jusqu'à 46.500 !

— On commence à fixer le programme de la saison. C'est ainsi que Mes Lair-Dubreuil et Baudoin ont retenu les dates des 5 et 6 novembre pour la reprise de la vente Beurdeley (estampes modernes). A l'Hôtel. Exposition, le 4.

Les 8, 9 et 10, les mêmes commissaires-priseurs opèreront à la galerie Manzi. Estampes et objets d'art japonais de la collection Manzi. Exposition, les 6 et 7. — A la même galerie, les 12 et 13, ils disperseront les gardes de sabres japonaises de la même collection. Exposition, le 11.

Les 15, 16, 17 et 18, à l'Hôtel, Me H. Baudoin vendra la 2e partie de la bibliothèque du comte René de Béarn. Exposition, le 14. La 3e partie de ce magnifique cabinet de livres, la plus importante, fera l'objet d'une vente au printemps.

Enfin, le 19 novembre, Mes Lair-Dubreuil et Baudoin se retrouveront à la galerie G. Petit à l'occasion de la vente de la collection de feu le peintre Roybet : sculptures, meubles, tapisseries du moyen âge et de la Renaissance. Exposition, les 17 et 18.

LE VIEUX COLLECTIONNEUR.

CORRESPONDANCE DE BELGIQUE

Les fêtes du retour de « l'Agneau mystique ».

Historiens et artistes, érudits, amateurs, lettrés, tous ceux qui, dans le monde entier, ont le culte du patrimoine artistique de l'humanité se sont trouvés de cœur avec nos amis de Belgique, le lundi 4 octobre, jour mémorable où le polyptyque des frères Van Eyck, morcelé en 1816, par suite d'une déplorable aliénation qui avait fait passer les volets en Allemagne, se trouvait reconstitué dans son intégralité et remis, dans la cathédrale Saint-Bavon, à la place même où il avait été inauguré en 1432, quand il eût été achevé par le dernier survivant des deux peintres, auxquels l'avaient commandé Jodocus Vydt et Isabella Borluut.

Les cérémonies de la nouvelle inauguration —

on peut bien employer le mot — du retable restitué à la cathédrale de Gand, après son exposition au musée de Bruxelles (1), ont eu leur prologue, le 3 octobre, à Anvers, où l'Académie royale d'archéologie de Belgique, tenait une séance solennelle.

En ouvrant la séance, M. Casier, président, retraça le rôle de l'Académie pendant la guerre et rendit hommage au chanoine Van den Gheyn qui, après avoir su dérober aux recherches des Allemands les parties du retable des Van Eyck conservées à Gand, s'employa activement, d'accord avec M. le ministre d'État Van der Heuvel, à faire insérer dans le traité de Versailles la restitution à la Belgique des autres parties du célèbre polyptyque qui se trouvaient depuis si longtemps à Berlin. Après la lecture du rapport de M. Donnet, secrétaire, rappelant les dates les plus marquantes dans l'histoire de la Compagnie, dont on célébrait cette année le 75e anniversaire, M. le comte Durrieu, membre de l'Institut de France, parla de la miniature flamande du xve à la fin du xvie siècle; M. L. van der Essen, du commerce exportateur d'Anvers au temps de Charles-Quint; et M. F. de Mély, vice-président de la Société des Antiquaires de France, de l'influence de l'art flamand sur la Renaissance italienne au début du xve siècle et de l'importance des signatures d'artistes.

Le lendemain 4 octobre, la plupart des assistants se retrouvaient à Gand, où le Cercle d'histoire et d'archéologie avait organisé, à l'Université, une séance académique, présidée par M. Destrée, ministre des Sciences et Arts, et à laquelle le Gouvernement français s'était fait représenter par M. Julien Luchaire, chef de cabinet du ministre de l'Instruction publique.

Après l'allocution d'ouverture de M. le chanoine Van den Gheyn, président, M. le comte Durrieu, officiellement délégué par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, analysa le chef-d'œuvre des Van Eyck et parla de la collaboration des deux frères; M. Cuts apporta l'hommage des Amis des Musées de Londres; M. Destrée, en faisant l'éloge de M. Van der Heuvel, ministre d'État, qui négocia à Versailles la restitution du tableau, insista sur ce point que le retour du retable constitue une récupération exercée à l'égard de l'Allemagne, en même temps qu'une équitable réparation; enfin MM. Verlant, directeur des Beaux-Arts, Brockwell, historien d'art à Londres, Hulin de Loo, professeur à l'Université de Gand, firent part des résultats de leurs études sur le polyptyque.

(1) Le *Bulletin* (no 650) a donné une vue d'ensemble de la salle du musée de Bruxelles où a été exposé le retable de *l'Agneau*, du 15 août à la fin de septembre.

La cérémonie d'inauguration à la cathédrale Saint-Bavon eut lieu l'après-midi. Elle commença par une allocution de Mgr Seghers : l'évêque de Gand rendit hommage tant à ceux à qui l'on doit la sauvegarde du tableau, qu'à ceux qui en assurèrent la complète restitution; il rappela quelle admiration cette peinture, une des plus célèbres du monde, avait soulevée dans les siècles passés et manifesta sa joie de la voir revenue à sa place primitive, comme un monument commémoratif de la victoire des Alliés sur leurs injustes agresseurs.

Puis, toute l'assistance s'étant rendue dans la grande chapelle de l'évêque, derrière le maître-autel, M. le ministre Destrée monta sur les marches de l'autel et fit cette solennelle proclamation :

« Au nom du Gouvernement et du peuple belge, je déclare, en ma qualité de ministre des Beaux-Arts, confier à la fabrique de l'église de Saint-Bavon les panneaux conservés au musée de Bruxelles et ceux envoyés de Berlin, afin que le chef-d'œuvre des frères Van Eyck soit conservé à jamais entier dans cette cathédrale, selon le vœu des donateurs. »

Pour terminer, M. le chanoine Van den Gheyn commenta les diverses parties du polyptyque dans une conférence que la maîtrise de la cathédrale coupa de chants appropriés.

F. P.



CARNET DE L'AMATEUR

Expositions.

Salon d'Automne : au Grand-Palais; jusqu'au 15 décembre.

Exposition des livres de Léon Pichon, graveur, imprimeur et éditeur : à la société « le Livre », 26, boulevard Malesherbes; jusqu'au 15 novembre.

Diriks (peintures) : — Maurice Grün (tableaux d'Armor) : galerie Georges Petit; jusqu'au 29 octobre.

E.-Louis Gillot : galerie Georges Petit; jusqu'au 15 novembre.

Le Gérant : H. Denis.

Paris. — Imp. Georges Petit, 12, rue Godot-de-Mauroi.

Numéro 654 10 Novembre 1920.

LE BULLETIN DE L'ART
ANCIEN ET MODERNE

NOTRE TRIBUNE

A propos du tricentenaire de Puget

Marseille vient de fêter le troisième centenaire d'un de ses plus illustres enfants, Pierre Puget, qui signait ses œuvres en faisant suivre son nom de ces trois mots : *peintre, sculpteur, architecte*. Une cérémonie très simple, sans ministre, — comme l'ont remarqué les journaux marseillais, qui rappellent, avec une pointe d'amertume, que Paris, sous la troisième République, néglige Puget autant que Versailles sous Louis XIV. On a enrichi les salles Puget du palais de Longchamp de plusieurs œuvres prêtées par les musées d'Aix et de Toulon, et par quelques collectionneurs. On a orné d'une palme en fer forgé la statue du maître au jardin de la Bourse, prononcé des discours devant les enfants des écoles, où l'on a dit, entre autres choses, que Puget était « l'honneur du prolétariat universel ». Et puis, des drapeaux aux monuments publics, des guirlandes à la maison de Puget, rue de Rome, des poèmes récités dans les théâtres.

Puget naquit à Marseille le 16 octobre 1620. Son père, entrepreneur-maçon, le met à 16 ans en apprentissage chez Roman, maître-sculpteur et constructeur de galères. Mais le jeune homme a des ambitions plus hautes. En 1640, il part pour Florence où il reste un an et travaille de son métier d'*intagliatore*. Puis il séjourne trois ans à Rome, où il est l'élève et l'aide du peintre Pietro da Cortona.

Il revient en France en 1643 et s'établit presque aussitôt à Toulon où il demeure à peu près sans interruption jusqu'en 1660. On lui demande d'abord des dessins pour l'ornementation du navire *Reine*, que devait commander l'amiral de France, duc de Brézé; son œuvre, cependant, s'arrête là; l'exécution est confiée à Nicolas Levray, maître-sculpteur de l'arsenal. Puget, à cette date, n'est encore que peintre. On lui commande des tableaux pour la cathédrale de Toulon et la Major de Marseille. On le charge même d'un travail qui dit assez les débuts difficiles de l'artiste : inscription, cadre et dorure à la chapelle du *Corpus Domini*, à la cathédrale de Toulon. Puis, brusquement, le succès : il sculpte les deux cariatides de l'Hôtel de Ville de Toulon (1656-1657). En 1660, le marquis de Girardin le fait venir en sa terre de Vaudreuil, en Normandie, où il exécute deux statues, l'*Hercule vainqueur* et la *Terre couronnant Janus*. Il est présenté à Fouquet qui l'envoie à Carrare acheter des blocs de marbre pour Vaux-le-Vicomte.

La disgrâce de Fouquet survint pendant que Puget était à Gênes et travaillait pour le surintendant à l'*Hercule gaulois* (aujourd'hui au Louvre), que les Gênois admirèrent et qui valut à son auteur de nombreuses commandes à Gênes même, où il resta huit ans, de 1661 à 1668. Il y exécuta plusieurs statues : un *Saint Sébastien* et un *Bienheureux Alessandro Sauli* pour S. Maria in Carignano, un tabernacle pour S. Siro, deux *Vierges* pour les Balbi et les Carega, un *Enlèvement d'Hélène* pour les Doria. Mais il est arrêté pour avoir porté des armes; de colère, il brise à coups de marteau une statue de *la Madeleine* commencée pour S. Maria in Carignano. Et il rentre en France.

Il retourne à Toulon, où il est nommé maître-sculpteur de l'Arsenal. Il a sous ses ordres quarante sculpteurs qui travaillent aux décorations des navires du Roi; le musée de Toulon garde un assez grand nombre de ces œuvres d'école, grandes statues dorées, panneaux en bas-relief, trophées, motifs ornementaux de toute espèce qui faisaient de la poupe des vaisseaux un amoncellement de sculptures. Mais ces travaux

ne suffisaient point à l'activité de Puget ni à son orgueil. Il fait des plans magnifiques pour l'agrandissement de Marseille, construit des hôtels à Aix, et, surtout, intrigue pour obtenir des commandes à Versailles. Il commence le *Milon de Crotone*, le groupe de *Persée et Andromède*, le bas-relief d'*Alexandre et Diogène* qui sont au Louvre. Mais il perd sa place de maître-sculpteur de l'Arsenal, la marine voulant désormais des navires qui ne soient plus alourdis de décorations.

Puget retourne alors, en 1681, dans sa ville natale; il y termine les statues commencées. Comme les Marseillais projetaient d'orner une de leurs places d'une statue équestre de Louis XIV, Puget leur propose un plan grandiose : une place ovale qui aurait nécessité la démolition d'un quartier de la ville! Les colonnades de Bernin l'empêchaient de dormir... Il va à Versailles, à Paris. Il écrit dans une de ses lettres cette phrase délicieuse : « Je me mets en estat qu'on me présente au Roy, car il sait que je suis arrivé à Paris ». Le roi ne le reçut point. Et Marseille n'eut ni sa statue ni sa place magnifique. Puget mourut en 1694.

Ses peintures sont d'un intérêt médiocre. En sculpture, c'est Bernin qui est son modèle. Il aime son mouvement, son pathos, ses grands gestes, ses poses recherchées, ses musculatures forcenées. Mais il le traduit à sa manière, par une technique plus réaliste, plus précise. toute française, en poussant parfois le caractère jusqu'à la vulgarité. Grand sculpteur sans aucun doute, devant qui « le marbre tremblait », disait-il lui-même, et que Marseille a bien fait de fêter, quand bien même, en dépit du « prolétariat universel », il a si souvent sollicité, sans y parvenir, de travailler pour le Grand Roi.



ÉCHOS ET NOUVELLES

Un monument oublié.

On n'a pas oublié la catastrophe du dirigeable *République*, qui s'abîma sur le sol, à quelques kilomètres de Moulins, au retour des manœuvres de 1909. On n'a pas oublié non plus le monument, saisissant de grandeur et de simplicité, que le statuaire Henry Bouchard exposait au Salon de 1911, et ses quatre gisants taillés dans le granit de Bretagne. On sait aussi que le propriétaire du terrain sur lequel s'était écrasé le dirigeable offrit alors un emplacement destiné à l'érection du monument commémoratif. Et l'on croit peut-être ce monument depuis longtemps en place.

Il n'en est rien. Depuis 1911, les gisants d'Henry Bouchard dorment au Dépôt des marbres, — l'État, qui commanda le monument, ayant prétendu imposer à la ville de Moulins les frais d'emballage, de transport et d'érection.

Même quand M. Lebureau entend honorer les Français morts pour leur pays, on voit qu'il ne se départit point de sa sotte manie de compliquer les choses. Et comme sa pingrerie est récompensée! En 1911, il en aurait coûté à l'État 14.000 francs pour les frais nécessités par le transport et l'érection du monument; aujourd'hui, il lui en coûterait 56.000; et demain, la somme sera plus forte. L'Etat n'aura pas eu le beau geste, et il finira tout de même par payer...

Milwaukee (U. S. A.) et Strasbourg.

On est plus expéditif aux États-Unis, et quand une fois l'on a décidé de rendre hommage à une idée, de glorifier un héros ou simplement d'être agréable à ses amis, on ne néglige rien pour aboutir en temps utile.

C'est ainsi que le 11 novembre, jour anniversaire de la Victoire et du retour de l'Alsace-Lorraine à la France, la ville de Strasbourg placera dans une salle de son hôtel de ville une tablette de bronze, ornée d'une figure allégorique de la *Marseillaise*, en bas-relief, due au célèbre sculpteur américain Daniel C. French. Cette œuvre d'art est offerte à la ville qui fut « le berceau de la *Marseillaise* », par les citoyens de Milwaukee en témoignage de « la véritable affection qu'éprouvent tous les vrais Américains pour la cité délivrée ainsi que pour le noble peuple de la grande République de France », selon les termes de la touchante adresse qui accompagne l'envoi de ce présent.

Ruban rouge.

Parmi les nouvelles croix du ministère des Affaires étrangères, nous sommes heureux de signaler celle de Mme Brooks, l'artiste peintre américaine au talent si personnel, connue en même temps par ses généreux encouragements à l'art français, et en particulier par cette bourse du ministère des Beaux-Arts qui porte le nom de notre cher et grand Julien Lemordant.

INFORMATIONS

Actes officiels.

Légion d'honneur. — Sont promus ou nommés dans l'ordre de la Légion d'honneur, sur la proposition du ministre des Affaires étrangères, les personnalités appartenant au monde des beaux-arts dont voici les noms :

Au grade d'officier : M. Burnand, citoyen suisse, artiste peintre.

Au grade de chevalier : MM. Gilsoul, sujet belge, artiste peintre ; Gropeano, sujet roumain, artiste peintre ; Richter, citoyen suisse, architecte ; Befani, sujet italien, artiste peintre ; Mme Brooks, de nationalité américaine, artiste peintre.

— Sur la promotion du ministère de l'Intérieur, nous relevons les noms de MM. :

Henriet, président de la Société archéologique de Château-Thierry ; Eugène Delard, ancien conservateur du musée Galliera ; André Hallays, rédacteur au *Journal des Débats*, promus officiers ; et, parmi les chevaliers, ceux de MM. Penotin, architecte en chef de la ville de Reims ; Sevin, architecte à Tourcoing ; F. Bongarçon, architecte départemental des Basses-Alpes ; J. Bernheim, négociant en tableaux.

A l'Institut.

Séance publique annuelle. — La séance publique annuelle des cinq Académies a eu lieu le 25 octobre, sous la présidence de M. François Flameng, de l'Académie des beaux-arts.

Avant de rendre hommage aux membres de l'Institut morts au cours de la dernière année académique, le président montre, en un éloquent raccourci, « l'effort surhumain accompli en ce moment par la France, nation patiente et indomptable, pour relever ses ruines malgré ses ennemis. et aussi hélas ! parfois, malgré ses amis ».

— M. le comte Durrieu, qui parlait au nom de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, a fait, sous ce titre : *Autour d'un « e » muet*, l'histoire d'un manuscrit à peintures du début du XVIe siècle contenant des sentences et maximes des philosophes antiques, et enrichi de notes très curieuses dues aux possesseurs du manuscrit. De l'une de ces notes il appert que le précieux recueil a appartenu à Bartolommeo Panciatichi, banquier florentin établi à Lyon au début du XVIe siècle, ami des arts et de lettres, et l'un des correspondants de l'Arétin.

Académie des Beaux-Arts (séance du 23 octobre). — Lecture est donnée des lettres par lesquelles MM. André, Blavette, Chaussemiche, Chiflot, Defrasse, Eustache, Formigé, Guilbert, Lambert, Marcel, Mayeux, Pontremoli déclarent poser leur candidature au siège laissé vacant dans la section d'architecture par le décès de M. Pascal.

Séance du 7 novembre. — M. Formigé est élu au 5e tour par 17 voix contre 12 à M. Pontremoli et 1 à M. Defrasse.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (séance du 22 octobre). — Lecture est donnée d'une lettre par laquelle M. Pelliot, professeur au Collège de France, déclare poser sa candidature au siège de membre titulaire laissé vacant par le décès de M. Héron de Villefosse (élection le 12 novembre).

— M. Salomon Reinach lit ensuite un essai de chronologie du néolithique, par M. Charles Michel, correspondant de l'Académie à Liége.

Séance du 29 octobre. — Lecture est donnée des lettres de candidature de MM. Delachenal, secrétaire général de la Société d'histoire de France ; Dorez, bibliothécaire principal à la Bibliothèque nationale ; Glotz, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, pour le siège de membre ordinaire laissé vacant par le décès de M. Héron de Villefosse ; et de M. Goelzer, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, pour le siège de membre ordinaire laissé vacant par le décès de M. l'abbé Lejay.

— M. Ch. Picard, directeur de l'École française d'Athènes, expose les travaux de ce grand établissement scientifique de novembre 1919 à octobre 1920 :

A Mycènes, l'ensemble des découvertes faites a permis de dater, par rapport à la chronologie d'Evans, les plus anciens vestiges de la cité ;

A Argos, une nécropole mycénienne a livré huit tombes rupestres dont quelques-unes ont encore leur mobilier intact ;

A Asinée, on a dégagé d'importants tronçons de murailles de la période mycénienne ;

Thasos, en dehors de l'Acropole où fut trouvé le célèbre colosse cryophore, a livré les vestiges d'un agora hellénistique de cent mètres de côté qu'entouraient plusieurs temples ; d'autre part, on a déblayé un théâtre d'une forme particulière.

Philippe de Macédoine a donné lieu à une très importante découverte : il s'agit d'un sanctuaire de dieux égyptiens ; jusqu'ici on n'a encore trouvé que sept de ces monuments sur tout le territoire de la Grèce antique.

A Delphes, on a reconstitué l'autel de Chios et dégagé le tropeon des Perses.

A Délos, on a dégagé à l'est du Xynthe un temple où se trouve un autel du cinquième siècle avant notre ère.

Pour terminer, M. Picard annonce qu'en Crète, après accord avec l'éphore des antiquités de cette île, les membres de l'École française d'Athènes vont commencer des fouilles à Zourocephalos, où se trouve une cité entière à explorer, et à Presos, où on a signalé la présence de nombreuses stations préhistoriques.

Dans les Musées.

Conseil des Musées nationaux. — Par décret en date du 19 octobre 1920, rendu sur le rapport du ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, ont été nommés membres du Conseil des musées nationaux : MM. Raymond Poincaré, sénateur ; Léon Bérard, député ; M. Fenaille, membre de l'Institut ; Henry Marcel, directeur honoraire des musées nationaux ; Ernest Laurent, professeur, chef d'atelier à l'École des beaux-arts ; David Weill, amateur d'art ; de Ternas, inspecteur général des finances.

Musée des tissus de Lyon. — La Chambre de commerce de Lyon vient de désigner M. Henri d'Hennezel, critique d'art, au poste de directeur du Musée historique des tissus, précédemment occupé par notre collaborateur M. Raymond Cox, qui vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur en récompense des services éminents rendus par lui pendant de longues années à la direction du musée.

Le Musée pyrénéen de Lourdes. — On organise en ce moment, au château de Lourdes, — cette forteresse dont les murailles et le donjon se dressent sur un rocher abrupt, tout près du Gave de Pau, — un musée régional qui promet d'offrir un vif intérêt aux voyageurs de passage dans la région.

Les organisateurs ont l'intention d'y placer d'abord un « musée de folklore », où le visiteur pourra étudier successivement la vie du pêcheur du cap Breton, du pelotari d'Espelette, du pâtre ossalois, du chasseur d'isards du Lavedan, du tisserand de Bigorre, du mineur du Rancié, du sandalier catalan, du résinier landais, du cultivateur gascon, avec leurs outils professionnels, le mobilier local, les ustensiles de ménage et les costumes du pays. On créera aussi un musée d'art décoratif et d'art appliqué, un musée « pyrénéiste » (où seront réunis tous les documents écrits ou figurés relatifs à l'exploration ou à la description de la chaîne comme à l'histoire du tourisme), un musée scientifique, un musée religieux, un musée industriel et commercial, enfin, un musée culinaire, dans une salle aménagée en auberge, où l'on servira, dans la vaisselle locale, les produits du terroir accommodés selon les recettes les plus vénérables.

Le musée subsistera et se développera grâce aux « entrées » des futurs visiteurs, mais il faut d'abord l'organiser, et pour cela une somme importante est nécessaire. Une souscription est donc ouverte à cet effet. D'autre part, il importe que les propriétaires et les collectionneurs d'objets pyrénéens enrichissent de leurs cadeaux les salles du nouvel établissement. Le Touring-Club, à la *Revue* duquel sont empruntés ces renseignements, fait un appel aux dons en nature comme aux dons en espèces en faveur du futur musée pyrénéen.

Concours.

Médaille de la Grande Guerre. — Un concours est ouvert entre tous les artistes français en vue de l'exécution de la médaille commémorative de la Grande Guerre, — médaille qui sera remise par le gouvernement à tout militaire ou marin présent sous les drapeaux ou à bord des bâtiments armés par par l'État entre le 2 août 1914 et le 11 novembre 1918, ainsi qu'aux marins du commerce et à des civils remplissant certaines conditions (sapeurs-pompiers des villes bombardées, médecins et pharmaciens de la zone des armées, dames employées dans des formations relevant du commandement en chef, etc.).

Des primes de 2.000, 1.500, 1.000, 750 et 500 fr. seront accordées aux auteurs des projets retenus par le jury ; le concurrent dont le projet sera exécuté recevra en outre une somme de 4.000 fr. et aura droit à une remise de deux centimes par exemplaire.

Les projets devront être déposés au commissariat des expositions des beaux-arts, Grand-Palais, porte C, entre le 15 et le 31 décembre 1920, dernier délai.

Le programme détaillé, portant les conditions du concours et la composition des jurys, a été publié par le *Journal officiel*.

Service de table. — Un concours à deux degrés est ouvert entre tous les artistes français pour l'établissement d'un service de table, simple et élégant, de dimensions normales, destiné à être exécuté en porcelaine par la Manufacture de Sèvres, où l'on trouvera le programme détaillé du concours.

En Province.

A Lyon. — M. Cantinelli, conservateur de la Bibliothèque municipale de Lyon, avec le concours de collectionneurs de la région, — parmi lesquels MM. A. Rosset et Ch. Gillet — vient d'organiser une remarquable exposition de manuscrits à peintures, permettant de suivre, sur des spécimens de choix, l'histoire de la miniature depuis l'époque mérovingienne jusqu'à la fin du XVIIe siècle. On ne saurait assez recommander la visite de cette exposition, tant à cause de la variété des manuscrits représentés — psautiers, missels, heures, bibles, chroniques, romans de chevalerie, poèmes du moyen âge, recueils de jurisprudence, ouvrages de l'antiquité classique, etc., — que pour l'intérêt de la décoration de ces divers ouvrages.

Parmi les plus vieux de ces monuments réunis dans une salle de l'ancien archevêché (aujourd'hui, la Bibliothèque municipale), on citera : un évangéliaire du IXe siècle (art du nord de la France), une *Psychomachie* de Prudence (Xe siècle), une *Bible* du XIIe, le *Psautier* de Jully-sous-Ravières du XIIIe, enfin un *Missel* qui aurait appartenu au pape Boniface VIII (mort en 1303).

Pour le XIVe, on remarquera : un *Psautier* à l'usage de Tours, le manifique missel de la Sainte-Chapelle de Paris, que ses miniatures et ses initiales ornées font

l'une des pièces les plus précieuses de l'exposition, des *Heures* à l'usage d'Arras, un manuscrit des *Métamorphoses* d Ovide et un autre des *Grandes Chroniques de France*, tous deux ayant appartenu au duc Jean de Berry, etc.

Un fragment de *Manuel d'histoire* de Philippe VI de Valois (1416), *les Fables* de Marie de France, le *Missel* de Jean Rollin, évêque d'Autun (mort en 1483), des *Heures* à l'usage de Poitiers, pour lesquelles on a proposé le nom de Simon Marmion, un très beau missel romain portant la signature du célèbre miniaturiste florentin Attavante et la date de 1483 — missel exécuté pour Thomas James, évêque de Dol, et autrefois étudié dans la *Revue* par Émile Bertaux (t. XX, p. 129), — comptent parmi les plus remarquables spécimens de l'art du XVe siècle.

Le XVIe n'est pas moins bien représenté. Notons seulement : la *Passion* de Jacques Le Lieur, de Rouen ; la traduction de la *Vita Christi* de Ludolphe le Chartreux, manuscrit exécuté en 1506 pour Philipote de Gueldre, femme de René II de Lorraine, et contenant les portraits de ces deux personnages et de leurs enfants ; le *Missel* de Roland de Neuville, évêque de Saint-Pol-de-Léon, également avec un portrait de ce personnage, etc.

Pour le XVIIe siècle, il fallait de toute nécessité que le célèbre calligraphe Nicolas Jarry fût représenté : on verra de sa main un livre de prières dont les peintures ont été attribuées à J. Petitot.

Cette rapide énumération montre assez la composition de l'exposition organisée par M. Cantinelli, — la première d'une série de manifestations analogues, projetées par l'actif conservateur de la Bibliothèque municipale de Lyon. Un précieux catalogue, rédigé par M. l'abbé V. Leroquais et illustré de plus de cinquante planches, conservera le souvenir de ce bel ensemble et sera d'une grande utilité pour les travailleurs.

LES EXPOSITIONS

Le Salon des Jeunes.

C'est la deuxième année de ce nouveau groupe aux Tuileries, dans la salle du Jeu de Paume où passèrent tant de splendides rétrospectives ! En novembre, après les deux Salons du printemps et parallèlement au Salon d'Automne, avant la triple exposition des Salons d'hiver au Grand Palais, ce nouvel assaut des « Jeunes » ne paraît guère plus indispensable que les excès de *l'Arc-en-ciel* chez Manzi : partout, la même peinture, hélas ! Et pour un intimiste de tout repos, comme M. Tranchant, que de paysages rudimentaires, de natures mortes ultra-cézanniennes et de nus douloureux ! En art comme ailleurs, le destin des révolutionnaires est d'être aussitôt la proie des « extrémistes ».

Une petite salle paisible est réservée aux *Imagiers de Paris*, MM. Émile Alder, Henri Dubret et le xylographe Raymond Thiollière, puisque le *bois* est à la mode ; et la sculpture apparaît très supérieure à la peinture avec les bustes en taille directe dans la pierre polychromée par M. Abbal. Un *Monument aux Morts*, de MM. Jean et José Martel, est estimable, sans retrouver le grand caractère simplificateur des *Poilus* de MM. Vermare ou Costa.

Mais le clou de ce silencieux Salon de brumaire, n'est-ce pas l'œuvre de M. Paul Dardé, « tailleur de pierre », qui, dans une longue lettre autographe, a classé lui-même la suite de ses dessins et de ses essais, antérieurs ou postérieurs au mois d'avril 1909, où cet enfant de la nature a quitté sa ferme du Languedoc, à l'âge de vingt et un ans ? Datés de 1918, les moulages d'un monument funéraire à Montpellier se rapprochent de la ligne de *l'Éternelle Douleur* plutôt que de la complication du grand *Faune*, événement du Salon de 1920. Et que ce rude admirateur de Michel-Ange et des génies français, de Puget à Rodin, se méfie moins de la critique sincère que des snobs dithyrambiques, qui n'ont d'autre crainte que d'arriver en retard et de manquer le train ! Qu'il redoute avant tout la réclame qui fit déjà tant de mal aux « autodidactes », tels que le douanier-peintre Henri Rousseau, les musiciens Fanelli, Paul Dupin, révélés subitement et si vite oubliés par ce Paris trop grand pour ne pas être inconstant ! Puget nous dit que la vraie gloire ne vient qu'au solitaire qui reste enfermé dans son œuvre.

Les « Cent Dessins ».

Par ce temps de bolchevisme artistique, la troisième année des *Cent dessins* chez Devambez autorise la persévérance de notre enquête, heureuse de constater que le dessin, tout court et sans phrases, est encore mieux qu'un grand souvenir... Autour du dessinateur par excellence, le maître Luc-Olivier Merson, les preuves se multiplient dans un ondoyant raccourci de l'école moderne, depuis la science diversement classique de MM. Jean-Paul Laurens, Cormon, Waltner, Lhermitte, Ernest Laurent, Dagnan-Bouveret, Henri Royer, Friant, René Ménard et Gustave Jaulmes, jusqu'à la fantaisie plus ou moins savante de MM. Léandre, Helleu, Forain, Jean Véber, Abel Faivre, Jean-Gabriel Domergue,

Sem et Cappiello, sans oublier, parmi les meilleurs, le libre savoir de MM. Jules Adler, Auburtin, Devambez et Gobô, ni les *dessins de guerre* de MM. Pierre Laurens et Charles Fouqueray, ni *le Monologuiste* de M. Lucien Jonas, ni *le père Archambault* de M. Jean Launois, ni le robuste *Angora* de M. Ferdinand Oger, car on dessine encore en 1920 !

L'Œuvre de guerre de M. Louis Gillot.

Par l'aquarelle ou la peinture à l'huile, dans une atmosphère constamment respirable et diversement nuancée, ce peintre de la Société nationale a traduit ses nombreux souvenirs de la grande guerre, depuis l'anxiété des premières heures jusqu'au soleil triomphal du 14 juillet 1919 : la désolation des ruines, des tombes, des gouffres, des neiges, des brumes, la mer du Nord et l'Orient, le décor hostile et ses acteurs souffrants, et surtout le « vide » du moderne champ de bataille, selon la juste expression du général Tissier, dans une lettre accompagnant la préface de M. Léonce Bénédite, au catalogue de cette exposition faite à la galerie Georges Petit.

Expositions diverses.

En leur multitude innombrable et toujours grandissante, se distinguent à la galerie Georges Petit, à côté de l'Ile-de-France explorée par le regard septentrional de M. Diriks, les compositions décoratives de Mme Louise Galtier-Boissière ; — aux *Feuillets d'art*, les études parisiennes de Mlle Simone Hayem, déja remarquées par leur franchise d'atmosphère et de facture aux Indépendants, puis au Salon d'Automne, et d'autant meilleures qu'elles s'éloignent plus résolument de la pochade et de l'impression.

Chez Allard, n'oublions point les vues colorées de la Haute-Alsace par M. Georges Capgras.

RAYMOND BOUYER.

LES VENTES

A Paris.

La deuxième quinzaine d'octobre ne nous offre pas grand'chose d'intéressant à glaner : ventes moyennes et prix médiocres. Les vacations les plus animées ont sans doute été celles qui terminèrent, sur un total de 2 millions 616.659 fr., la vente de l'Élysée-Palace Hôtel ; mais elles étaient consacrées, ces vacations, à une « bibliothèque » qui n'est point de notre domaine, étant composée comme dirait Don César de Bazan, d'œuvres admirables

De ce fameux poète appelé le soleil !

— Une petite vente de tableaux et dessins modernes, très modernes, faite le 22, permet d'établir la cote de quelques pré-cubistes : un dessin de Van Dongen a fait 250 fr. ; un *Nu* de Lhote, 480 fr. ; un dessin de Picasso, *Arlequin*, 380 fr. ; des Utrillo, 400 fr., 250 fr. Ce n'est pas encore la lutte à coups de billets de mille, comme on voit. D'aucuns prétendent que ça viendra...

— Plus animées ont été les premières ventes de livres de la saison. Celle de feu M. G. A. P. a produit 164.000 fr. (Me Lair-Dubreuil et M. H. Leclerc, le 23), avec l'enchère de 15.150 fr. pour *les Métamorphoses* d'Ovide (1767-1771, 4 vol. in-4o, avec fig. de Boucher, Moreau le jeune, etc., dans une ancienne reliure en maroquin, contenant toutes les remarques du premier tirage. Un exemplaire des *Chansons* de La Borde (1773), — cet ouvrage sans lequel il n'est pas de cabinet de livres du XVIIIe siècle digne de ce nom, — s'est vendu 11.600 fr., et un autre volume, non moins recherché par les amateurs, — *les Baisers*, de Dorat (1770), — 11.450 fr.

La bibliothèque Cherrier, dispersée du 25 au 27 (Me Desvouges et M. Bosse) n'a pas donné de prix aussi élevés, exception faite pour celui de 17.000 fr. obtenu par un lot de 30 ouvrages publiés par la Société des Amis des Livres.

— Signalons, pour les 15 et 16 novembre, une vente de tableaux, d'objets d'art et d'ameublement, où, à côté de quelques peintures anciennes, on remarquera une bonne réunion de faïences hispano-moresques et italiennes, des objets de vitrine et bronze, enfin des meubles, parmi lesquels une commode en marqueterie et bronzes, d'époque Louis XV, estampillée de Roussel et un petit bureau citronnier et marqueterie, d'époque Louis XVI, estampillé de C.-C. Saunier (salle 6 ; Me Lair-Dubreuil, MM. H. Leman, Paulme et G. B.-Lasquin).

— La 1re vente Roybet aura lieu le 19 novembre, à la galerie G. Petit (Mes Lair-Dubreuil et Baudoin, MM Mannheim et H. Leman).

Une *Crucifixion*, peinture espagnole du XVe siècle ; des vitraux, des XIVe-XVIe siècles ; de précieux

fragments d'étoffes et de tapisseries; et même les meubles, — parmi lesquels on remarquera un important tambour provenant d'une boiserie du XVI[e] siècle, un dressoir et un meuble à deux corps de la même époque, — toutes ces catégories d'objets, quelque intérêt qu'elles présentent, le cèdent en nombre aux sculptures, bois, pierre ou marbre, pour la plupart d'art français, du XII[e] au XVI[e] siècle. On citera en particulier : des *Vierges* auvergnates du XII[e] siècle, une statue de *Vierge à l'Enfant*, debout, et une autre *Vierge à l'Enfant*, assise; une statue de *Sainte Femme*, debout; une *Vierge* debout, allaitant l'Enfant, œuvres du XIV[e] siècle; un retable du XV[e] siècle, représentant *le Christ avec les apôtres et un donateur;* une statue d'*Évêque* assis, du début du XVI[e] siècle, etc.

— Il faut tout au moins citer la 2[e] vente de la bibliothèque du comte René de Béarn, consacrée aux ouvrages relatifs à l'histoire de France, des origines à 1789, et comprenant une série de livres anciens à reliures armoriées, œuvres des Le Gascon, Pasdeloup, Derome, etc. (M[e] H. Baudoin et M. L. Gougy; du 15 au 18 novembre).

LE VIEUX COLLECTIONNEUR.



UN DISPARU

EUGÈNE VIALA

C'était un paysan du Rouergue. Il y était né, il y est mort. Aussi est-il assez peu connu à Paris, bien qu'il y ait séjourné à plusieurs reprises, et qu'une exposition de ses œuvres, révélatrice, ait eu lieu chez Manzi, du 20 au 30 avril 1914. Mais de telles expositions ne peuvent porter que des fruits de paix; on sait comment se termina cette année funeste.

Du Rouergue, Eugène Viala fut le poète, le peintre et le graveur. Il en évoqua le causse « aux fontaines bibliques », il en chanta « l'aspect énorme et dispersé », il restitua à cette région quasi désertique « le blasphème de ses chênes mutilés, la résignation glacée de ses plateaux de bruyères ». Ce sont là les images sereines ou puissantes de ce sauvage qui avait l'âme d'un grand poète et à qui il n'a peut-être manqué, pour être un Mistral aveyronnais, que d'avoir pu écrire tous les chants qu'il portait en lui, — et d'avoir eu un Lamartine pour en célébrer la magie (1).

Mais il s'exprima pleinement dans ses peintures, dans ses aquarelles et dans ses eaux-fortes.

Là, il nous apparaît ingénu, tourmenté et parfois diabolique. Solitaire, il se livre à la méditation âpre et désenchantée des solitaires. Il y a du Baudelaire dans son ricanement, dans sa pitié, dans sa souffrance. Un pessimisme baudelairien le secoue. Sur la surface morne de la terre, il dresse des ruines, des arbres morts, des villes mortes. Ses ciels sont chargés de nuages ou brossés par la rafale. Il n'a de sympathie que pour les gestes de révolte et de désespoir. Ah! qu'il aurait compris les *Fleurs du mal*, tant et si pauvrement illustrées, à l'exception des dessins inspirés et douloureux de Louise Hervieu!

Toute cette poésie farouche de la nature, Viala la traduisait dans une peinture en général assez sombre. Sa palette était riche, mais non rutilante. Il préférait à la grâce, la gravité. Ses paysages, d'ailleurs, n'étaient pas que des paysages : ils étaient des décors de tragédies, — les tragédies de son rêve.

Jamais il ne peignait devant la nature. Toute la journée, barbe et cheveux au vent, il parcourait le causse aride, ou parfois descendait dans les fertiles vallées que cette aridité enserre, puis, de retour à sa demeure, il jetait sur le papier, le cuivre ou la toile, les scènes étranges surgies de son imagination singulière. La grandeur et le burlesque, le rire et la terreur se coudoient dans son œuvre. Sous un ciel affolé, s'ouvre, comme un baillement de félin, la gueule plombée d'un marécage; sur les « héritages » de pierres grises, des arbres squelettiques se dégingandent en face d'une croix sinistre; contre un monticule écrasant, des maisons vides s'écroulent. A-t-il à parler du poète? L'Apollon, qu'il représente dans sa nudité de jeune dieu, tient dans sa main la tête coupée du bœuf, dont les cornes formeront sa lyre, et déclame devant des carcasses d'animaux dans une forêt lugubre, où les chênes semblent retirer du sol leurs racines semblables à des serpents. Ailleurs, des hommes-Icare, symboles des coups d'aile de l'esprit humain, planent au-dessus d'une lagune dont émergent

(1) Certains de ses poèmes ont été publiés en un volume : *Loin des foules* (1897). Viala publia aussi un recueil de proses : *Paysages* (1908), et édita une revue bi-mensuelle dont il était à peu près l'unique rédacteur, et qui porte ce titre significatif : *le Cri de la terre* (1908-1909).

des constructions féodales, imitées des dessins de Victor Hugo. Qu'est-ce à dire, sinon que l'irréel peut seul alimenter notre besoin d'idéal? Viala loge la laideur aggravée de cocasserie de l'humanité, dans la bizarrerie voisine du cauchemar de la nature.

Il a pourtant ses heures souriantes, quand il peint Venise et Monaco, en des aquarelles fraiches et vives, comme Odilon Redon, dont on peut le rapprocher, se délassait de ses lithographies en peignant d'ardentes fleurs au pastel...

Eugène Viala mourut le 5 mars 1913, à Salles-Curan (Aveyron), où il était né le 8 septembre 1859. M. Maurice Fenaille, qui l'avait pris en affection, fera procéder, le 24 novembre prochain, à la vente publique de ses œuvres, au profit de sa veuve et de ses enfants. Il faut espérer que ce talent original sortira consacré de cette épreuve; mais en tout cas, il est impossible qu'il ne surgisse pas un jour dans sa vraie lumière, quand on se sera rendu compte de sa passion, de sa grandeur tragique, de son comique amer et parfois de son charmant sourire. Car ce misanthrope fut une figure et, de plus, est quelqu'un.

CLÉMENT-JANIN.

CARNET DE L'AMATEUR

Expositions.

Salon d'Automne : au Grand-Palais; jusqu'au 15 décembre.

Marcel Mettenhoven (*la Bretagne*) : galerie Reitlinger, 12, rue La Boétie; jusqu'au 13 novembre.

G. Capgras (*paysages d'Alsace*) : galerie J. Allard, 20, rue des Capucines; jusqu'au 13 novembre.

Marguerite Crissay et *Roland Chavenon* : galerie Marcel Bernheim, 2 *bis*, rue Caumartin; jusqu'au 13 novembre.

Exposition des livres de Léon Pichon, graveur, imprimeur et éditeur : à la société « le Livre », 26, boulevard Malesherbes; jusqu'au 15 novembre.

E.-Louis Gillot : galerie Georges Petit; jusqu'au 15 novembre.

Cent dessins (*3e année*); — *Lobel-Riche* (*au Maroc*) : galerie Devambez; jusqu'au 15 novembre.

Salon des Jeunes (*2e année*) : salle du Jeu de Paume des Tuileries; jusqu'au 30 novembre.

E.-Louis Gillot; Jean Julien; Raymond Quibel; Louise Gallier-Boissière : galerie Georges Petit; jusqu'au 15 novembre.

Roger Cotillard (*aquarelles*) : galerie Devambez : jusqu'au 15 novembre.

Léopold Sauvage : galerie L. Rosenberg, 19, rue de la Baume; jusqu'au 25 novembre.

Henry Moret (*1856-1913*) : galerie Durand-Ruel, 16, rue Laffitte; jusqu'au 20 novembre.

Vivian Guy (*Aquarelles et pastels*) : galerie Simonson, 19, rue Caumartin; jusqu'au 20 novembre.

G. Lukowski (*Pologne, Galicie, Ukraine*) : galerie Le Goupy, 5, boulevard de la Madeleine.

Exposition du Cinquantenaire de la République et de la libération de l'Alsace-Lorraine (documents historiques et iconographiques, et souvenirs concernant les événements et les personnages des derniers mois de l'année 1870, et, pour l'Alsace-Lorraine, ceux de la période comprise entre le 2 août 1914 et la fin de 1918) : au Pavillon de Marsan.

Cours et Conférences.

École nationale des Chartes. — Le cours d'archéologie du moyen âge, professé par M. Eug. Lefèvre-Pontalis, a lieu les mercredis et jeudis, à 14 h. 30, à dater du 3 novembre.

Livres nouveaux.

Memoranda : Colmar, par Louis RÉAU. — *Salonique*, par Ch. DIEHL — Paris, H. Laurens, 2 vol. in-16, 38 et 40 fig., 3 fr. l'un.

La Cathédrale de Reims, par Louis BRÉHIER. 2e éd. — Paris, H. Laurens, gr. in-8°, 61 pl., cartes et plans, 18 fr.

Lucien MONOD. *Le Prix des estampes anciennes et modernes.* Tome Ier. — Paris, A. Morancé, in-8°, 30 fr.

La Cathédrale de Reims, par Paul VITRY. — Paris, Librairie centrale des Beaux-Arts, 2 vol. in-fol. 225 pl. en héliogravure, 600 fr.

Les Légendes religieuses de Rembrandt, suite de vingt dessins en fascicule. Préface par Elie FAURE. — Paris, G. Crès, in-fol. (tir. à 100 ex.), 1.200 fr.

Le Gérant : H. DENIS.

Paris. — Imp. Georges Petit, 12, rue Godot-de-Mauroi.

Numéro 655. 25 Novembre 1920.

LE BULLETIN DE L'ART
ANCIEN ET MODERNE

NOTRE TRIBUNE

APRÈS LES FÊTES DU 11 NOVEMBRE

Personne qui n'ait plaint les fonctionnaires et les artistes chargés d'organiser, si l'on peut dire, les fêtes du 11 novembre. Outre que quarante-huit heures avant le défilé du cortège, on ignorait encore le programme selon lequel il se déroulerait, la tâche était infiniment délicate de régler une pareille cérémonie, — sans précédent, quand on y veut bien réfléchir, — et de garder leur caractère aux éléments fort complexes dont on avait voulu la composer. Commémoration du Cinquantenaire, apothéose de Gambetta, pompe funèbre et glorification du Soldat inconnu, ces trois solennités devaient se mêler sans se confondre, et si chacun, dans son for intérieur, avait toute liberté de célébrer celui des trois cultes auquel répondait le mieux l'appel de son cœur, les organisateurs n'en étaient que davantage tenus à l'impartialité la plus stricte, la plus officielle. Qu'une des trois commémorations eût semblé primer les deux autres, c'eût été une faute de tact et une faute de goût dont les spectateurs se seraient profondément choqués.

Ce n'est pas seulement d'avoir évité cet écueil qu'il faut féliciter la Direction des Beaux-Arts de l'Etat et celle de la Ville, les services de M. Paul Léon et ceux de M. Falcou, c'est aussi de la sobriété et de la discrétion qu'ils ont mises dans leurs décorations. Si les avis étaient partagés touchant le char qui portait le cœur de Gambetta, tout le monde se plaisait à reconnaître, par contre, la belle ordonnance des sarcophages du Panthéon et que M. Pontremoli avait réalisé là un ensemble imposant à souhait, sans rien de déclamatoire ni de tourmenté. Pour ce qui est de la composition du défilé, des décorations urbaines et des diverses manifestations de la journée en divers quartiers de la capitale, on n'ira pas jusqu'à dire qu'elles ont renouvelé le genre : il ne faut pas trop demander à des artistes quand ils ont à satisfaire des désirs officiels, souvent fort impérieux, tantôt impossibles à réaliser et tantôt étroitement limités à la lettre du programme, et que, d'autre part, ils se trouvent contrariés dans leurs moyens par l'étroitesse des voies publiques de chez nous, qui se prêtent mal à des déploiements et à des évolutions de cortèges, par l'inclémence d'une saison sans soleil, et enfin par ce fait que la foule ne prenait, matériellement parlant, aucune part à des fêtes dont elle n'était que spectatrice. On a donc agi sagement en évitant tout ce qui aurait pu tourner à la cavalcade et au déguisement : la cérémonie ne pouvait qu'y perdre de sa dignité. Quant aux pylones, aux trophées, aux arcs de triomphe, aux inscriptions, les aurait-on multipliés qu'on n'eût rien gagné en grandeur ni en émotion; et, du reste, quel trompe-l'œil de toile peinte et de carton-pâte pourrait entrer en comparaison avec ce simple et sublime décor : plusieurs centaines de drapeaux et d'étendards des deux guerres, portés par des soldats debout sur les marches du Panthéon ?

Tout s'est donc dignement et simplement passé, et, une fois de plus, l'improvisation a fait merveille. C'est très bien ; mais tout de même, — et c'est là que l'on veut en venir, — il ne faudrait pas abuser de l'improvisation en pareille matière; on pourrait n'avoir pas toujours autant de chance.

Depuis les fêtes de l'Armistice, fêtes inoubliables et impossibles à refaire, parce que l'heure était unique et que la spontanéité ne se commande pas, on n'a su organiser aucune fête qui n'ait été improvisée : certaines ont réussi, comme celle du défilé de la Victoire au 14 juillet 1919, parce qu'en dehors de tout élément extérieur, de telles

solennités ne peuvent pas ne pas réussir; d'autres ont échoué lamentablement dans la confusion et le désordre, comme cet immense cortège en l'honneur de l'Alsace et de la Lorraine qui, parti de la place de l'Étoile, ne put aller plus loin que la Concorde. Toujours on s'est décidé trop tard et jamais on n'a su exactement ce qu'on voulait faire. Toujours on a demandé la collaboration des artistes, toujours ils ont répondu, et jamais on n'a accepté leurs projets sans leur rogner tellement les ailes qu'ils en devenaient parfois méconnaissables : la Fédération des artistes mobilisés en sait quelque chose; et M. Pontremoli lui-même n'a-t-il pas dû modifier sensiblement ses plans primitifs ?

C'est une façon de procéder qu'il est permis de trouver parfaitement regrettable et en faveur de laquelle on ne saurait arguer de la réussite des fêtes du 11 novembre, car si, d'une part, rien n'empêche de croire qu'avec plus de temps et des vues plus arrêtées on n'aurait pas pu faire mieux encore, d'autre part la simple prudence commande qu'on ne renouvelle pas une expérience qui risquerait fort d'être moins heureuse à l'avenir.

ÉCHOS ET NOUVELLES

L'Art de la IIIe République.

Ceux qui entendirent, le 11 novembre, le Président de la République prononcer son discours au Panthéon eurent un petit étonnement au passage que voici :

« Mais le relèvement de la France ne s'est pas opéré seulement dans l'ordre militaire et politique. Il s'est accompli dans toutes les branches de l'activité humaine ; dans l'agriculture, dans les travaux publics, dans le commerce, dans l'industrie. »

Eh ! quoi, se dirent les auditeurs, M. Millerand passerait-il sous silence les lettres et les arts ?

Ils furent pleinement rassurés quelques minutes plus tard, quand l'orateur, parlant de la « qualité de pensée » des savants français, ajouta :

« N'est-ce point la même qualité que l'on retrouve chez nos artistes, et rien n'est-il plus admirable que le surprenant mélange de réalisme et de lyrisme, cette vie prodigieuse dont le désintéressement est une leçon perpétuelle, que contiennent des œuvres comme celles de Rodin dans la sculpture, de César Franck et de Debussy dans la musique, de Puvis de Chavannes et de Carrière, de Renoir et de Cézanne dans la peinture ? »

Cette fois, tout le monde pouvait être satisfait, d'autant que M. Millerand avait déclaré ne vouloir nommer que les morts.

De la mesure !

Associons-nous au vœu, émis par la Commission du Vieux-Paris dans sa dernière séance, que le monument à la gloire du génie latin, offert par les républiques sud-américaines, ne soit pas élevé dans les jardins du Palais-Royal.

L'un des caractères essentiels du génie latin, c'est le sens de la mesure. Il serait singulier qu'on en manquât au point d'installer dans un tel cadre un monument dont les proportions colossales gâteraient une ordonnance toute classique.

La Réouverture de Brera.

Le musée de Brera vient de rouvrir ses portes. Le *Bulletin* a déjà exposé les raisons pour lesquelles il est si longtemps resté fermé. Il ne s'agit encore, d'ailleurs, jusqu'à ce que les travaux de réfection soient terminés, que d'une ouverture provisoire : sept salles où sont réunis les principaux chefs-d'œuvre de la grande galerie milanaise.

Dans la première, les trois célèbres Crivelli, les deux Mantegna, les Carpaccio ; la seconde contient les portraits de Lorenzo Lotto, la *Vierge* de Piero della Francesca, le *Sposalizio* de Raphaël, les fresques de Bramante ; la troisième, les grands Vénitiens ; la quatrième, les peintres lombards d'avant Léonard ; les peintres seicentistes de l'Italie septentrionale sont exposés dans la cinquième ; Rubens et Van Dyck dans la sixième ; et les Tiepolo, Longhi, Guardi, Canaletto, dans la dernière. Tout un choix d'œuvres célèbres, qu'après tant d'années on revoit avec grand plaisir.

Une grève au Vatican.

Où allons-nous ?

Le personnel des musées du Vatican menaçant de faire grève pour obtenir une augmentation, les musées sont fermés.

INFORMATIONS

Actes officiels.

Légion d'honneur. — Parmi les nominations et promotions dans la Légion d'honneur, faites sur la proposition du ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, nous relevons celles de :

MM. Silvain, doyen des sociétaires de la Comédie-Française ; F. Sabatté et Jean Veber, artistes peintres ; Georges Berr, sociétaire de la Comédie-Française, promus officiers ; et de MM. Deneux et Collin, architectes en chef des monuments historiques ; Cogné, sculpteur ; Mouliérat, artiste lyrique, membre du Conseil supérieur du Conservatoire national ; G. Janneau, inspecteur des antiquités et objets d'art ; Carbonne, directeur de la scène au théâtre national de l'Opéra-Comique ; Bachelet, directeur du Conservatoire de Nancy, nommés chevaliers.

— Sur la proposition du ministre de la Marine, M. Aubert, artiste décorateur, est nommé chevalier.

— Sur la proposition du ministre des Colonies : M. Chesnay, architecte du ministère des Colonies, est nommé chevalier.

A l'Institut.

Académie des beaux-arts (séance du 6 novembre). — Voici le détail du scrutin pour l'élection au fauteuil de M. J.-L. Pascal, élection dont nous avons donné le résultat dans notre dernier numéro.

Ont obtenu :

MM. Formigé	5	9	11	11	17	ÉLU
Pontremoli	7	9	9	13	12	
Marcel	8	6	8	6	2	
Chiflot	4	1	0	0	0	
Chaussemiche	2	3	1	0	0	
Defrasse	2	1	1	1	1	
Gilbert	2	1	0	0	0	
Eustache	1	0	0	0	0	
Lambert	0	0	0	1	0	

— L'Académie attribue deux *prix Badiola*, de la valeur de 3.000 francs, l'un à M. Sollier, l'autre à M. Grapin.

Séance du 13 novembre. — M. Formigé élu à la précédente séance, prend place parmi ses confrères avec le cérémonial d'usage.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (séance du 5 novembre). — Sur le rapport de M. Prou, les arrérages de la fondation Charlet sont attribués à l'œuvre archéologique de M. Jules Legrain.

— M. Homolle annonce à l'Académie que le secrétariat de l'Union académique interalliée a attribué 1.200 francs à la publication des pages types destinées à assurer l'unité du *corpus* des vases antiques dont la direction a été confiée à M. Edmond Pottier.

— M. Enlart présente un tissu de soie qu'il a découvert à Saint-Josse-sur-Mer (Pas-de-Calais) dans un reliquaire : l'étoffe, ornée d'éléphants et de chameaux stylisés, porte le nom tissé de Negtekin, caïd du Khorassan, mis à mort en 961. Cette date précise est un repère précieux pour l'archéologie. Cette étoffe offre une grande ressemblance avec le tissu conservé dans la châsse de Charlemagne à Aix-la-Chapelle. On peut supposer qu'elle fut rapportée de la première croisade par Eustache III de Boulogne, frère de Godefroi de Bouillon.

Séance du 12 novembre. — Avant de procéder à l'élection au siège de membre ordinaire en remplacement de M. Héron de Villefosse, lecture est donnée d'une lettre par laquelle M. L. Dorez retire sa candidature.

Votants : 35. Ont obtenu :

MM. Glotz	16	18	ÉLU
Delachenal	12	15	
Pelliot	7	2	

M. Glotz, professeur à la Faculté des lettres de de l'Université de Paris, est proclamé élu.

— M. Monceaux donne lecture d'une note de M. Albertini sur une nouvelle mosaïque à inscription de Tipasa, entre Alger et Cherchell.

Séance du 19 novembre. — A cette séance publique annuelle, présidée par M. Charles Diehl, qui a prononcé le discours d'usage, M. Ch.-V. Langlois a parlé d'une curieuse première version de *l'Esprit de Gui* et M. R. Cagnat, secrétaire perpétuel, a donné lecture d'une notice sur la vie et les travaux de M. Héron de Villefosse.

Dans les Musées.

Musée du Louvre. — Le Louvre vient de s'enrichir d'une peinture de Nicolas Poussin, *Achille reconnu par Ulysse à la cour de Lycomède*, offerte par M. Paul Jamot, conservateur-adjoint des peintures.

Sociétés savantes.

Société de l'Histoire de l'Art français (séance du 5 novembre). — Après l'éloge funèbre consacré par le président, M. Marquet de Vasselot, à M. Gabillot, membre de la Société et auteur de travaux estimés sur Hubert Robert et sur Grimou, M. J. Robiquet parle de l'hôtel que Mme de Balbi, l'amie du comte de Provence, possédait à Versailles, à côté du Potager du Roy. Cet hôtel, construit par Chalgrin et démoli à la Révolution, était entouré d'un parc anglais dont la disposition générale n'a pas été totalement modifiée. Orné d'une grotte et de constructions légères, ce parc n'était pas sans analogie avec celui du Petit-Trianon.

— M. P. Jamot fait une communication sur une figure de *Suivante*, seule vestige de la *Cléopâtre* de Chassériau. La peinture ayant été refusée au Salon de 1855, son auteur, de découragement, la détruisit

— M. G. Brière poursuit d'utiles investigations sur les tableaux de Largillière, aujourd'hui dispersés, qui

appartinrent sous l'ancien régime à l'Hôtel de Ville de Paris. Il entretient la Société de la toile commémorant le festin donné le 13 janvier 1687, en l'honneur de la convalescence de Louis XIV; du tableau relatif au mariage du duc de Bourgogne, — les magistrats qui y figurent se retrouvent dans le grand *Vœu de sainte Geneviève*, actuellement exposé au Petit-Palais, — du portrait de Boucher d'Orsay qui est au musée de Vienne, et, enfin, d'une esquisse de l'*Heureuse arrivée de l'Infante à Paris* (1722) que M. Bourgarel vient de donner à Carnavalet.

A l'étranger.

En Asie-Mineure. — Notre collaborateur, M. Charles Picard, directeur de l'École française d'Athènes, parlait récemment dans la *Revue* (t. XXVII, p. 244) de la basilique byzantine de Saint-Démétrius, de Salonique, dont les mosaïques célèbres ont été la proie des flammes. Aujourd'hui, on apprend que l'unique église byzantine encore existante de Nicée (aujourd'hui Iznik), en Asie-Mineure, fameuse également par ses mosaïques, aurait été, elle aussi, détruite par un incendie, lors du passage dans cette ville de bandes insurgées.

Sans être comparable à celle de Saint-Démétrius, cette catastrophe, si elle était confirmée, n'en serait pas moins très sensible aux fervents de l'art byzantin. L'église de la Dormition de la Vierge datait du XIe siècle, et si son aspect extérieur était misérable, elle abritait pourtant, dans son abside et son narthex, des mosaïques importantes pour l'histoire de l'art byzantin, parmi lesquelles une belle Panagia enveloppée d'un manteau bleu et une autre Vierge orante, toutes deux sur fond d'or.

Nécrologie.

Luc-Olivier Merson. — Le vieux maître qui vient de mourir, et dont certains journaux ont bien vite expédié la nécrologie en disant qu'il était l'auteur du billet de cent francs actuel, était né à Paris le 21 mai 1846. Fils d'un peintre nantais Charles-Olivier Merson, à qui l'on doit plusieurs livres estimés d'histoire de l'art, il fut élève de Chassevent et de Pils et commença d'exposer aux Salons en 1867. Il obtint le grand prix de Rome en 1869, et pendant la période de sa vie qui va de son retour d'Italie à l'Exposition de 1889, il ne connut que des succès : il suffit de citer *le Repos en Égypte, l'Arrivée à Bethléem, le Loup d'Agubbio, Saint François prêchant aux poissons,* « *Angelo pittore* », pour se rappeler ces charmantes compositions aux couleurs claires, dont beaucoup ont été popularisées par la reproduction : des scènes empruntées à la legende, à la petite histoire religieuse ou profane y étaient racontées avec un goût toujours sûr, avec une ingéniosité qui n'excluait point le sentiment, une invention facile, une grande habileté d'arrangement et une remarquable science du dessin. Un *cursus honorum* régulier consacrait ces succès annuels : on retiendra seulement les dates de 1881 (croix de la Légion d'honneur), 1889 (médaille d'or de l'Exposition universelle), 1892 (élection à l'Institut). En même temps qu'à ses tableaux de chevalet dont on a cité quelques-uns, L.-O. Merson travaillait à d'importantes décorations pour les édifices publics ou les demeures privées, — château de Chantilly, Sorbonne, Cour de Cassation, Hôtel de Ville de Paris, Opéra-Comique —, dans lesquelles il ne cherchait pas une inspiration différente. Mais, en même temps aussi, l'orientation nouvelle de la peinture détourna peu à peu le public de ces tableaux à histoires; leurs qualités laissèrent la critique indifférente, et leur auteur entra peu à peu dans l'oubli. Il attendit dix-neuf ans la rosette d'officier de la Légion d'honneur (1900), et vingt ans la cravate de commandeur (1920). C'est seulement aussi cette année que lui fut décernée la médaille d'honneur du Salon « pour l'ensemble de ses dessins et esquisses en vue de la décoration », — suprême hommage dont les termes mêmes durent aller au cœur de cet artiste toujours probe, aussi consciencieux que désintéressé, qui mangeait depuis bien des années le pain amer du renoncement. A notre époque, où il est admis qu'on doit se targuer d'ignorer les rudiments, c'est un jeu facile de plaisanter ceux qui se sont donné la peine d'apprendre leur métier et qui ont su marquer leurs œuvres, comme faisait le classique et traditionnaliste Merson, dans l'expression si diverse de sa pensée, — peintures de chevalet, décorations murales, illustrations de livres, verreries, orfèvreries et tapisseries dont il dessina des projets, — d'une science de la composition et de la ligne, d'une poésie et d'un goût, auxquels on rendra hommage, quand le temps se sera chargé de rétablir l'ordre des valeurs En 1897, G. Larroumet écrivait de Merson, dans la *Revue de l'art* : « Il maintient pour sa part ces qualités françaises de justesse et de mesure dont nous ne sentons pas assez le prix » : c'est là un éloge auquel on peut toujours souscrire avec confiance. — E. D.

J.-A. Bouvard. — Né dans l'Isère en 1840, M. Joseph-Antoine Bouvard, qui vient de mourir, avait été élève de l'École nationale des Beaux-Arts, au sortir de laquelle il avait commencé par être architecte-conseil de la Compagnie du P.-L.-M., puis architecte de la Ville de Paris, membre du Conseil général des bâtiments civils et commissaire général des fêtes et expositions de la Ville de Paris. C'est ainsi qu'il fut l'architecte de l'Exposition de 1878, des palais des industries diverses et du dôme central à l'Exposition de 1889, et directeur des services d'architecture, des parcs et jardins et des fêtes de l'Exposition universelle de 1900.

Gaston Le Breton. — On annonce de Rouen la mort de M. Gaston Le Breton, l'un des amateurs rouennais les plus connus et l'un des meilleurs connaisseurs en matière de céramique ancienne, dont il laisse une importante collection. Il était membre correspondant de l'Académie des beaux-arts et directeur honoraire des musées de Rouen.

LES EXPOSITIONS

Au Pavillon de Marsan.

Alors que le Salon d'Automne, cherchant à se définir lui-même, entre tant de directions outrancières et contradictoires, affirme, dans une préface, sa volonté collective d'être « un parti agissant » pour une croisade, encore assez problématique, de « régénérescence », — l'Union centrale des Arts décoratifs, prorogée pour une nouvelle période de quinze années au Pavillon de Marsan, continue d'accueillir des expositions temporaires qui rattachent l'histoire à l'actualité.

C'est, aujourd'hui, le Cinquantenaire de la République, avec le retour de l'Alsace et de la Lorraine à la France, que célèbre une instructive sélection de documents de toute provenance, aussi nombreux que variés.

Depuis les ovations à la statue de Strasbourg, en août 1870, jusqu'à la cérémonie matinale du Panthéon, hâtivement crayonnée le 11 novembre 1920 par M. Bellan-Gilbert, un demi siècle passe, illustré par des œuvres qui, plus d'une fois, relèvent non seulement de l'histoire émouvante, mais de l'art pur : témoin des portraits tels que le *Thiers* du maître Bonnat, devenu si sobrement classique sous la patine du temps qui, depuis le Salon de 1877, l'a simplifié comme le *Bertin* d'Ingres ; le *Rochefort* de Courbet précède le *Rochefort* et le *Victor Hugo* de Rodin, non loin du buste aux yeux profonds de *Bellone*, et de *l'Espérance* de Puvis de Chavannes ; et l'année terrible revit tout entière à la journée de *Villersexel*, retenue dans la neige sanglante du 9 janvier 1871 par le pinceau martial d'Alphonse de Neuville.

Plus précise, en son rêve, une allégorie de Meissonier, *1870*, des croquis frémissants de Daniel Vierge, une suite d'humaines eaux-fortes d'Auguste Lançon, le bel animalier non moins injustement oublié que son contemporain de Fontainebleau, Saint-Marcel, quelques dessins d'Henri Regnault, de l'Alsacien Gustave Doré, des notes signées Pils, Edouard Detaille, Clairin, Bida, Jules Jacquemart, Clerget, Lalanne et Charles Cuisin, raniment tout l'hiver du siège de Paris dans nos souvenirs d'enfance. Plus tard, deux maquettes de Mercié : *Quand même !* et *Gloria Victis !* Dessinée par Bastien-Lepage et peinte en 1883, si délicatement, par Cazin, *la Chambre mortuaire de Gambetta* paraît plus silencieusement éloquente que le monument d'Aubé.

La dernière guerre inspire diversement les crayons de M. Forain, les aquarelles alsaciennes de MM. Hansi, Jean Lefort et Fernand Truffaut, les impressions plus sommaires de MM Louis Charlot et Raoul Dufy, le fier triptyque symbolique que M. Georges Leroux montrait au dernier Salon, le *Galliéni* de feu Roybet, le buste en marbre du *Maréchal Pétain* par M. Landowski, qui voisine avec le bronze étrange de *Georges Clemenceau* par Rodin.

De 1870 à 1920, le rapprochement de tous ces noms suffirait à nous redire que, dans l'art comme dans la réalité, le vêtement de l'idéal et de l'idée subit toujours les transformations imposées par les ans : à son insu, la plus documentaire des expositions nous propose donc une leçon d'esthétique.

Henri Moret (1856-1913).

A l'heure où les derniers survivants de l'impressionnisme, entré maintenant dans l'histoire, fêtent les quatre-vingts ans du novateur Claude Monet, né le 14 novembre 1840 (le même jour que Rodin), chacune des études ou des vues prises en Bretagne par un très sage disciple nous permet de suivre, à la galerie Durand-Ruel, les progrès sur la toile du plein air, de la lumière diffuse et du vrai soleil, dont l'importance prépondérante inquiétait, dès 1876, le savoir traditionnel d'Eugène Fromentin, confident des « maîtres d'autrefois ».

Société des Aquafortistes français.

C'est le groupe fondé le 20 mai 1885 par M. Laguillermie, l'interprète des *Massacres de Scio*, groupe dont il faudra fêter, dans quatre ans, le centenaire ; et si la gravure de traduction devient rétrospective avec Théophile Chauvel (1831-1909) et Victor Focillon (1849-1918), l'eau-forte originale reste bien vivante dans toute la gamme contemporaine, depuis les aînés, MM. Waltner, Paul Renouard et Brunet-Debaines, jusqu'aux jeunes, MM. Régnault-Sarasin, Bonpunt, Auger, P.-A. Bouroux, le paysagiste de *la Giboulée* et des *Vues d'Abbeville*. Une *Suite de la Seine*, de M. Antonio Carbonati, n'est pas moins instructive que la précédente, celle de Rome, opposant ses ruines grandioses à ses maisons neuves : c'est le meilleur des ouvrages exposés place des Pyramides, à la galerie Hénaut.

RAYMOND BOUYER.

LES VENTES

A Paris.

— Des amateurs, ayant cru reconnaître un Greco dans une *Vierge apparaissant à saint Dominique*, qui passait dans une petite vente à l'Hôtel le 3 novembre, ont poussé le tableau, dont on demandait un très petit prix, jusqu'à 23.450 fr., — ce qui n'est certainement pas cher pour un Greco, si Greco il y a.

— La 3e série d'estampes modernes de la collection Beurdeley, vendue les 5 et 6 novembre par les soins de Mes Lair-Dubreuil et Baudoin, assistés de M. Delteil, a produit 131.000 fr. Bons prix pour les Corot, Millet et Daubigny : des épreuves ont fait de 2 à 3.000 fr. Principales enchères : 5.600 fr. pour le *Victor Hugo de trois quarts*, eau-forte de Rodin (2e état), et 5.000 fr. pour le *Cheval sauvage terrassé par un tigre*, lithographie de Delacroix (1er état).

Total des huit premières ventes Beurdeley : 5 millions 606.516 fr. Et ce n'est pas fini.

— La collection du peintre Melingue, vendue le 5, ne comptait qu'une centaine de pièces qui ont donné environ 200.000 fr. d'enchères. Les céramiques et meubles ont été parmi les objets les plus disputés. Les meilleurs prix sont allés aux tapisseries, parmi lesquelles un panneau flamand du XVIIe s., *Apollon et Daphné*, a été adjugé 17.100 fr.

— Les belles estampes japonaises de la collection Manzi, dont la 2e série fut dispersée le 9 et jours suivants par Mes H. Baudoin, L. Lair-Dubreuil et Bricout, ont donné lieu à des enchères fort soutenues, et certaines de ces pièces ont atteint des prix élevés : entre autres ceux de 8.750 fr. pour le *Jeune homme jouant du shakubachi*, de Okumura Masanobu ; de 8.900 fr. pour les *Promeneurs surpris par un orage sur la Sumida*, de Shunsho ; de 12.000 fr. pour le fameux triptyque d'Utamaro, *Soirée d'été ;* et de 8 500 fr. pour un autre triptyque représentant des *Courtisanes dans un jardin*, par Kiyonaga.

Total des enchères de cette vente : 291.000 fr.

— Signalons que, dans la bibliothèque M. Delafosse, vendue le 9 et jours suivants, les *Œuvres* d'Alphonse Daudet, 47 volumes en éditions originales, ont trouvé preneur à 10 050 fr. Les éditions originales de Mérimée se sont vendues fort cher (*Carmen*, 5 000 fr. ; *Colomba*, 3.100 fr. ; *Lettres à Panizzi*, en épreuves, 4.650 fr.); presque toutes étaient accompagnées d'autographes ou de croquis. Le manuscrit autographe de *la Vénus d'Ille* s'est adjugé 5.350 fr.

— En dépit de sa composition un peu sévère, et grâce à la belle provenance des ouvrages qui la formaient, la vente de la 2e partie de la bibliothèque du comte de Béarn a été fort suivie et fort animée. Faite du 15 au 19, par Me Baudoin, elle a pris fin sur un total de 446.002 francs.

Un très bel exemplaire du *Nouvel abrégé chronologique de l'histoire de France*, du président Hénault, gr. papier, rel. aux armes de Louis XV, 240 portraits, a été adjugé 25.700 fr. ; l'*Histoire de Louis XV par les médailles* (1753), 10.000 fr. ; une *Histoire de la maison de Bourbon*, de Désormeaux (1772-1773, 5 vol.), rel. aux armes du prince de Condé, 12.000 fr. ; *les Remonstrances de Jacques de La Guesle* (1611), rel. aux armes de Le Clerc de Lesseville, 10.000 fr. ; enfin, une *Histoire de la Vie du Connétable de Lesdiguières*, par L. Videl, exempl. sur gr. papier, somptueuse rel. de Le Gascon, aux armes de P. Séguier, 21.000 fr. sur demande de 15.000.

— Le 15, dans la vente d'objets d'art appartenant à Mme X..., Me Lair-Dubreuil a adjugé 25 600 fr. un grand plat hispano-mauresque, XVIe s., armoiries, reflets métalliques ; 15.500 fr., deux cornets de même faïence ; et 15.100 fr., un plat de Deruta, du XVIe siècle. Parmi les meubles, un petit bureau à cylindre, surmonté d'une vitrine, estampillé de Saunier, ép. L. XVI, obtint 26.000 fr. (dem., 17 000).

— Ces prix ont été dépassés par ceux de plusieurs tapisseries de la succession de Mme Le J..., vendues le 17

On citera : quatre panneaux flamands, XVIIe s., sujets mythologiques dans des paysages, vendus par deux, 44.500 fr. (dem., 30 000) et 29.500 fr. (demande, 15.000) ; un panneau en Aubusson, XVIIIe s, *le Tir à l'arc*, 27.000 fr. (dem., 40.000) ; une verdure, Aubusson, XVIIIe s, 18.100 fr. ; deux Aubusson à sujets pastoraux, même ép., 21.000 et 22.600 fr. ; enfin douze chaises garnies de tap. anc. à petits personnages et animaux, 24.600 fr.

— La vente Roybet, la première grande vente de la saison, s'est faite le 19, avec un plein succès : 769.680 fr. pour 575.000 d'estimations, c'est un résultat plus qu'honorable, étant donné le caractère très particulier de cette collection, toute du moyen âge et de la Renaissance.

A l'occasion de cette vente, la nouvelle loi sur l'exportation des œuvres d'art d'intérêt national,

a joué publiquement pour la première fois : la Commission a retenu trois statues de *Vierge à l'enfant*, l'une du XIIe siècle et les deux autres du XIVe ; le classement de ces statues pour cinq années, et renouvelable, sera proposé au ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts : d'où, par conséquent, interdiction d'exporter ces œuvres d'art, adjugées respectivement 20.000, 66.500 et 45.500 fr., tous prix très supérieurs aux demandes.

Citons en outre la surprise de la vente : une petite statue de femme, XIVe s. français, poussée à 60.000 fr. sur demande de 15.000 ; et parmi les autres prix les plus importants : *Vierge assise*, éc. d'Ile-de-France, XIVe s., 35.000 fr. ; petite statue d'*Évêque*, déb. XVIe s., 29.500 fr. ; *Vierge debout*, tenant l'Enfant, XIVe s., 25.000 fr. ; trois statuettes de trav. espagnol, 21.000 fr. (dem. 8 000).

Les sculptures sur bois sont restées au-dessous de ces prix et la meilleure enchère a été pour une statuette applique, *Sainte femme assise*, XVe s., 14.600 fr.

Parmi les meubles, le tambour de boiserie du XVIe siècle, d'origine vraisemblablement chinonaise, a réalisé le prix de 45.000 fr. ; le dressoir Renaissance s'est vendu 18.000 fr.

Dans les tapisseries, le meilleur prix a été celui de 20.000 fr., pour le petit panneau allemand, fin XVe s., représentant *la Cène*.

Enfin, le seul tableau de la vente, une *Crucifixion* d'art espagnol du XVe s., s'est vendu 14.000 fr.

Ventes annoncées.

— Les amateurs de dentelles et de broderies ne manqueront pas de suivre attentivement la 1re vente de la belle collection de feue Mme Rigaud, qui se fera demain, 26, à la Galerie G. Petit (Me Lair-Dubreuil, M. Lefébure). Points de Venise, à la rose, d'Alençon, d'Angleterre, d'Argentan, de Bruges, de Burano, d'Espagne, de Gênes et de Milan ; Chantilly, Malines, Valenciennes, tous ces précieux travaux représentent ici, en exemplaires de choix, l'art des XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles. Parmi tant de richesses, on remarquera la robe de blonde portée le jour du sacre par l'impératrice Marie-Louise.

— La 9e vente Beurdeley ! Dessins, pastels et aquarelles *modernes*..., 417 numéros. Mes Lair-Dubreuil et H. Baudoin, assistés de MM. H. Brame et A. Schœller, procéderont à cette dispersion les 30 novembre, 1er et 2 décembre, à la galerie Georges Petit. Beau catalogue illustré, où l'on ne sait que citer de préférence, tant les pièces de première importance y paraissent nombreuses. A ne s'en tenir qu'aux artistes les mieux représentés, on nommera Barye, E. Boudin, Carpeaux (*Portrait de Mme de Montmorin*), David (études pour *le Sacre*), Delacroix, Diaz, J Dupré (surtout deux belles feuilles de paysages), Fantin-Latour, Ingres (entre autres une étude pour le portrait de *Mme d'Haussonville*), Ch. Jacque, Jongkind, Eug. Lami, Manet, Meryon (un très important pastel, *la Pêche à la baleine*), J.-F. Millet (des portraits, entre autres celui de *Campredon*, des études de paysans, *les Lavandières*, *le Départ pour le travail*), Prud'hon, Puvis, Ricard (un dessin de *Mme de Calonne*), Th. Rousseau (*l'Escalier du Château de Blois*), etc., etc. Quelques artistes à cheval sur le XVIIIe et le XIXe siècle, comme Prud'hon et David, Callet, Gros, Gérard, Isabey, Taunay, Mallet, Carle Vernet, etc. Et d'autres, tout près de nous, comme Lepère, Toulouse-Lautrec, Forain, etc.

LE VIEUX COLLECTIONNEUR.

UN NOUVEAU LIVRE SUR LA TOUR

Deux érudits viennent de rendre à Maurice-Quentin de La Tour un hommage auquel s'associeront, avec tous les érudits, tous les amateurs : mettant à profit les circonstances exceptionnelles qui réunissent, pour quelque temps encore au musée du Louvre, les pastels autrefois conservés à Saint-Quentin et ceux appartenant aux collections nationales, MM. Elie Fleury et Gaston Brière publient un petit livre, partie de notice biographique et partie de catalogue, qui est bien autre chose qu'une simple réédition du catalogue de Saint-Quentin et où l'on trouvera tous les renseignements souhaitables, tant sur l'auteur et les modèles de ces portraits célèbres, que sur l'histoire des œuvres elles-mêmes : le tout sobrement et clairement présenté, sans phrases inutiles, sans descriptions fleuries, par des travailleurs plus soucieux de fournir au public des informations exactes et complètes que d'agiter hors de propos des problèmes esthétiques (1).

(1) *Catalogue des pastels de M.-Q. de La Tour, collection de Saint-Quentin et musée du Louvre* (Paris, Bulloz, in-16).

I

Que les auteurs n'aient rien négligé pour condenser dans leur ouvrage le maximum de renseignements, c'est ce dont peuvent témoigner ceux qui les ont vus à l'œuvre et qui ont admiré, non pas qu'il y eût encore tant de choses à trouver sur les pastels de La Tour, mais qu'on pût apporter à cette recherche une aussi constante préoccupation à la fois de n'oublier aucune source et de n'accepter aucune indication que passée au crible de la critique la plus rigoureuse. Pourtant, en dépit du soin avec lequel leur enquête a été menée, il s'en faut de beaucoup qu'ils aient fait la lumière sur tous les points obscurs et que les « inconnues », comme aussi les « inconnus », soient tous complètement résolus, ou, si l'on préfère, identifiés. MM. E. Fleury et G. Brière ne dissimulent pas la disproportion qui existe bien souvent entre les recherches poursuivies et le résultat obtenu, ni que beaucoup des solutions proposées par eux sont décidément négatives. Ce n'est pas ici qu'on leur en fera grief : de nos jours, où l'on voit passer en vente tant de portraits, baptisés de fraîche date pour les besoins de la cause, et de noms tellement ronflants que les modèles, s'ils en revenaient parmi nous, auraient grand' peine à se reconnaître sous des appellations aussi inattendues, il est assez réconfortant qu'il y ait encore des savants pour douter.

Qui était l'avocat *Charles Maron ?* Qui *Mme Rougeau ?* On ne sait. Et *Mme la baronne de Tulle, Hollandaise*, était-elle la femme du baron Jean-Maximilien de Tuyll, oncle de Belle de Zuylen (plus tard Mme de Charière), ou bien une belle-sœur de celle-ci et la femme du baron Guillaume-René de Tuyll de Serooskeren ? On ne le sait pas davantage. Ainsi, même les renseignements traditionnels et authentiques fournis, on peut dire, par La Tour lui-même, ne suffisent pas toujours à nous éclairer.

ÉMILE DACIER.

(A suivre).



CORRESPONDANCE

Nous recevons la lettre suivante :

7 novembre 1920.

Monsieur le Directeur,

J'apprends que le *Bulletin* de votre *Revue* du 25 octobre a publié que le concours du monument du Poilu était jugé, et l'exécution confiée à mon camarade Vermare. Présentée de cette façon, cette communication me semble incomplète.

C'est avant les vacances que ce jugement a eu lieu; mais au lieu d'un seul élu, nous sommes six qui devons faire un second concours devant désigner l'artiste qui sera chargé de l'exécution.

Je vous serais reconnaissant de vouloir bien rectifier cette erreur qui porte préjudice à cinq d'entre nous.

Aucun classement n'a été fait, l'ordre alphabétique seul a déterminé la publication des noms : Achard, Ernest Dubois, l'architecte Gilbert, Paul-Roussel, Sartorio (je crois) et Vermare.

Veuillez agréer, etc.

PAUL ROUSSEL.

CARNET DE L'AMATEUR

Expositions.

- *Salon d'Automne :* au Grand-Palais; jusqu'au 15 décembre.
- *Exposition du Cinquantenaire de la République et de la libération de l'Alsace-Lorraine :* au Pavillon de Marsan; jusqu'au 30 novembre.
- *Exposition d'art contemporain (1er groupe)* : galerie Marcel Bernheim, 2 *bis*, rue de Caumartin; jusqu'au 27 novembre.
- *V. Dupont, Jacquemot, Léveillé, L. Parent, Urbain (peintures); Berthoud (sculptures)* : gal. des Feuillets d'art, rue Saint-Florentin; jusqu'au 27 novembre.
- *Ernest Filliard (fleurs); — Arsène Chabanian (peintures); — Jacques Bedelsperger (aquarelles)* : galerie Georges Petit; jusqu'au 30 novembre.
- *Louis Charlot :* galerie Barbazanges, 109, faubourg Saint-Honoré; jusqu'au 4 décembre.
- *J. Nel-Dumouchel (exposition posthume)* : galerie Devambez; jusqu'au 30 novembre.
- *Peintures et sculptures relatives aux sports :* à la Palette française, 112, boul. Malesherbes; jusqu'au 4 décembre
- *Salon de l'Araignée :* galerie Devambez; jusqu'au 8 décembre.
- *J. Csaky (sculptures)* : galerie L. Rosenberg, 19, rue de la Baume; du 1er au 25 décembre.
- *La Croûte :* 3 *bis*, cour de Rohan.
- *Pierre Duménil (intérieurs de cathédrales)* : galerie Le Goupy, 5, boul. de la Madeleine; du 29 novembre au 31 décembre.

Le Gérant : H. DENIS.

Paris. — Imp. Georges Petit, 12, rue Godot-de-Mauroi.

Numéro 656. 10 Décembre 1920.

LE BULLETIN DE L'ART
ANCIEN ET MODERNE

NOTRE TRIBUNE

Le droit d'entrée dans les Musées

Il y a bien vingt ans qu'on en parle, vingt ans que la question a été étudiée à fond, et c'est seulement aujourd'hui qu'on peut entrevoir la réalisation prochaine de ce vieux projet endormi. C'est qu'il faut du temps, chez nous, pour que les bonnes idées qu'on sème finissent par germer! Il faut du temps, et aussi le concours de circonstances exceptionnelles, car si la nécessité ne s'était pas fait sentir de trouver aux budgets en général, et à celui de l'Instruction publique en particulier, des ressources urgentes, il est bien probable que la question du droit d'entrée dans les musées n'aurait pas été reprise de si tôt, — surtout par le ministre de l'Instruction publique et le ministre des Finances, sous forme d'un projet de loi, récemment déposé, que les Chambres, à n'en pas douter, voteront sans modifications essentielles.

On ne va pas reprendre à ce propos l'exposé des faits de la cause : dans nombre d'articles de journaux (et de ce *Bulletin*, notamment), dans des livres comme celui où M. H. Lapauze a rassemblé les documents d'une vaste enquête menée sur la question (1902), dans plusieurs rapports du budget des Beaux-Arts à la Chambre et au Sénat, tout a été dit de ce qu'il fallait dire pour et contre, et l'exemple de la Ville de Paris, instituant le tourniquet à la porte de ses musées dès 1908, est venu pratiquement confirmer ce que les partisans du droit d'entrée avaient théoriquement démontré.

L'accord ne s'était pourtant jamais fait entre défenseurs et adversaires de cette innovation : les considérations d'ordre politico-sentimental de ceux-ci avaient fait échec aux arguments plus réalistes de ceux-là, arguments fort pressants, puisqu'ils étaient dictés par le souci d'accroître les fonds de la Caisse des musées sans grever le budget de l'État, qu'ils étaient établis au surplus sur l'exemple de l'étranger, et qu'ils tenaient compte, enfin, de la nécessité de conserver aux musées une gratuité, si l'on peut dire, relative, à de certains jours et pour de certaines catégories de visiteurs.

Aujourd'hui, le temps est passé des controverses de ce genre. Un seul argument est invoqué par le Gouvernement dans son exposé des motifs : « le devoir de rechercher toutes les sources de recettes, sans s'arrêter à des discussions épuisées ». Voilà qui va des mieux, et ce genre d'arguments n'est pas de ceux auxquels une Chambre, en mal de budget, résiste. Il n'y a pas de doute que dans un avenir prochain « la visite des musées nationaux et des monuments publics, ainsi que l'autorisation d'y prendre des photographies ou des films cinématographiques, d'y peindre et d'y dessiner », ne soit assujettie à une redevance.

Ce n'est pas tout, et l'article le plus important de la loi n'est peut-être pas, en réalité, celui qui institue la redevance : c'est celui qui fixe l'emploi des fonds ainsi obtenus. « ...Il conviendrait, dit l'exposé des motifs, d'affecter le produit des nouvelles recettes au budget spécial de chacun des établissements intéressés, qui, faute de dotations suffisantes, ne peuvent se développer normalement. Cette mesure est d'ailleurs conforme à la tendance de notre législation d'industrialiser les services publics. Les établissements susvisés, déjà pourvus de la personnalité civile, *doivent bientôt recevoir l'autonomie financière,* ce qui leur permettra d'avoir une fortune propre et d'en assurer la gestion. »

Là est le nœud de la question, et il semble qu'en proposant *d'abord* l'établissement du droit

d'entrée dans les musées qui devront recevoir *ensuite* l'autonomie financière, le Gouvernement met proprement la charrue devant les bœufs. Le public comprendra très bien la nécessité d'une nouvelle taxe, après tant d'autres, s'il a la conviction que l'argent qu'il verse doit contribuer uniquement à assurer la conservation, le gardiennage, l'entretien et l'enrichissement des collections et des monuments qu'il visite. Il trouverait excessif que les recettes perçues à la porte des musées servissent à boucher les trous du budget de l'Agriculture ou des Postes et Télégraphes.

La logique exige donc que le Gouvernement fasse voter en premier lieu l'autonomie financière, depuis si longtemps promise aux grandes institutions nationales. Après quoi, la question du droit d'entrée ne pourra prêter à discussion.

ÉCHOS ET NOUVELLES

Le Luxembourg à l'Orangerie.

Le musée du Luxembourg vient de se voir définitivement attribuer le pavillon de l'Orangerie du jardin des Tuileries. Ces salles, où se tient actuellement le Salon des jeunes, permettront d'exposer les peintures et sculptures des écoles étrangères que le manque de place empêche M. Léonce Bénédite de mettre sous les yeux du public aussi complètement qu'il est désirable.

Mais le Luxembourg ne prendra possession de ces locaux supplémentaires qu'après qu'une et même peut-être deux importantes expositions, en voie d'organisation, s'y seront tenues : l'une, qui aurait lieu au printemps de 1921, réunirait un ensemble de peintures de l'école hollandaise ancienne et moderne d'un intérêt capital ; l'autre serait consacrée à l'école belge, depuis 1830 jusqu'à nos jours.

Un Cinquantenaire.

Le samedi 27 novembre, veille de l'anniversaire de la mort de Frédéric Bazille, M. J. d'Estournelles de Constant, directeur des Musées nationaux, suivi d'un gardien porteur d'une belle gerbe, est venu au Luxembourg rendre hommage à ce peintre, frappé mortellement de deux balles, il y a cinquante ans, au sanglant combat de Beaune-la-Rolande. En un demi-siècle, l'art de peindre a fort évolué ; mais, au Luxembourg comme au musée de Montpellier, sa ville natale, on admire encore les promesses de cet engagé volontaire au 3e zouaves, qui succombait à vingt-neuf ans pour sauver la France, après avoir préféré la peinture indépendante à l'étude de la médecine. A l'atelier Gleyre, il avait connu Renoir et Claude Monet, qui se groupent avec lui, dans *l'Atelier des Batignolles* de son ami Fantin-Latour, autour du chevalet lumineux de Manet. Une toile, un portrait : c'est assez pour arrêter les fervents du souvenir.

Droits de douane et chiffre d'affaires.

Le Temps a publié une lettre de M. Pelliot, dans laquelle le savant professeur au Collège de France raconte, non sans une amère ironie, deux exactions dont il vient d'être victime de la part du fisc. Pour le tirage à part d'un article, qui lui était envoyé par une revue hollandaise, il a été taxé à raison de 6 fr. 95 pour 25 exemplaires, conformément à la loi sur le chiffre d'affaires. C'est déjà bien, mais voici qui est mieux encore : pour deux ouvrages édités au Japon et qui étaient adressés à M. Pelliot en port payé jusqu'à Marseille (valeur déclarée : 200 francs), on lui a réclamé 92 fr. 02, dont près de 50 francs de droits de douane !

Contre ces extravagances de l'administration, particulièrement odieuses quand ce sont des savants ou des artistes qui en sont les victimes (on n'a pas oublié les démêlés de M. Albert Baertsoen avec la douane, lors de son exposition de l'an dernier), tout homme cultivé ou ayant le respect de la culture joindra ses protestations à celle de M. Pelliot.

Les Remparts de Bayonne.

Les Bayonnais et les amis de Bayonne mènent présentement une active campagne en faveur de la conservation des remparts de cette ville. D'excellents articles ont été publiés sur cette question, et *le Figaro* a très justement demandé qu'en laissant libre de constructions la partie respectée des remparts et en conservant à l' « ouvrage à cornes » de Saint-Léon son aspect de parc, on sauvegarde le site tout entier, la vue d'ensemble, le décor historique que forme la ville quand on l'aperçoit de l'extérieur de l'enceinte, en arrivant par la route ou par le tramway de Biarritz.

Il faut appuyer énergiquement une aussi louable campagne. Mais sans avoir grande illusion sur son résultat, — ou alors Bayonne a bien changé depuis quelques années.

Bayonne, la « ville artiste » dont on nous dit qu'elle compte nombre de « grands bourgeois érudits et collectionneurs, de banquiers et d'industriels qui savent allier au sens des affaires le goût de la musique et des arts plastiques », Bayonne, dont on nous vante « la masse populaire ardente, éloquente et vibrante », Bayonne, possédait naguère un des plus pittoresques spécimens de l'ancienne architecture militaire qu'on pût voir en France. Ce qui ne l'a pas empêchée de démolir, pour le remplacer par un pauvre square, ce curieux et charmant Réduit, petite citadelle construite par Vauban au confluent de la Nive et de l'Adour et qui faisait partie, elle aussi, du « décor historique » de la ville...

Gloires musicales.

Depuis 1803, cent seize jeunes prix de Rome connurent l'honneur de voir exécuter à grand orchestre leur cantate sous la coupole de l'Institut.

Notre confrère *Le Figaro* (6 décembre) s'est livré au jeu classique de rechercher ceux dont la postérité avait retenu les noms. Il en trouve neuf : Berlioz, Bizet, Debussy, Gounod, Halévy, Hérold, Victor Massé, Ambroise Thomas.

M. le Masque de fer, nous en compterions d'autres s'il nous était permis, comme vous en convenez, de violer la modestie des vivants.. Mais pourquoi, parmi nos grands morts, oublier *Massenet ?*

La grève du Vatican.

Nous l'avons annoncée ; nous devons maintenant apprendre à nos lecteurs qu'elle a pris fin.

Le personnel des Musées pontificaux désirait depuis longtemps obtenir un traitement équivalent à celui des gardiens des musées de l'Etat. N'ayant pu obtenir satisfaction, et tenant pour insuffisantes les gratifications promises pour la fin de cette année, en attendant le relèvement des traitements, il a pris, pour présenter ses revendications, l'attitude qu'il est d'usage aujourd'hui de prendre en pareil cas, en Italie, comme partout ailleurs : il a cessé son service, après ultimatum en bonne et due forme.

C'était un samedi matin. Le dimanche, les employés furent avertis qu'ils étaient momentanément suspendus de leurs fonctions. Cette décision énergique des conservateurs des Musées du Vatican donna à réfléchir aux intéressés, et le différend ne tarda pas à être réglé à l'amiable.

INFORMATIONS

A l'Institut.

Académie des beaux-arts (séance du 27 novembre). — M. Henry Lemonnier donne lecture d'une étude sur la statue de Napoléon Ier du palais de l'Institut.

On trouvera plus loin le résumé de cette étude, dû à M. H. Lemonnier lui-même.

Séance du 4 décembre. — C'était la séance publique annuelle, ouverte par un éloquent discours de M. François Flameng, président, sur l'état actuel des arts et la situation des artistes mobilisés de retour dans leurs foyers, et au cours de laquelle M. Widor, secrétaire perpétuel, donna lecture d'une notice remarquable sur la vie et l'œuvre de l'architecte J.-L. Pascal, que nous regrettons fort, par manque de pla e, de ne pouvoir analyser ainsi que l'allocution de M. Flameng.

La séance comprenait également l'exécution de deux pièces symphoniques de la regrettée Mlle Lili Boulanger, pensionnaire de l'Académie de France à Rome, et de la cantate de Mlle Marguerite Canal, qui a remporté, cette année, le prix de Rome de composition musicale.

— Le baron Edmond de Rothschild, qui avait déjà offert à ses confrères de l'Académie des beaux-arts une cinquantaine de mille francs pour la Villa Velazquez, ajoute aujourd'hui à ce don cent mille francs.

L'Académie a demandé à M. Chifflot, architecte du ministère des Affaires étrangères, les plans de la Villa, et cet artiste va partir pour Madrid où, sur le terrain généreusement offert par le roi d'Espagne, il va pouvoir commencer les travaux. Cette nouvelle libéralité porte à 900.000 francs la somme dont dispose l'Académie.

Le baron Edmond de Rothschild a, d'autre part, porté de 80.000 à 100.000 francs de rente la dotation de « la Maison de l'Institut de France à Londres » qu'il offrit naguère à ses confrères.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (séance du 26 novembre). — M. Glotz, élu à la précédente séance, est introduit avec le cérémonial d'usage.

Séance du 3 décembre. — Trente-six membres prennent part au scrutin pour élire un remplaçant à M. l'abbé Lejeay, décédé. Au 3e tour, M. Delachenal, secrétaire général de la Société d'histoire de France, est élu par 28 voix contre 4 à M. Fougères et 4 a M. Pelliot.

Sociétés savantes.

Société de l'histoire de l'Art français (séance du 3 décembre). — M Louis Réau entretient la Société du tombeau de la première femme de l'amateur bien connu du XVIIIe siècle Lalive de Jully, tombeau dû à Falconet et placé dans l'église Saint-Roch. Ce tombeau, dont M. L. Réau a retrouvé à Carnavalet, un dessin d'ensemble, était composé,

outre divers ornements funéraires, d'un médaillon de marbre représentant Mme de Lalive, et d'un bas-relief de bronze : *le Temps fauchant une rose au lever de l'aurore* (allusion à la mort prématurée de la jeune femme). Le bas-relief, peut-être envoyé à la fonte, a disparu pendant la Révolution ; le médaillon, qui alla, comme le bas-relief, au Musée des monuments français, est revenu à Saint-Roch où il est aujourd'hui encastré dans le mur d'une chapelle.

— M. Ratouis de Limay lit une note de M. Lacrocq, qui a trouvé aux archives de la Creuse des quittances concernant le tombeau du maréchal d'Asfeld (mort en 1743). Ces quittances, datées de 1745 à 1747, sont signées de l'auteur, jusqu'ici inconnu, de ce monument qui se trouve également à Saint-Roch : Jacques-Charles Marin, de l'Académie de Saint-Luc, mort en 1776.

— M. Maurice Lotte a retrouvé la trace d'un important monument funéraire, exécuté par Houdon et mentionné dans la liste des œuvres de cet artiste dressée par lui-même et publiée par M. P. Vitry : le monument de Victor Charpentier d'Ennery, gouverneur des Antilles sous Louis XVI. Ce monument, composé d'un médaillon et de trois grandes figures de marbre blanc, primitivement destiné à l'église d'Ennery près Pontoise, et que Lenoir vit en 1801, chez un particulier de cette ville, où il ne put obtenir de Chaptal l'autorisation de l'acquérir, est présentement conservé dans un château de l'Ile-et-Vilaine appartenant aux descendants de V. Charpentier d'Ennery, qui refusent non seulement de le laisser photographier, mais même de le laisser voir.

Musées.

Musées nationaux. — En dehors du portrait de *Mgr de La Marche*, par Danloux, et de celui de *l'Impératrice Eugénie*, par Dubufe, donnés le premier au musée du Louvre par M. Ernest May et le deuxième au musée de Versailles par Mme la baronne d'Alexandry d'Orengiani, et qui sont étudiés et reproduits dans le numéro de la *Revue* de ce mois, le Conseil des Musées nationaux, dans sa séance du 8 novembre, a accepté les donations suivantes : au musée du Louvre, *la Soupe*, dessin de H. Daumier (don de M. Zoubaloff) ; *Achille à Scyros*, peinture de Poussin (don de M. P. Jamot) ; le portrait de *M. Leclercq*, par Toulouse-Lautrec (don de M. P. Leclercq) ; dessin d'après un bas-relief antique, par Chardin fils (don de M. Rodrigues) ; *la Chambre d'Henri Regnault après sa mort*, aquarelle de Jacquemart (don de M. Gutekunst) ; un lot d'antiquités orientales (bijoux et céramique), trouvées en 1914 par M. le Dr Contenau dans ses fouilles de Saïda et offertes par lui ; une statue assyrienne de style archaïque, exécutée en pays hittite (don du colonel Normand) ; des objets trouvés dans des tumuli de la Thrace (don du P. Azaïs) ; au musée de Versailles : un buste de *Lincoln*, par Douglas Wolk (1860), don de M. R.-F. Knœdler.

Musée des Arts décoratifs. — En souvenir de l'Exposition britannique d'art décoratif, qui avait eu lieu au Pavillon de Marsan en 1914 et que la guerre interrompit brusquement, M. Lindsey, conseiller de l'ambassade d'Angleterre, a remis au Musée des Arts décoratifs, d'une part, un manuscrit sur parchemin, orné de belles enluminures et contenant, à la suite d'une éloquente adresse de remerciement, les noms de tous les artistes qui avaient pris part à cette manifestation, et d'autre part, une pièce d'argenterie d'un goût et d'un travail remarquables.

Musée des Archives nationales. — Il a rouvert ses portes le 28 novembre et les visiteurs ont pu voir, dans le célèbre salon ovale de l'hôtel Soubise, un beau mobilier du XVIIIe siècle que le ministre de l'Instruction publique y a fait déposer. Le même musée a reçu du Mobilier national le bureau de voyage et le drageoir de Louis XVIII.

Musée de Pithiviers. — La ville de Pithiviers possède un musée jeune encore (puisqu'il date de 1895), une société des Amis du Musée, des locaux qui ne manquent pas de caractère (c'est l'ancienne chapelle de l'hospice et une salle d'honneur décorée à la fin du XVIIIe siècle), enfin un conservateur zélé, M. Charrier. Le musée n'occupe les locaux actuels que depuis 1909 ; ils sont déjà trop petits et l'on souhaite de les voir s'accroître d'immeubles contigus que la municipalité peut acquérir ou louer.

Une donation de Mme la V^{tesse} de Clairval y a fait entrer, outre quelques toiles modernes, une belle collection de dessins, esquisses et croquis, italiens et français. Des peintures, sculptures et médailles provenant du baron Larrey, sont venues s'y joindre. Enfin, les œuvres du sculpteur Blanchard, né aux environs, à Puiseaux (Loiret), y forment l'obligatoire collection de sculpture locale, sans compter les séries préhistoriques, gallo-romaines et ethnographiques, que des générosités particulières y ont déjà amenées. — P. V.

Musée de Saint-Amand. — A Saint-Amand (Cher), un musée des beaux-arts vient d'être créé grâce à un legs de M. Auclaire. On y trouve dès maintenant des œuvres de Bernardino dei Conti, une sanguine de Watteau, une sépia du Bourguignon, des crayons de Coypel, etc.

Monuments historiques.

Commission des Monuments historiques. — Une quatrième section vient d'être instituée à la Commission des Monuments historiques qui portera le nom de *Section des vestiges et souvenirs de la guerre*.

Concours.

Monument aux soldats havrais morts pendant la guerre. — Un concours est ouvert pour l'érection au Havre d'un monument glorifiant les soldats havrais morts pendant la guerre de 1914-1918 et la victoire

française. Les noms des soldats havrais morts pour la patrie (environ 6.000), seront inscrits sur ce monument, lequel sera élevé sur la partie de la place Gambetta, autrefois dénommée place de la Mâture.

Un plan de cette place sera adressé aux artistes qui en feront la demande au Service municipal d'architecture; il ne devra pas être tenu compte des statues et jardins existant actuellement sur ladite place.

Les concurrents devront présenter une maquette du monument au dixième de la grandeur d'exécution le 15 février 1921, délai de rigueur. Cette maquette portera une devise. Celle-ci sera reproduite dans un pli cacheté contenant le nom et l'adresse du concurrent.

Un pli distinct, ne portant que la mention de la devise, devra contenir une notice descriptive et estimative. L'évaluation de la dépense totale de construction du monument, qui ne devra pas dépasser un million, devra être faite avec justification à l'appui.

L'auteur du projet classé premier sera chargé de l'exécution du monument. Des primes pourront être attribuées aux meilleurs des autres projets présentés.

A l'étranger.

En Belgique. — Le 1er décembre, à Bruxelles, l'Académie royale de Belgique a tenu une séance solennelle, en présence du roi, pour célébrer le 75e anniversaire de la fondation de la classe des Beaux-Arts. M. F. Flameng représentait l'Institut de France.

Le président de l'Académie, dans le remarquable discours qu'il a prononcé, a annoncé que la Compagnie, pour conserver un souvenir durable de cet anniversaire, avait décidé de proposer la constitution d'une Union académique internationale des beaux-arts, analogue à celles existant déjà pour les sciences et les lettres et destinée à coordonner l'activité internationale dans le domaine artistique et spécialement à entreprendre l'étude des questions ou l'exécution de travaux qu'une nation isolée ne peut aborder efficacement.

A Helsingfors. — Le 11 novembre, a été ouverte à Helsingfors, une exposition d'art français organisée par M. Stenman et qui réunit environ 200 tableaux dus à une pléïade d'artistes français contemporains, parmi lesquels : Bonnard, Carrière, Degas, Delacroix, Van Dongen, André Derain, Dunoyer de Segonzac, Forain, Charles Guérin, André Lhote, Marchand, Signac et Verdilhan.

La préface du catalogue illustré, publié à cette occasion, rappelle la part prise par l'art finlandais dans le mouvement artistique européen, à la fin du dernier siècle, grâce, en particulier, à Albert Edelfelt, ce peintre vigoureux qui, en retour de ce qu'il reconnaît que son talent si personnel doit à la France, a noué entre la Finlande et notre pays des liens artistiques extrêmement solides, grâce auxquels des manifestations, comme la présente exposition, peuvent être organisées.

LES EXPOSITIONS

De Renoir à Cézanne.

Il ne s'agit plus aujourd'hui, vers la fin de la vingtième année du XXe siècle, de découvrir Renoir et Cézanne, mais de les apercevoir dans la perspective déjà patinée de l'histoire ; et, bon gré mal gré, ce sont deux moments de la peinture française que résument inégalement ces deux représentants d'une époque défunte, qui survit seulement dans la verdeur octogénaire d'un Claude Monet.

Peintre amoureux de la femme entrevue dans sa splendeur éternelle ou dans l'atmosphère ondoyante de la vie moderne, Auguste Renoir (1841-1919) revit chez Durand-Ruel en ses manières successives, depuis les harmonies nacrées et nuancées de ses studieux débuts jusqu'aux accords plus discordants de sa glorieuse et souffreteuse décadence. Sa première manière est illuminée par un chef-d'œuvre, déjà mis à sa place au musée de la Centennale de 1900, auprès des plus beaux Fantin : *la Petite Danseuse*, rose thé délicate qui semble un Velazquez interprété par un Manet d'outre-Manche, et contemporaine de *la Loge* datée de 1874, absente ici comme *l'Amazone* de l'ancienne collection Henri Rouart ou le *Portrait de Mme Charpentier*.

Absente aussi, l'étonnante *Femme nue dans un fauteuil*, moderne sirène de l'ancienne collection Chabrier ! Mais revoici de vieilles connaissances : la jeune *Baigneuse assise* de 1881, et les toiles fameuses de la collection Durand-Ruel : *la Tasse de thé*, *la Femme au chat* (1880), *Sur la terrasse* et des portraits dans l'ombre ensoleillée d'un jardin. Dix ans plus tard, s'accentuent déjà la mollesse de la forme et l'aigreur du ton : prélude encore vibrant aux pénibles redites d'une longue vieillesse... Et jamais d'autre sujet que cette apothéose intime des filles-fleurs ! C'est par hasard, à Palerme, en 1882, que le portraitiste du *père Fournaise* et de ses clientes s'est fait le portraitiste de *Richard Wagner*. Mais, pour juger sainement cet élève de Gleyre, devenu le peintre du Moulin de la Galette et de Bougival, il faut oublier *l'École d'Athènes* autant que *la Ronde de nuit ;* il faut écarter la religion du style ou la magie du clair-obscur, l'une exaltée par Péladan, l'autre analysée par Fromentin.

Le poète nous recommande de ne jamais aller revoir les belles qui tourmentaient nos vingt

ans ; mais, privilège de l'art fragile, la jeunesse des femmes de Renoir gagne à vieillir sous le voile d'or du temps. Renoir, c'est le charme un peu factice et renouvelé du XVIII[e] siècle, un pays bleu qui n'est pas le rêve idéal, mais pas tout à fait non plus la nature qu'adorait anxieusement son aîné de deux ans, le méridional Paul Cézanne (1839-1906), à qui Zola dédiait son *Salon* qu'il estimait révolutionnaire ; Cézanne, c'est la candeur jusqu'à l'impuissance et l'oubli volontaire de tout le passé d'un art trop savant.

Si la hantise galante et lumineuse d'un Renoir appartient dorénavant au passé, le cas Cézanne relève encore du présent, puisque le rude peintre d'une Provence terreuse et de la vieille *Femme au chapelet* fut l'initiateur inconscient de la crise contemporaine qui sévit au Salon d'Automne, en vulgarisant son paysage sommaire et brutalement stylisé, ses naïves synthèses de Chardin puéril ou de classique douloureux, ses ébauches de portraits, ses baigneuses informes et ses dessins évanescents. Au surplus, l'idole des jeunes a forcé le respect des snobs qui n'ignorent point qu'à l'actuelle exposition rétrospective faite chez Bernheim jeune, le moindre Cézanne est coté 65.000 francs. . N'est-ce pas une très moderne consécration qu'un tel prix ?

Expositions diverses.

C'est encore Cézanne qui règne à la galerie Barbazanges, dans l'œuvre sombre de M. Louis Charlot, moins préoccupé de l'atmosphère que de la construction, tandis que les claires études de M. Albert Marquet, chez Druet, le montrent moins soucieux de la construction que de l'atmosphère, avec des dons évidents de synthèse lumineuse et de raccourci coloré ; mais l'un et l'autre nous rappellent à propos combien tout prompt succès risque d'emprisonner l'artiste le mieux doué dans une facile formule !

Chez Hébrard, des figurines, objets d'art et bijoux du maître statuaire Jules Desbois, l'élève de Cavelier, mais l'admirateur de Rodin, de qui le buste est là, comme une doctrine silencieuse.

A la galerie Georges Petit, la cinquième réunion des « Tout-Petits », aimable anthologie de peintres adroits, à tous égards, qui font coïncider le format de la toile avec l'approche des étrennes.

Au nouvel hôtel de la Curiosité, rue de la Ville l'Évêque, les châssis du concours au premier degré pour la construction d'un Institut d'histoire de l'art et d'archéologie que réclame le don de la bibliothèque Jacques Doucet à l'Université parisienne et qu'autorise la donation magnifique de M[me] la marquise Arconati-Visconti (1) ; les trois projets primés de MM. Bray et Hennequet, Azémat et Hardy, Duval, Gonse et Marrast, se sont conformés au règlement qui demandait moins un édifice somptuaire qu'un vaste laboratoire d'études scientifiques.

RAYMOND BOUYER.

LES VENTES

A Paris.

Excellente quinzaine, où l'on ne sait ce qui a obtenu le plus de succès auprès des amateurs, des céramiques chinoises et françaises ou des dentelles, des tapisseries ou des meubles, des dessins du XVIII[e] siècle ou des dessins modernes. Il y aurait beaucoup de beaux prix à citer ; et nous ne retiendrons, faute de place, que les enchères de tout à fait premier ordre dans chaque catégorie d'objets.

— Ainsi, dans la vente de la collection d'un amateur rouennais, faite le 20 novembre (M[e] Lair-Dubreuil et M. Vandermeersch), une assiette en vieux Rouen, à fond ocré, niellé de noir, avec, au centre, deux amours en camaïeu bleu sur fond jaune, s'est vendue 12.900 fr. Détail particulier : cette assiette, de toute rareté quant au décor, était fêlée ! Intacte, elle aurait atteint une vingtaine de mille francs.

Plusieurs autres pièces de vieux Rouen : assiettes, vases, cuvettes, etc., de cette vente, dont le total a été de 190.570 fr., ont été adjugées 7.180 fr., 7.000 fr., 7.100 fr., 6.550 fr.

— La vente d'objets d'art appartenant à divers amateurs, faite à la galerie Georges Petit le 22, par M[e] Lair-Dubreuil et MM. Paulme et Lasquin, a été très suivie et très animée : à preuve, le total d'un million 259.325 fr. réalisé en une seule séance.

Les meilleurs prix ont été atteints par les tapisseries, où, selon le mot de notre confrère la *Gazette de l'Hôtel Drouot*, « le gothique a battu le XVIII[e] siècle » : entendez qu'une tapisserie flamande, fin XV[e] s., représentant des *Bucherons dans une forêt*, a été poussée à 100.000 fr. (dem. 70.000), alors qu'un Beauvais d'après Boucher, ép. L. XV,

(1) V. le *Bulletin*, 1920, n° 636, p. 17.

de la suite de *Psyché*, n'a fait que 78 000 fr. sur demande de 100.000. Autres prix de tapisseries : *le Triomphe d'Alexandre*, tap. de la fabrique anglaise de Mortlake, XVIII[e] s., 49 100 fr.; *la Persécution des chrétiens*, tap. flam. du XVI[e] s., 32.600 fr ; deux tapisseries d'Aubusson dans le goût de Pillement, 32 600 fr. Et parmi les étoffes : 82 mètres de velours ciselé blanc sur fond de satin bleu, ép. L. XV, 30.000 fr.

Dans la catégorie des meubles, on retiendra : un petit bureau à cylindre, ép. L. XV, signé *Boudin*, 50.000 fr., et une commode, même ép., signée *Schmitz*, 40.000 fr.

Parmi les sièges : quatre fauteuils Régence, en tapisserie de Paris, à sujets des *Fables* de La Fontaine, d'après Oudry, 49.000 fr.

Auprès de ces belles enchères et de beaucoup d'autres un peu moins importantes que nous ne pouvons énumérer, les bons prix des tableaux, dessins et sculptures n'offrent pas grand intérêt : citons seulement les 12.200 fr. obtenus par une fontaine en terre cuite de Chinard. Les bronzes, par contre, peu nombreux, ont été fort disputés : une pendule, fin ép. L. XV, ornée d'un coq et de deux amours, 27.000 fr.; une autre, même ép., figurant *l'Astronomie*, 18 500 fr.; quatre bras appliques, ép. L. XVI, 18.000 fr.

— Dans une vente de céramiques chinoises, faite le même jour (M[e] Baudoin et M. Logé), on a vu une jardinière en porcelaine de la Chine, à couverte pourpre, criblée de trous, d'époque Kouang-Yao (IX[e] siècle), poussée jusqu'à 33 500 fr.

— La vente, après décès, du peintre-graveur Eugène Viala, à propos de laquelle notre collaborateur M. Clément-Janin résumait dans un récent *Bulletin* (n° 654) la vie et l'œuvre de l'artiste rouergat, a produit 23.538 francs. Résultat honorable dans l'ensemble, mais qui n'offre pas de prix bien importants à retenir, la plus haute enchère n'ayant pas atteint 1.000 fr.

— Par contre, le 26, à la 2[e] vacation de la vente de la bibliothèque de M. D..., où les éditions originales et les livres d'art modernes s'étaient assez bien vendus, le catalogue de la vente L... [Lion], faite en 1775, illustré de 200 croquis marginaux par G. de Saint-Aubin, a été adjugé 16.800 fr.; encore n'est-ce pas là un des plus beaux de ces livres si curieusement enrichis d'illustrations marginales par ce spirituel artiste.

Le 27, un *Décaméron*, de Boccace (1757-1761), fig. par Eisen, Boucher, Gravelot, etc., a trouvé acheteur à 22.251 fr.; et un exemplaire des *Chansons* de La Borde, à 15.600 fr.

— La vente de la collection de dentelles et broderies de M[me] Rigaud a obtenu le plein succès que nous avions fait prévoir en l'annonçant. Faite les 26 et 27 novembre, à la galerie Georges Petit, par M[e] Lair-Dubreuil et M. Lefébure, elle a pris fin sur un total de 291.775 fr.

Les enchères capitales ont été pour les dentelles en point de France et en point d'Argentan du XVIII[e] siècle : parmi les premières, on citera un volant (4 m. × 0,60), 31.000 fr.; un autre (6 m. 75 × 0 60), 22.500 fr.; un couvre-lit (2 m. × 1 m. 40), 19 000 fr.; le musée des Arts décoratifs a acquis un volant (3 m. 30 × 0,50) pour 20.100 fr.; — parmi les dentelles d'Argentan, le même musée s'est fait adjuger plusieurs volants, dont un, d'ép. Régence, à 30.000 fr.; il a acquis également des dentelles en point d'Angleterre, l'une en particulier à 9.000 fr.

C'est Carnavalet qui s'enrichira, en outre de diverses acquisitions par lui faites, de la robe de blonde portée par l'impératrice Marie-Louise le jour du sacre : les héritiers l'ont rachetée à 4 600 fr. (dem., 5.000) pour l'offrir au musée de la Ville de Paris.

— Nous n'avions pu annoncer ici la vente Decloux, dont le catalogue, comme celui de la collection Alphonse Kann, nous est parvenu alors que notre dernier numéro était sous presse, mais il était facile de prévoir que ces vignettes, ces dessins, ces paysages parisiens du XVIII[e] siècle donneraient lieu à de vives compétitions. Elles n'ont pas manqué, et c'est sur un total de près de 600.000 fr. que M[e] H. Baudoin a terminé cette vente, faite le 29 et le 30.

Le plus beau prix a été pour deux dessins d'Augustin de Saint-Aubin pour la *Galerie des modes et costumes français*, 23 000 fr. (sur dem. de 12.000); quatre compositions de F. Boucher, à la mine de plomb, pour les *Œuvres* de Molière, se sont vendues 12.000 fr.; deux très petites gouaches de Moreau l'aîné, *Vue de la terrasse de Saint-Germain* et *Entrée de la forêt*, 14.000 fr.; une *Vue du Pont-Neuf et de la Samaritaine*, dessin daté 1778 et qui offrait cette particularité d'être dû, pour le paysage, à l'énigmatique Maréchal et, pour les figures, à Moreau le jeune, 15.000 fr.; deux *Vues de Paris*, dessins par Ozanne, 16 300 fr. (sur dem. de 8 000).

Ils vont bien les « petits maîtres » du XVIII[e] siècle...

Parmi les peintures, on citera *la Chapelle du château de Turin*, de Lajoue, 15.000 fr.; du côté des sculpteurs, un petit buste de *Jeune*

Fille vêtue et coiffée à l'antique, terre cuite par Marin, vendu 10.000 fr.; et parmi les livres illustrés, un exemplaire des *Œuvres* de Molière (1734), avec fig. de Boucher, vendu 17.000 fr.

— A quinzaine, le compte rendu de la vente Adolphe Kann, qui n'est pas terminée au moment où nous mettons sous presse.

LE VIEUX COLLECTIONNEUR.

LA STATUE DE NAPOLÉON Ier

du Palais de l'Institut

Dans une des pièces voisines de la coupole du Palais de l'Institut, se trouve — j'oserais à peine dire se voit — une statue de Napoléon Ier. Elle a son histoire, qui peut présenter quelque intérêt en ce moment d'anniversaire.

On est en 1805, année de la foudroyante campagne. La nouvelle de la capitulation d'Ulm, signée le 20 octobre, parvient à Paris le 23. Dès le 27, l'Institut, « devançant le jugement de la postérité », décide l'érection à ses frais d'une statue de l'Empereur. Elle aura 7 pieds 1/2; Roland en sera chargé. Mais quel costume adopter? Le « nu héroïque », plus d'un y songea, en ce temps de classicisme davidien. Sagement, l'Institut, après d'assez longues délibérations, se décida pour le costume impérial. Roland, « qui avait l'esprit d'à-propos », dira plus tard Quatremère, mène vivement l'œuvre. Le plâtre en est inauguré dans la séance publique d'octobre 1807. Belle salle, on peut le penser, qui contient toutes les illustrations et les beautés à la mode, et cérémonie solennelle. Un discours du secrétaire perpétuel célébra le héros. « Il n'appartient qu'au burin de l'histoire et à la langue des beaux-arts de célébrer de tels bienfaits... Disciples d'Euterpe, préparez vos chants ! » Disciples d'Euterpe, c'était le grand Méhul, c'était aussi Arnault qui avait écrit les paroles d'une cantate où il nous montre, sans le vouloir, que les hommes d'esprit n'en ont pas toujours. Son élucubration qui mettait en scène les Muses se disputant — on pourrait dire se chamaillant — à qui apporterait la première son hommage à l'Empereur, et Apollon rétablissant entre elles la concorde, ne dut guère inspirer Méhul, digne d'un meilleur sort. L'Académie des beaux-arts goûta cependant la partition de celui-ci, puisqu'elle la fit graver à ses frais. Elle existe, il serait intéressant de pouvoir en juger vraiment la valeur, ne serait-ce qu'historiquement.

Le marbre fut inauguré sans pompe, en 1810. Il porte, à sa base, les mots : ROLAND, MEMBRE DE L'INSTITUT ET DE LA LÉGION D'HONNEUR. F. 1810.

Les *Débats*, en rendant compte de la séance, faisaient observer que l'artiste avait voulu représenter, non le guerrier vainqueur, mais « le monarque rendu aux soins plus doux et non moins glorieux de l'administration intérieure : le calme et la sérénité de sa figure, annoncent que son imagination sourit à des projets qui ont pour but la félicité publique. » Calme et sérénité, c'est fort juste, et c'est par là que la statue a sa beauté qui est réelle.

Quatremère de Quincy trouva le moyen d'en parler sans rien dire; cela lui arrivait quelquefois, même lorsqu'il ne le cherchait pas. C'était en 1819. Roland venait de mourir en pleine Restauration. Le protocole académique exigeait une notice. « Roland eut, une fois, presque sans s'en être douté, les suffrages de tous les membres de l'Institut pour un grand ouvrage... On était sûr de trouver en lui justesse de pensée, convenance de goût, beauté d'exécution, ponctualité... et même l'à-propos, qui est encore une obligation que l'on a à l'artiste. »

Mais quel était donc ce « grand ouvrage » qui exigeait ponctualité et à-propos? Les auditeurs, sans doute, ne s'y trompèrent pas. Le nom fatal, du moins, n'avait pas été prononcé.

C'est que les événements avaient marché et que l'effigie impériale en avait suivi la courbe. Le 2 avril 1814, la déchéance de l'Empire était prononcée; le 6, ordre à l'Institut de faire disparaître la statue; mais, le 20 mars 1815, rentrée de l'Empereur, et dès le 27, ordre de réintégrer la statue, qui disparaîtra, définitivement cette fois, la même année. Définitivement, non pas. Après 1830, Louis-Philippe la rend à l'Institut, mais elle est reléguée dans le coin obscur et solitaire où elle figure encore. Un buste « colossal » du roi, remplace celui de Louis XVIII qui a pris la place de Napoléon. Il disparaîtra, lui aussi, — la courbe se continue — mais n'aura pas même d'histoire posthume.

HENRY LEMONNIER.
Membre de l'Institut.

Le Gérant : H. DENIS.

Paris. — Imp. Georges Petit, 12, rue Godot-de-Mauroi.

Numéro 657 25 Décembre 1920

LE BULLETIN DE L'ART
ANCIEN ET MODERNE

NOTRE TRIBUNE

Pour la Réforme de l'enseignement professionnel

Il y a quelques mois, à propos d'un livre récent de M. Henri Clouzot et de la discussion du budget des Beaux-Arts au Sénat, on avait l'occasion de dire ici un mot des imperfections actuelles de notre enseignement professionnel et de résumer les principales réformes désirables (1). Il semble bien que le projet de résolution, récemment déposé au Conseil municipal par M. A. Deville, répond aux critiques les plus sérieuses et propose, comme remède à l'insuffisance de l'organisation présente, un ensemble de mesures dont l'adoption serait singulièrement opportune et dont l'application devrait être d'une efficacité certaine pour la bonne formation de nos « ouvriers d'art ». La place nous manque pour publier *in extenso* le projet Deville; du moins tâcherons-nous d'en donner un aperçu qui fasse comprendre l'intérêt de ce texte.

Les réformes proposées par le président de la 4e commission du Conseil municipal en vue d'un meilleur rendement des écoles professionnelles de la Ville de Paris, — réformes que pourraient adopter nombre d'autres établissements analogues, aussi bien municipaux que nationaux, — peuvent se ramener à cinq chefs principaux :

1° L'admission au concours sera remplacée par un examen d'entrée sur épreuves, établi d'après les références de travail des candidats (certificats, dessins, présentation ou exécution d'objets simples);

2° Le recrutement des professeurs se fera de même, sur épreuves pratiques, parmi des professionnels qui devront continuer à exercer leur profession, c'est-à-dire à être en état d'exécuter devant leurs élèves ce qu'ils leur enseigneront; et l'enseignement artistique devra être donné en concordance, ou mieux en fonction de l'enseignement technique de chaque école ;

3° Comme un enseignement professionnel doit être dirigé par des professionnels, un Comité de patronage, comprenant des représentants de chaque profession enseignée, sera institué, ayant une part dans la surveillance et la direction des ateliers et collaborant avec l'administration d'une manière active, — par exemple, pour la désignation des professeurs techniques ;

4° L'art ne devant être enseigné ici qu'en vue de la réalisation, tout travail d'école devra être choisi et exécuté de telle façon que l'élève s'intéresse, dans le sens le plus matériel du mot, à son œuvre, c'est-à-dire à son utilité, à son achèvement, à son prix de revient, à sa vente et à la rémunération qui pourra s'ensuivre. A cet effet, le projet Deville invite l'administration à faire exécuter dans ses écoles professionnelles le plus possible d'objets utiles pour les services municipaux; à autoriser dans de certaines conditions la vente des objets exécutés ; à recevoir même des commandes, sur avis du Comité de patronage, — étant bien entendu que ces travaux devront toujours servir à l'enseignement et ne jamais permettre l'exploitation du travail des élèves — ; enfin, à employer l'argent ainsi obtenu au remboursement des matières premières et, pour le surplus, à une caisse de rémunération du travail des élèves ;

5° Le projet prévoit encore que les élèves devront faire, par roulement, au cours de leurs années d'école, des séjours d'une ou deux semaines en usine, et, pendant la dernière année, un stage de plusieurs mois dans un atelier; là

(1) Voir le numéro 651 du *Bulletin : les Métiers d'art*.

encore interviendra l'avis du Comité de patronage.

Tels sont, rapidement exposés, les points essentiels de la réforme.

La plus évidente qualité de ce programme nouveau, c'est l'esprit véritablement pratique selon lequel il a été établi. Et le meilleur éloge qu'on en puisse faire, c'est que, si peu versé soit-on dans ces questions spéciales, personne ne peut lire le projet Deville sans en comprendre aussitôt la portée, sans en reconnaître la logique, sans en souhaiter la rapide et complète réalisation.



ÉCHOS ET NOUVELLES

Encore un concours sans concurrents.

Une loi du 25 octobre 1919 a décidé la publication par l'État d'un *Livre d'or de la guerre*, dont chaque commune de France recevra un exemplaire et qui contiendra, outre le texte des lois portant que les artisans de la victoire ont bien mérité du Pays, les noms des enfants de la commune tombés au champ d'honneur.

Conformément à cette loi, un concours avait été ouvert. Or, veut-on savoir combien le jury de ce concours, qui s'est réuni le 14 décembre, a eu de projets à examiner ? Combien d'artistes, dans toute la France, se sont intéressés au *Livre d'or* des communes ? Six, en tout et pour tout. Encore quatre d'entre eux ont-ils été éliminés d'office comme n'ayant pas observé les conditions du programme.

Restaient deux projets, dont un seul a été retenu, — il est l'œuvre du graveur Pierre Fritel, — et le jury, en même temps qu'il accordait à cet artiste la prime de 1.500 francs attribuée au premier projet classé, a voté le principe de sa publication par l'État. L'autre projet, classé troisième, n'a obtenu aucune récompense.

Nous n'insisterons pas sur ce résultat, mais nous constaterons une fois de plus à quel point les artistes se soucient peu de ces concours, où on leur offre quelques pauvres billets bleus en récompense de beaucoup de recherches et de travail. Il en est de ces concours comme de la bonne cuisine de Maître Jacques : on n'en saurait avoir si l'on n'y met le prix.

Quinze ans ou la vie d'un tableau.

Par une après-midi de juin 1905, un artiste peint une petite pochade : quelques fleurs dans un vase et des cerises débordant d'un plat d'étain. Trois ans plus tard, en 1908, un petit marchand de Montmartre trouve la peinture à son goût, l'échange à l'auteur contre un Kodak, et la revend 80 francs à un amateur. Trois ans se passent encore : en 1911, le tableau est en Angleterre et se vend 3.000 francs. Il revient en France chez un marchand allemand de la rue Laffitte, qui l'a payé 30.000 francs et qui le repasse à un amateur habitant la région parisienne. Celui-ci, à son tour, le cède à un autre amateur au prix de 90.000 francs, et ce dernier, voulant s'en défaire, le confie à un marchand parisien, qui en demande 150.000 fr.

Mais, comme tout arrive, il arrive que l'auteur découvre en 1920 le petit tableau peint par lui quinze ans auparavant : il en apprend la valeur; il apprend du même coup qu'il porte aujourd'hui la signature de Whistler et qu'il est reproduit dans un livre sur cet artiste publié en 1914. Il porte plainte et la pochade est mise sous scellés.

L'affaire en est là et tout le monde en parle... On se demande où commence le génie de l'artiste, la bonne foi du marchand et le flair de l'amateur.

L'Allemagne et la peinture suisse.

Avant la guerre, l'Allemagne était un grand importateur de peinture en général, et de peinture suisse en particulier.

En 1920, les conséquences de la défaite allemande ont eu leur répercussion sur la situation économique du pays et se font sentir jusque sur le marché de la peinture.

Ainsi, remarque le *Journal de Genève*, la mort d'un peintre comme Ferdinand Hodler, au lieu de provoquer une plus-value de ses œuvres, comme c'est généralement le cas pour un artiste de cette réputation, n'a pas sensiblement modifié la « cote » : on peut acheter actuellement un Hodler à meilleur compte qu'en 1918, parce que le pays qui était son meilleur client a perdu la guerre; la valeur commerciale de ses tableaux subit l'influence de la baisse du mark plus fortement que d'autres. « Si l'Allemagne avait, au contraire, réussi à étendre sa domination sur le monde, il est probable que les tableaux d'Hodler auraient augmenté de prix, parce que le marché allemand aurait continué à en

demander, au lieu d'en offrir au commerce suisse pour en obtenir le payement en francs ».

On serait curieux de savoir quelle est sur le marché allemand de la curiosité la situation commerciale actuelle des cubistes français ?

INFORMATIONS

A l'Institut.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (séance du 10 décembre). — Sur les arrérages de la fondation Piot, il est attribué 2.000 francs à M. le Dr Carton pour la continuation de ses fouilles à Bulla Regia.

— Sur les arrérages de la fondation Pellechet, il est attribué 2.000 francs pour la restauration de la sacristie voûtée de l'église Notre-Dame de Montluçon.

— L'Académie procède à l'élection d'un correspondant national en remplacement de M. Paris, de Bordeaux, élu membre libre, et de quatre correspondants étrangers en remplacemeut de M. Imhof-Blumer, de Winterthur, décédé, et de MM. Guidi, de Rome; Kenyon, de Londres; Nyrop, de Copenhague, élus associés étrangers. Sont élus : MM. Lécrivain, de Toulouse; Haskins, de New-York; Rostovster, de Pétrograd; Niederlé, de Prague; Leite de Vasconcellos, de Lisbonne.

— M. Mâle donne lecture d'une note de M. Marçais sur la chaire à prêcher de la grande mosquée d'Alger.

Séance du 17 décembre. — M. Clermont-Ganneau décrit de curieux fragments de chapiteaux trouvés à Saïda, l'antique Sidon. Ils représentent des taureaux comparables à ceux de Suse.

— Au nom de la commission du prix Declercy, il est attribué : 4.000 francs pour la publication de la *Revue d'Assyriologie* et 6.000 francs pour la continuation du *Catalogue des cylindres du musée du Louvre.*

— M. Homolle commence la lecture d'un mémoire de M. Vallon, ancien membre de l'École française d'Athènes, maître de conférences à la Faculté des lettres de Bordeaux : *l'Épiphanie du feu dans le culte du Dionysos thrace*.

— M. Babelon donne lecture d'une étude de M. de Castries sur Graciosa, ville que les Portugais fondèrent au Maroc au xve siècle.

Dans les Musées.

Donations nouvelles. — M. Jacques Zoubaloff, dont on connait la générosité en faveur de nos musée, vient de donner au musée du Louvre un bronze à cire perdue de Dalou, et aux musées de la ville de Paris une série des plus belles verreries de Maurice Marinot.

— D'autre part, le Conseil des Musées nationaux a accepté à sa dernière séance le don fait au musée de Versailles par Mmes Deligand et Chauffard, en souvenir de leur père, feu le docteur Bucquoy, membre de l'Académie de médecine, d'un beau portrait du peintre Jouvenet par lui-même.

Musée Cernuschi. — A l'occasion de la réouverture du musée Cernuschi (7. avenue Velazquez), qui s'est faite récemment, M. H. d'Ardenne de Tizac, conservateur, a organisé une exposition des arts de l'Asie, comprenant les derniers dons et acquisitions du musée, ensemble de grand intérêt, sur lequel on trouvera, dans le numéro de janvier de la *Revue*, une étude de M. d'Ardenne de Tizac lui-même.

Expositions.

Salon d'automne. — Deux bourses de voyage ont été attribuées, l'une à M. Richard Desvallières pour un coq en fer forgé destiné à un monument aux morts de la Guerre, et l'autre à M. Montagnac, pour ses meubles de salle à manger.

— La Société d'encouragement à l'art et à l'industrie a réparti entre les artistes décorateurs exposant au Salon d'automne, dans la section des arts appliqués, les récompenses suivantes : prime de 200 francs et plaquette argentée à M. Richard Desvallières et à Mme Lucie Renaudot; prime de 100 francs et plaquette à M. Jules Perrichon; plaquettes argentées à MM. Daum, Majorelle, André Hellé, Maurice Marinot, Montagnac; plaquettes en bronze à MM. de Bardyère, Baudin, Chareau, Chaumeil, Leyritz, Legrain, Auguste Matisse et Schenck.

Monuments historiques.

Classement. — L'église de Mont-Dauphin (Hautes-Alpes) vient d'être classée comme monument historique, à la suite d'une demande pressante du Syndicat d'initiative du Queyras. Commencée aux premiers jours du xviiie siècle, l'église s'éleva d'abord d'après de vastes plans, car Louis XIV avait rêvé de créer à Mont-Dauphin une grande basilique vouée à saint Louis. Mais quand l'abside fut achevée, — une abside égale à celle d'une cathédrale, — on s'arrêta de construire et on se hâta de clore l'édifice par un simple mur percé d'un pauvre portail.

A l'étranger.

En Angleterre. — L'abbaye de Whitby, une des plus fameuses de la Grande-Bretagne, dont la fondation est antérieure à l'époque saxonne et dont le nom se rencontre souvent dans les fastes ecclésiastiques du pays, vient d'être offerte à l'État comme monument national, ce qui ne va pas sans quelques charges assez lourdes.

En effet, depuis la Réforme, les bâtiments de l'abbaye étaient en des mains séculières A la suite de l'expulsion des religieux, les constructions tombèrent peu à peu en ruines et le gouvernement a

maintenant à les préserver. En outre, comme elle est située sur une haute falaise de la mer du Nord, sa façade ouest a subi de graves dommages lors du bombardement de la côte du Yorkshire en 1914.

A Florence. — Un concours vient d'être ouvert à Florence pour un projet de décoration à fresque dans le style du XVIe siècle, qui remplacerait les tapisseries ornant autrefois la Salle des Cinq Cents, au Palais Vieux, au-dessous des fresques de Vasari.

On voudrait en même temps remplacer la statue moderne de Savonarole, qui se trouve dans cette salle, par le groupe du Génie victorieux de Michel-Ange. Ce groupe est aujourd'hui, comme on sait, au musée National. Il reprendrait ainsi sa place ancienne, qu'il a occupée de 1565 à 1871. — L. G.

Nécrologie.

Raymond Cox. — Notre collaborateur M. Raymond Cox, dont nous annoncions naguère la nomination au grade de chevalier de la Légion d'honneur et que la maladie avait obligé de résigner ses fonctions de conservatenr du musée des tissus de Lyon, vient de mourir dans cette ville. Spécialiste éminent de l'histoire du tissu, il laisse, outre son œuvre au musée de Lyon, plusieurs ouvrages qui font autorité en la matière, — entre autres *l'Art de décorer les tissus* (1900) et *les Soieries d'art* (1914), — sans parler du *Catalogue du musée historique des tissus* (1902).

L. de Vesly. — On annonce la mort, à Rouen, à l'âge de 76 ans, de M. Léon de Vesly, conservateur du musée des Antiquités de cette ville et auteur de nombreuses études d'archéologie et d'histoire, publiées dans les revues des sociétés savantes de la région normande.

LES EXPOSITIONS

« L'Art chrétien moderne » au pavillon de Marsan.

Ce mot « moderne » atteste, à lui seul, que l'art chrétien, comme l'art tout entier, reçoit inéluctablement le reflet des époques successives et des heures changeantes; ce mot vient nous rappeler que l'Idéal par excellence, malgré la hautaine inflexibilité de ses dogmes et la persistance de ses traditions figurées, a subi dans son image les variations de l'atmosphère humaine, depuis le temps des cathédrales, dédaignées par la classique Renaissance, jusqu'au temps des pastiches moyen-âgeux où nos Préraphaélites français de 1840 voulaient restaurer les fonds d'or de Byzance et « baptiser l'art grec ».

Mieux encore que les documents de la grande guerre ou du Cinquantenaire de la République, cet ensemble encadré dans le pavillon de Marsan sera donc un véritable Salon d'art décoratif : c'est l'inquiétude contemporaine, en tous ses aspects, que traduit cette exposition, la onzième organisée par la vaillante *Société de Saint-Jean* qui groupait si discrètement, au collège Stanislas, en 1910, les élèves d'Ingres enveloppés par le « parfum dantesque » du Lyonnais Janmot!

Depuis l'extrême-droite la plus traditionnelle de nos derniers peintres d'église, MM. Paul-Hippolyte Flandrin, Joseph Aubert, Azambre, voisins de MM. Gustave Courtois et Dagnan-Bouveret, jusqu'à l'extrême-gauche, plus ou moins archaïsante ou décadente, des Salons d'automne, avec les *bois* de M. Charlot ou les peintures de MM. André Lemaître et Victor Dupont, c'est un Salon complet d'art moderne. Entre temps, revoici M. Eugène Burnand, l'austère auteur du *Baptême* et d'un grand carton du *Sermon sur la montagne;* M. Marcel Lenoir, symbolisant *Jésus* dans un *polyptyque* empourpré du sang divin; M. Henri Marret et ses fresques; M. Paul Sérusier, proche parent du suave M. Maurice Denis et de son vigoureux collaborateur, M. Jacques Beltrand, dans une fervente *Annonciation;* M. Fernand Quelvée, leur fervent disciple, et quelques décorateurs : M. Brasilier, M. Dusouchet.

En l'absence de Mme Peugniez, si justement remarquée à la première section d'art religieux des Salons de 1920, une ample contribution féminine associe Mmes Suzanne Pichon, Charlotte Aman-Jean, Jeanne Lucien-Simon, Mlle Thiollier, statuaire, et Mlle Louise Germain.

Entre toutes les petites sociétés rénovatrices, ici groupées par la *Société de Saint-Jean, — l'Arche, les Artisans de l'autel, l'Atelier Saint-Luc et Saint-Maurice,* émue par la grande pitié des églises de France et de nos régions dévastées, *l'Œuvre de Restauration liturgique* et *la Rosace*, de la rue de Vaugirard, qui semblait vouloir ressusciter le Salon de la Rose-Croix avant le départ du frère Angel pour le front, — se distingue aujourd'hui *l'Atelier d'art sacré* que dirigent fraternellement MM. Georges Desvallières et Maurice Denis.

Ces deux noms incarnent dorénavant la rénovation de la peinture religieuse : l'un, dans *la Faute et la Rédemption*, toutes brûlantes d'un romantisme mystique et passionné par le souvenir d'Eugène Delacroix; l'autre, dans une *Résurrection de Lazare*, toujours nimbée d'une sérénité surnaturelle et primitive, à l'exemple de Puvis de Chavannes, dans une atmosphère d'opale vespé-

rale et d'ombre azurée... En dépit des groupes, ce sont encore et toujours, ici même, les individualités originales qui dominent dans un splendide isolement : tel le maître Albert Besnard, portraitiste du pape *Benoît XV* dans les jardins du Vatican, et réunis autour de la *Jeanne d'Arc* de feu Carlès, les représentants de la moderne évolution sculpturale : MM. Bartholomé, Jean Dampt, Bourdelle, Eugène Bourgoin, Philippe Besnard, et les nouveaux venus des derniers Salons : MM. Paul Dardé, Clément de Swiecinski, Réal del Sarte et Roger de Villiers.

Ici comme ailleurs, beaucoup d'efforts, de souvenirs, de détails heureux ou singuliers dans la ciselure d'un calice ou la broderie d'une chasuble, à défaut d'une ligne directrice ou d'un « style » qui suppose la permanence latente d'une ferveur collective, depuis longtemps abolie...

L'Éclectique et la Cimaise.

En son discours présidentiel à la séance publique annuelle de l'Académie des Beaux-Arts, M. François Flameng déplorait, comme un danger national, « l'émiettement de l'art contemporain » parmi tant de manifestations éparses, et conjurait éloquemment l'Institut de vouloir bien « réunir en un faisceau puissant, qui prouverait la force et la variété de notre école moderne, tous les talents, d'où qu'ils viennent, de l'extrême-gauche possible à l'extrême-droite également possible, pour le plus grand bien du pays et de l'art français lui-même ».

En attendant la réalisation de ce Salon désormais unique, qui ne serait apparemment qu'un Salon de plus, nos petites chapelles se rouvrent avec leur ponctualité d'avant-guerre ; et voici deux paisibles sociétés contemporaines, *l'Éclectique*, fondée le 14 février 1908 par M. Pierre Calmettes, *la Cimaise*, créée l'année suivante par M. Gaston Varenne, l'une faisant sa onzième exposition à la galerie Simonson avec d'aimables tableautins et de nombreux objets d'art décoratif où s'imposent, cette année, les dessins de M. Charles Jouas, des vues cavalières et mystérieusement précises de Versailles ou du vieux Paris ; l'autre illustrant son huitième hiver chez Devambez avec les études prises par le statuaire Sandoz, de la pointe du Valais aux eaux bleues du lac Léman, les récentes vues de Venise finement crayonnées par le graveur Edgar Chahine et les compositions stylisées par M. Georges Leroux, qui retrouve à notre Luxembourg la ligne ensoleillée du Pincio.

Parmi ses meilleures « épreuves d'artiste », le onzième Salon de la *Société de la Gravure originale en couleurs*, à la galerie Georges Petit, nous prouve combien les petites gypsographies d'un Pierre Roche ou les moindres croquis narquois d'un Raffaëlli l'emportent sur les estampes trop laborieuses qui veulent rivaliser avec le tableau.

Dans leur voisinage, les roses ou les pêches duvetées de Mme Madeleine Lemaire affirment mieux que jamais leur fraîche prestesse d'aquarelle ; et de grands dessins originaux pour trois albums prochains, dont M. Pierre de Nolhac a rédigé les notices, révèlent chez M. Georges Dupire un admirateur de Versailles et des Trianons, qui comprend cette beauté particulière où la végétation même a revêtu la solennité d'une architecture, où le jardin prolonge le palais.

RAYMOND BOUYER.

LES VENTES

A Paris.

— Le 1er décembre, avait lieu à l'Hôtel, une vente d'objets d'art appartenant à divers amateurs (Me Lair-Dubreuil et M. Guillaume) : une suite de cinq verdures flamandes du XVIIIe s., avec animaux, s'est vendue 38.000 fr., et une suite de quatre tapisssries d'Aubusson, d'ép. L. XIV, à sujet des *Guerres d'Alexandre*, d'après Le Brun, 28.650 fr.

— Le même jour, dans une vente de livres modernes, faite par Me Desvouges, douze volumes sur grand papier de la collection de l'Académie Goncourt, œuvres de Goncourt, Daudet, Mirbeau, Descaves, Rosny, etc., avec lettres autographes, ont été poussés jusqu'à 17.000 francs.

— La 9e vente Beurdeley, faite du 30 novembre au 2 décembre, s'est terminée sur un total de 485.000 francs.

Les 14 aquarelles, les unes par J.-B. Isabey et les autres attribuées à Debucourt, ont fait 10.460 fr. ; c'est un des trois meilleurs prix de cette vente, composée, comme on sait, de dessins modernes, et où les enchères n'ont généralement pas dépassé 5.000 fr., exception faite pour un autre Isabey, *Maison de jeu au Palais Royal*,

vendu 6.500 fr., (dem., 9.000), pour deux Manet, *l'Acteur Faure dans « Hamlet »* et *Etude pour « Olympia »*, 5.800 et 5.500 fr., pour une aquarelle de Turner, *Bords de rivière*, 7.300. Les dessins d'Ingres sont tous restés au-dessous de leur estimation, notamment le portrait de *Louise de Broglie*, adjugé 4.100 fr. sur demande de 6.000. Par contre, on a vu un Corot, *Bouquet d'arbres*, estimé 300 fr. seulement, monter à 2.600.

C'est la dernière vacation qui a donné les deux enchères capitales, et toutes deux ont été pour Millet : un dessin au crayon aquarellé, *les Lavandières*, atteignit le beau prix de 32.500 fr., et un autre crayon, rehaussé de blanc, *le Départ pour le travail*, 15.000.

Le Musée du Louvre a fait plusieurs bonnes acquisitions dans les prix doux.

— La vente de la collection Alphonse Kann a été un gros succès : faite du 6 au 8 à la galerie Georges Petit, par Me Lair-Dubreuil et MM. Paulme et Lasquin; c'est sur un total de 2 millions 576.800 francs qu'elle s'est terminée.

Quoique ce soit à un ensemble de bons prix nombreux plutôt qu'à des enchères véritablement sensationnelles qu'on doive ce beau résultat, il faut remarquer que les plus vives compétitions, et partant les meilleurs prix, ont été pour les bronzes, les sièges et les meubles du XVIIIe siècle.

Parmi ceux-ci, la pièce capitale, un meuble d'entre-deux en ancien laque de Coromandel, orné de bronzes, d'ép. L. XV, a été adjugé 90.000 fr. (dem. 100.000; vente Sagan, 1897, 16.000 fr.) : c'est le plus haut prix de la vente. Citons ensuite : un bureau plat, marqueterie et br., ép. Régence, 39.100 fr.; un autre, d'ép. L. XVI, estampillé de Petit, 38.600 fr ; un meuble d'entre-deux, d'ép. L. XV, attr. à Joseph, 34.000 fr.; une petite table basse, marqueterie et br., est. de Delorme, ép. L. XV, 30.000 fr.; un petit meuble carré à toutes faces, ép. L. XV, est. de Lafolie, 28.000 fr.

Parmi les tapisseries, un paravent en Savonnerie a fait 37.000 fr. (sur dem. de 25.000), et parmi les sièges, un fauteuil de bureau, ép. L. XV, garni de cuir, 42.500 fr. (dem. 30.000 ; vente Faber, 1913, 8.000); enfin, un canapé à joues, d'ép. L. XV, et un canapé d'encoignure, d'ép. L. XVI, ont été vendus, l'un 45.000 et l'autre 41.000, et un grand canapé, d'ép. L. XVI, 32.100 fr.

Le plus haut prix dans les bronzes fut celui de 21.000 francs pour deux petits candélabres représentant des cerfs, modèles de Gouthière, ép. L. XVI ; même prix pour deux autres candélabres, même ép., modèles de Delafosse; enfin deux presse-papiers, figurant des lions, ép. L. XV, ont fait 18.000 fr.

Beaux prix pour les bois sculptés, où il nous suffira de citer ceux de 29.000 fr. pour deux torchères, ép. L. XV (dem. 18.000; v. Hœntschel, 1919, 7.800 fr.); de 29.500 pour deux autres torchères, d'ép. Régence; et de 24.550 fr. pour une grande glace-trumeau de la même époque.

Moins importantes sont les enchères des dessins et pastels. On retiendra pourtant celles du *Portrait d'homme*, de La Tour, 29.000 fr.; du *Bord de rivière*, aquarelle de Constable, 16.000 fr. (dem. 5.000); de la *Femme nue*, sanguine de Boucher, 18.500 fr. (dem. 25.000); du *Temple de Vesta*, dessin d'Hubert Robert, 14.600; du *Rendez-vous de l'Amour*, aquarelle de Hoin, 13.200 fr.

— Dans une vente d'estampes et de dessins, faite le 9 (Mes A. Couturier et H. Baudoin, M. Delteil), une suite des 30 *Études* à l'eau-forte de Seymour Haden, a été vendue 15.000 fr.; une épr. de *la Valse* de Zorn, 2e état, 12.500 fr.; une du *Victor Hugo* de Rodin, 1er état, 10.000 fr.

Parmi les dessins, une petite sanguine d'Hubert Robert, *le Pont tournant des Tuileries*, a été poussée jusqu'à 14.000 fr.

— Dans la vente de la bibliothèque Brivois, faite la même semaine, une collection complète de *la Caricature*, ex. unique avec pièces ajoutées, en 10 vol., achetée 1.000 fr. par le bibliophile, a été vendue 16.000 fr., et le *Journal de l'expédition des Portes de Fer*, de Nodier (un des 4 ex. sur Chine), 10.000 fr.

Le total pour cette bibliothèque toute moderne a été de 338.774 fr.

— Une vente de tableaux modernes appartenant à divers amateurs s'est faite le 10, à la galerie Georges Petit (Me Lair-Dubreuil et M. Schœller). Dans le produit total de 365.490 fr., entrent pour la meilleure part des *Fruits et fleurs* de Fantin-Latour, adjugés 21.000 fr.; un *Portrait équestre de Napoléon III*, d'Alfred de Dreux, 15.000; un *Intérieur de forêt*, de Diaz, 13.150 fr.; *Casque d'or*, de Toulouse-Lautrec, 17.500. Beaucoup d'autres prix aux environs de 10.000 fr.

— A citer, dans une vente d'estampes du XVIIIe s., faite les 13 et 14 (Me Lair-Dubreuil et MM. Paulme et Lasquin) : *la Jeune Fille à la rose*, de Bonnet, d'après Boucher, gr. en coul., petites marges, 5.600 fr.

— La pièce capitale de la vente des tapisseries, objets d'art et tableaux faite le 13 à la galerie Georges Petit (Me H. Baudoin, MM. Féral et Mannheim), était une grande tenture des Gobelins du XVIIe siècle, représentant *le Mois de Décembre ou le Patinage :* la mise à prix, 550.000 fr., annoncée au catalogue, n'ayant pas été couverte, cette pièce fut retirée.

Par contre, deux tapisseries des Gobelins du XVIIIe s., de la suite des *Amours des dieux*, représentant *l'Enlèvement d'Europe*, d'après Pierre, et *l'Enlèvement de Proserpine*, d'après Vien, estimées 60.000 fr. chacune, ont été vendues, 89.600 et 72.000 fr. Enfin, sur même demande, une autre tapisserie, *la Justice*, XVIIe s., ne s'est vendue que 45.000 fr.

Dans la catégorie des tableaux, deux petits Schall, *Fais le beau* et *Jeune Femme dans un parc*, ont été adjugés 30.500 et 29.700 (dem., 40.000 pour chacun); une *Pastorale* de Boucher est aussi restée à 16.500 fr. (sur dem. de 20.000; vente Fischoff, 1913, 26.100), de même que *la Foire de Makarieff*, de De Marne, à 12.700 (dem., 15.000).

D'autre part, deux assiettes en Delft, bustes de femmes en camaïeu bleu sur fond jaune, estimées 3.000 fr., ont été adjugées 6.950 fr., dépassant de beaucoup le prix de demande, comme il est arrivé à deux vases en spath, mont. br d'ép. L. XVI, 21.800 fr.; à un bonheur-du-jour, ép. L. XVI, 15.300 (dem., 6.000); à deux brûle-parfums à figures de femmes, ép. Empire, attr. à Thomire, 22.200 fr. (dem., 15.000), etc.

Mentionnons pour finir le groupe de terre cuite de Clodion, représentant trois femmes adossées, adjugé 56.000 fr., sur dem. de 80.000.

— La deuxième vente Roybet, faite les 14, 15 et 16, sans avoir autant de retentissement que la première, n'en a pas moins retenu l'attention des amateurs et donné lieu à plus de 300.000 fr. d'enchères. Les seuls prix à retenir sont ceux des tapisseries flamandes du XVIe siècle que voici : deux panneaux à personnages dans un jardin, 25.050 fr.; deux panneaux de l'*Histoire de Diane*, 22 050 fr.; deux tapisseries à sujets de chasse, 23.600 fr.

— Dans une vente de tableaux et d'objets d'art provenant du château de C... et de divers amateurs, faite le 17, une peinture de l'école française du XVIIIe siècle, « dans le goût de Lavreince », *l'Indiscrète*, a été adjugée 25.000 fr. et une grande toile de Gautier-Dagoty, composition historique à nombreux personnages, 13.300 fr.

LE VIEUX COLLECTIONNEUR.

UN NOUVEAU LIVRE SUR LA TOUR

(Fin) [1]

Quel est ce *Bailli de Breteuil*, qu'une telle désignation devrait permettre d'identifier à coup sûr avec J.-L. Le Tonnelier de Breteuil, bailli grand-croix de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem (1722-1785), alors que les portraits connus de ce personnage ne ressemblent point au pastel de La Tour et qu'on en vient à se demander s'il ne s'agirait pas ici de Ch.-J. de Tonnelier de Breteuil, brigadier des armées du Roi, mort en 1758 ? Autre énigme : de lire *Monmartel* sur une des préparations de Saint-Quentin, on avait conclu que ce portrait représentait le financier fameux Jean Paris de Monmartel ; mais MM. Fleury et Brière ont vérifié les dates et constaté l'incompatibilité entre celles du financier et l'âge du jeune homme portraituré par La Tour : ils proposent de voir en ce portrait, non pas J. Paris de Monmartel, mais le premier fils de celui-ci, Amédée-Victor-Joseph, dit M. de Brunoy, né en 1727 et mort prématurément en 1745. L'hypothèse est séduisante, mais ce n'est qu'une hypothèse, et quel document viendra la transformer en certitude ?

Heureusement, pour si prudents et scrupuleux qu'ils soient, les auteurs du présent catalogue ont pu, à diverses reprises, arriver à des conclusions définitives. C'est ainsi que dans le pastel de Saint-Quentin catalogué jusqu'ici sous le nom de *René Frémin*, et qui n'offre aucun trait de ressemblance avec les autres portraits de ce sculpteur, — en particulier avec un pastel du même La Tour conservé au Louvre, — on devra désormais reconnaître précisément Jean Paris de Monmartel : l'identification est due à M. Paul Alfassa, dont MM. Fleury et Brière adoptent les conclusions. De même, le pastel généralement regardé comme étant *M. de Neuville*, seigneur d'Isle et fermier général, doit être tenu pour le portrait de J.-Ch. Garnier d'Isle (1697-1755), un des architectes de Mme de Pompadour. De même, encore, le portrait d'enfant qu'on voit au Louvre, et qu'on prenait traditionnellement pour Louis, dauphin de France, fils de Louis XV (1729-1745), n'est autre que Louis-Stanislas-Xavier de France, comte de Provence, fils du Dauphin et de Marie-Josèphe de Saxe, autrement dit le futur Louis XVIII. Une « incon-

(1) Voir le n° 655, du *Bulletin*.

nue », que l'on désignait parfois sous le nom de *Mme Du Barry*, reprend son nom et sa place : c'est une troisième préparation, altérée et durcie par le fixage, pour le grand portrait de Mme de Pompadour du Louvre : la preuve en est fournie par les deux autres préparations pour le même portrait, conservées à Saint-Quentin. Une autre « inconnue » (nº 56) se trouve identifiée pour la première fois : c'est *Mlle de Chastagner de La Grange*, dont les descendants possèdent le pastel par La Tour, légèrement différent de celui de Saint-Quentin.

Par contre, la figure autrefois cataloguée sous le nom de *Mlle Clairon* et celle désignée comme étant *Mme de La Boissière* viennent augmenter le nombre des « inconnues », qui ne sont pas moins d'onze ; la reine *Marie Leczinska*, c'est avec hésitation que les auteurs du catalogue lui laissent cette désignation, tant le pastel rappelle peu les traits de la souveraine dans le portrait officiel du Louvre ; enfin *Moncrif* et *le Maréchal de Lowendal* redeviennent, eux aussi, des « inconnus », et retrouvent six autres portraits d'hommes pareillement énigmatiques. La critique négative reprend ses droits...

II

Sans doute, c'est un jeu passionnant que celui des identifications, et pour une collection de portraits comme celle des pastels de La Tour, on ne saurait exagérer l'intérêt qu'il y a de lever un peu plus du voile qui recouvre encore tant de figures anonymes : connaître le nom d'un des modèles du pastelliste, c'est souvent connaître la date du portrait, c'est donc pouvoir replacer ce portrait dans la carrière de l'artiste et suivre de plus près la formation de sa maîtrise. Car, à côté de l'histoire des modèles, il y a aussi celle des œuvres qui n'importe pas moins, et MM. E. Fleury et G. Brière ne l'ont pas oubliée : ils ont fait à cette histoire toute la place qui lui revenait, et chaque fois qu'ils l'ont pu, ils ont donné les dates et les particularités d'exécution des portraits, mentionné les préparations ou les pastels terminés de La Tour représentant les mêmes personnages et qui existent encore dans les musées et dans les collections particulières ou que l'on sait avoir existé, énuméré les autres portraits peints, sculptés ou gravés des mêmes personnages qu'il est possible de confronter avec ceux de La Tour, enfin résumé l'histoire de l'entrée des pastels du Louvre dans les collections publiques. On trouve, dans cette partie des notices du catalogue, une richesse de documentation d'autant plus digne d'être louée qu'elle est plus discrète et que deux ou trois lignes de texte représentent quelquefois de longues investigations et d'heureuses trouvailles. Il y aurait tout un article à écrire, par exemple, sur le grand portrait de Mme de Pompadour, du Louvre, que M. G. Brière a raconté à la Société d'histoire de l'art avoir été offert vainement au Museum, en 1796-1797, par Lespinasse d'Arlet, qui le possédait à cette date, avoir passé en vente publique en 1803, avoir été acheté alors et envoyé à Versailles, au musée spécial de l'École française, pour y rester longtemps, puisque c'est seulement en 1838 qu'il figure pour la première fois au catalogue des dessins du Louvre. Il y aurait un autre article à faire en développant les notes si curieuses relatives à l'histoire des portraits des membres de la famille royale, et un autre encore, en reprenant la notice sur les portraits de Jean-Jacques Rousseau, ou celle sur les portraits de La Tour par lui-même, classés en quatre groupes correspondant aux âges différents du modèle.

On ne peut qu'indiquer tout cela, et c'est donner bien imparfaitement l'idée des mérites de ce catalogue. Mais quoi ! il y a de ces livres dont on apprécie la solidité à l'usage, comme de certaines étoffes à trame serrée. Celui-ci est à la disposition du public, et tous ceux qui visitent et visiteront les pastels de Saint-Quentin ne manqueront pas de l'apprécier ; quant aux historiens et aux amateurs de l'art du XVIIIe siècle, ils lui doivent une place dans leur bibliothèque (1). Les uns et les autres remercieront MM E. Fleury et G. Brière d'avoir si bien travaillé à faire mieux connaître ce maître du portrait français au XVIIIe siècle que fut La Tour.

III

La Tour ? Si j'en croyais MM. Fleury et Brière, je devrais écrire : *De La Tour*, en trois mots et avec un D majuscule ! Mais, j'avoue ne pouvoir me décider à adopter cette graphie dont la bizarrerie me paraît inexplicable. Car, ou bien il faut écrire le nom du maître de Saint-Quentin comme il a été certainement écrit à l'origine,

(1) D'autant que l'éditeur de ce catalogue vient de mettre en vente une collection de bonnes cartes postales en phototypie, reproduisant tous les pastels de Saint-Quentin, et auxquelles on ne peut guère reprocher qu'une chose : c'est que leurs titres ne soient pas d'accord avec les désignations adoptées par MM. Fleury et Brière.

comme on l'écrivait souvent encore du vivant de l'artiste, c'est-à-dire *Delatour* en un seul mot ; ou bien, il faut considérer le *de* comme une particule, couper le nom en trois mots avec un *d* minuscule et élider cette particule, comme l'usage l'admet quand le nom n'est pas précédé du prénom. Disons donc Maurice-Quentin de La Tour, ou tout uniment La Tour, ainsi qu'écrivaient Mme de Pompadour et Diderot, Belle de Zuylen, l'abbé Le Blanc, Jean-Jacques et d'autres encore qui n'allaient pas en chercher si long.

Pendant que j'en suis aux vétilles et comme je crois savoir que les auteurs du catalogue ont déjà réuni des renseignements nouveaux, additions et corrections, qu'ils publieront l'an prochain dans le *Bulletin de la Société de l'histoire de l'Art français*, je me permets de leur offrir une addition et une correction, toutes les deux de minime importance et concernant deux œuvres de La Tour mentionnées accessoirement.

A propos de la préparation de *la Camargo*, ils citent un portrait par La Tour de la rivale de la célèbre danseuse, de cette autre étoile de l'Opéra sous Louis XV que fut Mlle Sallé, et rappellent que ce dernier pastel a passé, en 1893, dans la vente de la collection de Mme Denain, de la Comédie-Française : il est depuis lors dans celle de M. le baron J. Vitta, qui m'a jadis donné l'occasion de le publier dans la *Revue de l'Art* (t. xxiv, p. 333).

Toujours à propos du même portrait de la Camargo, MM. Fleury et Brière ajoutent à leurs renseignements que La Tour exposa au Salon de 1747 un portrait de « M. Cupis, musicien, *père* de la danseuse » : j'inclinerais à penser que ce Cupis était non pas le père, mais le frère de la Camargo. Et voici pourquoi.

Le livret du Salon de 1747 ne cite pas le détail des onze pastels exposés par La Tour sous le même numéro. C'est l'abbé Le Blanc, dans sa *Lettre* sur le Salon, qui donne le nom des personnages représentés, la place occupée par les pastels et la façon dont le « tapissier » les avait disposés : quatre à la partie supérieure du panneau se répondant deux à deux, et plus bas les sept autres, — celui du milieu (celui du comte de Clermont) flanqué de trois à sa droite et de trois à sa gauche ; un de ces groupes de trois comprenait, selon l'abbé Le Blanc, l'architecte Gabriel, « M. Cupis et M. Mondonville ». Ce renseignement est complété par une note prise par Mariette, qui nous est parvenue dans son exemplaire du livret de 1747 (Cabinet des Estampes, coll. Deloynes) et sur laquelle on lit : « M. Cupy, musicien ». Or, il est à remarquer que le père de la Camargo, Ferdinand-Joseph de Cupis, alors âgé de soixante-trois ans, n'est jamais qualifié de musicien dans les actes d'état-civil où il figure (Jal en publie une demi-douzaine). A supposer même qu'il ait été maître de musique, — ce qui n'est pas prouvé, — la façon dont l'inspecteur de police Meusnier rapporte qu'il exerçait ses talents ne montre pas précisément qu'il dût être un musicien d'ordre très relevé, au point de pouvoir se targuer de cette qualité et s'en voir reconnaître les mérites : « il n'a jamais été recommandable que dans les guinguettes aux environs de Paris, où il allait râcler du violon pendant la belle saison et, même depuis la fortune de sa fille, on l'a encore vu exercer ses talents au bal de l'Opéra et dans différentes assemblées moins brillantes ».

Or, nous savons qu'à la même époque, dans l'orchestre de l'Opéra où il était « quinte », c'est-à-dire alto, figurait un des frères de la danseuse-étoile, Charles Cupis, également connu comme compositeur. Ne semble-t-il pas tout à fait vraisemblable que ce Charles Cupis est le modèle de La Tour, et ne trouve-t-on pas même qu'il y a, de la part du portraitiste, quelque chose d'intentionnel dans la façon dont il a rapproché l'altiste et compositeur Cupis, de Mondonville, violoniste et compositeur, ou, pour employer les propres termes de Mariette, « M. Cupy, musicien » de « M. de Mondonville, excellent musicien » ?

Ce sont là de bien petites remarques, sans doute. Mais MM. E. Fleury et G. Brière voudront les regarder comme une preuve de l'intérêt qu'on a pris à lire leur ouvrage, en même temps que du peu qu'ils ont laissé à glaner derrière eux.

EMILE DACIER.

BIBLIOGRAPHIE

Quelques monographies

Nous ne pouvons — hélas ! par faute de place, — que signaler le magnifique ouvrage que M. Adolfo Venturi a consacré à Raphaël et qui a paru par les soins du Comité national du quatrième centenaire de la mort du maître (1), — véritable monument auquel l'autorité du savant historien de l'art italien suffirait à donner un grand prix et dont la valeur

(1) *Raffaello* (Roma, E. Calzone, in-fol.).

documentaire est encore rehaussée par près de quatre cents reproductions, dont cinquante-deux planches en phototypie.

Autre monographie, non moins précieuse pour tous ceux qui étudient l'art italien, le *Simone Martini* de M. Raimond Van Marle apporte de remarquables vues non seulement sur un des plus charmants peintres du trecento, mais aussi sur toute la pléïade d'artistes qui forment son école (1). Cinquante-deux planches en phototypie complètent ce beau livre, qui comble de la meilleure façon qu'on pouvait le souhaiter une regrettable lacune.

A un certain point de vue, le catalogue de l'œuvre de H. de Toulouse-Lautrec, que M Loys Delteil vient de publier dans la collection si appréciée du *Peintre-graveur illustré* (t. X et XI), est aussi une monographie : car il n'est pas de meilleur document pour la biographie de l'artiste que cette suite de neuf pointes sèches et de 368 lithographies, monotypes et affiches, toutes pièces reproduites et minutieusement décrites par l'auteur (2).

Deux nouvelles revues d'art : « Syria » et « Dedalo ».

Au cours de la discussion du budget des Beaux-Arts au Sénat, M. R. Héry demandait instamment au Gouvernement de créer un Institut français en Syrie (3). L'idée est, comme on dit, dans l'air, car si nous n'avons pas encore cet Institut, nous voici en possession d'un nouveau périodique d'art spécialement « consacré à l'art et à l'archéologie de la Syrie, entendue dans son sens le plus large ».

La direction de cette nouvelle revue — *Syria* — est assurée, sous le patronage du général Gouraud, haut-commissaire de la République française en Syrie, par MM. Edmond Pottier, membre de l'Institut, Gaston Migeon et René Dussaud, les deux premiers conservateurs et le troisième conservateur-adjoint au Musée du Louvre : c'est assez dire si les savants qui étudient l'art oriental et les amateurs qui s'y intéressent doivent se réjouir de voir paraître un recueil dont la tenue scientifique et la belle présentation feront certainement, avec de pareils guides, honneur à l'érudition et à l'édition françaises (4).

Le programme de *Syria* est double : d'une part, développer en Syrie le goût de l'art et des antiquités du pays; de l'autre, faire mieux connaître au dehors les arts syriens de toutes les époques. Pour la première partie de sa tâche, la revue secondera les efforts des groupements locaux, tels que la Société syrienne d'art et d'archéologie, actuellement en formation, en même temps qu'elle servira de trait d'union « entre l'intellectualité française et l'élite syrienne ». Pour remplir l'autre partie de son programme, elle se propose d'étudier les monuments inédits de l'art oriental conservés en grand nombre dans les collections publiques ou privées, de suivre l'organisation des musées locaux, de signaler les résultats des fouilles, etc. A côté de l'art antique, une large part sera faite à l'art arabe, et l'on ne craindra pas de sortir du cadre géographique défini par le titre de la revue, quand il s'agira de rechercher les origines des arts syriens ou de suivre leurs influences.

Dès les premiers numéros, récemment parus, ces intentions sont réalisées : tandis que M. René Dussaud étudie un bronze de la collection Charles Sursock représentant *Jupiter héliopolitain* et parle, par ailleurs, des travaux du peintre Monfort en Syrie (1837-1838), M. Gaston Migeon publie une lampe de mosquée en cuivre ajouré, conservée au musée du Louvre, et M. le Dr G. Contenau résume les résultats de ses fouilles à Sidon, lors d'une mission archéologique accomplie en 1914. Une copieuse bibliographie, des figures et des plans dans le texte et des planches hors-texte complètent ce premier fascicule.

Non moins réussi, le second fascicule comprend, avec la suite des articles de MM. Contenau et R. Dussaud, une étude sur *le Service des antiquités de Syrie*, par M. J. Chamonard, et un article de M. A. de Ridder sur *une Parure de Jérusalem*, entrée au musée du Louvre en 1918.

La deuxième des revues d'art nouvelles, auxquelles nous sommes heureux de souhaiter la bienvenue, paraît à Milan chez les éditeurs Bestetti et Tuminelli, sous la direction du critique italien bien connu Ugo Ojetti Elle s'est placée, si on peut dire, sous le patronage de Dédale — *Dedalus, primus artifex* — et se nomme *Dedalo*. C'est un luxueux in-4°, abondamment illustré dans le texte et hors-texte (en particulier, de belles planches en couleurs) et consacré à l'art tant ancien que moderne.

La rédaction du premier fascicule est aussi brillante que les sujets des articles sont variés : des études sur l'art décoratif ancien, sur la peinture ancienne et la peinture moderne, y sont traitées par des savants dont les noms sont aujourd'hui connus de tous ceux qui s'occupent d'histoire de l'art et dont les travaux font autorité.

C'est d'abord M. Giovanni Poggi, surintendant des beaux-arts pour la Toscane, qui publie un vase de lapis-lazuli conservé aux Offices, exécuté par l'orfèvre flamand Jacopo Delfe sur un dessin de B. Buontalenti; c'est M. Gino Fogolari, surintendant des beaux-arts pour la Vénétie, qui reproduit pour la première fois et étudie une broderie fameuse du XIVe siècle, autrefois conservée à l'église de San Pietro in Volti de Cividale; c'est M. Matteo Marangoni, inspecteur des beaux-arts

(1) *Simone Martini et les peintres de son école* (Strasbourg, P. Heitz, in-fol.). — Du même auteur, chez le même éditeur, citons aussi *les Recherches sur l'iconographie de Giotto et de Duccio*.

(2) *H. de Toulouse-Lautrec* (Paris, l'auteur, 2 vol. in-fol.).

(3) Voir le n° 648 du *Bulletin*.

(4) *Syria* paraît à Paris, chez P. Geuthner.

aux Offices, qui parle du vrai Guerchin, le Guerchin des premières œuvres, le plus mal connu, celui à qui les peintures de la dernière partie de sa vie ont fait tant de tort qu'on ne sait plus le juger aujourd'hui que sur celles-ci; M. Andrea Moschetti, directeur du Musée civique de Padoue, publie un émail limousin aujourd'hui conservé à la cathédrale de Monfelice, et M. Alfredo Lensi, chef du service des beaux-arts pour Florence, parle des meubles du XVI[e] siècle du Palais Vieux. Enfin, l'art moderne est représenté dans ce fascicule par une étude de M. Lucien Henraux sur les Cézanne de la collection Fabbri, exposés, cette année, à Venise.

Signalons, dans les fascicules suivants : *Terres cuites antiques d'Arezzo*, par L. Pernier, surintendant des musées et des fouilles de Toscane; *le Peintre Oscar Ghiglia*, par U. Ojetti (juillet); — une étude de P. Molmenti sur *Deux Peintures de G.-B. Tiepolo*, à la cathédrale de Verola-Alghise ou Verolanuova; une autre de C. Gamba sur le *Palazzo Horne, à Florence, et ses collections;* une autre encore de C. Albrizzi sur *le Cratère d'Amandola*, au musée d'Ancône (août); — des articles de Fed. Hermanin, surintendant des musées du Latium et des Abruzzes, sur des *Sculptures romaines du moyen âge*, de G. Lorenzetti sur *une petite fiasque de verre du début du XVI[e] siècle* (au musée Correr, à Venise); de U. Ojetti sur le portraitiste italien du deuxième quart du XIX[e] siècle, *Giuseppe Bezzuoli*, etc., etc.

CARNET DE L'AMATEUR

Expositions.

La manufacture de Sèvres a ouvert, le 23 décembre, dans le salon d'honneur du Musée céramique, une exposition de céramistes et de verriers contemporains : les exposants sont M. et M[me] Massoul, et M. Mayodon, céramistes; M. Maurice Marinot, verrier.

A. Lepreux : logis de « la Croûte », 3 *bis*, cour de Rohan; jusqu'au 30 décembre.

M[me] Madeleine Lemaire (*tableaux et aquarelles*); — *Georges Dupire* (*Versailles et les Trianons*) : galerie Georges Petit; jusqu'au 31 décembre.

1[re] exposition de Sculpture française; — *M[me] Asta Tyge-Mœller* (*tableaux brodés*) : galerie Barbazanges, 109, Faubourg-Saint-Honoré; jusqu'au 31 décembre.

Société des Caricaturistes français (*3[e] exposition*) : au Cercle de la Librairie, 117, boulevard Saint-Germain; jusqu'au 5 janvier.

L'Éclectique (*11[e] exposition*) : galerie Simonson; jusqu'au 5 janvier.

L'Art intime (*4[e] année*) : galerie Marcel Bernheim, 2 *bis*, rue de Caumartin; jusqu'au 6 janvier.

Société de la gravure originale en couleurs (*11[e] exposition*) : galerie Georges Petit; jusqu'au 9 janvier.

Art religieux moderne (*Société de Saint-Jean*) : au Musée des Arts décoratifs, pavillon de Marsan; jusqu'au 31 janvier.

Art appliqué moderne; rétrospective de Jean Baffier : au musée Galliera : jusqu'au 20 février.

Livres nouveaux.

André SALMON. *L'Art vivant* (coll. « Artistes d'hier et d'aujourd'hui »). — Paris, G. Crès, in-16, 12 pl., 9 fr.

La Céramique archaïque de l'Islam et ses origines, par Maurice PEZARD. — Paris, E. Leroux, 2 vol., gr. in-4°, dont un atlas de 125 pl. en noir et en coul., 500 fr.

Alcanter de BRAHM. *Curiosités de Carnavalet*, d'après des documents inédits. — Paris, Librairie française, in-8°, 8 pl. 10 fr.

Les Maîtres du cubisme. Georges Braque, par BISSIÈRE. *Fernand Léger*, par Maurice RAYNAL. — Paris, L. Rosenberg, 2 vol. in-fol., 20 pl., 150 fr. l'un.

Le Mobilier français. Les sièges, par Henry-Marcel MAGNE. — Paris, H. Laurens, in-fol., 90 pl., 100 fr.

Jean Puy, par Marcel PUY (col. « les Peintres français nouveaux », n° IV). — Paris, éd. de « la Nouvelle Revue française », in-16, 26 fig., 3 fr. 50.

Ph. de LAS CASES. *L'Art rustique en France. I. La Lorraine*. Texte de Ch. SADOUL. — Paris, P. Ollendorff, in-8°, fig. en noir et en coul., 20 fr.

Louis RÉAU. *Mathias Grünewald et le retable de Colmar.* — Paris, Berger-Levrault, in-4°, 38 fig. et 13 pl., 75 fr.

Le Musée de sculpture comparée (Trocadéro), par Jules ROUSSEL (coll. « Memoranda »). — Paris, H. Laurens, in-16, 40 fig., 3 fr.

Watteau, peintre d'arabesques, notice par Ed. RAHIR (coll. « les Grands Ornemanistes »). — Paris, H. Laurens, gr. in-8°, 126 fig., 7 fr. 50.

G. LOUMYER. *Les Traditions techniques de la peinture médiévale.* — Bruxelles et Paris, G. Van Oest, gr. in-8°.

Talachkino. L'Art rustique russe. — Paris, éd. de « la Cible », in-4°, 180 pl., 35 fr.

Des Classiques aux impressionnistes, aperçu des controverses sur le dessin, la couleur et les valeurs, par Albert LETELLIER. — Paris, Manzi-Joyant, in-8°, 32 pl., 25 fr.

Émile BERNARD. *Tintoret, Greco, Magnasco, Manet.* — Paris, A. Messein, in-8°, 11 fr.

Lautrec, par Théodore DURET. — Paris, Bernheim, jeune, in-4°, 38 pl., 65 fr.

Le Gérant : H. DENIS.

Paris. — Imp. Georges Petit, 12, rue Godot-de-Mauroi.

228

TABLE DES MATIÈRES

ANNÉE 1920

